

LES
INSTITUTIONS MILITAIRES
DE L'ÉGYPTE
SOUS LES LAGIDES

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS-LETTRES

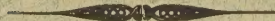
PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

JEAN LESQUIER

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEUR
AGRÉGÉ D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE
MEMBRE DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e.

—
1911



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41551808_0022

LES

INSTITUTIONS MILITAIRES DE L'ÉGYPTE

SOUS LES LAGIDES

DU MÊME AUTEUR

Ägyptische Urkunden aus den Königlichen Museen zu Berlin. Griechische Urkunden, Bd. IV, nos 1045-50.

Papyrus grecs de Lille, t. I, fasc. 1 (en collaboration avec M. Jouguet), et fasc. 2 (en collaboration avec M. Collart).

— t. II, fasc. 2, 3 et 4 : Papyrus de Magdola, réédités d'après les originaux.

EN PRÉPARATION :

Mémoires de l'Institut français d'archéologie orientale. L'Armée romaine d'Égypte.

LES

INSTITUTIONS MILITAIRES

DE L'ÉGYPTE

SOUS LES LAGIDES

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS-LETTRES

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

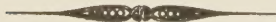
PAR

JEAN LESQUIER

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

AGRÉGÉ D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE

MEMBRE DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE



PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VI^e.

—
1911

A M. G. BLOCH

PROFESSEUR D'HISTOIRE ROMAINE

A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PRÉFACE

L'histoire militaire des Lagides est inséparable de leur politique générale et elle a été exposée, avec l'ampleur que comporte un pareil sujet, par les historiens de la période hellénistique et de l'Égypte ptolémaïque¹ ; l'objet de ce livre n'est pas de la retracer, mais de répondre à la question qu'elle pose : quelle organisation les Ptolémées ont-ils donnée aux forces de terre et mer qui ont été l'appui de leur diplomatie, et quelle en est la relation aux institutions générales de la monarchie ? Il ne sera donc traité dans cet ouvrage que des institutions militaires, — dans la mesure où il est utile et possible. Toutes les questions relatives à l'armement et à la tactique seront à dessein laissées de côté, parce qu'elles ont été élucidées, autant que faire se peut, par Rüstow et Köchly et par Hans Droysen². Si, d'autre part, l'Égypte a été avant tout pendant le III^e siècle une grande puissance maritime, par une fâcheuse rencontre toute ou presque toute l'organisation de sa marine nous reste inconnue, faute de documents : à l'étude antérieure de M. GAROFALO³ on n'a pu ajouter ici que peu de chose. Dans ce livre il sera donc

1. J. G. DROYSSEN, *Histoire de l'Hellénisme* (jusqu'à 320 av. J.-C.) ; — NIESE, *Geschichte der griechischen u. makedonischen Staaten seit der Schlacht bei Chaeroneia* (jusqu'à 120 av. J.-C.) ; — KERST, *Geschichte des hellenistischen Zeitalters* (en cours de publication) ; — MAHAFFY, *The Empire of the Ptolemies* ; — *A history of Egypt under the Ptolemaic dynasty* ; — BOUCHÉ-LECLERCQ, *Histoire des Lagides*.

2. RÜSTOW ET KÖCHLY, *Geschichte des griechischen Kriegswesens*, 1852 ; — H. DROYSSEN, *Heerwesen u. Kriegführung der Griechen*, 1889.

3. *Sulle armate tolemaiche*, 1902.

surtout question de l'armée, et aussi de la police, puisque certaines institutions leur sont communes.

Cette étude a été préparée par deux ouvrages d'un caractère très différent. Le livre de M. Paul M. MEYER¹ représente un effort méritoire pour exposer le développement et les transformations de l'armée du III^e au I^{er} siècle ; et la documentation doit en être admirée sans réserve. La dissertation inaugurale de M. SCHUBART² peut être tenue pour le modèle de l'analyse précise et pénétrante des textes ; sans donner une vue d'ensemble des institutions militaires, l'auteur y a réuni et expliqué avec beaucoup de sens historique, en s'aidant du témoignage des auteurs et des inscriptions, les renseignements apportés sur les diverses catégories de soldats par les textes papyrologiques alors nouvellement connus. Il ne paraît pas superflu cependant de reprendre ce sujet. Depuis la publication de ces deux ouvrages, il a été en grande partie renouvelé par l'apparition de textes épigraphiques et surtout de papyrus inédits : des documents nouveaux de la collection Flinders Petrie, les papyrus d'Hibeh, les papyrus Th. Reinach, enfin les papyrus de Tebtunis, ont enrichi nos connaissances sur les institutions générales et militaires des Lagides. D'autre part, sur les questions essentielles qui se posent dans l'étude de l'armée ptolémaïque : rôle militaire des soldats colons, de leurs fils, définition des *μῆχιμοι*, etc., il y a divergence de vues entre les historiens ; il importe de reprendre ces questions et de tenter, à l'aide de la documentation nouvelle, de choisir entre les solutions contradictoires ou de les concilier.

Telles sont les raisons qui ont déterminé la composition de cet ouvrage. Tandis qu'il était en préparation, a paru le tome IV et dernier de l'*Histoire des Lagides* de M. BOUCHÉ-

1. *Das Heerwesen der Griechen u. der Römer in Ägypten*, 1900.

2. *De rebus militaribus quales fuerint in Lagidarum regno*, 1900.

LECLERCQ¹, dont le premier chapitre est consacré à l'armée, à la police et à la marine. L'auteur, utilisant les études de M. Paul M. Meyer et de M. Schubart et les complétant à l'aide des documents édités postérieurement, a cherché à en dégager les solutions les plus vraisemblables ; c'était une tâche difficile en l'absence de tout travail d'ensemble sur les sources récemment connues et dans les limites qu'imposait à ses recherches, et à l'exposé de leurs résultats, la conception générale de son œuvre ; il fallait pour l'accomplir sa connaissance approfondie des institutions et la maîtrise à laquelle il nous a accoutumés. Toutes les conclusions importantes du présent ouvrage étaient déjà arrêtées lors de la publication de M. Bouché-Leclercq ; j'ai été heureux de voir confirmer quelques-unes d'entre elles par son autorité ; il en est par contre qui restent très différentes des siennes ; mais, qu'il s'agisse des unes ou des autres, je lui dois beaucoup : il m'a donné un sentiment plus vif des difficultés que présentaient certains problèmes ou certaines solutions proposées par nos communs devanciers ; la partie négative de sa critique est le plus souvent excellente et il a suffi parfois de renvoyer à son livre ; enfin il m'a permis, comme à quiconque s'occupera désormais de l'histoire ptolémaïque, de me référer constamment à une synthèse générale des institutions.

On verra plus loin quelles sont les sources de cette étude ; et l'on constatera qu'il n'y est fait usage que des documents grecs. J'ai reculé, je l'avoue, devant l'emploi des textes hiéroglyphiques et surtout démotiques ; n'étant pas spécialiste, j'aurais volontiers fait l'acte de foi nécessaire en leurs éditeurs et commentateurs, si je ne les avais trouvés trop souvent en désaccord sur l'interprétation et sur la lecture des

1. *Histoire des Lagides* : I, 1903, Les cinq premiers Ptolémées ; II, 1904, Décadence et fin de la dynastie ; III, 1906, et IV, 1907, Les institutions de l'Égypte ptolémaïque.

textes¹. Quant aux sources de langue grecque, il est nécessaire de dire dès maintenant quelques mots des plus importantes d'entre elles, les textes papyrologiques, non pour insister sur la place qu'ils tiennent dans la documentation de ce livre, mais parce que leur usage soulève une question préjudicielle. Les renseignements qu'on doit aux papyrus sont presque tous, sinon tous, relatifs aux clérouques et aux catœques, c'est-à-dire à des soldats colons disséminés dans toute l'Égypte. Il importe au plus haut point de préciser leur situation militaire. Sont-ce des soldats actifs ? sont-ce des vétérans ? sont-ce des disponibles ? telle est la question capitale de l'étude de l'armée, par l'intérêt qu'elle présente en elle-même et parce que c'est aussi une question de méthode ; selon la réponse qu'on y donne, on est fondé à se servir des documents papyrologiques sans restriction d'aucune sorte, ou l'on doit limiter à une armée de vétérans les conclusions qu'on en tire. Toute recherche sur l'armée ptolémaïque commence donc par l'examen de la condition des clérouques et des catœques ; les résultats en ont été ici répartis, pour plus de clarté, entre plusieurs chapitres : le chapitre II, où est étudiée avant tout la situation militaire des soldats colons, et les chapitres VI et VII, relatifs à leur condition agraire et juridique, considérée notamment dans ses rapports avec le service ; mais l'ordre suivi dans la composition n'est pas l'ordre de la recherche. Les thèses principales, qui sont ici soutenues, sont les suivantes : les clérouques et les catœques sont des soldats actifs en disponibilité, appartenant pour la plupart aux corps réguliers et aux corps indigènes, et dotés de tenures qu'ils cultivent, ou font cultiver, dans l'intervalle des campagnes et des appels ; — la contenance des tenures varie selon la situation militaire des clérouques et catœques.

1. J'ai fait cependant quelques emprunts à REVILLOUT, *Mélanges sur la métrologie, l'économie politique et l'histoire de l'ancienne Égypte*, 1895.

Si on les admet, les textes papyrologiques servent à l'étude générale de l'armée ; et l'on peut dès lors traiter de l'armée régulière, de son organisation technique et de son commandement, de son recrutement, etc. ; si on les repousse, les textes papyrologiques ne nous renseignent plus que sur une partie de l'armée, et les questions qui viennent d'être énumérées doivent être complètement ou presque complètement laissées de côté. Tout dans l'étude des institutions militaires dépend donc étroitement des conclusions tirées des papyrus qui concernent les clérouques ; et c'est ce qu'il fallait indiquer.

En dépit de la solution qui est ici donnée à la question des clérouques, notre documentation sur les institutions militaires reste encore fort pauvre ; et comme elles peuvent être en relation avec celles qui les ont précédées et celles qui les ont suivies, on souhaiterait de trouver dans l'organisation militaire de la Macédoine et de Rome des indications de nature à guider notre étude. En ce qui concerne l'armée romaine, il est imprudent en principe de conclure d'un passé plus récent à un passé plus ancien ; et l'on ne s'est pas toujours assez soigneusement gardé de la faute de penser qu'en matière de droit et d'administration les Romains de l'Empire n'avaient été que les imitateurs des Lagides ; en fait, les institutions militaires sont parmi les plus originales de Rome et l'on verra, au dernier chapitre de cet ouvrage, combien peu l'armée de l'Empire doit à l'Égypte. Il n'en va pas de même pour la Macédoine. L'organisation militaire ptolémaïque a son origine dans les institutions de Philippe et d'Alexandre. Mais nous les connaissons mal ; Rüstow et Köchly en ont donné autrefois un tableau assez détaillé ; les *Untersuchungen* de H. DROYSEN¹ ont depuis remis en question un certain

1. H. DROYSEN, *Untersuchungen über Alexanders des Grossen Heerwesen u. Kriegführung*, 1885.

nombre de points considérés comme acquis. D'autre part, de notables différences séparent de l'armée de Philippe les grands corps d'invasion constamment remaniés et transformés par Alexandre ; et il y a lieu de se demander si c'est la tradition de Philippe ou celle d'Alexandre qu'ont suivie les Lagides. On croirait volontiers que l'influence du grand conquérant a été la plus considérable et la plus durable ; en réalité, sous les Diadoques et les Epigones, les conditions générales de la politique et de la guerre sont plutôt redevenues analogues à ce qu'elles étaient au temps de Philippe : on n'a plus besoin alors d'une armée aussi manœuvrière, aussi apte à la poursuite, capable de pousser ses conquêtes vers le centre de l'Asie ; on n'a plus à employer les réserves d'hommes fournies par l'immense empire gréco-oriental ; chacun des Diadoques doit avant tout défendre la part qu'il s'est taillée dans l'héritage d'Alexandre et lutter contre des États d'étendue restreinte ; le noyau des armées est macédonien et hellénique ; l'infanterie, et l'infanterie de ligne, la phalange, reprend la première place ; les institutions militaires tendent donc à se rapprocher de celles de Philippe, et c'est vraisemblablement autant dans son armée que dans celle d'Alexandre qu'il faut chercher le prototype de l'organisation des forces ptolémaïques. Toutefois, la transformation qui vient d'être caractérisée n'a dû s'opérer que lentement et progressivement au cours du III^e siècle ; et nous ne sommes pas assez documentés, notamment sur l'organisation interne de l'armée, pour en marquer les étapes, ni pour en retrouver le point de départ et l'explication dans l'armée d'Alexandre et dans celle de Philippe. La même pénurie se constate pour l'histoire de l'armée ptolémaïque au II^e siècle, l'organisation des clérouchies mise à part ; les documents proprement militaires sont très rares pour cette époque ; quant au I^{er} siècle, il est à peine représenté parmi nos

sources. L'étude qui est ici donnée concerne donc surtout le m^e et le n^e siècles ; et l'ordre qu'on y a suivi ne pouvait être que l'ordre systématique.

Il me reste à remplir l'agréable devoir de remercier MM. Bouché-Leclercq et Paul M. Meyer, qui m'ont fourni d'utiles indications, ainsi que MM. Schubart et J. Gilbert Smyly, qui ont bien voulu me communiquer leurs transcriptions de papyrus encore inédits. J'associe dans un même sentiment de gratitude mes collègues de l'Institut papyrologique de l'Université de Lille ; j'ai trouvé dans ce centre d'études le milieu le plus favorable à un travail sur les institutions des Lagides ; la composition de ce livre s'est poursuivie tandis que le déchiffrement des papyrus, la discussion des textes et des questions qu'ils posaient, nous réunissaient régulièrement dans les mêmes séances de travail ; M. Paul Collart s'est fort obligeamment chargé de nombreuses, et ennuyeuses, vérifications de textes et de statistiques ; M. Maurice Xoual m'a apporté une aide clairvoyante dans la correction des épreuves ; mais il n'est personne à qui j'aie plus d'obligations qu'à M. Pierre Jouguet ; et j'ai plaisir à écrire ici son nom avec les sentiments de la plus reconnaissante amitié.

JEAN LESQUIER.

Octobre 1908.

INTRODUCTION BIBLIOGRAPHIQUE

I

SOURCES

Les sources de cet ouvrage se classent sous trois chefs : textes d'auteurs anciens ; — textes épigraphiques ; — textes papyrologiques.

A. — Textes d'auteurs anciens.

Parmi les historiens anciens, il n'y en a qu'un qui nous ait laissé quelques pages importantes pour l'histoire des institutions militaires de l'Égypte sous les Lagides ; c'est Polybe, au livre V de son histoire, chapitres 63 à 83 ; on lui doit aussi nombre d'indications utiles, disséminées dans les différents livres de son œuvre ; il est cité ici d'après l'édition de la collection Teubner :

POLYBII *Historiae* editionem a L. Dindorfio curatam retractavit et instrumentum criticum addidit Th. Büttner-Wobst. Lipsiae, Teubneri, 1904.

On trouve, çà et là, dans Appien, Arrien, Diodore (éd. Dindorf), Dion Cassius, Elie, Hérodote, Josèphe, Justin, Pausanias, Plutarque, le Pseudo-Aristée (éd. Wendland), les Septante et Strabon des témoignages importants ou intéressants.

B. — Textes épigraphiques.

Les inscriptions se trouvent dans les recueils et les périodiques :

a) RECUEILS.

Il n'y a pas de recueil spécial à l'épigraphie des Lagides qui mérite le nom de *Corpus* et suffise pleinement à l'étude des institutions militaires. Les plus grands services sont cependant rendus par :

MAX L. STRACK, *Sammlung Griechischer Ptolemäer-Inschriften* ; appen-

dice de son ouvrage : *die Dynastie der Ptolemäer*, Berlin, 1897, pp. 215-294. Il y a réuni les inscriptions, « die zu dem Königshause in direkter Beziehung stehen und der vorstehenden Arbeit als Material gedient haben oder den in ihr erörterten Fragen dienlich sein können » ; cet avertissement explique les quelques lacunes qui s'y rencontrent. C'est à cette *Sammlung* que j'ai renvoyé le plus souvent, sous l'abréviation : STRACK, ou : STR. suivie du numéro de l'inscription ; en général, et pour ne pas encombrer les notes de références trop nombreuses, je n'ai pas cité les sources ou commentaires antérieurs à Strack, — et qu'il indique, — sauf lorsque c'étaient des recueils facilement accessibles comme le *C. I. G.* ou les *I. G.*

C'est également un choix, accompagné d'abondants commentaires, que :

W. DITTENBERGER, *Orientis Graeci Inscriptiones Selectae*, I, Leipzig, 1903, pp. 46-283 (*Regnum Lagidarum*) ; II, App., p. 724-743 (*O. G. I. S.*)¹ ; cf. WILCKEN, dans : *Archiv für Papyrusforschung*, III, pp. 313 sqq.

Il faut donc recourir à des ouvrages plus généraux :

C(orpus) I(nscriptionum) G(raecarum), t. III, édité par Franz, Berlin, 1853.

I(nscriptiones) G(raecae), Berlin, en cours de publication. L'ordre adopté est le suivant : Attique, t. I-III ; Péloponnèse IV-VI ; Grèce septentrionale, VII-X ; Grèce insulaire, XII-XIII ; Sicile, Italie et Occident, XIV. L'Asie-Mineure, la Syrie, l'Égypte et l'Afrique restent en dehors du recueil.

Pour l'Asie-Mineure, la Syrie et Chypre : PA. LEBAS et W. H. WADDINGTON, *Voyage archéologique en Grèce et en Asie-Mineure*, t. III, Paris, 1870 (LEBAS-WADDINGTON).

Le *C. I. G.* ne dispense pas de consulter :

LETRONNE, *Recueil des inscriptions grecques et latines d'Égypte*, Paris, 1846-1848 ;

et il y faut ajouter :

R. LEPSIUS, *Denkmäler aus Ägypten und Nubien*, t. XII, 1859 (LEPSIUS) ;
NEROUTSOS BEY, *L'ancienne Alexandrie*, 1888 (NEROUTSOS).

De plus, les inscriptions conservées au Musée du Caire ont été éditées par :

1. J'indique entre parenthèses après chaque publication l'abréviation par laquelle elle est désignée dans les notes de cet ouvrage ; les abréviations adoptées pour les textes papyrologiques sont celles de l'*Archiv für Papyrusforschung*.

J. GRAFTON MILNE, *Catalogue général du Musée du Caire : Greek inscriptions*, Oxford, 1905 ;
et celles du Musée d'Alexandrie par :

BOTTI, *Notice des monuments exposés au musée gréco-romain d'Alexandrie*, 1893 (BOTTI, *Notice*).

b) PÉRIODIQUES.

On trouve une bibliographie des inscriptions concernant l'Égypte dans :

WILCKEN, *Archiv für Papyrusforschung*, Bibliographische Notizen, ou : Bibliographie, II, pp. 171 sqq. (juin 1902) ; III, p. 145 (octobre 1903) ; IV, pp. 237 sqq. (janvier 1907).

L'état d'avancement des *Corpus* et les découvertes nouvelles sont indiqués, en suivant l'ordre géographique, dans :

Revue des Études grecques, Bulletin épigraphique, annuel ou bisannuel, par divers auteurs, en dernier lieu (1908) E. Bourguet et A. J. Reinach.

Les inscriptions relatives aux Lagides sont réunies par Strack pour faire suite à sa *Sammlung* :

STRACK, *Inschriften aus ptolemäischer Zeit*, in : *Archiv für Papyrusforschung*, I, pp. 200-210 ; II, pp. 537-561 ; III, pp. 126-139. Ce bulletin n'est pas conçu sur le même plan que le recueil mis en appendice à la *Dynastie der Ptolemäer* : toutes les inscriptions provenant d'Égypte y trouvent place ; celles qui sont découvertes ailleurs qu'en Égypte, ne sont reproduites que si elles intéressent l'histoire de la dynastie. Malgré cette demi-mesure, cette publication est extrêmement précieuse, et le besoin s'en fait sentir depuis 1903, date de sa troisième partie. Elle est citée ici avec l'abréviation : STRACK (ou : STR.) *Archiv* (ou : A.), suivie du numéro du tome et de celui de l'inscription.

Pour les périodiques comme pour les recueils, il faut donc dépouiller les publications qui ne sont pas spéciales à l'Égypte et auxquelles on est d'ailleurs souvent renvoyé par les *Corpus* ou par Strack. J'ai trouvé des inscriptions ou commentaires d'inscriptions intéressant l'étude de l'armée ptolémaïque dans :

B(ulletin de) C(orrespondance) H(ellénique), Athènes, 1877 sqq.

A(thenische) M(itteilungen), Athènes, 1876 sqq.

J(ournal of) H(ellenic) S(tudies), Londres, 1881, sqq.

R(evue) A(rchéologique), Paris, 1844 sqq.

R(evue des) É(tudes) A(nciennes), Bordeaux et Paris, 1879 sqq.

R(evue des) É(tudes) G(recques), Paris, 1888 sqq.

Hermes, Berlin, 1866 sqq.

Philologus, Stolberg, 1846 sqq.

Bulletin de la Société Archéologique d'Alexandrie, Alexandrie, 1898 sqq. (sauf : 1900, Munich ; et 1902, n° 5, Vienne).

C). — Textes papyrologiques.

La bibliographie des publications de papyrus se trouve dans :

WILCKEN, *Archiv für Papyrusforschung*, sous deux rubriques : dans les notes bibliographiques et bibliographies (Papyrusurkunden) et dans les comptes-rendus et critiques. Par là comme par ses articles, l'*Archiv* est devenue depuis 1899, date de sa fondation, l'organe et l'instrument de travail par excellence des papyrologues et des historiens de l'Égypte gréco-romaine.

S. DE RICCI, *Bulletin papyrologique*, dans la *Revue des Études grecques*, depuis 1901. Les publications sont classées par pays.

P. JOUGUET, *Chronique des Papyrus*, dans la *Revue des Études anciennes*, V, 1903, pp. 139-190 ; et VII, 1905, pp. 165-196 donne un classement systématique des renseignements nouveaux apportés sur chaque question par les papyrus récemment publiés ; cf. notamment pour l'armée : 1903, pp. 168-171 ; — 1905, p. 51.

De plus, des rapports sur l'état des recherches papyrologiques se trouvent dans :

P. VIERECK, *Bericht über die griechischen Papyrusurkunden*, dans : *Bursian's. Jahresbericht*, 98 (1898), pp. 135-186 ; 102 (1899), pp. 244-311 (jusqu'à 1899) ; 131 (1906), pp. 36-240 (pour la période 1899-1905).

N. HOHLWEIN, *La papyrologie grecque, (bibliographie raisonnée)*, Louvain, 1905. Bibliographie systématique, qui va jusqu'à 1905.

Les publications de papyrus suivantes sont les sources essentielles de toute étude sur les institutions militaires :

On the Flinders Petrie Papyri, with transcriptions, commentaries and index, dans : *Royal Irish Academy, Cunningham Memoirs*, nos VIII, IX et XI. Tomes I, 1891, et II, 1893, par le Rev. John P. MAHAFFY ; tome III, 1905, par le même et J. GILBERT SMYLY, comprenant des revisions de textes parus dans les deux premiers et des documents inédits. Tous datent du III^e siècle, du règne de Philadelphie à celui d'Épiphanes ; très souvent cités dans les publications et les ouvrages postérieurs, ces textes ont été l'objet de deux articles indispensables à leur usage : WILCKEN, dans *G(öttingische) G(elehrten) A(nzeigen)*, 1895, pp. 13 sqq. sur les tomes I et II ; et dans : *Archiv*, III, p. 511 sqq. ; IV, p. 187 (*P. Petr.* I, II et III) sur tome III.

The Tebtunis Papyri, Part I, edited by Bernard P. GRENFELL, Arthur S. HUNT and J. GILBART SMYLY, Londres, 1902. Ces textes sont du II^e siècle, à partir de 148 av. J.-C. environ, et du début du I^{er} siècle; ils ont renouvelé en grande partie l'étude des institutions ptolémaïques et en particulier celle des clérouchies (*P. Tebt. I*). Cf. WILCKEN, *Archiv*, II, pp. 394 sqq.

En dehors de ces recueils essentiels, les textes intéressant l'histoire des institutions militaires sont par ordre chronologique de publication :

Papyri graeci Regii Musei Aegyptii Taurinensis, editi atque illustrati ab AM. PEYRON, in : *Mem. della R. Accad. di Torino*, XXXI, 2 (1826), et XXXIII, 2 (1828), (*P. Tor.*).

Papyri graeci Musei antiquarii publici Lugduni Batavi, I, a C. LEEMANS, Lugduni Batavorum, 1843 (*P. Leid.*).

Notices et textes des Papyrus Grecs du Musée du Louvre et de la Bibliothèque impériale, publication préparée par feu M. Letronne, et faite par W. BRUNET DE PRESLE, dans : *Notices et Extraits des manuscrits*, t. XVIII, 2 (1865). (*P. Paris*). Le n^o 63 est particulièrement important pour notre sujet; il a été réédité par Mahaffy à la fin de l'introduction de *P. Petr.* III; il sera cité d'après cette réédition.

A. MAI, *Classici auctores e Vaticanis codicibus...* Les textes donnés tomes IV, p. 442, et V, pp. 350 et 600, sont des papyrus d'époque ptolémaïque; V, pp. 352 et 356, intéressent l'étude des ἐπίτροποι (*P. Vat.*).

Ces quatre publications seront reprises avec toutes celles antérieures à 1890 par U. Wilcken, dans les *Urkunden der ptolemäischen Zeit* qu'il prépare.

DROYSEN, *Kleine Schriften*, I, p. 34, n^o 40 (*P. Droysen*).

WILCKEN, *Actenstücke aus der kgl. Bank zu Theben in den Museen von Berlin, London, Paris*, in : *Abhandl. der Berl. Akad.*, 1886, Anhang, pp. 1-68. Douze textes du II^e siècle formés par la réunion de fragments anciens et déjà connus, dispersés dans divers musées; cette publication équivaut à une première édition. Intéressants pour l'étude des mercenaires, de l'administration militaire et de la solde (*Actenst.*).

Aegyptische Urkunden aus den kgl. Museen zu Berlin : Griechische Urkunden, Berlin, 1892 sqq., en cours de publication. Quatre volumes ont paru; les n^{os} 992-1012 sont seuls d'époque ptolémaïque; ils ont été publiés par W. SCHUBART et servent à l'étude des colons militaires de Pathyris (*B. G. U.*). Cf. WILCKEN, *Archiv*, I, pp. 174 sqq., 554 sqq.; II, pp. 136 sqq., 385 sqq.; III, pp. 300 sqq., 504 sqq.; IV, pp. 186 sqq., 560 sqq.

Greek papyri in the British Museum, Catalogue with texts, Londres, I, 1893; II, 1898; III, 1907; les deux premiers par F. G. KENYON, le dernier par F. G. KENYON et H. J. BELL. Tous contiennent quelques papyrus intéressant l'étude de l'armée; parmi eux il faut mettre à part le n° (I) 23, très important pour la question des ἐπίγονοι et l'administration militaire (*P. Lond.*). Cf. WILCKEN, *G. G. A.* 1894, p. 716; *Archiv*, I, p. 131; III, p. 232; IV, pp. 526 sqq.

The Revenue Laws of Ptolemy Philadelphus, edited... with a translation, commentary and appendices by B. P. GRENFELL and an introduction by the Rev. J. P. MAHAFFY, Oxford, 1896. Document extrêmement important, qui ne présente pour notre sujet que relativement peu d'intérêt (*Rev. Laws*).

An Alexandrian erotic fragment and other greek papyri chiefly Ptolemaic, edited by B. P. GRENFELL, Oxford, 1896; et : *Greek papyri, series II*, edited by B. P. GRENFELL et A. S. HUNT, Oxford, 1897. Nombreux documents relatifs à l'hipparque Dryton, aux Πέρσαι, à la solde, aux catœques de l'époque romaine, etc. (*P. Grenf.* I et II). Cf. *Archiv*, II, p. 517; et WILCKEN, *ibid.*, III, pp. 199 sqq.

Les Papyrus de Genève, fasc. 1 et 2, édités par J. NICOLE, Genève, 1896-1900 (*P. Gen.*). Un texte. Cf. WILCKEN, *Archiv*, I, pp. 553 sqq.; III, p. 368.

The Oxyrynchus Papyri, edited by B. P. GRENFELL, A. S. HUNT et J. GILBART SMYLY, Londres, I, 1898; II, 1899; III, 1903; IV, 1904; V, 1907. Quelques rares documents d'époque ptolémaïque dans II et IV; des textes d'époque romaine intéressants pour l'étude des institutions catœciques (*P. Oxy.*). Cf. WILCKEN, *Archiv*, I, pp. 123 sqq.; III, pp. 119 et 311.

On the new papyrus fragments from the Ashmolean museum at Oxford, by the Rev. J. P. MAHAFFY, dans : *The transactions of the R. Irish Academy*, XXXI, 6 (1898), pp. 197 sqq. (*P. Ashmol.*). Cf. WILCKEN, *Archiv*, I, pp. 165 sqq.

Papyrus ptolémaïques du Musée d'Alexandrie, par A. BOTTI dans : *Bulletin de la Société archéologique d'Alexandrie*, II (1899), pp. 65 sqq. (*P. Alex.*). Cf. WILCKEN, *Archiv*, I, pp. 172 sqq.

Fayoum Towns and their Papyri, edited by B. P. GRENFELL, A. S. HUNT, et HOGARTH, Londres, 1900. Deux textes d'époque ptolémaïque fort importants; documents de l'époque impériale relatifs aux clérrouques (*P. Fay.*).

The Amherst Papyri, being an account of the Greek papyri in the collection of the Right Hon. Lord Amherst of Hackney, Part II, by B. P. GRENFELL et A. S. HUNT, Londres, 1901. Nombreux documents relatifs aux institu-

tions militaires (*P. Amb. II*). Cf. *Archiv*, II, p. 517 ; et WILCKEN, *ibid.*, pp. 117 sqq.

Les Papyrus de Magdola, par P. JOUGUET et G. LEFEBVRE, dans : *B. C. H.*, XXVI (1902), pp. 95 sqq. ; XXVII (1903), pp. 174 sqq. Tous sont d'époque ptolémaïque, un assez grand nombre d'entre eux concernent des soldats colons (*P. Magd.*). Cf. WILCKEN, *Archiv*, II, pp. 390 sqq. ; III, pp. 308-9 ; IV, pp. 47 sqq. ; MAHAFFY, *ibid.*, IV, pp. 56 sqq.

Greek papyri from the Cairo Museum together with papyri of Roman Egypt from American collections, by Edgar J. GOODSPEED. The University of Chicago : the Decennial publications, Vol. V, Chicago, 1902 (*P. Goodsp.*). Cf. WILCKEN, *Archiv*, III, pp. 113 sqq. Quelques textes.

Papyrus de Pathyris au Musée du Louvre, par S. DE RICCI, dans *Archiv*, II (1903), p. 515. Un texte militaire.

Catlogue général du Musée du Caire : Greek Papyri, by B. P. GRENFELL et A. S. HUNT, Oxford, 1903. Ne donne que des analyses. Quelques textes ont été entièrement publiés par les éditeurs sous le titre : *Ptolemaic papyri in the Gizeh Museum*, dans *Archiv*, I, pp. 57 sqq., et II, pp. 79 sqq. ; un texte intéressant au point de vue militaire, I, p. 62 (*Archiv*, I, 62).

Papyrus ptolémaïques, par S. DE RICCI, dans : *Studien z. Palæographie u. Papyruskunde*, IV, p. 53 (1905) (*Stud. Pal.* IV).

Papyrus grecs et démotiques, recueillis en Égypte et publiés par TH. REINACH, avec le concours de W. SPIEGELBERG et de S. DE RICCI, Paris, 1905. Parmi eux, quarante textes ptolémaïques presque tous intéressants pour l'étude de l'armée au II^e siècle (*P. Rein.*).

Griechische Urkunden der Papyrussammlung zu Leipzig, I, mit Beiträgen v. U. Wilcken, par L. MITTELS, Leipzig, 1906 (*P. Lips.* I). Cf. WILCKEN, *Archiv*, III, pp. 558 sqq. ; IV, pp. 187 sqq., 455 sqq. Textes concernant les colons de Pathyris.

The Hibeh Papyri, Part I, edited by B. P. GRENFELL et A. S. HUNT, Londres, 1906. Tous datent du III^e siècle av. J.-C. et beaucoup concernent des soldats (*P. Hib.*). Cf. WILCKEN, *Archiv*, IV, pp. 179 sqq.

The Tebtunis Papyri, Part II, edited by B. P. GRENFELL et A. S. HUNT, with the assistance of E. J. GOODSPEED, Londres, 1907. Presque tous d'époque romaine ; quelques-uns intéressent l'étude des clérouques (*P. Tebt. II*).

Institut papyrologique de l'Université de Lille : *Papyrus Grecs, publiés sous la direction de P. JOUGUET*, par P. COLLART, J. LESQUIER et M. XOUAL, Paris, I, 1907 ; II, 1908. Tous d'époque ptolémaïque ; deux textes intéressants au point de vue militaire.

Elephantine-Papyri, bearbeitet von O. RUBENSOHN, mit Beiträgen von W. SCHUBART u. W. SPIEGELBERG ; Berlin, 1907.

Aux papyrus il convient de joindre les *ostraka*. Presque tous les *ostraka* connus en 1899 ont été réunis dans :

WILCKEN, *Griechische Ostraka aus Ägypten u. Nubien*, ein Beitrag zur antiken Wirtschaftsgeschichte, tomes I (introd.) et II (textes), Leipzig et Berlin, 1899. Un petit nombre sont d'époque ptolémaïque et ceux qui concernent l'histoire militaire sont encore plus rares (WILCKEN, *Ostr.*).

En dehors de cette publication, il n'y a à citer qu'un ostrakon du Louvre, le n° 8206.

La bibliographie des nouvelles découvertes et publications d'*ostraka* se trouve dans : *Archiv*, II, pp. 172, 473 ; IV, pp. 247 sqq. '.

II

OUVRAGES MODERNES

Pour ne pas allonger outre mesure cette bibliographie, je n'indiquerai ici que les ouvrages les plus importants, souvent cités au cours de cet ouvrage.

A. — Histoires générales.

J'ai constamment renvoyé à la plus récente de ces histoires, consacrée spécialement aux Lagides :

A. BOUCHÉ-LECLERCQ, *Histoire des Lagides*, tomes I et II, Paris, 1903 et 1904 (BOUCHÉ-LECLERCQ, I ou II), et parfois à :

1. Il est utile de dire quelques mots des dates attribuées aux documents papyrologiques. Les textes sont datés par les années du roi ; mais les Lagides ont fait usage de deux séries d'années, les unes dites *régnales*, les autres appelées *financières*, qui ne concordent pas ou pas toujours ; la relation de ces années entre elles et avec les années égyptiennes commençant au 1^{er} Thoth n'est pas encore élucidée (Cf. BOUCHÉ-LECLERCQ, *Hist. des Lagides*, IV, app. I, pp. 277 sqq. ; LESQUIER, dans : *Archiv*, IV, pp. 284-97) ; j'ai donc conservé aux textes les dates données par les éditeurs, sauf erreur évidente ; et pour les *P. Hibeh*, où Grenfell et Hunt ont employé un système de doubles dates, l'une *régionale*, l'autre *financière*, je me suis borné à indiquer la première, m'en tenant par conséquent à la double hypothèse traditionnelle et *provisoire* : 1^o les années de règne commencent au 1^{er} Thoth de l'année vague égyptienne ; 2^o l'intervalle entre l'avènement et le 1^{er} Thoth suivant est compté, si réduit qu'il soit, pour une année entière. — Pour la chronologie des faits historiques, cf. BOUCHÉ-LECLERCQ, *op. laud.*, II, pp. 375 sqq.

BELOCH, *Griechische Geschichte*, t. III, 1 et 2.

J. G. DROYSSEN, *Histoire de l'Hellénisme*, trad. franç. (qui est en réalité une 3^e édition), Paris, 1883-1885 (DROYSSEN, *Hell.*).

MAHAFFY, *The Empire of the Ptolemies*, Londres, 1895 (MAHAFFY, *Empire*).

B. — Institutions (en général).

SUR LES INSTITUTIONS MILITAIRES EN GÉNÉRAL :

RÜSTOW ET KÖCHLY, *Geschichte des griechischen Kriegswesens*, Aarau, 1852 (RÜSTOW ET KÖCHLY),

qui, complété et corrigé par :

H. DROYSSEN, *Heerwesen und Kriegführung der Griechen*, dans : HERMANN'S Lehrbuch der Griechischen Antiquitäten, neu herausgegeben von H. Blümmer u. W. Dittenberger, II, 2, Fribourg i. B., 1889 (H. DROYSSEN),

constitue un instrument de travail de premier ordre.

L'ouvrage de :

A. BAUER, *Die Kriegsaltertümer*, dans : I. VON MÜLLER'S Handbuch der Klassischen Altertums-Wissenschaft, IV, 3, Munich, 1892, d'une lecture peut-être plus agréable, rend moins de services, malgré son abondante bibliographie.

SUR LES INSTITUTIONS PTOLÉMAÏQUES EN GÉNÉRAL :

G. LUMBROSO, *Recherches sur l'économie politique de l'Égypte sous les Lagides*, Turin, 1870 (LUMBROSO, *Recherches*)

et Id., *L'Egitto dei Greci e dei Romani*, Rome, 1895 (LUMBROSO, *Egitto*), est remplacé aujourd'hui par :

BOUCHÉ-LECLERCQ, *oper. laud.*, tomes III et IV, Paris, 1906 et 1907. Cette synthèse des institutions, qui fera date comme les célèbres *Recherches* du précédent, met en œuvre tous les documents publiés depuis leur apparition (BOUCHÉ-LECLERCQ, III ou IV).

C. — Institutions militaires ptolémaïques.

F. GAROFALO, *Sulle armate tolemaiche*, dans : *Rendi-Conti della R. Accademia dei Lincei, classe di sc. mor., stor. e filol.*, vol. X, sed. del 16 marzo 1902; tirage à part, Rome, 1902 (GAROFALO).

P. M. MEYER, *Das Heerwesen der Griechen u. der Römer in Ägypten*, Leipzig, 1900 (P. M. MEYER).

W. SCHUBART, *Quaestiones de rebus militaribus quales fuerint in Lagidarum regno*, Diss. Inaug., Breslau, 1900 (SCHUBART),

à compléter par :

Id., Compte-rendu de : P. M. Meyer, Heerwesen, dans : *Archiv*, II, pp. 147 sqq. (SCHUBART, *Archiv*),
auxquels il n'est que juste d'ajouter malgré son caractère d'appendice :

Grenfell et Hunt, *The land of Kerkeosiris and its holders*, dans : *P. Tebt.* I, app. I, pp. 538 sqq., notamment pp. 545-558 : Cleruchic Land.

Bouché-Leclercq, *op. laud.*, t. IV, ch. xxvii : L'armée, pp. 1-70 (BOUCHÉ-LECLERCQ, sans indication du tome).

D. — **Ouvrages spéciaux** **sur les institutions non militaires d'époque ptolémaïque** **ou antérieure.**

SUR LA CONDITION DES CLÉROUQUES ATHÉNIENS :

P. Foucart, *Mémoire sur les colonies athéniennes au V^e et au IV^e siècles*, dans : *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1877, pp. 323 sqq.

SUR LES ASSOCIATIONS :

P. Foucart, *Les associations religieuses chez les Grecs*, Paris, 1873.

E. Ziebarth, *Griechisches Vereinwesen*, Leipzig, 1896,
auxquels on doit ajouter les indications données par :

Perdrizet, *Syriaca*, dans : *R(ev.) A(rchéol.)*, 3^e série, XXXV, 1899, 2, pp. 42 sqq.

SUR LA COLONISATION DE L'ARSINOÏTE (Fayoum) :

Wesely, *Topographie des Fayûms in griechischer Zeit*, dans : *Denkschr. d. kgl. Akad. d. Wiss. in Wien, Phil.-hist. Klasse*, Vol. L, 1 (1904).
(erreur d'orientation dans les cartes).

Grenfell et Hunt, *P. Fay.*, introd., et la carte.

Id., *P. Tebt. II*, app. II., et la carte.

SUR LA PROPRIÉTÉ ET SUR LES FINANCES PTOLÉMAÏQUES :

Wilcken, *Ostraka*, t. I.

Grenfell et Hunt, *P. Tebt.* I, App. I.

H. Maspero, *Les Finances de l'Égypte sous les Lagides*, Paris, 1905.

S. Waszynski, *Die Bodenpacht*, I : die Privatpacht, Leipzig, 1905.

CHAPITRE PREMIER

LA COMPOSITION GÉNÉRALE DE L'ARMÉE

I

L'HISTOIRE ET LES CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE L'ARMÉE

L'histoire de l'armée des Lagides commence avec l'arrivée de Ptolémée dans la satrapie d'Égypte. Les forces qu'il avait alors à sa disposition provenaient du partage de l'armée laissée par Alexandre, qui se subdivisait en trois groupes : les troupes de Macédoine, placées sous le commandement d'Antipater ; l'armée de campagne en transformation depuis 324 ; enfin, les garnisons des satrapies disséminées dans tout l'Empire¹. Le partage de ces forces entre les généraux d'Alexandre se fit de la façon suivante : Antipater conserva l'armée qu'il commandait déjà ; le régent Perdicas reçut vraisemblablement l'armée de campagne ; les autres généraux durent se contenter du corps d'occupation de leur satrapie. Quels étaient l'effectif et la composition des troupes de la satrapie d'Égypte à la date de 323 ? On l'ignore. Lorsqu'Alexandre avait quitté l'Égypte après l'avoir conquise, il y avait laissé, au témoignage d'Arrien², deux garnisons, celles de Memphis et de Péluse, et une armée commandée par deux stratèges, Peukestas et Balacros, qui devait évidemment parfaire et assurer à l'avenir la soumission de la χώρα ; ces forces étaient complétées par une flotte placée sous les ordres de Polémon, fils de Théràmène ; elles comprenaient

1. H. DROYSSEN, p. 130.

2. ARRIEN, *Anab.*, III, 5, 3 sqq.

des Macédoniens, et des mercenaires dont le commandement était confié à Lycidas l'Aitolien : à cette époque, Alexandre n'avait pas encore incorporé d'indigènes dans l'armée. Mais rien ne garantit que cette organisation et cette composition générales soient restées identiques jusqu'en 323 ; et l'on ne sait ce que fut l'armée trouvée en Égypte par Ptolémée. Quelle qu'elle ait été d'ailleurs, elle ne pouvait lui suffire ; il dut comme la plupart des généraux réunir des effectifs plus considérables, en prenant pour noyau le corps d'occupation de la satrapie.

Les origines de l'armée ptolémaïque restent donc obscures. La composition générale en est mieux connue. Elle n'a pas été avant tout une armée de mercenaires, comme on le dit ordinairement ; trois catégories de troupes concourent à la former : des troupes régulières, — des troupes mercenaires, — des troupes indigènes. Le fait est établi par le témoignage de Diodore et de Polybe. Diodore¹ nous apprend qu'à la bataille de Gaza (312), l'armée de Ptolémée comprenait des *Μακεδόνες*, des mercenaires et des indigènes. Polybe², exposant les préparatifs de la guerre de Philopator contre Antiochus et racontant la bataille de Raphia (218-7), nous montre l'armée égyptienne formée de la phalange, des mercenaires grecs et autres, et des indigènes égyptiens et lybiens armés à la macédonienne. A ces témoignages on pourrait objecter, d'une part, que le nom de *Μακεδόνες* ne désigne pas une armée de réguliers tout entière, mais simplement la garde³ ; et d'autre part, qu'on ne voit pas où les Lagides auraient pu recruter des forces régulières. Mais, en fait, le nom de *Μακεδόνες* n'est pas réservé à la garde royale ; et une partie de l'armée présente tous les caractères des troupes régulières.

Tout d'abord, il n'y a pas de raison *a priori* pour limiter à la garde l'emploi du mot *Μακεδόνες* comme terme technique ; dans

1. DIODORE, XIX, 80, 4.

2. POLYBE, V, 65 et 82.

3. Sur le sens du terme *Μακεδόνες*, H. DROYSSEN, p. 162 ; WILCKEN, *G. G. A.*, 1895, p. 165 ; SCHUBART, pp. 48 sqq. ; P. M. MEYER, p. 4 ; BOUCHÉ-LECLERCQ, p. 10.

L'ignorance où nous sommes de la composition de la garnison de l'Égypte en 323, on ne peut prétendre que le nombre des Macédoniens ne dépassait pas l'effectif de la garde; rien ne prouve d'ailleurs que cette garde ait été importante au temps des modestes débuts du satrape. En second lieu, lorsqu'elle est complètement organisée, la garde comprend des corps formés tout entiers par des indigènes¹; le nom de Μακεδόνες ne lui convient donc aucunement. De plus les Μακεδόνες s'opposent manifestement aux troupes indigènes, comme il est naturel, et aux mercenaires; on le voit nettement dans un papyrus Petrie². Enfin un papyrus de Lille³ fait connaître en l'an 5 de Philopator des « Macédoniens dotés de tenures de 30 aroures » dans le nome Arsinoïte; ces tenanciers de 30 aroures sont des fantasins; mais il n'appartiennent pas à l'infanterie de la garde, à l'ἄρχη, dont les soldats, quand ils sont dotés de terres, reçoivent des lots de 100 aroures⁴. Les Μακεδόνες de l'armée ptolémaïque ne sont donc pas seulement les corps de la garde; le mot a un sens plus étendu et désigne l'élément national ou censé tel, l'élément régulier, qui entre dans la composition de l'armée⁵.

Que cet élément ait existé dans l'armée des Lagides, il n'y aurait pas lieu d'en douter, si le recrutement en semblait possible; car les armées de la Grèce classique, exception faite pour les Dix-Mille de Cyrus le Jeune, l'armée de Philippe et celle d'Alexandre ont été des armées régulières, formées essentiellement par des citoyens ou des sujets. Mais cette armée régulière, les Lagides ne pouvait la lever dans la Macédoine qui ne leur appartenait pas, et rien n'indique, d'autre part, que les citoyens d'Alexandrie et de Ptolémaïs, les deux πόλεις de l'Égypte, aient

1. Cf. pl. bas, p. 23.

2. *P. Petr.*, II, 31 (a), cf. III, 53 (d), ll. 5-6.

3. *P. Lille*, 4, ll. 25-26. — L'aroure égale 2518 mq.

4. Cf. pl. bas, ch. VI, III : *Le lotissement des terres et les catégories de clérouques*.

5. Toutefois, en temps de paix, l'armée active ne comprend que la garde, quelques corps de mercenaires et des μάχιμοι (cf. pl. bas pp. 32 et 66) et le mot Μακεδόνες ne désigne alors que les réguliers de la garde. C'est dans ce sens qu'il est employé e. g. par POLYBE, XV, 29, 1-2; cf. *ibid.*, 25, 16; et V, 36, 4, par opposition aux « autres soldats » qui sont les mercenaires de la garnison d'Alexandrie.

eu des obligations militaires à remplir. Dans quelle population les Lagides auraient-ils donc pu recruter une armée de réguliers, disponible pour des campagnes ou des périodes d'exercices ? Or, on le verra plus loin, quand il sera traité des clérrouques¹, ils ont résolu ce difficile problème en recrutant des soldats, de race hellénique pour la plupart, par l'engagement volontaire et en les attachant avec leurs familles au sol de l'Égypte par l'institution des clérouchies; la grande majorité des clérrouques du III^e siècle forment les corps numérotés ou à noms ethniques de l'armée régulière. C'est ainsi qu'à Raphia Philopator peut mettre en ligne, en plus de la cavalerie régulière dont Polybe n'a pas parlé², une phalange de 25.000 hommes, distincte à la fois des mercenaires et des indigènes³. Les clérouchies ne se sont sans doute constituées que progressivement; et si leur origine remonte, selon toute vraisemblance, au règne de Sôter, elles ne paraissent se développer sur une grande échelle que sous Philadelphé⁴. Mais on peut conjecturer que Sôter avait encore à sa disposition des réguliers provenant du corps d'occupation de l'Égypte; et qu'il a renforcé ces *Μακεδόνες* à l'aide de l'émigration macédonienne et hellénique et assuré le recrutement de son armée régulière par l'engagement volontaire, avant de compléter et de prolonger dans l'avenir les effets de cette mesure par l'établissement des clérouchies. Ainsi le témoignage de Diodore et de Polybe doit être accepté sans réserves: l'armée ptolémaïque est composée de trois éléments, l'élément régulier, l'élément mercenaire et l'élément indigène.

Leur importance relative est difficile à déterminer. Les chiffres font défaut. L'effectif des combattants était à Gaza (312) de 26.000 hommes⁵; Philadelphé a réuni jusqu'à 220.000 ou 240.000 hommes⁶; l'armée de Philopator compte en 218-7 au

1. Ch. II, pp. 35 sqq.

2. Cf. ci-dessous, pp. 12-3.

3. POLYBE, V, 65.

4. Cf. ch. II, p. 46.

5. DIODORE, XIX, 80, 4.

6. APPIEN, *Proœm.* 10.

moins 75.000 hommes ¹. Mais, sauf pour 218-7, on ignore comment se décomposent ces totaux ; à Raphia, l'armée comprend : réguliers, 28.700 hommes (ou : 30.700) ; mercenaires, 21.000 (ou : 19.000) ² ; indigènes, 25.300 ; les divers éléments sont dans le même rapport que les chiffres 1 1/2, 1 et 1 1/4. De cette donnée unique on ne peut tirer aucune conclusion d'ensemble ; au début du règne de Philopator, l'institution des clérouchies atteignait un développement qu'elle n'avait probablement pas encore auparavant ; d'autre part, les effectifs considérables de l'armée sous Philadelphie n'ont pu être réunis que grâce aux mercenaires, dont le nombre a dû varier d'un règne à l'autre dans une très large mesure ; enfin l'emploi des indigènes dans l'armée n'a pas été compris de la même façon par les trois premiers Lagides et par leur successeurs.

Ce dernier fait est mis hors de doute par un passage de Polybe relatif aux révoltes indigènes de 216 ³ : « Ptolémée (Philopator), en armant les indigènes contre Antiochus, prit une résolution sage pour le présent, imprudente pour l'avenir ; remplis d'orgueil par leur victoire à Raphia, ils ne purent souffrir qu'on leur donnât des ordres et se mirent à chercher un chef et un prétexte pour se révolter, en gens capables de se suffire ; ce qu'ils finirent par faire peu après ». Philopator, ou plus exactement ses ministres Agathocle et Sosibios, ont donc innové dans l'emploi des troupes indigènes. En quoi l'innovation a-t-elle précisément consisté ? Sur le rôle des indigènes dans l'armée avant Philopator, il existe trois témoignages : en premier lieu, Diodore ⁴, dans le passage déjà cité sur la bataille de Gaza (312), dit que Sôter employa « une masse d'Égyptiens : les uns transportèrent des traits et les autres approvisionnements ; les autres étaient armés et utilisables pour le combat,

1. POLYBE, V, 65. MAHAFFY a proposé (*Hermathena*, X, [1899], pp. 140 sqq.; *Empire*, pp. 131 sqq.) un remaniement de ce texte qui ne paraît aucunement nécessaire.

2. Le total des troupes régulières et mercenaires s'accroît ou diminue de 2.000, selon qu'on range les peltastes parmi les unes ou les autres ; sur ce point, cf. ci-dessous, pp. 14-15.

3. POLYBE, V, 107, 1-3.

4. DIODORE, XIX, 80, 4.

πρὸς μάχην χρήσιμον »; d'autre part, Pausanias¹, parlant de la flotte du navarque ptolémaïque Patroelos et de son rôle dans la guerre de Chrémonide, raconte que l'amiral refusa de débarquer ses équipages pour prêter main-forte aux Lacédémoniens : « étant Égyptiens et matelots, ils ne pouvaient, disait-il, affronter à pied les Macédoniens »; enfin les papyrus du III^e siècle font connaître comme appariteurs² ou comme clérouques dotés de 5 aroures³ des μάχιμοι, c'est-à-dire des indigènes appartenant à la classe des guerriers. Les Pharaons en effet avaient à leur disposition, toujours prête à répondre à leur appel, une milice qui constituait une classe à tendances héréditaires; ces miliciens ne recevaient pas de solde; on leur donnait des lots de terre, dont ils avaient non la propriété, mais la jouissance⁴. Cette institution, dont l'influence sur l'armée ptolémaïque a été grande, s'est perpétuée sous les Lagides⁵; et c'est par elle que s'expliquent les témoignages qui viennent d'être invoqués. Les μάχιμοι qui servent comme appariteurs, qui possèdent des tenures de 5 aroures, sont les descendants de la seule classe qui portât les armes dans l'Égypte pharaonique. Parmi les Égyptiens de Gaza, deux catégories sont nettement distinguées; l'une est formée par les valets d'armée, l'autre par les indigènes admis à porter les armes : dans l'expression par laquelle Diodore désigne ces derniers, πρὸς μάχην χρήσιμον, on retrouve presque le nom technique des μάχιμοι⁶; la situation privilégiée qui leur est réservée suffit d'ailleurs à faire reconnaître en eux l'antique classe des miliciens pharaoniques. Enfin les corps de débarquement de Patroelos doivent être également formés de μάχιμοι, distincts des rameurs qu'on recrutait parmi les esclaves, probablement aussi parmi les forçats et certainement parmi les cultivateurs indigènes⁷; ceux-ci n'étaient sans doute pas des

1. PAUSANIAS, III, 6, 5.

2. Cf. ch. VIII, II : *La police*.

3. Cf. ch. VI, III : *Le lotissement des terres et les catégories des clérouques*.

4. BOUCHÉ-LECLERCQ, pp. 2-4 et les notes, qui donnent la bibliographie.

5. Cf. ch. II, pp. 47-8.

6. BOUCHÉ-LECLERCQ, p. 5, n. 1.

7. Cf. ch. VIII, II : *La police*.

μάχιμοι : il n'est pas vraisemblable qu'une classe privilégiée ait été mêlée aux esclaves et aux galériens. Jusqu'à Philopator, seuls les μάχιμοι ont donc servi dans l'armée et la marine ptolémaïques. Avec son règne la situation change. En préparant la guerre contre Antiochus le Grand, Agathocle et Sosibios réorganisèrent l'armée indigène et y admirent en principe non seulement les μάχιμοι, mais tous les indigènes sans exception; les Égyptiens proprement dits ne furent pas les seuls à bénéficier de cette mesure; elle fut étendue aux Libyens, c'est-à-dire vraisemblablement aux habitants de la Cyrénaïque qui ne jouissaient pas du droit de cité à Cyrène; à côté des cavaliers ἐγγύριοι figurent en 218 les ἀπὸ τῆς Λιβύης et aux 20.000 fantassins égyptiens s'ajoutent 3.000 Libyens, dont le chef Ammonios est originaire de Barkè, ville de la Cyrénaïque. C'est ce qui ressort à la fois du texte de Polybe cité plus haut, de l'exposé qu'il donne des préparatifs de la campagne, et de l'ordre de bataille de Raphia¹; et ce témoignage est confirmé par les documents du II^e siècle : ils établissent que, sous Evergète II, des cavaliers et des fantassins indigènes ont été installés comme clérrouques dans le nome Arsinoïte et largement dotés de terres pour la première fois²; la classe des μάχιμοι n'est donc pas à cette époque une classe fermée; son recrutement se fait à l'aide de nouveaux clérrouques dont la dotation implique, comme celle des réguliers, l'accomplissement de devoirs militaires. Après 218, tout indigène est qualifié pour le service dans les corps réservés aux Égyptiens; les μάχιμοι d'origine pharaonique perdent leur privilège; au point de vue militaire, les indigènes n'appartiennent qu'à une seule et même condition. Mais la réforme a vraisemblablement été double. Non seulement tous les indigènes ont été admis à servir, mais encore les corps qu'ils ont formés ont été armés à la macédonnienne; en 218, les fantassins égyptiens et libyens étaient organisés en phalange, et les cavaliers avaient les mêmes armes et les mêmes formations que la cavalerie régulière puisqu'ils

1. POLYBE, V, 107, 1-3; 65; 82.

2. P. Tebt. I, App. I, pp. 551 sqq.

étaient réunis à la garde, aux ἱππεῖς περὶ τὴν αὐλὴν, sous les ordres de Polycrate l'Argien¹. C'était sans doute la première fois que ce fait se produisait dans l'armée ptolémaïque : on n'en trouve aucune mention à une date antérieure; et il est souligné dans le texte de Polybe par l'emploi répété des expressions φαλαγγῖται et εἰς τὸν Μακεδονικὸν τρόπον καθωπλιζόμενοι; peut-être même doit-on appliquer aux indigènes ce que le même historien dit d'une manière générale des préparatifs dirigés par Sosibios et Agathocle² : « Après avoir réparti les soldats par origine et par âge, ils donnèrent à chacun d'eux l'armement qui lui convenait, sans tenir compte de celui qu'il possédait auparavant »; ces mots paraissent cependant concerner plutôt les mercenaires, dont il vient d'être parlé, et surtout les réguliers : car ceux-ci sont commandés par Polycrate et Andromachos, et ces deux généraux se distinguent particulièrement dans la réorganisation ainsi exposée. Quoi qu'il en soit d'ailleurs sur ce point particulier, il paraît très probable que l'entrée des indigènes sans distinction de classes dans l'armée a coïncidé avec une réforme de leur armement.

Réguliers non indigènes, mercenaires, indigènes, telle est donc dans ses grandes lignes la composition de l'armée ptolémaïque au III^e siècle. Il n'y a pas de raison de croire qu'elle se soit profondément modifiée pendant le II^e et le I^{er}. On a émis l'opinion que sous Epiphane et Philométor l'armée régulière et les mercenaires d'origine hellénique s'étaient fondus en une phalange unique, sortie, — on ne voit trop comment, — de la phalange égyptienne de Raphia; cette armée composite aurait pris le nom de μάχιμοι, tandis que l'armée indigène disparaissait; enfin les mercenaires auraient à eux seuls constitué toute l'armée après la mort de Philométor³. Cette vue d'ensemble sur l'histoire de l'armée ptolémaïque après 217 ne peut se défendre. Les textes du II^e et du I^{er} siècles, notamment tous ceux qui

1. POLYBE, V, 65, 5; 82, 3.

2. POLYBE, V, 64, 4.

3. P. M. MEYER, p. 64 et n. 217; p. 82; pp. 87 sqq.; au contraire, SCHUBART, p. 53, n. 2.

opposent les *κάτοικοι*, ou clérouques de l'armée hellénique ou censée telle, aux *μάχιμοι*, ou clérouques de l'armée indigène, établissent à la fois l'existence de l'une et de l'autre¹. Le témoignage de Polybe pour le règne d'Epiphane², la présence des *μισθοφόροι ἱππεῖς* et des *μισθοφόροι πεζοὶ* dans les documents du règne d'Evergète II et de ses successeurs³, l'inscription d'Hermoupolis Magna du règne de Ptolémée Aulète⁴ montrent que des corps distincts de mercenaires subsistèrent jusqu'au I^{er} siècle et vraisemblablement jusqu'à la fin de la dynastie; il n'est pas exact que le mot *στρατιῶται* devienne après Philométor le synonyme de *μισθοφόροι*⁵ : aucun texte ne l'établit, ni ne permet de le supposer; et si dans l'inscription 2623 du *C. I. G.* III le mot *ξενολογηθέντες* est ajouté à *στρατιῶται*, c'est apparemment parce que ce dernier ne signifie pas à lui seul « mercenaires ». Enfin, le nom de *μάχιμοι* continue à désigner une partie de l'armée indigène, qui subsiste; l'inscription de Rosette⁶ paraît bien placer les *μάχιμοι* au premier rang des indigènes les plus remuants, révoltés sous Epiphane; les *μάχιμοι* sont associés aux *λαοὶ* dans le papyrus 63 du Louvre⁷, et *λαὸς* désigne les indigènes quand on les oppose à la population d'origine hellénique; le même texte réunit les *μάχιμοι* aux *ναυκληρομάχιμοι*, c'est-à-dire à des soldats de marine dotés de tenures, donc à des indigènes, et d'autre part aux *ἐπίλεκτοι*, corps d'élite indigène⁸, appelé plus complètement *ἐπίλεκτοι μάχιμοι περὶ τὴν αὐλήν* dans une inscription d'Alexandrie⁹ et commandé par un *λαάρχης*; les *μάχιμοι* dotés de

1. *P. Tebt.*, I, App. I, pp. 546 sqq.; cf. ch. VI, III : *Le lotissement des terres*; *P. Tebt.* II, 382, ll. 30 sqq. (30 av. J.-C. — 4 ap. J.-C.).

2. Cf. ci-dessus, p. 3, n. 5.

3. *Actenstücke*, 5, 6, 7.

4. P. Jougert, dans : *B. C. H.*, XX, [1896], p. 177; XXI, [1897], p. 166 = MILNE, *Cat. gén. Mus. Caire, Greek Inscript.*, n. 9296, p. 25, avec reproduction et bibliographie. Cf. sur l'onomastique de cette inscription : S. FRANKEL, *Hermes*, 1898, p. 335; *Archiv*, IV, p. 169; PERDRIZET, *R. E. A.*, 1908, p. 336.

5. Comme le soutient P. M. MEYER, p. 82, s'appuyant à tort sur : *P. Lond.* II, 220, ll. 17-18 (133 av. J.-C.), et II, 401; RÉVILLOUT, *Mél.*, p. 330 (131-0 av. J.-C.), et p. 343; *P. Grenf.* I, 30 (103 av. J.-C.), 32 (102 av. J.-C.); et enfin *C. I. G.* III, 2623.

6. L. 19.

7. La dernière édition dans *P. Petr.* III, introd., pp. 18 sqq. : col. IV, ll. 100 sqq. *Ibid.*, col. I, l. 20; VII, l. 197; cf. col. IV, ll. 100 sqq.

9. BORTI, dans : *Bull. Soc. Arch. Alex.*, IV [1902], p. 94; WILAMOWITZ-MOELLE-

tenures dans l'Arsinoïte après les troubles des années 40 et 41 d'Evergète II sont connus en assez grand nombre pour qu'on puisse se laisser guider en l'occasion par l'onomastique et conclure de leurs noms que la grande majorité d'entre eux sont de race indigène¹; ils sont d'ailleurs groupés en *λαρχίαι* et opposés aux *κάτοιχοι*. Cet ensemble de témoignages ne laisse aucun doute sur la nationalité des *μάχιμοι* et la persistance de l'armée indigène après 217.

Il faut remarquer toutefois que le mot *μάχιμος* change légèrement de sens : tandis qu'avant Philopator les *μάχιμοι* étaient les seuls indigènes servant dans l'armée, ils ne forment plus après 217 qu'une partie d'entre eux, ceux qui possèdent une tenure, soit à titre héréditaire, soit à titre personnel². De plus, bien que la grande majorité des *μάχιμοι* soient encore de race indigène à la fin du II^e siècle, il y a eu au début du I^{er} siècle des *μάχιμοι* Grecs, peut-être même Arabes ou nègres; à cette époque le mot a changé encore de signification; il faut ajouter *Αἰγύπτιοι*, *Ἑλληνες*, pour le préciser³; il ne veut plus dire vraisemblablement que soldat clérouque à 30, 7 ou 5 aroures, si telle est encore la contenance ordinaire des tenures des *μάχιμοι*. Peut-être est-ce là le début d'une nouvelle phase dans le développement de l'armée, dont la suite nous échappe complètement, faute de documents. Mais il est plus probable que le recrutement réel de l'armée indigène a cessé de répondre à sa dénomination, par suite de la fusion chaque jour plus complète des races hellénique et égyptienne. La division de l'armée en trois grandes catégories de troupes n'en a sans doute pas moins subsisté jusqu'à la conquête romaine.

DORF, *Sitzber. Berl. Akad.*, 1902, p. 1093; STRACK, *Archiv*, II, n. 27; cf. LESQUIER, *Rev. Phil.*, 1907, p. 297.

1. P. Tebt. I, App. 1, pp. 551 sqq.

2. DROYSEN, *Kl. Schriften*, II, p. 377, identifie complètement les *μάχιμοι* de l'inscription de Rosette et les troupes indigènes connues par Polybe (V, 65, 8-10); SCHUBART, p. 60, n. 2, objecte qu'il n'y a aucune raison de considérer l'ancienne classe des *μάχιμοι* comme disparue et qu'ils sont nettement distingués du reste des Égyptiens (l. 19); en réalité le *τὸ τῶν Αἰγυπτίων πλῆθος* de Polybe comprend non-seulement les *μάχιμοι*, mais encore ceux que l'inscription désigne par les mots *οἱ ἄλλοι οἱ ἀλλότρια φρονήσαντες*; toutefois la classe des *μάχιμοι* est désormais ouverte.

3. P. Tebt. I, 120 (introd.) et 139 (descr.) (début du I^{er} siècle).

II

L'ORGANISATION GÉNÉRALE DE L'ARMÉE

Les contingents dûs au triple recrutement régulier, mercenaire et indigène, sont versés dans les différentes armes. Les effectifs de ces armes sont à peine connus. L'armée de Philadelphe a compté, d'après Appien, 23.200 cavaliers et 57.000 fantassins; celle de Philopator aurait atteint, selon Polybe, 5.700 cavaliers, et 70.000 fantassins, mais les chiffres donnés par Polybe ne sont pas exacts pour la cavalerie, puisque, exception faite pour la garde, il ne parle pas de la cavalerie régulière, dont l'existence est établie¹. Il est acquis néanmoins que l'importance de la cavalerie a diminué à la fin du III^e siècle; d'une manière analogue, l'infanterie légère de Philopator ne compte que 11.000 hommes, tandis que l'infanterie de ligne s'élève à 61.000 hommes². Le développement de l'infanterie, et de l'infanterie de ligne en particulier, est un fait commun au II^e siècle; l'importance relative des armes a changé entre les batailles d'Ipsos (301) et de Sellasie (221)³; l'armée ptolémaïque, en se transformant ainsi, participe à une évolution générale. Chacune des trois grandes divisions de l'armée se subdivise donc en deux armes dont l'importance a varié. De plus le recrutement indigène fournit des soldats de marine et des appareilleurs⁴. Sur toutes les divisions de l'armée de terre sont prélevés des corps d'élite, dont la réunion constitue la garde.

Les Réguliers.

Les soldats réguliers des Ptolémées sont nommés dans leur ensemble Μακεδόνες. Ce nom n'est d'ailleurs à la fin du III^e siècle

1. Cf. ci-après, pp. 14-5.

2. POLYBE, V, 65.

3. H. DROYSEN, p. 154.

4. Cf. ch. VIII.

qu'un pseudo-ethnique; l'armée régulière n'est alors, et peut-être dès le règne de Sôter, nationale et macédonienne qu'en principe; l'ethnique Μακεδών ne peut être porté que par des individus nés en Macédoine ou dans les πόλεις de l'Égypte; dès l'époque d'Antigone Gonatas, la Macédoine s'appauvrit en hommes et l'émigration diminue¹; les citoyens d'Alexandrie et de Ptolémaïs ne semblent pas obligés au service militaire; on a donc dû faire appel de très bonne heure aux engagements volontaires et accepter les services d'hommes, dont certains n'étaient pas même de race hellénique; ce caractère ne fit naturellement que s'accroître avec le temps².

La Cavalerie Régulière.

Les Μακεδόνες comprennent, en dehors des corps qu'ils fournissent à la garde et dont il sera question plus loin, des cavaliers et des fantassins.

Polybe ne fait pas mention de la cavalerie régulière; il ne cite dans l'armée de Philopator, à côté de la cavalerie de la garde, que les Libyens et les Égyptiens. Il est difficile cependant de douter de l'existence de cette cavalerie. Les documents font connaître un certain nombre de cavaliers, groupés en hipparchies numérotées ou désignées par des ethniques. Quant aux premières, le fait qu'elles portent des numéros permet déjà de présumer qu'elles appartiennent à l'armée régulière; les noms et les patries des cavaliers montrent qu'ils ne sont pas d'origine indigène³; ils ne sont pas classés parmi les μισθοφόροι κληροῦχοι; enfin ils reçoivent au III^e siècle des lots de 100 aroures, quand ils sont établis comme clérouques; or, la contenance des κληροι varie et croît avec l'estime où sont tenues les différentes parties de l'armée et les différentes armes; les ἑκατοντάρουροι sont au sommet de la hiérarchie des clérouques⁴; les

1. DIODORE, XVIII, 42, 2.

2. Cf. ch. IV, pp. 109 sqq.

3. Cf. App. I : listes des clérouques.

4. Cf. ch. VI, III : *Le lotissement des terres et les catégories de clérouques.*

cavaliers à 100 aroures ne peuvent appartenir qu'à l'armée régulière ou à la garde; mais les soldats de la garde *ἐκπαιτάρχουροι* font partie de l'*ἄγγμα*, c'est-à-dire de l'infanterie de la garde¹, et les cavaliers de la garde ont dû recevoir plus de 100 aroures; il reste donc que les hipparchies à numéros appartiennent à la cavalerie régulière. Par analogie, on peut conclure qu'il en était de même des hipparchies numérotées du II^e et du I^{er} siècles, dont les cavaliers recevaient 100, 70 et 80 aroures².

Les hipparchies à ethniques appartiennent, elles aussi, à la cavalerie régulière, mais ce sont probablement des hipparchies de cavalerie légère³. Polybe n'en parle pas plus que des premières. Leur existence est cependant établie. Le service dans ces corps est moins considéré que dans les hipparchies numérotées, et les cavaliers qui en font partie ne reçoivent au III^e siècle que 70 aroures en devenant clérouques⁴; mais ils ne sont pas classés parmi les clérouques mercenaires dans les documents officiels; aussi ne semble-t-il pas douteux qu'ils aient appartenu à l'armée régulière. Peut-être leur ethnique a-t-il été remplacé aux II^e et I^{er} siècles par des numéros⁵.

On ne possède aucun témoignage sur les effectifs de la cavalerie régulière.

L'Infanterie Régulière.

L'infanterie porte dans les auteurs et notamment dans Polybe le nom de « phalange », nom traditionnel de la formation tactique des pézétaires macédoniens armés de la sarisse. Cette dénomination ne se rencontre jamais dans les textes papyrologiques; les soldats de l'infanterie sont nommés *πεζοί* comme les cavaliers *ἵππεῖς*, quand on précise leur qualité; on y

1. Cf. ci-après, p. 21.

2. Les textes les plus récents où figurent ces cavaliers sont *P. Fay.* 12 (v. 103 av. J.-C.); *P. Amh.* II, 55 (175 ou 165 av. J.-C.); *P. Tebt.* II, 382, ll. 30 sqq. (30 av. J.-C. — 1 ap. J.-C.).

3. *P. Petr.* III, 12 (f) et (e); cf. chap. III, pp. 88-9.

4. Cf. App. I : liste des clérouques.

5. Cf. ch. III, p. 90.

ajoute parfois le nom propre du détachement dans lequel ils servent : τῶν Σαγγινάριος πεζῶν¹; parfois, on l'omet : τῶν πεζῶν².

Ces fantassins, qui reçoivent comme clérouques des lots de 30 aroures, forment en 218-7 la partie la plus importante de l'armée ptolémaïque; ils atteignent alors l'effectif de 25.000 hommes, qu'aucune autre arme ni corps n'égale³. C'est l'infanterie de ligne, la « reine des batailles » du II^e siècle. Elle est naturellement divisée en plusieurs détachements et corps; le corps y porte le nom de chiliarchie; les chiliarchies sont numérotées⁴.

C'est une question de savoir s'il y a eu de l'infanterie légère dans l'armée régulière des Lagides. Les textes n'ont encore fait connaître aucune chiliarchie à nom ethnique, comparable aux hipparchies de cette sorte. Mais Polybe mentionne dans l'armée de Philopator, d'une part des peltastes, d'autre part des corps à noms ethniques : il faut rechercher s'ils sont réguliers ou mercenaires⁵. Et tout d'abord, les peltastes. Leur nom ne désigne qu'une sorte d'armement; il ne renseigne jamais sur l'origine des soldats, et la question de savoir si ce sont des réguliers ou non se pose pour les peltastes de la Macédoine au II^e siècle et ceux des Séleucides comme pour ceux de l'armée ptolémaïque. On a vu en eux des mercenaires⁶; successeurs des argyraspides d'Alexandre, ils auraient néanmoins perdu leur caractère macédonien; commandés en 218-7 par Socratès le Béotien, ce seraient des mercenaires recrutés surtout en Béotie. Ce dernier argument doit être écarté : de la nationalité d'un général on ne peut conclure à l'origine ni à la composition du corps qu'il commande; autant vaudrait dire qu'en 218-7 l'infanterie de la garde est un corps mercenaire de Magnésiens, puisqu'elle est commandée à cette date par Eurylochos le Magnésien. D'autre part, si ces peltastes étaient les successeurs des argyraspides, ils

1. E. g. : *P. Oxy.*, IV, 831 (descr.), (111-0 av. J.-C.).

2. E. g. : *Archiv* I, p. 65, l. 30, (123 av. J.-C.).

3. POLYBE, V, 65.

4. Cf. ch. III, pp. 93-4.

5. POLYBE, V, 65, 2; 7 et 10.

6. P. M. MEYER, p. 14; et n. 54.

appartiendraient à l'armée régulière; mais ils ne le sont pas : les argyraspides sont de l'infanterie de ligne¹; les peltastes sont des troupes légères; les argyraspides sont des troupes de la garde, et Polybe distingue les peltastes de l'ἄγρυπας². En réalité, l'infanterie légère régulière a porté dans l'armée de Philippe et d'Alexandre le nom d'hypaspistes³; son armement, moins lourd que celui des phalangites, était cependant moins léger et plus complet que celui des peltastes proprement dits : il comportait le casque et le bouclier macédonien, une longue épée et une lance, mais aucune arme de jet. Or des hypaspistes sont cités une fois par Polybe⁴. Mais on ne sait s'il emploie le mot au sens technique ou s'il entend par là les mêmes soldats que les peltastes de Raphia. La question est insoluble dans l'état actuel de notre documentation. — Restent les corps fantassins⁵ à ethniques : Crétois, Thraces, et Galates, qui combattent en 217 dans les rangs égyptiens. Il y a ici une indication à tirer des ethniques. On pourrait croire, par analogie avec la cavalerie, qu'il s'agit de chiliarchies régulières d'infanterie légère; mais les noms de Crétois, de Thraces, de Galates, désignent certainement ce que nous appellerions les armes spéciales, généralement recrutées à l'aide de mercenaires; les Galates se distinguent par leur bouclier étroit, aussi haut qu'un homme, et leurs longs sabres; les Thraces par leurs grands boucliers, leurs jambières, et leur épées de fer droites et à deux tranchants, les ῥομπασίδες⁶; les uns et les autres sont au second siècle, avec les Grecs, les mercenaires par excellence du monde hellénistique⁷; de plus, il y avait 1.000 Crétois mercenaires à Alexandrie en 220 avant J.-C.⁸; enfin, si l'armée de Philopator n'a pas eu d'autres fantassins mercenaires que les soldats expres-

1. Sur les argyraspides : H. DROYSSEN, p. 128, n. 2; p. 167, n. 1.

2. POLYBE, V, 65, 2.

3. H. DROYSSEN, pp. 110 et 116.

4. POLYBE, XV, 25 a, 1.

5. Ils sont fantassins, puisqu'ils ne font pas partie des ailes à la bataille de Raphia (POLYBE, V, 82, 3 et 5).

6. H. DROYSSEN, p. 159, n. 3.

7. Id., p. 154.

8. POLYBE, V, 36.

sément qualifiés de *μισθοφόροι* par Polybe, leur effectif n'a été que de 8.000 hommes, chiffre extrêmement bas et peu vraisemblable. Réserve faite pour les peltastes, l'infanterie légère des Lagides a donc été très vraisemblablement formée de corps mercenaires à armement national.

Les Mercenaires¹.

Les mercenaires sont appelés *ξένοι*, *στρατιῶται ξενολογηθέντες* ou *μισθοδοτούμενοι* et plus fréquemment encore *μισθοφόροι*; très souvent le nom de leur arme s'ajoute à la première qualification : *μισθοφόροι ἰππεῖς*, *μισθοφόροι πεζοί*. Le nom de *μισθοφόροι* peut cependant avoir eu parfois une acception plus restreinte que celui de *ξένοι*, et désigner exclusivement les *μισθοφόροι πεζοί* "Ελληνες et les *μισθοφόροι ἰππεῖς ἀπὸ τῆς Ἑλλάδος*, pour reprendre les expressions de Polybe². Il faut distinguer en effet deux catégories parmi les mercenaires d'Alexandre et de ses successeurs. D'une part, des contingents nationaux, qui conservent dans l'armée leur costume et leur armement spéciaux, sont incorporés dans les armées à raison même de cet armement et forment dans l'ensemble l'infanterie légère; ce sont les frondeurs, archers, acrobates, en général tous ceux qui se servent d'armes de jet, désignés tantôt par le nom de leur nation : Crétois, Rhodiens, Thraces, etc..., tantôt par celui de leur arme, tantôt même par les deux réunis³; leur ethnique n'a plus ni au III^e siècle, ni au II^e siècle une valeur absolue; mais leur race s'est depuis longtemps rendue célèbre par son arme spéciale et l'ethnique est

1. Sur les mercenaires dans l'armée ptolémaïque : SCHUBART, pp. 51 sqq.; P. M. MEYER, pp. 7 sqq., p. 64, pp. 86-7. Le tableau des mercenaires par nationalités, donné par P. M. MEYER, pp. 9 sqq., doit être laissé de côté : réguliers et mercenaires y sont confondus; cf. ce qui est dit plus bas, ch. IV, pp. 106-9, sur l'établissement des listes ethniques par catégories militaires.

2. *Ξένοι* dans les auteurs; — *ξενολογηθέντες καὶ μισθοδοτούμενοι*, e. g. POLYBE, V, 63, 8; — *στρατιῶται ξενολογηθέντες*, e. g. C. I. G. III, 2623; — *μισθοφόροι ἰππεῖς*, e. g. *Aclenstücke*, 7; — *μισθοφόροι πεζοί*, e. g. *ibid.*, 11; — *μισθοφόροι πεζοὶ Ἕλληνες* et *μισθοφόροι ἰππεῖς ἀπὸ τῆς Ἑλλάδος*, POLYBE, V, 65, 3 et 6.

3. Cf. les références indiquées par H. DROSEN, p. 25, n. 3, ainsi que les ordres de bataille du III^e et du II^e siècles, *ib.*, *ibid.*, pp. 134-145 et 157-171.

devenu un terme technique de la langue militaire. Tels sont les Crétois, les Thraces et les Galates dont il vient d'être question. La seconde catégorie est constituée par les *μισθοφόροι* recrutés sur les marchés à soldats du monde hellénique, Hellènes eux-mêmes pour la plupart, qui n'ont pas d'armement spécial et national; dans l'infanterie, ce sont parfois sans doute des peltastes, armés d'un bouclier léger, d'une épée, de javelots et coiffés d'un chapeau; et dans ce cas ils se rapprochent des corps nationaux à armes spéciales : l'armement « peltaste » est d'ailleurs d'origine thrace¹; mais le plus souvent les *μισθοφόροι* ont le même armement et prennent les mêmes formations tactiques que l'infanterie régulière de leur temps : hoplites à l'époque de Cyrus le Jeune, ce sont des phalangites armés de la sarisse sous Alexandre et pendant la période hellénistique². La plupart appartiennent donc à l'infanterie de ligne.

On ne sait combien Sôter recruta de mercenaires pour 8.000 talents à son arrivée en Égypte³; on ignore également combien de mercenaires combattirent à Gaza (312); mais en 313 il y en avait 10.000 qui opéraient en Carie au service de l'Égypte sous les ordres de Myrmidon l'Athénien⁴. Philadelphes dut employer les mercenaires dans une très large mesure pour obtenir des effectifs aussi considérables que ceux de son armée; on ne peut citer sous son règne que 4.000 Galates⁵. En 220, la garnison d'Alexandrie comprenait entre autres troupes 4.000 mercenaires, soit 3.000 Péloponnésiens et 1.000 Crétois⁶; en 218-7, dans la guerre contre Antiochus le Grand, Philopator eut à sa disposition 10.000 mercenaires grecs (soit 8.000 fantassins et 2.000 cavaliers), 3.000 Crétois et 6.000 Thraces et Galates⁷. Plus tard on ne peut plus citer de chiffre que pour

1. H. DROYSSEN, pp. 25; et 26, n. 3.

2. D'après POLYBE, V, 65, 4, ils sont placés sous les ordres de Phoxidas, Ptolémaïos et Andromachos d'Aspendos comme la phalange et entraînés avec elle en vue de la guerre syrienne.

3. DIODORE, XVIII, 14, 1.

4. ID., XIX, 62, 4 et 5.

5. PAUSANIAS, I, 7, 2.

6. POLYBE, V, 36.

7. POLYBE, V, 65, 3 et 6; 7 et 10.

l'an 200 : 6.500 Éoliens s'enrôlent alors en Égypte¹. Au 1^{er} siècle beaucoup d'Orientaux paraissent s'engager comme mercenaires².

Certains des mercenaires au service des Lagides ont formé des corps permanents. A l'origine, les mercenaires ne s'engageaient que pour une campagne et contre un ennemi déterminé; et cette tradition se transmet vraisemblablement des armées de l'époque classique à celles de la période hellénistique. Cependant, à la date de 218, Polybe³ distingue dans l'armée de Philopator des *Κρήτες* et des *Νεόκρητες*, ce qui suppose pour les premiers un service d'assez longue durée, un engagement antérieur aux préparatifs contre Antiochus et dépassant la durée d'une seule campagne; plus tard, sous le règne d'Epiphane et pendant sa régence, Agathocle envoie Scopas recruter des mercenaires en Grèce, pour renforcer l'armée sans doute, mais aussi pour reléguer les *ἀρχαῖοι καὶ προὔπαρχοντες ξένοι* dans les garnisons et les catœcies de la *χώρα*⁴; ces *ἀρχαῖοι ξένοι* avaient évidemment contracté un engagement de longue durée; l'expression *μισθοφόροι περὶ ἀρχαῖοι* a même été un terme technique, puisqu'elle sert à qualifier un grammate militaire dans un document officiel de 116 avant J.-C.⁵. Enfin il y a des clérouques mercenaires au III^e siècle et dès le règne d'Evergète⁶; les Thraces et les Galates qui combattent à Raphia, comptent environ 4.000 de ces clérouques mercenaires sur un effectif total de 6.000 fantassins⁷. C'est là un des traits particuliers de l'armée des Lagides, dont on ne peut rapprocher que la présence des *Νεόκρητες* dans l'armée des Séleucides en 190⁸. L'application du système des clérouchies aux mercenaires faci-

1. H. DROYSEN, p. 162, n. 2, qui ne donne pas de référence; je n'ai pu retrouver la source. Pour le II^e siècle, cf. pp. 124-5.

2. D'après l'inscription d'Hermoupolis Magna : *B. C. H.* XX, p. 177; cf. ci-dessus, p. 9, n. 4.

3. POLYBE, V, 65, 7.

4. *Id.*, XV, 25, 16-18.

5. *Actenstücke*, 11 (et 11 a), l. 3 et n. 2 (116 av. J.-C.).

6. *P. Petr.* III, 112 (e) *verso*, col. I, l. 22; (f), l. 29; (g), l. 16; cf. ch. II, pp. 46-7.

7. POLYBE, V, 65, *in fine*; environ, parce qu'il y a parmi eux des *ἐπίγονοι*; sur ceux-ci, cf. ch. II, pp. 52 sqq. et 61.

8. H. DROYSEN, p. 166,

lita évidemment le passage de l'armée du pied de paix au pied de guerre.

Les mercenaires se subdivisent au point de vue technique en cavaliers et en fantassins. Les cavaliers appartiennent-ils à la grosse cavalerie ou à la cavalerie légère? on l'ignore; il faut seulement noter que la cavalerie légère existe déjà dans l'armée régulière. Les fantassins se divisent en infanterie de ligne et infanterie légère; mais, au contraire de la cavalerie et réserve faite pour les peltastes, l'infanterie légère des Lagides semble se recruter uniquement de mercenaires : les Crétois sont des archers; et les Thraces et les Galates, s'ils n'ont pas d'armes de jet, tiennent par leur armement une place intermédiaire entre l'infanterie de ligne et les Crétois,

Les Indigènes¹.

Les indigènes fournissent à l'armée des cavaliers et des fantassins. Les uns et les autres paraissent réunis dans des détachements nommés *λαρχίαι*. C'est tout ce que l'on en connaît; et la seule question à discuter est celle de savoir quels soldats sont désignés par l'expression : *οἱ ἐν τῷ στρατιωτικῷ φερόμενοι*². Il semble que ce soient les indigènes qui, depuis Philopator, servent dans l'armée, mais ne sont pas clérouques.

L'expression *οἱ ἐν τῷ στρατιωτικῷ φερόμενοι* est connue par le papyrus 63 du Louvre, une circulaire du diocète Théon, de l'an 6 de Philométor. Sur la plainte des *μάχιμοι* d'Alexandrie, Théon prescrit aux fonctionnaires sous ses ordres de dispenser de la corvée certaines catégories de personnes; par contre, on doit employer à la culture de la terre royale le bétail de tous les *στρατευόμενοι*. Les mots *οἱ στρατευόμενοι* désignent évidemment d'après le contexte, comme à l'ordinaire, tous « ceux qui servent dans l'armée », les soldats et les officiers jusqu'aux stratèges

1. Sur les corps indigènes dans l'armée des Lagides : H. DROYSEN, p. 162 et n. 3; LUMBROSO, *Recherches*, p. 229; SCHUBART, pp. 58 sqq.; P. M. MEYER, p. 7.

2. Sur cette question, cf. : SCHUBART, pp. 64 sqq.; BOUCHÉ-LECLERCQ, p. 9, n. 3.

inclusivement¹. Les catégories dispensées de la corvée sont les λαοί, indigènes et civils, les μάχιμοι, indigènes, soldats et clérouques, et, intercalés entre eux, les ἐν τῷ στρατιωτικῷ φερόμενοι²; leur place dans l'énumération permet de présumer qu'ils sont eux aussi de race égyptienne. Du fait « qu'ils ont peine à tirer leur subsistance de ce qui est mis à leur disposition par le Trésor royal³ », on ne peut conclure que ce sont des mercenaires⁴; cette phrase s'applique très bien à des soldats indigènes, aux ἐν τῷ στρατιωτικῷ φερόμενοι, si l'on suppose qu'ils ne sont pas clérouques, et qu'ils fournissent un service actif. — Ils ne sont pas clérouques, puisqu'ils sont formellement distingués des μάχιμοι; et leur service est un service actif : les individus qu'on doit dispenser de la corvée sont ceux « qui peinent nuit et jour à la ville (ἐν τῇ πόλει, à Alexandrie) dans les services publics (εἰς τὰς λειτουργίας) et tous les autres qui ne peuvent fournir la corvée⁵ »; ces derniers forment la catégorie appelée λαοί, « habitant les villages, qui, faute du nécessaire, gagnent leur vie en travaillant⁶ »; les premiers sont les indigènes qui servent; parmi eux, les uns sont payés par une dotation clérouchique : ce sont les μάχιμοι; il reste que les autres, payés probablement par une solde et des distributions, τὰ ἐκ τοῦ βασιλικοῦ τιθέμενα, soient les ἐν τῷ στρατιωτικῷ φερόμενοι. On pourrait objecter que, s'ils servent dans l'active et à Alexandrie, aucun fonctionnaire ne pourrait les contraindre à la corvée. Mais tel n'est pas l'objet de la plainte qui a donné lieu à la circulaire ici commentée; ce qu'on a signalé au diocète, c'est « l'oppression cruelle de ceux que les μάχιμοι (et ceux qui leur sont assimilés), ont laissés dans leurs foyers⁷ », c'est que les mesures prescrites pour la corvée sont appliquées par les fonctionnaires « même à tous les autres qui sont inscrits sur la liste du γένος⁸ », c'est-à-

1. Col. VI, ll. 74-5.

2. Col. IV, ll. 100 sqq.

3. Col. IV, ll. 104-5.

4. GRENFELL ET HUNT, dans *P. Tebt.* I, 5, n. 168, p. 47.

5. Col. III, ll. 87-90.

6. Col. IV, ll. 101-103.

7. Col. I, ll. 23-25.

8. Col. I, ll. 29-30.

dire au reste de la famille des exemptés, et d'une manière générale « à quiconque habite la χώρα¹ ». Dans ces conditions, l'expression οἱ ἐν τῷ στρατιωτικῷ φερόμενοι paraît bien désigner des indigènes en service et qualifier les non-μύχιμοι des garnisons.

La Garde.

Dans chaque partie de l'armée sont prises des unités composées de soldats d'élite, dont la réunion constitue la garde royale. On ne sait si elle portait un nom d'ensemble. Le mot ἄγχιμα, auquel on pourrait penser, semble devoir être écarté. Sans doute Eustathe² en donne cette définition : corps d'élite de cavaliers et de fantassins ; mais l'usage qu'en fait Arrien montre qu'il faut entendre : de cavaliers *ou* de fantassins ; il l'emploie pour l'élite de la cavalerie des hétaires dans l'armée d'Alexandre, qui s'appelait sous Philippe βασιλικὴ εἴλη, expression dont il accompagne d'ailleurs le mot ἄγχιμα en un endroit³ ; il prend toujours soin d'y ajouter la qualification τῶν ἐταίρων ou τῶν ἱππέων⁴ ; enfin, en un passage relatif à l'introduction des Asiatiques dans l'armée, il mentionne deux ἀγχιματα, l'un de la cavalerie, l'autre de l'infanterie indigène⁵ ; le mot signifie donc chez lui « corps d'élite » d'une arme ou d'une division de l'armée, sans jamais désigner les corps d'élite dans leur ensemble. D'autre part, au témoignage de Polybe⁶, ἄγχιμα est le nom technique réservé à l'infanterie de la garde dans l'armée des Lagides.

La garde n'a pas pris davantage sous Epiphane et Philométor le nom général d'ἐπίλεκτοι⁷. Les témoignages d'Eustathe et

1. Col. II, l. 33.

2. 1399, 62.

3. *Anab.*, VI, 21, 3.

4. *Anab.* V, 13, 4 ; 22, 6 ; VI, 2, 2 ; 22, 1 ; V, 12, 2 ; VI, 21, 3 ; VII, 11, 3.

5. *Anab.* VII, 11, 3.

6. POLYBE, V, 65, 2 et 5.

7. Comme le veut P. M. MEYER, p. 64 et n. 214 ; au contraire : SCHUBART, p. 59 ; BOUCHÉ-LECLERCQ, p. 9, n. 2.

de Polybe ne l'établissent en aucune façon. Quand Eustathe parle d'une « troupe de cavaliers et de fantassins d'élite », c'est l'ἄγῃμα qu'il définit et c'est le mot ἐπίλεκτος qu'il emploie comme qualificatif¹. Si Polybe², dans le récit de la bataille de Raphia, signale que les ἐπίλεκτοι étaient armés à la macédonienne, c'est apparemment que le fait n'allait pas de soi; et il serait extraordinaire que les troupes d'élite d'une armée macédonienne eussent possédé jusqu'à Philopator un armement non macédonien. En réalité, les ἐπίλεκτοι sont en rapport étroit avec les μάχιμοι, comme l'établissent ce même texte de Polybe³, le papyrus 63 du Louvre et une inscription d'Alexandrie qui a déjà été citée⁴; cette inscription montre même clairement quel est ce rapport : les ἐπίλεκτοι sont des μάχιμοι d'élite, commandés par des λαρχαί, de même que les μάχιμοι sont subdivisés en λαρχαί. On ne pourrait admettre que les ἐπίλεκτοι constituent à eux seuls toute la garde, que si les μάχιμοι formaient à eux seuls toute l'armée⁵ : et les μάχιμοι restent, on le sait, au II^e siècle comme au III^e siècle, les corps indigènes et auxiliaires de l'armée. Enfin Polybe⁶, exposant l'organisation de l'armée romaine et celle des *socii* en particulier, s'exprime ainsi : « Les préfets choisissent d'abord parmi les alliés les cavaliers et les fantassins les meilleurs, ceux que l'on appelle les *extraordinarii*, mot dont la traduction est ἐπίλεκτοι ». Les ἐπίλεκτοι sont donc bien des troupes d'élite, prises parmi des soldats qui se trouvaient vis-à-vis de l'armée régulière dans la même situation que les *socii* vis-à-vis des Romains, c'est-à-dire parmi les soldats indigènes.

1. P. M. MEYER, p. 5, n. 9 : Eustathius : ἄγῃμα· τάγμα ἰππέων καὶ πεζῶν ἐπιλέκτων παρὰ Μακεδόσι; mais cette définition est celle de l'*Index in Eustathii commentarios...*, studio Matthæi Devorii (Lipsiae, 1828); le texte d'Eustathe, 1399, 62, est : τάγμα ἀπόλεκτον ἰππέων καὶ ὀπλιτῶν.

2. POLYBE, V, 82, 2.

3. D'après POLYBE, V, 82, 1 sqq., à Raphia, la cavalerie de la garde est à l'aile gauche sous les ordres de Polycrate et l'ἄγῃμα entre les Crétois et les peltastes, par suite entre la cavalerie de l'aile gauche et le centre; les ἐπίλεκτοι font au contraire partie du centre.

4. Cf. pl. haut, p. 9, n. 9.

5. C'est précisément la thèse de P. M. MEYER, discutée ci-dessus, pp. 8-10.

6. POLYBE, VI, 26, 6.

En réalité, la garde ne paraît pas avoir porté de nom d'ensemble dans l'armée ptolémaïque. C'est la locution *περὶ τὴν αὐλήν* qui en a tenu lieu. Polybe¹ l'ajoute aux mots *οἱ ἱππεῖς* pour distinguer la cavalerie de la garde du reste de la cavalerie; l'inscription d'Alexandrie en fait suivre les mots *ἐπίλεκτοι μάχιμοι*; d'après Polybe, Agathocle fait lever des mercenaires en Grèce par Scopas pour renouveler *τὴν θεραπείαν καὶ τὰ περὶ τὴν αὐλήν φυλακῆα*, c'est-à-dire à la fois le service de cour et la garde². Mais l'expression *οἱ περὶ τὴν αὐλήν* ne se rencontre jamais.

Les origines de la garde sont obscures. Elle a dû comprendre dès le début des cavaliers et des fantassins provenant de l'armée régulière : la garde de Philippe et d'Alexandre n'était pas formée d'autre façon³. Des troupes mercenaires s'y sont jointes probablement; car Polybe, on vient de le voir, parle des mercenaires qui font partie du service de cour et de la garde. Enfin les *μάχιμοι* lui ont donné les *ἐπίλεκτοι*, ou plus complètement les *περὶ τὴν αὐλήν ἐπίλεκτοι μάχιμοι*; peut-être n'y ont-ils fait leur apparition que sous Philopator; leur existence à une époque antérieure n'est établie par aucun témoignage; et l'*argumentum e silentio* a ici quelque valeur, puisque c'est sous ce règne seulement que les troupes indigènes ont commencé de jouer un rôle important dans l'armée : ainsi le développement de la garde aurait été parallèle à celui de l'armée dans son ensemble. A partir de 218, la garde a donc probablement compris des réguliers, des mercenaires et des indigènes. On a pensé⁴ qu'elle avait disparu après la mort de Philométor pour faire place à un régiment nouveau, composé de mercenaires et préposé à la sûreté du roi et de la dynastie, les *Πτολεμαίου καὶ τῶν υἱῶν*⁵. L'unique argument à invoquer à l'appui

1. POLYBE, V, 65, *init.*

2. *Id.*, XV, 25 *a*, 10.

3. Sur la garde dans l'armée de Philippe et d'Alexandre, cf. RÜSTOW et KÖCHLY, pp. 240, 243 et 260; — H. DROYSEN, pp. 409, 410, 416, 423.

4. P. M. MEYER, pp. 82 et 83; — au contraire, SCHUBART, *Archiv*, p. 154.

5. *P. Grenf.* II, n. 15, l. 13 (l. 14, il faut restituer : τῶν [αὐτ]ῶν, WILCKEN, dans *Archiv*, III, p. 522, c.-r. des *P. Rein.*); et *P. Lond.* II, 219 *a*, où la lecture est douteuse, l. 6, et le texte restitué, l. 10 : τῶν Πτ[...].

de cette opinion est le nom de ce détachement. Mais on verra¹ que beaucoup de détachements ont eu pour éponyme leur chef, qui obtenait sa charge avec survivance et associait son fils ou ses fils à son commandement dès son vivant; c'est le cas de Pythagélos et de Ptolémaïos, son fils; de Ptolémaïos, fils d'Etéoneus; et c'est aussi celui de Ptolémaïos et de ses fils. En l'absence de tout témoignage, il est plus sage de penser que la garde est restée jusqu'aux derniers jours de la dynastie lagide telle qu'elle était à la fin du III^e siècle.

De ces troupes d'élite, on ne connaît un peu que celles qui proviennent du recrutement régulier. Elles se divisent en cavalerie et en infanterie. L'effectif de la cavalerie était selon Polybe de 700 chevaux en 218; ce chiffre n'a rien d'in vraisemblable à une époque où le rôle de la cavalerie dans les armées était secondaire. L'infanterie régulière de la garde, l'*ἄγριμα*, comptait 3.000 hommes à la même date. La composition ethnique de ces corps n'était pas strictement nationale, puisque l'un des rares soldats connus de l'*ἄγριμα* est un Arcadien².

III

L'ARMÉE PTOLÉMAÏQUE ET LES ARMÉES HELLÉNISTIQUES

La composition et l'organisation générales des forces ptolémaïques peuvent être résumées dans le tableau suivant :

1. Cf. ch. III, pp. 77 sqq.

2. Cf. App. I : liste des clérrouques, III^e siècle.

RECRUTEMENT	GARDE	ARMÉE	FLOTTE	POLICE
Régulier	{ ἱππεῖς περὶ τὴν αὐλήν ἄγχιμα }	{ ' hipp. à n ^{os} . ἱππεῖς / hipp. à ethn. πεζοί }		
Mercenaire	περὶ τὴν αὐλήν φυλα- χέται ¹	{ μισθοφόροι ἱππεῖς μισθοφόροι πεζοί } armes spéciales		
Indigène { (plus, ap. 218.	ἐπιλεχτοί	{ μάχιμοι ἱππεῖς μάχιμοι fantassins οἱ ἐν τοῖς στρατιωτικῶι φερόμενοι }	νυκλιερομάχιμοι μάχιμοι	μάχιμοι

1. Ce sont les mots employés par POLYBE, XV, 25 a, 10, mais non l'expression technique; par analogie, on peut conjecturer que celle-ci était : οἱ περὶ τὴν αὐλήν μισθοφόροι.

Emploi de réguliers, de mercenaires et enfin d'indigènes, limité d'abord aux *μῆχιμοι*, étendu sous Philopator à toute la population sans distinction de classe : tel est le trait essentiel de l'organisation militaire de l'Égypte sous les Lagides. Elle procède évidemment des institutions d'Alexandre et de Philippe. Il suffit de rappeler ce qui a été dit plus haut de l'armée régulière¹. D'autre part², Philippe avait déjà jugé utile de s'assurer les services de soldats mercenaires et il en avait formé un corps de première ligne, de premier choc, qui pouvait combattre, tandis que se mobilisait l'armée régulière de la Macédoine³; sous Alexandre, qui a conservé l'armée régulière en service actif pendant tout son règne, les mercenaires avaient surtout servi à grossir les effectifs et à former l'infanterie légère⁴; d'une manière analogue, les Diadoques, les Epigones et leurs successeurs n'ont pu réunir leurs formidables armées qu'à l'aide des mercenaires. Telle est la première raison de leur emploi dans l'armée ptolémaïque; de plus les Lagides, dont l'armée régulière était établie en clérouchies dans la *χωρά*, ne semblent pas avoir eu d'autre armée active en temps de paix, sauf la garde et certains indigènes, que les mercenaires des garnisons; la mobilisation de leur armée régulière en cas de guerre ne se faisait, comme en Macédoine sous Philippe, qu'avec une certaine lenteur; les corps mercenaires n'en furent que plus utiles. L'importance numérique des mercenaires n'a été cependant la même ni à toutes les époques, ni dans tous les royaumes hellénistiques. D'une manière générale, au III^e siècle, le nombre des mercenaires, surtout des fantassins, atteint le double, parfois le triple de l'effectif des réguliers; à la fin du III^e siècle, la proportion des fantassins mercenaires paraît diminuer, bien que l'importance de l'infanterie augmente⁵. La

1. Pages 3-4.

2. Sur les mercenaires en général : Rüstow et Köchly, pp. 99-103; H. Droysen, pp. 74-82; — dans l'armée de Philippe et d'Alexandre, Rüstow et Köchly, pp. 242-60, *passim*; H. Droysen, pp. 111 et 116; — dans les armées hellénistiques : H. Droysen, pp. 132-3, 160-1, 166, 168.

3. H. Droysen, p. 111.

4. *Id.*, p. 116, nn. 1, 2 et 3.

5. Pour la Macédoine, H. Droysen, pp. 160-1; pour les Séleucides, *Id.*, p. 166.

Macédoine et les Séleucides n'emploient que peu de mercenaires d'infanterie de ligne; les contingents nationaux d'armes spéciales restent encore considérables; mais on ignore s'ils étaient mercenaires. On ne peut donc dire si la proportion des mercenaires à l'effectif total était plus ou moins élevée dans les forces des Lagides que dans les autres armées hellénistiques.

Enfin, les dernières réformes d'Alexandre avaient déjà fait entrer des indigènes en masse dans l'armée régulière¹. Alexandre fut amené à prendre cette mesure non seulement par des nécessités techniques, mais aussi par des considérations politiques: des effectifs considérables étaient nécessaires pour les campagnes qu'il projetait ou rêvait et il poursuivait par la nouvelle organisation militaire la fondation de cet empire gréco-oriental, d'ailleurs mal accueillie, dont les fêtes de Suse et les mariages de 324 manifestèrent le dessein avec éclat. Mais parmi les Diadoques, les Epigones et leurs successeurs, les uns n'ont pas eu au nombre de leurs sujets d'indigènes vaincus à faire entrer dans l'armée, les autres n'en ont pas compris l'emploi de la même manière qu'Alexandre. Le fait est surtout visible dans les armées du II^e siècle. La Macédoine², vieux pays, berceau des conquérants de l'Asie, dont les forces ne semblent pas d'ailleurs avoir dépassé le chiffre de 45.000 hommes après Sélasie, ne connaissait pas d'indigènes autres que les Macédoniens; son armée fut une armée nationale, plus voisine de celle de Philippe que de celle d'Alexandre; les mercenaires même n'y atteignirent jamais un chiffre élevé. L'armée de la Ligue achéenne, dont l'effectif a varié selon les campagnes de 4.300 à 21.000 hommes, ne se composait que de réguliers et de mercenaires, la proportion des derniers aux premiers y étant d'ailleurs plus élevée que dans l'armée macédonienne³. Dans le royaume des Séleucides, l'armée régulière, si elle a existé, n'a pas dépassé le chiffre de 20.000 hommes sur 62.000 en 217, de

1. Sur les corps indigènes dans l'armée d'Alexandre, Rüstow et Köchly, pp. 254 sqq.; H. Droysen, p. 128; G. Droysen, *Hellénisme*, I, p. 645 (trad. fr.); — dans l'armée des Séleucides, H. Droysen, p. 166 (quelques chiffres).

2. H. Droysen, p. 158.

3. H. Droysen, p. 168.

17.000 sur 42.000 en 190; les mercenaires proprement dits ne sont que 5.000 en 207; par contre, les races si diverses du royaume fournissent d'importants contingents, tout le reste de l'armée; ces contingents indigènes conservent pour la plupart leur costume national et leur armement spécial; à Raphia, en 217, il n'y a que 10.000 indigènes armés à la macédonienne, et l'on ne connaît pas d'autre exemple de ce fait. Ptolémée Sôter et ses successeurs n'ont organisé leur armée indigène ni comme Alexandre, ni comme les Séleucides. S'il partagea jamais les idées de son maître sur l'organisation de l'Empire, ce qui est douteux, Ptolémée les abandonna en devenant satrape d'Égypte; la monarchie universelle ne l'a jamais séduit; il a voulu être roi d'Égypte et rien que roi d'Égypte; et, tout en respectant par une politique tolérante, à laquelle ses successeurs restèrent fidèles, les coutumes des Égyptiens, il s'installa dans le pays en conquérant, gouverna au nom de la race victorieuse et considéra son armée, nationale, macédonienne en principe, comme le plus sûr fondement de sa puissance. Aussi les Μακεδόνες sont-ils au point de vue moral, sinon toujours numériquement, l'élément le plus important de ses forces; aussi, au lieu d'enrôler dans ces corps réguliers les indigènes vaincus, n'admet-il parmi ses troupes que la classe des guerriers, des μάχιμοι, en ne les employant d'ailleurs qu'en qualité d'auxiliaires servant dans des corps spéciaux, de soldats de marine ou d'appariteurs. Cette situation ne se modifie qu'avec Philopator : le privilège des μάχιμοι disparaît; toute la population indigène est qualifiée pour servir; mais alors même, il n'y a pas comme dans l'armée d'Alexandre fusion complète de l'élément macédonien et de l'élément indigène; les Égyptiens continuent de former une armée à part; la séparation absolue de l'armée régulière et des corps indigènes se perpétue au moins jusqu'à la fin du II^e siècle; et, selon toute vraisemblance, elle dure autant que la dynastie. La relation des institutions ptolémaïques à celles des Séleucides est moins facile à marquer, dans l'ignorance où nous sommes de ce qu'ont été ces dernières. On ne voit dans le royaume syrien aucune trace d'un privilège ana-

logue à celui dont ont joui sous les trois premiers Ptolémées les *μαχτικοί* égyptiens. Par contre, l'armement des indigènes à la macédonienne n'est pas un trait original de l'armée des Lagides, puisqu'à la date même où il y est introduit, il se rencontre dans l'armée d'Antiochus le Grand¹; mais les phalangites orientaux n'apparaissent qu'une fois dans l'histoire militaire des Séleucides; et leur effectif n'atteint pas celui des forces indigènes ptolémaïques. L'organisation de ces forces paraît donc en dernière analyse donner à l'armée des Lagides son caractère distinctif parmi les armées hellénistiques.

Les noms d'Agathocle et de Sosibios doivent selon toute vraisemblance rester attachés à la réforme introduite dans cette organisation sous Philopator. Elle a été dictée sans doute par la nécessité d'assurer à l'armée de gros effectifs de fantassins, qui s'est imposée à l'Égypte comme à tous les États hellénistiques à la fin du III^e siècle; elle doit donc s'expliquer par une cause générale, probablement par une sorte de crise du recrutement de l'infanterie de ligne mercenaire; cette crise a pu avoir pour causes l'énorme consommation d'hommes qu'avaient faite les armées du IV^e et du III^e siècles, et le nombre croissant des Thraces et des Galates à armement léger sur les marchés du II^e siècle. En donnant aux indigènes l'armement de la race dominante, les ministres de Philopator ont créé un danger intérieur et amené les révoltes du nationalisme égyptien, qui ont ébranlé la monarchie pendant tout le cours du II^e siècle. Cette importante conséquence indiquée, il convient de rechercher comment la triple armée des Lagides, et particulièrement l'armée régulière, était organisée sur le pied de paix et sur le pied de guerre : c'est proprement la question des clérouques.

1. POLYBE, V, 79; cf. SCHUBART, p. 60, n. 4.

CHAPITRE II

LES CLÉROUQUES¹ ET LES τῆς ἐπιγονῆς.

Nos sources, principalement les textes papyrologiques, font connaître parmi les possesseurs du sol égyptien une catégorie spéciale, portant au III^e siècle le nom de κληροῦχοι, au II^e celui de κληροῦχοι ou de κάτοιχοι selon les cas, qui appartiennent ou ont appartenu à l'armée, aux troupes de marine et à la police. Le double caractère, agricole et militaire, de cette fraction de la population de la χώρα est très nettement marqué. Possesseurs de tenures, κλῆροι, situées dans les bourgs des nomes, qui leur sont données par l'État, ils les exploitent souvent eux-mêmes²; leurs terres forment une classe particulière à côté des biens du clergé et du domaine royal; sa culture et ses revenus font l'objet d'une section à part dans les rapports des comogrammates. D'autre part, leur nom figure souvent dans les textes accompagné non seulement de leur patronymique et de leur *origo*, mais encore de l'indication d'un corps ou d'un détachement, parfois d'un grade militaire; les rapports officiels les classent d'après leurs fonctions, militaires ou policières, d'après le recrutement, régulier, mercenaire ou indigène, d'où ils sont issus, d'après la contenance de leurs lots, qui varie avec l'estime où est tenu leur corps³; dans leur testaments, ils lèguent entre autres biens leur cheval d'armes et leur équi-

1. Dans cet ouvrage, le mot « clérouqué » sera employé pour désigner les colons militaires en général, qu'ils soient κάτοιχοι ou κληροῦχοι; ce dernier terme sera réservé aux clérouques de la police et des corps indigènes, par opposition aux catœques.

2. Sur la culture et la condition juridique du κλῆρος, cf. ch. VII, 1 et III.

3. Cf. ch. VI, III : *Le lotissement des terres et les catégories de clérouques.*

pement; Polybe enfin témoigne qu'ils entraient pour partie dans les effectifs combattant à Raphia en 217¹. Comment le service de ces soldats agriculteurs était-il possible? Quelle est leur place dans l'armée? Ces questions, auxquelles on a répondu par d'ingénieuses théories², ne sont pas encore résolues³. Il semble possible d'établir que les clérouques constituent la classe de population dans laquelle s'est recrutée l'armée des Lagides, à l'exception de la plupart des mercenaires, mais non de tous, et particulièrement l'armée régulière.

I

LA SITUATION MILITAIRE DES CLÉROUQUES

Deux thèses opposées peuvent être et ont été soutenues sur la situation militaire des clérouques : les clérouques font partie de l'armée active⁴; — les clérouques forment une armée territoriale⁵. Toutes les deux soulèvent des objections très fortes. La plus grave, c'est de caractériser des institutions antiques à l'aide du vocabulaire militaire moderne; il faut écarter du débat les expressions : armée active, et : armée territoriale. L'antiquité n'a pas connu d'armée active permanente; Rome, seule de tous les Etats anciens, s'est imposé cette lourde charge pour la défense de son immense empire; aucune cité grecque, aucun royaume hellénistique n'a organisé rien de semblable, l'Egypte

1. POLYBE, V, 65, 40.

2. MAHAFFY, *P. Petrie*, I, introd., pp. 42-44; *Empire*, p. 211; — WILCKEN, dans : *G. G. A.*, 1895, pp. 132 sqq. (c.-r. de *P. Petrie*, I et II); — SCHUBART, pp. 18 sqq. et 34 sqq.; — P. M. MEYER, pp. 27-8; 35; 39; 68-69; — SCHUBART, *Archiv*, pp. 149 sqq.; — BOUCHÉ-LECLERCQ, pp. 13 sqq.

3. La critique de ces théories a été faite par BOUCHÉ-LECLERCQ, *loc. laud.*, dans le texte ou dans les notes.

4. WILCKEN; SCHUBART.

5. P. M. MEYER; BOUCHÉ-LECLERCQ; — avec cette différence que BOUCHÉ-LECLERCQ entend surtout par ce terme une armée sédentaire. P. M. MEYER emploie parfois aussi le mot « réserve » pour traduire *ἐπίταγμα*, dans lequel il voit le nom technique de l'armée des clérouques; sur ce dernier point, cf. ch. III, p. 85.

ptolémaïque pas plus que les autres : les préparatifs qu'a nécessités d'après Polybe la campagne de Philopator contre Antiochus le Grand, prouvent surabondamment que les Lagides n'avaient pas d'armée active; tout au plus la garde et certains corps de mercenaires servaient-ils d'une façon permanente¹. Le service actif implique la présence continue du soldat, même en temps de paix, dans les garnisons ou les camps et sa participation constante aux exercices militaires; il est évident que ni l'une ni l'autre ne sont exigées des clérouques; il ne faut pas parler d'armée active à leur propos. Il ne faut pas employer davantage les mots : armée territoriale. Cette expression a, pour nous modernes, un sens très spécial : par elle, nous entendons une armée recrutée exclusivement parmi les plus âgés des hommes soumis à l'obligation du service militaire, ayant une organisation et des cadres absolument distincts de ceux de l'active, destinée avant tout à garder le territoire, les places fortes et les voies de communication. Quand on applique cette dénomination aux clérouques, on veut indiquer par là que ce sont des soldats libérés, mobilisables en cas de guerre, dont on ne sait si les subdivisions et les cadres étaient autres que ceux de l'active, et qui ont certainement fait partie, au témoignage de Polybe, de l'armée de campagne de 218-217; le nom qui leur convient, ce n'est pas celui de territoriaux, mais celui de vétérans. Les deux thèses en présence doivent donc se formuler de la façon suivante : les clérouques n'ont pas été des vétérans, sans cependant faire partie de l'active en temps de paix; — les clérouques ont été des vétérans.

Or, les clérouques n'ont pas été des vétérans. Il faut faire un choix parmi les arguments qui ont été invoqués à l'appui de cette opinion. On a dit notamment² qu'on ne pouvait tenir pour des vétérans des soldats que les documents représentent comme appartenant actuellement à des détachements commandés par des éponymes, à des corps, hipparchies ou chiliarchies,

1. Cf. les Κρητες et Νεόκρητες; — les ἀρχαῖοι μισθοφόροι, dont il est question ch. I, p. 18.

2. WILCKEN, dans : *G. G. A.*, 1895, p. 132; SCHUBART, p. 20.

numérotés ou à ethniques ; dont les grades, quand ils en portent, ne sont jamais indiqués au passé. L'objection ne porte pas. La seule conclusion qu'on puisse tirer de ces faits, c'est que, si l'on voit dans les clérouques des vétérans, il faut en même temps admettre que ces vétérans ont formé une véritable armée, avec ses subdivisions et ses cadres, complètement organisée sur le papier, dans laquelle chacun avait sa place marquée d'avance pour le jour de la mobilisation ; la thèse ne serait acceptable qu'avec cette hypothèse. Mais celle-ci n'a en soi rien d'in vraisemblable : sans doute, on ne connaît aucun exemple d'une organisation analogue à une date antérieure ; ce n'est pas là toutefois un argument décisif ; comme vétérans, les clérouques n'ont pu être militairement organisés qu'en relation avec l'armée active ou indépendamment d'elle ; s'ils l'ont été de cette seconde façon, ce n'est pas une raison de croire qu'ils n'ont pas été des vétérans. Passons à de meilleures preuves. En premier lieu, on connaît des clérouques en service actif. Ce sont les ἐπίλεκτοι μάχιμοι de la garde, les μάχιμοι de la garnison d'Alexandrie, les ναυκληρομάχιμοι du Nil qui peinent dans le service, εἰς τὰς λειτουργίας, en l'an 6 de Philométor¹ ; le service dans la garde et sur le Nil doit être assuré en temps de paix comme pendant les guerres ; on ne connaît pas de campagne en l'an 6 de Philométor ; pour concilier l'activité de service de ces clérouques avec leur qualité de colons, il faut admettre qu'ils étaient soumis à des appels ; exception faite pour les μάχιμοι appariteurs au III^e siècle, les clérouques indigènes appelés à l'activité en temps de paix ne peuvent être considérés comme des vétérans. D'autre part, on rencontre parmi les clérouques des hommes dans toute la force de l'âge ; certains même n'ont que 25 ans ; il est inadmissible que ce soient des vétérans². Sans doute, l'intention de Sôter et de Philadelphie, en établissant les clérouques, a pu être tout d'abord d'assurer un établissement aux vétérans ou aux orphelins laissés par leurs

1. *P. Paris*, 63 ; cf. ch. I^{er}, p. 20.

2. WILCKEN, *loc. laud.* ; SCHUBART, *loc. laud.*

soldats¹; mais à supposer qu'au début la majeure partie des clérouques aient été des vétérans, il n'en a plus été de même par la suite; quand l'institution atteint son complet développement, à l'époque où elle est le mieux connue, c'est-à-dire sous le règne d'Evergète I^{er}, il y a parmi les clérouques des soldats de 25 à 45 ans qui ne peuvent être des vétérans. Enfin, on verra que des fils de clérouques reçoivent par une dotation nouvelle ou recueillent par héritage le κλῆρος de leur père à un âge encore jeune²; placer dans l'armée des vétérans ces hommes vigoureux, alors que l'armée active devait être mise sur le pied de guerre, c'eût été de la part des Lagides une méconnaissance complète de leurs intérêts militaires.

Les clérouques n'appartiennent donc pas à l'armée active, au sens moderne du terme; ce ne sont pas davantage des vétérans. On ne peut alors voir en eux qu'une population qui, se consacrant pendant la paix aux occupations de la vie civile et même rurale, est soumise en cas de guerre à des obligations militaires. Tel était le caractère des μάχιμοι pharaoniques; ils l'ont conservé sous les Lagides. On ne fera point de difficulté de reconnaître que c'est celui des mercenaires clérouques, à titre exceptionnel, si l'on accorde que les clérouques qui ne sont ni indigènes, ni mercenaires, le partagent avec les μάχιμοι. Ici, il faut insister : définir ainsi la situation de ces clérouques, c'est dire qu'ils ont formé une armée régulière dont la mobilisation met l'armée active, très réduite en temps de paix, sur le pied de guerre, analogue par conséquent à toutes les armées grecques antérieures aux Lagides, celle de Cyrus le Jeune exceptée. Si on laisse de côté ce cas unique, les cités de la Grèce ont eu pour armée ou comme partie essentielle de leur armée la population civile, le corps des citoyens, mobilisé en tout ou en partie quand la guerre était décidée; de même, Philippe et Alexandre ont groupé leur forces autour d'un noyau de vassaux, nobles et non-nobles, pour lesquels le service militaire était un devoir; c'est dans la population de leurs sujets

1. BOUCHÉ-LECLERCQ, p. 29, n. 1.

2. Cf. ci-après, pp. 60 sqq.

qu'ils recrutent leur armée de campagne, et la mobilisation en est assez lente pour que Philippe lui adjoigne des mercenaires¹; c'est là qu'Alexandre trouve une partie des renforts qu'il se fait envoyer en Asie²; et lorsqu'en 324 il incorpore les Asiatiques dans l'armée, c'est parce qu'il les place, comme sujets du nouvel empire gréco-oriental qu'il fonde, sur un pied d'égalité avec les Macédoniens d'origine. De même les clérouques ont formé la classe de population, constituée sinon de citoyens, du moins de sujets, qui a fourni aux Lagides leur armée régulière.

Fidèle à la tradition macédonienne, Sôter a dû en effet avoir pour première pensée de recruter parmi ses sujets des corps réguliers. Ce n'était pas une tâche facile : la population qualifiée pour le service faisait défaut. Car, à la différence d'Alexandre, dont les dernières réformes avaient d'ailleurs amené la sédition des Macédoniens, Sôter et ses successeurs n'ont pas considéré que les indigènes fussent aptes à servir parmi les *Μακεδόνες*³. Fondateurs d'une monarchie d'un caractère très macédonien, très national, plus voisine de celle de Philippe que de celle d'Alexandre, ils sont revenus, au moins théoriquement, aux principes fondamentaux du droit antique en matière militaire, abandonnés par Alexandre : la population indigène, race de vaincus, a été tenue pour indigne de servir dans l'armée régulière ; seuls les Macédoniens et les citoyens des πόλεις grecques de l'Égypte peuvent entrer dans ses rangs. En fait de Macédoniens, le noyau de troupes, recueilli sans doute par Ptolémée dans le partage des forces d'Alexandre, fond progressivement avec le temps et les campagnes ; et si la Macédoine envoie en Égypte comme dans les autres États hellénistiques de nouvelles recrues, elle souffre du manque d'hommes dès l'époque d'Antigone Gonatas⁴ ; cette source de recrutement se tarit ; les deux cités grecques, Alexandrie et Ptolémaïs, voient sans doute leur population s'accroître rapidement malgré leur récente fonda-

1. H. DROYSSEN, p. 111.

2. Εἰς διαδοχὴν τῆς στρατείας (DIODORE, XVIII, 12) ; 3.000 au printemps de 333 (RÜSTOW et KÖCHLY, p. 249) ; 6.000 en 331, (ib., p. 251).

3. Ch. I^{er}, p. 28.

4. DIODORE, XVIII, 12, 2.

tion; mais on ne peut prouver que les nouveaux citoyens, les émigrants qui les peuplent, aient été tenus au service militaire comme les vassaux de Philippe. Les Μυκεδόνες menacent de diminuer et de disparaître, faute de population où ils puissent se recruter.

Il est donc vraisemblable que, d'une part, Sôter tenait à conserver une armée régulière non indigène et que, d'autre part, il éprouvait de grandes difficultés dans son recrutement. Il fut ainsi obligé d'admettre parmi ses Μυκεδόνες des soldats de race hellénique; et sous ses successeurs, peut-être même dès son règne, il s'y glissa aussi des recrues d'origine non-hellénique et asiatique¹. Ces recrues prenaient du service par un engagement volontaire, dont la réglementation et les conditions restent inconnues, mais qui se distinguait très probablement de l'engagement des mercenaires en ce qu'il était individuel et non collectif². Il serait extrêmement intéressant de savoir pour quelle durée était contracté l'engagement. Mais qu'il l'ait été pour une campagne, ou jusqu'à un âge donné, ou pour toute la vie du soldat, il a dû amener Sôter ou Philadelphie à créer l'institution des clérouchies. S'il était limité à la durée d'une campagne, le recrutement de l'armée régulière pour la campagne suivante était remis en question. Si le soldat devait servir jusqu'à un âge fixé pour la retraite ou jusqu'à sa mort, il fallait le loger et l'entretenir dans l'intervalle des campagnes, mais c'était imposer au Trésor le fardeau d'une armée active permanente. Enfin, à supposer qu'il y ait eu des vétérans, il était juste et habile de les récompenser en leur donnant des terres. De toute façon, l'idée devait s'imposer à Sôter et à Philadelphie de fixer au sol de l'Égypte les engagés volontaires sans les maintenir dans le service actif. Il se peut d'ailleurs qu'elle n'ait pas reçu dès le début tous les développements dont elle était susceptible; que Sôter n'ait songé qu'à récompenser des vétérans ou des familles de soldats morts à son service³; et que dans la

1. Cf. ch. IV, p. 412 et 418.

2. Cf. *ibid.*, p. 433.

3. On retrouverait ces fils de soldats dans les ὀρφανοὶ du III^e siècle qui ont

suite Philadelphie ait traité de la même façon les soldats qu'il entendait garder à sa disposition. Mais, dans la seconde moitié du III^e siècle, des soldats réguliers nous apparaissent, quels que soient leur âge et leur origine, comme établis en Égypte sous le nom de clérouques. L'institution des clérouchies, dont les Lagides trouvèrent le modèle à la fois dans les *μάχιμοι* pharaoniques et les colons athéniens, servit à résoudre le problème de créer la population stable, nécessaire au recrutement de l'armée régulière. Ainsi peut s'expliquer le fait que les clérouques, sans être des vétérans, sans faire partie de l'armée active permanente, sont cependant des soldats. Actifs en cas de guerre comme les citoyens d'Athènes ou de Sparte, comme les Macédoniens de Philippe et d'Alexandre, ils restent comme eux pendant la paix des disponibles.

On peut faire diverses objections à la théorie qui vient d'être présentée. La première, et la plus grave, c'est que l'engagement volontaire et l'établissement en clérouchies n'apparaissent pas comme le moyen le mieux approprié d'assurer le recrutement de l'armée régulière dans une classe de population stable : il eût suffi, pourrait-on dire, de donner aux soldats le droit de cité à Alexandrie ou à Ptolémaïs, dont les Lagides ont été pour d'autres si prodigues. — En réalité, la collation du droit de cité n'aurait pas été un moyen efficace ; rien ne prouve, rien ne permet de conjecturer que le citoyen d'Alexandrie ou de Ptolémaïs ait été astreint au service militaire ; il importait

reçu des *κληροί*. Sur ces *ὄρφανοί*, cf. P. M. MEYER, p. 35, SCHUBART, p. 25, BOUCHÉ-LECLERCQ, p. 28 et n. 2. Pour le premier, ils ont reçu leur *κληρος* en leur propre nom ; pour le deuxième, ce sont des fils mineurs, inaptes à servir, de clérouques décédés, qui ne sont réellement clérouques que du jour où ils entrent dans l'armée ; auparavant, ils sont *τῶν οὖπω ὑπὸ ἱππάρχην*. Cette dernière assertion est inexacte (cf. *P. Petr.* II, 46, b, cf. III, 57, a, et SMYLY, *ad loc.*, s'appuyant sur *ibid.*, III, 10 : un *τῶν οὖπω ὑπὸ ἱππάρχην* de 48 ans). On ne peut se prononcer pour l'une ou l'autre des interprétations. L'âge de ces *ὄρφανοί* reste inconnu ; et la mention : *οὐκ ἔστιν ὄρφανός, ἀλλὰ υἱὸς Διοφάντου* (*P. Petr.* II, n. 39, e, l. 15, cf. III, 110) ne suffit pas à établir, comme le dit P. M. MEYER, que ce soi-disant *ὄρφανός* n'avait plus droit à son *κληρος*, dès qu'on reconnaissait qu'il avait encore son père. Ce qu'il faut retenir, c'est que pour SCHUBART comme pour P. M. MEYER, ce sont les services rendus par le père qui assurent au fils la possession du *κληρος* ; ce pourrait être le début de la transmission héréditaire de la tenure dans les familles de soldats sur laquelle cf. ci-après, p. 60 et ch. VII, pp. 230 sqq.

peu que les clérouques fussent citoyens, et c'est pourquoi on ne leur a pas donné ce droit de cité dont on était si peu avare; mais il fallait qu'il fussent obligés de servir : ce fut la condition nécessaire de leur dotation. Être citoyen et être clérouque sont deux choses d'un ordre tout différent : la première de ces qualités ne fait pas, la seconde fait de l'individu un soldat disponible. Et elle fait de lui en même temps un colon. La colonisation a été le but accessoire de l'établissement des clérouques, dont les conséquences économiques et morales ont si vivement frappé les historiens qu'ils y ont vu la fin essentielle de l'institution. Ces conséquences ont été en effet considérables : les dotations faites aux clérouques ont introduit dans la χώρα une population étrangère, en majorité hellénique, et ouvert à la culture et à la civilisation des régions jusqu'alors désertiques, marécageuses et inhabitées¹. Si les soldats avaient été concentrés dans les πόλεις par la collation du droit de cité, ils auraient grossi la population urbaine, la χώρα n'aurait pas été mise en valeur. A les établir comme clérouques, les premiers Lagides trouvaient le double avantage d'avoir une armée toujours disponible et d'augmenter la richesse agricole de leur royaume.

On pourrait objecter encore que l'explication proposée ne fixe pas la durée des obligations militaires du clérouque. — C'est qu'il y a eu parmi eux des retraités et des non-retraités. Il est naturel que des clérouques, d'abord engagés volontaires, ayant servi dans la suite lors de plusieurs rappels à l'activité, n'aient pas été privés de leurs tenures à l'âge où les infirmités ou les blessures les rendaient impropres au service, à l'époque où ils avaient acquis le plus de titres à posséder un κλῆρος; et c'est sans doute le cas des plus âgés qui nous sont connus. L'institution aurait été cependant contre son but, si la majorité des clérouques avaient été en fait des vétérans; on rencontre donc parmi les clérouques des jeunes gens et des hommes mûrs. Ces faits en apparence contradictoires se concilient facilement si l'on admet qu'en principe l'obligation du service militaire ait

1. Cf. ch. VI, pp. 167-172.

duré pendant toute la vie de l'individu. Sans doute à Athènes elle cessait à l'âge de 60 ans pour tous les citoyens¹; mais à Sparte elle ne connaissait de limite que l'incapacité physique du soldat², et il en était de même en Macédoine, où le roi appréciait si l'âge, la maladie ou les blessures interdisaient au soldat tout service; une limite d'âge générale y étaient inconnue³. Il est fort possible que les Lagides aient suivi la tradition macédonienne; s'il y a eu des retraités parmi les clérouques, c'est à titre individuel; le soldat servait jusqu'à ce que son incapacité fût reconnue; peut-être même ne l'était-elle que lorsqu'il était rappelé pour une campagne; en tout cas, elle n'entraînait pas la reprise du *κλήρος*. L'armée n'y perdait pas un soldat cependant, si, comme on le montrera plus bas⁴, un fils du clérouque remplaçait son père infirme.

Enfin l'on pourrait dire qu'il a été nécessaire de choisir parmi les soldats ceux qu'on dotait comme clérouques de préférence aux autres, et qu'on ne voit pas quelles ont pu être les raisons de ce choix, si l'âge du soldat n'importe pas. — Mais tout d'abord un choix a-t-il été nécessaire? En 217, Philopator mettait en ligne à Raphia 28.700 soldats réguliers, au nombre desquels il y avait sans doute des *ἐπίγονοι* et des *τῆς ἐπιγονῆς*⁵; mais acceptons ce chiffre et supposons-les tous clérouques; sur ces 28.700 hommes, il y avait 25.000 fantassins, dotés de 30 aroures⁶; admettons que le reste, soit 3.700 hommes, ait été uniformément doté de 100 aroures, ce qui est encore exagéré; la dotation de l'armée régulière aurait atteint le chiffre de $750.000 + 370.000 = 1.120.000$ aroures; disons même 2.000.000 d'aroures, pour tenir compte des *κλήροι* des officiers, supérieurs à 100 aroures. Or, les 410.000 *μύχμοι*, qui composaient au dire

1. H. DROYSSEN, pp. 58-59.

2. Id., p. 66.

3. Id., p. 108; 10 000 soldats sont renvoyés en Macédoine après la sédition d'Opis (G. DROYSSEN, *Hellen.*, I, p. 652 sqq., notamment, p. 658, n. 1).

4. Cf. ci-après, p. 62.

5. Cf. pl. bas, p. 62, et POLYBE, V, 65, 10.

6. Sur ces dotations et leur échelle correspondant aux armes et à l'origine des troupes, cf. ch. VI, p. 176.

d'Hérodote¹ la milice pharaonique de son époque, auraient possédé $410.000 \times 12 = 4.920.000$ aroures. Au III^e siècle, les *μάχιμοι* n'atteignaient pas cet effectif, à beaucoup près; d'ailleurs, leurs tenures ne dépassaient pas sans doute à cette époque une contenance de 5 aroures; si bien que, même en conservant le chiffre du V^e siècle pour leur effectif, leur dotation ne serait pas supérieure à 2.050.000 aroures. La dotation de l'armée tout entière, sauf les mercenaires clérouques, aurait donc été au total en 218 de $2.000.000 + 2.050.000 = 4.050.000$ aroures, chiffre inférieur à celui du V^e siècle. Enfin la superficie cultivée s'est accrue au III^e siècle d'une manière considérable². Il n'est donc pas prouvé qu'une armée régulière de 30.000 hommes environ n'ait pu être installée tout entière en clérouchies par Philadelphes et Evergète. Toutefois ces calculs, comme tout ceux du même genre, restent hypothétiques.

A supposer que les Lagides aient dû choisir entre leurs soldats, ce choix des clérouques n'a été nécessaire qu'aux origines de l'institution des clérouchies. A partir de Philopator au moins, comme on le verra plus loin³, le *κλήρος* se transmet héréditairement dans les familles de clérouques; et auparavant déjà des fils de clérouques ont en fait, sinon en droit, hérité de la tenure de leur père; car, on le verra aussi⁴, il est très probable qu'un fils a remplacé le père dans l'armée de son vivant, lorsqu'il n'était plus apte à servir; par là il était désigné à l'avance comme successeur dans la possession du *κλήρος*; il était juste qu'en ayant supporté pendant un certain temps les charges militaires, il en devînt attributaire.

Les nouveaux clérouques se sont donc recrutés de très bonne heure dans les familles de clérouques. S'il a fallu à l'origine une condition spéciale pour que le soldat fût établi comme clérouque, on ignore quelle elle était. Si la durée des services est entrée en ligne de compte, ce ne fut que tout au début de

1. HÉRODOTE, II, 164-167.

2. Cf. ch. VI, pp. 167-172.

3. Cf. ci-après, p. 60 et ch. VII, pp. 230 sqq.

4. Cf. ci-après, p. 62.

l'institution : autrement l'armée régulière serait devenue une armée de vétérans, — ce qu'elle n'est pas. Une hypothèse est assez plausible : tous les fils de clérouques ont été probablement obligés, on le verra, à servir dans les corps d'enfants de troupe, pour que l'un d'eux fût capable plus tard de remplacer le père dans l'armée¹; leur engagement n'a pu être contracté que par leur père; il est vraisemblable qu'il ait été la condition des dotations clérouchiques; le clérouque aurait été tenu, non-seulement de répondre à tous les appels et convocations militaires, mais de faire entrer ses fils dans les corps d'ἐπίγονοι; en retour, il aurait joui de la faculté de se faire suppléer par l'un d'eux dans le service, quand il serait infirme ou trop âgé. Ainsi s'expliquerait presque complètement le mot de Justin² sur les fils de soldats devenus enfants de troupe dans l'armée d'Alexandre et celles de ses successeurs : *Igitur patribus pro numero filiorum praemia statuta*.

La situation des clérouques ne sera donc complètement définie que par celle de leurs fils, les ἐπίγονοι et les τῆς ἐπιγονῆς, qu'on étudiera plus loin. Mais il semble qu'on puisse faire crédit à la théorie ci-dessus présentée : aucune des objections discutées n'empêche de considérer les clérouques comme des soldats réguliers, renvoyés dans leurs foyers après les campagnes et placés dans la position de disponibilité. Par suite, il n'y a pas lieu de distinguer les corps et les cadres de l'active de ceux des clérouques³. Lors de la mobilisation, les clérouques reforment

1. Cf. ci-après, pp. 61 sqq.

2. JUSTIN, XII, 4, 8.

3. Par là prend fin la discussion sur le sens du verbe στρατεύεσθαι, sur laquelle cf. SCHUEART, p. 21; GRENFELL et HUNT, *P. Tebt.* I, 5, p. 47, n. 168; MAHAFFY, dans : *P. Petr.* III, introd., p. 35 (trad. de *P. Paris*, 63, l. 175); P. M. MEYER, p. 27 et n. 93. Στρατεύεσθαι ne signifie ni « servir dans l'active », ni « servir dans la réserve », mais garde le sens général de « faire partie de l'armée ». Des expressions comme οἱ καθ' ἵππαρχίαν ἐπιστάται... τῶν ἑκατονταρούρων, ... τῶν ἑβδομηκοντάρουρων (*P. Petrie*, III, 72 (d)); — ἡ πέμπτη ἵππαρχία τῶν ἑκατονταρούρων ou semblables (*P. Tebt.* I, 32; *P. Amh.* II, 55; *P. Tebt.* II, 382) ne désignent pas des corps spécialement clérouchiques, s'opposant à des subdivisions de l'armée active; la correspondance des catégories clérouchiques et de la hiérarchie militaire (cf. ch. VI, pp. 172 sqq.) a amené l'emploi du vocabulaire clérouchique : ἑκατονταρούροι, ἑβδομηκοντάρουροι, etc. dans un sens purement militaire, comme substituts du mot ἱππεῖς; il se peut que des textes fassent connaître dans l'avenir

des corps qu'ils ont déjà formés dans des campagnes ou des périodes d'exercices antérieures, sauf nouvelle affectation dans l'intervalle¹. On ne possède, il est vrai, aucun témoignage sur des appels² pour des périodes d'exercices; mais certains clérouques ont dû cependant fournir un service actif en temps de paix: tel est le cas, déjà cité, des ἐπίλεκτοι et des μάχιμοι, soldats ou appariteurs; ceux qui font office d'appariteurs auprès des fonctionnaires des bourgs ont pu servir d'une façon continue: l'activité de service n'est pas incompatible pour eux avec la vie rurale; l'incompatibilité est au contraire établie pour les indigènes de la garde, de la garnison d'Alexandrie ou des postes du Nil³; il en va de même pour les clérouques de la garde régulière. Il faut admettre ou qu'ils servaient pendant quelques années, en campagne ou non, puis devenaient clérouques, ou qu'ils étaient soumis à des appels réguliers avec roulement entre les différents corps ou les individus.

Le service militaire des clérouques a donc été intermittent. Mais il a été réel. L'armée des clérouques n'a pas eu un caractère artificiel. On n'a d'ailleurs pu le dire⁴ en s'appuyant sur le

des χιλιαρχίαι τῶν τριακονταρούρων analogues; le nom de la catégorie clérouchique indiquait immédiatement, pour les cavaliers, s'il s'agissait des hipparchies de grosse cavalerie ou de cavalerie légère; ce fut spécialement utile quand les hipparchies des ὀγδοηκοντάρουροι furent elles aussi numérotées (cf. ch. I, p. 13, et III, p. 90).

1. Ces mutations pourraient peut-être expliquer l'expression τῶν οὐπω ὑπὸ ἱππάρχην, sur laquelle cf. SCHUBART, p. 25, et *P. Petr.* III, 57 (a), pp. 164-165. (SMYLY). SMYLY remarque à juste titre que cette expression ne peut désigner des individus trop jeunes pour servir (cf. *P. Petr.* III, 40, l. 3), comme le croyait SCHUBART; mais il se refuse à voir un clérouque dans le Θεότιμος Εὐφρονος Θραῖξ τῶν οὐπω ὑπὸ ἱππάρχην de *P. Petr.* III, 57 (a); cependant ce Theotimos est dit πῃ, de même que [ὁ δὲ τῶν Ἑρακλιδῶν] de *P. Petr.* III, 40 est ρῃ, et il n'y a pas d'autre résolution possible, étant donné le contexte, que ὀγδοηκοντάρουρος. Voilà donc des clérouques qui, même à 48 ans (X, fils d'Héracléides, *P. Petr.* III, 40, l. 4), ne sont pas encore enrégimentés. Il semble que cette situation ne puisse être que temporaire et soit due à quelque retard dans l'affectation du clérouque à un corps; ce retard a pu se produire, soit quand il a été changé de corps, soit si un nouveau clérouque, succédant à son père dans la possession du κλῆρος, n'a pas encore reçu d'affectation; mais sur ce point, cf. plus bas, p. 64, n. 2.

2. Peut-être est-ce à des appels de ce genre qu'il faudrait rapporter les expressions encore obscures de : τῶν ἐν τῷ προχειρισμῷ (*P. Amh.* II, 39, cf. *Archiv* II, p. 517), τῶν ἐπανηκόντων ἐκ τοῦ παραγγέλματος (*P. Amh.* II, 50).

3. Par la plainte à laquelle fait droit *P. Paris*, 63.

4. BOUCHÉ-LECLERCQ, p. 45.

papyrus 23 du British Museum, sans ajouter aussitôt que ses cadres avaient cependant une certaine valeur pratique, en ce sens que le recrutement pour le service actif était régional. Mais c'est encore trop restreindre l'importance des institutions clérouchiques que d'en faire un moyen de doter des colons et des vétérans, dont les fils pouvaient au besoin fournir des recrues ou des engagés volontaires. Sans examiner dès maintenant la situation des $\tau\eta\varsigma \epsilon\pi\iota\gamma\omicron\nu\eta\varsigma$, sans déterminer ni leurs devoirs militaires, ni le caractère de leur service, on peut se refuser à juger du cas des clérouques par celui de leurs fils et par l'exemple, fameux, mais unique, d'Apollonios¹. L'engagement volontaire, loin de jouer un rôle accessoire dans l'armée des clérouques, est au contraire à son origine et à sa base. Il en a déterminé la création et assuré le recrutement. Par lui, les premiers Lagides ont réuni une armée régulière et constitué artificiellement une population toujours disponible, qui dans l'intervalle des campagnes a colonisé l'Égypte.

II

L'ORIGINE ET LE DÉVELOPPEMENT DES CLÉROUCHIES

Les clérouchies ont eu une double origine, égyptienne et hellénique. L'ancienne Égypte n'avait pas, en dehors des mercenaires, une armée proprement dite, mais une milice territoriale, celle des $\mu\acute{\alpha}\chi\mu\omicron\iota$. On ne sait trop ce qu'ils devinrent sous la domination des Perses; peut-être perdirent-ils en quelque mesure leur caractère militaire; s'il en fut ainsi, les Lagides le leur rendirent². On s'explique aisément dans ces conditions qu'ils aient pensé à étendre à leurs troupes régulières le système des $\mu\acute{\alpha}\chi\mu\omicron\iota$. De même que ceux-ci devaient à raison de leur tenure le service militaire aux Pharaons et vraisemblablement aux Ptolémées, de même et au même titre, les engagés volon-

1. Sur la portée réelle de cet exemple, cf. ci-après, p. 54.

2. BOUCHÉ-LECLERCQ, pp. 2-4; et ch. I, p. 6.

taires dotés d'un *ζῆλος* restèrent à la disposition du roi après les campagnes.

Cette extension des institutions pharaoniques à l'armée régulière fut favorisée par le mouvement général de colonisation qui commence avec Alexandre¹. L'idée de fonder des colonies n'est certes pas nouvelle à la fin du iv^e siècle, ni propre à Alexandre; mais aucune cité ni aucun souverain ne l'a conçue et n'a pu la concevoir auparavant avec autant d'ampleur que lui : le nombre des villes qu'il a fondées en témoigne; et l'impulsion qu'il avait donnée, soutenue par un prodigieux mouvement d'expansion ethnique, continua de faire sentir ses effets non seulement sous les Diadoques et les Epigones, mais longtemps encore après eux; la colonisation s'est étendue à tout l'Orient, faisant ses plus grands progrès pendant le premier siècle qui suit la mort d'Alexandre. Cette colonisation n'a pas un caractère purement stratégique : Alexandre paraît avoir eu en vue en même temps que l'occupation militaire, le développement commercial de son empire et la diffusion de l'hellénisme; ses fondations ont été surtout des villes jouissant de l'indépendance communale; ses successeurs, et notamment les Séleucides, suivirent en ce point l'exemple qu'il avait donné. Seuls les Lagides font exception; on ne peut leur attribuer en Egypte que le développement d'Alexandrie et la fondation de Ptolémaïs, et leur activité semble s'être tournée d'une part vers les explorations coloniales, d'autre part vers la colonisation rurale à forme non-urbaine; l'influence d'Alexandre et de leurs contemporains, pour être certaine, n'a pas été aussi profonde sur eux qu'on pourrait d'abord le croire; une autre s'est exercée, peut-être grâce à Démétrius de Phalère², celle des institutions athéniennes.

Athènes a fourni aux Lagides, selon toute vraisemblance, le vocabulaire et la plupart des règlements de leurs clérouchies³.

1. Cf. G. DROYSEN, *Hellén*, t. II de la trad. fr., app. III, p. 655.

2. *ÆLIEN*, *Var. Hist.*, III, 17, parle de son rôle comme législateur sous Sôter. Sur les clérouchies athéniennes, cf. FOUCART, *Mém. prés. par div. sav. à l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*, 1877, pp. 323 sqq.

3. BOUCHÉ-LECLERCQ, III, pp. 231 sqq.

A l'époque hellénistique, les termes en usage, quand on parle des colons et des colonies militaires, sont ceux de *κάτοικος*, *κατοικία*, *κατοικοῦντες*, etc. ; si toutes les *κατοικίαι* connues ne sont pas militaires, il y a du moins parmi elles quelques colonies de soldats ; ceux-ci sont officiellement nommés *κάτοικοι* et *κατοικοῦντες*¹. Ces expressions n'ont cependant pas été adoptées en Egypte, où on leur a préféré celles de *κληροῦχος*, *κληρουχία*, *κεκληρουχημένοι*. Le mot *κληροῦχος* et ses dérivés sont évidemment en rapport étroit avec le terme de *κληρος* qu'Hérodote employait déjà pour désigner les terres des laboureurs pharaoniques ; et cette relation suffirait sans doute à expliquer leur usage dans la langue administrative des Ptolémées au III^e siècle ; il est cependant impossible de ne pas croire qu'ils viennent du vocabulaire officiel athénien en matière de colonies, d'où le mot *κάτοικος* et ses dérivés, termes non techniques, étaient écartés comme de celui des Lagides. L'influence des colonies athéniennes sur les clérouchies ptolémaïques se marque encore en effet dans la condition juridique du *κληρος* et du clérouque égyptien ; le *κληρος* reste la propriété de l'État comme à Athènes², et le fils d'un clérouque citoyen d'Alexandrie ou de Ptolémaïs doit se faire inscrire dans son *dème* pour conserver ses droits de citoyen, comme le fils d'un clérouque d'Athènes³ ; enfin, en Egypte comme à Athènes, de toutes les obligations du clérouque, les plus strictes sont les obligations militaires ; ses enfants doivent faire leur apprentissage de soldat⁴ et lui-même est astreint à servir toutes les fois que l'État le lui demande. Ce sont cette condition et ces obligations du clérouque que marquent en Egypte au III^e siècle l'emploi du vocabulaire athénien et l'usage du mot *κληροῦχος* et de ses dérivés. Les caractères de la colonisation des Lagides s'expliquent donc par l'influence réunie des institutions des Pharaons et de celles d'Athènes ; c'est un des exemples de ce mélange des traditions helléniques

1. Cf. SCHULTEN, dans : *Hermes*, XXXII, pp. 523 sqq., à corriger par : ED. MEYER, *ibid.*, XXXIII, pp. 643 sqq.

2. Cf. ch. VII, pp. 224 sqq.

3. Cf. ch. V, pp. 157-8.

4. Cf. ci-après, pp. 61 sqq.

et des traditions locales qui distinguent les civilisations hellénistiques.

L'origine des clérouchies paraît devoir être placée sous Sôter, sans qu'on puisse affirmer cependant que la dotation des soldats ait eu dès lors un caractère systématique. Il transplanta en Egypte après Gaza des Juifs et des prisonniers¹; il établit une partie des premiers à Alexandrie et mit le reste comme garnison dans les places fortes; on ne sait s'il leur donna des terres; les prisonniers furent peut-être répartis dans les nomes et ont-ils reçu des κληροί : le fait n'est pas incompatible avec leur condition et il est établi pour le règne d'Evergète²; il n'est même pas impossible qu'ils aient été soldats; les règles générales du recrutement des armées étaient assez relâchées alors pour que certains prisonniers fussent admis à servir, en considération de leur origine, de leur condition sociale dans leur pays, ou de leur valeur personnelle. Il est vraisemblable d'autre part que des soldats de Sôter, des vétérans principalement, aient été dotés de terres. Ce n'est cependant que sous Philadelphie, mais dès le début de son règne, que l'emploi méthodique du système des clérouchies dut commencer; la mise en valeur de la Αἴμνη, qui en est évidemment contemporaine, ne remonte pas au-delà³: dès l'an 10 des règlements concernant les clérrouques et leur établissement sont connus⁴. A la fin du règne d'Evergète, le système est certainement en pleine vigueur depuis de longues années.

Son but originel était d'assurer le recrutement de l'armée régulière; mais il s'est étendu et probablement assez tôt aux troupes mercenaires ou du moins à une partie d'entre elles; à côté de celles qui tiennent garnison dans les places fortes, et de celles qui sont racolées à la veille des campagnes, il y a des mercenaires clérrouques, dès l'époque d'Evergète⁵. Les avantages de cette organisation n'étaient pas évidemment les mêmes

1. DIODORE, XIX, 85, 4; pour les Juifs, cf. BOUCHÉ-LECLERCQ, I, pp. 50-52, et 50, n. 1; mais sur DIODORE, cf. ch. VIII, p. 258, n. 2.

2. *P. Petr.* III, 104 (244-3 av. J.-C.).

3. *P. Fay.*, intr., notamment p. 9.

4. Cf. ch. VII, pp. 211-2, cf. pp. 224, 235, 240, sur les στραῖμοι.

5. Ch. I^{er}, p. 18.

pour ces corps que pour l'armée régulière; les Lagides ont eu moins de mal que quiconque à trouver des mercenaires; en pareille matière, l'argent est la grande affaire, et les Ptolémées n'en manquèrent pas; néanmoins, lorsque se préparait une grande campagne, il devait se produire sur les marchés à soldats de la Grèce et de l'Orient une hausse du mercenaire; les engagements pouvaient être moins faciles et plus lents; mieux valait, à tout prendre, rendre plus stable cet élément par excellence instable de l'armée en lui appliquant dans une certaine mesure le système clérouchique. L'institution des clérouchies de mercenaires ne répond pas à une nécessité; elle constitue une amélioration du recrutement. Parfois aussi, l'établissement des mercenaires en clérouchies n'est qu'une mesure politique, destinée à les éloigner de leur garnison, d'Alexandrie notamment, quand on n'est pas sûr de leur fidélité; tel est le cas, au témoignage de Polybe, pendant la régence d'Agathocle¹.

Enfin le système clérouchique fut conservé pour les *μάχιμοι* égyptiens. La continuité de l'institution de l'époque pharaonique à l'époque grecque est extrêmement vraisemblable. A supposer que le caractère militaire des *μάχιμοι* se soit atténué sous la domination perse, le régime a cependant subsisté: les *μάχιμοι* ptolémaïques, soldats dès 312 et appariteurs au III^e siècle, sont des indigènes². Il aurait été contradictoire de priver les *μάχιμοι* de leurs *κληροι* au moment où les dotations de terres, dont ils donnaient le modèle, étaient étendues à l'armée régulière; une pareille mesure n'aurait pu s'expliquer que par un sentiment de défiance à leur endroit comme à l'égard des autres indigènes ou par la nécessité de se procurer des terres pour établir les réguliers et les mercenaires en clérouchies. Or, cette défiance n'existait pas, puisque les *μάχιμοι* étaient employés dans la police, l'armée et les flottes; et la dotation des réguliers et des mercenaires a pu être faite sans les déposséder complètement. A en juger d'après Hérodote³, les *μάχιμοι* auraient possédé de

1. POLYBE, XV, 25 a, 11.

2. Ch. I, p. 6.

3. HÉRODOTE, II, 141 et 164-7.

son temps près de la moitié du sol de l'Égypte; mais la tenure de chacun d'eux avait une contenance de 12 aroures au v^e siècle avant J.-C.; au III^e siècle, les κλῆροι d'indigènes sont au plus de 5 aroures¹; il y a donc eu réduction; quels qu'en soient les auteurs, elle a laissé des terres disponibles. D'autre part, l'installation des clérouchies a été contemporaine de la mise en état d'espaces considérables qui, aménagés au moyen de canaux et de digues, ont été allotis aux clérouches; c'est notamment le cas pour la Αἴμνη qui devient sous Philadelphie le nome Arsinoïte et dont plus des deux tiers sont ouverts à la culture². De plus, après un certain laps de temps, quand la population clérouchique a atteint un chiffre donné, suffisant au point de vue militaire, l'établissement en clérouchies peut se ralentir, d'autant plus que la mort crée des vides parmi les clérouches et laisse des tenures disponibles. En dernier lieu, si les μᾶχιμοι ont été seuls de tous les indigènes admis à servir avant 218, c'est à cause de leur condition sociale particulière, parce qu'ils formaient une classe presque héréditaire de guerriers; l'existence de cette classe était liée à la jouissance des κλῆροι; il importait donc au point de vue militaire qu'ils continuassent d'être des clérouches; si le système clérouchique est conservé pour eux, c'est par une raison identique à celle qui a dicté la création des clérouchies de l'armée régulière.

Étendue aux mercenaires, conservée pour les soldats indigènes dès le III^e siècle, l'institution des clérouchies reçoit au II^e siècle un nouveau développement, qui s'accompagne de transformations dans le vocabulaire: l'organisation en clérouchies est appliquée à des fonctionnaires voisins des soldats, ceux de la police³; en même temps et par le fait même, le sens du terme κληροῦχος s'élargit, et le mot κάτοικος apparaît dans la langue militaire, non pour le remplacer, mais dans l'acception plus restreinte de soldat clérouque non indigène.

Ce fait a été mis hors de doute par la publication des papyrus

1. Cf. ch. VI, p. 175.

2. Cf. ch. VI, p. 167-172.

3. GRENFELL et HUNT, *P. Tebt.* I, App. I, p. 550.

de Tebtunis. La distinction des clérouques et des catœques avait fait auparavant l'objet de plusieurs théories ¹. On a d'abord vu dans les *κάτοιχοι* des clérouques qui, ne possédant pas de terres, étaient logés dans les villes ²; mais ceux qui sont connus par les papyrus de Tebtunis sont possesseurs fonciers dans différents villages; certains ont pu naturellement vivre à la ville et louer leurs *κλῆροι*; ils ne sont *κάτοιχοι* toutefois qu'en tant qu'ils possèdent des tenures; cette première explication doit être aujourd'hui abandonnée. On a supposé ³ qu'il n'y avait aucune continuité entre les *κληροῦχοι* du III^e siècle et les *κάτοιχοι* du II^e. Cette théorie, proposée à une époque où l'usage du terme *κληροῦχος* au II^e siècle était inconnu, se rattachait à une vue générale du développement de l'armée ptolémaïque, dont on a fait plus haut la critique : les *κάτοιχοι* auraient été les *μάχημοι* de l'armée active après leur libération, conservant dans la retraite leurs *κλῆροι* en toute propriété, et non plus comme usufruitiers; mais sur ce point particulier, les *κάτοιχοι* du II^e siècle n'ont jamais eu que la possession restreinte et conditionnelle de leurs terres ⁴; et d'une façon générale, les catœques ont les mêmes caractères que les réguliers clérouques du III^e siècle; les noms des catégories clérouchiques, la contenance, nominale tout au moins, des tenures sont identiquement les mêmes. Si l'on compare leur situation non plus à celle des clérouques du III^e siècle, mais à celle des autres tenanciers, leurs contemporains, la relation des catœques aux clérouques est celle de la partie au tout; et les tenures des uns et des autres sont réunies sous l'appellation commune et primitive de *γῆ κληρουχική* ⁵. Il reste néanmoins à expliquer comment le mot *κάτοιχος* s'est substitué pour certains tenanciers au mot *κληροῦχος*; le fait paraît d'autant plus étonnant que, dans la langue du IV^e et du III^e siècle,

1. Sur cette distinction et les sens attribués au mot *κάτοιχος*, cf. *P. Tor.* II, pp. 6-8 (A. PEYRON); *P. Petr.* I, pp. 42-3 (MAHAFFY); P. M. MEYER, pp. 69 sqq. — Au contraire, SCHUBART, p. 47 et n. 3.

2. MAHAFFY, *loc. laud.*

3. P. M. MEYER, *loc. laud.*

4. Cf. ch. VII, pp. 224 sqq.

5. GRENFELL et HUNT, *P. Tebl.* I, App. I, p. 545-6; cf. p. 557.

le terme de *κάτοικος* avait, on l'a vu, un sens plus général que celui de *κληροῦχος*. La situation des clérouques d'origine grecque ou étrangère était trop semblable à celle des *κάτοικοι* et des *κατοικοῦντες* pour que, dès le III^e siècle, les dérivés du mot *κάτοικος*, sinon le mot même, ne servissent déjà à la caractériser¹; cet usage prépara l'emploi du mot *κάτοικος* au sens restreint de « soldat bénéficiaire ». Puis, lorsque le mot *κληροῦχος* et ses dérivés eurent compris dans leur extension les clérouques de la police comme ceux de l'armée, on remarqua que, parmi les clérouques, les réguliers et les mercenaires étaient seuls en principe de race non indigène, tandis que certains policiers et tous les *μύχιμοι* étaient égyptiens; parmi les idées exprimées par le terme *κάτοικος*, celle d'origine non indigène frappa plus que celle d'établissement à demeure et le mot parut naturellement s'appliquer aux clérouques de l'armée régulière et mercenaire. L'usage n'en fut peut-être pas d'ailleurs aussi général qu'on pourrait le supposer; le mot *κληροῦχος* reste employé même pour des soldats non indigènes jusqu'à la fin du II^e siècle²; peut-être usa-t-on du mot *κάτοικος* surtout dans les régions où il n'y avait guère d'autres étrangers installés à demeure que les soldats. Les deux termes ne sont pas en tout cas synonymes et il y a plus entre eux qu'une « nuance décorative³ » du côté des *κάτοικοι*: une différence, au moins théorique, de nationalité.

L'époque où s'est produite l'extension des clérouchies à la police ne peut être précisément déterminée. Un des officiers de police clérouques a reçu sa tenure de Philopator, c'est-à-dire avant ou en l'année 204⁴: la pratique de donner des *κληῖροι* à la police remonte au moins à cette date, avec cette réserve qu'on se trouve peut-être alors au début d'une évolution lente: c'est en tout cas un *terminus ante quem*. Il ne semble pas qu'on puisse trouver d'autre *terminus post quem* que le début du

1. E. g. : *P. Petr.* III, 34, ll. 8-9; — *P. Magd.* 45, ll. 1-2.

2. *Ostraka*, nn. 1496, 1528; *P. Tebt.* I, 5, l. 90; — 89, ll. 52 et 64; — 101, l. 5; — 124, l. 34 (de 118 à 113 av. J.-C.); *P. Rein.*, 21, l. 4; — 22, l. 31 (111-107 av. J.-C.).

3. BOUCHÉ-LECLERCQ, *op. cit.* 20.

4. Pantauchos, fils de Pantauchos, *P. Tebt.* I, 62¹ ll. 34-35 (119-118 av. J.-C.).

même règne. Les textes qui concernent les *τριακοντάρουροι Φυλλέως*¹ ne donnent aucune indication à cet égard; car si l'un de ces clérouques est encore qualifié de *κληροῦχος* dans un papyrus Petrie qui date de l'an 7 d'Evergète I^{er} ou de Philopator, des individus provenant de ce corps ne passent parmi les *κάτοιχοι* que sous le règne d'Epiphane². Mais un papyrus Petrie, daté des années (financières) 26 d'Evergète et 2 de Philopator et donnant les totaux des taxes payées par les clérouques, n'en mentionne pas d'autres que des soldats³. Le règne de Philopator paraît donc avoir été l'époque du développement des clérouchies (221-204).

Fut-ce un dessein lentement réalisé ou une mesure générale rapidement exécutée? On l'ignore. On ne sait pas davantage quelles en furent les raisons; mais on peut conjecturer que cette organisation de la police ne fut pas sans relation avec les troubles intérieurs qui éclatèrent vers 216: au II^e siècle les grands établissements de *μάχιμοι* dans certaines parties de l'Arsinoïte ont suivi l'*ἑμιζία* du règne d'Evergète II¹; et l'on peut voir dans la dotation des forces de police par Philopator à la fois une satisfaction donnée au sentiment national égyptien, une facilité assurée au recrutement de la police et de l'armée, et une récompense accordée à des fonctionnaires dont la tâche devenait chaque jour plus difficile.

Enfin peut-être y a-t-il eu encore une nouvelle extension des clérouchies à partir de la fin du II^e siècle. Un papyrus de Teb-

1. *P. Petr.* II, 38 (a), l. 7, cf. III, 34 (b), l. 7 (an 7 d'Evergète ou de Philopator); *P. Tebt.* I, 62, ll. 46 sqq. (119-8 av. J.-C.).

2. *P. Tebt.* I, *loc. laud.* — Il ne serait pas nécessaire d'établir que ces *τριακοντάρουροι Φυλλέως* sont des policiers promus soldats; l'emploi officiel du mot *κάτοιχος* dans le sens de : clérouque de l'armée, n'est possible que du jour où les institutions clérouchiques sont étendues à la police; il suffirait donc que les *τριακοντάρουροι Φυλλέως*, soldats ou policiers, devinssent *κάτοιχοι* antérieurement à 204, et fussent dits *κληροῦχοι* jusqu'à leur entrée dans la catécie, pour qu'on eût le *terminus post quem* cherché. Dans les papyrus de Tebtunis, un certain Aphthonétos, dont la dotation date de Philopator, est considéré comme *κάτοιχος*, sans être ainsi nommé. Cf. *P. Tebt.* I, p. 249, n. 51, et app. I, p. 557. — Il s'en faut en tout cas de peu que Polybe en parlant des *κάτοιχοι* en 218 (V, 65, *in fine*) n'ait employé le terme technique approprié.

3. *P. Petr.* III, 112, — notamment (e) *verso*, col. 1.

4. *P. Tebt.* I, app. I, p. 553.

tunis fait connaître la dotation du comogrammate Menchès à Kerkéosiris¹, faveur personnelle ou début d'une nouvelle évolution des institutions clérouchiques; ce dernier développement ne concernerait pas d'ailleurs l'étude de l'armée. Ce point mis à part, les clérouchies restèrent vraisemblablement au 1^{er} siècle ce qu'elles avaient été au 11^e; le vocabulaire clérouchique se retrouve à l'époque romaine dans ses termes essentiels. On verra plus bas² l'emploi qui en est fait alors et l'influence qu'ont eue les clérouchies sur les institutions de l'Empire.

III

LES τῆς ἐπιγονῆς ET LES ἐπίγονοι³.

Dans les papyrus du 11^e et du 12^e siècle, un certain nombre de colons, d'âges divers, font suivre leurs nom et *origo* du titre τῆς ἐπιγονῆς, à l'endroit où figure d'ordinaire, après les noms de soldats, la mention τῶν δεῦρος indiquant le détachement auquel ceux-ci appartiennent; et comme tous sont intimement mêlés à la vie des clérouches, comme certains entrent dans l'armée, ils semblent être fils de soldats⁴. Ont-ils des obligations militaires? La solution de cette question est rendue particulièrement difficile par le fait qu'on rapproche des τῆς ἐπιγονῆς les ἐπίγονοι connus

1. *P. Tebt.* I, 65, ll. 19 sqq.; — 147 (descr.) (113-2 av. J.-C.); cf. app. I, p. 551.

2. Cf. ch. IX, 11 : *Les institutions clérouchiques*.

3. Il ne sera pas traité ici des Πέρσαι, τῆς ἐπιγονῆς comme s'ils formaient une catégorie spéciale de τῆς ἐπιγονῆς : ils ne sont pas différents des autres τῆς ἐπιγονῆς en tant que tels; ils ne sont pas en service actif; les « Perses » en service actif sont dits Πέρσαι, sans plus; Πέρσης ne peut passer, sauf exception, pour une abréviation de Πέρσης, τῆς ἐπιγονῆς; dans le cas des Πέρσαι, τῆς ἐπιγονῆς, ce qu'il y a lieu d'expliquer, ce n'est pas leur qualification, mais leur ethnique; cf. pl. bas, ch. V, pp. 151 sqq. — On ne voit pas d'ailleurs pourquoi les éditeurs des textes papyrologiques ont pris l'habitude de ne pas ponctuer après l'ethnique et avant les qualifications d'ordre technique telles que τῶν Δάμωνος, τῆς δευτέρως ἱππαρχίας, τῶν πεζῶν, τῆς ἐπιγονῆς, etc.

4. On trouvera à l'App. II une liste des τῆς ἐπιγονῆς connus, classés par nationalités.

par ailleurs¹. Quelques rares papyrus² en effet emploient le mot ἐπίγονοι pour désigner une catégorie de soldats. Il n'y a pas de raison de tenir ces ἐπίγονοι pour différents de ceux qu'ont fait connaître les historiens d'Alexandre³; malgré les divergences qui les séparent sur les points de détail, Arrien, Diodore et Justin sont d'accord sur le fait essentiel : il a existé dans l'armée d'Alexandre des enfants de troupe, fils de soldats, élevés et exercés à la macédonienne, qui ont servi plus tard dans l'armée; il n'y a pas lieu non plus de récuser le témoignage de Justin, lorsqu'il ajoute que cette tradition se perpétua chez les successeurs d'Alexandre : après le précédent créé par le grand conquérant, le fait est des plus vraisemblables. Enfin Polybe⁴ réunit des ἐπίγονοι aux catœques qui contribuaient à former en 218 certains corps de Thraces et de Galates.

Le rapport étymologique qui existe entre les ἐπίγονοι et les τῆς ἐπιγονῆς a fait conclure à leur identité⁵. Il ne semble pas que ce soit à juste titre. Si le mot ἐπίγονος n'avait été employé que par les historiens et notamment par Polybe, on verrait volontiers en lui un « substitut maniable⁶ » de l'expression τῆς ἐπιγονῆς; les historiens ne se servent malheureusement pas toujours des

1. Bibliographie de la question : — Sur les τῆς ἐπιγονῆς : MAHAFFY, dans : *P. Petr.* I, intr., p. 26; — Id., *Empire*, pp. 241-242; — P. M. MEYER, pp. 44 sqq., 72 sqq.; — SCHUBART, pp. 22 sqq.; — SCHUBART, *Archiv*, p. 151; — GRENPELL et HUNT, *P. Tebl.* I, app. I, p. 556; — REINACH, dans : *P. Rein.*, intr., pp. 20-21, cf. WILCKEN, c.-r. de *P. Rein.* dans : *Archiv*, III, p. 522; — VIERECK, c.-r. de *P. Rein.* dans : *Berl. Phil. Woch.*, 1906, p. 35; et dans : *Bursian's Jahresbericht*, 1907, p. 146; — BOUCHÉ-LECLERCQ, pp. 29 sqq. — Sur les ἐπίγονοι, cf. notes 2 et 3 ci-après.

2. *P. Petr.* II, 32, 2 (a) recto, cf. III, 37 (g) (a); et surtout *P. Lond.*, 23, souvent publié et commenté; (cf. FORSHALL, *Descr. of greek pap. in the B. M.* (1839); — Bernardino PEYRON, *Mem. sui pap. greci del Mus. Brit. di Londra e della Bibl. Vaticana* (1841); — WESSELY, in *Wiener Studien*, 1886, part. 2; — KENYON, *Greek pap. in the Brit. Mus., catalog. w. texts*, I, (1893); WILCKEN, in : *G. G. A.* (1894), pp. 716 sqq., c.-r. du précédent; WITKOWSKI, *Prodr. grammat. pap. graec. aetat. Lagidarum* (1897), pp. 14 sqq.; — P. M. MEYER, pp. 73-4; — SCHUBART, pp. 40 sqq.; — SCHUBART, *Archiv*, p. 153; — BOUCHÉ-LECLERCQ, pp. 44-46 et 55-56; — enfin, *P. Val.* (= *Mat. Class. Auct.*, V, p. 352, cf. p. 356).

3. ARRIEN, VII, 6, 1; 8, 2; 12, 2; — DIODORE, XVII, 108, 1-2; 110, 3; — JUSTIN, XII, 4; — PLUTARQUE, *Alex.*, 47; 71. Ces sources littéraires ont été signalées, citées ou critiquées par LUMBROSO, *Egitto*, p. 83 sqq.

4. POLYBE, V, 65, 10.

5. SCHUBART, p. 27; BOUCHÉ-LECLERCQ, p. 29, n. 3.

6. BOUCHÉ-LECLERCQ, *loc. laud.*

termes techniques et Polybe est assez suspect d'impropriété. Mais le papyrus 23 du British Museum suffit à faire douter de l'identité des τῆς ἐπιγονῆς et des ἐπίγονοι; non qu'il faille attribuer à Ptolémée, fils de Glaucias, son auteur, plus de qualités de style qu'aux historiens, mais parce que la situation des ἐπίγονοι y apparaît comme nettement différente de celle des τῆς ἐπιγονῆς. Ces ἐπίγονοι sont en effet militairement organisés, groupés en σημέαι, sous le commandement d'un éponyme, Dexilaos; ils reçoivent une solde, des approvisionnements en nature, des indemnités représentatives de denrées; enfin ils sont placés sous le contrôle administratif d'un γραμματεὺς τῶν δυνάμεων¹; ils font actuellement partie de l'armée. Leur service est un service réel. On a soutenu l'opinion contraire², en se fondant sur le cas d'Apollonios, frère du reclus Ptolémée et reclus lui-même d'après un papyrus de Paris³. Ptolémée a obtenu qu'il fît son service près de lui, dans le détachement de Dexilaos, parmi les ἐπίγονοι de Memphis, et qu'il touchât la solde, les distributions et les indemnités représentatives des autres ἐπίγονοι. Il serait absolument étrange que ce service soldé fut une sinécure, et la preuve qu'il ne l'était pas, c'est qu'il comportait des λειτουργίαι; le fait est connu par une autre pétition de Ptolémée, conservée dans un papyrus du Vatican⁴, où il se plaint des hypèrètes qui règlent le service ou les corvées: si, comme le dit Ptolémée, Apollonios est détourné de lui (περισπᾶται) par les hypèrètes qui l'emploient pour les λειτουργίαι, de deux choses l'une, ou la κατόχη n'est pas une réclusion absolue, ou il n'était pas véritablement reclus; mais, en tout cas, les ἐπίγονοι sont astreints au service; la dispense des λειτουργίαι, que sollicite Ptolémée, est une faveur; si elle fut accordée à Apollonios, et on ignore ce qu'il en advint, rien n'autorise à croire que ce ne fut pas une exception, qu'expliquerait peut-être sa κατόχη. On ne saurait conclure du cas d'Apollonios que les ἐπίγονοι aient touché une

1. *P. Lond.* [I], 23.

2. P. M. MEYER, p. 74, BOUCHÉ-LICLERCQ, pp. 44-46, s'appuyant sur *P. Lond.* I, 23.

3. *P. Paris*, 41.

4. *P. Vat.*, p. 352, ll. 15 sqq.; cf. p. 356.

solde sans avoir réellement servi. — Rien de semblable dans la situation des τῆς ἐπιγονῆς : ils ne sont placés dans aucun détachement ou corps militaire, sous le commandement ni le contrôle d'aucun officier; le seul titre qui soit donné à quelques-uns d'entre eux est celui de λειτουργός¹, qu'on pourrait rendre, il est vrai, par le terme militaire de « sapeur »²; mais cette traduction ne serait valable que s'il était démontré par ailleurs que les τῆς ἐπιγονῆς sont des soldats; on pourrait rapprocher le mot des λειτουργίαι des ἐπίγονοι en lui conservant le sens général de « astreint aux exercices ou corvées militaires »; mais ce serait établir que parmi les τῆς ἐπιγονῆς les uns doivent, les autres ne doivent pas remplir les λειτουργίαι, et que tous dans l'ensemble, en tant que tels, ne sont pas soumis à des obligations militaires. De toute façon, les fonctions et l'organisation des τῆς ἐπιγονῆς et des ἐπίγονοι sont différentes.

On peut donc admettre que les ἐπίγονοι des papyrus et les ἐπιγονοὶ des historiens et de Polybe en particulier sont identiques. Quant aux τῆς ἐπιγονῆς, ils sont évidemment en relation et probablement en relation étroite avec les ἐπίγονοι, — la similitude des noms interdit toute autre opinion, — mais ils ne se confondent pas avec eux. Toute étude qui les concerne doit distinguer les témoignages relatifs aux uns et aux autres; mais aucune ne sera complète, si elle ne rend compte en quelque manière du rapport qui les unit.

IV

LA SITUATION MILITAIRE DES τῆς ἐπιγονῆς.

Le mot ἐπιγονή, dans l'expression τῆς ἐπιγονῆς, a le sens de « descendance » et non celui de « surcroît », qu'on avait d'abord voulu lui donner, en considérant les τῆς ἐπιγονῆς comme un second établissement de clérouques³. Au point de vue de la

1. *P. Hib.* I, 96, ll. 14, 15, 31, 33 (259 av. J.-C.)

2. *POLYBE*, III, 93, 9.

3. *MAHAFFY*, *loc. laud.* — Cette théorie a été reprise sous une forme légère-

langue, cette interprétation ne peut être maintenue¹; rien dans les faits ne la justifie davantage. Si les τῆς ἐπιγονῆς devaient être identifiés aux clérouques en quelque manière, on en aurait déjà rencontré la preuve dans les papyrus, aujourd'hui nombreux, qui concernent la γῆ κληρουχική et ses charges, et les terres des τῆς ἐπιγονῆς. Les rapports des comogrammates sur la culture et les revenus des terres données en κληροί à Kerkéosiris et dans quelques autres localités de l'Arsinoïte ne mentionnent jamais les τῆς ἐπιγονῆς parmi les possesseurs du sol²; les rapports financiers de tout ordre, qui font connaître la fiscalité qui pesait sur les clérouques soit au III^e, soit au II^e siècle, ne contiennent aucun paiement effectué par un τῆς ἐπιγονῆς³; aussi les τῆς ἐπιγονῆς doivent-ils disposer librement à la différence des clérouques⁴ de tous leurs biens fonciers. Ces deux arguments sont sans doute des *argumenta e silentio*; l'abondance de notre documentation en la matière leur donne néanmoins une grande force; ils permettent de regarder les τῆς ἐπιγονῆς comme jouissant du droit de toute propriété ou de pleine possession que n'ont pas possédé les clérouques. Enfin, les τῆς ἐπιγονῆς ne sont évidemment pas organisés militairement comme les clérouques⁵. Il n'y a donc pas de raison de voir en eux un second essaim de colons militaires : ils sont une descendance, une postérité.

ment différente par TH. REINACH, *loc. laud.*, qui s'appuie sur le cas de Dionysios, fils de Képhalas, un Perse d'Acoris, τῆς ἐπιγονῆς, aux affaires de qui se rapportent presque tous les papyrus Reinach d'époque ptolémaïque. Reinach 1^o a cherché à montrer que la définition des τῆς ἐπιγονῆς donnée par SCHUBART et critiquée ci-après, pp. 58 sqq, ne convient pas à Dionysios, fils de Képhalas; 2^o il estime que les τῆς ἐπιγονῆς sont une seconde génération de colons, fils ou successeurs des premiers clérouques. Cf. les critiques de WILCKEN, dans : *Archiv*, III, pp. 522-3 et de BOUCHÉ-LECLERCQ, p. 35, qui rejettent à juste titre la première de ces thèses. Si la théorie de Schubart ne peut être acceptée, pour quelque raison que ce soit, il n'en suit pas immédiatement que les τῆς ἐπιγονῆς soient une seconde génération de colons; il n'y a pas de lien logique entre les deux thèses de Reinach et la seconde soulève les mêmes objections que l'explication donnée par Mahaffy.

1. Le sens primitif du mot est donné par *P. Hib.* I, 120, l. 18 : « croît du troupeau »; — le sens habituel, par *P. Paris*, 63, l. 155 : « postérité, descendance ».

2. Voir notamment *P. Tebt.* I, 60 sqq. : *The Land Survey*.

3. *P. Petr.* III, nos 110 sqq.; *P. Tebt.* I, 89 sqq.

4. Cf., ch. VII, pp. 235 sqq.

5. Ch. II, pp. 30 et 32-3.

Cette postérité est celle des clérouques. Les textes papyrologiques montrent qu'ils sont fils de colons étrangers; mais tous les fils de colons ne sont pas τῆς ἐπιγονῆς. Si τῆς ἐπιγονῆς signifiait seulement « né en Égypte », tous les individus qui ne font pas suivre leur ethnique, politique ou démotique de cette mention, seraient des immigrés de fraîche date; la plupart des colons de race hellénique seraient de nouveaux arrivants, — conséquence inadmissible¹. De plus, les τῆς ἐπιγονῆς sont étroitement mêlés à la vie des clérouques ou, pour mieux dire, leur vie est la vie même des clérouques. Les témoignages des historiens relatifs aux ἐπίγονοι d'Alexandre doivent être ici rappelés; et, sans identifier les τῆς ἐπιγονῆς à ces ἐπίγονοι qui servent comme leurs pères à leur tour dans l'armée, on peut insister sur ce point que les fils des soldats ont été qualifiés de ce nom de « descendants » dès l'époque du grand conquérant; entre l'armée et les clérouques du III^e siècle, il ne peut y avoir d'autre différence que celle du tout et de la partie, et les fils des soldats ptolémaïques sont dans bien des cas, sinon dans tous, fils de clérouques; de plus, si l'on en croit Arrien², les ἐπίγονοι provenaient en partie ἐκ τῶν πόλεων τῶν νεοκτίστων, c'est-à-dire des colonies militaires, ou, pour employer la langue des Lagides, des clérouchies d'alors. Ce précédent explique que le nom de τῆς ἐπιγονῆς ait été donné à des fils de clérouques.

On tend même généralement aujourd'hui³ à restreindre davantage le sens de l'expression τῆς ἐπιγονῆς et à tenir cette qualification pour réservée au fils aîné du clérouque, successeur désigné de son père dans la possession du κληρος. D'après cette théorie, cette mutation se fait au décès du père; le fils aîné, qui jusqu'alors a été τῆς ἐπιγονῆς, devient clérouque; ainsi s'explique que les clérouques ne possèdent pas la *libera testamentifactio* : si l'État confisque le κληρος ou le met sous séquestre à la mort de son possesseur, ce n'est pas seulement pour affirmer

1. BOUCHÉ-LECLERCQ, pp. 29-30.

2. ARRIEN, VII, 6, 1.

3. SCHUBART; BOUCHÉ-LECLERCQ, pp. 35 sqq., qui insiste sur les difficultés que présente cette définition; GRENFELL et HUNT, *P. Tebt.* I, p. 557.

son droit éminent de propriété, c'est aussi pour assurer la transmission de la tenure au fils aîné sur qui pèseront les charges militaires et fiscales supportées auparavant par son père; et même, si le père est citoyen d'une des πόλεις de l'Égypte, le fils ne devient citoyen qu'à la mort du père; il prend alors place dans le dème paternel où sa place est marquée d'avance; auparavant, il est τῆς ἐπιγονῆς τῶν οὖπω ἐπηγγεμένων εἰς δῆμον... En somme, le τῆς ἐπιγονῆς et le clérouque ne sont, à partir de la seconde génération de possesseurs d'un κληρος donné, qu'un seul et même homme à deux périodes de son existence, à moins toutefois qu'il ne meure avant son père; dans ce cas, il est τῆς ἐπιγονῆς sa vie durant; c'est un héritier présomptif qui n'hérite pas. Mais, cette situation assez exceptionnelle mise à part, le κληρος passe normalement, en droit et en fait, du père au fils aîné τῆς ἐπιγονῆς.

Il ne semble pas que l'on puisse admettre cette théorie. Laissons de côté la question des τῶν οὖπω ἐπηγγεμένων εἰς δῆμον..., qui est en réalité distincte¹. L'âge de certains τῆς ἐπιγονῆς constitue une première difficulté : on en connaît plusieurs de 60 ans; et sans doute, un τῆς ἐπιγονῆς a pu rester héritier présomptif jusqu'à cet âge avancé; la précocité des mariages ne mettait parfois que quinze ans environ de différence entre un père et son fils; mais ce τῆς ἐπιγονῆς, devenu clérouque à soixante ans passés, sera dans bien des cas une pauvre recrue pour l'armée. — En second lieu, ni la qualité, ni le rôle de τῆς ἐπιγονῆς ne sont réservés à un seul des fils du clérouque. On possède peut-être un exemple de deux générations de τῆς ἐπιγονῆς vivants dans la même famille². D'autre part³, Ptolémée, le

1. Cf. ch. V, pp. 157-8.

2. P. GRENF., II, 23 a et 29 (107 et 102 av. J.-C.); mais il y a doute sur la leçon, 29, l. 8 [Πέρσου pourrait être corrigé en Πέρσαις]; cf. SCHUBART, p. 30, n. 1; et BOUCHÉ-LECLERCQ, p. 42, n. 2. Rapprocher le cas de Totoès, fils de Pélaïos, qui est τῆς ἐπιγονῆς en 113 av. J.-C. (P. Lond. III, 880, l. 10); son fils Panobchounis est lui-même τῆς ἐπιγονῆς en 99 av. J.-C., à l'âge d'environ 60 ans (*ibid.* III, 1206, l. 16; cf. les notes de KENYON, *ad loc.*, et son commentaire, p. 6).

3. P. Lond. [I], 23. Il semblerait cependant qu'Apollonios tienne dans l'armée la place d'un sien neveu; Ptolémée dit en effet : προσδεομένου || δέ μου τοῦ περποιησai τῷι σημαίνωμένωι ἀδελφῷι στρατεῖαν || διὰ τὸ ἀτεχνόν μὲ εἶναι...; en droit,

fameux reclus, fils du συγγενῆς κάτοικος Glaucias, se dit τῆς ἐπιγονῆς, et c'est son frère Apollonios qui est appelé à servir, vraisemblablement dans l'Héracléopolite où le père avait son κλῆρος de son vivant, puisque Ptolémée demande comme une faveur qu'il fasse partie de la garnison de Memphis. Enfin, dans un papyrus de Magdola¹, de l'an 4 de Philopator, les deux fils d'un père récemment décédé se qualifient tous les deux τῆς ἐπιγονῆς; ce sont Théôn et Tregtos (?), fils de Philippos, de Pharbaitha; que leur père fût un soldat, l'énumération de ses armes contenue dans le texte le prouve; sa présence à Pharbaitha rend très probable que c'était un clérouque; s'il ne l'était pas, d'ailleurs, τῆς ἐπιγονῆς signifierait simplement fils de soldat, et l'objection serait plus forte encore. Ces faits, et surtout le dernier, établissent que le fils aîné du clérouque n'est pas seul τῆς ἐπιγονῆς. — En troisième lieu et quant à la transmission héréditaire du κλῆρος, l'hypothèse d'un privilège en faveur du fils aîné n'est pas vraisemblable. Le droit d'aînesse² était sans doute en vigueur chez les Égyptiens, et leur législation a influé à cet égard sur celle des Lagides; mais s'il était à l'époque ptolémaïque la source de certains devoirs de protection et de représentation en justice, il ne comportait que peu d'avantages en matière de propriété; il s'est réduit dans le droit gréco-égyptien à un préciput en faveur de l'aîné; or le partage et par conséquent le préciput ne sont pas possibles en matière de κλῆροι; en principe, le κλῆρος est indivisible; et en fait on ne connaît qu'un exemple de partage entre deux frères, et en deux parts égales³. Si les Grecs, qui n'ont pas connu le droit d'aînesse, l'avaient admis en fait de possession clérouchique, ce serait par imitation de la législation pharaonique; on ignore ce qu'elle était précisément sur ce point; on sait seulement que le μάχιμος fatigué ou infirme pouvait se faire suppléer dans l'armée par

les obligations militaires pesaient peut-être uniquement sur Ptolémée, reclus ou possédé dans le cas présent, et sa descendance; il reste en tout cas qu'elles pouvaient être transférées.

1. *P. Magd.* 13, l. 1 et verso.

2. Cf. BOUCHÉ-LECLERCQ, IV, pp. 105 sqq.

3. *P. Tebt.* I, 62, ll. 59-66; cf. ch. VI, p. 191, et n. 2.

l'un de ses enfants, et non uniquement par son fils aîné¹; il serait contradictoire que l'héritage fût réservé à l'aîné et que les charges militaires pussent tomber sur l'un quelconque des enfants; celui d'entre eux qui les assumait devait hériter du κληρος; et il est probable *a priori* que les Lagides n'ont pas innové en la matière. On en a d'ailleurs la preuve dans un papyrus de Lille²: le lot d'un clérouque décédé en l'an 5 de Philopator est mis sous séquestre par l'État, « jusqu'à ce que, s'il a des fils, ils se fassent inscrire dans le délai prescrit par décret »; « la terre est en la possession du clérouque et de ses descendants »; l'emploi du pluriel υἱοί, δ'ἐκγονοί, sans plus, est significatif; l'aîné n'est ni distingué, ni avantagé. Il n'y a pas lieu de croire qu'il ait été l'unique héritier présomptif du κληρος. — En quatrième lieu, la tenure ne s'est transmise héréditairement dans la famille du clérouque qu'à partir d'une date intermédiaire entre l'an 9 d'Evergète et l'an 5 de Philopator³. Avant l'an 9 d'Evergète, le κληρος fait retour au domaine royal d'où il provient. Ce n'est pas à dire qu'il n'ait pu être donné par une nouvelle attribution à un fils de clérouque, à un τῆς ἐπιγονῆς, ni même au fils du possesseur décédé; mais cette attribution n'est pas de droit. Tout ce que l'on peut supposer, c'est que jusqu'à l'an 9 d'Evergète au moins, et peut-être jusqu'à Philopator, la qualité de τῆς ἐπιγονῆς permettait d'être candidat à une dotation clérouchique. A partir de l'an 5 de Philopator et peut-être auparavant, le κληρος reste dans la famille du clérouque décédé, sans qu'aucun des fils soit privilégié. On doit donc conclure que la qualité de τῆς ἐπιγονῆς n'a rien de commun avec le fait d'être fils aîné d'un clérouque; et même qu'à l'origine elle est absolument indépendante de la possession éventuelle du κληρος.

Les τῆς ἐπιγονῆς sont donc les fils des clérouques. Ce n'est pas à dire qu'ils ne jouent aucun rôle militaire⁴; il faut expliquer

1. G. MASPERO, dans : *Journal des Savants*, 1897, p. 17.

2. *P. Lille*, 4, notamment ll. 32 et 26-27 (248-7 av. J.-C.).

3. *Ibid.*, intr.; cf. *P. Hib.* 1, 81 (239-8 av. J.-C.); cf. ch. VII, pp. 230 sqq.

4. Sur ce point particulier, cf. SCHUBART, pp. 24-5, qui voit en eux de futurs clérouques exercés auparavant « *quovis modo adjuncti legioni* »; P. M. MEYER,

pourquoi, seuls de tous les fils de colons, ils portent une dénomination spéciale; puisqu'ils sont fils de soldats, c'est dans l'organisation de l'armée qu'on en doit chercher la raison. On arrive ainsi progressivement à accorder aux τῆς ἐπιγονῆς une grande importance. Tout d'abord, le κληρὸς ne se transmet héréditairement, à la fin du III^e siècle et au II^e, que si le clérouque a des fils, ἐὰν ὑπάρχῃσιν αὐτῷ υἱοί¹; il n'y a que les mâles à μεταλαμβάνειν² la tenure de leur père : c'est que celui des τῆς ἐπιγονῆς qui devient clérouque en héritant, assume non-seulement les charges fiscales, mais aussi les devoirs militaires inhérents à la possession du κληρὸς; s'il en avait été autrement, l'armée disponible aurait disparu et la quantité des terres à distribuer à de nouveaux clérouques aurait diminué; le principe des institutions clérouchiques implique qu'en héritant des droits on hérite des devoirs. Parmi les τῆς ἐπιγονῆς de la fin du III^e siècle et du II^e, certains sont appelés à être un jour clérouques, donc soldats. — Mais il faut aller plus loin. Ce τῆς ἐπιγονῆς, qui, devenu clérouque, peut être mobilisé au premier jour, doit avoir été formé au métier des armes : où et quand l'est-il? L'hypothèse la plus plausible, c'est qu'il ait reçu l'instruction militaire quand il était encore jeune, dans les corps d'ἐπίγονοι; les témoignages relatifs aux τῆς ἐπιγονῆς et aux ἐπίγονοι, contradictoires si l'on suppose une identité absolue entre les uns et les autres, se concilient ainsi; parmi les τῆς ἐπιγονῆς de la fin du III^e siècle et du II^e siècle, il y a donc non-seulement des soldats éventuels, mais aussi d'anciens enfants de troupe, d'anciens ἐπίγονοι. Et cette situation était très probablement déjà celle de certains au moins des τῆς ἐπιγονῆς avant Philopator : même sans être assurés de se voir un jour attribuer la tenure possédée par leur père, il en est qui ont dû servir comme enfants de troupe.

pp. 73-75, pour qui l'armée territoriale des épigones n'existe que sur le papier (le service y est « une sinécure ») cf. ci-dessus, p. 54; P. VIERECK, dans : *Bursian*, 1907, p. 146, qui les considère comme des recrues éventuelles et ne parle pas par conséquent d'éducation militaire.

1. *P. Lille*, 4, I. 32.

2. Terme technique employé dans les *P. Tebt.*, I, 61 sqq., *passim*; cf. ch. VI, pp. 188-9 et 191.

C'était un moyen d'assurer le recrutement de l'armée qu'Alexandre avait déjà employé; c'est lui qui avait donné aux enfants de troupe ce nom d'épigones qui se retrouve dans l'armée ptolémaïque. Plus précisément, au témoignage de Justin, ces enfants remplaçaient dans l'armée leurs pères vieilliss, infirmes ou mécontents; et sans qu'Arrien le dise formellement, il semble bien que les 10.000 Macédoniens renvoyés en Macédoine sous le commandement de Cratère devaient être suppléés par leurs fils¹. Justin ajoute que cette coutume se perpétua chez les successeurs d'Alexandre; et si dans l'Égypte ptolémaïque le clérouque âgé, incapable de servir, n'était pas dépouillé de sa tenure², il était très vraisemblablement suppléé par un de ses fils, ancien ἐπίγονος, qui le remplaçait après sa mort. Par là l'institution des clérouchies était complétée : les Lagides trouvaient parmi les fils de clérouques des recrues exercées dès l'enfance³. Le métier des

1. ARRIEN, VII, 12, 2; JUSTIN, XII, 4, 5.

2. Cf. ci-dessus, p. 39.

3. Ce sont peut-être ces remplaçants, ces « surnuméraires » (BOUCHÉ-LECLEKCO, p. 40), qu'il faut voir dans les προσγράφοι connus par *P. Lond.* II, 218; *P. Goodsp.* 8; *P. Cairo* 10.366; auxquels il faut ajouter *P. Lond.* III, 879 et 881 (123 et 102 av. J.-C.) et une inscription de la collection Golenischeff; je n'ai pu trouver la petite brochure *Aus der Sammlung Golenischeff*, où PRIDIK l'a publiée et j'en dois le texte à l'amabilité de M. W. Schubart :

[Ὑπὲρ βασιλέως Πτολεμαίου καὶ
 βασιλέως Πτολεμαίου τοῦ
 ἀδελφοῦ καὶ βασιλίσσης
 Κλεοπάτρας τῆς ἀδελφῆς
 5 θεῶν Φιλοπατόρων οἱ δι'
 Ἱερωνύμου τοῦ ἀρχ[ις]ωμα-
 τοφύλακος καὶ στρατηγοῦ
 προσγρ[άφ]οι τρίτης
 σημέας.

Le terme technique σημέα, ou plus correctement σημαία, dont le sens doit être étymologiquement le même que celui du latin *vexillatio*, ne s'est encore rencontré qu'à propos des ἐπίγονοι; le mot σημῆτον, qui est vraisemblablement son substitut, est employé une fois avec le mot στρατιῶται, une autre fois avec le mot νεανισκοί, qui signifie très probablement « recrues » (cf. ch. III, p. 103, n. 9); peut-être les enfants de troupe (ἐπίγονοι), certains d'entre eux s'engageant dans l'armée (νεανισκοί), les remplaçants de clérouques ayant à se réentraîner aux exercices militaires (προσγράφοι) étaient-ils groupés en σημέα. Du rapprochement de *P. Lond.* III, 879, 880 et 1206, on peut conclure, semble-t-il, que les προσγράφοι n'étaient pas fils de clérouques, mais plutôt de τῆς ἐπιγονῆς; Panob-

armes devint ainsi héréditaire dans les familles de soldats établies dans la χώρα comme chez les μάχιμοι pharaoniques; la possession héréditaire du κληῖρος dans ces familles fut sans doute la conséquence légale du changement ainsi introduit dans les mœurs. Pour constituer ces familles de soldats, l'État fit même peut-être du passage des fils dans les corps d'ἐπίγονοι et de leur engagement éventuel la condition de la dotation cléroutique du père ¹. — Dès l'origine, certains des τῆς ἐπιγονῆς sont donc d'anciens ἐπίγονοι. Mais une difficulté subsiste encore. Lorsqu'un cléroutique n'avait qu'un fils, celui-ci le suppléait, le cas échéant, et lui succédait dans l'armée, parfois aussi au III^e siècle et toujours au II^e dans la possession du κληῖρος; mais que se passait-il quand le cléroutique laissait plusieurs fils? étaient-ils tous ἐπίγονοι? étaient-ils tous soldats? qui d'entre eux devenait cléroutique, après Philopator? Ce qui est sûr, c'est qu'ils ne devenaient pas tous soldats; autrement, il n'y aurait pas de τῆς ἐπιγονῆς; tous porteraient une qualification militaire. De deux choses l'une par conséquent : ou l'un des fils du cléroutique a été choisi comme futur ἐπίγονος, futur soldat et, après Philopator, futur cléroutique, — ou tous ses fils étaient ἐπίγονοι, et c'est parmi ces anciens ἐπίγονοι que l'État choisissait le suppléant ou le successeur du père dans l'armée (ou dans l'armée et dans la possession du κληῖρος à la fois, selon les époques). Cette seconde hypothèse est la plus vraisemblable, au moins pour la fin du III^e siècle et le II^e : autrement, quand tous les fils d'un cléroutique sans exception sont qualifiés pour hériter du κληῖρος, seul parmi eux l'ancien ἐπίγονος aurait été préparé à ses devoirs de cléroutique; il y aurait eu contradiction entre la situation de droit et la situation de fait. D'autre part, à toutes les époques, l'État a eu intérêt à donner comme suppléant ou successeur à un soldat infirme ou décédé

chounis est τῶν προσγράφων à 40 ans environ en 123 av. J.-C. (*P. Lond.* III, 879, ll. 20-1) et τῆς ἐπιγονῆς vers l'âge de 60 ans en 99 av. J.-C. (*P. Lond.* III, 1206, l. 16); son père, Totoès est encore τῆς ἐπιγονῆς en 113 (*P. Lond.* III, 880); cf. ci-dessus, p. 58, n. 2. Aussi verrait-on volontiers dans les προσγράφοι des τῆς ἐπιγονῆς de la seconde génération, petit-fils de cléroutiques, remplaçants désignés de τῆς ἐπιγονῆς déjà âgés ou indisponibles.

1. Cf. ci-dessus, p. 44.

l'homme présentant l'aptitude physique et militaire le plus développée. En obligeant tous les fils de clérouques à servir parmi les ἐπίγονοι, il se réservait la liberté de choisir entre eux celui qui se serait déjà montré le meilleur soldat. Mais si le suppléant ou successeur éventuel avait été choisi parmi les fils du clérouque à la fin de leur service comme ἐπίγονοι, ce choix n'aurait été définitif qu'après de longues années, étant sujet à changement, si un cadet était reconnu meilleure recrue que ses aînés; il aurait pu être prématuré et fâcheux, si les maladies ou les accidents diminuaient l'aptitude physique de l'ancien ἐπίγονος; la mort pouvait même priver l'armée du suppléant ou successeur primitivement désigné. Pour toutes ces raisons, tous les fils de chaque clérouque furent vraisemblablement tenus de servir parmi les ἐπίγονοι; mais c'est seulement après la mort du père que l'administration choisit parmi eux au III^e siècle le soldat qui le remplaçait, et qui parfois fut aussi son successeur dans la possession du κληρος; et c'est seulement après sa mort qu'à partir de Philopator tous se firent inscrire¹ comme successeurs éventuels dans le service et la clérouchie : alors, sauf exception, un seul était choisi par l'administration à la fois comme soldat et comme clérouque². Ainsi le passage dans les corps d'ἐπίγονοι apparaît comme une sorte d'éphébie, où les fils des clérouques, parmi lesquels seront pris les futurs soldats et les futurs clérouques, se préparent à leurs devoirs militaires éventuels; les τῆς ἐπιγονῆς constituent dans leur ensemble une réserve de recrutement pour l'armée régulière³; après leur service comme enfants de troupe, ce sont, sauf vocation militaire

1. *P. Lille*, 4, l. 32.

2. Peut-être se passait-il un certain temps entre la régularisation de la succession et l'affectation à un corps; dans cet intervalle, le nouveau clérouque aurait été τῶν οὐπω ὑπὸ ἱππάρχην; cf. une autre explication de cette expression, proposée ci-dessus, p. 42, n. 1.

3. C'est dire que cette solution de la question des τῆς ἐπιγονῆς est voisine de celle de Viereck; elle la précise en ce qui concerne la relation des τῆς ἐπιγονῆς aux institutions clérouchiques, et la complète en donnant une réponse au « quovis modo adjuncti legioni » de Schubart (p. 25). D'autre part, tandis que pour Viereck on est τῆς ἐπιγονῆς dès la naissance, je tendrais plutôt à croire que l'on ne porte cette qualification qu'après avoir passé par les corps d'ἐπίγονοι.

particulière, des civils qui vivent le plus souvent dans la χώρα, auprès de leur père, parmi les clérouques : aussi ne portent-ils aucune qualification militaire, excepté peut-être l'énigmatique λειτουργός¹.

VI

La considération des classes de population appelées à servir a dominé l'organisation générale de l'armée ptolémaïque comme de toutes celles de l'antiquité; le problème du recrutement s'y est subdivisé en autant de parties qu'il y a eu d'éléments constitutifs de l'armée. Dans le recrutement des corps indigènes et des corps mercenaires, les Lagides n'ont rencontré aucune difficulté; les populations indigènes étaient par nature des populations stables, attachées au sol de l'Égypte; quant aux mercenaires, c'était affaire d'argent. Mais Sôter et ses successeurs ont dû créer à la fois, ou peu s'en faut, leur armée régulière et la population dans laquelle elle se recrutait; ils trouvaient des soldats par l'engagement volontaire; ils les retrouvèrent toutes les fois qu'ils en eurent besoin, en les établissant en Égypte par l'institution des clérouchies; cette population militaire ne pouvait rendre cependant tous les services qu'on était en droit d'en attendre, que si le service militaire était une obligation héréditaire dans les familles de soldats; aussi les fils de clérouques durent-ils tous servir dans les corps d'enfants de troupe; lorsqu'après y être passés ils entraient dans la vie civile, l'État était toujours assuré de recruter parmi eux, le cas échéant, des soldats exercés et des clérouques. Le système parut assez bon pour qu'on l'étendît à certains corps mercenaires.

Grâce à lui, la mobilisation de l'armée fut facile et les Lagides eurent une forte armée active en temps de guerre, mais non une armée permanente. On peut résumer la comparaison du pied de paix et du pied de guerre dans le tableau suivant :

1. Λειτουργός, ayant le sens général de « qui remplit un service public », pourrait désigner celui des τῆς ἐπιγονῆς qui remplace son père de son vivant et doit lui succéder après sa mort.

RECRUTEMENT	PIED DE PAIX	PIED DE GUERRE
Régulier :	Garde.	Garde. Clérouques de la garde. Clérouques de la cavalerie. Clérouques de l'infanterie.
Mercenaire :	Garde. Quelques corps de cavaliers et de fantassins.	Garde. Les corps du temps de paix. Clérouques mercenaires. Mercenaires recrutés nouvellement.
Indigène :	ἐπίλεκτοι. μάχιμοι d'Alexandrie. ναυκληρομάχιμοι des postes du Nil. οἱ ἐν τῷ στρατιωτικῷ φερόμενοι.	ἐπίλεκτοι. μάχιμοι de l'armée et des troupes de marine. οἱ ἐν τῷ στρατιωτικῷ φερόμενοι.

Les subdivisions et les cadres de l'armée régulière sont donc les mêmes en temps de paix et en temps de guerre; ou plutôt, exception faite pour la garde, ils n'existent vraiment que lors de la mobilisation. Il n'y a pas de réserve, mais seulement une disponibilité dans l'armée ptolémaïque¹; et tous les renseignements qu'on possède sur elle peuvent servir au même titre à l'étude de son organisation interne.

1. Sur le sens des mots σύνταγμα et ἐπίταγμα, dans lesquels P. M. MEYER, pp. 4 et 27, a cru reconnaître l'active et la réserve, cf. ch. III, pp. 85 et 95.

CHAPITRE III

L'ORGANISATION INTERNE DE L'ARMÉE¹

Subdivisions, Commandement, Administration.

L'armée ptolémaïque est divisée en armée régulière, mercenaire et indigène, ainsi qu'il a été exposé au chapitre premier de cet ouvrage. L'organisation interne de ces grandes divisions est mal connue; on ne sait pour ainsi dire rien sur celle de l'armée indigène, à peine davantage sur celle des mercenaires; les renseignements dispersés et fragmentaires que l'on possède sur les corps réguliers ne peuvent être interprétés que par ce que nous connaissons du commandement et de la hiérarchie militaire².

I

COMMANDEMENT EN CHEF ET OFFICIERS GENERAUX

Le Commandement en Chef.

Le commandement suprême de l'armée appartient au roi, source de tout pouvoir, militaire comme civil et religieux;

1. Sur l'organisation interne de l'armée, cf. P. M. MEYER, pp. 22-7, pp. 64 sqq., pp. 82 sqq. *passim* (très peu sûr); BOUCHÉ-LECLERCQ, pp. 46-50. Pour la comparaison avec les institutions antérieures: RÜSTOW et KÖCHLY, notamment pp. 232 sqq.; H. DROYSEN, notamment pp. 107 sqq.

2. Encore est-il impossible de reconstituer la carrière d'un officier. A peine possède-t-on les fragments de deux *cursus*, à supposer que les personnes soient identiques: 1° celui d'Hérodès, d'abord ἡγεμὼν ἐπὶ ἀνδρῶν, puis στρατηγός (cf. ch. V, p. 142); 2° celui de Boëthos, stratège et épistratège de la Thébaine v. 135 av. J.-C., éponyme v. 129, sans doute en la même qualité (cf. ci-après, p. 79. Les dignités auliques sont des décorations, attachées aux personnes, non aux grades.

les Pharaons avaient commandé leurs armées; Philippe et Alexandre avaient été avant tout des chefs d'armée; les traditions égyptiennes et macédoniennes concourent donc à faire du roi le chef des forces de terre et de mer. Cette autorité suprême peut naturellement être déléguée; mais elle ne l'est pas de façon constante à un même fonctionnaire spécialisé dans le rôle de ministre de la guerre ou de commandant en chef. La préparation et la direction d'une guerre, le commandement des forces sur le pied de paix étaient vraisemblablement réglés par le roi et ses ministres; ils se les partageaient à l'amiable selon leurs aptitudes, leurs goûts et leurs ambitions; il n'y a dans toute l'histoire des Lagides aucune règle fixe à cet égard. Sôter s'est associé à Séleucus dans le commandement de l'armée égyptienne à la bataille de Gaza¹; de même Evergète a conduit personnellement certaines opérations de la troisième guerre syrienne, s'il est réellement l'auteur du fameux fragment des papyrus Petrie²; et il paraît bien avoir dirigé la campagne en Haute-Asie, pendant cette même guerre³; à Raphia (217), Philopator a peut-être commandé en chef, se portant de l'aile gauche, après qu'elle eût été rompue par Antiochus, au centre, mettant en mouvement la phalange et décidant ainsi de la victoire⁴; Sôter II a pris part aux campagnes de Syrie⁵. Dans d'autres cas, ce sont des ministres ou des favoris qui commandent l'armée : Scopas conduit les opérations en Cœlè-Syrie vers 199-8⁶; Polycrate, bien qu'il ait été peu belliqueux aux temps de sa faveur en dépit de son passé, paraît avoir mené la répression des troubles vers 186-4⁷; dans la campagne contre Démétrios I^{er} (152-50), Philométor confie le commandement des troupes à Galaistès⁸; dans les événements de 48-7,

1. BOUCHÉ-LECLERCQ, I, p. 49.

2. *P. Petr.* II, 32, (a) = III, 143, avec un nouveau fragment et le commentaire de SMYLY.

3. BOUCHÉ-LECLERCQ, I, pp. 251-2.

4. POLYBE, V, 65, 9.

5. BOUCHÉ-LECLERCQ, II, pp. 98 sqq.; il est vrai qu'à cette époque Sôter II est roi de Chypre.

6. *Id.*, I, pp. 359 sqq.

7. *Id.*, *ibid.*, p. 396.

8. *Id.*, II, p. 47.

c'est Achillas qui commande les troupes égyptiennes¹; parfois les ministres se réservent un rôle plus modeste : Sosibios ne commande que la phalange à la bataille de Raphia². Il est vraisemblable que le commandement et l'administration de l'armée en temps de paix retombent plus sur les ministres que sur le roi; on en a la preuve pour le règne de Philopator, nature molle et efféminée, il est vrai : la grande réorganisation de l'armée qui précède en 218 la guerre contre Antiochus est dirigée par Sosibios et Agathocle³; Scopas, vers 200, s'occupe personnellement du recrutement et se rend en Etolie, son pays, où il lève des mercenaires⁴; plus tard, vers 187, le belliqueux eunuque Andronicos, ami d'enfance d'Epiphane, intéresse le roi malgré Polycrate aux choses de l'armée et va lui-même en Grèce recruter des mercenaires⁵. Les rois, quand leur âge le leur permet ou quand leur caractère les y porte, les régents, les ministres ou les favoris sont selon les époques et les circonstances les chefs de l'armée égyptienne.

Les Stratèges⁶.

Le commandement supérieur a sous ses ordres immédiats des officiers généraux, nommés στρατηγοί, stratèges. Ce mot désigne à la fois un grade et une fonction; il désigne un grade, le plus haut de la hiérarchie, conformément à son sens originel, purement militaire; il indique aussi les fonctions confiées aux officiers de ce grade, mais non sans quelque confusion et incertitude parce que ces fonctions varient : tantôt elles ne sont que militaires, et l'on pourrait dresser toute une liste de ces stratèges connus par des auteurs, si l'on était sûr que les historiens et érudits anciens se servent toujours du mot στρατηγός et de sa

1. Id., *ibid.*, pp. 181 sqq., *passim*.

2. POLYBE, V, 63.

3. POLYBE, V, 63 sqq.

4. BOUCHÉ-LECLERCQ, I, pp. 359-60.

5. Id., *ibid.*, pp. 395-6.

6. Sur les stratèges en général, BOUCHÉ-LECLERCQ, III, pp. 136 sqq.

traduction *praefectus* au sens technique¹; tantôt, le rôle du stratège s'élargit; il commande une circonscription territoriale de l'Égypte, un nome; le nome n'est pas seulement une subdivision de région militaire, c'est l'unité administrative de l'Égypte à tous les points de vue, civil, financier et judiciaire aussi bien que militaire; le stratège est en tout le délégué du pouvoir royal; et les titulaires de ces fonctions nommés dans les inscriptions et les papyrus sont en général les seuls qu'on puisse considérer à coup sûr comme élevés au grade de stratège.

La stratégie égyptienne, au second sens du mot, est toute militaire par son origine et le reste par certaines de ses fonctions. Il semble qu'elle remonte à Alexandre; au témoignage d'Arrien², celui-ci confia l'administration de l'Égypte à deux personnages, Doloapsis et Pétisis, auxquels l'historien donne le titre de nomarques; quant à l'armée d'occupation, elle fut commandée par deux stratèges, Peukestas et Balacros; les nomarques avaient chacun une circonscription ou l'eurent du moins pour un temps; aucune division territoriale n'est indiquée pour les armées, ni les stratèges; et Arrien n'établit aucune relation entre ces officiers et les nomarques. On ne peut pas néanmoins ne pas être frappé de ce fait qu'il y a deux nomarques comme il y a deux stratèges; et d'autre part, bien qu'Arrien nomme Doloapsis et Pétisis avant tous les autres fonctionnaires, il n'est pas admissible qu'au lendemain de la conquête ces indigènes n'aient pas été placés sous les ordres des généraux macédoniens; d'autant moins qu'au point de vue financier, ils sont subordonnés à Cléomène de Naucratis, en qui on peut voir l'ancêtre du diécète. Les stratèges sont donc à l'époque d'Alexandre les commandants en chef du corps d'occupation et surveillent vraisemblablement l'administration des

1. Cléonidas (PLUT., *Démétr.* 15); Cillès (DIOD., XIX, 93); Léonidas (DIOD., XX, 49); Antiochos, Xantippos (HIERON., *in Dan.* 41); Panaitolos (POLYBE, V, 61, 5); Dioscoride (DION CASS., 52, 41); Sérapion (APP., *Guer. Civ.* 4, 61); Dosithée, Onias (JOS., *c. Apion.* II, 5); Hégélochos (DIOD., XXIV, 20); Charmade, *praefectus* (FRONTIN *Strat.*, III, 2, 41); sans compter les officiers, généraux probablement, auxquels les auteurs ne donnent pas de grade.

2. ARRIEN, III, 5, 2 sqq. Au contraire, BOUCHÉ-LECLERCQ, III, p. 436, voit dans les nomarques les prédécesseurs des stratèges.

nomarques, sauf en matière financière. Leur situation n'est pas très différente de ce qu'elle sera plus tard : seulement, sous les Ptolémées, leur nombre s'est multiplié avec celui des nomes ; et d'autre part, les fonctions du nomarque se sont restreintes jusqu'à se borner à l'administration du domaine royal, lorsque le stratège ne les cumule pas avec les siennes propres¹ ; l'administration financière, dirigée d'Alexandrie par le diocète, continue d'échapper presque entièrement à la surveillance du stratège ; celui-ci a une part du pouvoir judiciaire en matière civile ; il dirige et surveille, quand il ne l'exerce pas, la justice criminelle ; il est le chef de la police ; enfin, et c'est ce qui nous intéresse particulièrement ici, il commande toutes les troupes du nome, circonscription militaire en même temps que civile². Les fonctions du stratège sont donc judiciaires, policières et militaires ; s'il rend la justice, c'est que dans l'Égypte ptolémaïque, tout fonctionnaire la rend³, avec une compétence dont l'étendue varie selon son rang dans la hiérarchie administrative ; ayant à assurer l'ordre, il commande toute la force armée du nome ; en un mot, son rôle est originairement et essentiellement un rôle militaire.

Ce caractère de la stratégie égyptienne est resté très nettement marqué dans les fonctions des stratèges des possessions

1. Hermias, dans : *P. Paris*, 15, l. 20 (120 a. C.) et *P. Tor.* 1, l. 14 (117 à C.).

2. On ne sait presque rien sur l'organisation militaire territoriale de l'Égypte propre. Les clérouques étaient évidemment répartis par nomes et placés sous l'autorité du stratège par conséquent. (Cf. *P. Tebt.* I, 79, ll. 86 sqq, 61 (a), ll. 31-2). L'armée active du temps de paix occupait des camps, ὑπαιθρα, non fortifiés (e. g. à Ptolémaïs, *P. Amh.* II, 36, v. 135 a. C.) et des places fortes, προύρια, les unes très importantes, dont le commandant (προύρχος) est ἡγεμὼν ἐπ' ἀνδρῶν (e. g. Hermoupolis magna, *Bull. Soc. Arch. Alex.*, 1908, n° 10; Syène, STRACK 95), les autres de médiocre intérêt (e. g. Soknopaiou Nêsos, *P. Amh.* II, 43, ll. 16-7, en 173 av. J.-C.); quelques postes devaient même avoir un effectif très réduit (e. g. l'*hydreuma* du Paneion d'Apollonopolis Magna, *C. I. G.* 4836 c, Add. p. 1215 = DITT., *O. G. I. S.* 38). Quant aux mouvements de troupes, on rencontre les expressions : οἱ ἀποσταλέντες..... pour les expéditions extérieures ; ἡ διαδοχὴ, pour la relève des stations pour la chasse (cf. ci-après p. 75, n. 6) ; οἱ παρεφεδρεύοντες (*P. Amh.* II, 36, l. 8, v. 135 a. C.), pour les cantonnements et services de garde en dehors des garnisons habituelles des troupes. Les troupes des garnisons se disent οἱ ἐν..... τασσόμενοι, αἱ ἐν..... δυνάμεις, οἱ ἐν..... στρατευόμενοι, οἱ ἐν..... ...στρατιῶται, etc.

3. BOUCHÉ-LECLERCQ, IV, p. 244.

extérieures¹. Ces possessions extérieures sont en effet à proprement parler des pays tributaires, sauf peut-être celles de la mer Erythrée, tout au moins au sud de Berenikè Troglodytikè, qui ont été avant tout des stations de chasse. Tribut à part, ces pays s'administrent librement, là où il y a des cités autonomes; quand il n'en existe pas, le stratège envoie des délégués, soit permanents, soit en mission spéciale, qui administrent directement le pays; ce cas excepté, le stratège n'est que le commandant des forces militaires, qui servent à assurer la rentrée de l'ἐσφορά et à occuper les points stratégiques². Toutes les possessions et les villes ne sont pas cependant gouvernées et occupées par un stratège. Il faut distinguer entre les fonctions indiquées par les expressions : ὁ τεταγμένος ἐπὶ..., ὁ ἐπὶ τῆς πόλεως, ὁ φρούραρχος..... et les grades, qui ne sont pas identiques pour des fonctions analogues et varient avec l'importance des commandements³. On ne sait si le Libyarchès⁴ qui commandait en Libye (Cyrénaïque), lorsque ce pays ne formait pas un royaume, était un stratège; l'incertitude est la même pour le gouverneur de la Coèlè-Syrie⁵, et celui de la Cilicie et du littoral de l'Asie Mineure, bien que l'étendue de ces régions rende le fait vraisemblable⁶; à Théra, plus importante par sa situation maritime que par elle-même, c'est un navarque qui paraît joindre à ses fonctions celle de στρατηγὸς τῆς πόλεως⁷. Il en va autrement pour les autres possessions. L'Hellespont et le littoral de la Thrace, qui ont appartenu aux Ptolémées sous Evergète, étaient gouvernés par un stra-

1. Cf. App. III, liste des stratèges.

2. BOUCHÉ-LECLERCQ, III, 141. Sur les possessions extérieures, BÉLOCH, *Griech. Gesch.* III, 2, pp. 248-286.

3. Cf. App. III, liste des gouverneurs de possessions.

4. POLYBE, XV, 25 a, 9 : Philammon, le seul titulaire connu.

5. POLYBE, V, 40, 1 : Théodotos, ὁ τεταγμένος ἐπὶ Κοίλης Συρίας (Philopator); — ID., *ibid.*, 61, 8 : Nicolaos, ὁ παρὰ Πτολεμαίου (sc. Philopator) στρατηγός; — ID., *ibid.*, 60, 9, Léontios, ὁ ἐπὶ τῶν ὅλων, avec des ἡγεμόνες κατὰ μέρος sous ses ordres; — JOSÈPHE, *Antiq. jud.* XII, 4, 9 : ἡγεμόνες et ἐπίτροποι (sous Epiphane?).

6. BOUCHÉ-LECLERCQ, I, pp. 198 et 263.

7. Sur Théra: HILLER v. GÄRTRINGEN, *Thera*, Berlin 1899, I. Sur les troupes : P. M. MEYER, p. 24; mais il n'est pas certain que les soldats de I. G. XII, 3, n. 327 = STR., *Arch.*, I, 13 soient tous des mercenaires; l'inscription date d'Epiphane (cf. *P. Hib.*, I, p. 350, n° 22). Gouverneur : (Hermaphilos?), fils de Philostratos. Cf. App. III, liste des gouverneurs (στρατηγὸς τῆς πόλεως) et des navarques.

tège¹. Enfin la stratégie de Chypre a été le premier de tous les commandements méditerranéens². Placée sous le protectorat de Sôter en 313-2, perdue en 306, reprise en 295 sur Démétrius, ce fut avec la Cœlè-Syrie pendant toute la dynastie la possession à laquelle tinrent le plus les Lagides; elle fut gouvernée de 114 à 108 par Ptolémée Alexandre, le frère de Sôter II; depuis 108 par Sôter II, jusqu'à ce que les Alexandrins le rappelaient en 88³; enfin, en 80, elle fut érigée en royaume en faveur d'un fils illégitime de ce roi, ce Ptolémée auquel on ne connaît pas de surnom⁴; il régna jusqu'à ce que les Romains procédassent à son expropriation⁵ à l'instigation de Clodius, (58). Jusqu'en 108, Chypre resta gouvernée par un stratège qui porte parfois sous Evergète II le nom de στρατηγὸς αὐτοκρατωρ⁶; Ptolémée Alexandre fut au dire de Pausanias⁷ στρατηγός, bien qu'il semble avoir été traité en roi⁸; c'est Sôter II qui porta vraisemblablement le premier le titre de roi de Chypre, donné plus tard officiellement à son fils. Les fonctions du stratège de Chypre ne sont pas seulement militaires; elles s'accroissent au cours de la domination égyptienne sur l'île; tous les pouvoirs finissent par être réunis entre les mains du stratège; le gouvernement équivaut à une véritable vice-royauté. Le gouverneur devient ἀρχιέρεις sous le règne d'Epiphanè⁹: de quels cultes? on l'ignore, mais on est tenté de croire qu'il s'agit des cultes dynastiques, si développés en Égypte et dont l'existence à Chypre

1. Sur la Thrace: BOUCHÉ-LECLERCQ, I, pp. 261-3; 278-80; 293, n. 1. Seul gouverneur connu: Ἰππομέδων ὁ κατασταθεὶς ὑπὸ τοῦ βασιλέως Πτολεμαίου (sc. Everg. I) στρατηγὸς ἐπὶ τοῦ Ἑλλησπόντου καὶ τῶν ἐπὶ Θράκης τόπων (*Ath. Mitt.* XVIII [1893], pp. 346 sqq., décret de Samothrace)

2. Sur Chypre, P. M. MEYER, pp. 49; 66; 92 sqq.; BOUCHÉ-LECLERCQ, I, 44-5; 88; 260-1; 263; II, 92, 121-3; 137. Cf. App. III, liste des gouverneurs de Chypre.

3. BOUCHÉ-LECLERCQ, II, pp. 92; 97; 110-111.

4. Id., *ibid.*, pp. 120-1.

5. Id., *ibid.*, p. 137.

6. Cf. App. III, liste des stratèges généralissimes.

7. PAUSANIAS, I, 9, 2: les mots τῶι λόγῳ, s'opposant à τῶι ἔργῳ, servent à distinguer de la raison réelle le prétexte sous lequel il est envoyé à Chypre.

8. Par Antiochus Grypos: STR. 148.

9. Polycrate d'Argos; cf. App. III, liste des gouverneurs de Chypre.

est établie¹; les soldats groupés en *κοινὰ*² sont dévoués à ces cultes, et il serait naturel que le commandant en chef des troupes fût le grand-prêtre de son souverain divinisé; même en l'absence de preuve formelle, le fait reste infiniment probable. Sous le règne d'Evergète II³ le titre et les fonctions de navarque s'ajoutent à ceux de stratège et de grand-prêtre; les forces de terre et de mer sont réunies sous un commandement supérieur unique; la politique des Lagides n'est plus assez active dans la Méditerranée, et notamment dans les Cyclades, pour que le navarque reste le personnage important qu'il était au siècle précédent; l'intérêt politique et naval se concentre autour de Chypre; et dans ces conditions, il y a avantage à donner au même personnage les pouvoirs maritimes et militaires.

A l'autre extrémité de l'empire des Ptolémées se trouvait une stratégie, importante au III^e siècle, qui semble s'être fondue plus tard dans l'épistratégie de la Thébaidé; c'est la stratégie « pour la chasse », l'emploi de *στρατηγὸς ἐπὶ τῇ θήρᾳ*⁴. Elle intéresse particulièrement l'histoire de l'armée; ce ne fut pas seulement l'une des missions confiées aux stratèges; elle fut créée (son nom l'indiquerait à défaut du témoignage de Strabon⁵) pour capturer les éléphants nécessaires à l'armée égyptienne; les Lagides ne pouvaient tirer ces animaux de l'Inde, éloignée et séparée d'eux par l'empire séleucide; ils en organisèrent la chasse dans les régions éthiopiennes, avec lesquelles ils communiquaient non par le Nil, encombré de cataractes, défendu peut-être par des populations belliqueuses, mais par la mer Erythrée. Cette mer, route de l'Océan Indien, a été dans l'antiquité une route commerciale d'une importance considérable, la voie d'importation dans les pays méditerranéens de l'ivoire, des épices et de tous les produits de l'Arabie, de la côte orientale d'Afrique, même de l'Inde et plus tard de la

1. Mélancomas l'Aitolien, ἐπὶ πόλεως de Kition, est prêtre du culte dynastique : C. I. G. 2621 = Str. 122 (Everg. II).

2. Sur ces *κοινὰ*, cf. pl. bas chap. IV, p. 124, et chap. V, pp. 144 et 159-60.

3. Cf. App. III, liste des gouverneurs de Chypre, à compter de Crocos.

4. STRABON, XVI, 4, 5 et 15; cf. BOUCHÉ-LECLERCQ, pp. 11-2, et P. M. MEYER, p. 17.

5. STRABON, XVI, 4, 5 (769).

Chine, en concurrence avec celle du golfe Persique¹. Aussi, lorsque les éléphants africains de Philopator eurent été mis en déroute par les éléphants asiatiques d'Antiochus, plus grands et plus forts qu'eux², le littoral de la mer Erythrée ne fut-il pas abandonné; et vers la fin de la dynastie, on retrouve après une longue lacune dans l'histoire de ces établissements le titre de commandant sur les mers Erythrée et Indienne parmi ceux de l'épistratège de la Thébaïde³. On ne sait si le chef des expéditions ἐπὶ τῇ θήρᾳ fut dès le début un officier du grade de stratège; les premières explorations et la fondation de la station Ptolémaïs Epithèras remontent au règne de Philadelphie; le premier explorateur fut Satiros, le fondateur de Ptolémaïs Epithèras fut Eumédès; Strabon⁴ ne les qualifie pas de stratèges, non plus que leurs successeurs; c'est seulement à partir du règne de Philopator que l'envoi d'un stratège est établi⁵. Le stratège partait à la tête d'une relève des postes, διαδοχή⁶, et était désigné, semble-t-il, par le titre de διάδοχος⁷ jusqu'à son entrée en fonctions. L'exemple de Lichas montre que le même personnage pouvait être placé à plusieurs reprises à la tête de la station « pour la chasse⁸ ». Après le règne de Philopator, on ne connaît plus aucun titulaire de ces fonctions. Une inscription atteste cependant le développement des échanges commerciaux entre les régions de la mer Erythrée et Coptos au II^e siècle⁹, et il est vraisemblable que les fonctions du stratège ont été réunies au commandement sur les mers Erythrée et Indienne¹⁰ : le navarque des Cyclades était, on l'a vu, stratège de Théra.

1. Sur cette question en général : MOMMSEN, *Les provinces...*, trad. fr., pp. 216 sqq.; HEYD, *Commerce du Levant*, t. I; SCHWARTZ, *Eine Welthandelstrasse*, dans : *Jahrb. f. Philologie*, 1892, pp. 635-653; NISSEN, *Der Verkehr zw. China u. das röm. Reich*, 1893, pp. 17-8; VIDAL DE LA BLACHE, *Les voies de commerce dans la géographie de Ptolémée*, dans : *Comptes-rendus Acad. Inscr.*, 4^e S., XXIV [1896], pp. 456-483; BOUCHÉ-LECLERCQ, III, pp. 242-5 et 321.

2. POLYBE, V, 84, 3-7.

3. Cf. App. III, liste des stratèges : Kallimachos.

4. STRABON, XVI, 4, 15 (774).

5. Cf. App. III, liste des fonctionnaires ἐπὶ τῇ θήρᾳ.

6. *P. Petr.*, II, 40 (a), I, 15, cf. III, 53 (g).

7. STRACK, *Arch.*, I, 18 (Philopator).

8. STRACK, 56 : ἀποσταλὲς ... τὸδε δεύτερον.

9. STRACK, 109 (Everg. II).

10. Cf. ci-dessus, note 3.

Autour du grade de stratège se groupent trois autres grades, qui se définissent d'après lui : ceux de vice-stratège, d'hypostratège et d'épistratège. On ne connaît qu'un exemple du premier, à Chypre¹; son existence est peut-être en relation avec la présence de Ptolémée Alexandre ou de Sôter II à la tête du gouvernement de l'île. L'hypostratégie ne se rencontre qu'à Memphis et à Thèbes; peut-être était-ce un régime particulier aux deux capitales; mais on ne voit pas en quoi consistait cette fonction². On ne connaît qu'une épistratégie, celle de la Thébaidé³. C'est un grand commandement militaire, dont l'existence est constatée dès le règne de Philométor⁴. La Thébaidé a toujours occupé une place à part dans l'Égypte ptolémaïque; c'était l'ancien royaume de la Haute-Égypte, foyer du nationalisme égyptien, en révolte presque perpétuelle contre le gouvernement des Lagides à partir du règne de Philopator et de l'armement des indigènes pour la lutte contre Antiochus le Grand; afin de faciliter le maintien de leur domination sur cette région, les Ptolémées furent amenés à en remanier les divisions administratives; et l'ancien territoire de Thèbes fut partagé en deux districts, le Périthèbas et la ville, le premier confié à un stratège, la seconde à une sorte de préfet militaire, le *θηβαρχης*⁵. Il se peut qu'il faille attribuer ce remaniement à Philométor, et il fut peut-être aussi le fondateur de l'épistratégie de la Thébaidé; les deux mesures se complètent : augmenter les subdivisions territoriales, c'est rendre plus aisé le maintien de l'ordre, mais c'est aussi émietter l'autorité; la création d'un grand commandement militaire supérieur aux stratégies palliait cet inconvénient; elle a pu être contemporaine de la première réforme, elle a pu aussi la suivre. Elle a été vraisemblablement précédée par l'institution d'un stratège généralissime, *στρατηγὸς ἀποκράτωρ*;

1. Cf. App. III, liste des vice-stratège et hypostratèges.

2. P. M. MEYER, pp. 89-91; BOUCHÉ-LECLERCQ, III, pp. 140-1.

3. Cf. App. III, liste des épistratèges.

4. Peut-être y avait-il un stratège de la Haute-Égypte sous Evergète 1^{er} : Lysimaque, frère de Sôter, aurait été titulaire de cette charge en l'an 7 du règne (KRALL, *Sitzb. d. Berl. Akad.*, 1884, p. 366).

5. Cf. App. III, liste des Thèbarques.

ce titre, porté parfois à Chypre par le stratège sous Evergète II, se retrouve en Thébaidé à une date inconnue¹; celui d'épistratège est d'un usage constant depuis Philométor jusque dans le cours du premier siècle. Quel qu'ait été le titre, les fonctions ont dû être identiques : stratèges généralissimes et épistratèges commandent les forces militaires de la Haute-Égypte et sont par conséquent d'un grade supérieur aux stratèges des nomes du Sud; ils peuvent aussi assumer en même temps que les fonctions d'épistratège celles de stratège d'un ou de plusieurs des nomes placés sous leur commandement; ils exercent une véritable vice-royauté, qui finit par comprendre au premier siècle le commandement des flottes sur les mers Erythrée et Indienne²; lorsque Chypre est gouvernée par des princes de la famille royale ou transformée en royaume, c'est l'emploi le plus élevé où puisse parvenir un général égyptien.

Les Éponymes.

Avant de passer aux officiers supérieurs, il est nécessaire d'étudier une catégorie d'officiers, qui n'ont peut-être pas tous porté le même grade; ce sont les éponymes, qui ont donné leur nom à des détachements³. On rencontre fréquemment dans les textes des soldats dont le nom et l'*origo* sont suivis de la mention du corps auquel ils appartiennent; parfois c'est le nom technique de la grande division de l'armée dont ils font partie : τοῦ ἀγῆματος⁴, τῶν μισθοφόρων ἰππέων⁵, par exemple; parfois aussi celui de leur corps : τῆς τετάρτης ἱππαρχίας⁶; plus souvent, c'est

1. Cf. *ibid.*, liste des stratèges généralissimes.

2. Cf. *ibid.*, liste des stratèges et épistratèges; et ci-dessus, p. 75.

3. Sur ces éponymes, cf. P. M. MEYER, pp. 22 sqq., qui voit en eux des *ξενολόγοι* et se contente de les appeler « Regimentskommandeure »; BOUCHÉ-LÉCLERCQ, p. 49, n. 4; WILCKEN, dans : *Archiv* III, p. 522, a bien vu que la question du grade devait être posée; mais sa conclusion ne peut être adoptée entièrement, étant donné surtout les sens divers du mot ἡγεμών; sur ce point cf. ci-après, pp. 83-4.

4. E. g. *P. Petr.* III, 12, l. 16.

5. E. g. *Archiv*, I, p. 65, l. 26.

6. E. g. *P. Petr.* III, 112 (e), col. II, l. 4.

celui d'un chef, par exemple : τῶν Ἀνδρίσκου, τῶν Ἑτεωνέως¹. Que sont ces éponymes ?

La première question qui se puisse poser à leur propos, c'est de savoir s'ils sont vivants et exercent encore un commandement ou si leur nom est celui d'hommes illustres dans l'histoire militaire, notamment à l'époque d'Alexandre². Cette seconde hypothèse serait assez séduisante : il paraîtrait naturel que les Lagides aient cherché à rendre durable le souvenir des officiers qui s'étaient illustrés à leur service ou à celui d'Alexandre ; et les noms de certains détachements, τῶν Ἀλεξάνδρου³, τῶν Πτολεμαίου⁴, par exemple, qui semblent leur attacher comme un titre honorifique le souvenir du grand conquérant ou du roi, viendraient à l'appui de cette explication. Un certain nombre de faits rendent cependant la première hypothèse plus vraisemblable. L'expression τῶν δεῖνος n'est pas la seule employée quand on se sert des éponymes dans les textes militaires ; on connaît aussi des τῶν ὑπὸ Φυλίας, qui sont appelés ailleurs les τριακόντάρουροι Φυλιέως⁵, — des μετ' Ἀγλαομάχου⁶ : l'emploi de ὑπὸ et de μετὰ paraît exclure l'hypothèse que ces officiers ont disparu. Les corps à éponymes changent de nom, et on possède des exemples de détachements qui, ne portant plus celui de leur éponyme primitif, n'ont pas encore reçu, semble-t-il, de nouvelle désignation : τῶν πρότερον μετὰ Δρύτωνος⁷, τῶν πρότερον Εὐμήλου⁸. Les fils des éponymes sont associés à leur commandement, probablement avec survivance, et l'on voit en effet qu'ils leur succèdent : τῶν Πυθαγγέλου καὶ Πτολεμαίου τοῦ υἱοῦ αὐτοῦ⁹ ; τῶν Ἑτεωνέως¹⁰ et τῶν Πτολεμαίου τοῦ Ἑτεωνέως¹¹. Les noms des éponymes

1. E. g. *P. Petr.* III, 12, l. 13 ; — 21 (*d*), l. 4.

2. BOUCHÉ-LECLERCQ, *loc. laud.*

3. *P. Hib.* I, 36, ll. 3-4, 13-14, 14, 21-22 ; — 97, ll. 5-7.

4. *P. Petr.* III, 5, (*b*), l. 11.

5. *P. Petr.* II, 38 (*a*), cf. III, 34 (*b*), l. 7. — *P. Tebt.* I, 62, ll. 46 sqq.

6. *Bull. Soc. Arch. Alex.*, 1908, n° 10 = LESQUIER, *Rev. Phil.*, 1908, p. 215, col. 1, l. 49. Cf. PERDRIZET, dans : *R. E. A.*, 1908, pp. 336 sqq.

7. *Ibid.*, col. I, l. 35-6.

8. *P. Leid.* C, ll. 2-3.

9. *P. Magd.* 1, ll. 1-2

10. E. g. : *P. Petr.* III, 11, ll. 13 et 33.

11. *Ibid.*, III, 77, ll. 4-6.

varient avec les générations¹. Enfin, certains des éponymes sont connus autrement que par l'expression τῶν δεῖνος comme officiers vivant à l'époque où des corps portent leur nom : Lichas, par exemple, éponyme du règne d'Evergète est στρατηγὸς ἐπὶ τῇ θήρᾳ pour la seconde fois sous le règne de Philopator et probablement après 217²; Boèthos est en 135 avant J.-C. stratège et épistratège de la Thébaidé³ et à la date de 129 on connaît un τῶν Βοηθοῦ⁴. Dans ces conditions, il est évident qu'une partie au moins des éponymes ont commandé les corps qui portent leur nom à l'époque même où il sert à désigner ces corps; il se peut que les premiers éponymes aient appartenu à l'armée d'Alexandre, et qu'ils aient passé dans les troupes de Ptolémée; plus tard, ils furent remplacés par d'autres chefs et leurs noms disparurent; et il en fut vraisemblablement ainsi pendant toute la durée de la dynastie.

Quels étaient donc les grades et les fonctions des éponymes? Ont-ils été toujours et partout les mêmes? Les grades les plus élevés dans la hiérarchie militaire qu'on ait jusqu'ici rencontrés avec la qualification τῶν δεῖνος sont ceux d'ilarque dans la cavalerie et de chiliarque dans l'infanterie; on ne connaît aucun ἱππάρχης τῶν δεῖνος, aucun ἡγεμὼν τῶν δεῖνος, à plus forte raison nul στρατηγὸς τῶν δεῖνος. L'éponyme paraît donc avoir pu être hipparque, ἡγεμὼν et stratège. En réalité, il n'a jamais été hipparque : car l'hipparchie n'a pas d'éponyme; elle est désignée soit par un numéro, soit par un ethnique⁵. L'éponyme a donc pu être ἡγεμὼν et stratège; et, comme il n'y a pas dans la cavalerie de grade intermédiaire entre celui d'hipparque et celui de stratège, tout éponyme connu par la mention ἱλάρχης τῶν δεῖνος est un stratège; dans l'infanterie existent au-dessus du grade de chiliarque ceux d'ἡγεμὼν, au sens d'officier supérieur de rang équivalent à celui d'hipparque⁶, et de stratège : l'éponyme peut être l'un ou

1. Cf. pp. 80-1 et App. III : liste des éponymes.

2. STRACK, 56 (Philopator).

3. *P. Amh.* II, 36.

4. *P. Goods.* 6. L'identité est très probable.

5. Cf. ci-dessus, ch. I^{er}, pp. 12-3.

6. Cf. ci-après, p. 84.

l'autre. Mais ce n'est pas à dire que tous les éponymes sont ἡγεμόνες ou stratèges : rien ne prouve *a priori* que l'ilarque dans la cavalerie, le chiliarque dans l'infanterie ou des officiers inférieurs à eux n'ont pas donné leur nom à la fraction qu'ils commandaient ; en fait, les chiliarchies n'ont pas d'éponyme, mais sont numérotées¹ ; il en est de même de l'hécatontarchie, si j'interprète bien un papyrus inédit où on lit : Μιδοκρίτου... υκου || τῶν Πολυκράτου(ς) τῆς ἡ (sc. ὀγδόης) ῥ (sc. ἑκατονταρχίας) ἀγῆ-(ματος) Μακεδονικῶν² ; mais ce n'est pas le cas de toutes les subdivisions de l'infanterie et l'on connaît une unité intermédiaire entre l'hécatontarchie et la chiliarchie, qui est désignée par le nom d'un éponyme, ajouté peut-être au terme technique de σύνταγμα ou d'ἡγεμονία³ ; on ne sait rien sur la façon dont les subdivisions de l'hipparchie étaient distinguées les unes des autres, et il se peut qu'il ait existé dans la cavalerie des éponymes d'un grade inférieur à celui d'hipparque. On comprend dès lors qu'il soit presque impossible, en l'absence d'indications directes des textes, de classer par grade les nombreux éponymes connus⁴. On peut cependant considérer comme des stratèges ceux qui commandent des détachements d'armes diverses à des dates très voisines les unes des autres, et c'est peut-être le cas d'Étéoneus sous Evergète et Philopator ; et ceux qui ont sous leurs ordres des ilarques, des épilarques ou des hipparques⁵, par exemple : Zoïlos, sous Philadelphie et Evergète ; Hippocratès, sous Philadelphie, Evergète et Philopator ; Andrisco, Pythagélos et son fils et peut-être Damon, sous Evergète ; Étéoneus, déjà cité, et Lichas, sous Evergète et Philopator. Ceux qui ont eu pour subordonnés des chiliarques ont été des stratèges ou des ἡγεμόνες de l'infanterie : Alexandros, sous Philadelphie

1. Cf. ci-après, p. 94.

2. Papyrus inédit de Tebtunis (momie 12, 3 (a), ll. 4-5), dont je dois communication à l'amabilité de M. J. Gilbert Smyly.

3. Cf. ci-après, pp. 95-6, et *Addendum*.

4. Liste des éponymes à l'App. III. Le classement donné par P. M. Meyer, pp. 23-5, doit être laissé de côté ; sur le moyen de distinguer les réguliers des mercenaires, cf. pl. bas, ch. IV, pp. 107-8.

5. Il se pourrait que des textes fissent plus tard connaître des hipparques τῶν δεῦνος.

et peut-être dès Sôter, Andriscos, Eurymédon et Nicanor, sous le règne d'Evergète, rentrent dans cette catégorie. Enfin, on peut voir avec une quasi-certitude des officiers subalternes d'infanterie, supérieurs toutefois aux hécatontarques et appelés peut-être ἡγεμόνες, dans les éponymes de συντάγματα ou corps semblables : Patrôn, Idaïos, sous Evergète¹ ; Komanos, Atthianaphas et Sthénélaos, Diados et ses fils, Pasinos et Dryton au II^e siècle. Ce sont les seuls résultats précis qu'on puisse aujourd'hui obtenir en ce qui concerne le grade des éponymes.

L'usage de distinguer un corps par le nom de son chef vient probablement des armées mercenaires, où les officiers subalternes et supérieurs amenaient un contingent dont ils conservaient le commandement². Il n'en faut pas conclure que les éponymes ptolémaïques ne commandent que des corps mercenaires : il y a eu des réguliers et des mercenaires, et peut-être à la fois, dans le détachement d'Étéoneus³; et l'on ne connaît que des réguliers dans les détachements d'Esopos, de Ménélaos, d'Hippocratès (Philadelphie, Evergète et Philopator) et de Phyleus (Evergète)⁴. Les détachements à éponymes peuvent donc appartenir à l'armée régulière et même être formés de réguliers et de mercenaires à la fois; ce dernier cas est cependant moins vraisemblable dans les grandes guerres, comme celle de Philopator contre Antiochus le Grand : l'ordre de bataille de Raphia, tel qu'il est connu par Polybe⁵, assigne en effet une place et un rôle nettement distincts dans le combat aux réguliers et aux mercenaires. Les *unités tactiques* à éponymes ne sont naturellement formées que des uns ou des autres exclusivement.

Les éponymes, et peut-être tous les officiers supérieurs, semblent avoir pu s'associer dans le commandement d'une unité tactique ou d'un détachement; par exemple on voit au II^e siècle,

1. Mais cf. *Addendum*.

2. H. DROYSSEN, pp. 80-81; pour l'armée ptolémaïque, cf. ch. IV, p. 133.

3. P. Petr. III, 11, ll. 15 et 33; — 21 (d), l. 4; — 112 (g) ll. 17-8, 19-20, 23; — P. Lille, 14, ll. 4-5 et les notes.

4. A supposer que ces derniers soient des soldats; cf. ch. II, p. 51, n. 2.

5. POLYBE, V, 82, 1-8.

comme chefs de *συντάγματα*, *Komanos* καὶ οἱ ἄλλοι, *Atthianaphas* et *Sthénélaos*, *Pasinos* et *Dryton* ¹. Plus souvent l'éponyme se fait aider ou peut-être suppléer par son fils ou ses fils : une unité du II^e siècle est dite *Διάδου καὶ τῶν υἱῶν* ²; parmi les détachements du III^e siècle, on remarque les *τῶν Πυθαργγέλου καὶ Πτολεμαίου τοῦ υἱοῦ αὐτοῦ*, les *τῶν Πτολεμαίου τοῦ Ἑτεωνέως*, et c'est d'eux qu'il faut rapprocher, nous l'avons vu ³, les *τῶν Πτολεμαίου καὶ τῶν υἱῶν* du II^e siècle. L'explication la plus vraisemblable, c'est que l'officier recevait sa charge avec survivance, comme en France sous l'ancien régime; son fils ou ses fils lui étaient associés dans le commandement avant de lui succéder; et auparavant ils servaient probablement dans les état-majors : dans l'état-major d'une garnison qui est selon toute vraisemblance celle d'Hermoupolis Magna, figurent au II^e siècle trois *ἡγεμόνων υἱοί*, qui sont trois frères ⁴; on peut croire que ce service remplace pour les fils d'officier le passage dans les corps d'enfants de troupe, ou qu'il s'y ajoute, afin qu'ils puissent faire l'apprentissage du commandement après celui de la vie du soldat; c'est ainsi qu'à Rome, la *cohors imperatoria* du général comprenait des jeunes gens qui venaient s'y former à leurs futurs devoirs. Ce n'était sans doute qu'après ce stage que ces « fils d'officier » pouvaient rejoindre leur père à la tête de son détachement et collaborer au commandement ⁵.

1. *Bull. Soc. Arch. Alex.*, loc. laud. = *Rev. Phil.*, loc. laud., pp. 216 sqq., col. I, l. 4, l. 18; III, 19.

2. *Ibid.*, col. II, l. 63.

3. Cf. ch. I^{er}, pp. 23-4.

4. *Bull. Soc. Arch. Alex.*, loc. laud. = *Rev. Phil.*, loc. laud., col. I, ll. 44-48.

5. Peut-être la coutume de désigner pour un grade ou emploi futur s'étendait-elle aux degrés supérieurs de la hiérarchie et à tous les fonctionnaires, et pourrait-on trouver là une explication du titre *τῶν διαδόχων*, considéré jusqu'ici comme une dignité aulique (*STRACK, Rhein. Mus.* LV [1900], pp. 161 sqq.). En ce qui concerne l'armée : 1^o le successeur du stratège ἐπὶ τὴν θήραν s'appelle *διάδοχος* jusqu'à son entrée en fonctions (ci-dessus, p. 75); 2^o le titre *τῶν διαδόχων* est porté par des hipparques et ἡγεμόνες ἐπ' ἀνδρῶν, c'est-à-dire par des officiers du grade immédiatement inférieur à celui de stratège; 3^o certains d'entre eux deviennent effectivement stratèges : par exemple, Hérôdès, f. de Démophon; (cf. ch. V, p. 142). Les *διάδοχοι* seraient dans cette hypothèse des officiers supérieurs « portés au tableau d'avancement » pour général, et en dehors de l'armée des « successeurs désignés », conformément au sens du mot *διάδοχος*; les officiers supérieurs *τῶν περὶ αὐτὴν διαδόχων*, (*Dionysios, P. Paris* 16; *Dryton*,

II

LES OFFICIERS SUPÉRIEURS

Les officiers supérieurs de l'armée ptolémaïque sont les hipparques et les ἡγεμόνες. L'hipparque commande l'ἱππαρχία numérotée ou à ethnique; son grade est sensiblement équivalent à celui de colonel dans les armées modernes. Le mot ἡγεμών est pris à l'époque ptolémaïque dans diverses acceptions. On le traduit en général par « officier » et « officier d'infanterie », ou par « officier du grade le plus élevé »¹; mais ces traductions sont trop générales pour être suffisantes dans la plupart des cas. En réalité, il a trois et peut-être quatre significations différentes. En premier lieu, il signifie « officier ». En second lieu, il peut se traduire par « commandant la place » ou « commandant en chef », et non seulement par « officier du grade le plus élevé »; ces mots pourraient faire croire que *dans chaque corps* le premier en grade, l'hipparque dans la cavalerie, dans l'infanterie le chiliarque était régulièrement qualifié d'ἡγεμών², ce qui n'est pas établi; un certain Sosipatros était, d'après une inscription de Schedia³, chiliarque et ἡγεμών de cette place; mais c'est qu'il y commandait en chef; il y occupait une situation très analogue à celle des ἡγεμόνες coloniaux, qui sont des commandants de place et pour lesquels le mot φρούραρχος peut servir de synonyme à ἡγεμών⁴; aussi ajoute-t-on à leur grade, hipparque ou chiliarque, le titre de leur fonction, de même que nous disons aujourd'hui : le colonel commandant la place ou

P. Grenf. I, 18-21), qui ne sont pas περὶ τὴν αὐλήν en tant que tels, seraient appelés un jour à servir dans la garde (cf. ch. I^{er}, p. 23).

1. P. M. MEYER, p. 26; — BOUCHÉ-LECLERCQ, p. 47 et n. 2.

2. BOUCHÉ-LECLERCQ, *loc. laud.*; il n'y a aucune conclusion à tirer du cas d'Her-mias (*P. Tor.* I, II, 9, 14-16; II, II, 3-4).

3. STRACK, *Arch.*, II, 37; cf. SCHIFF, *Insch. aus Schedia*, in *Festschr. O. Hirschfeld*, Berlin, 1903, pp. 373-90.

4. Cf. la titulature de Mélancomas (*C. I. G.* 2621 = STRACK, 122), celle d'Hérôdès (STR. 95), celle de Philotas (*B. C. H.*, XXIV [1900], p. 238); cf. App. III : liste des phrourarques et ἐπὶ πόλεως.

commandant en chef à....; l'ἡγεμὼν, dans cette acception, était sans doute alors l'officier *de la garnison* le plus ancien dans le grade le plus élevé, et l'indication de sa fonction était probablement jointe à son grade toutes les fois qu'il n'était pas stratège. En troisième lieu, on ne connaît pas de grade à attribuer au chef de l'unité tactique de l'infanterie, le σύνταγμα du III^e siècle, et peut-être est-il appelé simplement ἡγεμὼν¹. Enfin, ce mot désigne certainement un autre grade, équivalant dans l'infanterie à celui d'hipparque dans la cavalerie; les hipparques et les hégémones sont placés à la tête de la hiérarchie militaire, après les stratèges, dans un protocole mutilé des *Revenue Laws*², dont la restitution est certaine; elle s'appuie sur une inscription de Carie, où après les stratèges et les hipparques sont nommés les πεζῶν ἡγεμόνες³; on voit comment le mot a pu passer du sens d'officier à celui d'officier d'infanterie; le mot πεζῶν, ajouté d'abord pour plus de précision, a été plus tard supprimé dans l'usage courant; ces officiers d'infanterie, placés sur le même rang que les hipparques, sont des officiers supérieurs; ce sont d'ailleurs les seuls avec eux à être dits parfois ἐπ' ἀνδρῶν. L'ἡγεμὼν commande l'ἡγεμονία. Mais il n'est pas toujours facile de distinguer quel est en fait le sens dans lequel l'un et l'autre mot sont employés.

A propos de ces officiers supérieurs se pose la question, pendante depuis la publication des papyrus de Turin, des ἐπιάρχαι et des ἡγεμόνες ἐπ' ἀνδρῶν. Un certain nombre d'hipparques et d'hégémones font en effet suivre leur grade des mots : ἐπ' ἀνδρῶν, qui ont fourni matière à de nombreux commentaires⁴. Les explica-

1. LESQUIER, *Rev. Philol.*, 1908, p. 222; et ci-après, p. 96. Mais cf. *Addendum*.

2. *Rev. Laws*, col. 37, l. 2.

3. *J. H. S.* XVI [1896], 231 (Amyzon de Carie).

4. Bibliographie de la question : PEYRON, *P. Tor*, I, p. 70, dont l'opinion est la plus plausible, sauf en ce qui concerne le caractère soi-disant honorifique des titres d'hipparque et d'ἡγεμὼν; BÖCKH, dans : *C. I. G.* II, 2621; LETRONNE, dans : *P. Paris*, pp. 463-4; LUMBROSO, *Recherches*, p. 496 sqq, qui oppose les ἄνδρες aux μέλλακες, νεανισκοί, etc.; GRENFELL, dans : *P. Grenf.* I, 48, note 6, pour qui les ἄνδρες sont des civils et les ἐπ' ἀνδρῶν des retraités; P. M. MEYER, p. 36 qui voit dans ἐπ' ἀνδρῶν un titre décoratif à partir de Philopator; C. WOLFF, *de Causa Hermiana*, p. 7, et SCHUBARR, *Archiv*, p. 148, qui déclarent la question insoluble; DITTENDERGER, *O. G. I. S.*, 434, et BOUCHÉ-LECLERCQ, p. 47, n. 3, qui ne jugent pas

tions qu'on en a données peuvent en somme se ramener à deux : les mots ἐπ' ἀνδρῶν indiquent le service actif¹ ; — ils sont la qualification des hipparques et des ἡγεμόνες de réserve² ; il faut choisir entre elles, avant de pousser plus avant la discussion. On doit écarter décidément la seconde. Elle s'appuie uniquement sur le cas d'un officier du II^e siècle, Dryton, connu par un assez grand nombre de papyrus³ ; les plus anciens de ces textes montrent qu'il a servi dans la cavalerie et qu'il est parvenu au grade d'hipparque : à partir de 141 avant J.-C., il se qualifie τῶν τοῦ ἐπιτάγματος ἱππάρχης ἐπ' ἀνδρῶν ; les mots τοῦ ἐπιτάγματος et ἐπ' ἀνδρῶν apparaissent à la fois dans sa titulature ; il en faudrait conclure que les hipparques et les ἡγεμόνες ἐπ' ἀνδρῶν sont des officiers qui conservent leur grade après leur passage dans la réserve. Mais on ne peut établir que le mot ἐπίταγμα signifie « la réserve »⁴. Les textes papyrologiques⁵ ne le font connaître que dans l'expression en discussion ; et, en dehors d'eux, on ne le rencontre que dans Polybe⁶ où il désigne non la réserve, mais les *troupes placées en réserve* sur le champ de bataille, et dans Elie⁷, qui entend par là un grand corps de cavalerie supérieur à 4.000 chevaux ; le mot a-t-il ici un sens analogue ? on l'ignore ; mais il n'y a aucune preuve qu'il doive être traduit par « réserve ». On sait d'ailleurs qu'il n'y a pas eu de réserve dans l'armée ptolémaïque, au sens où nous employons le mot en matière de recrutement⁸ ; et il est bon de rappeler ici que Dryton, hipparque de la réserve dans l'hypothèse, se donne comme en garnison à Ptolémaïs et cantonné temporel-

absolument nécessaire d'établir une distinction entre ἱππάρχης (ἡγεμών) et ἱππάρχης (ἡγεμών) ἐπ' ἀνδρῶν.

1. A. PEYRON.

2. GRENFELL.

3. P. Grenf. I, 10, 12, 18, 21 ; P. Amh. II, 36. (135-126 av. J.-C.).

4. C'est le sens que lui donne aussi P. M. MEYER, p. 27 ; au contraire, SCHUBART, *Archiv*, pp. 147-8.

5. P. Paris, 16, l. 1 (141 av. J.-C.), cf. *ibid.*, 6, l. 13 : ἐπὶ Δωονυ[σίου τῶν] τοῦ ἐπιτάγματος κτλ. ; P. Grenf. I, 18, ll. 5 sqq. (132 av. J.-C.).

6. POLYBE, V, 53, 3.

7. ÆLIAN., *Tact.*, 20, 2.

8. Cf. chap. II, p. 66.

rement à Diospolis Micra en l'an 135 avant J.-C.¹ ; tel est aussi le cas d'Hermias, qui commande en chef à Ombos, en dépit de ses soixante ans² ; de plus, et d'une façon générale, il n'est nullement probable que les officiers aient conservé leur grade, s'ils étaient à la retraite, ni même qu'il y ait eu une retraite pour ceux de l'armée régulière³. Pour toutes ces raisons, il y a lieu de considérer les hipparques et les hégémones ἐπ' ἀνδρῶν comme des officiers en activité⁴.

Il ne semble pas néanmoins qu'on puisse se dispenser de chercher une raison à l'emploi de deux expressions différentes : ἱππάρχης et ἱππάρχης ἐπ' ἀνδρῶν, ἡγεμὼν et ἡγεμὼν ἐπ' ἀνδρῶν⁵. Des explications qui en ont été proposées, une seule mérite d'être retenue, celle qui oppose les fonctions ἐπ' ἀνδρῶν à des gouvernements ἐπὶ πόλεων ou ἐπὶ νομῶν et d'après laquelle cette expression indiquerait le commandement d'un corps ou d'un détachement, par contraste avec celui d'une circonscription territoriale ou d'une place, fonction administrative en même temps que militaire⁶ ; mais cette opinion n'a jusqu'ici pour elle que la logique, et une logique quelque peu superficielle : on ne connaît pas d'ἱππάρχης ἐπὶ πόλεως ; et si le titre ἡγεμὼν ἐπὶ πόλεως s'est déjà rencontré, le mot ἡγεμὼν y est pris dans le sens de commandant en chef et d'ailleurs doublé du grade d'ἱππάρχης ἐπ' ἀνδρῶν⁷ ; d'autre part, étant donné le caractère nettement militaire des gouvernements de villes et de possessions extérieures, les gouverneurs des villes sont très probablement dans tous les cas les commandants effectifs de la garnison, les gouverneurs d'une région les commandants effectifs du corps d'occupation :

1. *P. Amh.* II, 36.

2. *P. Tor.* I.

3. Chap. II, p. 39.

4. C'est tout ce que l'on peut adopter de l'opinion de Peyron ; comme Böckh l'avait déjà remarqué, ἡγεμὼν et ἱππάρχης ne sont pas des titres honorifiques, mais des grades ; ajoutons que l'épithète de Praxagoras (*C. I. G.* 2613 = *Str.* 8) fait remonter l'origine de l'expression ἐπ' ἀνδρῶν au règne de Sôter, c'est-à-dire à une époque où l'existence des titres auliques n'est pas établie.

5. Comme le pensent DITTENBERGER et BOUCHÉ-LECLERCQ.

6. Böckh, *loc. laud.*

7. *C. I. G.* 2624 = *Strack*, 122.

en fait, les stratèges sont chefs militaires et administratifs, et les autres officiers se trouvent à la fois ἐπ' ἀνδρῶν et ἐπὶ πόλεως. Pour conserver l'explication ici discutée, il faudrait donc donner aux mots ἐπ' ἀνδρῶν un sens restrictif; être hipparque ou hégémôn ἐπ' ἀνδρῶν, ce serait ne commander que des corps ou détachements. Telle n'est pas cependant la signification la plus probable de l'expression : une inscription d'Hermoupolis Magna¹ réunit en une sorte d'état-major de garnison un ἡγεμὼν ἐπ' ἀνδρῶν καὶ φρούραρχος et des ἑξω τάξεων ἡγεμόνες²; ces derniers sont des ἡγεμόνες, non des troupes de l'extérieur, des troupes coloniales, mais « hors rang », « à la suite », qui jouaient sans doute le rôle d'officiers d'état-major; à eux s'oppose l'ἡγεμὼν qui a le commandement effectif des troupes : aussi est-il appelé ἐπ' ἀνδρῶν³.

III

LES CORPS ET LEURS SUBDIVISIONS LES OFFICIERS SUBALTERNES

Les corps placés sous les ordres des hipparques et des ἡγεμόνες se subdivisent en plusieurs fractions, commandées par les officiers subalternes et les sous-officiers. La cavalerie et l'infanterie doivent pour plus de clarté être considérées séparément.

La Cavalerie.

La fraction constituée la plus importante de la cavalerie, le corps, s'appelle ἱππαρχία. Le nom et la chose, inconnus dans l'armée de Philippe, viennent des troupes d'Alexandre : ils y ont été introduits lors de la campagne de l'Inde⁴; dès cette

1. *Bull. Soc. Arch. Alex.* 1908, n° 40 = *Rev. Philol.* 1908, p. 217, col. I, l. 47 sqq.

2. Déjà connus par BOTTI, *Not.*, 126; cf. MAHAFFY, *Emp.*, p. 135, n. 2.

3. App. III : liste des hipparques et hipparques ἐπ' ἀνδρῶν, des ἡγεμόνες et ἡγεμόνες ἐπ' ἀνδρῶν.

4. Rüstow et Köchly, pp. 254-5.

époque l'hipparchie est la fraction la plus forte de la cavalerie¹. L'armée d'Alexandre a compté d'abord au moins huit hipparchies, dont deux, celles de Kleitos et de Démétrios, appartenaient vraisemblablement à la garde (hipparchies d'hétaires); mais, après 324, il n'y en eut plus que cinq². Quant à l'effectif, il se peut que chaque hipparchie ait compté 500 hommes; on ne doit cependant proposer ce chiffre qu'avec la plus grande réserve³. Ni le nombre des hipparchies, ni leur effectif dans l'armée d'Alexandre ne se retrouvent chez les Lagides; si leur armée a compté au moins cinq hipparchies à numéros, elles n'ont pas été les seules; Polybe⁴ donne à la date de 217 pour la cavalerie de la garde le chiffre de 700 hommes; mais on ne sait s'il s'agit là d'une ou de plusieurs hipparchies.

Les hipparchies connues dans l'armée des Lagides sont de deux sortes : les hipparchies numérotées, semblables en cela à nos régiments modernes, et les hipparchies à noms ethniques. Les hipparchies à numéros connues sont : la 2^e, la 3^e, la 4^e, et la 5^e⁵; la 4^e et la 5^e, et par conséquent les trois premières avec elles, ont subsisté, sous réserve des variations possibles de leur effectif, jusque vers la fin du II^e siècle avant J.-C.⁶; les cavaliers qui en font partie sont dotés en principe de tenures de 100 aroures au II^e siècle comme au III^e. Quatre hipparchies à noms ethniques, dont les cavaliers reçoivent comme clérouques les lots de 70 aroures, sont connues au III^e siècle : celles des Thraces, des Thessaliens, des Mysiens et des Perses⁷. Elles tirent leur nom des peuples qui ont fourni à Philippe et à Alexandre leur cavalerie légère : dans leur armée, la cavalerie légère n'a jamais

1. Parfois le mot paraît désigner des détachements de cavalerie attachés à des *τάξεις* d'infanterie (Rüstow et Köchly, p. 255). On n'en connaît aucun emploi analogue à l'époque ptolémaïque.

2. H. DROYSEN, p. 123, n. 2; et p. 128.

3. Rüstow et Köchly, p. 255; et H. DROYSEN, p. 123, n. 2.

4. POLYBE, V, 63, 5.

5. E. g. : β, *P. Petr.* I, 20 (1), cf. III, 19 (b), l. 6; — γ, *P. Petr.* I, 19, cf. III, 19 (a) l. 10; — δ, *ibid.*, ll. 2-3; — ε, *P. Petr.* III, 21 (c), l. 6.

6. *P. Tebt.* I, 30, ll. 11 et 16 (115 av. J.-C.). *P. Fay.* 12, ll. 3-4 (v. 103 av. J.-C.).

7. *P. Petr.* III, 112, (e) et (f).

été de race macédonienne, à l'exception des sarissophores que leur armement rapprochait de la grosse cavalerie nationale¹; à partir de 344 la cavalerie se recrute en Thessalie et cette cavalerie thessalienne est assez bien connue²; jusqu'à la réorganisation de l'armée d'Alexandre en 331, il y a aussi dans la cavalerie légère des Thraces et des Paioniens, sur lesquels on est d'ailleurs mal renseigné³; quand Amyntas arrive à Suse en 331, il amène avec lui 600 Thraces⁴; des renforts de cavalerie légère, venant d'Europe et d'Asie-Mineure, sont encore reçus dans la suite par Alexandre, forts de 800 chevaux pendant la marche sur Drangiana, de 2.600 dans les quartiers d'hiver de Zariaspa⁵; dès 331, ou peut être seulement dans l'été de 330, lors de la campagne d'Hyrcanie, Alexandre emploie des détachements de cavalerie à armes de jet, qui paraissent être des Asiatiques et l'on sait du reste qu'il a recruté des cavaliers, Bactriens, Scythes, Sogdianes, dans les provinces orientales de l'Empire⁶. Le rapprochement entre les Thessaliens et les Thraces de la cavalerie d'Alexandre et les hipparchies τῶν Θεσσαλῶν et τῶν Θρᾷκῶν s'impose; les Mysiens ont probablement formé une partie des renforts pris en Asie-Mineure; le nom de Perses a vraisemblablement désigné l'ensemble des Asiatiques. Ethniques sans doute à l'origine, ces corps de cavalerie légère sont devenus progressivement pseudo-ethniques au cours du III^e siècle; tel est leur caractère à l'époque d'Evergète et de Philopator⁷; de Thrace, de Thessalien, de Mysien et d'Asiatique, ils n'ont plus pour ainsi dire que le nom; toutefois, il se peut qu'ils aient conservé l'armement qui distinguait autrefois leur nationalité et que leur dénomination, devenue fausse au point de vue ethnique, garde encore toute sa valeur au point de vue

1. H. DROSEN, p. 111, n. 2.

2. *Id.*, loc. laud., et pp. 33 et 77; certains sont libérés à Ecbatane, (*Id.*, p. 122; Rüstow et Köchly, p. 253).

3. Rüstow et Köchly, p. 248.

4. *Id.*, p. 251.

5. *Id.*, p. 253.

6. *Id.*, p. 254.

7. *P. Petr.* III, 412, (e) et (f).

technique. Les clérouques à 70 aroures font place au ^{II}^e siècle à des tenanciers dotés de 80 aroures¹. On ne sait si ces derniers appartenaient à des hipparchies pseudo-ethniques; mais il se peut que dans la première moitié du ^{II}^e siècle ces corps aient échangé leur ethnique contre un numéro : il existait en 175 ou 165 une *ἵππαρχία δεύτερα τῶν ἐβδομηκονταρούρων*, et dans les dernières années de la dynastie lagide il y avait encore une *ἵππαρχία πρώτη τῶν ὀγδοηκονταρούρων*².

Les subdivisions de l'hipparchie portent le nom d'ἵλαι ou εἵλαι, qui est emprunté aux armées de Philippe et d'Alexandre. La fraction qu'il désigne n'a pas été la même dans l'une et dans l'autre; à l'origine, sous Philippe, l'ile est à la fois l'unité de recrutement et l'unité tactique de la cavalerie des hétaires; l'armée compte au moins sept ou huit iles, plus l'ile royale, ou cavalerie de la garde³; il en est probablement ainsi jusqu'en 331; à partir de cette date, l'hipparchie remplace l'ile comme unité supérieure de cavalerie et celle-ci devient une subdivision de celle-là : il y a deux iles ou plus par hipparchie. L'effectif de l'ile peut avoir varié de 180 à 250 hommes; ce dernier chiffre semble constituer un *minimum* après 331⁴. Dans l'armée ptolémaïque, l'ile reste la subdivision de l'hipparchie; mais on ignore combien il y a d'iles par hipparchie; même absence de détails sur l'effectif; au second siècle, εἵλη est pour Polybe⁵ le mot le plus près du latin *turma*, escadron de 30 hommes : mais c'est une question de savoir si Polybe en traduisant ainsi le mot *turma* a considéré l'importance numérique ou l'emploi tactique de l'εἵλη. On ne sait comment les iles étaient distinguées les unes des autres.

L'ile était commandée par l'ilarque. On a conservé les noms de quelques ilarques⁶. On possède aussi ceux de quelques épi-

1. Cf. ch. VI, III : *Le lotissement des terres et les catégories de clérouques*.

2. *P. Amh.* II, 55 (175 ou 165 av. J.-C.); *P. Tebt.* II, 382, ll. 32-33 (30 av. — 1 ap. J.-C.).

3. H. DROYSEN, p. 169 et n. 2.

4. RÜSTOW et KÖCHLY, p. 255.

5. POLYBE, VI, 25, 1 sqq.

6. Cf. App. III : liste des ilarques et épilarques.

larques. L'épilarque est probablement un officier analogue à l'ἐπιλόχῃος : ce sont respectivement des lieutenants adjoints à l'ilarque et au lochage, comparables à l'ἐπιστάτης dont Arrien a montré l'importance¹.

L'île a été probablement subdivisée en loches, λόχοι, dans l'armée ptolémaïque. Il est vraisemblable que le mot n'y désigne qu'une subdivision de cavalerie, contrairement à l'usage de la langue classique²; dans l'armée de Philippe, le λόχος était encore une division de l'infanterie³; c'est Alexandre qui le premier a donné ce nom à chacune des deux fractions qui composent l'île, lors de la réorganisation de sa cavalerie après 330; le témoignage d'Arrien est formel à cet égard⁴. Cette dénomination a été conservée par les Lagides : tous les commandants de λόχοι, tous les λοχαγοὶ jusqu'ici connus appartiennent soit à la cavalerie, soit à des détachements dans lesquels il y avait de la cavalerie⁵; si l'on ajoute à ce fait que l'emploi simultané des mêmes mots λόχος et λοχαγός pour des subdivisions de cavalerie et d'infanterie et leurs chefs eut été la cause de confusions fréquentes, on tiendra pour très probable que ces termes n'ont désigné que la subdivision de l'île et son commandant. Au-dessous du lochage se trouvait sans doute l'épilochage, dont le rôle vient d'être indiqué en même temps que celui de l'épilarque⁶.

Enfin, on a rencontré dans les papyrus⁷ un grade exprimé par l'abréviation δε(), résolue en δε(χανικός); la justesse de cette résolution est établie par un papyrus inédit de Tebtunis⁸. Ce grade doit être l'un de ceux de la cavalerie, inférieur à celui de lochage : la δεχός était une subdivision de cavalerie à l'époque

1. WILCKEN, dans : *G. G. A.*, 1895, p. 144; — ARRIEN, *Tact.*, 12, 3.

2. H. DROYSEN, pp. 60, 67 sq., 81.

3. *Id.*, p. 110.

4. ARRIEN, III, 16, 11.

5. Cf. App. III : liste des lochages et épilochages.

6. Cf. ci-dessus et n. 4.

7. *P. Hib.* I, 30, l. 13 et la note.

8. Momie 107, V, col. II, l. 4. J'en dois la connaissance à l'obligeance de M. J. Gilbert Smyly.

de Xénophon¹; et δεκαδάρχης est employé par Polybe² pour désigner le décurion romain. Sans doute, l'un des δεκανικοὶ connus dans l'armée ptolémaïque appartient à un détachement dont faisaient partie des fantassins, mais il y avait des détachements de toutes armes.

L'Infanterie.

Les subdivisions de l'infanterie ptolémaïque sont moins bien connues encore que celles de la cavalerie. On rencontre pour les désigner dans les auteurs et dans les papyrus trois termes techniques au sens relativement précis, χιλιαρχία, σύνταγμα, ἑκατονταρχία, et plusieurs mots de sens vague et général : ἡγεμονία, τάγμα, σύνταξις et peut-être τάξις.

Il n'est pas absolument certain que le mot τάξις ait fait partie du vocabulaire militaire ptolémaïque; on ne le rencontre qu'une fois, dans un texte mutilé : ...]τάξεως πεζῶν τακτομίσθος³; et l'on croirait volontiers que le texte complet se lisait : συν]τάξεως πεζῶν τακτομίσθος, de même que dans une inscription d'Hermoupolis Magna : γρχμματαὺς συντάξεως, le mot σύνταξις ayant évidemment le sens d' « ensemble des troupes, garnison⁴ ». La τάξις, qui dans l'armée de Philippe était à la fois le contingent fourni par chacune des circonscriptions militaires de la Macédoine et la subdivision la plus élevée de l'infanterie, semble d'ailleurs avoir disparu dans les réformes d'Alexandre en 324⁵.

Le mot τάγμα n'est connu à l'époque ptolémaïque que par le pseudo-Aristée dans l'expression ὑπέρτης τῶν ταγμάτων⁶, par quelques papyrus dans les expressions ταγματικοὶ ὑπηρεταὶ⁷, ὑπέρτης τάγματος⁸ et enfin par Polybe⁹. Il semble que le déterminatif

1. XÉNOPHON, *Cyr.*, 2, 1.

2. POLYBE, VI, 25, 2.

3. *P. Grenf.* I, 40, l. 8.

4. *Bull. Soc. Arch. Alex.* 1908, n° 40 = *Rev. Phil.*, 1908, p. 217, col. I, l. 48-9.

5. H. DROYSEN, pp. 109-110, et p. 110, n. 4.

6. *Ps.-ARISTÉE*, éd. Wendland, § 26.

7. *Actenst.*, 8, l. 2.

8. *P. Rein.* 14, l. 34; 15, l. 30 (προστάγματος est un lapsus); 20, l. 30; 22, l. 30.

9. POLYBE, VI, 24, 5.

ταγματικός, τῶν ταγμάτων serve uniquement à distinguer les hypèrètes militaires des autres hypèrètes qui foisonnaient en Egypte¹. Polybe emploie le mot τάγμα avec σπεῖρα et σημαία pour désigner le manipule romain; le fait seul qu'il propose trois traductions du terme latin affaiblit la portée de son témoignage; d'ailleurs σπεῖρα est employé, surtout à l'époque impériale, il est vrai, comme traduction du latin *cohors*, et l'équivalent exact de σημαία est *vexillatio*, c'est-à-dire détachement; si Polybe usait de ces mots dans leur sens propre, *manipulus* pourrait se rendre indifféremment par des termes désignant une fraction constituée ou un groupement de troupes indéterminé. Il paraît donc imprudent d'attribuer au mot τάγμα une signification trop précise et plus particulière que celle de « détachement », qu'il peut avoir dans l'expression : ὑπὲρ τῆς ταγματός.

Le terme d'ἡγεμονία² désigne la fraction commandée par l'ἡγεμών. Mais l'ἡγεμών peut être³ ou un officier supérieur, intermédiaire entre le chiliarque et le stratège, et l'ἡγεμονία serait dans ce cas un groupe de chiliarchies; ou un officier subalterne, inférieur au chiliarque, supérieur à l'hécatontarque, qui a commandé l'unité tactique appelée sans doute σύνταγμα au III^e siècle, et le σύνταγμα a pu prendre de son chef au II^e siècle le nom d'ἡγεμονία. Il est d'autant moins facile de choisir entre les deux hypothèses que l'ἡγεμών supérieur au chiliarque et le commandant du σύνταγμα sont l'un et l'autre des éponymes comme les chefs des ἡγεμονίαι connues⁴. La question reste insoluble dans l'état actuel de notre documentation. Mais l'officier supérieur dit ἡγεμών ou ἡγεμών ἐπ' ἀνδρῶν a dû nécessairement commander un groupe de corps d'infanterie, de chiliarchies, dont le nombre était probablement variable.

Le corps s'appelle dans l'infanterie ptolémaïque chiliarchie, χιλιαρχία; il est commandé par le chiliarque, χιλίαρχος. La chiliarchie était dans l'armée de Philippe et d'Alexandre une division

1. Cf. ci-après, p. 101 et n. 3.

2. *P. Rein.* 9, l. 13; 25, l. 3; 26, l. 5; 30, l. 3; 32, l. 3; (fin du II^e siècle).

3. Cf. ci-dessus, pp. 83-4.

4. *Ibid.*, pp. 80-1.

immédiatement inférieure à la τάξις; peut-être est-elle devenue dans les dernières années du règne d'Alexandre, la fraction constituée la plus importante de l'infanterie¹: la τάξις, née du recrutement macédonien, n'avait plus de raison d'être après l'introduction des Asiatiques dans l'armée; peut-être se formait-il encore des τάξεις d'importance variable, des détachements temporaires, prédécesseurs des σύνταξεις ou τάξεις ptolémaïques². A l'époque ptolémaïque, le nom de χιλιαρχία se retrouve dans les inscriptions et les papyrus avec celui du commandant χιλιαρχος, que Polybe et Plutarque³ emploient pour désigner le *tribunus militum* romain. Les chiliarchies ptolémaïques étaient numérotées: la 7^e seule est jusqu'ici connue⁴. On ne sait s'il existait des chiliarchies à noms ethniques⁵; il y a eu certainement de l'infanterie légère dans l'armée des Lagides; mais elle était fournie par le recrutement mercenaire⁶; d'autre part, on ne connaît pas de catégorie clérouchique analogue aux clérouques des hipparchies à noms ethniques.

La subdivision immédiatement inférieure à la chiliarchie a dû être la pentacosarchie. Le mot ne s'est pas encore rencontré dans les textes; mais Arrien parle de cette fraction en même temps que des chiliarchies de l'armée d'Alexandre⁷; d'autre part, des pentacosiarques sont connus dans l'armée ptolémaïque; certains appartiennent sans doute à des détachements où il y avait de la cavalerie, mais il existait des détachements de toutes armes; et un autre faisait partie de l'infanterie de la garde, de l'ἄγημα⁸. La pentacosarchie a donc vraisemblablement existé dans l'armée des Lagides.

L'unité tactique de l'infanterie ptolémaïque paraît avoir

1. Noter cependant pour l'armée de Philippe la réserve exprimée par H. DROYSSEN, *Untersuchungen*, p. 14; pour Alexandre, cf. Id., *Heerwesen*, p. 129, n. 2.

2. RÜSTOW et KÖCHLY, p. 255.

3. POLYBE, e. g., VI, 19, 1; — PLUTARQUE, e. g., *Fab.*, 3.

4. *P. Petr.* II, p. 37 (c), 2 = III, 112 (h), l. 2; — *P. Tebt.* I, 137 (desc.) [Everg. II].

5. Dans *P. Tebt.* I, 137, la restitution τῆς τῶν Θεσσαλῶν καὶ [... ἱππαρχίας] est plus probable que [... χιλιαρχίας], puisqu'il y avait une hipparchie des Thessaliens au III^e siècle.

6. Chap. I^{er}, pp. 14 sqq.

7. ARRIEN, VII, 25, 6.

8. App. III, liste des pentacosiarques.

porté au III^e siècle le nom de σύνταγμα¹, qu'elle avait selon les écrivains militaires dans l'armée d'Alexandre et qu'on retrouve dans les papyrus². Rüstow et Köchly³, qui ont souligné le caractère théorique des œuvres des écrivains tactiques et rejeté la plupart des noms de subdivisions qu'ils proposent, font cependant une exception pour le syntagma et la tétrarchie et admettent que tels furent les noms de deux fractions constituées, subdivisions de la chiliarchie, dans l'armée de Philippe et d'Alexandre; cette exception se justifierait par plusieurs raisons. Et d'abord par des raisons tactiques : les évolutions et mouvements de la phalange se comprennent mieux si la chiliarchie était réellement divisée en syntagmata; de plus, quand Arrien expose dans sa *Tactique* la marche en colonne (ἐπιχωγή), il prend comme exemples la marche en colonne de συντάγματα ou de tétrarchies. En deuxième lieu le σύνταγμα apparaît dans ce même ouvrage comme l'unité tactique et administrative dans la chiliarchie : il comprend en plus de son commandant un lieutenant, un enseigne, un clairon, un héraut et un commis d'administration. Enfin il se rapproche extrêmement du λόχος lacédémonien, prototype des unités d'infanterie. Ces deux dernières raisons sont assez fortes, et l'exception proposée pour le σύνταγμα et la tétrarchie paraît justifiée par l'organisation de l'infanterie ptolémaïque. Une inscription d'Hermoupolis Magna⁴, datant probablement du II^e siècle, fait connaître une unité tactique d'infanterie qui, le clairon et le commis d'administration exceptés, reproduit trait pour trait le σύνταγμα d'Alexandre, tel que le décrivent les tacticiens; elle compte probablement quatre

1. P. M. MEYER, p. 4, voit dans σύνταγμα le nom technique de l'armée active; au contraire, SCHUBART, *Archiv*, pp. 147-8. Ni dans le Ps.-ARISTÉE (éd. Wendland, § 35 = éd. Schmidt, p. 20), ni dans JOSÈPHE, *Ant. Jud.*, XIII, 12, 2, p. 326, σύνταγμα n'est employé comme terme technique; les deux auteurs précisent le mot à l'aide de l'épithète στρατιωτικόν.

2. ARRIEN, *Tact.*, pp. 27 sqq.; — ÆLIEN, c. 9; — P. *Petr.* I, 17 (I) = III, 14, l. 17; — I, 15 = III, 2, l. 3; — I, 11 = III, 12, l. 15 et l. 16.

3. RÜSTOW et KÖCHLY, pp. 236-7.

4. *Bull. Soc. Arch. Alex.* 1908, n. 10 = *Rev. Phil.*, 1908, p. 215. Cf. ce qui est dit pp. 97 et 98, pour le cas où cette inscription, comme celle dont il va être question, p. 96 (cf. ch. I, p. 18) ferait connaître des mercenaires.

pentécontarchies correspondant aux quatre tétrarchies du σύνταγμα macédonien, et par conséquent deux hécatontarchies; elle est commandée par un éponyme, qui avait peut-être le grade d'ἡγεμών. Or on connaît au III^e siècle une subdivision d'infanterie à éponyme qui s'appelle σύνταγμα; et il semble bien que cette subdivision ait passé avec son nom de l'armée d'Alexandre dans celle des Lagides; mais peut-être a-t-elle pris au II^e siècle la dénomination d'ἡγεμονία.

Au-dessous du σύνταγμα, vient l'ἑκατονταρχία, dont le nom est conservé dans un papyrus inédit de Tebtunis¹; elle a pour chef l'ἑκατοντάρχος, grade connu par les papyrus² et l'inscription d'Hermoupolis Magna dont il vient d'être parlé³. C'est à cette subdivision qu'en interprétant une autre inscription⁴, une stèle dédicatoire, trouvée dans le même site à une date antérieure, on attachait jusqu'ici le petit état-major du σύνταγμα. Au premier abord le témoignage des deux textes paraît en effet contradictoire. Tandis que le plus récemment connu reproduit dans sa disposition matérielle l'organisation même de l'unité tactique à quatre pentécontarchies et par suite à deux hécatontarchies, l'autre inscription groupe en quelques lignes les noms et les grades d'un certain nombre d'officiers et sous-officiers, au premier rang desquels figure un hécatontarque; on en avait conclu qu'on se trouvait en présence d'une hécatontarchie, et l'on peut invoquer en faveur de cette opinion le fait que la subdivision est numérotée, comme les hécatontarchies et au contraire du σύνταγμα à éponyme; mais cette interprétation soulevait et soulève encore une difficulté : c'est que l'hécatontarque paraît avoir sous ses ordres trois pentécontarques; l'hécatontarchie serait donc formée à trois pentécontarchies; on n'a pu expliquer ce fait qu'en supposant à l'hécatontarchie un effectif réel de moitié supérieur à son effectif nominal. Il

1. Déjà cité, p. 80, et n. 2.

2. *P. Rein*, 23, l. 11; 24, l. 11; 25, l. 2; 26, l. 4; 30, l. 2; 32, l. 2.

3. *Col. I*, ll. 9-10; *III*, ll. 24-5.

4. *B. C. H.*, XX [1896], p. 177; cf. XXI [1897], p. 166 (JOUGUET) = J. GRAFTON MILNE, *Cat. gén. Mus. Caire, Greek inscr.*, pp. 25 sqq., avec reproduction et bibliographie. Cf. ci-dessus, p. 9, n. 4.

semble plus probable que les officiers nommés en tête de la subdivision appartiennent à un σύνταγμα, peut-être numéroté, mais que tous les officiers de cette unité ne figurent pas parmi les dédicants; seuls parmi eux, un hécatontarque, qui peut-être la commandait en chef à titre exceptionnel, trois pentécontarques, un ourage et un dernier officier dont le grade reste inconnu ont pris part à la dédicace. L'hécatontarchie ne paraît donc pas être une unité tactique, mais la subdivision de l'unité tactique nommée au III^e siècle σύνταγμα¹.

Elle se subdivisait évidemment elle-même en pentécontarchies; ce terme est encore inconnu dans des textes d'époque ptolémaïque, mais non celui de pentécontarque. On ne connaît ni décade, ni δεκαδικὰς dans l'infanterie. Enfin parmi les emplois de soldats, il faut mentionner celui de κηρυξ², analogue probablement au στρατοκηρυξ d'Arrien³, et celui d'εργύλης⁴, c'est-à-dire de clairon. Les soldats paraissent avoir été divisés en deux classes : les premiers soldats, — et les autres; certains joignent en effet le qualificatif πρώτοι au nom de l'éponyme de leur détachement : τῶν Μενελάου πρώτων⁵; d'autres font suivre leur nom ou celui de leur éponyme de la mention ἰδιώτης, qu'il faut traduire par simple soldat⁶. Ces deux classes devaient exister d'ailleurs dans la cavalerie comme dans l'infanterie.

IV

LES MERCENAIRES ET LES INDIGÈNES

L'organisation des troupes mercenaires et leur commande-

1. Cf. App. III : liste des hécatontarques, des pentécontarques, des ourages et des enseignes.

2. *Bull. Soc. Arch. Alex.* 1908, n° 40 = *Rev. Phil.*, 1908, pp. 216 sqq., col. I, l. 5; II, l. 65; III, l. 20.

3. ARRIEN, *Tact.*, 28.

4. *B. C. H.*, XX, p. 177, col. II, *in fine*.

5. *P. Hib.* I, 140, l. 72 et la note, qui en fait connaître un autre exemple dans les papyrus de Tebtunis encore inédits (vers 255 av. J.-C.).

6. *P. Hib.* I, notamment 30, l. 21 et la note 13. — Cf. App. III : liste des soldats ayant un emploi ou une qualification. Peut-être y a-t-il un nouveau titre ou grade, dont le pluriel serait terminé en οῦτοι, dans *P. Hib.* I, 96, l. 13.

ment n'ont pas été différents de ceux de l'armée régulière. On en a la preuve dans plusieurs faits : on voit les corps mercenaires placés sous les ordres des stratèges, réunis à d'autres corps sous le commandement des éponymes¹, comptant parmi leurs officiers un hipparque², deux épilarques³, un ilarque⁴, administrés par des grammates et des tactomisthes⁵. C'est que leur armement et par conséquent leur tactique étaient les mêmes que ceux des troupes régulières : aussi la phalange et les mercenaires grecs sont-ils exercés ensemble en 218 avant la guerre contre Antiochus⁶. Les changements introduits dans les armées de Philippe et d'Alexandre en matière d'armement et de tactique se sont imposés aux mercenaires ; à l'époque où le Péloponnèse constituait la grande réserve d'hommes du monde hellénique, les corps mercenaires se sont modelés sur le *λέχος* lacédémonien ; de même la sarisse et la phalange sont devenues l'arme et la formation ordinaires des mercenaires dans la période hellénistique. Il n'y eut d'exception à cet égard que pour les armes spéciales : Crétois, Galates et Thraces, par exemple, dans l'armée de 218. Ces armes mises à part, les subdivisions et le commandement des mercenaires sont identiques à ceux des troupes régulières.

L'organisation des troupes indigènes n'a pas dû différer de celle du reste de l'armée, du moins à partir de 218 : les Égyptiens et les Libyens qui combattent dans l'infanterie à Raphia, sont des phalangites armés à la macédonienne⁷. Il n'est pas probable cependant que les noms des subdivisions et des grades aient été les mêmes dans les corps indigènes que dans les autres : les papyrus de Tebtunis font connaître des *μάχιμοι* groupés en *λαρχαί*, distinguées par le nom d'un éponyme qui les a établis en clérouchies ; ces détachements comprennent à la fois

1. Le détachement d'Etéoneus, cf. ci-dessus, p. 81.

2. Philotas, cf. App. III : liste des hipparques.

3. Ergodatès, Théodoros ; cf. *ibid.* : liste des ilarques et épilarques.

4. ... ntongelis ; cf. *ibid.*

5. Cf. *ibid.* : listes des tactomisthes et des grammates.

6. POLYBE, V, 63, 3.

7. *Ibid.*, 8 et 9 ; et 82, 5 et 6 ; cf. ch. I^{er}, pp. 7-8.

de la cavalerie et de l'infanterie¹. D'après une inscription d'Alexandrie leur chef s'appelait *λαύρχης*²; le mot vient de *λαός*, qui désigne les indigènes en les opposant aux Grecs dans de nombreux textes; il confirme ce que l'on sait de la composition ethnique de ces corps, mais ne laisse rien deviner de leur organisation intérieure.

V

L'ADMINISTRATION MILITAIRE³

L'administration militaire est assurée par des officiers et sous-officiers, qui portent les noms de *τακτομίσθοι*, de *γραμμακτεῖς* et d'*ὑπηρέται*. La qualité des *γραμμακτεῖς* et des *ὑπηρέται* ne fait pas de doute : celle des *τακτομίσθοι* est encore en question; on voit en eux soit des officiers-payeurs⁴, soit des clérouques dont la dotation insuffisante est complétée par une solde⁵; il faut choisir entre ces deux définitions. Et tout d'abord, tous les tactomisthes connus ne sont pas nécessairement des clérouques. Les uns se donnent et les autres ne se donnent pas pour tels. Parmi ces derniers, ceux qui vivaient en Thébaïde et notamment à Pathyris au II^e siècle⁶, peuvent ne pas être clérouques; l'un d'eux⁷ se qualifie de *..]τάξιως πεζῶν τακτομίσθος* (peut-être : *συν]τάξιως πεζῶν τακτομίσθος*), se rapprochant ainsi beaucoup des grammates et des hypèrètes des garnisons, comme on le verra ci-après. D'autre part, ceux qui ont reçu certainement des tenures, font suivre leur qualité de l'appellation *κληροῦχος*, comme les offi-

1. Choménis et les Choméniatiques, *P. Tebt.* I, 60, l. 29; — 61 (a), l. 109; — 62, l. 257; — 63, l. 193.

2. STRACK, *Arch.* II, 27 (Epiphaue); cf. LESQUIER, *Rev. Philol.*, 1907, p. 297.

3. BOUCHÉ-LECLERCQ, pp. 50 sqq.

4. LEMMANS, *P. Leid.* C, p. 23; P. M. MEYER, p. 26.

5. SCHUBART, p. 15; BOUCHÉ-LECLERCQ, p. 22, n. 1. — MAHAFFY, *P. Petr.* II, 49, p. 155, soutient une opinion légèrement différente: pour lui les tactomisthes sont des mercenaires appointés pour longtemps à solde fixe; mais il n'est pas établi que tous les tactomisthes soient des mercenaires.

6. Cf. App. III : liste des tactomisthes.

7. *P. Grenf.* I, 40, l. 8 (Philométor).

ciers¹; ce fait ne prouve pas absolument que leurs *κλήροι* ne rentrent pas dans les catégories clérouchiques habituelles de 100, 70, ou 30 aroures, et sont des tenures d'officiers; mais il n'établit pas non plus qu'ils sont inférieurs à la contenance ordinaire; on peut faire l'économie de cette dernière hypothèse, raisonnable en soi, mais aucunement nécessaire, et considérer les tactomisthes comme des officiers. Ce n'est pas à dire que ce soient des officiers-payeurs; on ignore pour ainsi dire tout de leurs fonctions; mais l'analogie de la qualification qu'ils se donnent dans le service actif avec celle des grammates (et peut-être leur relation étroite avec les ἐπι συντάξεως des clérouques en temps de paix²), permettent de conjecturer qu'ils concourent à l'administration de l'armée.

Les fonctions des grammates sont mieux connues. Ce sont des scribes, comme leur nom l'indique : ils tiennent à jour les contrôles de l'armée et ordonnancent la solde. On les voit à l'œuvre dans l'armée active et dans l'armée disponible. Dans la première, ils sont attachés, non aux fractions constituées de l'armée, mais aux détachements, garnisons, corps d'occupation, etc.; ils sont γραμματεῖς τῶν δυνάμεων³, συντάξεως⁴, jamais τῆς ἐπιπρυχίας ou τῆς χιλιαρχίας; peut-être cependant ne sont-ils pas toujours communs aux troupes d'une même garnison, lorsqu'elles ne proviennent pas toutes du même recrutement ou n'appartiennent pas à la même arme; les grammates de Diospolis Magna, au II^e siècle, sont γραμματεῖς τῶν μισθοφόρων ἐπιπέων⁵, γρ. τῶν μισθοφόρων πεζῶν-ἀρχαίων⁶. Dans l'armée disponible, il y a des grammates des clérouques qui s'occupent, non de la solde, mais de l'administration des tenures clérouchiques. Leur rôle paraît si important qu'ils ne doivent pas être identiques aux grammates des garnisons et des troupes actives⁷. Peut-être

1. Euphronios, Dionysodoros, Théodotos; cf. la liste de l'App. III.

2. *P. Lille* 4; le texte est douteux.

3. *P. Lond.* I, 23, l. 94; — *Le Bas* 2781.

4. Cf. ci-dessus, p. 92, n. 4.

5. *Actenst.*, 6, l. 13.

6. *Ibid.*, 11, l. 3.

7. Cf. ch. VI, pp. 194 sqq.

tous les grammates militaires avaient-ils à leur tête un γραμματεὺς τῶν δυνάμεων en chef¹; peut-être, et plus probablement, dépendaient-ils sans intermédiaire du diocète qui exerçait sur l'administration militaire une surveillance financière².

Viennent enfin les hypèrètes. Le titre, non plus que celui de grammate, n'est pas spécial à l'administration militaire; et l'on a pu dresser la liste de tous ces commis de bureau, ces *ministeriales*³, qu'on retrouve partout et qui étaient sans doute désignés dans leur ensemble par le terme d'ὑπηρεσίαι⁴. Les hypèrètes militaires, lorsqu'il était nécessaire de les distinguer, prenaient la qualification de ταγματικοί, — τῶν ταγμάτων, — τάγματος⁵. Ils paraissent attachés à la fois à des corps ou des unités et à des détachements ou des garnisons; dans ce dernier cas, un ἀρχυπηρέτης dirigeait sans doute les hypèrètes des différents corps et unités⁶. Ils étaient chargés de distribuer la solde, les rations, les indemnités représentatives, d'après les ordres des grammates⁷.

Si on laisse de côté l'administration clérouchique, le diocète et les grammates ptolémaïques avaient à s'occuper de la solde et de l'armement. Le taux de la solde a dû varier d'une manière considérable. En temps de paix, seule l'armée active était soldée; on possède de rares témoignages sur la solde des ἐπίγονοι⁸ et celle des mercenaires⁹; la garde recevait aussi sans doute une solde, mais le fait n'est pas établi; les clérouques possédaient leurs κλῆροι, qui leur en tenaient lieu; mais il

1. Si le Démétrios de *P. Lond.* I, 23 est un γραμματεὺς τῶν δυνάμεων de toute l'Égypte; je croirais plutôt qu'il est γραμματεὺς de la garnison de Memphis.

2. *P. Lond.* I, 23; et cf. ch. VI, p. 201.

3. LUMBROSO, dans : *Archiv*, IV, pp. 63-4.

4. STRACK, 103, C, l. 8 : ἡ λοιπὴ ὑπηρεσία.

5. Cf. ci-dessus, pp. 92-3.

6. Ammonios, dans : *P. Lond.* I, 23; cf. un ἀρχυπηρέτης ξενικοῦ, dans : *Bull. Soc. Arch. Alex.* 1908, n° 10 = *Rev. Phil.*, 1908, p. 217, col. I, l. 61-2.

7. Il existe aussi des épistates des hipparchies dans l'armée disponible; cf. ch. VI, pp. 192-3.

8. *P. Lond.* I, 23; cf. P. M. MEYER, p. 74, et BOUCHÉ-LECLERCQ, pp. 44 et 52. L'épigone touchait environ 450 drachmes par mois.

9. *Actenst.* 5-7, avec le commentaire de WILCKEN. On ignore le nombre des soldats payés.

n'est pas prouvé qu'en campagne ils n'en recevaient pas une ou tout au moins des indemnités pour leur subsistance. Il semble qu'en général le mot solde doive être entendu de la façon la plus large; l'État paie aux mercenaires et aux enfants de troupe la solde proprement dite, ὀψώνιον, et leur fait des distributions en nature, μετρήματα et σιτώνια, afin qu'ils pourvoient à leur subsistance¹. L'ὀψώνιον est toujours payé en espèces; les σιτώνια le sont pour partie en nature et pour partie en argent; autrement dit, les soldats touchent, en plus de distributions en nature, ce que l'on appelle dans la langue militaire moderne des indemnités représentatives; parmi elles figure pour la cavalerie l'indemnité représentative de la nourriture du cheval, qui incombait au cavalier². Le tout était payé, au II^e siècle, par les banques royales; le grammate adressait au banquier une demande, αἴτησις, qui est en réalité un ordre de paiement (σύνταξον χρηματίσθαι) avec détail des paiements à effectuer, διαστολή, bref, un bordereau, διαγραφή; la banque verse entre les mains du grammate les sommes ou quantités demandées; il en assure la répartition par les soins des hypèrètes. Parfois sont consenties des avances, déduites par la suite³. L'ὀψώνιον était évidemment versé à chaque homme individuellement; mais on croirait volontiers que les distributions et surtout les indemnités, allouées à raison de tant par tête, étaient en réalité administrées par les hypèrètes, qui passaient les marchés nécessaires à l'entretien et à la subsistance des troupes; ainsi s'expliquerait le fait que les mots ἀγορά, ἀγορὰ, ἀγορὰ τοῦ οἴνου, σιταρχία⁴, etc., reviennent dans plusieurs textes, législatifs ou autres, en relation évidente avec la solde et l'administration de l'armée.

L'armement paraît avoir été fourni par l'État à tous les soldats, y compris les indigènes à partir de 218⁵; et les arsenaux

1. WILCKEN, *loc. laud.*, 5.

2. Ἱπποτροφικόν; le chiffre en est très bas dans les *Actenst.* : 50 drachmes par mois.

3. Εἰς πρόδομά τι : *Actenst.* 7.

4. *P. Amh.* II, 29; *P. Lille* 4, II. 15 sqq.; *P. Tebt.* II, 467; *P. Grenf.* I, 42. Cf. *P. Paris* 8, une plainte relative à un prêt de blé fait à des soldats, sans intervention de l'administration militaire (Everg. II).

5. Chap. I^{er}, pp. 7-8.

de Philadelphie et de Philopator ont dû, d'après Appien¹ et Polybe², être largement approvisionnés. Ces armes restent la propriété, sinon des mercenaires, du moins des clérouques, qui les lèguent dans leurs testaments à leurs enfants³; par analogie, on peut penser que le cheval d'armes, bien que légué en toute liberté, était aussi donné par l'État⁴. L'État avait en tout cas à monter la cavalerie mercenaire; et, dès Philadelphie, il existait des haras, ἵπποτροφεῖα⁵, inspectés par des ἵπποσκόποι⁶, auxquels étaient sans doute attachés des vétérinaires entretenus par la taxe dite ἵππιατρικόν⁷. Les chevaux figuraient, comme il est naturel, sur des contrôles spéciaux⁸.

VI

Tel est le tableau qu'on peut donner de l'organisation interne de l'armée ptolémaïque dans l'état actuel de notre documentation. Il reste très schématique, et par suite incomplet. On voit, ou peu s'en faut, quels ont été les subdivisions et le commandement à l'intérieur des corps, hipparchie dans la cavalerie, chiliarchie dans l'infanterie; on ne fait qu'entrevoir comment ces corps ont pu être groupés sous les ordres des officiers de grade plus élevé que les hipparques et les chiliarques; leur relation aux détachements et aux garnisons, aux grandes divisions techniques de l'armée : grosse cavalerie et cavalerie légère, infanterie de ligne et infanterie légère, nous échappe; on ignore s'il n'y a pas eu des subdivisions spéciales pour les enfants de troupe et les recrues⁹; on ne sait rien de l'effectif normal des fractions et unités. Nos connaissances sur cette

1. *Proœmium*, 40; — cf. *ATHEN.*, V, 206.

2. *POLYBE*, V, 64.

3. *P. Petr.* I, 44 = III, 42; I, 44 = III, 6, (a); *P. Magd.* 17; *P. Grenf.* I, 42 et 24.

4. *P. Petr.* I, 12; *P. Grenf.* I, 24.

5. *P. Petr.* III, 62 (b).

6. *P. Petr.* II, 35 (a) (b) (d) = III, 54 (Philadelphie); *P. Hib.* I, 162 (Everg. I^{er}).

7. Sur cette taxe, cf. chap. VII, p. 215.

8. C'est un de ces contrôles que *P. Petr.* II, 35 (a).

9. Cf. ch. II, p. 62, n. 3. — Bien que σημεῖον soit employé une fois (*P. Paris* 8,

partie des institutions militaires sont d'ailleurs dans un état de renouvellement presque perpétuel. Aussi ne peut-il être question ici de synthèse, même provisoire.

l. 8) en parlant de στρατιώται, il paraît réservé, ainsi que σημέα, à des détachements de composition spéciale : un σημεῖον de νεανισκοὶ est connu par *P. Amh.* II, 39, l. 2, une σημέα d'ἐπίγονοι par *P. Lond.* I, 23, *P. Vat.* V, p. 352, ll. 15 sqq., cf. p. 356; une σημέα de προσγράφοι par l'inscription Golénischeff, ci-dessus, p. 62, n. 3. Cette dernière était numérotée : γ̄; celle des ἐπίγονοι de Memphis, qui d'après *P. Lond.* I, 23, porte le nom de l'éponyme Dexilaos, est désignée de même dans *P. Vat.* V, p. 356; mais il semble qu'elle ait eu aussi un numéro : ᾱ; ΜΑΙ avait lu, *ibid.*, p. 352, l. 16 : εἰς τὴν ἐν Μέμφει [κατόχῃ]ν πρώτην; la correction de WIRKOWSKI, *Prodromus grammaticae aetat. Lagid.* (pp. 14 sqq.) : [σημεῖα]ν πρώτην paraît excellente; elle implique l'identité de la σημέα ᾱ et du détachement de Dexilaos.

CHAPITRE IV

LE RECRUTEMENT¹

L'étude de la composition de l'armée ptolémaïque nous a fait connaître les caractères généraux du recrutement. Les soldats des Lagides sont des réguliers, des mercenaires et des indigènes. L'origine des soldats indigènes est indiquée par leur nom même : ils appartiennent à la population égyptienne et libyenne de la *χώρα*; le seul point qui fasse difficulté, c'est la distinction établie au début du premier siècle entre des *μάχιμοι* Grecs, Égyptiens et autres²; on ne sait si les corps, qui ont été nominalement et effectivement au III^e et au II^e siècles des corps indigènes, n'ont pas compris au I^{er} des soldats d'une autre origine ou s'il y a eu des corps non indigènes assimilés aux *μάχιμοι*; la question est encore insoluble. Les mercenaires sont par nature d'origine diverse; les indigènes, formant des unités spéciales, sont exclus de leurs rangs; jamais les mercenaires d'infanterie légère à armement national ne sont des indigènes africains; il n'y a aucune fusion entre le recrutement mercenaire et le recrutement indigène. Enfin le recrutement de l'armée régulière est en principe national et macédonien; en fait, l'étude des clérouques et des *τῆς ἐπιγονῆς* le montre, il n'est possible que par l'engagement volontaire de soldats venus du dehors et par l'appel des fils de ces soldats, quand les pères ont été établis comme clérouques. L'étude du recru-

1. Les indications données par P. M. MEYER, dans son ch. I^{er}, notamment § 2, sont faussées par le fait qu'il considère comme mercenaires des soldats qui sont en réalité des réguliers. La même remarque s'applique à ce qu'il dit du recrutement au II^e siècle, pp. 82 sqq., *passim*.

2. P. Tebt. I, 139 (descr.) et 120 introd.; cf. ch. I^{er}, p. 10.

tement n'est complète que si l'on cherche quelle a été l'origine réelle des réguliers et des mercenaires, dans quelle mesure les diverses nationalités du monde hellénistique ont contribué à former par des engagements, individuels chez les uns et collectifs chez les autres, les forces ptolémaïques, et quelles raisons historiques rendent compte de l'appoint fourni à l'Égypte par les cités et les États.

Cette recherche n'est possible qu'à l'aide de statistiques ethniques¹.

I

LES STATISTIQUES ETHNIQUES

L'établissement des statistiques ethniques demande quelques explications préliminaires.

Il faut tout d'abord séparer les officiers des soldats. Les officiers subalternes sont naturellement souvent sortis du rang ; mais il est impossible de déterminer jusqu'où les simples soldats se sont élevés dans la hiérarchie militaire ; d'autre part, des officiers supérieurs ou généraux, même placés à la tête des corps de l'armée régulière, ont été appelés à commander dans l'armée ptolémaïque après avoir commencé ailleurs leur carrière ; tel est le cas de certains des grands chefs de l'armée en 218-7 ; ce sont en réalité les mercenaires du commandement². On ne peut donc réunir les officiers dans la même étude que les soldats.

Il faut distinguer en second lieu deux périodes dans l'histoire du recrutement : le III^e siècle et le II^e siècle. Cette division en périodes, naturelle dès qu'il s'agit d'un laps de temps aussi long que deux siècles, est en l'espèce absolument nécessaire ; un grand nombre de soldats ne portent au II^e siècle, selon toute

1. Comme on le verra, il n'y a pas un seul soldat du III^e siècle qu'on puisse classer assurément parmi les mercenaires, et on ne possède pas assez de renseignements pour étudier le recrutement mercenaire dans son ensemble ; cf. les indications données au ch. 1^{er}, pp. 47-8.

2. POLYBE, V, 63, 41 sqq. ; et ci-après, p. 129.

probabilité, que des pseudo-ethniques, auxquels on ne peut ajouter foi dans l'étude de leur origine. On possède de ce fait deux preuves remarquables. Vers 145 av. J.-C., un certain Asclépiadès, qui était Macédonien lorsqu'il faisait partie des corps de police, devient Crétois en entrant parmi les *χάριοι*¹; vers 115, un *τῆς ἐπιγονῆς*, Théotimos, fils de Phyléas, est Perse; on le retrouve, vers 103, dans la quatrième hipparchie : il est devenu Mysien². Plusieurs des ethniques connus au II^e siècle sont ainsi frappés de suspicion³. Il n'en va pas de même pour le III^e siècle. Tandis que les ethniques du II^e siècle sont peu nombreux et les origines des soldats peu diverses, précisément parce qu'il y a souvent là une fiction, ceux du III^e siècle au contraire représentent presque tout le monde grec et méditerranéen de cette époque; c'est une première garantie. En second lieu, et bien que le hasard préside seul à la conservation de nos sources, la proportion qui existe au III^e siècle entre les diverses nationalités concorde avec les vraisemblances historiques. Enfin, la substitution d'un pseudo-ethnique à l'origine individuelle et réelle ne se constate pas avant 145 avant J.-C., date des papyrus qui concernent Asclépiadès; toutefois, le caractère général de la monarchie et de l'armée s'étant profondément modifié à partir de Philopator, il est prudent de ne pas tenir tous les ethniques pour réels après 221. A cette condition, l'étude des patries des soldats reste possible pour le III^e siècle.

Ce n'est pas que la qualité des soldats nominativement connus soit toujours facile à distinguer. La désignation complète d'un soldat comporte : 1^o son nom, 2^o son patronymique, 3^o son ethnique, politique ou démotique; 4^o le nom du détachement ou du corps auquel il est affecté, 5^o (à titre éventuel) l'indication de sa classe clérouchique, par exemple : *Στρατιππος Ἰρακλίδου, Συρακούσιος, τῆς τετάρτης ἱππαρχίας, ἐκκτοντάρουρος*⁴. Mais il est

1. *P. Tebt.* I, 32.

2. *P. Fay.* 11 et 12.

3. Cf. ci-après, pp. 120-2.

4. *P. Petr.* III, 112, (a), col. 1, l. 48.

extrêmement rare qu'elle ait été donnée ou conservée tout entière; le défaut de précision ou d'exactitude des scribes, la mutilation des textes ont multiplié le nombre des qualifications incomplètes : on ignore souvent si le soldat est régulier ou mercenaire; il faut tirer parti des indications fragmentaires et suppléer aux lacunes. Les noms des éponymes ne sont d'aucun secours; ils ont eu sous leurs ordres des réguliers, des mercenaires, peut-être même des réguliers et des mercenaires à la fois¹. La qualification τῆς ἐπιγονῆς ne sert pas davantage; les τῆς ἐπιγονῆς sont bien des fils de clérouques et leur origine est celle de leur père²; mais il y a eu des clérouques mercenaires comme des clérouques réguliers³. Seule la contenance des *κλῆροι* donnés aux clérouques permet d'enrichir les listes ethniques d'un assez grand nombre de noms de réguliers; l'importance des tenures a varié avec la considération dont jouissait le service dans les différentes armes et les différents corps; le service dans les mercenaires est moins estimé que le service dans l'armée régulière, et la cavalerie reste l'arme noble; les cavaliers dotés de 100 et 70 aroures, les fantassins dotés de 100 ou de 30 appartiennent à l'armée régulière⁴.

Il y a enfin des soldats qu'on doit classer *a priori* parmi les réguliers en considération de leur origine; ce sont ceux qui portent l'ethnique *Μακεδών* et les citoyens d'Alexandrie ou de Ptolémaïs, inscrits ou non dans un dème; parmi les premiers, il y en a dont l'ethnique n'est qu'un substitut de leur démotique d'Alexandrie ou de Ptolémaïs et qui se confondent avec la seconde catégorie; le reste est formé par les Macédoniens d'origine. Bien qu'il n'ait existé aucune obligation militaire pour les citoyens des *πόλεις* égyptiennes en tant que tels, bien que les Macédoniens d'origine aient eu évidemment la liberté de s'engager comme mercenaires, il y aurait eu contradiction à ce que des hommes représentant l'élément national dans

1. Chap. III, p. 81.

2. Cf. ch. V, pp. 156-7.

3. Ch. II, pp. 46-7.

4. Cf. ch. VI, p. 176.

l'armée n'aient pas servi dans les corps réguliers ; ni des Alexandrins, ni des citoyens de Ptolémaïs n'ont pu faire partie des corps mercenaires au service des Lagides, et il est infiniment probable que la grande majorité des soldats originaires de Macédoine n'y sont pas entrés davantage à une époque où le caractère macédonien de la monarchie et de l'armée en particulier était encore très accusé. Dans la statistique ethnique donnée ci-après, on trouvera non seulement les citoyens des πόλεις, mais aussi les Μακεδόνες au sens ethnique classés parmi les Μακεδόνες au sens militaire du mot.

II

LES PATRIES DES SOLDATS AU III^e SIÈCLE

Les indications directes des textes, les conclusions tirées de la contenance des κληροί, l'addition aux listes des τῆς ἐπιγονῆς, l'attribution *a priori* des citoyens d'Alexandrie et de Ptolémaïs et des Macédoniens aux corps réguliers, permettent de dresser la statistique résumée dans le tableau suivant ¹ :

1. Il va de soi que dès le III^e siècle le recrutement devient local grâce aux τῆς ἐπιγονῆς ; tel soldat, par exemple, qui se dit légitimement (cf. ch. V, pp. 156-7) Athénien sous Evergète ou Philopator, peut être le fils, né en Égypte, ancien τῆς ἐπιγονῆς, d'un clérarque immigré sous Sôter ou Philadelphie ; son *origo* sert néanmoins à l'étude de l'immigration militaire, à la condition de considérer le III^e siècle en bloc, sans y distinguer de périodes ; cf. d'ailleurs, ce qui vient d'être dit, p. 107, sur la date à laquelle il convient d'arrêter les statistiques du III^e siècle : en 221, l'effet des établissements clérarchiques opérés par Evergète n'a pas encore pu se faire grandement sentir dans le recrutement local.

PATRIES	RÉGULIERS	MERCENAIRES	INDÉTERM.	τῆς ἐπιγονῆς	TOTAUX
Cités d'Égypte.	1			8	12
— <i>a priori</i>	3				
Μακεδόνες.	9			7	24
— <i>a priori</i>	8				
Agriane	1				1
Amphipolitain.			1		1
Thraces	9		6	6	21
Kardianes.				2	2
Olynthien			1		1
Paoniens			2		2
Périnthien			1		1
Dolope.			1		1
Thessaliens	3		1	1	5
Larisséens	1		1		2
Οἰτέν ¹	1				1
	36		14	24	74

1. Références : Réguliers citoyens, *P. Petr.* I, 19, l. 10, cf. III, 19 (a); *ibid.* I, 14 = III, 6, (a), l. 22 et l. 47; *ibid.* III, 11, l. 33; — τῆς ἐπιγονῆς : *P. Petr.* III, 11, l. 6; 21 (b), l. 10; 6, (a) ll. 10 et 13; 11, l. 27; 55 (a), l. 6; 19, (f), l. 2; 6 (a), ll. 43-44. (Les τῶν οὐπὼν ἐπὶ γυμέναι κτλ., *P. Petr.* III, 14, l. 2 et l. 7 (cf. WILCKEN, *Arch.* III, p. 513), et *ibid.* 132, l. 19 ne sont pas nécessairement des τῆς ἐπιγονῆς; cf. ci-après, p. . .). Μακεδόνες réguliers : *P. Magd.* 1, l. 2; 38, l. 1; *P. Hib.* I, 110, l. 61 et l. 70; *P. Petr.* III, 10, l. 13; 12, l. 14; 112, (a), col. 1, l. 25; (d), col. II, l. 8; (g), l. 9; *P. Hib.* I, 30, l. 2, l. 14; 32, l. 6; 90, l. 6; *P. Petr.* I, 17 (2) l. 6; 18 (1) *right column*, l. 4; III, 8 (2), l. 1; 54 (b), (c), l. 5; — τῆς ἐπιγ. : *P. Magd.* 14, l. 1; *P. Petr.* I, 16 (1), cf. III, 3, l. 2; I, 19, cf. III, 19 (a), l. 8; III, 11, l. 2; 13, (a), l. 18; 21 (b), ll. 4 et 11. — Agriane : *P. Petr.* III, l. 3. — Amphipolitain : *P. Petr.* III, 2, l. 3 (mais peut-être est-il officier [κληροῦχος]). — Thraces : réguliers, *P. Petr.* III, 5 (b), l. 9; *ibid.*, 21 (c) ll. 6-7; *ibid.*, 112, (a), col. 1, l. 4, l. 9, l. 12, l. 32; (b) l. 4; (e), col. II, l. 28; (f), l. 3; — indéterminé : *P. Petr.* III, 1 (2), l. 25; *ibid.* II, 35 (a), I, l. 10 et II, l. 5, cf. III, 54 (b), (a); *P. Hib.* I, 33, ll. 5 et 12; *ibid.* 94, l. 13-4 et 17. Il n'est pas sûr que Straton, *P. Hib.* I, 90, l. 23, soit un soldat; par contre Seuthès et Lézelmis, *P. Magd.* 25, l. 1, et 35, l. 6, sont très probablement des Thraces et pourraient être joints aux soldats ici indiqués; — Thraces τῆς ἐπιγ., *P. Petr.* III, 21 (a) ll. 4 et 10; *ibid.* III, 58 (d), l. 4; *P. Hib.* I, 30, l. 22; 37, ll. 3 et 11; 92, l. 9 et

PATRIES	RÉGULIERS	MERCENAIRES	INDÉTERM.	Τῆς ἐπιγονῆς	TOTAUX
Arcadiens	2		1		3
Argien.				1	1
Achéens	3		1		4
Athéniens			1	1	2
Béotiens			2	1	3
Laconien ¹			1		1
	5		6	3	14
Théréen				1	1
Cos	1		1	1	3
Chiote.	1				1
Syracusains	1			1	2
Campanien ²			1		1
	3		2	3	8

1. 10. — Kardianes τῆς ἐπιγονῆς : *P. Petr.* III, 6, (a), l. 42; *ibid.* 21 (f) II. 3 et 10. — Olynthien : *P. Petr.* II, 35 (a), col. 1, l. 15, cf. III, 54 (b) (a). — Paionien : *P. Petr.* II, 35 (d), l. 4; *ibid.* III, 54 (b) (d), l. 1. — Périnthien : *P. Petr.* III, 77, II. 4-6. — Dolope : *P. Petr.* II, 35 (a), col. 1, l. 2, cf. III, 54 (b), (a). — Thessaliens : réguliers, *P. Petr.* III, 21, (c), l. 6 et l. 8; *ibid.* 112, (d) col. 1, l. 9; — indéterminé : *ibid.* III, 13 (b), l. 3; — τῆς ἐπιγονῆς, *P. Petr.* I, 19, cf. III, 19 (a), l. 30. — Larisséens : rég., *P. Magd.*, 34, l. 1; — indét. *P. Petr.* II, 35 (a), col. III, l. 8, cf. III, 54, (b), (a). — OEtéen : *P. Magd.*, 30, l. 1.

1. Références : Arcadiens : rég., *P. Petr.* III, 12, l. 19; *P. Magd.* 31, l. 3; — indét., *P. Petr.* III, 54 (b), (a), III, l. 16. — Argien τῆς ἐπ., *P. Magd.* 29, l. 1. — Achéens : rég., *P. Petr.* III, 12, l. 13; 112 (g) l. 11; *ib.* I, 19, cf. III, 19 (a), l. 2; — indét., *ibid.* III, 111, l. 6. — Athéniens : indét. *P. Petr.* III, 54 (b), (d), l. 5; — τῆς ἐπιγ. *P. Petr.* III, 21 (g), l. 37. — Béotiens : *P. Petr.* III, 5 (a), l. 8; II, 35 (a), col. III, l. 13, cf. III, 54 (b), (a); — τῆς ἐπ. *P. Hib.* I, 96, II. 15 et 32-3. — Laconien : *P. Petr.* II, 35, (a) col. 1, l. 6, cf. III, 54 (b), (a).

2. Références : Théréen τῆς ἐπιγ. *P. Petr.* III, 14 + 17 (a) (cf. *Arch.* III, p. 513, WILCKEN), l. 6. — Cos : rég. *P. Petr.* II, 21 (c) l. 19; — indét. : *P. Hib.* I, 30, l. 21; — τῆς ἐπιγονῆς, *P. Petr.* I, 19, cf. III, 19 (a), l. 33. — Chiote : *P. Petr.* III, 10, l. 17. — Syracusains : rég. *P. Petr.* III, 112, (c), l. 18; — τῆς ἐπιγ. *ibid.* 21 (d) II. 5 et 13-4. — Campanien : *P. Petr.* III, 19, (f), l. 4.

PATRIES	RÉGULIERS	MERCENAIRES	INDÉTERM.	Τῆς ἐπιτιμῆς	TOTAL
Crétois ¹				2	2
Carien.				1	1
Mysiens				2	2
Pergaménien ²			1	1	1
			1	3	4
Barcéen			1		1
Cyrénéens.	1		5	8	14
Lybiens ³				3	3
	1		6	11	18
Juif				1	1
Perses ⁴	1		3	4	8
	1		3	5	9

1. Références : *P. Hib.* I, 92, l. 10; *P. Petr.* II, 38 (a), cf. III, 34 (b) ll. 2-5.

2. Références : Carien : *P. Petr.* I, 16, cf. III, 3, (1), l. 5. — Mysiens : *P. Hib.* I, 32, l. 19; 129 (descr.). — Pergaménien : *P. Petr.* III, 112, (f), l. 13.

3. Références : Barcéen, *P. Hib.* I, 52, l. 12. — Cyrénéen : rég. *P. Petr.* III, 10, l. 19; — indét. : *P. Hib.* I, 90, l. 21; 91, l. 14; 94, l. 16; 102, ll. 1 et 6; — τῆς ἐπιτιμῆς, *P. Hib.* I, 34, l. 2; 52, l. 13 et l. 14; 86, l. 24; 90, ll. 23-4; 124 (descr.); *P. Petr.* I, 16 (1) cf. III, 3, l. 3; 17 (1) = III, 14, ll. 9-10 (cf. *Archiv.*, III, p. 513). — Lybiens : *P. Petr.* I, 19, cf. III, 19 (a), l. 35; *ib.* III, 1, col. II, l. 2; 61 (h), l. 2.

4. Références : Juif : *P. Petr.* III, 21, (g), l. 12. — Perses : rég. *P. Petr.* III, 10, l. 15; — indét. *P. Hib.* I, 90, l. 22; 124 (descr.); *P. Petr.* II, 35 (a), col. I, l. 12, cf. III, 54 (b), (a); — τῆς ἐπιτιμῆς, *P. Hib.* I, 93, l. 1; *P. Magd.* 8, l. 1; *P. Petr.* III, 10, l. 21; — 21 (g), l. 35.

PATRIES	RÉGULIERS	MERCENAIRES	INDÉTERM.	Τῆς ἐπιτοχῆς	TOTAUX
Ainiane			1		1
Apolloniate				1	1
Héracléotes	2			2	4
Cromnite (?).			1		1
Magnésien.			1		1
Chalcidiens ¹			2		2
	2		5	3	10
1 ^{er} groupe	36		14	24	74
2 ^e groupe	5		6	3	14
3 ^e groupe	3		2	3	8
4 ^e groupe				2	2
5 ^e groupe			1	3	4
6 ^e groupe	1		6	11	18
7 ^e groupe	1		3	5	9
8 ^e groupe	2		5	3	10
	48		37	54	139

Ce tableau répartit en huit groupes les patries de 139 soldats ou fils de soldats. Le premier de ces groupes comprend les citoyens d'Alexandrie et de Ptolémaïs, les Macédoniens, les cités grecques et les peuples sujets de la Macédoine, Paioniens, Thraces, Thessaliens; le second, les peuples de la Grèce propre;

1. Références : Ainiane, *P. Petr.* III, 112 (c), l. 26. — Apolloniates : *P. Petr.* II, 38 (a), cf. III, 34 (b), ll. 2-5. — Héracléotes : règ. *P. Petr.* II, 47, l. 31, cf. III, 55 (b); *ib.* III, 112, (f) l. 8; — τῆς ἐπιτοχῆς, *P. Petr.* I, 19, cf. III, 19, (a), l. 6, *ibid.* III, 12, ll. 11-12. — Cromnite : *P. Hib.* I, 96, ll. 12 et 30. — Magnésien : *P. Petr.* III, 112, (c), ll. 21-22. — Chalcidiens : *P. Petr.* II, 35, (d) l. 1; *P. Hib.* I, 96, l. 12 et l. 29. (Χαλκιδεὺς est peut-être un nom propre, *P. Hib.* I, 91, l. 22, cf. note *ad loc.*).

le troisième réunit les originaires des Iles, y compris des Syracusains, auxquels a été joint un Campanien; la Crète est mise à part à cause de son rôle militaire tout spécial; le cinquième groupe est formé par les soldats venus d'Asie-Mineure; le sixième, par les Africains; le septième, par les Orientaux. Le huitième et dernier groupe ne présente aucune unité; on y a réuni les ethniques et les politiques qui ont été portés par les habitants de plusieurs États du monde grec; il y a eu des Ainianes en Thessalie et en Étolie, des Apolloniates en Macédoine, en Thrace, en Épire, en Mysie et en Bithynie, des Héracléotes en Thessalie et en Bithynie, des Cromnites en Arcadie, en Lydie et en Carie, des Chalcidiens en Eubée, en Étolie et en Elide; ces soldats ne peuvent être classés, et il ne reste que 129 origines qui puissent entrer en ligne de compte.

Si l'on considère le recrutement général de l'armée non indigène sans distinguer entre les réguliers et les mercenaires, on obtient les résultats suivants :

1. Égypte et États du Nord. . .	74	soldats	sur	129
2. Grèce propre.	14	—	—	
3. Les Iles.	8	—	—	
4. Crète	2	—	—	
5. Asie-Mineure.	4	—	—	
6. Afrique	18	—	—	
7. Orient	9	—	—	
	129			

La présence de ces nationaux d'origine diverse dans l'armée ptolémaïque et la proportion des soldats que chaque groupe lui fournit, s'expliquent par les relations traditionnelles ou récentes de l'Égypte avec les États et les cités, par sa politique à leur endroit, dans certains cas aussi par des raisons purement militaires¹.

1. Sur les possessions extérieures des Ptolémées, cf. le chapitre, déjà indiqué,

Le caractère le plus frappant du recrutement au III^e siècle c'est qu'il reste, non plus strictement macédonien, mais encore quasi-national. Les *πέραις* d'Égypte lui fournissent un appoint. La Macédoine, pour une part qu'il n'est pas possible de déterminer précisément, mais qui est importante, y concourt; les Macédoniens ont émigré dans tout le monde gréco-oriental pendant le III^e siècle et surtout au début; les peuples et les villes de Thrace et de Thessalie qui donnaient déjà des soldats à Philippe ont pris part à ce mouvement et ont servi en nombre dans l'armée ptolémaïque; les Thraces deviendront même au II^e siècle, avec les Galates, les populations militaires par excellence du monde hellénistique. Les relations des Lagides avec ces régions sont particulièrement suivies et étroites au III^e siècle; après 240, Evergète possède la côte de Thrace et l'Hellespont; la domination égyptienne s'étend en Thrace jusqu'à Maronée et même plus loin¹; le pays est organisé en stratégie²; il est probable qu'en 202-1 la Thrace appartenait encore à l'Égypte, lorsque Philippe V l'envahit³. Des rapports de l'Égypte avec la Thessalie et les autres régions voisines de la Macédoine et de la Thrace ou avec les cités grecques en particulier, on ne sait rien; ce sont évidemment leurs relations traditionnelles avec la race macédonienne et la politique égyptienne en Thrace qui ont attiré leurs habitants au service des Lagides.

La présence de soldats originaires de la Cyrénaïque est une conséquence de la conquête de Cyrène par Ptolémée en 322. Mal soumise d'abord, puis ouvertement révoltée en 313, reprise par les Égyptiens, de nouveau séparée de l'Égypte l'année suivante par la défection de son gouverneur Ophellas, elle est reconquise en 308-7 par Magas, beau-fils de Ptolémée; il en devient le vice-roi, peu fidèle à Philadelphie d'ailleurs, et le pays n'est définitivement réuni à l'Égypte qu'en 246, à l'avènement

de BELOCH, *Gr. Gesch.* III², pp. 248-286; sur leur politique extérieure, BOUCHÉ-LECLERCQ, t. I et II, *passim*. Cf. les rapprochements faits par P. M. MEYER, pp. 9 sqq.

1. BOUCHÉ-LECLERCQ, I, p. 263, et note 1.

2. Ch. III, pp. 72-3.

3. BOUCHÉ-LECLERCQ, I, p. 351-2.

d'Évergète, après avoir été depuis 260-59 l'apanage de Bérénice II, fille de Magas, fiancée de ce prince. Il ne redevient indépendant, au bénéfice d'Évergète II, qu'en 163¹. Tant que la Cyrénaïque est possession égyptienne, elle forme une sorte de stratégie, gouvernée par un Libyarque; Cyrène conserve son autonomie communale².

La participation de la Grèce continentale, des Iles et de l'Asie-Mineure au recrutement de l'armée ptolémaïque s'explique par des raisons militaires générales et des raisons politiques. La Grèce, et surtout le Péloponnèse, ont fourni des soldats à tout le monde gréco-oriental depuis le iv^e siècle; on trouve des mercenaires grecs dans l'armée de Darius, combattant contre Alexandre; les grands marchés de soldats ont été longtemps ceux du Péloponnèse, où affluaient surtout des Arcadiens, race belliqueuse³; plus tard, des villes de Pamphylie, Aspendos notamment, leur firent une concurrence heureuse⁴; les Crétois enfin donnèrent des archers à toutes les armées. D'autre part, les Lagides, sans jamais s'engager à fond dans les affaires de Grèce, s'y sont toujours intéressés; et le protectorat des Cyclades et des côtes de l'Asie-Mineure a été une des fins constantes de leur politique. Il convient de distinguer tout d'abord parmi les cités et les peuples ceux qui ont fait partie pendant un laps de temps important de l'empire des Ptolémées. Il n'y en a pas dans la Grèce continentale. Il a été parlé déjà de la possession de Chypre⁵. En Asie-Mineure, les côtes, surtout celles de Cilicie et de Carie, sont à maintes reprises occupées par des garnisons de Ptolémée I^{er}; la Carie et la Lycie semblent se soumettre progressivement au protectorat égyptien dès avant 278-7; leur possession est assurée à l'Égypte à la fin de la première guerre syrienne, vers 271; vers 260, la Lycie appartient encore à l'Égypte; tandis qu'elle est probablement cédée à Antiochus II vers 250, la Carie reste égyptienne; cependant

1. Id., *ibid.* pp. 16-7; 53; 67; 202-4; II, 32-33.

2. Ch. III, p. 72.

3. H. DROUSE, p. 79 et n. 2.

4. LANCKORONSKI, *die Städte Pamphyliens u. Pisidiens*, I, p. 86.

5. Ch. III, pp. 73-4.

Évergète semble hériter des deux pays à la fois, et tous deux appartiennent encore à Épiphanes en 202-1 avant J.-C.¹. L'Ionie ne fait pas encore partie des possessions des Lagides en 271, mais vers 258, au cours de la deuxième guerre syrienne, Ephèse est prise par les Égyptiens; si elle est cédée vers 250 à Antiochus II, elle est reconquise au cours de la guerre contre Séleucus II, et en 240 elle est entre les mains d'Evergète; elle échappe même à Philippe V de Macédoine en 201; mais elle s'allie en 197 à Antiochus contre les Romains et est incorporée par eux au royaume de Pergame en 188². Dans l'Archipel, Théra a été jusqu'à la fin du règne de Philopator le siège d'une garnison ptolémaïque; de plus les Iles sont protégées par les Lagides dès le début du III^e siècle; en 314, on trouve la flotte de Ptolémée près de Lemnos; quand, après 311, il se met à agiter les villes grecques, en se posant en libérateur, Cos est le point d'appui de ses flottes; il y fait un assez long séjour (309); c'est là que naît Philadelphie; dans la grande croisière de 309, Andros, puis Délos recouvrent grâce à lui leur autonomie, et ainsi commence la fondation de ce *κοινὸν* des Insulaires qui sera à la dévotion des navarques ptolémaïques; c'est à Cos que la flotte de Philadelphie est vaincue en 282; c'est à Samos, ralliée au *κοινὸν* vers 280, que siège le conseil fédéral, lorsqu'il rend le célèbre décret de Nicourgia; elle sert de base d'opérations aux flottes de Philadelphie; enlevée peut-être aux Lagides dans la seconde guerre syrienne, elle leur reste pourtant à la fin du règne d'Evergète; ils ne la perdent, ainsi que Chios, qu'en 201, lors de la brusque attaque de Philippe V³. En Grèce, les relations des Lagides sont étroites avec Athènes jusqu'en 314, à partir de 309 avec le Péloponnèse; après la délivrance de Délos, Ptolémée débarque dans l'isthme de Corinthe, entre à Mégare, occupe Corinthe et Sicyone; en 296-4, l'entente avec Athènes reprend et Ptolémée la secourt, d'une manière peu

1 BOUCHÉ-LECLERCQ, I, pp. 170, 176, 209-10; 354; — de plus, pour la Lycie : pp. 198 et 261.

2 *Id.*, *ibid.*, pp. 252, 255, 276, 355.

3. Chap. III, p. 72; et BOUCHÉ-LECLERCQ, I, 65, 178-9; 293. Sur les Nésiotes et leur *κοινὸν* en particulier, I, 63-4, et les notes.

efficace d'ailleurs, quand elle est assiégée par Démétrius Poliorcète; en 287, il lui envoie de l'argent et du blé; sous le règne de Philadelphie, la guerre de Chrémonide réunit dans une alliance plus nominale que réelle l'Égypte d'une part et d'autre part Aréos, le roi de Sparte, les Achéens et les Athéniens (entre 268-7 et 266-5)¹. Les relations paraissent s'être poursuivies surtout avec Sparte et la Ligue achéenne; Evergète est l'allié, peu actif, il est vrai, de Cléomène, à qui il donne asile à sa cour et qui plus tard, au début du règne de Philopator, seconde Sosibios dans ses intrigues et lui garantit la fidélité de 3.000 mercenaires péloponnésiens lors du meurtre de Magas et de Bérénice². Quant aux rapports avec la Ligue Achéenne, ils se développent grâce à l'amitié de Philadelphie et d'Aratos; et en 243-2, pendant sa deuxième stratégie, celui-ci fait déclarer Evergète allié de la Ligue et généralissime de ses forces de terre et de mer; l'alliance se relâche par la suite, mais Epiphane tente à deux reprises de la renouveler (186 et 182) et meurt au moment où ses négociations vont réussir³. Une occupation assez prolongée des côtes de l'Asie-Mineure, suite évidente de la possession de Chypre; un long protectorat sur les Iles, base navale des Lagides; une coopération militaire et politique plus intermittente, mais répétée, avec les États de la Grèce continentale: telles sont, avec les raisons militaires, les causes qui ont amené dans l'armée ptolémaïque des soldats originaires de ces différents pays.

Reste l'Orient, représenté par les Perses et les Juifs. L'existence de relations politiques entre les Lagides et la Perse proprement dite n'est pas établie, et le nom de Perse est vraisemblablement un ethnique d'acception large désignant les Asiatiques autres que les Syriens et les Juifs. Les Perses avaient autrefois vaincu les Égyptiens et pouvaient à ce titre prendre place dans l'armée régulière ptolémaïque; d'ailleurs il en était sans doute resté dans les corps réguliers après les dernières réformes d'Alexandre. Les Juifs représentent une partie de la population

1. *Id.*, *ibid.*, pp. 63-6; 88-9; 91-2; 185-8.

2. *Id.*, *ibid.*, pp. 282 et 289.

3. *Id.*, *ibid.*, pp. 209, 281, 397-8.

de cette Coelé-Syrie, éternel sujet de discorde entre les Lagides et les Séleucides, conquise et reconquise par les uns et les autres, et perdue en 201 par les Ptolémées; en dépit des légendes judaïques, elle fut bien traitée par eux et semble leur avoir été attachée¹; de nombreux Juifs furent transportés en Égypte par Ptolémée après Gaza (312); les uns furent installés dans les garnisons de la χώρα, les autres contribuèrent à peupler Alexandrie, où ils formèrent un élément pondérateur au milieu d'une population turbulente; la communauté juive, régie par son ethnarque, y fut autonome; aussi les soldats israélites peuvent-ils être originaires de l'Égypte comme de la Palestine².

Ainsi peut s'expliquer l'origine des soldats du III^e siècle. Les résultats statistiques prennent plus d'importance si l'on distingue les réguliers des mercenaires; mais alors le nombre de soldats à considérer diminue: il n'y a pas un seul soldat nominativement connu avec son origine, qui soit assurément mercenaire; 32 soldats sur 129 ne peuvent être classés; enfin 51 τῆς ἐπιγονῆς, fils de réguliers ou de mercenaires? on ne sait, devraient tous être laissés de ce côté, s'il n'y avait parmi eux 24 fils de soldats originaires de Macédoine ou des πύλαις d'Égypte, c'est-à-dire 24 fils de réguliers; il reste donc 70 noms et origines de réguliers qui se répartissent de la façon suivante:

1. Égypte et États du Nord. .	60	soldats	sur	70
2. Grèce propre	5	—	—	—
3. Iles	3	—	—	—
6. Afrique	1	—	—	—
7. Orient	1	—	—	—
	70			

L'armée régulière, plus encore que l'armée en général et pour des raisons identiques, se recrute donc surtout en Égypte

1. *Id.*, *ibid.* pp. 32-3, 40, 49, 150, 260, 311.

2. Cf. ch. II, p. 46, n. 1; et sur la communauté juive d'Alexandrie: BOUCHÉ-LECLERCQ, III, 148-151.

et dans les États du Nord de la Grèce ¹. Sans doute il ne faut pas attacher une importance exagérée aux chiffres obtenus ci-dessus ; ils ne doivent pas donner aux résultats de cette étude une rigueur mathématique qui serait toute d'apparence ; les noms et origines considérés ne sont pas en assez grand nombre pour que les conclusions qu'on tire de cette statistique soient assurées. Néanmoins, la disproportion qu'on remarque entre le nombre des soldats fournis par le groupe égypto-macédonien et par les autres, ne peut être tenue pour l'effet du hasard. Si l'armée régulière se recrute avant tout parmi les Macédoniens et les peuples vassaux de la Macédoine depuis Philippe et Alexandre, c'est une conséquence évidente de l'origine de la dynastie lagide. Peut-être même, s'il y avait de nombreuses demandes d'engagement, l'administration militaire accordait-elle une préférence aux hommes originaires de la Macédoine et des États du Nord. Cette hypothèse est vraisemblable, étant donné le caractère nettement macédonien de la monarchie lagide pendant les trois premiers règnes. Les Ptolémées acceptent d'autres soldats que des citoyens dans l'armée régulière, mais ils lui conservent le plus possible son caractère national. Aussi l'appellation de Μακεδόνες, donnée à l'ensemble des corps réguliers, est-elle en somme plus voisine de la réalité qu'on pourrait le supposer dans une armée recrutée par engagements volontaires.

III

LE RECRUTEMENT AU II^e SIÈCLE

Si l'on veut établir pour le II^e siècle une statistique ethnique selon la méthode employée ci-dessus, on se heurte à deux difficultés : le nombre de soldats dont la patrie est connue est

1. Si l'on mettait de côté les 8 Μακεδόνες classés *a priori* parmi les réguliers et les 7 τῆς ἐπιγονῆς qui portent le même ethnique, il ne resterait plus à considérer que 53 noms et origines, dont 21 seulement dans le premier groupe ethnique.

moindre qu'au III^e siècle; et une question préjudicielle se pose, celle de la valeur des ethniques. Le cas d'Asclépiadès et de Théotimos montre qu'on ne peut tenir certains d'entre eux pour réels à partir de 145 av. J.-C. au moins et peut-être dès le règne de Philopator. Mais tous sont-ils suspects? Deux doivent, du fait même des mutations d'Asclépiadès et de Théotimos, être considérés comme des pseudo-ethniques, ceux de Crétois et de Mysien; il en est sans doute de même de celui de Perse, et ce ne sont pas probablement les seuls. Ces pseudo-ethniques ont en effet un caractère militaire. Ce n'est pas à dire qu'ils indiquent des corps ou détachements; on les a comparés¹ aux mots : houzards, zouaves, etc., dans le vocabulaire militaire français; ethniques à l'origine, ils auraient fini par ne plus avoir qu'une valeur technique et par ne désigner qu'un armement et une tactique; c'est le fait dont on a vu plus haut un exemple dans les hipparchies de la cavalerie légère; mais tel n'est pas le caractère des pseudo-ethniques du II^e siècle : sans insister sur ce fait qu'ils sont personnels aux individus, au contraire des ethniques des hipparchies, ils n'ont aucun rapport avec l'affectation à un corps quelconque de l'armée; les soldats qui les portent sont rangés dans des hipparchies numérotées; et dans la même hipparchie se rencontrent à la fois des Perses, des Macédoniens et des Crétois²; l'ethnique fictif n'indique pas que le soldat appartient à un corps militaire pseudo national. Il n'en est pas moins vrai que les populations dont les noms ont été employés comme pseudo-ethniques ont joué dans l'histoire militaire du monde hellénique un rôle considérable : les Mysiens, célèbres par leur cavalerie, ont donné leur nom à une hipparchie de cavalerie légère³; les Crétois ont dû la gloire militaire à leur arme nationale, l'arc. Le choix des pseudo-ethniques ne paraît donc pas être l'œuvre du hasard, ou, s'ils ont été moins choisis qu'imposés par l'usage et la tradition,

1. TH. REINACH, dans *P. Rein.*, p. 20.

2. La 5^e hipparchie; Macédonien et Perse : *P. Tebt.* I, 30 (115 av. J.-C.); Crétois : *ibid.*, 32 (vers 145 av. J.-C.?).

3. Chap. III, p. 89.

la tradition et l'usage ont leur raison dans le renom militaire de certains peuples. Aussi d'autres ethniques peuvent-ils avoir été fictifs pour des raisons analogues, et tout d'abord celui de Perse qui s'échange si aisément contre un autre; aucun, à la vérité, ne s'est encore rencontré dans les textes du ^{II}^e siècle; mais le jour où se lira à la suite du nom d'un soldat régulier dans un texte de cette époque l'ethnique : Thrace, ou : Thessalien, ou : Galate, il sera prudent de n'en pas faire état dans une étude sur la patrie réelle des soldats. On ne court pas les mêmes risques d'erreur quand il s'agit d'un Acarnanien ou d'un Paphlagonien. Sauf pour les ethniques peu connus dans l'histoire militaire et pour les politiques, l'usage de l'*origo* des individus est interdit dans une étude du recrutement au ^{II}^e siècle.

Dans le tableau statistique suivant, on distinguera donc les ethniques non-suspects de ceux qui peuvent être des pseudo-ethniques.

PATRIES	RÉGULIERS	MERCEN.	INDÈTER.	Τῆς ἐπιγονῆς	TOTAUX
Cités d'Égypte	Aucun qui soit assurément soldat				
Macédoniens	1	4	8	13	26
Acarnanien			1		1
Aspendien			1		1
Lybiens		2			2
Paphlagonien			1		1
Samien			1		1
Sidonien.			1		1
Sinopien ¹	1				1
	2	6	13	13	34

1. Il est probable, mais non certain, qu'Arimmas, f. de Dionysios, Χρηστίριος, *P. Rein.* 9, l. 32), était soldat. Komanos, f. de Nicôu, Ζήνειος, et Eirénaïos, f.

PATRIES	RÉGULIERS	MERCENAIRES	INDÉTERM.	τῆς ἐπιγονῆς	TOTAUX
Crétois.	1	1	1		3
Mysien.	1				1
Perses	1	3	10	49	63
Thraces		1	1		2
	3	5	12	49	69

d'Apollonios, Εὐεργέσιος, qui reçoivent respectivement 500 et 230 aroures, *P. Tebt.* I, 97, ll. 55 et 58, paraissent être plutôt des ἱπ(πάρχαι) que des ἱπ(πεῖς). — Macédoniens : rég., *P. Tebt.* I, 30, ll. 11 et 16; merc., *P. Amh.* II, 43, ll. 16-7; indét. *P. Tebt.* I, 31, ll. 11 et 16; 32, l. 18; 61 (*b*), ll. 79-80; 79, ll. 1 et 29; 105, ll. 1 et 11; 106, ll. 1 et 7; — *ib.*, II, 322, l. 19; *P. Rein.* 8, l. 9; *P. Ory.* IV, 831 (descr.); — τῆς ἐπιγονῆς : *P. Lond.* I, 23, l. 9; *P. Tebt.* I, 104, ll. 34-6; 105, ll. 53-4 et 67-8. — Dioscouridès, Μακεδών, (*P. Tebt.* I, 97., l. 45) [500 aroures] était sans doute un officier. Il n'est pas sûr que les Macédoniens de *P. Leid.*, G; *P. Rein.* 8, ll. 1 et 9; 10, ll. 25 sqq.; 20, ll. 32-3, soient des soldats. — Acarnanien : *P. Lond.*, II, 219, l. 10. — Aspendien : *P. Grenf.* I, 12, l. 27. — Lybiens : *P. Rein.* 13, l. 3, et 17, l. 2. — Paphlagonien : *P. Tebt.* I, 99, introd. — Samien : *P. Tebt.* I, 79, l. 27. — Sidonien : *P. Tebt.* I, 79, l. 7. — Sinopien : *P. Amh.* II, 53, l. 1. — Komano d'Alabanda (*P. Tebt.* I, 79, ll. 17 et 46) n'était pas un simple soldat.

1. Références : — Crétois : rég. : *P. Tebt.* I, 32; merc., *P. Amh.* II, 43, ll. 16-7; indét., *P. Lond.* I, 20 (*c*) et (*d*) = *P. Leid.* C, ll. 2-3. — Mysien : *P. Fay.* 12, l. 3. — Perses : rég., *P. Tebt.* I, 30, l. 16; merc., *P. Rein.*, 31, l. 3; *P. Gen.* 20, l. 2 = *B. G. U.* III, 995, col. II, ll. 10-11; indét., *P. Tebt.* I, 79, ll. 11 et 23; *P. Rein.* 9, l. 13; 16, l. 15; 20, l. 16; 26, l. 2; *Stud. Pal. u. Pap.*, IV, p. 55, l. 4; *P. Chic.* 6, col. II, l. 2; *P. Grenf.* II, 15, ll. 13 et 14; τῆς ἐπιγονῆς : les seuls Perses qui entrent ici en ligne de compte sont ceux qui sont assurément soldats et dits Πέρσαι τῆς ἐπιγονῆς — et non seulement Πέρσαι — dans nos sources (cf. App. II, II^e siècle : Perses, et les notes), savoir : *P. Grenf.* I, 12, ll. 28-9; 18, ll. 7-9; 20, ll. 4-5; 23, ll. 3-6; II, 19, ll. 5-7; 20, l. 11; 21, ll. 5 et 7; 23 *a*, col. II, ll. 5 et 10-11; 24, ll. 6-7; 26, l. 3; *P. Lond.* II, 218, l. 3; III, 880, l. 10; 676, l. 4; 1206, l. 16; 1208, l. 8-9; 1209, ll. 11-12; *P. Leid.* O, ll. 1 et 9-10; *P. Goods.* 8, ll. 4-5; *P. Fay.* 12, ll. 5-6 et 10-11; 151; *P. Amh.* II, 47, l. 4; *P. Oxy.* IV, 836; *B. G. U.* 996, II, ll. 9-10 et 12; 997, II, l. 4; 998, I, ll. 3-4; 999, l. 4, cf. *P. Amh.* II, 50, l. 6; 1000, I, l. 3; *P. Lips.* I, 2, l. 5; *P. Rein.* 8, l. 1; 9, ll. 29-31; *P. Tebt.* I, 104, ll. 1, 10, 37; 105, ll. 1, 11, 54; 106, ll. 1, 8; 109, ll. 2, 11; 110, l. 2, 156. — Si l'on compte les Πέρσαι τῶν προσγράφων, il faut augmenter de 3 (*P. Goods.* 8, ll. 2-3; *P. Lond.* III, 879, l. 17; 881, l. 18. [Panobchounis, f. de Totoès, et Néchoutès, f. de Petears [...], sont déjà comptés comme τῆς ἐπιγονῆς]) le total des Perses. — Thraces : *P. Amh.* II, 43, ll. 16-7; *P. Petr.* III, 57 (*a*) l. 7. — On ne peut pas dire que les ethniques des mercenaires dénombrés dans ce second groupe soient suspects d'être fictifs :

Il serait imprudent de tirer des conclusions de ce tableau. A défaut des ethniques individuels, peut-on du moins se servir des ethniques collectifs des *κοινά*? Les soldats du ^{II}^e siècle ont formé dans l'île de Chypre des associations, sur lesquelles on reviendra plus loin ¹. Ces *κοινά* sont distingués par un ethnique, qui correspond, au moins au moment de la fondation de l'association, à l'origine de la majorité de ses membres; quand un *κοινὸν* s'intitule par exemple τῶν ἐν Κύπρῳ ταπτομένων Θρακῶν καὶ τῶν συμπόλιτευομένων ², l'ethnique ne fait évidemment pas connaître la nationalité de tous les associés, mais seulement de la plupart d'entre eux. Ces associations sont les suivantes :

Liste des *κοινά*.

<i>κοινὸν</i> des Achéens ³ .	<i>κοινὸν</i> des Ioniens ⁶ .
» » Ciliciens ⁴ .	» » Lyciens ⁷ .
» » Crétois ⁵ .	» » Thraces ⁸ .

Ces noms ne servent guère à l'étude du recrutement. On ne peut tenir *a priori* tous les membres des associations chypriotes pour des mercenaires et, s'il y a eu aussi parmi eux des réguliers, on ignore dans quelle proportion; l'ethnique de certains membres pourrait d'ailleurs avoir été fictif. D'autre part, c'est de mercenaires qu'étaient composées en temps de paix les garnisons extérieures, et si en fait, ce qui est probable, les *κοινά*

les pseudo-ethniques ne sont connus que chez les réguliers; on ne voit pas pour quelle raison un mercenaire aurait masqué son origine réelle (pour les réguliers, cf. ch. V, p. 150). Cependant, pour ne pas compliquer ce tableau, les mercenaires ont été placés à côté des réguliers de même origine dont l'ethnique est suspect; il en est de même de ceux dont l'ethnique pourrait être fictif, si c'étaient des réguliers.

1. Cf. ch. V, pp. 144 sqq.

2. STRACK, 161.

3. STRACK, 125.

4. *Ibid.*, 127, 146; J. H. S. IX, p. 232, n° 20.

5. STRACK, 124; J. H. S. XII, p. 191, n° 43.

6. J. H. S. IX, p. 242, n° 60.

7. J. H. S., IX, pp. 238 sqq., nos 43, 47, 65; STRACK, 117.

8. STRACK, 121.

n'ont pas groupé d'autres soldats¹, leurs noms nous apprennent seulement que les troupes mercenaires de Cypre se sont recrutées au II^e siècle en Thrace, en Crète et surtout en Asie-Mineure. Il subsiste quelque incertitude sur la composition des *κοινά*; et leurs ethniques ne peuvent suppléer au manque de renseignements statistiques.

Il n'est pas impossible cependant de se représenter avec une certaine vraisemblance ce qu'a été dans ses grandes lignes le recrutement de l'armée régulière au II^e siècle. Son principal caractère, qui n'apparaîtrait pas dans la statistique la plus complète, c'est d'avoir été en partie et probablement en grande partie local. Sans doute, le système des engagements volontaires continue d'être en vigueur. Mais l'armée a dû se recruter avant tout, comme à la fin du III^e siècle et selon le principe des institutions clérouchiques, parmi les fils de soldats, les *τῆς ἐπιγονῆς*, dans les familles vouées héréditairement au métier des armes; ces soldats portent le même ethnique ou politique que leur père², à moins que leur origine ne soit masquée par un pseudo-ethnique³; et si la liste des nationalités représentées dans l'armée du II^e siècle était aussi diverse qu'au III^e, il n'en faudrait pas conclure que la plupart des soldats étaient nés hors de l'Égypte. D'autre part le fonctionnement du recrutement montre qu'il a été local en un autre sens encore. Le système des clérouchies a été étendu au II^e siècle aux fonctionnaires des corps de police, et les papyrus de Tebtunis ont établi que certains de ces *κληροῖχοι* passaient parmi les catœques, c'est-à-dire parmi les clérouques de l'armée⁴. Ces promotions équivalaient à une mutation militaire, à une incorporation parmi les soldats⁵; le clérouque ainsi promu n'était certainement pas placé parmi les mercenaires, dont un caractère essentiel est d'être enga-

1. On voit généralement des mercenaires dans les membres de ces associations; cf. P. M. MEYER, pp. 92 sqq.

2. Cf. ch. V, p. 150.

3. C'est le cas de *Théotimos*.

4. Cf. ch. VI, p. 181.

5. *Ibid.*, pp. 189-0.

gés collectivement; l'ancien gendarme entraît dans l'armée régulière.

Il serait donc très intéressant de savoir dans quelle mesure ce mode de recrutement a modifié la composition réelle de l'armée et de connaître l'origine des *κληροῦχοι* ainsi transformés en catœques. Malheureusement, les papyrus de Tebtunis ne donnent aucune indication directe de cette sorte; et on ne peut guère faire usage de l'onomastique, qui est un guide peu sûr. Sous le règne de Philométor, deux éphodes, Ptolémaïos et Asclépiadès, fils de Ptolémaïos, et deux érétophylaques, Artabas et Nekténibis; sous Evergète II, quatre éphodes, Démétrios, Asclépiadès, fils d'Asclépiadès, Petrôn, Acousilaos, et un phylacite, Marôn, sont devenus *κᾶτοιχοι* à Kerkéosiris¹. Mais à cette époque l'usage était général en Égypte, quelle que fût l'origine, de porter un double nom, l'un grec, l'autre indigène, et de ces neuf personnages, le dernier seul importe vraiment: en l'an 52 d'Evergète II, il s'appelait « Marôn, dit aussi Nektsaphthis, fils de Pétosiris », sur la liste des phylacites²; en l'an 53, sur la liste des *κᾶτοιχοι* promus, il se nomme « Marôn, fils de Dionysios, qui était (ὅς ἤν) Nektsaphthis, fils de Pétosiris »³; son double nom est encore employé en l'an 55⁴; mais par la suite les rapports officiels et les contrats privés ne le connaissent plus que sous son nom grec, et dans un bail il est même qualifié de Macédonien⁵; il est évident que le nom grec l'emporte sur le nom égyptien, quand Marôn est devenu catœque: il paraît donc plus naturel qu'un soldat régulier porte un nom grec qu'un nom égyptien⁶. Ce n'est peut-être qu'une fiction. Elle prouverait au moins que le respect, très amoindri sans doute et purement formel, des règles traditionnelles du recrutement régulier subsistait encore. Mais est-ce une fiction? Marôn est-il un indigène déguisé sous un nom grec? Et parmi les *κᾶτοιχοι* y a-t-il des

1. GRENFELL et HUNT, dans: *P. Tebt.* I, App. I, p. 549.

2. *P. Tebt.* I, 62, l. 110.

3. *Ibid.*, 61 (a), l. 40.

4. *Ibid.*, 64 (a) 107; cf., l. 84, l. 115.

5. *Ibid.*, 105 et 106.

6. GRENFELL et HUNT, *loc. laud.*, p. 546.

Égyptiens ? La première de ces questions est insoluble. Pour la seconde, si l'on considère d'une manière générale les catœques du II^e siècle, ils semblent être des non-indigènes, bien que des individus de nom égyptien se glissent accidentellement parmi eux. Mais l'usage du double nom et la prédominance du nom grec après l'entrée dans l'armée interdisent toute conclusion sur leur origine réelle. D'autre part, il est difficile d'admettre qu'il n'y ait pas eu d'Égyptiens dans les corps de police ; la majorité des policiers qui sont clérrouques à Kerkéosiris dans la seconde moitié du II^e siècle portent des noms grecs ; mais une liste de phylacites de Magdola de la même époque contient plus de noms égyptiens que de noms grecs ; dès le III^e siècle, on trouve des phylacites indigènes en presque aussi grand nombre que les autres¹ ; et la proportion en a dû s'accroître à mesure que s'est ouvert aux Égyptiens l'accès des emplois de toute sorte. Si le recrutement de l'armée par promotion de la *κληρουχία* à la catœcie a été général, des indigènes se sont nécessairement glissés dans les rangs des réguliers². Leur nom grec sert alors à masquer leur véritable origine ; tel est peut-être le cas de Marôn. Peut-être aussi prennent-ils alors un ethnique : Marôn se dit Macédonien ; et là seraient l'origine et la raison des pseudo-ethniques³.

Le recrutement de l'armée régulière change donc de caractère du III^e au II^e siècle. L'existence de nationalités fictives, c'est-à-dire la possibilité d'effectuer en Égypte des naturalisations, prouve qu'il ne s'attachait plus que peu d'importance à l'origine réelle des soldats ; et il devait en être ainsi puisqu'avec le temps l'armée régulière demandait de moins en moins à l'immigration des recrues que lui donnaient les clérouchies. La race hellénique et particulièrement la race macédonienne perdent progressivement leur prééminence. Un fait important reste très probable : des indigènes peuvent entrer parmi les

1. Cf. ch. VIII, II : *La police*.

2. GRENFELL et HUNT, *ibid.*, pp. 546, 549 et 551.

3. Cf. ch. V, pp. 150 sqq.

στρατευόμενοι Ἕλληνες¹, parmi les réguliers, en prenant un nom grec. De plus, des Macédoniens servent dès 175 avant J.-C. dans les corps mercenaires²; à la date de la mutation d'Asclépiadès, vers 145, l'ethnique de la race victorieuse et dominante est échangé contre un pseudo-ethnique; enfin même, dans le cas de Marôn, le mot Μακεδών pourrait n'être qu'un pseudo-ethnique analogue à ceux de Mysien et de Crétois. La pureté du sang importe donc moins encore qu'au III^e siècle; le caractère macédonien de la domination des Lagides s'efface même dans l'armée; l'estime où était tenu le service dans les corps réguliers doit diminuer, la considération qui entoure les corps de police et les contingents indigènes doit s'accroître d'autant; et peut-être pourra-t-on expliquer par là certains traits des institutions clérouchiques au II^e siècle³.

IV

LA PATRIE DES OFFICIERS⁴

Le recrutement des officiers s'étudie comme celui des soldats au moyen de statistiques ethniques. Toutefois on n'a pu établir dans le tableau suivant aucune distinction entre le III^e siècle et le II^e siècle : le petit nombre des patries connues⁵, l'incertitude de la date qu'il faut attribuer à certaines sources, notamment aux inscriptions, ne permettaient pas de le faire; d'ailleurs, les ethniques du II^e siècle qu'on doit écarter pour les mêmes raisons que ceux des soldats, sont en petit nombre : 1 Crétois et 7 Perses, soit 8 au total; au point de vue des fonctions et des grades, ce sont 1 gouverneur de ville, 1 hécatonarque, 1 ourage

1. *P. Tebt.* I, 5, ll. 168-169.

2. *P. Amh.* II, 55, ll. 46-7.

3. Cf. ch. VI, p. 483.

4. P. M. MEYER, pp. 23-4, où le classement est inexact; et pp. 79-82.

5. Le recrutement des officiers est en partie local, puisque certaines charges sont données avec survivance et des fils de soldats associés au commandement de leur père dès son vivant; cf. ch. III, p. 82.

et 5 tactomisthes¹. D'autre part, il n'y a pas lieu de distinguer entre les officiers des mercenaires et ceux des réguliers; les grades sont les mêmes dans ces deux parties de l'armée, et des chefs qui commandent des corps ou des fractions de corps réguliers peuvent être mercenaires : c'est le cas des officiers appelés à l'armée en 218 et connus par le témoignage de Polybe dont on fait ici, dans l'ignorance où l'on est de leur grade, une catégorie spéciale². Les titulaires de fonctions sans grade connu ont été également ajoutés³.

1. Ils sont marqués d'une astérique dans le tableau suivant. — Dryton, qui est à la fois Κρής et Φιλωτήρειος reste en dehors de cette statistique; cf. pl. bas, ch. V, p. 142, n. 1. — Hérôdès n'est compté que comme Βερενικεύς et comme stratège : la restitution [Περγαμ]ηνός, dans STRACK 95, (il n'est alors qu'ἡγεμὼν ἐπ' ἀνδρῶν) ne paraît pas s'imposer.

2. Pour ces chefs de 218-7, cf. POLYBE, V, 63, 11 sqq.

3. La colonne 2 comprend les gouverneurs de régions, la colonne 3 les gouverneurs de villes ou de places, quel que soit leur titre, lorsque leur grade est inconnu; la colonne 4 réunit les stratèges, stratèges généralissimes, épistratèges, vice-stratège, hypostratège, stratèges pour la chasse et stratèges des possessions extérieures.

PATRIES	CHEFS DE 218	GOUV. DE RÉGIONS	GOVERN. DE VILLES	STRATÈGES	HIPPARQUES	ILARQ. ET ÉPILARQUES	LOCH. ET ÉPILOCHAGES	Ἡγεμόνες	CHILIARQUES	PENTACOSIARQUES	HÉCATONTARQUES	OURAGE	TACTOMISTES	TOTAUX
Μακεδόνες					2	2			2		2			8
Cités d'Égypte ¹		2		1										3
Alieus		1												1
Ammonieus					1									1
Andromacheioi						1						1		2
Berenikeus				1										1
Theoxeneios						1								1
Sostrateus					1									1
Lamieus ²				1										1
Amphipolitain												1		1
Thessalien	1													1
Thrace	1													1
ŌEtéen										1				1
Paionien												1		1
Sélymbrien ³						1								1
	2	3		3	4	5			2	1	2		3	25

1. Sans démotique.

2. Démotiques d'Alexandrie ou de Ptolémaïs.

3. Références : — Μακεδόνες : hipparques : *P. Oxy.* II, 277, l. 4-3; ilarques et épilarques : *P. Petr.* III, 17 (b) + 15, cf. *Arch.* III, p. 513; *P. Magd.* I, l. 1; chiliarques : *P. Hib.* I, 30, l. 4; *P. Petr.* III, 2, l. 5; hécatontrarques : *P. Rein.* 23 = 24(?), l. 11, et 39 (a), l. 2. — Citoyens des πόλεις (sans indication plus précise) : gouverneurs de régions : *I. G.* XII, 3, nos 466-467; *ibid.*, suppl., 1296, cf. *Arch.* III, p. 145. — Citoyens (avec démotiques) : Alieus : *I. G.* XII, 5, 533; — Andromacheioi : épilarque : *P. Petr.* III, 11, l. 15; tactomisthe : *P. Petr.* I, 19, cf. III, 19 (a), l. 12; — Ammonieus : *P. Tebt.* II, 382, l. 32; — Berénikeus : *C. I. G.* 4893 = *Str.* 108; — Théoxénéios : *P. Petr.* III, 17 (b) + 15, ll. 16-7, cf. *Archiv* III, p. 513; — Sostrateus : *Str.* 36; — Lamieus : *C. I. G.* 2623. — Amphipolitain : *P. Petr.* II, 47, cf. III, 55, (b) (a), l. 28. — ŌEtéen : *P. Petr.* I, 18, (1), *left col.*, l. 6, cf. III, 18. — Paionien : *P. Tebt.* inédit. — Sélymbrien : *P. Lille* 14, l. 4.

PATRIES	CHIEFS DE 218	GOUV. DE RÉGIONS	GOVERN. DE VILLES	STRATÈGES	HIPPARQUES	ILARQ. ET ÉPILARQUES	LOCH. ET ÉPILOCHAGES	Ἡγεμόνες	CHILIARQUES	PENTACOSIARQUES	HÉCATONTARQUES	OURAGE	TACTOMISTHES	TOTAUX
Aitolien					1									1
Acarnanien				1										1
Argien	1													1
Achéen	1													1
Béotien	1													1
Epidamnier									1					1
Illyrien										1				1
Locrien ¹							1							1
	3			1	1		1		1	1				8
Théréen								1						1
Rhodien				1										1
Syracusain												1		1
Chiot ²								1						1
				1				2					1	4
Allariote	1													1
Crétois			1*						1	1				1* + 2
Raucien ³				1										1
	1		1*	1				1	1					1* + 4

1. Références : Aitolien : *C. I. G.* 2621 = STR. 122. — Acarnanien : STR. 56. — Epidamnier : *B. C. H.* XXIV [1900], p. 238. — Illyrien : *P. Petr.* III, 4 (2), l. 19. — Locrien : *P. Petr.* III, 21 (f), l. 3.

2. Références : — Théréen : BOTTI, *Not.*, p. 126. — Rhodien : STR. 125 (cf. 123 et 124). — Syracusain : *P. Petr.* III, 6 (a), l. 39 — Chiot : *B. C. H.* III, p. 172, n° 23.

3. Références : — Crétois : gouv. de ville : *C. I. G.* 2617 = STR. 97; — ἡγεμόν : *C. I. G.* 2613 = STR. 8; chiliarque : STR., *Ar.* II, 37. — Raucien : *I. G.* XII, 3, suppl., 1291 = STR., *Ar.* II, p. 560.

PATRIES	CHEFS DE 218	GOUV. DE RÉGIONS	GOUVERN. DE VILLE	STRATÈGES	HIPPARQUES	ILARQ. ET ÉPILARQUES	LOCH. ET ÉPILOCHAGES	Hypépéres	CHILIARQUES	PENTACOSIARQUES	HÉCATONTARQUES	OURAGE	TACTOMISTHES	TOTAUX
Aspendien	1													1
Etenneute								1						1
Pergéen ¹									1					1
	1							1	1					3
Barcéen	1													1
Cyrénéens ²							2						2	4
	1						2						2	5
Perses ³										1*	1*	5*		7*
										1*	1*	5*		7*
Ainianes						1			1					2
Héracléotes							1			1				2
Magnésien	1													1
Chalc() ⁴												1		1
	1					1	1		1	1		1		6

1. Références : — Etenneute : STR., *Ar.* I, 18. — Pergéen : *P. Petr.* III, 4, (2), l. 27.

2. Références : — Cyrénéens : lochages : *P. Petr.* II, 35 (a), cf. III, 54 (b) (a) col. I, l. 8; *ibid.* III, 4, (2), l. 29; tactomisthes : *P. Petr.* III, 13, l. 25; *P. Petr.* I, 22 (1), cf. III, 445, l. 3.

3. Références : — Perses : hécatontarque : *P. Rein.*, 26, l. 2; ourage : *P. Rein.* 16, l. 15; tactomisthes : *P. Lond.* II, 219 a, verso, l. 6; *Archiv* I, p. 65, ll. 24-30.

4. Références : — Ainianes : ilarque : *P. Petr.* I, 16 (1) l. 12, cf. III, 3; chiliarque : *P. Petr.* III, 21 (d), ll. 4 et 12. — Héracléotes : lochage : *P. Petr.* II, 35 (a), cf. III, 54 (b) (a), col. II, l. 8; — pentacosiarque : *P. Petr.* III, 2, ll. 13-4. — Chalc(....) (= Chalcidien ou Chalcédonien) : *P. Petr.* II, 47, cf. III, 55 (b) (a), l. 27.

Les données de cette statistique concordent avec les résultats de l'étude relative aux soldats. Parmi les différents groupes ethniques, qui sont les mêmes ici que dans le tableau du III^e siècle, il en est un qui a donné à l'armée ptolémaïque un nombre d'officiers relativement élevé : c'est celui que forment l'Égypte, la Macédoine et les peuples vassaux. Les patries des officiers sont cependant plus nombreuses et diverses que celles des soldats : la présence d'une partie des officiers dans l'armée ptolémaïque s'explique en effet par le libre choix et les talents militaires des individus et ne suppose pas presque nécessairement, comme celle des soldats, des relations politiques ou militaires entre leurs patries et l'Égypte.

V

Tel est le tableau qu'on peut donner, dans l'état actuel de la documentation, du recrutement de l'armée et particulièrement des corps réguliers. Du fonctionnement de ce recrutement on ne sait presque rien : quelques mots de Polybe¹, dont on ignore s'ils concernent l'ensemble ou une partie seulement de l'armée, restent énigmatiques. Pour les mercenaires, il n'y a pas de raison de supposer que les *ξενολόγοι* ne les ont pas recrutés collectivement, comme à l'époque de l'expédition des Dix-Mille, soit sur les marchés à soldats, soit parmi leurs compatriotes ; il faut seulement noter que les recruteurs sont parfois de grands personnages, très en faveur à la cour, Scopas, l'eunuque Andronicos par exemple ; et d'autre part, les officiers supérieurs ou généraux qui louent leurs services aux Lagides, ou n'amènent pas de troupes avec eux, ou, s'ils en amènent, ce qui n'est pas prouvé, ne les commandent pas nécessairement ; parmi ceux qui s'engagent en 218, il en est qui exercent et conduisent au combat des corps réguliers : tel est le cas d'Eurylochos, d'Andromachos, de Ptolémaïos et de Polycrate². Ce ne sont donc

1. POLYBE, V, 63, 14 et 64, 1 sqq.

2. POLYBE, V, 63, 9-14 ; cf. d'autre part, NEROUTSOS, p. 104 ; et pour Polycrate, ch. III, p. 80.

pas des *condottieri* au sens propre du mot¹; et le recrutement des mercenaires ne se pratique plus à la fin du III^e siècle tout à fait comme au temps des stratèges des Dix-Mille. Les conclusions relatives à l'origine des soldats et des officiers sont naturellement provisoires; il est à souhaiter que les statistiques s'enrichissent de nouveaux éléments et puissent être corrigées. Telles qu'elles sont, elles donnent des résultats vraisemblables au point de vue historique. Le caractère essentiel qu'elles mettent en lumière pour le III^e siècle, c'est l'importance de l'élément macédonien, thrace et thessalien dans l'armée et tout particulièrement dans les corps réguliers; sans doute, en recrutant l'armée régulière à l'aide d'engagements volontaires, les Lagides ont rompu avec la tradition nationale; mais ce n'était pas une raison pour que l'armée d'une monarchie essentiellement macédonienne ne conservât pas un caractère aussi macédonien qu'il se pouvait; le nombre des hommes qui se présentaient à l'engagement a vraisemblablement permis de choisir parmi eux et les Ptolémées ont dû, au III^e siècle, préférer ceux qui venaient de la vieille terre de Macédoine et ceux qui étaient unis aux Macédoniens par des liens anciens de vassalité et de confraternité d'armes; le service dans les corps réguliers, qui assurait aux soldats plus de considération et plus d'avantages, avait sans doute les préférences des engagés et l'idée qu'un Macédonien ne servit pas dans les corps réguliers dut paraître pendant longtemps illogique. Au III^e siècle, les choses changèrent. Beaucoup de soldats portent alors un pseudo-ethnique, dont on ne sait quelle origine réelle il recouvre, dont on peut penser qu'il voile une origine indigène; quoi qu'il en soit, une transformation s'est produite à cet égard dans l'armée avant 145 environ; enfin par une évolution qui commence avec l'institution des *τῆς ἐπιγονῆς*, le recrutement devient en grande partie local. A tous les points de vue, c'est donc sous les règnes de Philopator, d'Epiphane et de Philométor que les institutions militaires se modifient : l'introduction en masse des indigènes

1. Opinion contraire dans P. M. MEYER, p. 23.

dans l'armée, l'extension des clérouchies aux corps de police, l'origine des pseudo-ethniques, le plein effet des institutions clérouchiques se placent dans une période de trois quarts de siècle environ, qui coïncide avec les progrès de l'élément indigène dans le royaume et l'effacement des Lagides dans l'histoire du monde hellénistique.

CHAPITRE V

LA CONDITION JURIDIQUE DES SOLDATS

I

CONDITION POLITIQUE ET ETHNIQUE

Quelle est la qualification politique nécessaire pour entrer dans les rangs de l'armée? dans quelle mesure le service militaire modifie-t-il la condition première des soldats? Telles sont les deux questions qui se posent tout d'abord dans l'étude du statut des soldats ptolémaïques. Pour y répondre, il est nécessaire de distinguer les trois parties constitutives de l'armée : réguliers, mercenaires et indigènes. Les mercenaires se trouvent immédiatement mis hors de cause; leur emploi, considéré en soi, a cessé d'être une nouveauté à l'époque de Sôter; depuis la guerre du Péloponnèse, il est admis que l'armée peut être renforcée, sinon constituée tout entière, par des hommes recrutés à coups d'argent; la condition politique de pareilles gens n'importe évidemment pas; elle ne peut ni les qualifier ni les disqualifier pour le service; et les corps mercenaires des Lagides ont présenté la plus grande variété d'origine ethnique¹. La question de la qualification politique des soldats ne se pose donc que pour l'entrée dans les corps indigènes et dans l'armée régulière.

Est qualifié pour servir dans les corps indigènes de l'armée et dans certaines fonctions policières, jusqu'à Philopator, l'indigène *μῆχμος*, après Philopator, tout indigène sans aucune restriction. Il y a donc à distinguer à cet égard deux périodes très

1. Chap. I^{er}, pp. 17-18.

nettes dans l'histoire du droit militaire ptolémaïque. Pendant la première période, le service militaire constitue un privilège en faveur des descendants des anciens miliciens pharaoniques : malgré la défaite, cette classe reste admise à l'honneur de servir. Ce fait n'a pas d'analogue dans les périodes antérieures de l'histoire ni dans les institutions contemporaines. Philippe avait sans doute le premier introduit les races barbares, sujettes de la Macédoine, dans les rangs de son armée, sans qu'on sache s'il en avait constitué des corps spéciaux ; Alexandre avait bouleversé le droit militaire hellénique en incorporant les Asiatiques dans l'armée sur un pied d'égalité avec les Macédoniens, donnant ainsi à des indigènes vaincus un rang supérieur à celui des mercenaires même helléniques ; mais ils n'avaient pas distingué parmi les populations sujettes une classe privilégiée, servant à l'exclusion de toutes les autres ; chez les Séleucides enfin, rien d'analogue aux *μάχιμοι* égyptiens, et l'on ne peut citer en dehors de l'Égypte que des exemples individuels de vaincus illustres par leur naissance ou leur valeur personnelle qu'on ait exceptés du mépris qu'entraînait la défaite et admis dans l'armée des vainqueurs. La présence des *μάχιμοι* dans l'armée ptolémaïque constitue donc une innovation des Lagides, qui a consisté à étendre à une classe vouée au métier des armes la faveur parfois consentie à certaines personnalités aux époques antérieures. Elle n'était possible que dans un pays où existait une classe militaire indigène à tendances héréditaires ; et il y a là une influence très nette des institutions pharaoniques sur celles de la monarchie ptolémaïque. Elle équivaut en somme à un recul sur les réformes d'Alexandre : les vaincus ne sont plus acceptés sans distinction dans l'armée ; le droit de servir est réservé à certains d'entre eux, qualifiés par leur naissance.

La réforme de Philopator, en armant tous les Égyptiens sans distinction de classe, sans exiger de qualification spéciale, rapprocha les institutions des Lagides de celles d'Alexandre, sans toutefois les rendre identiques à elles : car les indigènes continuèrent de former des corps spéciaux. Comment, dans une

monarchie d'esprit encore assez macédonien, tous les indigènes ont-ils pu être considérés comme aptes à servir? Cette réforme fut évidemment préparée par celle d'Alexandre d'un côté, et d'autre part par la situation faite aux μάχιμοι pendant les trois premiers règnes; car ce n'est qu'une extension de leur condition particulière à tous les indigènes en général; elle transforme en droit un privilège. Ces précédents ne suffisent pas cependant à l'expliquer. Elle fut vraisemblablement l'effet d'une nécessité militaire; les armées avaient alors besoin d'infanterie et même d'infanterie de ligne; aussi les indigènes armés sont-ils des φαλαγγῖται¹. Si forte que fût cette raison d'ordre technique, les réformes de Philopator n'étaient cependant possibles que par la disparition d'un des principes fondamentaux du droit militaire de l'antiquité, à savoir que la défaite et la conquête, considérées comme infamantes, disqualifient les vaincus, sauf exception individuelle, et les rendent impropres au service militaire. Il fallait aussi que l'orgueil de race, si vif encore chez les Macédoniens d'Alexandre et sous les trois premiers Lagides, fût singulièrement atténué; il disparaîtra au début du 1^{er} siècle: pour que des Ἑλληνες μάχιμοι² puissent exister, il faut que l'on ne fasse pour ainsi dire plus de différence entre les corps indigènes et l'armée régulière.

Qui était qualifié pour servir dans l'armée régulière des Lagides? On voit servir au III^e siècle dans les rangs des réguliers: 1^o des citoyens d'Alexandrie et de Ptolémaïs, les deux πολῖταις de l'Égypte; 2^o des fils de clérouques, qui partagent la condition politique de leur père et ne sont pas nécessairement citoyens³; 3^o des soldats originaires de toutes les parties du monde hellénique et même de l'Asie. Les clérouchies et l'engagement volontaire sont les deux sources du recrutement. Il n'importe donc pas que le soldat soit citoyen. La *civitas* n'est même pas donnée par une fiction légale aux réguliers, comme elle le sera, par

1. Chap. 1^{er}, p. 29.

2. Chap. 1^{er}, p. 10.

3. Cf. ci-après, pp. 156-7.

exemple, aux légionnaires romains à partir d'Auguste¹; on n'inscrit ni les engagés volontaires, ni les clérouques (ni, par suite, les *τῆς ἐπιγονῆς*) dans les *dèmes* d'Alexandrie ou de Ptolémaïs, probablement parce que le droit de cité dans ces villes n'implique pas d'obligations militaires. C'est là l'abandon du fondement du droit militaire dans l'antiquité classique : car en principe on n'est soldat que si l'on est citoyen; il n'y a pas d'autre armée que celle de la cité; ou, pour mieux dire, l'armée et la cité ne font qu'un, l'armée est la cité en armes. A l'époque des Lagides, cette conception disparaît de l'esprit hellénique; les causes de cette disparition sont la diminution de l'esprit civique dans les luttes politiques des cités grecques au v^e et au iv^e siècles et surtout l'influence des institutions macédoniennes. L'entrée en scène de la Macédoine, l'établissement de sa suprématie sur les États de la Grèce, l'extension de sa puissance dans le monde oriental, ont brisé le cadre étroit de l'État antique et transformé l'esprit politique. A l'ancienne conception de la cité s'est substituée l'idée monarchique et féodale qui était l'essence des institutions macédoniennes; le rapport idéal, qui unissait le citoyen à l'être moral et collectif qu'était la cité, a été remplacé par le lien personnel qui attache le vassal au suzerain et le sujet au souverain. Tous les Macédoniens, nobles et non-nobles, sont astreints sans doute au service militaire comme l'étaient les citoyens de Sparte ou d'Athènes; mais cette obligation n'a pas son fondement et sa récompense à la fois dans les droits politiques réservés à l'individu, partie constituante de la cité; elle prend son origine dans la soumission de l'habitant du royaume, indigène ou immigrant, au roi, chef de l'armée, qui y détient héréditairement le pouvoir. L'engagement volontaire, qui ne se serait pas compris quand l'armée était la cité armée, devient aisément dans ces conditions l'un des moyens de recrutement de l'armée régulière; et la nécessité d'une qualification politique pour le service disparaît en même temps.

1. MOMMSEN, *Hermes*, XIX [1875], pp. 1 sqq.

A défaut d'une qualification politique, des conditions d'origine ethnique auraient pu être exigées par les Lagides de quiconque voulait s'enrôler dans l'armée régulière. L'orgueil de race n'en a pas fait écarter cependant les individus de sang non hellénique¹. Sans doute ce sentiment a existé dans l'armée d'Alexandre, qui n'avait pu introduire les Asiatiques parmi ses troupes sans soulever le mécontentement de ses soldats : la sédition d'Opis en témoigne; les vétérans macédoniens comprirent difficilement que de nouveaux sujets, appartenant à une race qu'ils estimaient inférieure à la leur, ravagée encore à leurs yeux par la défaite, fussent traités comme ceux dont les pères avaient pendant des générations fourni l'« ost » aux rois de Macédoine. Cet état d'esprit a dû survivre aux réformes d'Alexandre, si vite interrompues par sa mort; et ce fut celui de Sôter, de Philadelphie et d'Evergète, quoiqu'à un moindre degré; il les amena à n'admettre d'indigènes que dans des corps spéciaux et parmi les indigènes que des μάχισταί; et, en ce qui concerne plus particulièrement l'armée régulière, le groupe ethnique de la Grèce du Nord a fourni à ces trois rois plus de soldats que tous les autres pays du monde gréco-oriental d'alors²; il semble donc bien que satisfaction ait été donnée en partie à l'orgueil hellénique. Il n'en reste pas moins qu'on connaît un Asiatique, un Πέρσης, parmi les réguliers du III^e siècle³; et il serait extrêmement téméraire d'affirmer que les Lagides n'ont accepté à l'engagement à une époque quelconque d'autres soldats que des Hellènes, au sens large du mot; on ne connaît aucune disposition législative, aucun document émanant de l'autorité royale sur ce point, et les statistiques ethniques sont encore embryonnaires; tout ce qu'elles permettent de penser, et ce qui est conforme aux vraisemblances historiques, c'est que le gouvernement des trois premiers Lagides a préféré à tous les autres engagés ceux qui étaient de

1. On entend ici par Hellènes, pour plus de commodité, non seulement les Grecs, mais encore les Macédoniens et les peuples du Nord, leurs vassaux.

2. Ch. IV, pp. 114-5 et 119-20.

3. Ch. IV, p. 112.

sang hellénique et, parmi les Hellènes, ceux qui venaient des États du Nord, berceau de la puissance macédonienne. Il ne saurait en tous cas être question ici de qualification ethnique pour le service au sens strict du terme et ce fut sans doute pour les Lagides non une question de droit, mais une affaire de politique. Aussi la situation paraît-elle s'être modifiée à cet égard au II^e siècle¹, où les pseudo-ethniques des soldats peuvent masquer les origines les plus diverses et même l'origine indigène².

L'étude de la condition politique des soldats ptolémaïques avant leur entrée au service aboutit donc à cette conclusion qu'à l'époque des Lagides l'idée de cité, avec les conséquences militaires qu'elle implique, n'importe plus aucunement; qu'on soit citoyen ou non, l'on est admis à servir. La notion, qui passe au premier plan sans jouer toutefois un rôle aussi important que l'idée de cité à l'époque classique, est celle de la race, ainsi qu'il est naturel dans un royaume nouvellement conquis sur un peuple profondément différent. Est-on indigène? On sert dans les corps indigènes, avec cette restriction que, sous Sôter et ses deux premiers successeurs, il faut de plus appartenir à la classe des *μύχιμοι*. Est-on de race hellénique? On peut servir dans l'armée régulière; et si l'entrée dans les corps réguliers n'est pas exclusivement réservée aux Hellènes, on n'y voit pas pénétrer du moins un seul indigène au III^e siècle. Il reste à rechercher si le service ne modifie pas la condition du soldat; mais il est dès maintenant probable que, si quelque modification intervient au début ou au cours de sa carrière, elle affectera moins son *status civitatis*, sa condition politique au sens étroit du mot, que sa condition ethnique; qu'un Grec non-citoyen reçoive le droit de cité à Alexandrie ou à Ptolémaïs, c'est dans l'Égypte ptolémaïque un fait de médiocre importance; il en va tout autrement si juridiquement un indigène devient Grec.

1. Ch. IV, p. 107.

2. Ch. IV, pp. 126-7.

II

LES πολιτεύματα PSEUDO-ETHNIQUES

Le service militaire paraît influencer sur la condition politique et ethnique des soldats, ou du moins de certains soldats. Mais l'étude des modifications qu'il y apporte est extrêmement difficile : on ne connaît qu'un petit nombre de faits, et on ne peut les expliquer qu'en faisant une large part à l'hypothèse.

Il n'y a dans l'armée ptolémaïque rien d'analogue à la *civitas* des vétérans romains; les sources ne révèlent qu'un personnage militaire qui reçoive le droit de cité¹. C'est un officier, Hérôdès, fils de Démophôn; sous le règne de Philométor, alors qu'il est τῶν διαδόχων καὶ ἡγεμῶν ἐπ' ἀνδρῶν καὶ προύραρχος Σύνης [καὶ ὁρ?]οφύλαξ καὶ ἐπὶ τῶν ἄνω τόπων, à l'époque où il commande la garnison de Syène et garde la frontière du Sud, il porte comme *origo* l'ethnique ou politique [.....]ηνος qu'on a restitué [Περγαμ.]ηνός²; sous Evergète II, après avoir été promu ἀρχισωματοφύλαξ et στρατηγός, il appartient au dème Βερενικεύς à Ptolémaïs³; à supposer même que la restitution [Περγαμ.]ηνός ne soit pas exacte, il est devenu en tout cas citoyen de Ptolémaïs dans l'intervalle. La partie la plus brillante de sa carrière

1. Le cas de Dryton est litigieux (cf. P. M. MEYER, p. 79; SCHUBART, *Archiv*, pp. 153-4). En 148 a. C. (*P. Grenf.* I, 12), il est dit simplement Φιλωτέρειος (démotique de Ptolémaïs); de 132 à 126 (*P. Grenf.* I, 18-21) il n'est plus que Κρής (cf. ci-après, pp. 145 sqq.); mais, dans l'intervalle, vers 135 (?) (*P. Amh.* II, 36), il se qualifie de Κρής, δήμου Φιλωτ[ερ]είου. P. M. MEYER estime qu'il a changé son démotique pour un ethnique, ce qui est insoutenable; il faut admettre un oubli ou une négligence dans le groupe des textes les plus récents. Quant à la coexistence de l'ethnique (ou pseudo-ethnique) et du démotique, on pourrait l'expliquer par l'une des hypothèses suivantes : a) Dryton est d'origine crétoise, réelle ou supposée, et est devenu citoyen de Ptolémaïs *avant* 148; il néglige parfois dans la suite d'indiquer sa qualité de citoyen; b) Κρής indique une subdivision militaire (cf. ci-après, pp. 147-8); c) Dryton appartient à un πολιτεῦμα de Crétois en relation avec le dème Philotèreios et peut-être identique à lui (cf. ci-après, p. 151, n. 4). Aucune n'est satisfaisante.

2. STRACK 95.

3. STRACK 108.

s'est donc déroulée dans l'épistratégie de Thébaïde, et il est possible que ses services militaires aient décidé la cité de Ptolémaïs à lui donner la *civitas*; mais il a pu obtenir le droit de cité en qualité de stratège, et les fonctions de stratège sont autant politiques que militaires. On ne sait pas exactement à quel titre il a été fait citoyen.

Ce cas mis à part, on ne connaît dans l'armée ptolémaïque que des changements de condition ethnique au début de la carrière militaire; deux sont certains, ceux de Théotimos, fils de Phyléas, et d'Asclépiadès, fils de Ptolémaïos, déjà exposés plus haut¹; mais l'étude du recrutement au II^e siècle permet d'en soupçonner d'autres. Il est très vraisemblable qu'au II^e siècle des indigènes sont devenus catœques après avoir servi dans les fonctions de la police; et il est probable qu'ils ont été considérés dès lors comme de race hellénique². Ce changement de condition ethnique semble s'être effectué par la collation aux nouveaux soldats de pseudo-ethniques individuels, qui coïncide avec leur entrée dans un πολιτευμα pseudo-ethnique. Cette explication s'appuie sur les considérations suivantes.

Il a existé au II^e siècle dans l'armée et la police ptolémaïques des associations ethniques, désignées par les termes techniques de κοινὰ³ et de πολιτεύματα. Les premières, qu'on ne rencontre que dans l'île de Chypre, sont de beaucoup les plus nombreuses; les dernières sont au nombre de deux, le πολιτευμα des Iduméens⁴ et

1. Ch. IV, p. 107.

2. *Ibid.*, pp. 126-7.

3. Voir la liste et les références, *ibid.*, p. 124, et les notes.

4. Ce πολιτευμα est connu par une inscription de Memphis, dont le texte est reproduit dans STRACK, *Arch.* III, n° 6; la rédaction en est assez embarrassée et a donné lieu à des commentaires déjà nombreux: cf. BOUCHÉ-LECLERCQ, III, p. 173, n. 1, qui indique les références, résume les interprétations et répond aux objections de STRACK contre l'explication de FOUCART, de beaucoup préférable à celle de STRACK. La question de la date ne paraît pas résolue; le premier éditeur, MASPERO, estime que les caractères sont du III^e siècle, et que l'inscription remonte à l'an 6 de Philopator (217-6 a. C.); STRACK propose comme date: 176, 165 et 112 a. C., et marque une préférence pour la dernière, à cause des μαχαροφόροι; le personnage honoré par l'inscription, Dorion, est συγγενής et il n'y a pas eu de συγγενεῖς avant 190 probablement; mais la question des origines de la hiérarchie aulique est loin d'être élucidée (BOUCHÉ-LECLERCQ, III, pp. 102 sqq.); d'autre part, on a trouvé en Égypte des inscriptions dont l'écriture a les carac-

celui des Crétois¹. Il ne paraît pas au premier abord qu'il convienne d'établir entre les unes et les autres une distinction profonde? Le mot *πολίτευμα* désigne en général à l'époque hellénistique l'organisation particulière donnée dans les grandes villes nouvellement fondées à des étrangers privilégiés et notamment aux Juifs; ne participant pas aux cultes helléniques, ils jouissaient cependant de l'isonomie, c'est-à-dire qu'ils possédaient des droits égaux à ceux des citoyens grecs. « Ils avaient leurs chefs, leurs assemblées, rendaient des décrets à la mode hellénique, les faisaient graver sur les édifices publics, preuve suffisante de leur importance dans la cité »². Les *κοινὰ* au contraire sont des associations, sinon purement religieuses, car le culte est souvent la forme plutôt que l'objet des associations d'esprit hellénique, du moins privées de l'isonomie et n'ayant rien à voir dans les affaires publiques. Les dédicaces, qui émanent des associations militaires de Chypre et par lesquelles elles sont connues, sont faites en l'honneur des stratèges de l'île pour les remercier de la bienveillance qu'ils leur ont témoignée; et ces associations de compatriotes ne paraissent avoir eu d'autre but que de servir leurs intérêts communs. Mais ce n'est pas à dire qu'elles soient absolument différentes des *πολιτεύματα*; entre les unes et les autres il y a des ressemblances; ressemblances dans le vocabulaire : le mot *συμπολιτεύειν* est employé dans les inscriptions des *κοινὰ* cypriotes³ et une association des Phrygiens de Pompéï, d'origine égyptienne, d'ailleurs, est dénommée *πολιτεύμα*⁴; ressemblance de composition : deux au moins des *κοινὰ* de Chypre, celui des Thraces et celui des

tères de la bonne époque et qui paraissent dater du ⁱⁱe siècle (*Bull. Soc. Arch. Alex.* 1908, n° 10, cf. *Rev. Phil.*, 1908, p. 215, et même dans une certaine mesure *B. C. H.* XX, p. 177, qui doit être placée entre 80 et 69 av. J.-C.); de plus, on connaît des Dorions fonctionnaires, notamment un hypodécète sous Philométor et Evergète II (BOUCHE-LACRENCQ, III, p. 108, n. 4).

1. *P. Tebt.*, I, 32.

2. PERDANIZET, dans : *Rev. Arch.*, 3^e sér., XXXV [1899], 2, pp. 44 sqq. et notamment p. 45; les textes épigraphiques concernant les *πολιτεύματα*, connus à cette date, y sont réunis et commentés.

3. STRACK 161; et *J. H. S.* IX, 242, n. 60.

4. *C. I. G.* 5866 c = *I. G. S. I.* 701.

Ioniens, sont pseudo-ethniques¹, et tel est aussi le caractère du *πολίτευμα τῶν Κρητῶν*²; ressemblances dans l'organisation et la vie habituelle : les chefs, les prêtres, les cérémonies, les assemblées et leurs décrets se retrouvent dans le *πολίτευμα* des Iduméens comme dans les *κοινά*; le fait n'est même notable que parce que ce sont des étrangers et il ne paraîtrait que naturel s'il s'agissait d'un *πολίτευμα* d'Hellènes comme celui des Crétois. Notons enfin que le *πολίτευμα* des Iduméens semble avoir eu pour siège Memphis, ville égyptienne, et que les chefs de celui des Crétois vivaient peut-être dans l'Arsinoïte; ils paraissent étrangers aux *πόλεις*. Les *πολιτεύματα* égyptiens ne pourraient être profondément différents des *κοινά* que si leurs membres possédaient l'isonomie dans une cité, et le fait n'est aucunement prouvé.

Le *πολίτευμα* des Crétois se distingue néanmoins du *πολίτευμα* des Iduméens et des *κοινά* à la fois. Le gouvernement ptolémaïque intervient dans la vie de cette association. Ce n'est pas là sans doute un fait unique : les Lagides, représentés par les officiers supérieurs ou généraux, se mêlent en effet à la vie des associations de soldats, qu'il s'agisse des *κοινά* ou des confréries militaires sans caractère ethnique ni pseudo-ethnique, dont il sera question plus bas³; les manifestations connues de ces associations, quelles qu'elles soient, sont des démonstrations de loyalisme envers les souverains et le culte de certaines d'entre elles est vraisemblablement le culte dynastique, notamment à Chypre; l'*ἱερεὺς* est souvent, sinon toujours, un haut fonctionnaire militaire qui, tout en protégeant les membres du *κοινόν*, peut servir les intérêts royaux et veiller à la fidélité des troupes; les *κοινά* et les confréries ont probablement été à l'origine des fondations spontanées, que les Lagides ont encouragées et aidées à vivre pour s'en rendre les maîtres. Mais cette sorte de mainmise de l'État sur les associations prend un caractère très particulier dans le *πολίτευμα* des Crétois; le gouvernement intervient de deux

1. Cf. p. 144, n. 3.

2. Cf. ci-après, p. 147.

3. Ci-après, pp. 159-60.

façons : en chargeant les chefs du *πολίτευμα* de fonctions militaires et en contribuant, de façon tout artificielle, au recrutement de l'association. C'est ce que montre le papyrus 32 de Tebtunis. Le *πολίτευμα* des Crétois avait à sa tête deux chefs (qui s'appelaient peut-être *προστάται*) élus par les membres de l'association¹ ; d'après une lettre de ces chefs, datant de 145 environ avant J.-C., conservée précisément dans ce texte avec celles de plusieurs fonctionnaires clérouchiques et financiers, ils jouent le rôle d'intermédiaires entre l'administration supérieure des clérouchies de cavaliers catœques, représentée par l'*ἐπιστάτης καὶ γραμματεὺς* de cette catégorie de clérouches, et le fonctionnaire qui dirige l'attribution des tenures, le *πρὸς τῇ συντάξει*². Apollodôros, l'épistate et scribe, a envoyé aux chefs du *πολίτευμα* un membre nouveau de l'association, un éphode, promu cavalier catœque à condition qu'il possède déjà une tenure de 24 aroures ; ils en avertissent le *πρὸς τῇ συντάξει* Pancratès, en joignant à leur lettre le signalement de l'individu, pour que d'une part il l'inscrive dans la 5^e hipparchie et que de l'autre (ceci résulte de toute la correspondance) il informe de la mutation le corps des scribes, qui contrôle les terres clérouchiques comme les autres. On ne voit pas bien si le rôle des chefs du *πολίτευμα* consiste à certifier que le nouveau cavalier possède les 24 aroures exigées ou à communiquer la mutation à qui de droit après comparution de l'individu par devant eux ; la seconde hypothèse paraît cependant plus probable ; elles ne s'excluent pas d'ailleurs. Quoi qu'il en soit, bien qu'élus par leurs compatriotes, ils sont associés à l'administration militaire ; c'est peut-être une innovation à la date où le papyrus a été écrit, vers le milieu du II^e siècle ; mais à cette époque les fonctions officielles des chefs du *πολίτευμα* sont hors de doute.

La seconde forme de l'intervention du gouvernement dans la vie du *πολίτευμα* des Crétois est encore plus remarquable. As-

1. *P. Tebt.* I, 32, ll. 8-9 ; *προστάται*, par analogie avec les présidents de corporations ; peut-être faut-il restituer, *loc. laud.* : τῶν δὲ [ο] π[ροστατῶ]ν || [..... προ]-χειρισθέντων κατλ ; le π n'est pas lu par les éditeurs, mais il subsiste une lettre entre les deux lacunes.

2. Cf. ch. VI, pp. 194 sqq.

clépiadès, fils de Ptolémée, l'éphode promu cavalier catœque, qualifié de Macédonien jusqu'à sa promotion, est dit « l'un des 500 hommes assignés au *πολίτευμα* des Crétois »¹. L'État contribue donc au recrutement d'une association libre ; à un groupement qui, s'il était semblable aux institutions de même nature, ne verrait grossir le nombre de ses membres que par adhésion volontaire et par cooptation, le gouvernement attribue, et probablement en bloc, 500 membres nouveaux. C'est là un fait extrêmement important, contraire à l'esprit des associations helléniques. Il met le *πολίτευμα* τῶν Κρητῶν tout à fait à part des autres groupements militaires ptolémaïques.

On ne peut l'expliquer qu'à l'aide d'une hypothèse. La plus simple consiste à voir dans ce *πολίτευμα* un *corps* militaire. Certaines hipparchies du III^e siècle ayant été organisées par pseudo-nationalités, on pourrait supposer que cette organisation a persisté au siècle suivant en Égypte, comme à Chypre, où les *κοινὰ* correspondraient à des subdivisions militaires². Cette hypothèse ne paraît pas satisfaisante. Il y a lieu tout d'abord de faire une distinction très nette, au point de vue de l'organisation militaire, entre les *κοινὰ* et le *πολίτευμα* τῶν Κρητῶν. En ce qui concerne les *κοινὰ*, on peut admettre, s'ils sont formés uniquement de mercenaires, ce qui n'est pas absolument démontré³, que l'organisation par nationalités et l'organisation technique sont identiques et se confondent : on se trouverait alors en présence de corps spéciaux, ayant conservé non seulement leur armement, leur tactique et leur costume nationaux, mais encore un reste d'organisation politique sous forme d'association ethnique ou pseudo-ethnique. Mais le fait n'est pas possible pour le *πολίτευμα* des Crétois : Asclépiadès, qui y entre vers 145 avant J.-C., est inscrit sur les rôles de la 5^e hipparchie ; les soldats de ces corps numérotés portent des ethniques différents ; si Asclépiadès de-

1. *P. Tebt*, I, 32., ll. 16-7: ἀπὸ τῶν ἐπιχωρημένω[ν] || τῷ πολιτεύματι τῶν Κρητῶν ἀνδρῶν φ.

2. C'est vers cette opinion que paraissent pencher REINACH, dans : *P. Rein.*, p. 20, et GRENFELL et HUNT, dans : *P. Tebt*, I, 32, note 9, p. 126.

3. Ch. IV, pp. 124-5.

vient Crétois, deux autres soldats de la même hipparchie, postérieurs à lui, mais contemporains l'un de l'autre, sont l'un Perse et l'autre Macédonien; et d'une manière générale, la composition ethnique des hipparchies régulières est très mélangée¹. Le *πολίτευμα* des Crétois, qui fournit des soldats à un corps numéroté, ne se confond pas avec le corps militaire à nom ethnique dont on voudrait le faire procéder. D'autre part, des subdivisions véritablement nationales, ou ne comptant dans leurs rangs qu'une infime minorité d'étrangers, peuvent sans doute se doubler d'un *κοινόν* politique et religieux; mais leur existence, très compréhensible quand il s'agit de mercenaires, s'expliquerait difficilement dans un corps d'effectif aussi faible qu'une hipparchie de l'armée régulière. En troisième lieu, l'ethnique du *πολίτευμα* devient probablement celui du soldat qui en fait partie, et Asclépiadès s'appelle Κρής, τῆς ἑῖς ἱππαρχίας après son entrée dans l'association. Il est encore moins vraisemblable alors qu'un *πολίτευμα* du II^e siècle dérive d'un corps à ethnique du III^e siècle; dès le III^e siècle, la composition de ces corps n'est que pseudo-ethnique; et la pseudo-nationalité du corps ne remplace pas la nationalité réelle du soldat². L'évolution de ces corps du III^e siècle a été l'inverse de celle qu'implique cette hypothèse: bien loin que leur ethnique se soit substitué à l'ethnique personnel des soldats, il semble que, nationaux à l'origine, ils soient devenus progressivement pseudo-nationaux et qu'il y soit entré chaque jour plus de soldats portant des ethniques différents du leur; les premiers corps τῶν Θραικῶν, τῶν Θεσσαλῶν, par exemple, étaient probablement formés uniquement de Thraces ou de Thessaliens, et l'on n'y trouvait sans doute pas d'autre qualification que Θρᾷξ, τῆς τῶν Θραικῶν ἱππαρχίας, — Θεσσαλός, τῆς τῶν Θεσσαλῶν ἱππαρχίας; mais, dès l'époque d'Evergète I^{er}, il n'y a plus de concordance entre l'ethnique du corps et l'ethnique des soldats, à plus forte raison au milieu et dans la seconde moitié du II^e siècle. Ce n'est donc pas le corps qui

1. Cf. App. I : liste des clérouques, III^e siècle.

2. P. Petr. III, 412

pourrait donner au soldat sa nationalité fictive; et si le *πολίτευμα* était identique au corps, son ethnique n'expliquerait pas le pseudo-ethnique des individus. Enfin les hipparchies à ethniques ont probablement été numérotées au II^e siècle¹. Pour ces différentes raisons, le *πολίτευμα τῶν Κρητῶν* ne doit pas être considéré comme un corps; et si vers 145 avant J.-C. 500 hommes, parmi lesquels Asclépiadès, sont attribués à cette association par le gouvernement royal, ce ne sont pas là des recrues enrôlées dans une seule et même unité.

Il paraît plus vraisemblable de supposer que ce sont de nouveaux compatriotes donnés, quelle que soit leur origine, aux membres d'une association ethnique. Ce fait est analogue à ce qui se passe dans les *κοινὰ*, surtout dans ceux qui s'intitulent officiellement : *κοινὸν τῶν Ν. καὶ τῶν συμπολιτευομένων*²; l'intervention de l'État mise à part, il n'y a là rien que d'habituel. Cette entrée dans un groupement ethnique peut modifier la condition du nouveau membre : il prend part désormais à un culte qui n'était peut-être pas le sien antérieurement; et surtout ses intérêts sont considérés comme identiques à ceux des nationaux auxquels il est associé; l'association lui recrée une patrie; son origine cesse d'importer; membre d'un *πολίτευμα* de Crétois, il est Crétois. L'association à un *πολίτευμα* ou à un *κοινὸν* différent de l'origine réelle est un changement de patrie, une naturalisation; et il est infiniment probable, que, des 500 hommes attribués vers 145 au *πολίτευμα* des Crétois, aucun n'était Crétois; Asclépiadès, tout au moins, est Macédonien; et si les autres étaient réellement des Crétois, quelle nécessité y aurait-il qu'ils soient en bloc *ἐπιτεχωρημένοι τῷ πολιτεύματι τῶν Κρητῶν*? pourquoi l'épistate et scribe des cavaliers catœques enverrait-il l'un d'eux, comme les autres vraisemblablement, aux chefs *προχειρισθέντες ὑπο τοῦ πολιτεύματος*? d'eux-mêmes, et individuellement, ils entreraient dans l'association formée par leurs compatriotes; en réalité, nous sommes ici en présence d'une naturalisation de

1. Ch. III, p. 90.

2. Cf. ci-dessus, p. 144, n. 3.

500 individus, faite par l'État; les naturalisés sont envoyés devant les chefs du *πολίτευμα* qui sont comme les magistrats de leur nouvelle patrie. Cette naturalisation entraîne vraisemblablement un changement d'ethnique et c'est sans doute ainsi que Théotimos, fils de Phyléas, Perse, est devenu Mysien. Le *πολίτευμα* apparaît donc comme une institution utilisée par l'État pour des naturalisations de soldats; et la condition ethnique de certains individus a pu être ainsi modifiée par leur entrée dans l'armée.

Quel intérêt l'État trouvait-il à ces naturalisations? et de qui changeait-il la nationalité par l'intermédiaire du *πολίτευμα*? On ne voit pas bien pourquoi Asclépiadès, qui était Macédonien, est fait Crétois, ni pourquoi Théotimos de Perse devient Mysien; peut-être y avait-il là des convenances d'ordre militaire; ce point nous échappe. Mais, ce qui est sûr, c'est que l'entrée dans le *πολίτευμα* ne pouvait servir à personne plus qu'à des indigènes entrant dans l'armée régulière. Et peut-être a-t-elle eu pour but de donner à certains soldats qui ne l'avaient pas la nationalité nécessaire pour servir dans les corps réguliers, tel le Marôn des papyrus de Tebtunis¹. A une époque où le droit de cité eût été nécessaire en principe pour servir dans l'armée régulière, on l'eût donné à l'indigène par une fiction quelconque; sous les Lagides, alors que la race seule importe, c'est une origine ethnique fictive qu'on doit lui attribuer, s'il faut le qualifier pour le service. Le groupement ethnique, qui est un groupement de fait dans le pays d'origine, prend dans un État étranger la forme d'associations nationales, *κοινὰ* ou *πολιτεύματα*; pour faire d'un indigène un non-indigène, il était nécessaire, et il suffisait, de l'associer au *κοινὸν* ou au *πολίτευμα* d'un peuple qualifié pour le service dans les corps réguliers. C'est à quoi a sans doute pu servir le *πολίτευμα τῶν Κρητῶν*. Ce n'est pas à dire que tous les *πολιτεύματα*, qui ont existé dans l'Égypte ptolémaïque, aient été employés à cet usage, ni même que le *πολίτευμα* des Crétois ait été fondé dans ce but; il fut probablement

1. Ch. IV, pp. 126-7.

comme les associations helléniques en général une institution spontanée; dans la suite les Lagides y firent entrer des indigènes afin de leur donner une qualification ethnique pour le service. Par là, le *πολίτευμα* militaire se rapproche des *πολιτεύματα* d'étrangers domiciliés dans les villes hellénistiques; c'est bien une sorte d'isonomie qu'il confère à ses membres indigènes; non pas qu'ils jouissent de droits politiques plus que leurs camarades non-citoyens, mais ils peuvent ainsi entrer comme eux et comme les citoyens dans l'armée régulière, réservée en principe à la race conquérante, et faire partie des *στρατευόμενοι Ἕλληνες*¹.

Quelque opinion qu'on professe sur le rôle du *πολίτευμα* en ce qui concerne les indigènes entrant dans l'armée régulière, il reste que cette association, telle que la fait connaître le papyrus 32 de Tebtunis, ne peut être tenue pour une subdivision militaire; elle apparaît bien plutôt comme un groupement pseudo-ethnique, qui donne à des soldats une patrie fictive. Si l'on admet cette définition, il devient possible d'expliquer l'existence d'une catégorie militaire, qui a jusqu'ici dérouté les historiens: les Πέρσαι². Ces Perses sont généralement considérés comme une classe héréditaire de soldats obligés au service actif permanent, ce qui soulève bien des difficultés. Ces difficultés semblent disparaître, si l'on voit dans l'ethnique des Perses, au

1. Peut-être ces *πολιτεύματα* n'étaient-ils pas sans relation étroite avec les πόλεις. Le fait n'est nullement établi, ni même soupçonné en Égypte; mais on peut citer l'exemple du *κοινόν Παναμαρέων* qui formait un dème de la cité de Stratonicee et conférait le droit de cité, même à des Stratoniceens; il est vrai qu'il s'agit là d'anciennes bourgades indigènes, transformées en dèmes, non d'associations de fondation récente. (*B. C. H.*, XXVIII [1904], pp. 345-63, nos 4, 5 et 6, COUSIN et HOLLEAUX). Si un cas semblable s'était présenté en Égypte, on s'expliquerait peut-être que Dryton, f. de Pamphilos, fût à la fois Ἕρῃς comme membre d'un *πολίτευμα* et Φιλωτήρειος en tant que membre du *πολίτευμα* considéré comme dème; cf. ci-dessus, p. 142, n. 1.

2. P. M. MEYER, pp. 82 sqq. (très peu sûr), dont la critique a été faite par SCHUBART, *Archiv*, p. 154; SCHUBART, pp. 28 sqq., ne traite que des Πέρσαι τῆς ἐπιγονῆς, qui lui paraissent différer des autres τῆς ἐπιγονῆς, en ce qu'ils restent τῆς ἐπιγονῆς leur vie durant; mais sur cette différence, cf. plus haut, chap. II, pp. 60 sqq. BOUCHÉ-LECLERCQ, pp. 36 sqq., a d'ailleurs donné des difficultés que présentent les explications proposées un exposé qui dispense de revenir sur la critique négative de la question.

II^e siècle, un pseudo-ethnique, dû à leur association à un πολίτευμα.

Il y a lieu tout d'abord, semble-t-il, de maintenir la distinction entre les qualifications Πέρσης et Πέρσης τῆς ἐπιγονῆς¹; la première n'est pas toujours une abréviation de la seconde; il y a des Perses qui ne font pas partie des τῆς ἐπιγονῆς, qui sont soldats, τῆς ἐἰπαρχίας², τῶν μισθοφόρων ἐππέων³, ou prêtres⁴ ou qui exercent n'importe quelle profession⁵; il y en a d'autres qui sont τῆς ἐπιγονῆς, c'est-à-dire fils de clérouques. Ce dernier point ne fait pas de difficulté; bien d'autres nationalités sont représentées parmi les fils de clérouques; seulement le nombre des τῆς ἐπιγονῆς portant l'ethnique Πέρσης est très considérable au II^e siècle par rapport à ces autres nationalités; mais c'est, on le verra, un fait explicable.

Il faut donc ne considérer l'ethnique Πέρσης qu'en lui-même. A en juger par analogie avec d'autres, il est réel au III^e siècle et il peut être fictif au II^e. Sans doute il y a eu à la fin du règne d'Evergète une hipparchie τῶν Περσῶν; mais on sait que dans ces corps de cavalerie légère, les soldats conservent leur *origo* individuelle⁶; quand un soldat du III^e siècle se dit Πέρσης, c'est un nouvel immigrant ou le descendant d'une famille réellement iranienne ou asiatique⁷. Mais il n'y a pas à se demander comment on pourrait expliquer l'existence d'un corps de soldats perses à cette époque; elle n'est pas établie⁸; le seul point

1. Contrairement à l'opinion de BOUCHÉ-LECLERCQ, p. 36, n. 2. Sans doute, Πέρσης peut être parfois employé par négligence pour Πέρσης, τῆς ἐπιγονῆς (cf. App. II, II^e siècle, Πέρσι, dans les notes); mais il y a entre les deux expressions la même différence qu'entre Μακεδὼν et Μακεδών, τῆς ἐπιγονῆς, — Μυσός, et Μυσός, τῆς ἐπιγονῆς, etc., et dans la seconde il faut expliquer 1^o l'ethnique et 2^o l'expression τῆς ἐπιγονῆς; cf. ch. II, p. 52, n. 3.

2. E. g. *P. Tebt.* I, 30, ll. 16-17 (115 a. C.).

3. E. g. *P. Rein.* 31, ll. 3-4 (II^e siècle).

4. E. g. *P. Grenf.* I, 43 (II^e siècle).

5. E. g. *P. Lond.* III, 1207, p. 17, l. 17 : Γαλάτης Πελαίου, Πέρσης, τῶν ἐκ Παθύρεως σιδηρουργῶν.

6. Cf. ci-dessus, p. 148.

7. Noms iraniens : NEROUTSOS, n. 38; *P. Petr.* II, 30; et même : *P. Grenf.* I, 12, l. 31 (qui est de 148 a. C.); l'onomastique est d'ailleurs un guide peu sûr, et des Perses ont pu prendre des noms grecs dès le III^e siècle, des noms doubles, grecs et égyptiens, au II^e.

8. Les Perses connus au III^e siècle dans l'Héracléopolite (*P. Hib.* I, 90, l. 22

à élucider, c'est celui de savoir comment les Lagides ont pu admettre des Perses dans l'armée régulière; et il a été déjà répondu à cette question¹ : les Perses avaient sans doute été vaincus par les Macédoniens, mais ils avaient été auparavant les maîtres de l'Égypte; d'une manière analogue, les Romains respecteront en Égypte la situation des descendants ou représentants de la population hellénique²; au surplus, Alexandre les avait admis dans l'armée. Il reste à voir ce que représente l'ethnique Πέρσης au II^e siècle. Sa fréquence à cette époque est un fait notable; mais, bien que les Πέρσαι soient alors assez groupés en Thébaïde³ et dans l'Arsinoïte⁴, il n'est pas nécessaire pour l'expliquer de recourir à l'hypothèse qu'ils ont formé un corps militaire. Cet ethnique est probablement fictif. L'exemple des Crétois et du Mysien permet de le croire. Le nombre des Πέρσαι qui sont soldats peut s'expliquer aisément par l'attribution à un πολιτεύμα analogue à celui des Crétois; et celui des Πέρσαι, τῆς ἐπιγονῆς, qui suppose un chiffre assez élevé de clérouques Πέρσαι, renforce l'hypothèse qu'il a existé un πολιτεύμα militaire des Perses. Elle paraît encore plus vraisemblable, quand on remarque l'existence des Περσῖναι⁵ et la persistance de

93, ll. 1 et 124) et l'Arsinoïte (*P. Petr.* II, 35 (a), col. I, l. 12, cf. III, 54 (b), (a); III, 10, l. 15 et l. 21; — 21 (g), l. 35; — *P. Magd.* 8, l. 1), sont placés dans différentes subdivisions de l'armée.

1. Ch. IV, p. 118. — BOUCHÉ-LECLERCQ objecte les « fâcheux souvenirs » rappelés par cet ethnique aux Égyptiens, et même aux Hellènes; en ce qui concerne les Hellènes, il faut tenir compte de l'influence des dernières réformes militaires d'Alexandre et de la vie qu'ont menée en Orient ses généraux et ses soldats; et pour les Égyptiens, les souvenirs fâcheux éveillés par la nationalité de soldats perses ou dits perses étaient de nature à les tenir dans l'obéissance.

2. Cf. chap. IX : *Les χάτοιχοι romains*.

3. P. M. MEYER, pp. 84-86, notamment à Pathyris; aux sources qu'il indique ajoutez *P. Amh.* II, *P. Fay.*, *B. G. U.* III, *P. Lips.* I, et *P. Lond.* III.

4. *P. Tebt.* I, notamment 30, 105, 106, 109, 110, 156. — Il y en avait aussi à Memphis (*P. Leid.* O [89 a. C.]), et à Acoris dans le nome Hermoupolite (*P. Rein.*, p. 31, qui renvoie aux textes).

5. Περσῖναι : *P. Tebt.* I, 104, l. 1; 109, ll. 2-3; *P. Par.* 7, ll. 4 sqq.; *P. Rein.* 8, ll. 2-4; 41, l. 1; 21, l. 7; 24, l. 14; *P. Grenf.* I, 18, l. 9 sqq.; 20, l. 6; 27, col. II, l. 6; 29, l. 3; II, 15, col. I, l. 12; 23a, l. 3; 28, l. 3; 27, l. 8; *P. Lips.* I, 1, l. 8; 2, l. 4; *B. G. U.* III, 996, col. II, l. 10; 994, col. II, l. 10; *Archiv.* I, 62, l. 4; *P. Amh.* II, 46, l. 2 et l. 3, cf. II, 47, l. 3; 48, l. 3; *P. Grenf.* I, 27, col. II, l. 8; *B. G. U.* III, 995, col. II, l. 8; 996, col. II, l. 8. Tous ces textes sont compris entre 139 et 92, peut-être même 66 a. C.

l'ethnique à l'époque romaine; si le terme Πέρσης n'avait qu'une signification militaire, on ne comprendrait guère qu'il eût un féminin; et si des Égyptiens portent encore le nom de Πέρσαι, τῆς ἐπιγονῆς (ou de Περσῖναι) comme *origo* sous l'Empire, c'est évidemment que Πέρσης indique non un corps militaire, mais l'origine¹. Pour toutes ces raisons, il semble qu'il faille tenir les Perses pour les membres d'un πολίτευμα pseudo-ethnique². Comment un πολίτευμα de soldats a-t-il pu porter un nom non-hellénique? Si, comme il est probable, ce fut un πολίτευμα de formation spontanée, le fait suppose simplement qu'il y avait des Perses dans l'armée régulière, où leur présence a été déjà expliquée; mais, à supposer que les πολιτεύματα militaires aient été fondés par le pouvoir royal, la même explication est encore valable. Enfin, s'il existe des Πέρσαι civils, c'est que tous les fils de soldats n'entrent pas nécessairement dans l'armée³.

La condition des Πέρσαι, des Πέρσαι, τῆς ἐπιγονῆς et des Περσῖναι s'explique donc facilement, si l'on admet qu'ils formaient un πολίτευμα militaire; et la fréquence de cet ethnique au II^e siècle n'a rien d'extraordinaire, quand on suppose que ce πολίτευμα était pseudo-ethnique. Il est dès lors naturel de rapprocher les Πέρσαι de ces Crétois, dont on ne connaît nominativement que trois représentants, mais dont l'organisation en πολίτευμα est hors de doute. Ce πολίτευμα τῶν Κρητῶν semble bien être une association employée par l'État, pour modifier la nationalité de certaines recrues; et l'entrée au service a transformé parfois la condition ethnique, sinon la condition politique du soldat. La conséquence la plus importante de cette étude, c'est qu'il paraît avoir existé dans l'Égypte ptolémaïque des associations militaires de caractère ethnique, groupant peut-être à la fois des réguliers et des mercenaires, mais certainement des réguliers, et différentes des corps et de leurs subdivisions. Formées vraisemblablement

1. Ch. IX, II : *Les institutions clérouchiques*.

2. C'est en somme la solution de SCHUBART, *Archiv*, p. 154, et de BOUCHÉ-LECLERCQ, p. 37, n. 2, pour Pathyris (Gebelêin), étendue à tous les Perses, moins la réalité de l'ethnique.

3. On ne peut nier qu'ils devraient être appelés Πέρσαι, τῆς ἐπιγονῆς; mais la règle n'est pas toujours observée; cf. App. II, II^e siècle, Πέρσαι, dans les notes.

à l'origine par des compatriotes répartis dans diverses fractions de l'armée, elles ont admis par la suite des soldats de nationalités différentes; puis l'État est intervenu, au moins vers le milieu du II^e siècle, pour y faire entrer de nouvelles recrues, dont certaines, et même des indigènes, ont pu acquérir ainsi un ethnique fictif, et pour les associer à l'administration de l'armée clérouchique. Le nombre de ces « nations » est inconnu : les Perses et les Crétois, très probablement les Mysiens étaient trois d'entre elles, mais non peut-être les seules; d'autres ont pu exister, portant des noms célèbres dans l'histoire militaire¹. Rien n'interdit de supposer que toutes, comme le *πολίτευμα* des Crétois, élisaient leurs chefs, qu'il y a eu grâce à elles quelque vie civique parmi les troupes ptolémaïques et que dans une certaine mesure, peut-être très restreinte, l'armée a concouru à sa propre administration.

III

DROIT MATRIMONIAL

On peut se demander dans quelle mesure la carrière militaire et en particulier la situation de clérouque a influé sur le mariage et ses effets. En ce qui concerne le mariage même, il n'existe aucune preuve que le soldat ptolémaïque ait vu sa liberté limitée en quelque manière. En fait, les soldats des Lagides ont épousé souvent des femmes indigènes². En droit, on ne connaît aucune mesure disciplinaire analogue à celles de l'Empire romain et interdisant le mariage aux soldats; il y a même des raisons pour que semblable mesure n'ait pas été prise : tandis en effet que le soldat de l'Empire est un soldat de métier, les réguliers ptolémaïques, auxquels seuls cette mesure pourrait s'appliquer, tiennent dans l'armée la même place qu'y avaient

1. Ch. IV, p. 121.

2. JOSÉPHE, *c. Apion*, 2, 4; 2, 6; P. M. MEYER, p. 4.

les citoyens dans les États de la Grèce à l'époque classique; ils forment en temps de paix avec les citoyens des *πύλαις* la population hellénique ou soi-disant telle du royaume, à laquelle il serait absurde d'interdire le mariage. Les soldats des Lagides ont donc joui de la faculté de se marier. Mais pouvaient-ils épouser une femme de n'importe quelle race et condition? On a pensé que les clérouques tout au moins devaient épouser des femmes de race hellénique¹. Il est vrai que dans les testaments du III^e siècle les noms des femmes de soldats révèlent souvent une origine grecque; le mari et la femme sont même parfois compatriotes; mais ces faits n'autorisent pas à croire qu'il y ait eu là une obligation imposée aux clérouques; ils sont si naturels dans une population d'immigrants qu'il n'y a pas lieu de recourir à pareille hypothèse pour les expliquer. D'autre part, que des femmes indigènes et des enfants nés d'elles aient pu le cas échéant hériter des biens du clérouque, c'est une conséquence de la liberté testamentaire laissée aux clérouques, qui paraît avoir été entière, sauf en ce qui concerne le *κλήρος* et le *σταθμός*². Le soldat et même le clérouque ptolémaïque a donc pu épouser une femme de n'importe quelle origine.

Il est plus difficile de voir si la condition des enfants a été modifiée par le fait que leur père était soldat ou clérouque; car, si l'on connaît l'ethnique, politique ou démotique de l'enfant, le *status civitatis* du père et celui de la mère restent ignorés. Mais on peut suppléer au défaut de témoignages. Les seuls individus, qui soient indubitablement fils de soldats (et même de clérouques) sont les *τῆς ἐπιγονῆς*; parmi eux, il faut le noter, aucun, sauf peut-être trois Libyens, n'est indigène au III^e siècle; s'ils partagent la condition de leur mère, il faut admettre que les *τῆς ἐπιγονῆς* nés de mères indigènes n'ont pas dépassé la proportion de 6 0/0 environ³, ce qui est très difficile en présence

1. MAHAFFY, *P. Petr.* II, introd., p. 19; au contraire, SCHUBART, pp. 16-7.

2. Sur ces deux points, voir plus bas, p. 160, et ch. VII, pp. 239 sqq.

3. Exactement 3 sur 54 (cf. ch. IV, p. 113, totaux du tableau des patries au III^e siècle). Mais parmi les *τῆς ἐπιγονῆς* connus il y a au moins deux frères (*P. Magd.* 13, cf. ch. II, p. 59), qui peuvent être nés d'une même mère.

du témoignage de Josèphe sur la fréquence des mariages entre soldats et femmes égyptiennes. Les fils de clérouques ont donc suivi la condition de leur père. Les Lagides ont imité Alexandre, si l'on en croit Justin, lorsqu'il parle des épigones : d'après lui, Alexandre aurait permis sous condition à ses soldats d'épouser leurs concubines indigènes et de légitimer par le fait même les enfants qu'ils en avaient pu avoir ; et cet usage se serait perpétué chez ses successeurs¹. Ce que l'on constate pour la nationalité des τῆς ἐπιγονῆς confirme ce témoignage ; ces fils de clérouques prennent la condition politique de leur père, à titre de soldats éventuels.

L'avantage important que leur assure cette légitimation, c'est d'être régis par les πολιτικοὶ νόμοι, par le droit hellénique². Au point de vue politique, elle n'a pas toujours d'effet. Par exemple, le τῆς ἐπιγονῆς qui est Athénien, parce que son père l'est lui-même, ne bénéficie pas de sa condition politique. Seuls les τῆς ἐπιγονῆς citoyens d'Alexandrie et de Ptolémaïs peuvent, le cas échéant, prendre part à la vie de la cité. Encore faut-il qu'ils aient été inscrits sur les registres de leur dème. On trouve dans les textes un certain nombre de τῆς ἐπιγονῆς qui sont dits Ἀλεξανδρεῖς, τῶν οὖπω ἐπηγμένων, ou, plus complètement, τῶν οὖπω ἐπηγμένων εἰς δῆμον..., et ici le nom du dème³. On a supposé que, fils d'un clérouque citoyen, ils ne devenaient citoyens eux-mêmes que le jour où, sortant de l'ἐπιγονή, ils succédaient à leur père mort ou infirme dans la possession de sa tenure et dans le service militaire⁴. Mais ce fait s'explique d'une façon plus simple et plus vraisemblable par une comparaison avec les clérouchies athéniennes. Les clérouques athéniens, tous citoyens d'origine, le restaient malgré leur éloignement de la métropole ; leurs fils l'étaient comme eux ; mais ils ne le devenaient effectivement que le jour où, faisant le

1. Chap. II, pp. 41, 53 et 62.

2. BOUCHÉ-LECLERCQ, IV, p. 75.

3. Sur les τῶν οὖπω ἐπηγμένων, cf. SCHUBART, p. 26 (cf. ci-dessus, ch. II, p. 58 ; P. M. MEYER, pp. 45-6, dont l'explication est ici adoptée.

4. SCHUBART.

voyage d'Athènes, ils étaient inscrits dans leur dème sur le *ληξιαρχικὸν γράμματ'εἶον*; le voyage et l'inscription ne coïncidaient pas toujours avec leur majorité¹. Il en fut de même pour les *τῆς ἐπιγονῆς*, fils d'Alexandrins ou de citoyens de Ptolémaïs; la même obligation leur fut imposée; elle ne fut pas toujours remplie lors de la majorité; certains peut-être ne se firent jamais inscrire dans leur dème; il leur eût fallu aller à Alexandrie ou à Ptolémaïs et ils restaient dans la *χώρᾳ*, travaillant souvent sur le *κλῆρος* de leur père, ou sur les terres qu'ils prenaient à bail; eussent-ils été inscrits dans leur dème, que, revenus à la campagne, ils n'auraient exercé en fait aucun des droits du citoyen; ils se contentaient d'être *Ἀλεξανδρεὺς* (ou : *Πτολεμαῖεὺς*), *τῶν οὕτω ἐπηγγμένων εἰς δῆμον...* pendant toute leur vie². Cette situation ne leur est pas d'ailleurs nécessairement particulière; l'inscription sur le registre du dème est obligatoire pour tout nouveau citoyen, et l'on imagine facilement un Alexandrin d'origine, vivant dans la *χώρᾳ*, mais non clérouque, dont le fils, même majeur, est encore, comme certains *τῆς ἐπιγονῆς*, *τῶν οὕτω ἐπηγγμένων εἰς δῆμον*³.

Le trait essentiel du droit matrimonial des soldats ptolémaïques, c'est donc que le fils du clérouque ait partagé la condition de son père. Encore ne peut-on apprécier l'importance réelle de ce fait, faute de points de comparaison : on ignore quelles étaient les lois en vigueur dans l'Égypte ptolémaïque sur le mariage d'un citoyen d'Alexandrie, d'un Hellène ou d'un assimilé avec une femme non-citoyenne ou non-grecque; on ne peut juger à cet égard que d'après les idées dominantes du monde hellénistique; la législation ptolémaïque étant fondée sur la personnalité du droit, les tendances helléniques, à défaut d'autres raisons, servent ici de fil directeur. A l'époque classique, il n'y a en Grèce d'enfants légitimes que ceux qui sont nés du mariage d'un citoyen et d'une

1. FOUCART, *Mém. Ac. Inscr.*, 1^{re} série, t. IX, 1^{re} part., p. 323.

2. *P. Petr.* I, 14, = III, 6, (a), ll. 43-4, Satyrion a 50 ans.

3. Aussi tous les *τῶν οὕτω ἐπηγγμένων εἰς δῆμον τὸν δεῖνα* ne sont-il pas nécessairement des *τῆς ἐπιγονῆς*, comme le croit SCHUBART, p. 26.

citoyenne; à l'époque d'Alexandre, seul le mariage d'un Macédonien et d'une Macédonienne est tenu pour légitime. Cette conception s'est-elle modifiée au cours du III^e siècle? et le droit indigène, qui attachait la plus grande importance à la filiation maternelle dans les questions de légitimité, a-t-il influé sur la législation ptolémaïque relative aux Grecs? C'est peu vraisemblable. Les enfants d'un citoyen d'une des πόλεις égyptiennes et d'une citoyenne appartenant à une πόλις étrangère sont légitimes¹; il en est probablement de même de ceux de deux Hellènes, quelle que soit leur origine; et c'est à eux que sont assimilés les τῆς ἐπιγονῆς, même quand leur mère est indigène; ils ne paraissent jouir d'un privilège que relativement aux fils d'un Hellène non-clérouque et d'une Égyptienne.

IV

LE DROIT D'ASSOCIATION²

C'est presque pour mémoire que le droit d'association est ici mentionné parmi ceux dont ont joui les soldats et assimilés. Il est naturel qu'ils l'aient possédé dans une armée d'esprit hellénique; et l'on a traité déjà des associations ethniques ou pseudo-ethniques³. Mais il a existé en dehors de ces groupements des confréries militaires, connues surtout par les manifestations de leur dévouement à la dynastie lagide. Le cadre de ces confréries n'est pas le même que celui des κοινὰ ou des πολιτεύματα. Tandis que ceux-ci sont essentiellement des groupements de compatriotes, les autres associations réunissent les officiers et les soldats, non d'un même corps⁴, mais d'une même

1. Par exemple, les cinq filles de Dryton, nées de sa femme Apollonia, une Cyrénéenne (*P. Grenf.* I, 21; cf. 18, l. 3).

2. Sur les associations en général, cf. FOUCART, *Les associations religieuses chez les Grecs*; ZIEBARTH, *das griechische Vereinwesen*; sur les associations militaires ptolémaïques, BOUCHÉ-LECLERCQ, III, pp. 173-177.

3. Ch. IV, p. 124, et ici même.

4. BOUCHÉ-LECLERCQ, *loc. laud.*, p. 173, semble dire que l'inscription d'Alexan-

garnison : tel est le cas du *σύνδοκος* formé par les officiers de Syène, avec fêtes annuelles en l'honneur de Philométor, de la reine et de leurs enfants¹; tel est celui des *Βασιλισταί*, qui sous Evergète II célèbrent des fêtes mensuelles, sans compter les autres, dans l'île de Sétis, près de Syène, sous la présidence d'un *προστάτης* et par les soins d'un *ἱερεὺς τοῦ συνόδου*²; tel est enfin celui des « amis zélés du Roi », les *Φιλοβασιλισταί πρόθυμοι*, qui existaient à Thèbes et à Hermonthis à la fin du règne d'Evergète II, et dont le nombre ne dépassait peut-être pas cent membres³. En somme, les associations militaires de l'Égypte ptolémaïque se subdivisent en deux catégories; la première est formée par les *πολιτεύματα* dont le caractère a été analysé plus haut; la seconde comprend : les *κοινὰ* pseudo-ethniques de Chypre, le *πολίτευμα* des licteurs iduméens de Memphis et enfin les *σύνδοκοι* dont il vient d'être question; ce dernier groupe n'est connu que par des fêtes et des dédicaces en l'honneur des souverains ou des protecteurs des associations.

Il reste à parler du droit de propriété. Le droit de propriété des soldats ne paraît pas avoir eu de limites en ce qui concerne leurs biens personnels. Mais les terres données aux clérouques par l'État ont une condition spéciale et la possession clérouchique constitue une forme de possession particu-

drie, STRACK, *Arch.* II, n° 27, est dédiée collectivement par les laarques (cf. ci-dessus, ch. III, p. 99) des *μάχιμοι περὶ τὴν αὐλὴν* d'Epiphane; c'est en réalité la dédicace de deux frères, tous deux laarques sans doute, mais qui n'expriment peut-être que leur reconnaissance personnelle.

1. STRACK 95. Je crois à l'encontre de ZIEBARTH, p. 62, n. 4, et peut-être de BOUCHÉ-LECLERCQ (les notes III, p. 146, 1 et p. 173, 3 sont contradictoires), que *Φιλομητόρειος* dans *C. I. G.* 4678 et *P. Tor.* 13 est un démotique d'Alexandrie ou de Ptolémaïs.

2. STRACK 108.

3. *P. Paris*, 15; *P. Amh.* II, 39 *verso*. Dans *P. Paris*, 15, l. 4, on lit : (ἐπὶ...) *Σεσωώσιος ῥ φιλοβασιλιστῶν προθύμων καὶ ἄλλων* (cf. BOUCHÉ-LECLERCQ, III, p. 174, n. 2); *ῥ* ne peut signifier *ἐκατοντάρουρος*, dont le sigle est *ρΧ*; il faut le traduire soit par *ἐκατὸν*, soit par *ἐκατόνταρχος*; mais la lecture est-elle sûre et n'y a-t-il pas là une abréviation pour *πρ(οστάτου)*? et ne peut-on pas restituer dans *P. Amh.* II, 39, *verso* : [...][...]. *τα[*, le mot *πρ[οστά[της*? Les *Βασιλισταί* (STRACK 108) ont un *προστάτης*.

lière, qui ne se comprendra bien qu'après un exposé général des institutions cléricales, considérées au point de vue foncier et agraire.

CHAPITRE VI

LES CLÉROUCHIES ¹

Les institutions clérouchiques, dont on a vu l'origine, le développement général et l'importance militaire², ont créé dans l'Égypte ptolémaïque une catégorie de terres et une classe de possesseurs jouissant d'une condition spéciale : ces possesseurs, ce sont les clérouques ; l'ensemble de leurs tenures, c'est la γῆ κληρουχική. Elle est distinguée du domaine royal dans les rapports financiers ; mais elle s'est constituée et accrue à ses dépens³. Quand, où et comment se sont opérés cette constitution et ce développement ? dans quelle mesure les institutions militaires déterminent-elles les caractères et les règlements des clérouchies ? quels sont les fonctionnaires qui les administrent ? c'est ce qu'il faut exposer avant d'étudier la tenure du clérouque et sa condition particulière.

I

DÉDUCTIONS OU DÉVELOPPEMENT CONTINU ?⁴

Pour doter les soldats de leurs κληροι, autrement dit pour éta-

1. Une étude d'ensemble sur les clérouchies au point de vue foncier n'est devenue possible que par la publication des *P. Tebt.* I, et en grande partie grâce au remarquable appendice I dont les ont accompagnés GRENFELL et HUNT ; aussi ne trouve-t-on que des indications fragmentaires et en général peu sûres avant eux et BOUCHÉ-LECLERCQ, III, pp. 229-236 et IV, pp. 16-9 ; les papyrus de Tebtunis datent pour la plupart des années 118-111 av. J.-C.

2. Chap. II.

3. Elle est dite ἐν ἀφέσει ; mais le sens de cette expression est très discuté *P. Tebt.* I, 5, n. 36, pp. 34-6, et BOUCHÉ-LECLERCQ, III, p. 229, n. 1), et c'est la condition de la γῆ κληρουχική qui permet d'en donner l'explication la plus vraisemblable : terre détachée du domaine.

4. P. M. MEYER, p. 32, qui tient pour l'hypothèse des déductions ; au contraire, SCHUBART, pp. 4-6, et GRENFELL et HUNT, app. I des *P. Tebt.* I, p. 549.

blir les clérouchies, les Ptolémées ont pu choisir entre deux méthodes. La première, lente et progressive, consiste à donner d'abord quelques lots de terre à des soldats dans des localités déterminées, puis à en augmenter peu à peu le nombre d'année en année sans jamais interrompre complètement l'installation des clérouques, qui devient ainsi une mesure normale et habituelle de l'administration des terres domaniales. L'autre procédé, dont l'Égypte aurait trouvé le modèle dans les institutions athéniennes et qui fut employé également par Rome, porte le nom de déduction : de temps à autre, l'État décide que des terres situées dans telle ou telle région seront affectées à la fondation d'une colonie, dont les membres ne dépassent pas un nombre déterminé, et allouées par les soins d'un fondateur ou d'un magistrat chargé de l'organisation. Quelle méthode les Lagides ont-ils employée ?

On a d'abord pensé que l'établissement des clérouques s'était fait selon la première et l'on a cru reconnaître dans l'histoire des clérouchies trois grandes déductions, qui auraient eu lieu sous les règnes de Philadelphie, après la première guerre de Syrie (271 avant J.-C. et années suivantes), d'Evergète, après sa victoire dans la troisième guerre syrienne (244), de Philopator, après Raphia (217) ; on pourrait ajouter, depuis la publication des papyrus de Tebtunis, que 4.000 hommes ont été dotés de terres après avoir pris part à l'expédition de Thébaïde au début du règne d'Épiphanie (vers 186 avant J.-C.)¹ et que de grands établissements de clérouques indigènes ont eu lieu à la suite de l'*ἀμειξία* de l'an 40 d'Evergète II (131-130 avant J.-C.)². Mais cette interprétation des faits ne peut se soutenir. Tout d'abord les premiers clérouques ont été probablement installés dès Sôter ; sans doute les débuts de l'histoire des clérouchies sont assez obscurs ; les témoignages des historiens, bien que vagues, laissent entrevoir cependant qu'il s'est occupé du peu-

1. *P. Tebt.* I, 62, l. 43 ; 63, l. 42 ; 79, l. 69.

2. *P. Tebt.* I, app. I, pp. 552-3.

plement et de la mise en valeur de la $\chi\acute{o}\rho\alpha'$; d'autre part, les institutions athéniennes ont évidemment influé sur les clérouchies ptolémaïques et l'on sait par Elie, que c'est auprès du premier Ptolémée que Démétrius de Phalère joua le rôle de législateur²; enfin, à supposer que l'organisation systématique des clérouchies sur une large échelle ne remonte pas au-delà de Philadelphie, elle a précédé à coup sûr la première guerre de Syrie, puisque des décrets relatifs aux clérouchies remontent à l'an 10 du règne (275 avant J.-C.)³. En second lieu, l'existence des trois déductions du III^e siècle n'est pas établie; sans doute la plupart des clérouques connus à cette époque peuvent être tenus pour dotés de terres par l'un des trois rois cités; sans doute aussi, des clérouques ont été établis en assez grand nombre dans l'Arsinoïte dans les années 6 et 7 du règne d'Evergète, c'est-à-dire après la troisième guerre de Syrie⁴; mais il n'en suit pas qu'il y ait eu, sous chacun des règnes, une déduction limitée à un laps de temps restreint. Enfin, pour le II^e siècle, l'établissement des 4.000 en clérouchies apparaît dans les rapports qui le font connaître comme un fait exceptionnel, mentionné d'une façon particulière; et les dotations d'indigènes de 131-129 avant J.-C. semblent être plutôt une mesure politique qu'un licenciement de soldats à la fin d'une campagne⁵. A ces objections s'ajoute le témoignage des textes qui, pour le II^e siècle, est contraire à l'hypothèse des déductions. Les papyrus de Teb-tunis permettent de voir comment les choses se passaient alors en réalité; les rapports du comogrammate Menchès pour Kerkéosiris montrent que l'installation en clérouchies se poursuit d'une façon continue dans un même bourg pendant plusieurs règnes, avec des interruptions sans doute, mais à des dates si rapprochées les unes des autres qu'on ne peut penser à voir là

1. DIODORE, XIX, 85, 4; pour les Juifs, cf. BOUCHÉ-LECLERCQ, I, pp. 50-52, et 50, n. 1; mais sur DIOD., cf. ch. VIII, p. 258, n. 2.

2. ELIE, *Var. Hist.* III, 17.

3. *P. Petr.* III, 20; cf. plus bas, ch. VII, p. 239.

4. *P. Hib.* I, 82, ll. 14 sqq.

5. *P. Tebt.* I, app. I, p. 553.

des déductions; elle est résumée dans le tableau chronologique suivant¹ :

Années des règnes.	Av. J.-C.		Aroures.
Philopator	221-204	ϣ et cherséhippos	104 $\frac{3}{2}$
Epiphane	204-180	Catœques et érémophyl. . .	124 $\frac{3}{8}$
Phil. 31, Ev. 20	151-0	Dotation de caval. catœques.	200
— 32, — 21	150-49	— d'érémophylaques .	20
— 33, — 22	149-8	— de phylacites	30
— 34, — 23	148-7	— de catœques	60
Evergète	34 137-6	{ Dotation d'éphodes . . . 48 Promotion d'éphodes . . 24 }	{ 72
—	35 136-5	Néant	
—	36 135-4	Promotion d'éphodes	58
—	37 134-3	Dotation de catœques	320
—	38 133-2	{ Néant	
—	39 132-1		
—	40 131-0	Dotation d'indigènes.	215
—	41 130-29	Dotation d'indigènes.	26
—	42 129-8	{ Néant	
—	43 128-7		
—	44 127-6		
—	45 126-5	{ Dotation d'indigènes par trans- fert.	{ 74 $\frac{1}{2}$
—	46 125-4	{ Néant	
—	47 124-3		
—	48 123-2		
—	49 122-1		
—	50 121-0	{ Dotation d'indigènes par rem- placement	{ 39

soit au total 1.114 aroures $\frac{1}{2}$, auxquelles il faudrait encore en ajouter 328 $\frac{3}{8}$ dont l'année d'allotissement est inconnue, mais qui ont été données aux clérouques sous Philométor et Evergète II. Il est évident d'après ce tableau que l'établissement en clérouchies se fait non par des déductions, mais par un lent pro-

1. Il est dressé à l'aide de *P. Tebt.* I, 62, le plus ancien et le plus exact des rapports du comogrammate Menchès.

grès ; on rencontre même des dotations individuelles : ainsi tel ἐδδομηκοντάρουρος, tel policier promu, sont les seuls de leur catégorie à être dotés à Kerkéosiris dans une année déterminée ; il faut noter aussi que les totaux d'aroures les plus élevés reviennent d'une manière presque périodique dans les années 34, 37 et 40 d'Evergète ; on dirait que l'allotissement reprend de plus belle après un laps de temps qui a laissé des terres disponibles ou permis de préparer à la culture de nouvelles tenures ; les lacunes chronologiques des rapports diminuent malheureusement l'importance de cette remarque. Quoi qu'il en soit d'ailleurs, il reste impossible de soutenir qu'il y ait eu au II^e siècle des déductions.

Les choses se passaient vraisemblablement de même au III^e siècle. Une grande partie des terres données aux clérouques pour la première fois ont été conquises sur le désert ou sur les eaux ; elles ont subi avant l'allotissement une mise en état, qu'on ne peut se représenter que continue et progressive, telle que jamais de très grands espaces ne se sont trouvés tout d'un coup propres à l'établissement des clérouques¹. D'autre part, les tenures une fois attribuées à des bénéficiers, il se faisait parmi ceux-ci des vides, dus à la mort ou à la mort sans enfants ou à la confiscation ; il était dès lors naturel de faire des κληροι vacants l'objet de nouvelles dotations, de dotations individuelles, sans attendre l'occasion d'un établissement clérouchique sur une vaste échelle². Il ne semble donc pas qu'il faille employer le terme de déduction, au sens strict, pour caractériser l'installation des clérouques à aucune époque de leur histoire. Sans doute le nombre des dotations a varié avec les règnes, avec les années ; il a pu s'élever après les grandes guerres ; mais l'établissement des clérouques de tout ordre a été continu pendant les deux premiers siècles au moins de la dynastie.

1. Cf. le tableau qui en est donné par BOUCHÉ-LECLERCQ, *L'ingénieur Cleon*, dans : *R. E. G.*, XXIV (1908), n° 92, pp. 121 sqq., et les sources qu'il indique.

2. On en trouvera des exemples ci-après, pp. 188-9 et les notes.

II

LA RÉPARTITION DES CLÉROUCHIES

Le gouvernement des Lagides a dû constamment se procurer ou conserver une disponibilité de terres suffisante pour établir ses clérouches. Il n'y a pas de tâche qui paraisse au premier abord plus aisée, puisqu'en principe le roi, que ce fût le Pharaon ou le Lagide, était l'unique maître du sol égyptien. Toutefois, et sans aborder la difficile question de la propriété privée¹, il y a eu en fait deux catégories de terres dont, sauf exception, le pouvoir royal n'a pas disposé et que jamais on ne voit transformées en terres clérouchiques; ce sont l'ἱερά γῆ et la γῆ ἰδιόκτητος²; les terres disponibles se trouvent ainsi limitées, avant tout établissement des clérouchies, au domaine royal proprement dit, au βασιλικόν; et c'est encore considérable.

Si l'on recherche dans quelles contrées le Domaine a été principalement mis à contribution pour la fondation des clérouchies, on est vite amené à penser que la répartition des clér-

1. La propriété privée a-t-elle existé dans l'Égypte ptolémaïque? C'est une question très controversée (et gênante pour l'étude des clérouchies, cf. plus bas, ch. VII, pp. 218-9); elle revient à savoir ce que sont exactement la γῆ ἰδιόκτητος et les ἰδιοκτήμονες. H. MASPERO, *Les finances sous les Lagides*, pp. 24-8, soutient que les ἰδιοκτήμονες sont des tenanciers non clérouches, sans preuve décisive, mais sa thèse bénéficie du fait qu'il n'y a pas de différence pratique entre la propriété et la location héréditaire (τὰ μεμισθωμένα εἰς τὸ πατρικόν, *P. Tebt.* I, 5, l. 12); — WASZYNSKI, *Die Bodenpacht*, I, pp. 51-57, croit à l'existence de la propriété privée. En fait, tout se passe comme si la propriété privée existait (e. g. *P. Tebt.* I, 5, ll. 99-101); mais toutes les terres paient des taxes à l'État. On est tenté de se demander si le droit gréco-égyptien a fait la distinction de la propriété et de la possession; en recherchant s'il a reconnu au κύριος ce que le droit romain nomme le *dominium*, peut-être posons-nous un problème qui lui est étranger.

2. Ce n'est pas à dire qu'il n'y a pas eu parfois des confiscations (*Inscr. Ros.*, l. 20; *Diod.*, XXXIII, 6 (a); *Dion Cass.*, XXXIX, 58; *Jos.*, c. *Apion*, II, 5). Mais on ne connaît aucun exemple de terres confisquées pour être transformées en lots clérouchiques, même après avoir été rattachées au Domaine pendant un laps de temps très court, ce qui n'aurait été qu'une fiction; la propriété ou pseudo-propriété est même protégée contre les soldats (*P. Petr.* III, 20, *verso*, col. III, et *P. Tebt.* I, 5, ll. 99-101).

rouchies sur le sol de l'Égypte est surtout une question agricole. Les terres données pour la première fois aux clérouques ne sont pas en général des terres arables, ou, si elles l'ont été, elles ont cessé de l'être. A l'appui de cette opinion, on ne peut invoquer pour le III^e siècle le témoignage d'aucun texte; mais étant donné l'œuvre agraire des Lagides et de Philadelphie notamment, la conquête de l'Arsinoïte et les travaux qu'y ont exécutés les ingénieurs de l'État, il est hors de doute que, dans certaines régions du moins, le Domaine n'était composé à l'origine que de terres encore vierges¹. Au II^e siècle, la qualité des terres données en tenures a varié selon les circonstances. Sauf exception, lorsqu'on établissait de nouveaux clérouques dans des κληροι attribués pour la première fois, on choisissait des terres incultes; pour employer le langage fiscal des papyrus de Tebtunis, ces terres appartenaient à l'ὑπόλογον². Parmi ces terres, il faut distinguer plusieurs catégories : *a*) celles qui ne paient ni redevance ni impôt (ὑπόλογον ἄφορον ἐκτὸς μισθώσεως); *b*) celles qui ne doivent pas de redevance, mais donnent l'occasion de percevoir un impôt en argent; ce sont des pâtures, dont l'usage est frappé de la taxe dite ἐννόμιον (νομαὶ ἐκτὸς μισθώσεως); *c*) celles qui, comme le reste de la terre royale, sont censées produire une redevance, mais ne la paient pas parce qu'elles ont cessé d'être cultivées; leur rente doit être déduite du revenu présumé de la terre royale (βασιλικὸν ἐν ὑπολόγῳ, dit aussi ὑπόλογον ἐν μισθώσει)³. A Kerkéosiris, sous Evergète II et Sôter II, les fonctionnaires ne doivent donner aux clérouques que des terres prises dans la troisième catégorie; encore toutes celles qui la composent ne sont-elles pas propres à les doter; il faut laisser de côté les terres

1. Cf. ci-après, p. 172.

2. *P. Tebt.* I, app. I, p. 554. Les revenus du Domaine sont calculés théoriquement pour son ensemble, et la comptabilité annuelle consiste à établir de combien les revenus réels excèdent le revenu théorique ou de combien ils lui sont inférieurs; ainsi s'explique l'expression βασιλικὸν ἐν ὑπολόγῳ. Mais le revenu théorique varie de 2 à 5 artabes par aroure, selon la valeur des terres, qui ne s'apprécie qu'à l'expérience et peut augmenter dans les premières années de culture. Ce n'est qu'après la fixation de ce revenu théorique et après des locations à un taux inférieur que peut exister l'ὑπόλογον ἐν μισθώσει.

3. *Ibid.*, pp. 540, (b), 542, (d), et 574, « first class », cf. p. 541.

inondées (ἑμβροχος) et à efflorescences salines (ἄλμυρίς) et n'user que des terres désertiques, parfois devenues telles au contact d'autres terres semblables (χέρσος)¹. A cette règle, il a été souvent manqué²; et ces infractions constituent une partie du contentieux des clérouchies³. Mais ce qui importe ici, c'est d'expliquer la règle. La raison s'en trouve tout entière dans les intérêts fiscaux du pouvoir royal. Que la fiscalité ait été la fin de la politique agricole des Lagides, c'est chose connue; on en trouverait au besoin un supplément de preuve dans la subdivision officielle de l'ὑπόλογον qui vient d'être rappelée; leurs errements habituels se retrouvent dans le choix des terres données aux clérouches. Des terres submergées ou salines ne peuvent être cultivées; elles demandent une mise en état que le gouvernement royal peut seul entreprendre; elles ne produiraient rien, et leur possesseur, le clérouque, ne paierait pas les taxes qui lui incombent; reste donc le χέρσος qui, convenablement irrigué, devient productif. C'est par des considérations analogues qu'on peut expliquer la dotation des clérouches aux dépens de l'ὑπόλογον. La terre cultivée (σπόριμος) donnant une redevance, le roi avait un double intérêt à établir ailleurs les clérouches : il les mettait ou était supposé les mettre en mesure de payer leurs impôts, et il continuait de toucher les loyers de la σπόριμος. De même, les νομαὶ ἐκτὸς μισθώσεως, si elles ne donnent pas de redevance, peuvent produire un impôt : mieux vaut chercher ailleurs des terres pour les clérouches. Mais pourquoi préférer l'ὑπόλογον ἐν μισθώσει à l'ὑπόλογον ἄφορον ἐκτὸς μισθώσεως ? ce dernier pouvait à la rigueur être cultivé et des laboureurs royaux en ont loué une fois au moins à Kerkéosiris⁴. Cette particularité semble devoir s'expliquer par l'état général de l'agriculture à Kerkéosiris pendant le II^e siècle; entre 170-69 et 118-7 avant J.-C., presque la moitié de la superficie

1. *Ibid.*, pp. 574 et 554. La réglementation remonte au moins à l'an 32 de Philométor (*P. Tebt.* I, 72, l. 166).

2. Emploi de νομαὶ ἐκτὸς μισθώσεως (*P. Tebt.* I, p. 542); emploi de σπόριμος (*P. Tebt.* I, p. 575, « second class », cf. p. 554).

3. *P. Tebt.* I, p. 555. Les décisions du gouvernement varient d'une manière notable.

4. *P. Tebt.* I, p. 541, (b), *in fine*.

des terres domaniales situées dans ce bourg était devenue inculte; le gouvernement para au plus pressé en ordonnant la mise en valeur des terres autrefois fertiles; il l'exigea souvent de ses fonctionnaires, à titre personnel¹; il y fit ou chercha à y faire coopérer les clérouques, pensant au surplus que la terre autrefois cultivée produirait plus et plus tôt. La règle de ne doter les clérouques que sur l'ὑπόλογον ἐν μισθώσει ne se comprend qu'à une époque où l'agriculture décline. Si elle a été en vigueur au II^e siècle, il n'est pas probable qu'il en ait été de même au III^e; et d'autant moins que, lorsque de vastes espaces comme ceux de l'Arsinoïte ont été ouverts à la culture, l'ὑπόλογον (si tel était alors le classement fiscal des terres) était tout entier ἄφρον et ἐκτὸς μισθώσεως. On peut donc penser qu'au III^e siècle les tenures clérouchiques, prises très souvent, sinon toujours², sur les terres incultes, ne l'étaient pas du moins dans l'ὑπόλογον ἐν μισθώσει (ou dans une catégorie analogue); ce n'est que par le déclin de la prospérité générale au II^e siècle que s'expliquent les ordres donnés dans ce sens par le gouvernement. Il n'en faudrait pas conclure cependant qu'au III^e comme au II^e siècle l'État n'ait pas cherché dans la culture de la terre par les clérouques un bénéfice fiscal. Dès le début, en raison même de cette politique amplement prouvée, les clérouchies ont été prises surtout sur l'ὑπόλογον et fondées partout où le sol du Domaine devait être mis en valeur.

Cette vue se trouve confirmée, si l'on considère les points du territoire égyptien où elles sont situées. Jusqu'aux dernières années, il semblait que deux régions, la Haute-Égypte, dans un large rayon autour de Thèbes, et surtout le Fayoum actuel avaient été la terre d'élection des clérouchies. A voir les nomes et les bourgs où des clérouques et des κληροὶ sont connus, le Pathyrite, le Latopolite, l'Ombitès et enfin l'Arsinoïte paraissent occuper à cet égard une place particulière parmi les nomes

1. *P. Tebt.* I, p. 575.

2. Cf. une exception dans *P. Lille* 4 (an 5 de Philopator), où des triacontaroures sont dotés de σπόριμος.

égyptiens; mais les publications de papyrus les plus récentes, les textes d'Acoris, d'Hibeh, d'Oxyrynchus¹, en révélant l'existence des clérouques dans l'Oxyrynchite, l'Héracléopolite et l'Hermoupolite donnent l'impression que des clérouchies ont été créées dans toute l'Égypte; à juger de l'avenir par le passé le plus récent, les trouvailles qu'on pourra faire agrandiront encore la zone d'extension des terres clérouchiques. Les raisons de cette diffusion extrême sont au nombre de deux : l'une, probable, c'est que le sol de l'Égypte opprimée par la domination perse était inculte en nombre d'endroits lors de la conquête macédonienne; la collaboration des soldats à l'œuvre de colonisation a amené leur dispersion en de nombreuses clérouchies; l'autre, fondée sur le témoignage des textes, c'est que sur le terroir des bourgs, la terre clérouchique n'a pas formé un tout, un ensemble continu de lots voisins et de même condition; les tenures clérouchiques sont disséminées au milieu des autres terres, terres du Domaine, biens d'Église, immeubles privés enfin, là où ces derniers existent aussi; que l'on considère les clérouchies dans un bourg ou dans l'Égypte en général, on voit les lots clérouchiques et sans doute aussi les bourgs à clérouchies² former des îlots et les clérouques vivre ἐν τῇ διασπορᾷ³. Il n'y a rien d'étonnant dès lors à ce que le nombre des clérouchies ait compensé le peu d'importance et de cohésion de chacune d'elles, et à ce qu'on les rencontre dans chacun des nomes dont la situation agraire vient à être connue.

Il est cependant parmi les régions où furent fondées des clérouchies un nome qu'il faut mettre à part. C'est l'ancienne Αίμυρη⁴; non que les clérouchies y aient un caractère différent dans l'ensemble de celui qu'on leur connaît ailleurs; mais ce fut par excellence le terrain de la colonisation macédonienne

1. *P. Rein.*; *P. Hib.* I; *P. Oxy.*

2. Car il n'est pas prouvé qu'il y ait eu des clérouques dans tous les bourgs.

3. Pour les lots clérouchiques sur le terroir des bourgs, il suffit de lire l'un des cadastres de Kerkéosiris : *P. Tebt.* I, 84, 85; cf. ch. VII, pp. 204-6.

4. Sur l'Arsinoïte, cf. WESSELY, *Topographie des Faijûms* (*Denkschr. d. k. Akad. in Wien*, L, 1, 1904); et surtout : *P. Fay.*, introd., et *P. Tebt.* II, app. II (GRENFELL et HUNT).

en Égypte. L'Arsinoïte a été ouvert à la culture au temps de Philadelphe dans une très grande partie de son étendue : il n'y a pas de vestiges antérieurs à l'époque ptolémaïque dans la région située entre le Birket-el-Kouroûn actuel et les villages modernes de Senoûrès, Senhoûr et Aboûksa ; avant le deuxième Ptolémée, la région habitée et cultivée ne s'étendait vraisemblablement pas plus loin qu'à mi-chemin entre Medinet-el-Fayoûm et ces trois villages ; après 258, date à laquelle le nome est encore pour le pouvoir royal le nome du Lac ou, plus exactement, « le Lac »¹, des villages aux noms dynastiques s'élèvent, tandis que la construction des digues et le creusement des canaux en nombre considérable permet d'étendre le domaine royal sur des espaces jusqu'alors incultes et déserts². Nulle part en Égypte, il n'y a eu autant de terres, et d'un seul tenant, conquises par le Domaine et propres à la fondation des clérouchies : de là le grand nombre de *κλήροι* et de clérouques qui y sont connus. Ceux-ci, particulièrement ceux de l'armée régulière, ont joué un rôle doublement important par la part qu'ils ont prise à la mise en valeur des terres, et parce que, n'étant pas noyés parmi des indigènes depuis longtemps attachés au sol, ils ont formé une population relativement compacte et dense de civilisation hellénique.

III

LE LOTISSEMENT DES TERRES ET LES CATÉGORIES DE CLÉROUQUES³

Considéré au point de vue foncier, l'établissement des clérouchies consiste à détacher du Domaine une partie des terres qui le composent ; elles sont alloties en *κλήροι* et attribuées à des

1. *Rev. Laws*, 31, 12 ; 69, 2 ; 71, 5 ; 72, 12.

2. *P. Fay.*, introd., pp. 9-15.

3. BOUCHÉ-LECLERCQ, p. 17 ; GRENFELL et HUNT, *P. Tebt.* I, pp. 545 sqq. ; cf. P. M. MEYER, pp. 36-38.

soldats désignés pour bénéficier de cette dotation. La constitution et l'attribution de la tenure sont donc l'acte essentiel qui, répété à maintes reprises, fonde, puis perpétue une clérouchie et qui crée à chaque fois un clérouque; cet acte est l'objet d'une série de décisions, de mesures et de formalités qu'il est impossible, faute de documents, de se représenter dans leur détail; mais on peut indiquer les conditions nécessaires du lotissement des terres et retrouver les principes qui ont été suivis par le gouvernement des Lagides dans cette œuvre à la fois militaire et agraire.

L'installation des clérouques sur leurs tenures suppose *a priori* de la part de l'État un double choix : celui des soldats qui deviendront clérouques et celui des terres qui cesseront d'appartenir au Domaine. Le premier n'a peut-être pas été absolument nécessaire; et les engagements pris par certains soldats pour leurs fils ont pu suffire à leur assurer une tenure¹; c'était en tout cas l'affaire des autorités militaires. Quant au second, l'état du Domaine et de sa culture devait importer grandement, sinon uniquement, et seul le diocète paraît avoir été en situation d'en juger d'ensemble et de donner aux fonctionnaires du Domaine et au corps des scribes les ordres nécessaires². Mais l'établissement en clérouchies ne commence vraiment que par l'attribution d'un nombre déterminé de soldats à la clérouchie d'un ou de plusieurs bourgs nommément désignés; parmi les raisons qui dictent cette attribution et fixent le nombre des clérouques et des κληροί, beaucoup peuvent nous échapper, mais il en est une qui apparaît clairement : le rapport entre la contenance des κληροί qui doivent être attribués aux clérouques et la superficie des terres destinées à cet usage dans les différents bourgs. C'est une question capitale dans l'étude des clérouchies que de savoir comment on fixait la contenance de la tenure dont était doté chaque clérouque. Les textes y apportent une réponse : la contenance des κληροί a été

1. Chap. II, pp. 39-41.

2. Ci-après, pp. 192 sqq.

déterminée par la situation militaire du clérouque ; selon qu'il sert dans l'armée régulière, mercenaire ou indigène, — dans la cavalerie ou dans l'infanterie, — comme soldat ou comme officier, — il reçoit un nombre plus ou moins élevé d'aroures, identique pour tous les hommes de troupe appartenant aux mêmes corps et à la même arme¹. Les clérouques simples soldats sont ainsi subdivisés d'après l'importance de leur tenure en un certain nombre de catégories, qui ont varié au cours du II^e siècle, mais qui ont toujours constitué une hiérarchie modelée sur celle des armées et des armes². La contenance réelle des tenures n'a pas toujours correspondu à leur contenance nominale ; mais alors même qu'elle était moindre, les principes du classement des clérouques en catégories sont restés identiques.

Ce fait sera établi par les tableaux des catégories clérouchiques qui seront dressés ci-après. Il faut auparavant mettre hors cadre un certain nombre de tenures dont la contenance est supérieure à 400 aroures : on connaît au III^e siècle des *μυριάρουροι*³ ; à la fin du règne d'Evergète I^{er}, l'épilarque Polémée possédait un *κληρος* de 371 aroures⁴ ; au II^e siècle, il y a eu des tenures variant de 1.306 aroures 11/16 à 124 aroures 3/12⁵. Il est vraisemblable, comme on le verra plus loin, qu'il s'agit là souvent de dotations d'officiers. Ces grandes tenures de contenance extrêmement diverse mises à part, il y a lieu de distinguer deux périodes dans l'histoire des catégories clérouchiques : dans la première, qui comprend le III^e siècle, la contenance nominale et la contenance réelle des tenures pa-

1. Pour les officiers, cf. ci-après, p. 176.

2. Le nom technique de ces catégories paraît être *εἰδὴ* (*P. Tebt.* I, 124, ll. 32 et 39).

3. A la vérité, il est difficile de voir ce que sont ces *μυριάρουροι* (*P. Petr.* II, 42 (a)) ; ils paraissent être des fonctionnaires, placés dans la hiérarchie entre les phylacites et les comarques, à un rang peu élevé par conséquent ; il n'est pas sûr qu'ils aient appartenu à l'armée. Cf. n. 5, ci-après.

4. *P. Magd.* 1.

5. *P. Tebt.* I, 79, ll. 46 et 44 ; 99, ll. 45 sqq. Ces dernières paraissent être non des tenures d'*ἵπ(πεῖς)* [GRENFELL ET HUNT], mais des *κληροὶ* d'*ἵπ(πάρχαι)* ; chacun des possesseurs des premières fait l'objet de la note marginale suivante : οὐ φέρεται ἐν τῇ κατοικίᾳ.

raissent identiques; dans la seconde, qui commence au II^e siècle et peut-être sous Philométor seulement, elles sont différentes.

On rencontre au III^e siècle les catégories de clérouques suivantes, dont le nom est dérivé du nombre d'aroures possédé par chacun des soldats qui les composent :

Ἐκατοντάρουροι	(ρϠ)	ou possesseurs de 100 aroures	
Ἑβδομηκοντάρουροι	(οϠ)	—	70 —
Τριακοντάρουροι	(λϠ)	—	30 —
Πεντάρουροι	(εϠ)	—	5 —

L'existence de ces catégories ne peut être mise en doute : elle est établie soit par le grand nombre de représentants de chacune d'elles, soit par les intitulés des paragraphes des comptes publics¹. Pourquoi un soldat est-il classé dans l'une d'elles et doté de 100, 70, 30 ou 5 aroures? La raison en devient évidente si l'on met en regard des catégories clérouchiques l'indication des subdivisions de l'armée² :

(III^e siècle)

CATÉG. CLÉR.	ARMÉE RÉGULIÈRE		SOLDATS INDIGÈNES
	CAVALIERS DES	FANTASSINS	
ρϠ	hipparchies numérotées	τοῦ ἀγήματος	
οϠ	hipparchies à ethniques		
λϠ		τῶν πεζῶν	
εϠ			μάχιμοι

1. Peut-être a-t-il existé aussi au III^e siècle des possesseurs de 24 (= 25 ? cf. *P. Tebt.* I, app. I, p. 552) aroures, appartenant à l'infanterie (*P. Petr.* III, 105, ll. 5 sqq.) ; mais ils ne sont connus que par référence à des baux de leur tenure, et le κληρος pouvait être formé de plusieurs parcelles, cf. ch. VII, p. 204-5, ou divisé pour la location : *P. Petr.* III, 106, ll. 5 sqq. ; il y a cependant une légère différence de rédaction entre ce texte et *ibid.*, 105.

2. Cf. App. I : liste des clérouques du III^e siècle.

La catégorie clérouchique où doit entrer le soldat, autrement dit la contenance de la tenure qu'il doit recevoir, est donc déterminée d'abord par sa nationalité : les indigènes reçoivent uniformément 5 aroures, les non-indigènes plus de 5 aroures ; ensuite par son arme : la cavalerie est comme l'arme noble, le cavalier reçoit 70 et 100 aroures, tandis que le fantassin n'a droit qu'à 30 aroures, et seule l'infanterie de la garde, ἡ ἄγχιμα, corps d'élite, est considérée comme égale à la grosse cavalerie régulière ; enfin par l'importance tactique du corps : la cavalerie légère est dotée de 70 aroures, la grosse cavalerie de 100. Les catégories clérouchiques du III^e siècle s'expliquent donc uniquement par des raisons militaires ; l'importance de la dotation du clérouque est déterminée par l'estime où est tenu le corps auquel il appartient ; l'armée régulière l'emporte sur l'armée indigène, la cavalerie sur l'infanterie, la grosse cavalerie sur la cavalerie légère, la garde sur les troupes ordinaires. Aussi peut-on suppléer en partie aux lacunes du tableau ci-dessus. Il y manque en effet : 1^o les gradés, qui se donnent seulement le titre de κληροῦχος¹ ; 2^o les ἱππεῖς περὶ τὴν ἀύλην² ; 3^o les μισθοφόροι κληροῦχοι³. On ignore la contenance de leurs tenures ; il est vraisemblable que celles des gradés atteignaient des chiffres variables, mais supérieurs à la dotation des soldats de leur corps⁴ ; les ἱππεῖς περὶ τὴν ἀύλην devaient recevoir plus de 100 aroures ; quant aux clérouques mercenaires, leurs lots étaient inférieurs à ceux des réguliers et peut-être égaux à 25 aroures dans l'infanterie⁵.

Au II^e siècle, des changements se sont produits dans les catégories clérouchiques. On s'en rendra compte en dressant pour cette époque des tableaux semblables à ceux qui précèdent. Les catégories sont alors :

1. E. g. : *P. Petr.* III, 2, ll. 1-2 ; 11, l. 15-16 ; 12, 17-18, etc. ; et App. I, III^e siècle.

2. On n'en connaît aucun parmi les clérouques.

3. *P. Petr.* III, 112 (g), sans indication de la contenance de leurs tenures.

4. Cette vue est confirmée par un papyrus de Lille encore inédit.

5. Cf. p. 175, n. 1. Mais le chiffre semble élevé pour des fantassins non réguliers.

Ἑκατοντάρουροι	(ρϠ)	ou possesseurs de 100 aroures		
Ὀγδοηκοντάρουροι	(πϠ)	—	80	—
Τριχοντάρουροι	(λϠ)	—	30	—
Εἰκοσιπεντάρουροι	(χεϠ)	—	25	—
Εἰκοσιάρουροι	(κϠ)	—	20	—
Δεκάρουροι	(ιϠ)	—	10	—
Ἑπτάρουροι	(ζϠ)	—	7	—
Πεντάρουροι	(εϠ)	—	5	—

Comparé à la liste correspondante pour le III^e siècle, ce tableau présente deux différences importantes : les possesseurs de 70 aroures sont remplacés par les possesseurs de 80 aroures ; et les tenures inférieures à 30 aroures se multiplient. On peut préciser dans une certaine mesure la date de ces deux modifications. La plus ancienne paraît être la multiplication des catégories clérouchiques : sans doute on ne connaît pas de possesseurs de 20 aroures avant l'an 41 d'Evergète II (130-129 a. C.)¹ ; mais il y a des ἐπίλεκτοι et des μάχιμοι dotés de 7 aroures dès l'an 6 de Philométor (176-5 a. C.)² ; des possesseurs de 10 aroures existent sous Epiphane³ et les ἐπίλεκτοι dès le règne de Philopator⁴ ; de plus, on verra que les possesseurs de 25 aroures sont des éphodes, des policiers ; la pratique de les installer en clérouchies remonte au moins au règne de Philométor⁵ ; et un autre policier, un cherséhippos, qui leur est à peine supérieur, est doté d'un κληρος sous Philopator⁶. Il semble donc bien que la multiplication des catégories inférieures de clérouques commence avec Philopator et Epiphane. Elle correspond à l'extension des clérouchies aux corps de police⁷ et à l'entrée de tous les indigènes sans exception dans l'armée⁸. La disparition des possesseurs de 70 aroures et leur rem-

1. *P. Tebt.* I, 62, l. 240.

2. *P. Paris* 63, ll. 20 sqq.

3. *P. Tebt.* I, 62, l. 53 : un érérophylaque.

4. *Polybe*, V, 82, 2 (ordre de bataille de Raphia).

5. *P. Tebt.* I, 62, ll. 100-105.

6. *P. Tebt.* I, 62, ll. 34-5 : Pantauchos, f. de Pantauchos.

7. Chap. II, pp. 50-1.

8. Chap. I^{er}, p. 7.

placement par les possesseurs de 80 aroures sont à peu près contemporains de cette première transformation. Sans doute il existe encore une tenure de 70 aroures en 119-8 avant J.-C. et années suivantes ; mais la constitution en remonte au règne de Philopator, à 204 au moins par conséquent¹. D'autre part, les dotations de 80 aroures les plus anciennes ne sont pas antérieures à Epiphane². Le règne de ce roi semble donc bien avoir été marqué par la fondation des κληροί de 80 aroures. On verrait volontiers dans cette innovation une mesure inverse de la multiplication des catégories clérouchiques inférieures ; ce sont les indigènes qui ont bénéficié de cette multiplication ; la contenance de certains des κληροί réservés à l'armée hellénique ou réputée telle, aux στρατευόμενοι Ἕλληνες, aurait été augmentée par une politique de bascule. Cette augmentation serait d'ailleurs vite devenue plus apparente que réelle, ainsi qu'on le verra.

L'attribution des soldats et policiers à ces nouvelles catégories s'est faite d'après les mêmes principes qu'au III^e siècle. C'est ce qu'établit le tableau suivant³ :

(II^e siècle : 1)

CATÉG. CLÉR.	ARMÉE RÉGULIÈRE	POLICE	CORPS INDIGÈNES
ρκ	hipp. numér.		
πκ	(hipp. numér.) ⁴		
λκ	fantassins	χερσέφιπποι	μάχιμοι ἵππεῖς
κεκ		ἔφοδοι	
κκ			μάχιμοι ἵππεῖς
ικ		φυλακῖται	fantassins (?)
		et ἐρημοφυλ.	
ζκ			fantassins
εκ			fant.ousold demar.(?)

1. *P. Tebt.* I, 62, ll. 30-4 ; le cas peut être le même dans *P. Amh.* II, 55.

2. *P. Tebt.* I, 62, l. 40 ; 63, l. 40 ; cf. 85, l. 93 ; et *P. Petr.* III, 57 (a), l. 7.

3. App. I : liste des clérouches du II^e siècle, pp. 308 sqq.

4. Chap. III, p. 90.

Ce tableau doit être accompagné de quelques remarques. L'indication de l'arme dans laquelle servent les catégories indigènes n'est pas toujours absolument certaine¹; et l'on ignore quels étaient dans la police les corps montés et les corps non montés². D'autre part, les policiers clérouques ne portent de qualification clérouchique qu'à titre exceptionnel; s'ils sont attribués ici à telle ou telle catégorie, c'est d'après la contenance de leurs tenures, donnée par les cadastres³; leur nombre est suffisant pour que l'existence des catégories ne puisse être révoquée en doute; et s'il n'existe qu'un chers-ephippos, il est par contre expressément qualifié de τριακοντάρουρος⁴. Parmi les soldats, on ne connaît qu'un τριακοντάρουρος fantassin⁵, puisque les triacontaroures de Phyleus, μεταβεθηκότες εἰς τὴν κατοικίαν sous Epiphane, ne sont peut-être pas originai- rement des soldats⁶. Enfin il n'est pas toujours possible de distinguer parmi les catœques les fantassins et les cavaliers, ni surtout les possesseurs de 100 aroures et les possesseurs de

1. Il n'y a pas d'incertitude pour les λΧ et les ΧΧ, qui sont des cavaliers, ni pour les ζΧ qui sont des fantassins; les :Χ, considérés ici comme fantassins, ne sont connus que par *P. Tebt.* I, 5, l. 44, et 81, intr.

2. Cf. chap. VIII, pp. 262-3.

3. *P. Tebt.* I, 62, ll. 34-5 (contenance réelle inférieure à la contenance nominale), 53-4, 100-115 et 151-8.

4. *P. Tebt.* I, 60, l. 21 (= 62, l. 34).

5. *P. Tebt.* I, 137 (descr.) : τῆς ἐβδόμης χιλιαρχίας τριακοντά[ρουρος (an [...] 5 d'Évergète II).

6. Cf. plus haut, ch. II, p. 51 et n. 2, ce qui concerne leur promotion à la κατοικία. Comme le disent GRENFELL et HUNT, *P. Tebt.* I, p. 549, il est difficile de savoir si ce sont des soldats ou des policiers; il semblerait que, triacontaroures en l'an 7 d'Évergète (*P. Petr.* II, 38 (a), l. 7, cf. III, 39 (b)), ce doivent être des soldats; et l'un d'eux en effet est catœque sous Épiphane (*P. Tebt.* I, 62, ll. 46-53); mais son entrée dans la catœcie est exprimée (*ibid.*) à l'aide de l'expression : τῶν μεταβεθηκότων εἰς τὴν κατοικίαν ἐκ τῶν..., usitée pour les promotions de policiers. GRENFELL et HUNT (*loc. laud.*) suggèrent qu'il y a peut-être promotion de l'infanterie à la cavalerie, tout en remarquant que le λΧ Φυλέως de *cujus* ne possède que 18 aroures 3/8 à Kerkéosiris; mais il n'est pas établi et il est très improbable que κάτοικος et κατοικία ne doivent s'entendre que des cavaliers; cependant si l'on ajoute les 18 aroures 3/8 possédées à Kerkéosiris aux 30 aroures que ce clérouque a dû posséder primitivement, on obtient un total de 48 3/8, très voisin du chiffre de 50, contenance habituelle des tenures de cavaliers ρΧ, non sous Épiphane, il est vrai, mais sous Philométor. La question est insoluble jusqu'à plus ample informé.

80 aroures; 9 soldats seulement peuvent être classés parmi les premiers et 7 parmi les seconds; les autres sont confondus sous l'appellation commune de *κᾶτοιχοι*¹. C'est d'ailleurs un point sur lequel il va falloir revenir bientôt.

Le tableau précédent ne peut être considéré en effet comme un tableau réel des catégories clérouchiques en ce qui concerne les deux plus élevées, celles des *ρᾶ* et des *πᾶ*. Sous le règne de Philométor, aucun des *πᾶ* de Kerkéosiris ne possède plus de 40 aroures, aucun des *ρᾶ* plus de 50; sous Evergète II, les catœques de Kerkéosiris ont des tenures de contenance diverse, mais toujours inférieure ou égale à 50 aroures². Sans doute le comogrammate a pu, dans certains cas, oublier de mentionner que le *κληρος* comprenait des terres situées dans d'autres bourgs que celui qu'il contrôle; mais cette négligence est d'autant moins probable qu'elle se répète plus souvent³. Le passage d'une catégorie inférieure à une catégorie supérieure ne paraît même pas être toujours l'occasion d'un accroissement de la tenure primitivement possédée par le clérouque⁴. D'autre part, si l'usage des mots *ἐκατοντάρουρος* et *ὀγδοηκοντάρουρος* s'est poursuivi jusqu'au I^{er} siècle⁵, il n'est pas aussi général qu'auparavant. Dans les papyrus financiers du III^e siècle, en effet, les clérouques de l'armée régulière sont désignés par le titre de leur catégorie clérouchique : *ρᾶ*, *σᾶ*, *λᾶ*, *εᾶ*⁶; il n'en va plus tout à fait de même au II^e siècle. Les rapports du comogrammate de Kerkéosiris classent encore les soldats de l'armée régulière dotés sous Philopator en catégories clérouchiques⁷; mais les clérouques d'Épiphané appelés *κᾶτοιχοι* dans les totaux⁸ sont distin-

1. Cf. App. I : II^e siècle, liste des *κᾶτοιχοι* et les notes.

2. *P. Tebt.* I, app. I, p. 547-8.

3. Sur la division du *κληρος* en parcelles situées dans des bourgs différents, cf. ch. VII, pp. 204-5.

4. Cf. ci-après, pp. 189-90.

5. *P. Tebt.* II, 382, l. 33.

6. *P. Tebt.* III, 112; et pour les *εᾶ*, *ibid.*, 100 (b), II.

7. E. g. *P. Tebt.* I, 62, l. 30.

8. E. g. *ibid.*, l. 51.

gués d'après leur origine : τῶν δι' Ἑρμαφίλου¹, ἀπὸ τῶν Ἰ ἀνδρῶν κτλ.², τῶν μεταβεβηκότων εἰς τὴν κατοικίαν ἐξ ...κτλ.³; puis, avec le règne de Philométor, c'est-à-dire à l'époque où la contenance réelle des tenures devient de moitié inférieure à la contenance nominale, apparaît la division en : συγγενεῖς κάτοικοι⁴, τῶν προσληφθέντων εἰς τοὺς κατοίκους ἱππεῖς⁵, τῶν μεταβεβηκότων εἰς τὴν κατοικίαν ἐξ ἐφόδων κτλ.⁶; et le même classement se retrouve sous Évergète II, moins les συγγενεῖς κάτοικοι⁷. En somme, le comogrammate, c'est-à-dire un fonctionnaire auquel la contenance réelle des tenures importe bien plus que la contenance nominale, n'emploie plus les noms des catégories clérouchiques supérieures pour classer les catœques; tous sont confondus dans l'appellation commune de κάτοικοι ou κάτοικοι ἱππεῖς. Ce fait donne à croire que les titres δ'ἐκατοντάρουροι et δ'ὀγδοηκοντάρουροι ne sont plus que décoratifs et honorifiques⁸, réserve faite toutefois de leur sens purement militaire comme dans l'expression : ἡ ἑ ἱππαρχία τῶν ρϡ⁹; ce n'est probablement pas par suite d'une omission des scribes que les tenures des catœques de Kerkéosiris nous paraissent limitées en fait à une contenance maxima de 50 aroures; à partir de

1. « Établis par Hermaphilos », cf. ci-après, p. 188; e. g. *P. Tebt.*, I, 62, ll. 39 sqq.

2. « Pris parmi les 4.000 hommes qui ont fait la campagne de Thébaidé » au début du règne d'Épiphane; cf. ci-dessus, p. 163; e. g. *P. Tebt.* I, 62, ll. 44 sqq., cf. p. 547.

3. « Les clérouches promus catœques », cf. ci-après, pp. 189-90; e. g. *P. Tebt.* I, 62, ll. 46-51; c'est le λϡ Φυλέως, sur lequel cf. ci-dessus, p. 179, n. 6.

4. « Catœques συγγενεῖς ». E. g. *P. Tebt.* I, 62, l. 53. Cette qualification reste obscure. GRENFELL et HUNT (*P. Tebt.* I, p. 126, n. 9, *in fine*) pensent qu'elle se rattache peut-être à une organisation de l'armée par nationalités, sur laquelle cf. ch. V, pp. 147-9. P. M. MEYER, p. 69, y voit la preuve d'une communauté de race. SCHUBART, p. 40, estime qu'elle désigne « *genus quoddam nobile catœcorum* ». I. faut remarquer qu'on ne rencontre ces « catœques parents » que sous Philométor; peut-être ce roi a-t-il donné un titre honorifique, une sorte de décoration collective, imitée des συγγενεῖς auliques, à des catœques dont il voulait récompenser la fidélité au temps de ses luttes avec Evergète.

5. Il s'agit de l'entrée directe dans les clérouchies par opposition avec l'avancement des policiers; cf. ci-après, p. 188; e. g. : *P. Tebt.* I, 62, l. 67.

6. Cf. n. 3 ci-dessus. E. g. : *P. Tebt.* I, 62, ll. 87-99; ici ce sont des policiers promus soldats et catœques.

7. *P. Tebt.* I, 62, ll. 145-150, par exemple.

8. BOUCHÉ-LECLERCQ, p. 18.

9. E. g. : *P. Tebt.* I, 32, l. 20, et *P. Tebt.* II, 332, ll. 32-3; cf. ch. III, p. 90, et II, p. 41, n. 3.

Philométor vraisemblablement, le tableau des catégories clérouchiques doit être rectifié ainsi qu'il suit :

(II^e siècle : 2)

CATÉGORIES CLÉROUCHIQUES	ARMÉE RÉGULIÈRE	POLICE	CORPS INDIGÈNES
κάτοιχοι ἱππεῖς (au max., 50 ar.)	cavaliers fantassins		
λϡ		χερσέφιπποι	μάχιμοι ἱππεῖς
κεϡ		ἔφοδοι	
κϡ			μάχιμοι ἱππεῖς
ιϡ		φυλακῖται et ἐρημοφυλ.	fantassins (?)
ζϡ			fantassins
εϡ			fantassins ou sol- dats de marine (?)

Telles sont les transformations réelles qui se sont introduites au II^e siècle dans les catégories clérouchiques. Les principes du classement des clérouques dans une catégorie déterminée sont restés les mêmes. L'armée non-indigène fournit seule les κάτοιχοι, dont les tenures sont les plus considérables; la police, où l'élément hellénique ou réputé tel paraît avoir été encore assez considérable¹, se place, avec des lots de 30 à 40 aroures, entre l'armée non-indigène (50 à 30 aroures) et les corps indigènes (30 à 5 aroures); et la cavalerie reste supérieure à l'infanterie. Néanmoins, la distance qui au III^e siècle séparait du μάχιμος le clérouque non-indigène le plus élevé en dignité, a singulièrement diminué. Les plus importantes des tenures des catœques sont en fait moitié moindres qu'alors, et les catégories infé-

1. P. Tebt. I, app. I, p. 551; et ci-dessous, ch. VIII, p. 263

rieures de clérouques indigènes, en se multipliant, se sont élevées jusqu'aux dotations de 30 aroures; la division fondamentale en clérouques de l'armée ou catœques, clérouques de la police et clérouques indigènes subsiste sans doute; mais les catœques fantassins, dernier degré de la hiérarchie proprement militaire, les *κερσέφιπποι* et certains *μάχιμοι ἱππεῖς*, c'est-à-dire les plus haut placés des policiers et des soldats indigènes, se trouvent constituer en fait une catégorie unique, celle des triacontaroures; il n'y a plus de fossé entre l'armée proprement dite et les policiers ou les auxiliaires indigènes. En dépit de la différence des titres, un catœque de la fin du II^e siècle est plus près d'un *μάχιμος* doté de 5 aroures que ne l'était un clérouque à 100 aroures du III^e siècle. C'est un fait analogue à ce que l'étude du recrutement et de la qualification pour le service nous a déjà permis de constater¹; ou plutôt c'est l'aspect, particulier aux clérouchies, d'un fait plus général : le rapprochement des races hellénique et égyptienne au II^e siècle. La considération qui s'attachait à l'armée proprement dite, au service parmi les vainqueurs, va diminuant, le service dans les corps indigènes progresse dans l'estime publique, très vraisemblablement parce que l'armée, la police et les auxiliaires indigènes se recrutent chaque jour davantage dans la même classe de population. L'évolution des catégories clérouchiques apporte une preuve supplémentaire de ce que l'étude du recrutement nous apprend à cet égard. Il y a d'ailleurs dans l'histoire de l'Empire et notamment de l'armée romaine d'Égypte² un fait identique : le rapprochement des légionnaires et des soldats des *auxilia* qui a préparé les réformes militaires du III^e siècle après J.-C.

1. Chap. IV, pp. 126-7, et V, pp. 138 et 150.

2. LESQUIER, *Le recrutement de l'armée romaine d'Égypte aux I^{er} et II^e siècles*, dans : *Rev. Phil.*, XXVIII (1904), pp. 16-17.

IV

LES TERRES CLÉROUCHIQUES ET LES MUTATIONS
MILITAIRES

On connaît maintenant les règles de la dotation des clérrouques. Dans les limites tracées par elles, les clérrouchies, loin de rester immuables après leur fondation, se sont transformées; les terres qui les constituaient ont passé du Domaine à la γῆ κληρουχική et réciproquement, d'une catégorie clérrouchique à une autre, et même de κλῆρος à κλῆρος. De là un mouvement continu dont les causes se trouvent principalement dans les mutations militaires des clérrouques.

Ces mouvements des terres clérrouchiques peuvent se classer sous les deux chefs suivants :

A) les mouvements *externes*, qui augmentent ou diminuent l'extension de la γῆ κληρουχική;

B) les mouvements *internes*, qui, sans changer l'extension de la terre clérrouchique, en modifient la répartition.

A) *Mouvements externes*. — Ils sont de deux sortes, selon que la terre clérrouchique s'accroît ou diminue.

1. *La terre clérrouchique s'accroît*. — L'accroissement de la terre clérrouchique dans son ensemble est dû à une cause unique, l'installation de nouveaux clérrouques; considéré sur le terroir d'un bourg déterminé, il peut avoir deux raisons, l'installation de nouveaux clérrouques et le transfert à la clérrouchie de ce bourg d'anciens clérrouques d'un autre bourg. Ce n'est pas à dire que toutes les fois que de nouveaux clérrouques sont créés, la terre clérrouchique augmente d'autant d'aroures que le gouvernement leur en assigne; certains d'entre eux peuvent être dotés et sont en fait dotés de tenures qui ont, une ou plusieurs fois déjà, fait l'objet d'une attribution; et il ne se produit alors qu'une simple modification nominale sur les contrôles de la clérrouchie. Mais, lorsque les établissements de clérrouques

s'opèrent sur une grande échelle, le fait se traduit toujours par un accroissement des terres clérouchiques. C'est ainsi qu'à Kerkéosiris la terre clérouchique a eu pour contenance sous Philopator, Épiphane, Philométor et Evergète II respectivement 104 aroures $3/32$, 228 $15/32$, 657 $11/32$ et 1581 $11/32$ ¹. Sur ce dernier chiffre, 113 aroures $1/2$ ont été alloties pour la première fois, mais pour d'anciens clérouques déjà dotés ailleurs, transférés et pourvus de tenures sur le territoire de Kerkéosiris par compensation, savoir : 74 aroures $1/2$ à des indigènes venant d'un district voisin, celui d'Héracléidès², et 39 aroures à d'autres *παρχμοι* dépouillés à Ibiôn-des-Clérouques-à-25-aroures³. Pendant ce règne, la terre clérouchique dans son ensemble s'est donc accrue de 113 aroures $1/2$ de moins que la clérouchie de Kerkéosiris, si les terres d'Ibiôn et du district d'Héracléidès ont fait retour au Domaine.

2. *La terre clérouchique diminue.* — Cette diminution se produit toutes les fois qu'un *κληρος* cesse d'être rangé parmi les terres clérouchiques d'un bourg et retourne au Domaine. Elle est définitive en cas de mort du clérouque au III^e siècle et en cas de confiscation au III^e et au II^e siècle; elle peut être précédée d'une mise sous séquestre temporaire lors de la mort du clérouque à partir de Philopator au plus tard et en matière de pénalité fiscale ou criminelle au II^e siècle⁴. On a des exemples de diminution définitive en cas de mort au III^e siècle dans les papyrus d'Hibeh et de Lille⁵; la confiscation est connue au III^e siècle par les papyrus Petrie⁶ et prévue dans un texte de Tebtunis du II^e siècle⁷; la mise sous séquestre à la mort du clérouque se rencontre dans

1. D'après les chiffres de *P. Tebt.* I, 62, celui des rapports du comogrammate Menchès qui contient le moins de fautes de calcul. Cf. l'accroissement de la clérouchie par règnes et par catégories clérouchiques, *ibid.*, app. I, p. 545.

2. *P. Tebt.* I, 62, ll. 251-284.

3. *Ibid.*, ll. 294-309. Cf. un autre cas, *P. Tebt.* I, 61 (b), ll. 110 sqq.

4. Sur la condition exacte des tenures mises sous séquestre, *κατόχμοι κληροι*, cf. ch. VII, p. 226.

5. *P. Hib.* I, 81; *P. Lille* 14.

6. *P. Petr.* III, 104, 105 et 106.

7. *P. Tebt.* I, 61 (b), ll. 261 sqq., notamment ll. 276-7, comme suite d'une mise sous séquestre.

un papyrus de Lille¹, et les papyrus de Tebtunis en offrent plusieurs exemples comme mesure pénale². Lorsqu'il y a retour définitif au Domaine, le κληρος n'est restitué à la terre clérouchique que par une attribution nouvelle à un clérouque; l'État est toujours libre de la faire ou non, et l'on connaît par les papyrus d'Hibeh un κληρος qui, rentré dans le βασιλικόν, fut en partie vendu à un particulier par le toparque, administrateur du Domaine, et le topogrammate³.

B. *Mouvements internes.* — Il faut indiquer tout d'abord, pour les mettre de côté, les cas fort nombreux où la contenance et la condition des tenures ne sont pas modifiées. Il en est ainsi lorsqu'une tenure passe à un nouveau tenancier, soit au fils du clérouque antérieur, comme c'est souvent le cas au II^e siècle et vraisemblablement depuis Philopator⁴, soit à un clérouque qui n'a aucun lien de parenté avec le premier. C'est là un changement de personne, de possesseur du κληρος, qui n'affecte pas à proprement parler la terre clérouchique; il peut être fait par l'État ou se produire sur l'initiative du clérouque approuvée par l'État⁵. Une autre catégorie de modifications, qui ne s'accompagnent pas nécessairement de changements fonciers, mais qui transforment en quelque mesure la condition des κληροι, est constituée par leur passage d'une catégorie clérouchique à une autre plus élevée. On ne connaît d'exemples de ce fait qu'au II^e siècle; ils sont nombreux dans les papyrus de Tebtunis; c'est le cas pour les tenures des κληροῦχοι qui sont μεταβεβηκότες εἰς τὴν κατοικίαν⁶; c'est ce qui est arrivé aussi, bien que la promotion ne soit peut-être pas identique, pour les τριακοντάρουροι Φυλέως⁷.

Les modifications réelles de la répartition des tenures sont au nombre de deux : la formation et la dissolution des κληροι, qui

1. P. Lille 4.

2. P. Tebt. I, 61 (b), ll. 253-295; cf. *ibid.*, 64 (b), ll. 6 sqq., et 72, ll. 226-303.

3. P. Hib. I, 75.

4. Cf. ch. VII, pp. 230 sqq.

5. Dans les cas de « cession », παραχώρησις; cf. ch. VII, pp. 237 sqq.

6. Ch. IV, p. 126; ci-dessus, p. 181; et ci-après, pp. 189-90.

7. Ch. II, p. 51, n. 2; et ci-dessus, p. 179, n. 6.

se comprendraient mal d'ailleurs l'une sans l'autre. En voici des exemples pris dans les papyrus de Tebtunis. En l'an 51 d'Evergète II (120-19 avant J.-C.), Athèniôn, fils d'Archias, possède 10 aroures, qui proviennent de la dissolution d'une tenure de 50 aroures, celle d'Héliodoros, fils de Ménodôros; son $\kappa\lambda\eta\rho\epsilon\varsigma$ est complété par 10 aroures provenant de celui de Polémôn, fils d'Ammônios, et par 20 autres qui appartenaient antérieurement à Chairêmôn, fils de Crateinos¹. Un cas inverse est fourni par la dissolution du $\kappa\lambda\eta\rho\epsilon\varsigma$ d'Héliodoros, fils de Ménodôros. Cette tenure lui avait été attribuée en l'an 37 d'Evergète II (134-3 avant J.-C.)²; on ne sait pas assurément quelle était alors sa contenance, mais elle égalait probablement 50 aroures; antérieurement à l'an 51, elle est réduite de 10 aroures qui passent à cet Athèniôn, fils d'Archias, dont il vient d'être question; en l'an 51, la dissolution s'achève par l'attribution de 25 aroures à Leptinès, fils de Stratonicos, et des 15 dernières à Marôn, fils de Dionysios; l'opération est complètement terminée en l'an 52 (119-8), où les $\kappa\lambda\eta\rho\epsilon\iota$ sont inscrits au nom des nouveaux possesseurs³. La dissolution a pour cause le non-paiement d'une taxe, le $\sigma\tau\acute{\epsilon}\phi\alpha\nu\omicron\varsigma$, due par Héliodoros lors de son entrée parmi les cavaliers catœques⁴; l'affaire a trainé pendant 13 ans; la tenure a été vraisemblablement mise sous séquestre, puis attribuée par parcelles à de nouveaux clérouques⁵.

Il y a donc un perpétuel échange de terres entre le domaine royal et la terre clérouchique d'un côté, et d'autre part entre les $\kappa\lambda\eta\rho\epsilon\iota$. Les causes en sont de deux sortes : les mesures pénales et les mutations militaires. Les mesures pénales, qui ont pour effet la confiscation ou la mise sous séquestre de la tenure et, selon les cas, la diminution de la terre clérouchique ou la dissolution progressive des tenures, ne sont prises que dans un certain nombre de circonstances; elles seront indiquées à propos

1. *P. Tebt.* I, 61 (a), ll. 4-7 et 35-39.

2. *P. Tebt.* I, 62, l. 117.

3. *P. Tebt.* I, 61 (a), ll. et n. 1-8; et ci-après, p. 189, n. 2.

4. *P. Tebt.* I, *ibid.*, ll. 11-12; sur cette taxe, cf. ch. VII, p. 222-3.

5. Cf. ch. VII, p. 228.

de la condition juridique du κληρος¹. Les mutations militaires sont au contraire essentielles à la vie des clérouchies, et il faut considérer ici successivement l'entrée dans la clérouchie, la promotion d'une catégorie clérouchique à une catégorie supérieure, la sortie de la clérouchie.

a) *L'entrée dans la clérouchie.* — Les nouveaux clérouques sont dits : πρόσληφθέντες ou προσειλημμένοι εἰς τοὺς κατοίκους ἵππεῖς διὰ τοῦ δαΐνος (et ici le nom du fonctionnaire chargé de l'établissement)², ou : εἰς τοὺς μάχιμους ἵππεῖς, εἰς τοὺς μάχιμους, εἰς τὴν τῶν μάχιμων σύνταξιν³. L'ensemble des catœques et des clérouques est souvent désigné par les mots : οἱ διὰ..., suivis du nom du fonctionnaire au génitif, suivi lui-même parfois de l'indication de la catégorie clérouchique, κάτοικοι, μάχιμοι, à laquelle appartiennent les intéressés⁴. On connaît même deux cas où les nouveaux clérouques reçoivent un nom propre dérivé de celui du fonctionnaire en question : les Χομηνιακοὶ de Kerkéosiris, sous Evergète II, sont les μάχιμοι établis en clérouchies par Choménis⁵; les Κριτώνειοι sont les catœques installés par les soins de Critôn⁶ dans le même bourg et à la même époque. Assigner un lot à un clérouque nominativement paraît se dire : παραδεικνύναι⁷. Quand les tenures ainsi attribuées le sont pour la première fois, la nomination des clérouques constitue un accroissement de la terre clérouchique; il semble que les κληροὶ soient dits alors ἐπισσεισμένοι εἰς τὴν κληρουχικήν⁸. Quand les κληροὶ donnés aux nouveaux clérouques font déjà partie de la terre clérouchique, il peut y avoir simplement attribution nouvelle, sans remaniement de la tenure, sans changement de sa contenance ni de sa composition; c'est ce qui se produit quand le nouveau clérouque est le fils et héritier du

1. Cf. ch. VII, pp. 226.

2. E. g. *P. Tebt.* I, 79, l. 51; 62, l. 117; 64 (a), l. 83.

3. E. g. *P. Tebt.* I, 64 (a), l. 129; 61 (a), l. 107.

4. E. g. *P. Tebt.* I, 64 (a), l. 111; 72, l. 332.

5. *P. Tebt.* I, 61 (a), l. 140; 62, l. 322; cf. ci-après, p. 195.

6. *P. Tebt.* I, 61 (a), l. 19; 64 (a), ll. 59 et 65; cf. ci-après, p. 196.

7. *P. Tebt.* I, 79, ll. 16, 19, 54, 58.

8. *P. Tebt.* I, 61 (a), l. 1.

précédent ; l'expression technique est dans ce cas μεταλαμβάνειν¹. Mais parfois le clérouque est doté d'une tenure formée de parcelles prises à plusieurs κληροι démembrés et confisqués ; la tenure est dite alors μετεπιγεγραμμένη et μεταδιωικημένη au nouveau clérouque² ; la première de ces expressions paraît aussi employée pour les personnes, dans le même cas ou lorsqu'il y a cession du κληρος par son possesseur³.

b) *La promotion d'une catégorie clérouchique à une autre.* — En théorie, ces promotions pourraient influencer sur la situation des terres clérouchiques dans de nombreux cas : si un soldat devient officier, s'il passe de l'infanterie à la cavalerie, ou s'il entre dans les corps de la garde ; quand un policier devient soldat, ou quand il passe des fonctions inférieures aux fonctions supérieures de la police ; quand un clérouque indigène devient policier ou s'il s'élève dans la hiérarchie des μάχιμοι. En fait, un μάχιμος ἱππεὺς doté de 30 aroures qui deviendrait chersephippos, un chersephippos qui passerait parmi les fantassins réguliers, ne verraient pas augmenter leurs tenures ; et pas davantage un μάχιμος ἄ promu phylacite ou érérophylaque⁴ ; il y aurait sans doute un changement de catégorie sur les contrôles et dans les rapports financiers, mais la mutation n'affecterait en rien l'état réel de la terre clérouchique.

D'autre part, les textes ne font connaître que des promotions

1. E. g. *P. Tebt.* I, 61 (a), ll. 20, 44, 50, etc.

2. *P. Tebt.* I, 61 (a), ll. 4-19. Il y a là deux formalités distinctes, séparées par un intervalle qui peut s'élever à un an : cf. le cas de Leptinès, f. de Stratonikos, auquel 25 aroures du κληρος d'Héliodoros, f. de Ménodôros, sont μετεπιγεγραμμένοι en l'an 51 et μεταδιωικημένοι en l'an 52 d'Evergète II ; Leptinès paie (en partie : le reste doit incomber à Marôn et à Athênion, cf. ll. 8, 17 et 40, ll. 4 et 36) le στέφανος dû par Héliodoros ; il se peut qu'en l'an 51 il ait été inscrit comme successeur d'Héliodoros parce qu'il s'engageait à verser le montant de la taxe ou en versait une partie, et qu'en l'an 52, l'affaire terminée, les προστάται (cf. p. 193) aient converti l'inscription conditionnelle (μετεπιγράφη ?) en une attribution définitive (μεταδιοίκησις ?)

3. *P. Tebt.* I, 124, ll. 37 sqq. Les clérouques provenant ἐξ ἄλλων εἰδῶν (catégories) sont des promus ; ceux qui viennent ἐξ ἰδιοκτημόνων (propriétaires ou pseudo-propriétaires) deviennent clérouques par παραχώρησις ; cf. *ibid.*, ll. 30 sqq. et les notes, et ci-après, ch. VII, p. 237-8.

4. Cf. ci-dessus, p. 182, tableau des εἰδῆ clérouchiques au II^e siècle [2].

de policiers, et même d'éphodes, de phylacites et d'érérophylacques seulement, qui entrent dans l'armée et les catœcies¹. Les rapports des comogrammates les distinguent soigneusement des catœques d'autre origine et les appellent : οἱ μεταβεβηκότες εἰς τὴν κατοικίαν ἐξ ἐφόδων (ἐρημοφυλάκων, φυλακιτῶν). En principe, leur promotion d'une catégorie à une autre semblerait devoir être accompagnée d'un accroissement de leur tenure, réagissant sur l'extension de la terre clérouchique ou sur la répartition des terres. En réalité, au II^e siècle, à Kerkéosiris, on ne connaît qu'un seul exemple d'accroissement de tenure; encore est-il inférieur à ce qu'on attendrait logiquement. Un phylacite à 10 aroures, promu catœque, devrait, semble-t-il, recevoir 90, ou au moins 40 aroures supplémentaires; ou 30, sinon 70; ou encore 20; or, Marôn, fils de Dionysios, phylacite qui devient catœque en l'an 53 d'Evergète II, possesseur de 10 aroures, reçoit en tout 15 aroures, qui portent sa tenure à une contenance totale de 25². Aucune des autres promotions n'est accompagnée d'un accroissement des κληροί, bien que des charges fiscales nouvelles accompagnent le changement de catégorie³. Il y a là une anomalie inexplicable, et l'on ne peut qu'incliner à croire que les choses se passaient différemment à une époque antérieure⁴. Retenons du moins que les 15 aroures supplémentaires données à Marôn proviennent de la dissolution de la tenure que possédait Héliodoros, fils de Ménodôros⁵.

c) *Le clérouque disparaît de la clérouchie.* — Cette mutation se produit lorsque le soldat meurt ou quand il renonce à sa tenure. La mort du clérouque n'a pas toujours eu les mêmes effets sur l'état des terres : au III^e siècle, jusqu'à Philopator

1. *P. Tebt.* I, app. I, p. 549, qui renvoie aux textes; cf. d'ailleurs, ch. IV, p. 126.

2. Cf. ci-dessus, p. 187; il est dit ἑκατοντάρουρος, *P. Tebt.* I, 85, l. 59.

3. Il faut laisser de côté les impôts calculés d'après la contenance réelle des tenures, mais certaines taxes peuvent être augmentées et il y a au moins à payer le στέφανος de la promotion; cf. ch. VII, p. 222-3.

4. Peut-être la tenure primitive n'était-elle augmentée que progressivement; cf. ci-dessus, p. 187, la constitution du κληρος d'Athénion, f. d'Archias.

5. *P. Tebt.* I, 61 (a), ll. 8, 17 et 40.

vraisemblablement, elle entraîne la reprise de la tenure par le Domaine et diminue d'autant, jusqu'à nouvelle attribution, la terre clérouchique; depuis Philopator, elle n'amène qu'une mise sous séquestre temporaire quand le clérouque décédé laisse des fils¹; et au II^e siècle, l'usage est qu'un seul des fils hérite de tout le κληρος; toutefois, on connaît un cas où deux fils ont hérité chacun par moitié, et où une tenure s'est trouvée par suite divisée en deux parties; il ne paraît pas cependant qu'elle ait complètement perdu son unité². Le plus souvent, la mort du clérouque n'a donc pour conséquence que la transmission indiquée par le verbe μεταλαμβάνειν sans modification d'ordre foncier; mais on peut facilement imaginer, bien qu'on n'en connaisse pas d'exemple, le cas où, un clérouque mourant sans enfants, sa tenure sort de la terre clérouchique, si elle n'est pas attribuée telle quelle à un nouveau clérouque ou partagée entre plusieurs tenanciers. Si un soldat renonce pour une raison quelconque à sa tenure, il a la faculté de la céder, avec l'agrément de l'État, à un nouveau clérouque³; la παραχώρησις équivalait donc à cet égard à la transmission héréditaire.

Tels sont, considérés au point de vue foncier et en relation avec les mutations militaires qui les déterminent dans une si large mesure, les mouvements dont est susceptible la terre clérouchique. Elle n'est jamais, ni dans un bourg, ni dans l'ensemble des bourgs à clérouchies, identique à elle-même d'une année à l'autre; elle s'accroît par des dotations nouvelles ou des transferts, elle diminue par des retours au Domaine et des confiscations; la répartition en est remaniée. S'il n'y a pas de mouvement des terres clérouchiques qui ne soit accompagné d'un changement de personnes, il y a par contre des mutations de clérouques qui s'opèrent sans affecter l'extension ni la distribution des terres : la classe des clérouques varie encore plus

1. Cf. ch. VII, pp. 230 sqq.; cf. ch. II, p. 60.

2. Cas (déjà cité, ch. II, p. 59; *P. Tebt.* I, 62, ll. 59 sqq.) de Diodotos et d'Apollonios; il n'y a pas là deux κληροι, mais un seul, qui est dit : Διοδότου καὶ Ἀπολλωνίου, τῶν β Μικίωνος, ἑκατέρου τὸ (ἥμισυ).

3. Cf. ch. VII, p. 237-8, notamment le cas de Patrôn.

que l'état des terres clérouchiques. Mais, que l'on considère les tenures ou les tenanciers, l'instabilité apparaît comme le caractère essentiel des clérouchies; et l'on comprend que leur administration ait demandé, avec la participation des scribes, les soins d'un corps spécial de fonctionnaires.

V

L'ADMINISTRATION ET LES FONCTIONNAIRES
DES CLÉROUCHIES

On connaît les actes essentiels de l'administration des clérouchies; on sait moins bien quelle part y prennent les diverses catégories de fonctionnaires. L'état actuel de notre documentation permet cependant de préciser un certain nombre de points.

Tout d'abord, les fonctionnaires que concerne l'administration clérouchique sont de deux ordres. Les uns ne paraissent avoir d'autre rôle que de s'occuper des clérouches; ce sont les *προστάται, ἐπιστάται, γραμματεῖς* et *πρὸς τῇ συντάξει* particuliers aux soldats tenanciers. Les autres sont les scribes du nome, aux trois degrés de la hiérarchie : basilicogrammate, topogrammates et comogrammates, subordonnés au diocète; rien de ce qui intéresse les finances du nome ne leur est étranger¹; ils exercent sur les terres clérouchiques le même contrôle que sur les autres; l'autorité, et non seulement le contrôle, paraît même leur avoir été dévolue dans certains cas.

La hiérarchie des fonctionnaires proprement clérouchiques ne peut être reconstituée avec certitude. On distingue toutefois parmi eux les fonctionnaires spéciaux à des corps militaires ou à des groupes de clérouches, et ceux des catégories clérouchiques. Il a existé au III^e siècle des épistates, attachés à chaque hipparchie des possesseurs de 100 et de 70 aroures²; et les ἐπι-

1. BOUCHÉ-LECLERCQ, III, pp. 390-1.

2. *P. Petr.*, III, 72 (*d*).

στάται τῶν ὑπαρχῶν de la fin du II^e siècle sont peut-être leurs successeurs¹. Le nom d'ἐπιστάτης est donné dans l'Égypte ptolémaïque soit à des fonctionnaires de l'ordre judiciaire ou de la police, ou des deux à la fois², soit à des intendants des temples³, soit au prêtre-président du Musée⁴; les fonctions de ces différents ἐπιστάται sont si diverses qu'on ne peut rien conclure de l'emploi de ce titre. Tout ce qu'on peut dire, c'est que les épistates des hipparchies transmettaient au stratège du nome des déclarations de propriété, ἀπογραφαί, qui permettaient d'évaluer certains impôts dûs par les clérouques et notamment l'ἐννέμιον, droit d'usage des pâtures⁵. D'autre part, au II^e siècle, des cavaliers catœques, groupés non en corps militaires, mais par ban clérouchique, sont administrés par des προστάται; en l'an 51 et en l'an 52 d'Evergète II, les cavaliers catœques établis en clérouchies par Critôn sont subordonnés à un certain Anikêtos, entouré de συμπροστάται, dont le nombre est inconnu. De leurs fonctions on ne sait qu'une chose, c'est qu'ils assignent à d'autres clérouques les parcelles des tenures démembrées⁶. Dans l'Égypte ptolémaïque, le mot προστάτης désigne soit les présidents des corporations, soit les régisseurs des apanages⁷. Le peu que l'on connaît des συμπροστάται τῶν κατόικων ὑπέων les rapproche évidemment des seconds; précisément à l'époque où on les rencontre à Kerkéosiris, une partie du terroir du bourg est mise à part du reste des terres sous le nom de κεχωρισμένη πρόσδος et semble former un apanage princier; elle est administrée par un προστάτης spécial, qui s'occupe de sa culture, c'est-à-dire de sa location à des laboureurs, avec l'aide d'un auxiliaire⁸: Anikêtos et les συμπροστάται des cavaliers catœques, qui président à la distribution des κλήροι dissous entre de nouveaux clérouques jouent

1. *P. Oxy.* IV, 790 (descr.). Ils peuvent être aussi des officiers adjoints à l'hipparque; cf. le sens d'ἐπιστάτης dans ARRIEN, rappelé ch. III, p. 91 et n. 1.

2. BOUCHÉ-LECLERCQ, III, pp. 439-40; IV, pp. 225-31.

3. *Ibid.*, III, p. 197, n. 2; cf. p. 304, n. 6.

4. *Ibid.*, III, p. 161.

5. *P. Petr.* III, loc. laud. Sur cette taxe, cf. ch. VII, p. 215.

6. *P. Tebt.* I, 61 (a), ll. 9-10, 30-32, 35; 64 (a), l. 110; et ci-dessus, p. 189 et n. 2.

7. BOUCHÉ-LECLERCQ, III, p. 172, n. 5; et pp. 191 et 380.

8. *P. Tebt.* I, app. I, pp. 569-70.

un rôle assez analogue avec une autorité et une compétence évidemment limitées, puisqu'ils ne sont *προστάται* que des *διὰ Κρίτωνος*; mais il a pu exister des *διὰ Κρίτωνος* dans toute l'étendue du nome, peut-être même au delà. Les *προστάται* des cavaliers catœques paraissent donc être les régisseurs d'un groupe de *κληροι*; mais il n'est pas incompatible avec cette explication de penser qu'à la ressemblance des présidents des corporations, ils étaient choisis par leurs administrés; dans cette hypothèse, ils auraient occupé une situation mixte, étant d'une part auxiliaires du gouvernement, d'autre part mandataires des catœques. Ce serait là un caractère intéressant des clérouchies, qui auraient joui d'une sorte d'autonomie administrative dans les limites fixées par les décrets royaux et par l'action de l'épistate et grammate et du diocète, dont il sera question plus loin.

Au-dessus de ces agents dont le pouvoir est limité à un groupe relativement restreint de catœques, il faut placer les fonctionnaires qui administrent toute une catégorie clérouchique. Ce sont d'abord les grammates. Peut-être n'y a-t-il eu au III^e siècle qu'un seul grammate pour toutes les catégories à la fois, avec le titre de *γραμματεὺς τῶν κληρούχων*; ses fonctions se seraient toutefois bornées à l'administration de tenures créées dans une région limitée et pendant un nombre d'années déterminé¹. Au IV^e siècle, il paraît exister autant de grammates que de catégories clérouchiques; on connaît à cette époque ceux des *μάχιμοι* et ceux des cavaliers catœques. Il y a eu des grammates des *μάχιμοι* dans le nome Saïte, dès 164 avant J.-C.², dans le Péri-Thèbas³ et dans l'Arsinoïte⁴. D'après les papyrus de Tebtunis où figurent ces derniers, Ptolémaïos et Xénôn, leurs fonctions consistent à incorporer des *μάχιμοι* à la clérouchie, à modifier leurs dotations; ils ont sous leurs ordres les indigènes de

1. *P. Hib.* I, 82, ll. 14 sqq, *γραμματεὺς τῶν ἀπεσταλμένων εἰς τὸν Ἀρσινοίτην κληρούχων ἐν τῷ ζ* L *καὶ τῶν ἐν τῷ ιζ* L *ἀπὸ Δαισίου* : Isocratès.

2. *P. Paris*, 63 [col. 5], l. 145 : Eumèlos.

3. Louvre, *ostrakon* n° 8206 : Héliodoros (an 5 de Philométor?); ce texte ne figure pas dans les *Ostr.* de Wilcken.

4. *P. Tebt.* I, 60, l. 32; 61 (a), l. 110 et 141; 62, ll. 256-7, 286, 324-5; 63, ll. 143, 192, 210.

plusieurs districts, et probablement de toute l'Égypte; ils leur assignent la laarchie qui doit être la leur. Bien que ces *μάχιμοι* soient parfois appelés *οἱ διὰ Πτολεμαίου καὶ Ξένωνος*¹, comme d'autres *οἱ διὰ Χομηνίου*² ou *οἱ δι' Ὁρου καὶ Πεσούριος*³, tous les fonctionnaires dont le nom est précédé des mots *οἱ διὰ* ne doivent pas être regardés comme des grammates : des clérouques installés sur l'ordre de Ptolémaïos et Xénôn sont appelés *Χομηνιακοί*, et Choménis est un laarque, inférieur aux grammates d'après le contexte⁴. Quant à des personnages comme Hôros et Pésouris, qui ont établi des clérouques indigènes avant l'an 46 d'Evergète (125-4 avant J.-C.), on ne sait quel était leur titre : le fait qu'ils sont deux, comme Ptolémaïos et Xénôn, tendrait à faire croire que ce sont des grammates, d'autant plus qu'aucune difficulté chronologique ne rend improbable cette hypothèse⁵. On ne connaît qu'un épistate et grammate des cavaliers catœques : Apollodôros, fils d'Aétos (146-5 à 142-1 avant J.-C.)⁶. C'est un assez haut personnage, *τῶν πρώτων φίλων*, dont les fonctions sont importantes. Il a la haute main sur l'attribution des *κλῆροι* et l'entrée dans la clérouchie⁷; il s'occupe aussi de la qualité des terres données en tenures et il décide des questions litigieuses relatives aux *κλῆροι* dans des conseils qu'il préside⁸; enfin il semble posséder une sorte de juridiction sur les cavaliers catœques⁹.

Les grammates sont aidés dans l'exercice de leurs fonctions

1. E. g. *P. Tebt.* I, 61 (a), l. 141.

2. Cf. ci-dessus, p. 188, n. 5.

3. E. g. *P. Tebt.* I, 61 (a'), l. 107.

4. *P. Tebt.* I, 61 (a), ll. 106-113; à moins qu'il n'ait été grammate et laarque et n'ait cessé d'exercer ses fonctions après l'an 42 (*ibid.*, l. 99) et avant l'an 46 (l. 106) d'Evergète II. Peut-être est-ce un *πρὸς τῇ συντάξει* des indigènes en même temps qu'un laarque, si cette fonction existe pour les *μάχιμοι* comme pour les cavaliers; cf. ci-après, p. 196.

5. Ils auraient été en fonctions soit avant l'an 46, date à laquelle Ptolémaïos et Xénôn sont grammates, soit avant l'an 41 d'Evergète II, si Choménis était grammate à cette date.

6. Il n'est plus épistate et grammate en 119-8. — *C. I. G.* 4698 = *Str.* 105 (s. d.); — *P. Tebt.* I, 61 (b), ll. 216-46, cf. *ad loc.*, n. 222; 72, ll. 138-185; 32, ll. 15-21 (146-5, 145-6 a. C.); — *P. Rein.* 7 (142-1 ou 141-0 a. C.).

7. *P. Tebt.* I, 32.

8. *P. Tebt.* I, 61 (b), notamment ll. 221 sqq.; cf. 72, notamment ll. 151 sqq.; cf. GRENFELL et HUNT, *ad ibid.*, 61 (b), n. 215.

9. *P. Rein.* 7. Sur ces juridictions, cf. ci-après, p. 199 et n. 5.

par les ἐπὶ συντάξεως ou πρὸς τῇ συντάξει¹. Le plus ancien que l'on connaisse est Lamiscos, en l'an 5 de Philopator². Au II^e siècle, on relève les noms de : [...]kaïos, avant l'an 31 de Philométor³; Pancratès, années 34 à 37 du même roi⁴; Hérostratos, sous Evergète II, an 29-30⁵; Ptolémaïos et Hestiaios, sous le même règne, an 54⁶; Aristippos, sous Sôter II, années 3 à 5⁷. Peut-être doit-on ajouter à ces noms ceux d'autres fonctionnaires qui, sans porter de titre dans les textes, ont installé, eux aussi, des cavaliers catœques appelés d'après eux οἱ διὰ τοῦ δεῖνος : K[...] am[...] (Epiphane)⁸; Hermaphilos (Epiphane)⁹; Dionysios (Philométor, an 31)¹⁰; Critôn (Evergète II, an 37)¹¹; c'est une question analogue à celle qui se pose pour Hôros et Pésouris. Ces quatre derniers personnages établissent des clérouques ou enregistrent soit leur dotation, soit leur promotion. L'ἐπὶ συντάξεως Lamiscos notifie les décès de clérouques et s'occupe de la mise sous séquestre des tenures; le πρὸς τῇ συντάξει [...]καιοῦ fait passer un soldat de l'Arsinoïte parmi les catœques de l'Oxyrynchite¹²; le πρὸς τῇ συντάξει Pancratès enregistre la mutation d'un éphode devenu catœque et l'incorpore dans la 5^e hipparchie¹³; enfin, les πρὸς τῇ συντάξει correspondent avec les basilicogram-

1. Cf. pour le sens du mot σύνταξις dans cette expression : οἱ φερόμενοι ἐν τῇ τῶν μαχίμων συντάξει (*P. Tebt.* I, 60, ll. 26-7); les mots : συντακτικοί (*P. Tebt.* I, 120, l. 50; 191, 253 [descr.]); l'expression : μάχιμοι συντακτικοί (*P. Fay.* 145 : I^{er} s. a. C.); les συντακτικοί de l'époque romaine, qui s'occupent de l'administration des catœcies (*P. Grenf.* II, 42, l. 2; cf. ch. IX, p. 275).

2. *P. Lille* 4; il est dit ὁ ἐπὶ συντάξεως τῶν ἐν τῷ Ἀρσινοΐτῃ κεκληρουχημένων λ᾽ Μακεδόνων.

3. *P. Tebt.* I, 79, l. 88.

4. *P. Tebt.* I, 32, ll. 1, 9, 13; et peut-être 99, ll. 6, 26, 28.

5. *P. Rein.* 7, ll. 29-30.

6. *P. Tebt.* I, 30, ll. 6, 10, 15 et 22; ils sont τῶν πρώτων φίλων.

7. *P. Tebt.* I, 31, ll. 6, 10, 15; et 239 (descr.); τῶν πρώτων φίλων également.

8. *P. Tebt.* I, 64 (b), l. 31.

9. *P. Tebt.* I, 62, l. 39; 63, l. 9.

10. *P. Tebt.* I, 62, l. 67; 63, l. 60; 64 (a), l. 31; 72, ll. 51-2; il est τῶν ἀρχισωματοφυλάκων.

11. Cf. ci-dessus, p. 188 et n. 6. Peut-être faut-il ajouter Patrôn (*Ostr.* 320), s'il n'est pas collecteur du στέφανος.

12. Cf. ci-dessus, n. 3.

13. *P. Tebt.* I, 32, sur l'avis transmis par les chefs du πολίτευμα des Crétois; cf. ch. V, p. 146.

mates (et peut-être avec les topogrammates) pour les informer des mutations des clérouques, dans le but évident de leur permettre le contrôle des clérouchies¹. Aussi ont-ils sous leurs ordres des scribes enquêteurs qui vérifient les allégations contenues dans les lettres que les catœques leur adressent².

La place respective du grammate et du *πρὸς τῇ συντάξει* des cavaliers catœques dans la hiérarchie ne paraît pas douteuse : d'après un papyrus de Tebtunis et un papyrus Reinach, le *πρὸς τῇ συντάξει* est évidemment inférieur en dignité à l'épistate et grammate³.

Tels sont les fonctionnaires particuliers aux clérouchies. Les scribes du nome exercent aussi sur les clérouques leur contrôle et parfois leur autorité. Le contrôle paraît avoir été un contrôle documentaire, complété, le cas échéant, par des enquêtes sur les lieux. Il se résume dans les longs rapports annuels sur l'état des cultures, sur les semences, sur les taxes, dans les cadastres proprement dits, que nous connaissons par les papyrus de Tebtunis⁴ et où la terre clérouchique figure à côté du Domaine et des biens du clergé. Ils sont composés sur les « documents transmis (aux comogrammates) pour l'établissement du rapport sur l'état du terroir »⁵. Ces documents sont les rapports des années antérieures, les notifications des autorités clérouchiques proprement dites⁶ et les ordres, sous forme de lettres et d'apostilles, venus de l'autorité financière supérieure⁷. Les changements qui en résultent dans la clérouchie du bourg, s'enregistrent dans le

1. *P. Tebt.* I, 30; 31; 32.

2. GRENFELL et HUNT, *P. Tebt.* I, 30, intr., croient que les scribes, dont il est question dans ce texte et dont le rapport y est reproduit, sont les subordonnés du basilicogrammate; il semble plutôt que ce soient les *παρ' ἡμῶν γραμματεῖς*, dont parlent les *πρὸς τῇ συντάξει* dans leur lettre; le basilicogrammate les appelle d'ailleurs simplement *οἱ γραμματεῖς*; en tout cas, les *πρὸς τῇ συντάξει* avaient des bureaux : cf., en plus de ce texte, *P. Lille* 4.

3. *P. Tebt.* I, 32, et *P. Rein.* 7.

4. *P. Tebt.* I, 60 sqq. : *The land-survey*.

5. *P. Tebt.* I, 61 (b), ll. 215-6.

6. E. g. *P. Tebt.* I, 30, 31, 32; et *P. Lille* 4, ll. 24 sqq.

7. Cf. les *χρηματισμοὶ* souvent rappelés dans les *P. Tebt.* I, 60 sqq., et les passages : *P. Tebt.* I, 61 (b), ll. 224 sqq.; *ibid.*, ll. 280 sqq.; et ci-après, ch. VII, p. 237.

rapport de l'année¹. C'est ainsi qu'on peut voir quel a été le rôle des scribes en matière clérouchique et distinguer trois catégories de faits où opère leur contrôle :

a) Les scribes enregistrent les mutations clérouchiques : enrôlements, promotions, décès, retraites par cession; elles sont notifiées par le *πρὸς τῇ συντάξει* au basilicogrammate, puis l'avis redescend jusqu'au comogrammate².

b) Ils enregistrent, *après les avoir suscités*, les actes de l'autorité en matière d'irrégularités dans la distribution des terres³. Il n'est pas probable en effet que les erreurs ou les irrégularités dans la distribution des terres aient fait l'objet de notifications; commises par les scribes, comme on va le voir, en allotissant les terres, elles sont connues de leurs auteurs et évidentes d'ailleurs à la simple lecture des rapports annuels sur l'état des terroirs⁴; quand certaines tenures sont placées parmi les terres sujettes à enquête, parmi les *κληροὶ ἐπισκεφθυσόμενοι* ou *ἐν συγκρίσει*⁵, c'est donc vraisemblablement sur l'initiative des scribes, à l'un des degrés de la hiérarchie. Mais la décision est réservée à un conseil que préside l'épistate et grammate des cavaliers catœques et en dernier ressort au diocète⁶. Le rôle des scribes se borne à attirer sur les cas contentieux l'attention de l'*ἐπὶ προσδῶν*, de l'épistate et grammate et du diocète; ils n'exercent pas l'autorité, ils en suscitent l'exercice. Jusqu'à décision, d'ailleurs,

1. Il y a aussi des rapports sur des points spéciaux : e. g. *P. Tebt.* I, 73.

2. *P. Tebt.* I, 30, 31, 32; cf. les modifications faites dans les rapports, *ibid.*, 63, ll. 122-5 (cf. *ibid.*, 64 (a), l. 73, et 145) en conformité de 30; *ibid.*, 65, l. 25 (cf. *ibid.*, n. 17) en conformité de 31. On ne possède pas de rapport contemporain de, *ibid.*, 32.

3. *P. Tebt.* I, app. I, pp. 534-5; et ci-dessus, p. 169 et n. 2.

4. *P. Tebt.* I, 61 (b), l. 215.

5. Cf. *ibid.* et la note. — Les *κληροὶ ἐπισκεφθυσόμενοι* et les *ἐν συγκρίσει* ne forment pas une catégorie réelle; appartenant certains au Domaine, d'autres à la *γῆ κληρουχικῇ*, ils continuent à payer le loyer ou les taxes qu'ils devaient lors de leur location à des laboureurs ou de leur attribution à des clérouches. Mais ils ont été l'objet de quelque irrégularité et les rapports les classent dans la section du contentieux; lorsque leur cas n'a pas encore été examiné par le diocète, les *κληροὶ* sont dits *ἐπισκεφθυσόμενοι*; quand l'affaire est pendante devant lui, ils sont *ἐν συγκρίσει* (cf. *P. Tebt.* I, app. I, pp. 571 sqq.). Cf. les notes marginales abrégées : *ἐπὶ(σχεψις?* ou dérivé), *P. Tebt.* I, 79; 81; 83; cf. 82, l. 1.

6. *P. Tebt.* I, 61 (b), ll. 221 sqq.

il n'y a de changement que sur le papier : la terre, placée dans des sections particulières des rapports, reste en réalité en la possession des clérouques.

c) Enfin les scribes enregistrent, *sans la susciter*, la mise sous séquestre et la confiscation des tenures. Quand dans un rapport une terre du Domaine est dite tenure confisquée¹, quand un κληρος y est placé parmi les κατόχμοι κληροι², c'est que la confiscation et la mise sous séquestre sont choses faites; et elles n'ont pas lieu sur l'initiative des scribes. Sont-elles la conséquence d'un décès, la notification vient de l'autorité clérouchique³. Constituent-elles des mesures pénales de droit commun, elles ont pour origine une plainte déposée par la personne lésée⁴; si cette plainte est adressée au scribe et transmise par lui, ce n'est pas à raison de ses fonctions, mais par suite de l'extrême confusion qui règne dans les juridictions à l'époque ptolémaïque, et de l'usage de se plaindre au fonctionnaire le plus voisin ou le plus en vue⁵. Enfin quand la confiscation ou la mise sous séquestre sont des mesures de pénalité fiscale⁶, l'insolvabilité du clérouque doit être portée à la connaissance des scribes par les fonctionnaires chargés de la perception⁷. Dans tous les cas, la mise sous séquestre et la confiscation sont décidées par le diocète; les scribes ne sont que des agents de transmission et ne font pas acte d'autorité, du moins avant qu'elles soient prononcées.

Ce serait en effet une erreur de croire que les basilicogrammates et leurs subordonnés n'ont fait que contrôler, dans les conditions qui viennent d'être exposées, l'administration des clérouchies; ils ont aussi présidé aux mouvements des terres,

1. Cf. plus haut, pp. 185-6.

2. E. g. *P. Tebt.* I, 61 (b), ll. 253-295; 72, ll. 226-304.

3. *P. Lil/e* 4, ll. 24 sqq.; et 14.

4. Autant qu'on peut comprendre le passage très obscur de *P. Tebt.* I, 61 (b), ll. 261 sqq.; cf. GRENFELL et HUNT, *ad loc.*

5. BOUCHÉ-LECLERCQ, IV, p. 248.

6. *P. Tebt.* I, 61 (b), ll. 254 sqq. et les notes.

7. On ne sait pas quels étaient ces fonctionnaires; cf. cependant *Ostr.*, 320 (cf. *ibid.*, I, p. 297), et *P. Fay.* 14, les πράκτορες στεράνου; mais cf. ci-dessus, p. 196, n. 11, sur *Ostr.*, 320.

qu'elles soient détachées du Domaine ou qu'elles y fassent retour. D'une manière générale, l'autorité administrative ne paraît pas avoir appartenu exclusivement aux nomarques, toparques et comarques : c'est ainsi que les scribes collaborent avec eux à la gestion du domaine royal. En ce qui concerne plus particulièrement les clérouchies, on ne voit jamais intervenir dans leur fondation ou leur administration soit ces fonctionnaires du Domaine, soit ceux qui les suppléent si souvent, par exemple l'οἰκονόμος σιτικῶν : à Kerkéosiris, au II^e siècle, il n'est jamais question à leur propos ni du nomarque, ni du toparque, sauf peut-être une fois¹, ni du comarque; l'économe ne s'occupe jamais des affaires des clérouches ni des tenures, et les épimélètes pas davantage. Il n'est pas inutile de le remarquer : la terre clérouchique est constituée aux dépens de la terre royale, et, s'il est naturel qu'après avoir changé de condition elle ne concerne plus les fonctionnaires du Domaine, ceux-ci pourraient du moins coopérer à l'établissement des clérouches. En réalité, les clérouches sont dotés par les scribes avec la collaboration des fonctionnaires clérouchiques; le lotissement est opéré par les comogrammates sur des ordres venus du dicécète; la terre clérouchique est dite καταμεμετρημένη ὑπὸ τοῦ δεῖνος κωμογραμματῶς τῆς κώμης², et : καταμεμετρημένη κατὰ τὸν παρὰ τοῦ δεῖνος διοικητοῦ χρηματισμόν³. Inversement, la mise sous séquestre se fait par les soins du basilicogrammate, mais aidé alors de l'οἰκονόμος, probablement parce que la terre retourne alors au Domaine et que la perception des revenus doit être désormais assurée par l'économe⁴. Le mouvement des terres du Domaine à la γῆ κληρουχική et réciproquement est donc régi par les scribes : ils allotissent les κλῆροι et les reçoivent quand ils cessent d'être clérouchiques.

Le contrôle et l'action des scribes s'exercent naturellement

1. *P. Tebt.* I, 64 (a), l. 139, annotation marginale.

2. *P. Tebt.* I, 79, l. 15, l. 50.

3. *P. Tebt.* I, 65, l. 20; il est vrai qu'il s'agit ici d'une dotation d'un caractère spécial, celle du comogrammate Menchès (Ch. II, pp. 51-2).

4. *P. Lille* 4.

sous l'autorité de leurs supérieurs habituels, l'ἐπι προσόδων et le diocète. On voit celui-ci intervenir dans les affaires clérouchiques, non-seulement par des mesures générales, mais aussi par des décisions d'espèce; non-seulement par les décrets qu'il inspire aux rois, par les dotations qu'il décide, mais par les ordres qu'il donne après l'épistate et grammate et par les mises sous séquestre et confiscations qu'il fait opérer¹. C'est lui qui dirige l'administration des clérouchies parce qu'il exerce le pouvoir sous toutes ses formes.

1. *P. T. bt.* I, 61 (b), ll. 213-295.

CHAPITRE VII

LES BIENS CLÉROUCHIQUES

I

LE κλῆρος ET SA CULTURE. — LE σταθμός.

La tenure dont le clérouque est doté par l'État porte le nom de κλῆρος¹. Pour distinguer un κλῆρος des autres, on le détermine généralement par un nom propre au génitif². Ce nom est peut-être parfois celui du premier possesseur à qui il a été attribué; parfois aussi il est remplacé par celui d'un nouveau possesseur³. Le κλῆρος porte aussi dans certains cas divers qualificatifs. Les uns: κατοικικὸς⁴, ἐφοδικὸς⁵, etc., s'expliquent d'eux-mêmes⁶. D'autres: ἴδιος⁷ et βασιλικὸς⁸ prêtent à la discussion. On a vu dans l'expression ἴδιος κλῆρος la preuve qu'à un moment donné le clérouque avait acquis un droit de propriété absolu sur sa tenure; mais

1. HÉRODOTE, II, 141, n'emploie pas ce terme en parlant des μάχιμοι, mais II, 109, il s'en sert à propos des cultivateurs de la χώρα en général; il désignait aussi les lots des clérouques athéniens.

2. E. g. : *P. Petr.* II, 39 (a), l. 16 et 13-14.

3. P. M. MEYER, pp. 106-7, n. 386, estime que ce nom est celui du dernier possesseur; au contraire, GRENFELL et HUNT, *P. Oxy.*, 483, l. et n. 5; mais cf. les changements de nom, e. g. *P. Tebt.* I, 62, l. 53 = 63, l. 49 = 64 (a), l. 20; cf. App. I, II^e siècle.

4. *P. Tebt.* I, 105, l. 2.

5. *P. Tebt.* I, 61 (b), l. 74, par exemple.

6. Cf. ἱππικὸς κλῆρος, *C. I. G.*, 3137, et *P. Oxy.* III, 482, l. 18.

7. *P. Petr.* II, 29 (a), ll. 6-7, cf. III, 117 (b); — 39 (e), l. 2, cf. III, 110 (a); *P. Hib.* I, 90, l. 17.

8. *P. Hib.* I, 85, l. 13, et 101, l. 5; cf. 39, 100 et 119.

cette théorie ne peut être admise au point de vue juridique¹. L'expression ne semble en rien technique, à en juger par son emploi dans les papyrus Petrie et les textes d'Hibeh; elle remplace simplement le pronom personnel et indique que la tenure est bien celle du *de cuius*, non un κλῆρος loué, par exemple². Quant à l'épithète de βασιλικός, il ne paraît pas douteux qu'elle désigne un κλῆρος qui a fait retour au domaine royal, tout en conservant son individualité et en portant comme par le passé le nom du clérouque sous lequel il était connu³: la mort du clérouque, à l'époque où la tenure ne se transmet pas encore héréditairement, ou la confiscation expliquent le retour au Domaine et l'épithète βασιλικός. On pourrait objecter que ces anciennes tenures paraissent avoir une contenance élevée; mais, au III^e siècle, seule époque où les κλῆροι βασιλικοὶ soient connus, les cavaliers de l'armée régulière, simples soldats, recevaient des tenures de 100 aroures et celles des officiers étaient plus considérables; et même au II^e siècle, quand la terre était plus rare, on a relevé des dotations militaires montant à 500 aroures⁴. On a objecté que les logements du clérouque chez l'habitant étaient dits βασιλικοὶ et que par analogie tous les κλῆροι, et non certains seulement, devraient être également βασιλικοὶ⁵. Mais tout d'abord il ne faut pas prendre la phrase : οἱ γὰρ σταθμοὶ εἰσι βασιλικοὶ⁶ comme un modèle de propriété dans l'expression : le σταθμός, on le verra tout à l'heure, n'est pas toujours βασιλικός; dans certains cas ce qui est βασιλικόν, c'est le droit d'user d'une partie d'un immeuble privé, dite σταθμός, pour le logement des clérouques⁷. En second lieu, jamais les σταθμοὶ ne sont désignés par un nom propre, alors que les κλῆροι βασιλικοὶ conservent un nom qui leur a été donné antérieurement. Enfin l'un des κλῆροι

1. P. M. MEYER, p. 42. — Cf. ci-après, pp 224 sqq., sur la condition juridique du κλῆρος.

2. *P. Hib.* I, 90, l. 7 et la note; cf. *ibid.*, 103, l. 5: *P. Petr.* II, 29 (a) ll. 6-7.

3. *P. Hib.* I, 52, n. 26, p. 198.

4. Ch. VI, p. 174 et les notes.

5. BOUCHÉ-LECLERCQ, p. 24, n. 1.

6. *P. Petr.* III, 20, verso, col. II, l. 16.

7. Cf. ci-après, p. 210-1.

dits βασιλικοί est en partie vendu par les soins du toparque et du topogrammate; si le toparque intervient, c'est qu'il s'agit non de la terre clérouchique, mais du domaine royal¹. Le κλῆρος est donc rentré dans le βασιλικόν.

Le κλῆρος, qui forme un tout au point de vue fiscal et juridique, n'est pas toujours à proprement parler un lot de terre. Le mot sans doute a souvent ce sens, toutes les fois que la terre donnée à un clérouque est d'un seul tenant; et il a dû en être ainsi pendant toute une partie de l'histoire des clérouchies, quand il était facile de trouver des terres pour les clérouches sans sortir de l'ὑπόλογον, quand les dissolutions et reconstitutions de κλῆροι n'avaient pas bouleversé le lotissement des clérouchies des terroirs; telle n'est plus la situation, et depuis longtemps déjà sans doute, vers la fin du II^e siècle; le κλῆρος se compose souvent alors de plusieurs parcelles distinctes. Ainsi, non seulement les terres clérouchiques sont noyées parmi les biens d'Église et les terres domaniales², mais encore beaucoup des κλῆροι ne sont pas d'un seul tenant; dans les rapports et les cadastres ils figurent pour partie en un endroit, pour partie en un autre; et chaque fois, sauf la première, la mention qu'on en fait est suivie des mots : τὸ λοιπὸν, avec le chiffre de la contenance partielle³. Les parcelles ne sont pas seulement disséminées sur un même terroir, elles sont parfois aussi situées dans des villages différents, mais voisins; dans ce cas, les rapports et les cadastres portent, après le nom du clérouque : οὗ τὸ λοιπὸν τοῦ κλήρου περὶ...., suivi du nom de la localité⁴. Quant au nombre des bourgs où se rencontrent les parcelles d'une même tenure, on ne connaît jusqu'ici d'exemple que de κλῆροι divisés entre deux bourgs⁵ : Kerkéosiris et Tebtunis⁶,

1. *P. Hib.* I, 75 : le Φιλοξένου κλῆρος.

2. *Ch.* VI, p. 171.

3. *E. g. P. Tebt.* I, 84, ll. 98 et 107, 116 et 120, 122 et 132, etc.; la parcelle porte le nom de σφραγίς, cf. *ibid.*, 105 et 106.

4. *E. g. P. Tebt.* I, 61 (a), l. 54.

5. Noter cependant, *P. Tebt.* I, 64 (a), l. 25 : à Kerkéosiris et dans d'autres bourgs; de même, *ibid.*, 62, l. 118.

6. *P. Tebt.* I, 61 (a), ll. 54, 59, 62.

Kerkéosiris et le Bourg-d'Arès¹, Kerkéosiris et Théogonis², Kerkéosiris et Ibiôn-des-Clérouques-à-25-aroures³; tous ne peuvent pas être sûrement identifiés avec des villages modernes ou des *kimân*; mais tous étaient situés dans une même région, la partie sud-ouest du district de Polémôn dans l'Arsinoïte, et dans un rayon d'environ 6 milles anglais autour de la moderne Gharak⁴. Il n'y a pas lieu de revenir ici sur la contenance des tenures, dont il a été déjà parlé⁵; il suffit de dire ce qu'on sait de celle des parcelles. On trouve, dans un même terroir, pour un $\kappa\lambda\eta\rho\omicron\varsigma$ d'une contenance réelle de 34 aroures $1/16 \ 1/32$, des parcelles de 20 et de 14 aroures $1/16 \ 1/32$ ⁶; puis d'autres répartitions : $60 = 18 + 42$; $10 = 7 + 3$; $50 = 40 + 10$, etc.⁷; en cas de division entre plusieurs bourgs, on trouve dans l'une des parcelles 50 aroures $1/2 \ 1/4 \ 1/8$; 40 ar.; 30 ar.⁸; 15 ar. sur 20 (ou 18); 5 ar. sur 30 (?); 5 ar. sur 20 (ou 18); 3 ar. sur 7 (ou $6 \ 1/2$)⁹. Des exemples plus nombreux n'apprendraient vraisemblablement pas davantage; car il est très probable que l'une au moins des parcelles contient toujours un nombre d'aroures égal à 5, 7, 10, 20, 30 aroures, etc., ou voisin de ces chiffres, qui sont ceux de la contenance nominale des tenures; un $\kappa\lambda\eta\rho\omicron\varsigma$ sans possesseur entre dans la composition d'un nouveau $\kappa\lambda\eta\rho\omicron\varsigma$ plus considérable, et est complété par l'addition d'une autre parcelle plus petite, égale à 2 aroures ($5 + 2 = 7$), à 3 aroures ($7 + 3 = 10$), à 5 aroures ($20 + 5 = 25$), à 10 aroures ($10 + 10 = 20$; $20 + 10 = 30$; $30 + 10 = 40$; $40 + 10 = 50$), à 20 aroures

1. *P. Tebt.* I, 61 (a), l. 115.

2. *P. Tebt.* I, 64 (a), l. 78.

3. *P. Tebt.* I, 63, l. 57; 62, l. 61; 64 (a), l. 27.

4. *P. Tebt.* I, 17, l. et n. 5; et la carte de *P. Tebt.* II, app. II.

5. Ch. VI, pp. 172-184.

6. *P. Tebt.* I, 84, II. 174-5.

7. *Ibid.*, I, 84, II. 122-3 et 132; — II. 129-30 et 135; — l. 187 : τὸ λοιπὸν μ. d'un $\kappa\lambda\eta\rho\omicron\varsigma$ d'un hécatontaroure, d'une contenance réelle de 50 aroures seulement à cette date.

8. *Ibid.*, I, 62, l. 61; — 63, l. 57; — 62, l. 118. La contenance totale n'est pas connue dans ces trois premiers exemples, pris parmi les tenures de *κάτοικοι ἱππεῖς*.

9. *Ibid.*, I, 61 (a), l. 62; — l. 54; — l. 59; — l. 115. — Les chiffres entre parenthèses s'expliquent par les légères diminutions qu'ont parfois subies les $\kappa\lambda\eta\rho\omicron\varsigma$, sur lesquelles cf. *P. Tebt.* I, app. I, p. 552.

($20 + 20 = 40$; $30 + 20 = 50$ aroures), ou voisine de ces chiffres. Pour les parcelles de petite contenance, le fait ne va pas naturellement sans dissolution de *κληροι* anciens et plus considérables ou sans accroissement de la terre clérouchique. Ainsi s'explique la subdivision de la tenure en plusieurs parcelles.

Au point de vue agricole, les terres des tenures diffèrent de qualité, selon qu'elles ont déjà fait l'objet d'une ou de plusieurs dotations clérouchiques ou qu'elles sont attribuées à un tenancier pour la première fois. Dans ce dernier cas, on l'a vu, l'usage est de donner aux clérouques des terres incultes, du *χέρσος*¹. On a parfois dérogé à cette règle et des clérouques ont été dotés de *σπόριμος ἀντὶ χέρσου*; la situation a été régularisée de différentes manières suivant les époques et les fonctionnaires²; d'autre part, il est arrivé aussi qu'au lieu de *χέρσος ἀπὸ τῆς σιτοφόρου γῆς*, on a donné en tenure des pâtures et des jardins (ou des vignobles?), ces derniers d'ailleurs en petite quantité³; mais ce sont là des exceptions, très rares relativement au nombre des tenures connues. Attribuées ou non pour la première fois, constituées par du *σπόριμος* ou du *χέρσος*, les tenures clérouchiques sont en principe des terres à céréales et à plantes oléagineuses; les mêmes cultures s'y rencontrent que dans le Domaine. Mais le laboureur royal n'était pas libre d'ensemencer à son gré : le nombre d'aroures qui devait êtreensemencé de chaque céréale était annuellement fixé par les soins du comarque, des anciens du village et du comogrammate⁴. Les clérouques semblent jouir au contraire d'une liberté absolue, sauf dans la

1. Ch. VI, pp. 168-170.

2. *P. Tebt.* I, p. 555.

3. *P. Tebt.* I, 79, ll. 7-8, 23-4, 25-6, etc. Il semble qu'on puisse résoudre l'abréviation *σι γ*, l. 11, en *σι(τοφόρου) γ(ῆς)*; ce *χέρσος ἀπὸ τῆς σιτοφόρου γῆς* est une partie de *τὸ ὑπόλογον ἐν μισθώσει οὐ βασιλικὸν ἐν ὑπολόγῳ*. Ce texte est de 148 a. C. et concerne un autre village que Kerkéosiris; c'est peut-être la cause de la différence de vocabulaire avec les autres rapports de *P. Tebt.* I. Pour les *παράδεισοι* (appelés aussi *ἄμπελοι*), cf. *P. Tebt.* I, 60, l. 38; 61 (a), l. 149, l. 158; cf. 64 (a), l. 2, et 61 (a) n. 152; les 3/8 d'aroures donnés à un clérouque (*ibid.*, 62, l. 49) paraissent en faire partie. Au III^e siècle des *κληροι* paraissent avoir été plantés de vignes, au moins partiellement (e. g. *P. Petr.* III, 100); mais il n'en suit pas qu'ils aient été cultivés avant leur première attribution à des clérouques.

4. *P. Ashmol. A*, recto, ll. 5-15; et *P. Tebt.* I, 22.

culture des plantes oléagineuses¹ pour lesquelles un décret de Philadelphie, modifié peut-être dans la suite, avait fixé la contenance à ensemençer dans chaque nome²; ces plantes mises à part, le possesseur du κλῆρος le cultive comme il lui plaît; les scribes ne paraissent même connaître les semences qu'après une inspection, ἐπίσκεψις, postérieure aux semailles³; il suffit à l'État que le clérouque paie ses impôts; à lui de cultiver sa terre au mieux de ses intérêts.

Il est très difficile de voir les résultats qu'a donnés cette liberté. Les seules tenures dont on puisse juger l'état sont celles de Kerkéosiris pendant quelques années de la seconde moitié du II^e siècle. La culture de la terre clérouchique ne paraît pas florissante alors. Dans le rapport du comogrammate pour l'an 51 d'Evergète II⁴ sa contenance totale s'élève à . . . 1.584 ar. 11/32 dont il faut déduire parce qu'on ne peut les classer 144 1/2

reste . . .	1.436	27/32
-------------	-------	-------

Sur ces 1.436 aroures 27/32 il y en a :

ἔμβροχος (inondation excessive) . . . 128 3/32

ἄμβροχος (non inondées) . . . 26

soit . . .	154 3/32	= 154 3/32
------------	----------	------------

dont l'état n'est pas imputable à leurs posses-

seurs; reste. . .	1.282	24/32
-------------------	-------	-------

sur lesquelles on a ensemençé (ἐσπαρμένης) . . . 1.154

reste . . .	128	24/32
-------------	-----	-------

qui se répartissent en :

ὑπόλογον (jamais cultivées) . . . 5 3/4

χέρσος (redevvenues incultes) . . . 50

ἄσπορος (non ensemençées) . . . 73

total égal . . .	128 3/4	=
------------------	---------	---

1. *P. Tebt.* I, 5, n. 202, pp. 52-3.

2. *Rev. Laws*, II, 60-72.

3. *P. Tebt.* I, 61, 62, 63, l'indication des semences a été portée sur les rapports ou corrigée après les semailles.

4. *P. Tebt.* I, 62.

Ces 128 aroures $3/4$ improductives sont telles du fait des clérrouques, qui n'ont pu défricher ou ensemençer; sur les 73 non ensemençées, 47 appartiennent à des tenures partiellement cultivées par le possesseur ou son fermier; la proportion est de 10 aroures cultivées sur 24, 10 sur 40, $31/2$ sur $6\ 1/2$; les 26 aroures restantes se répartissent entre 4 tenures de 6 aroures $1/2$ chacune (ce sont des tenures de $\mu\acute{\alpha}\chi\iota\mu\omicron\iota$ ζκ) dont aucune n'est cultivée. Il est vraisemblable que ces clérrouques, empêchés de faire valoir eux-mêmes leur tenure, n'ont pu trouver de fermiers; car l'état général de l'agriculture paraît mauvais à la fin du II^e siècle, notamment à Kerkéosiris¹. D'après le rapport du comogrammate pour l'an suivant, 52 d'Evergète II², la superficie de la terre clérouchique tombe alors par suite de confiscations à 1.574 aroures $27/32$; sur ce nombre 757 $7/8$ seulement sont cultivées, soit 396 $1/8$ de moins que l'année précédente; l'état des documents ne permet pas de connaître précisément les causes de ce changement; à en juger cependant d'après les tenures des $\mu\acute{\alpha}\chi\iota\mu\omicron\iota$, pour lesquelles les chiffres sont conservés, la superficie non ensemençée par la faute des hommes paraît s'accroître: elle atteint 57 aroures pour ces $\kappa\lambda\eta\rho\omicron\iota$ au lieu de 26 en l'an 54; et en aucun cas la tenure n'est cultivée pour partie, en aucun cas il n'y a de fermier; la difficulté de trouver des fermiers augmente sans doute d'année en année, parce que la décadence générale de l'agriculture s'accélère. La condition agricole des $\kappa\lambda\eta\rho\omicron\iota$ ne différerait donc guère de celle des autres biens. La terre clérouchique n'était, selon toute vraisemblance, ni mieux ni moins bien cultivée que toute autre terre; le principe de la rotation des cultures, rigoureusement appliqué dans le domaine royal³, était universellement connu et mis en pratique, peut-être un peu moins strictement, par les clérrouques; et leur situation militaire ne nuisait guère à la bonne gestion de leurs biens; tout au plus peut-on dire que ceux qui se trouvaient en service actif, comme les clérrouques de la garde ou certains $\mu\acute{\alpha}\chi\iota\mu\omicron\iota$, et sans

1. Cf. ch. VI, p. 170.

2. *P. Tebt.* I, 64 (a).

3. *P. Tebt.* I, app. I, pp. 564.

famille en état de les suppléer, devaient nécessairement affermer leur tenure, ce qui n'était pas toujours chose aisée; mais l'essentiel était qu'ils en eussent la faculté¹.

De cette faculté ils ont usé plus ou moins selon les années. Les rapports qui concernent Kerkéosiris de 119-8 à 116-5 av. J.-C., permettent d'en juger dans une certaine mesure. Dans ce bourg, 50 0/0 des clérouques en 120-119, 78 0/0 en 117-6 cultivent personnellement leur tenure; dans les mêmes années, les clérouques des catégories supérieures aux ἐπτάρουροι μύχιμοι qui cultivent personnellement leurs tenures, sont au nombre de 32 0/0 et de 43 0/0; enfin la proportion des ἐπτάρουροι μύχιμοι qui n'afferment pas est successivement de 42 1/2 0/0 en 120-119, 67 0/0 en 119-8, 100 0/0 en 117-6 avant J.-C.². Cette progression constante pendant quatre ans et surtout ce dernier chiffre sont tout à fait remarquables. Ils s'expliquent sans doute par des raisons générales, de même que la proportion des aroures non commencées à la superficie totale dans les tenures des μύχιμοι : il est de plus en plus difficile alors d'affermer; mais peut-être des causes d'ordre militaire ont-elles agi, elles aussi, dans ce cas; et la proportion de 100 0/0 rend assez vraisemblable que des μύχιμοι jusqu'alors indisponibles le soient devenus peu à peu de 120-119 à 117-6; le service a dû en effet accroître ou diminuer selon les époques le nombre des clérouques cultivant eux-mêmes leurs terres.

Le fermier d'un κλῆρος, pris parmi les habitants de la χώρα, était vraisemblablement établi dans le voisinage de la tenure avant d'en devenir le locataire. Mais où le clérouque vivait-il, surtout aux débuts de la colonisation, quand il cultivait en personne son κλῆρος? Car en Égypte on ne bâtit pas ou presque pas sur sa terre; il n'y a de terres fertiles ou fertilisables que celles sur lesquelles s'étendent lors de la crue les eaux du Nil et des canaux; pendant l'inondation, on ne peut circuler que sur les digues et les levées de terre, on ne peut habiter que sur les

1. Cf. ci-dessous, p. 235.

2. Ces chiffres sont tirés de *P. Tebt.* I, 62 (119-8, relatif à 120-19); 61 (a) (118-7, pour 119-8); 63 (116-5, pour 117-6).

terre-pleins qui servent comme de socle aux κῶμαι; et le clérouque devait de toute nécessité avoir un logement dans un village ou dans une ville. On connaît des clérouques qui ont vécu dans les villes : mais c'est là le cas de gens assez riches, et il n'a pas dû se présenter souvent, surtout au III^e siècle, lorsque des soldats venus de tous les points du monde hellénique s'établissaient pour la première fois en Égypte. Dans les villages, une maison était sans doute vite bâtie et à peu de frais ; mais le clérouque ne pouvait occuper le terrain nécessaire pour l'édifier sans léser le fisc ou des particuliers, surtout dans les bourgs qui existaient déjà avant la colonisation ptolémaïque. Le gouvernement royal aidait dans leur établissement certains des clérouques au moins, sinon tous, par l'institution des σταθμοί¹.

Qu'est-ce donc qu'un σταθμός? Chez les prosateurs grecs², le mot désigne originairement un campement ou un lieu de halte pour la nuit, quand il s'agit de la marche d'une armée ou d'un voyage royal ; et par la suite, selon que l'on a attaché plus d'importance au temps ou au lieu, l'étape ou le cantonnement ; c'est donc un terme de la langue militaire, qu'il est naturel de voir employé sous les Lagides à propos des clérouques. Mais il faut remarquer qu'il n'a jamais en Égypte que le sens de logement. Le σταθμός, c'est le logement qui est assuré aux clérouques soit dans des immeubles de l'État, soit chez les particuliers par réquisition du gouvernement, probablement parce que l'État possédait peu de propriétés bâties. Étant donné l'histoire primitive du mot, il n'est pas douteux que cette réquisition ne s'exerçait à l'origine qu'au profit des soldats de l'armée active pendant les marches ; c'était une charge militaire qui pesait sur les populations égyptiennes, comme sur les nôtres, de manière

1. Sur les σταθμοί, cf. les éditeurs et commentateurs de *P. Petr.* II, 8 = III, 20 : MAHAFFY, dans : *P. Petr.* II et *Archiv.* I, p. 285 ; P. FOUCART, *Rev. Arch.*, IV [1904], pp. 157-171 ; SMYLY, dans : *P. Petr.* III ; — et : P. M. MEYER, pp. 30 et 43 ; SCHUBART, pp. 10-14 ; GRENPELL et HUNT, dans : *P. Tebt.* I, pp. 43 et 50 ; BOUCHÉ-LECLERCQ, pp. 22-28. — Pour P. M. MEYER, σταθμός = κλῆρος ; on ne voit pas sur quoi il fonde son opinion. — Sur la condition juridique des σταθμοί, cf. ci-après, pp. 224 sqq.

2. HÉRODOTE, V, 52 ; VI, 119 (logement du roi de Perse pour la nuit pendant ses voyages) ; XÉNOPH., *Anab.*, II, 2, 40 (étape) ; *ibid.*, I, 8, 1 (cantonnement) ; POLYEN, VII, 40, 1 (cantonnement).

temporaire. Dans la suite, elle s'aggrava progressivement : d'un côté, le logement fut requis pour les fonctionnaires ou employés de l'État en déplacement ; on voit sous Evergète I^{er} des épistates de travaux logés dans des σταθμοί, sans qu'on connaisse la durée du séjour qu'ils y firent¹ ; d'autre part, le bénéfice du σταθμός fut assuré au moins à certains clérouques à titre viager. Il est très probable que cet élargissement du système n'est pas postérieur aux premières années du règne de Philadelphie ; le logement des épistates τῶν ἔργων de l'Arsinoïte le met en relation étroite avec les travaux nécessaires à la colonisation du nome ; et l'on possède des édits de 276-5 avant J.-C., l'an 10 de Philadelphie, relatifs aux σταθμοί des clérouques² ; c'est donc la fondation des clérouchies sur une vaste échelle par le deuxième Ptolémée qui a modifié la servitude que constituait la réquisition des σταθμοί et l'a rendue plus lourde pour les populations ; la difficulté de loger les fonctionnaires et la nécessité de donner aux clérouques une habitation dans les bourgs a suggéré l'idée d'étendre aux soldats disponibles et aux agents de l'État le moyen employé pour le logement des gens de guerre en service actif et commandé ; mais tandis que le σταθμός restait pour les fonctionnaires en mission un logement temporaire (car on ne le voit pas donner à des fonctionnaires habituels du nome), il devenait pour les clérouques un logement permanent.

Le propriétaire de la maison, où le soldat a son logement, est désigné par le terme de κύριος ou de σταθμοῦχος ; le clérouque qu'il loge s'appelle ἐπίσταθμος ; il a pu y avoir doute autrefois sur le sens respectif des deux derniers termes ; il est fixé aujourd'hui par une phrase de Polyen et un papyrus de Magdola³. Les σταθμοί donnent lieu à nombre de contestations et de procès. Les propriétaires s'efforcent d'éviter le plus possible la lourde charge que constitue le logement, notamment en obstruant

1. *P. Petr.* II, 12 (1), cf. III, 29 (a), II, 46-7.

2. *P. Petr.* III, 20, verso, col. II.

3. Sur le sens de ces mots, cf. BOUCHÉ-LECLERCQ, p. 22, n. 2. Les textes décisifs en faveur de l'équation κύριος = σταθμοῦχος, sont : POLYEN, VII, 40 ; et *P. Magd.* 2, II, 1 et 2.

l'entrée de leur maison à l'aide d'un autel¹. Il est évident d'autre part que les clérouques cherchent à cumuler les σταθμοὶ et qu'eux et leurs descendants ou héritiers essaient d'occuper indûment certains logements². Dans la vie quotidienne, σταθμοῦχοι et ἐπίσταθμοι se font mille tracasseries³. Philadelphie a eu beau décider en l'an 11 de son règne (275-4 avant J.-C.) que les locaux et leurs dépendances seraient partagés par moitié entre les uns et les autres⁴, ce partage même donne encore lieu à de mauvais procédés et à des plaintes. Les demandes de dispense adressées au roi par les propriétaires durent être incessantes jusqu'à la fin du II^e siècle, puisque Evergète II régla la question par un édit ; il exempta partiellement de fournir des logements un certain nombre de catégories privilégiées : « les Hellènes en service militaire, les prêtres, les cultivateurs royaux, les..., les filateurs et tisseurs des manufactures, les éleveurs de porcs et d'oies, les..., les fabricants d'huile d'olive et de kiki, de miel, de bière, qui paient leur redevance au Trésor » ; la maison qu'ils occupent en personne ne servira pas de σταθμός et des autres locaux seule la moitié pourra être réquisitionnée⁵.

Ainsi logé dans le voisinage de sa tenure⁶, le clérouque peut la cultiver entre les appels et les campagnes.

II

LES CHARGES FISCALES⁷

En détachant du Domaine les tenures clérouchiques, les Lagides, fidèles à leur politique habituelle, ont veillé à ne pas di-

1. *P. Petrie*, II, 12 (1); cf. III, 29 (a); il est traduit dans : BOUCHÉ-LECLERCQ, pp. 24-5.

2. *P. Petr.* III, 20, verso, col. I; cf. recto, col. IV.

3. *P. Magd.* 2; cf. *P. Lond.* I, 106, et *B. G. U.* III, 1006.

4. *P. Petr.* III, 20, verso, col. III, ll. 4-8.

5. *P. Tebt.* I, 5, ll. 168-177.

6. Il existe des σταθμοὶ dans les petits bourgs : e. g. *P. Petr.* III, 14, l. 21.

7. Sur les impôts en général, cf. : WILCKEN, *Ostr.*, t. I; II. MASPERO, *Les finances de l'Égypte sous les Lagides*; BOUCHÉ-LECLERCQ, t. III, ch. XXV.

minuer les recettes du Trésor; au lieu des loyers et des taxes que payaient les laboureurs royaux, les clérouques ont acquitté une série d'impôts différents. D'autre part, leur condition d'Hellènes ou assimilés leur a assuré quelques privilèges, qui ont été l'origine de certaines charges fiscales. Il va sans dire que cette fiscalité s'exerçait sans préjudice des impôts dûs à d'autres titres que celui de possesseurs fonciers et d'agriculteurs par les contribuables en général. Aussi les impôts, taxes, droits, etc., qui frappaient les clérouques peuvent-ils se classer sous trois chefs :

- 1) ceux qui n'ont rien de clérouchique;
- 2) ceux qui ont leur raison dans la condition personnelle des clérouques;
- 3) ceux qui ont leur origine dans la profession d'agriculteur et la possession foncière¹.

1) La première catégorie, sur laquelle il est le moins nécessaire d'insister, comprend les impôts indirects et assimilés et les impôts personnels. Les impôts indirects qui frappent les objets de consommation en vertu des monopoles de l'État, soit lors de la production, soit au moment de la vente²; ceux qui, sous le nom de douanes, péages, octrois, sont mis sur la circulation des denrées³, atteignent les clérouques comme les autres habitants de l'Égypte; il en est de même de l'*άλιζή*, qui paraît être une sorte de gabelle, levée à la fois sur les clérouques et les *λαοί*⁴. Quant aux droits, assimilables aux impôts indirects, qui frappent les mutations, les clérouques n'en étaient vraisemblablement pas exemptés⁵.

1. Il est impossible de classer, parce que leur caractère est inconnu, les impôts suivants : *διάχωμα* (cf. SMYLY, dans : *P. Petr.* III, p. 277), *βύρσα* (WILCKEN, *Ostr.*, I, p. 352), *τριηράρχημα* (SMYLY, *loc. laud.*), *ἀνιππία* (BOUCHÉ-LECLERCQ, III, p. 236, n. 2); ajouter aux sources : *P. Hib.* I, 104 (*διάχωμα* et *τριηράρχημα*).

2. BOUCHÉ-LECLERCQ, III, ch. XXIV.

3. *Id.*, *ibid.*, pp. 320 sqq.

4. WILCKEN, *Ostr.* I, p. 141; SMYLY, dans : *P. Petr.* III, p. 273. Sur les *λαοί*, cf. *P. Petr.* II, 4 (11), cf. III, 42 (d), 2.

5. BOUCHÉ-LECLERCQ, III, p. 330, l'affirme en s'appuyant sur WILCKEN, *Ostr.*, I, p. 183, commentant *P. Grenf.* I, 17, col. III, l. 10. Mais il n'est pas sûr que cet acte de vente concerne un *κλήρος* clérouchique. Il n'est pas vraisemblable que les Lagides aient négligé cette source de revenus, du jour où ils ont toléré des mutations de tenures; sur ce dernier point, cf. ci-après, pp. 217 sqq.

Si l'on passe aux impôts personnels, la question ne se pose pas de savoir si les clérouques devaient un impôt individuel. A supposer que la capitation ait existé dans l'Égypte ptolémaïque, ce qui n'est aucunement établi¹, elle n'a pas atteint les clérouques : c'est un des principes fondamentaux du droit antique qu'elle disqualifie pour le service militaire. Mais les Lagides ont levé des impôts sur les individus à raison de la profession qu'ils exerçaient, par exemple le χειρωνάξιον², les taxes multiples du clergé³; rien de tel n'est connu pour les clérouques. En fait d'impôts personnels, ils ne paient que les taxes collectives qui frappent toute association dans chacun de ses membres; tel semble bien être du moins le caractère des κοινωνικά. Mais, s'il est tel, ils ne sont évidemment en rien spéciaux aux clérouques⁴.

2) Les taxes dues par les clérouques à raison de leur condition personnelle sont : le λειτουργικόν, l'ιατρικόν, l'ἵππιατρικόν. — Le λειτουργικόν⁵ est une taxe de remplacement qui rachète la corvée; mais étaient seuls admis à bénéficier de cette exemption au III^e siècle les fonctionnaires royaux, les agents des monopoles, les Alexandrins et les citoyens de Ptolémaïs, les non-indigènes et les gens qui n'exerçaient pas un métier manuel; au II^e siècle, le privilège était étendu aux clérouques indigènes. Les clérouques, qui payaient le λειτουργικόν, n'étaient admis à le faire qu'à titre d'Hellènes ou assimilés; et la raison de l'assimilation des μάχιμοι aux autres clérouques se trouve évidemment dans leur qualité de soldats ou d'appariteurs. — L'ιατρικόν⁶, qui n'est

1. Sur cette question, cf. GRENFELL et HUNT, *P. Tebt.* I, 103, introd. On peut se demander si, tous les indigènes étant qualifiés pour servir dans l'armée depuis Philopator, l'existence de la capitation restait possible; cf. pour l'époque romaine, LESQUIER, dans *Rev. Phil.*, 1904, pp. 29-31 et ci-après, ch. IX, pp. 278-9.

2. BOUCHÉ-LECLERCQ, III, pp. 305-6.

3. *Id.*, *ibid.*, pp. 303-5.

4. GRENFELL et HUNT, *P. Tebt.* I, 5, l. et n. 59, cf. 100, l. 10 (paiement : en nature).

5. *P. Petr.* III, 109 et 110, *passim*; *P. Tebt.* I, 5, l. 49; *ibid.*, 102 (paiement : tantôt en espèces, tantôt en nature).

6. *P. Petr.* III, 110 (b), 111; *P. Hib.*, 102 et 103. Cf. WILCKEN, pp. 375-7, qui cite HÉRODOTE, II, 84, et DIODORE, I, 82 (paiement : en nature ou en espèces [*P. Hib.* I, 102, l. 1]).

connu qu'au III^e siècle, assurait des soins médicaux aux soldats et aux personnes qui voyageaient à l'intérieur de l'Égypte; les médecins étaient payés ἐκ τοῦ κοινοῦ¹, et vraisemblablement par l'État; celui-ci rentrait dans une partie au moins de ses dépenses grâce à l'ἱατρικὸν; si cette taxe est levée sur les clérouques, c'est encore une conséquence de leur profession. — Quant à l'ἰππιατρικὸν², qui n'est connu que par un texte du III^e siècle, on n'en peut juger que par analogie avec l'ἱατρικὸν; il servait sans doute à l'entretien des vétérinaires et pouvait être payé non seulement par les clérouques, mais aussi par d'autres contribuables, si leurs soins n'étaient pas réservés aux chevaux de l'armée. — A la différence des impôts précédents, ces trois taxes ne pèsent pas sur tout contribuable; elles sont spéciales à certaines classes de population, parmi lesquelles les clérouques, à raison des privilèges personnels dont elles jouissent.

3) Les taxes et impôts payés par les clérouques en qualité d'agriculteurs et de possesseurs fonciers peuvent se classer en trois groupes : a) les taxes agricoles; b) l'impôt foncier et ses surtaxes extraordinaires; c) les impôts extraordinaires dits στέφανοι.

a) Sous le nom de *taxes agricoles* sont ici réunies les taxes suivantes : φόρος ἵππων, ἐννόμιον, γραμματικὸν, φυλακτικὰ et χωρικόν.

Le φόρος ἵππων³ était probablement dû pour les chevaux de trait; c'est le seul impôt sur le mobilier agricole qu'on voit payer par les clérouques; ils en pouvaient supporter d'autres encore. — L'ἐννόμιον⁴ ou εἰς τὰς νομάς, droit de pâture sur les νομαὶ ἐκτὸς μισθώσεως du Domaine, analogue à la *scriptura* romaine, était proportionnel au nombre de têtes de bétail ou à la contenance des pâturages; il était dû par les clérouques qui envoyaient

1. DIODORE, I, 82; cependant *P. Hib.* I, 102, est adressé au médecin.

2. *P. Hib.* I, 45 (paiement : inconnu).

3. *P. Petr.* II, 39 (e). Cf. H. MASPERO, *Les Fin. de l'Égypte sous les Lag.*, p. 110; BOUCHÉ-LECLERCQ, III, pp. 236, n. 2, et 302; il y a une taxe ἵππων, *P. Hib.* I, 104 (paiement : en espèces).

4. WILCKEN, *Ostr.* I, p. 191; *Rev. Laws*, col. 72-3; *P. Petr.* III, 72 (b) et (d), 109, cf. SMYLY, *ad loc.*, p. 274; *P. Hib.* I, 132 (descr.), cf. 52, intr. Il est appelé, *Ostr.* II, 319 : ἐννόμιον κτη(νῶν). Pour l'équation εἰς τὰς νομάς = ἐννόμιον, cf. WILCKEN, *Ostr.* I, p. 265 (paiement : en espèces).

leurs troupeaux paître sur les νομί. — Le γραμματικὸν¹ était évidemment destiné à payer des γραμματεῖς. Il ne s'agit probablement pas là du corps des scribes des nomes, basilicogrammates, topogrammates et comogrammates, mais de secrétaires qui ne s'occupaient que de certaines classes de la population à raison de leur situation foncière; les γεωργοὶ qui avaient des γραμματεῖς ont donc pu payer comme les clérouques un γραμματικόν; peut-être les divers γραμματικά ont-ils reçu l'affectation la plus précise, et le γραμματικὸν versé par les clérouques a-t-il servi à appointer les γραμματεῖς τῶν κληρούχων, celui des cavaliers catœques les γραμματεῖς τῶν κατοίκων ἱππέων, celui des μάχιμοι les γραμματεῖς τῶν μάχιμων².

Passons aux φυλακτικὰ. On connaît à la fois un φυλακτικὸν et des φυλακτικὰ³. Le rapport de l'un aux autres n'est pas aisé à préciser. Deux points semblent cependant hors de doute : la taxe avait pour objet d'entretenir la gendarmerie des φυλακῆται et d'assurer ainsi l'ordre public et le respect des propriétés; d'autre part, elle était levée à la fois sur les biens immobiliers et sur les biens mobiliers, notamment sur les animaux. Il faut insister sur ce dernier fait. Les φυλακτικὰ sont souvent définis par divers déterminatifs :

1. *P. Petr.* III, 109; *P. Tebt.* I, 61 (b), n. 342, p. 230, et 97, introd.; *P. Hib.* 110, ll. 23, 24, 26; cf. BOUCHÉ-LECLERCQ, III, p. 328 (paiement : en nature).

2. Sur ces grammates, cf. ch. VI, pp. 194-5.

3. Φυλακτικὸν : *P. Petr.* III, 54 (b) (c), l. 3; 70 (a), 4; 108, l. 9; 109, *passim*; 112, *passim*; *P. Hib.* 103, 104, 110, 143; *P. Tebt.* I, 5, l. 15. — Mentions de φυλακτικὰ : φυλ. γῆς : *P. Petr.* III, 112 (h), ll. 3-8.

— γῆς ἀμπελίτιδος : *P. Petr.* III, 112 (a), col. II, ll. 6 et 10.

— ἀμπελώνων : *ibid.*, (e), *verso*, col. II, l. 3.

— κλήρου : *P. Hib.* I, 105.

— εθινῶν καὶ ἑρ(γαστηρίων) : *P. Petr.* II, p. 29 = III, 32 (f), ll. 2 et 9-10, qui doit être lu : ἐθνῶν καὶ ἑρ(γαστηρίων), cf. *ibid.*, *verso*, col. II, ll. 10-11.

— χηνῶν (χηνῶν τοκάδων) : *P. Petr.* III, 112 (a), col. II, l. 5; (c), l. 12; (d), col. I, l. 9; (g), ll. 4 et 24.

— προβάτων : *P. Petr.* III, 109 (b), l. 11; 111, l. 8; cf. ἐννόμιον σὺν φυλακτικόν, e. g. *P. Petr.* III, 109, (a), col. I, ll. 16-7.

— αἰγῶν : *P. Petr.* III, 109 (b), l. 11.

— ὑποδιφθέρων προβάτων : *ibid.*, l. 12.

— ἱερείων(-ου) : *P. Petr.* III, 109 (a), col. IV, l. 13; (b), ll. 6, 7 et 8; (c), col. I, l. 17; 112 (a), col. I, ll. 11, 31; col. II, l. 4; (c), l. 22; (f), ll. 16-7.

— λείας : *P. Petr.* III, 111, l. 8; 112 (a), col. II, l. 3; (c), l. 20; (e), col. II, l. 6; (f), ll. 5 et 21.

Les φυλακτικὰ, *P. Hib.* I, 110, ll. 22 et 37, paient des gardes spéciaux.

ξ Paiement : en espèces ou en nature.

κλήρου, γῆς, γῆς ἀμπελίτιδος, αἰγῶν, χηνῶν, προβάτων, λείας et autres; on a supposé que ces déterminatifs servaient à indiquer à quel titre le contribuable payait un impôt en son principe unique¹. Cette hypothèse est très vraisemblable quand il s'agit du φυλακτικὸν dû pour une tenure (φυλ. γῆς, κλήρου) ou d'un vignoble (φυλ. γῆς ἀμπελίτιδος, ἀμπελώνων); mais elle n'est pas valable pour tous les cas : un clérouque, dont on surveille les oies et les brebis, par exemple, et qui paie à ce titre un φυλακτικὸν χηνῶν ou προβάτων, possède aussi une tenure, pour la garde de laquelle il doit un φυλακτικὸν (γῆς, ou : κλήρου). Le φυλακτικὸν n'est donc pas unique; ainsi s'explique le fait qu'il y ait des ὑποτελεῖς à des φυλακτικὰ particuliers²; et si l'on trouve le mot φυλακτικὸν employé absolument, même au singulier, c'est sans doute qu'on regardait comme le φυλακτικὸν par excellence celui qu'on levait pour la garde des immeubles. Les φυλακτικὰ dûs pour les divers biens mobiliers n'étaient évidemment exigés que des contribuables qui les possédaient; le φυλακτικὸν immobilier frappait tous les clérouques.

Vient enfin le χωματικὸν³, qui est en relation avec l'entretien des digues, χώματα, si nécessaires à l'agriculture égyptienne à toutes les époques. On y a vu une taxe de remplacement pour l'exemption des travaux à effectuer aux digues⁴; mais les papyrus Petrie donnent l'impression que, loin d'être fixé à une somme identique pour chacun, le taux de la taxe était proportionnel à la contenance des tenures⁵; elle apparaît aussi comme variable avec les contribuables dans les papyrus d'Hibeh⁶; il semble donc qu'il faille la considérer non comme une sorte de second λειτουργικὸν, mais comme un impôt levé d'une façon générale sur les biens fonciers pour l'entretien des χώματα, sans aucune relation avec la corvée et les exemptions de corvée.

1. WILCKEN, *Ostr.* I, p. 402.

2. *P. Petr.* III, 32 (f), recto, ll. 9-10.

3. *P. Petr.* III, 54 (b) (c), l. 2; (d), ll. 2 et 6; 108, ll. 2, 8, 13; 109; 110, *passim*; 111, l. 7; 112, *passim*, (le mot est souvent suivi de γῆς); *P. Hib.* I, 45, l. 23; 112, l. 13 et *passim*; 119, l. 22. Cf. WILCKEN, *Ostr.*, I, p. 333; SMYLY, *P. Petr.* III, 109, p. 273 (paiement : en espèces).

4. WILCKEN, *loc. laud.*, pp. 336 sqq.

5. SMYLY, *loc. laud.*

6. *P. Hib.* 112, n. 113, p. 302.

Les taxes qui viennent d'être définies ne doivent pas être tenues pour spéciales aux clérouques. En fait, l'ἐννόμιον paraît bien être perçu sur d'autres contribuables que les clérouques¹; et logiquement, quiconque fait usage des pâturages du Domaine, possède des chevaux ou des animaux, jouit d'une tenure protégée par des digues et contribue à rendre nécessaires les services d'un grammate spécial, doit l'ἐννόμιον, le φόρος ἵππων, les φυλακτικὰ pour la garde des animaux, le φυλακτικὸν pour la défense des propriétés, le χωματικὸν pour l'entretien des digues et le γραμματικὸν; ces deux dernières taxes exceptées, on pourrait même dire qu'il suffit d'être fermier pour être ὑποτελής à ces taxes, s'il n'était d'usage que les impôts soient payés par le propriétaire. Considérer ces taxes comme clérouchiques et rien que clérouchiques, c'est prétendre qu'il n'a pas existé dans la χώρα d'autres possesseurs fonciers que les clérouques. Or, en dehors des clérouques, du βασιλικὸν qui ne se taxe pas lui-même et n'exige de ses laboureurs qu'une légère redevance foncière, et des temples qui jouissent de l'immunité, exception faite également pour l'impôt foncier, il reste les ἰδιοκτήμονες. Sans doute, on ignore s'ils étaient propriétaires ou possesseurs². Supposons-les propriétaires : il est inadmissible que la propriété foncière n'ait pas payé divers impôts, et il est vraisemblable que les taxes agricoles ont été, sauf peut-être le γραμματικὸν et réserve faite de leur quotité, identiques à celles des clérouques, si appropriées à l'exploitation agricole. Admettons au contraire que la γῆ ἰδιοκτήτοσ soit comme la terre clérouchique détachée du Domaine; la condition des ἰδιοκτήμονες se rapproche alors de celle des clérouques; c'est une raison de plus pour que la fiscalité à laquelle ils sont soumis soit identique à celle qui pèse sur les clérouques. Aussi ne paraît-il pas improbable que, si des comptes des ἰδιοκτήμονες³ venaient à être connus, on les verrait payer comme les clérouques le χωματικὸν, le φυλακτικὸν sur les

1. *P. Hib.* I, 52; mais il n'est pas absolument certain que la taxe dont il s'agit dans ce texte soit l'ἐννόμιον, cf. *ibid.*, intr.

2. Cf. ci-dessus, ch. VI, p. 167, n. 1.

3. Les documents conservés sont de deux sortes : les uns sont les rôles des

biens immobiliers, les φυλακτικὰ sur le mobilier agricole, le φόρος ἵππων et l'ἐννόμιον. Si les clérouques sont frappés de ces diverses taxes agricoles, c'est une conséquence de leur situation de possesseurs fonciers et d'agriculteurs; et tant que la condition des ἰδιοκτῆμονες et les charges qu'ils supportent resteront inconnues, on ne pourra dire que cette fiscalité est particulière aux clérouques.

b) *L'impôt foncier et ses surtaxes*¹.

Pour bien comprendre ce qu'a été l'impôt foncier des κληροί, il faut se rappeler que la terre clérouchique était originairement terre domaniale. Le Domaine était affermé aux laboureurs royaux moyennant loyer; et de plus, il était frappé de diverses taxes : la γῆ σιτοφόρος payait au II^e siècle le τριχοινικὸν ἱλιακῶν et la κρᾶστις Θεδικίων², et un impôt foncier ou, pour employer une expression moins impropre, une redevance foncière, celle du 1/24^e d'artabe par aroure, calculé en froment³. C'est l'origine de l'impôt foncier levé sur les tenures clérouchiques. Quand une terre, constituée en κληρος, passe du Domaine à la γῆ κληρουχική, l'État perd en effet, en plus du loyer qu'il tirait du laboureur, les revenus qui viennent d'être énumérés; d'autre part, il abandonne temporairement et sous réserve certains de ses droits⁴; à raison de cette perte et de cet abandon, il frappe les

clérouques, avec état des versements effectués; les autres sont des relevés de journaux des catégories clérouchiques; exemple des premiers : *P. Petr.* III, 109 (a); des seconds : *P. Petr.* III, 112. — Il n'est pas absolument sûr que *P. Petr.* III, 108, 109 et 110 concernent des clérouques et non des ἰδιοκτῆμονες.

1. Sur l'impôt foncier en général, cf. Bouché-LÉCLERCQ, III, pp. 297 sqq. Ces questions fiscales sont encore loin d'être complètement élucidées. Il semble bien que l'expression τὰ ἀρταβεία (*P. Tebt.* I, 5, l. 59, cf. GRENFELL et HUNT, *ibid.*) désignait d'une façon générale les impôts fonciers des terres à céréales, sur quelque catégorie de terres qu'ils fussent perçus. Ces impôts, calculés en froment, vraisemblablement à l'aide de barèmes, quel que fût le genre de culture, ont pour caractère commun d'être proportionnels à la superficie du sol; mais leur quotité varie avec les catégories foncières et les époques; cf. les références indiquées *P. Tebt.* I, index X : taxes, au mot ἀρτάβη, et ici-même, pp. 220-1.

2. Sur ces taxes, cf. GRENFELL et HUNT, *P. Tebt.* I, pp. 227-8 et 413.

3. *P. Tebt.* I, 36, l. 9; 93, *passim*; 94, *passim*.

4. Cf. ci-après, pp. 225 sqq.

clérouques de certaines taxes, ainsi qu'on l'a vu, et augmente l'impôt foncier. L'impôt foncier des terres clérouchiques est par excellence celui des tenures à céréales. La culture des plantes oléagineuses est en effet limitée dans le nome par décret royal, et l'on ignore d'ailleurs quelle est la situation fiscale des *κλήροι* ou parties de *κλήροι* ainsi cultivés. D'autre part, ce n'est que de façon tout exceptionnelle que des *παραδείσοι* ou *ἀμπελώνες* sont donnés en tenure à des clérouques¹; les impôts fonciers qu'ils doivent sont peut-être le *φόρος ἀμπελώνων* et l'*ἐπαρούριον*². Restent donc les terres à céréales : l'impôt foncier est supérieur à celui qui les frappait quand elles faisaient partie du Domaine; il était alors de 1/24 d'artabe à l'aroure³; le taux le plus bas qu'il atteigne pour les *κλήροι* est de 1/2 artabe à l'aroure ou équivalent à ce chiffre⁴. Ce fait n'est pas particulier à la terre clérouchique. Les biens d'Église qui étaient considérés comme détachés du domaine royal, furent frappés jusqu'à Épiphanie d'un impôt foncier de 1 artabe par aroure; après une période d'exemption qui commence en l'an 9 d'Épiphanie (196 avant J.-C.) pour se terminer à une date inconnue, ils furent de nouveau imposés au taux de 1/2 artabe à l'aroure dans la seconde moitié du II^e siècle⁵. L'accroissement du taux de l'impôt foncier semble donc l'effet du passage des terres du Domaine dans une autre catégorie.

S'il a toujours été supérieur à celui du Domaine, l'impôt foncier des tenures clérouchiques a d'ailleurs varié avec les époques. Il semble avoir été payé d'abord en argent, puis en nature; vers 260 avant J.-C., il était de 12 chalques, soit 1 obole 1/2 à l'aroure, ce qui représente à peu près 3/4 d'artabe⁶; mais dans la seconde moitié du II^e siècle, il est calculé à un chiffre donné d'artabes par aroure. Les taux que font connaître pour cette

1. Cf. ci-dessus, p. 206.

2. Sur le *φόρος ἀμπελώνων*, cf. *P. Petr.* II, 43 (a), ll. 1-26; WILCKEN, *Ostr.* I, p. 150 et n. 1. Il y a un ϣ et des femmes parmi les contribuables; la grande majorité des noms sont grecs, et peut-être n'y a-t-il pas là de laboureurs royaux.

3. Cf., p. 219 et n. 3.

4. Cf. le tableau ci-après.

5. Cf. GRENFELL et HUNT, *P. Tebt.* I, 5, n. 15, pp. 32-3, et n. 59, pp. 38-9.

6. *P. Hib.* I, 112, *passim*, et n. 8.

période les documents de Kerkéosiris, varient d'une année à l'autre, d'une catégorie clérouchique à l'autre, sans qu'on voie ni pourquoi, ni selon quelle loi; on en jugera par le tableau suivant¹ :

Catégories.	En 113 av. J.-C.	En 112 av. J.-C.
Biens d'Église	?	1/2
Phylac. et éréroph. (10 ar.). . .	?	1/2
Ephodes (24 ar.)	1	1
Chersephippos (30 ar.)	?	?
ζκ.	1/2	3/4
κκ.	1/2	1
λκ.	1/2	1
Catœques.	?	?

Aux renseignements ainsi groupés, il faut ajouter que, vers 148, certains clérouques semblent payer un impôt foncier de 2 artabes à l'aroure²; et qu'entre 118-7 et 116-5 avant J.-C., la terre clérouchique non cultivée fut soumise à l'impôt foncier; si jamais il en fut de même pour les biens d'Église, ce ne fut que par la suite³. Rapproché de l'élévation du taux de 113 à 112 avant J.-C., ce fait semble indiquer une aggravation de l'impôt foncier qui pesait sur les clérouques dans les dernières années du II^e siècle. Il comportait cependant déjà des surtaxes.

Ces surtaxes ont pour caractère d'être imposées d'une façon irrégulière, *κατὰ καιρόν*⁴; à quelle occasion? on ne sait. Elles portent les noms d'*ἐπιγραφή* et d'*εἰσφορά*. Des *ἐπιγραφαὶ* sont connues à diverses dates du II^e siècle, entre 148 et 113 avant J.-C.; leur taux reste ignoré⁵. Des *εἰσφοραὶ* ont été perçues pendant

1. Ces chiffres sont tirés de *P. Tebt.* I, 89 (113 av. J.-C.) et 98 (112 av. J.-C.).

2. *P. Tebt.* I, 5, l. 15 et la note; et 99.

3. *P. Tebt.* I, 98, introd., pp. 430-1; et cf. *P. Tebt.* I, 36, ll. 7 sqq. (fin du II^e s.).

4. *P. Tebt.* I, 124, l. 35.

5. *P. Tebt.* I, 5, l. et n. 59; 99 (v. 148); 27, ll. 99-100 (113 av. J.-C.; paiement : en espèces ou en nature).

la même période; à la fin du II^e siècle, elles frappent même les biens du clergé comme la terre clérouchique; les seuls taux connus sont ceux d'1 artabe à l'aroure sur les érétophylaques en 113-2 avant J.-C., et d'1/2 artabe à l'aroure sur la terre sacrée à la fin du II^e siècle¹.

c) Les *στέφανοι*².

Les *στέφανοι* ne sont pas particuliers aux clérouques. L'usage en est général dans l'Égypte ptolémaïque et le monde oriental et il a son origine dans les mœurs de la Grèce classique : le don d'une couronne, au sens propre, à un bienfaiteur y était un moyen habituel aux cités de témoigner leur reconnaissance; et il en a encore été ainsi pendant la période hellénistique, peut-être notamment pour les couronnes offertes à Philadelphie par les Nésiotes et les Sidoniens lors de la fameuse *πομπή* de l'an 7 de son règne³. Toutefois la couronne prend souvent à cette époque la forme de cadeaux en argent ou en nature; de plus, ces cadeaux supposés volontaires et spontanés sont imposés par les rois ou les fonctionnaires; ainsi Démétrios I^{er} fait remise de « couronnes » aux Juifs⁴; le mot sert à masquer un véritable tribut payé par les peuples et les cités alliées⁵. Ces caractères se retrouvent en Égypte, où le *στέφανος* ou, pour employer son nom complet, le *στέφανος χρυσικὸς* est payé par les fonctionnaires nouvellement nommés ou promus⁶, par les cultivateurs du Domaine⁷, enfin par les clérouques⁸. Le *στέφανος* des

1. *P. Tebt.* I, 99, l. 48 (v. 148); 89, l. 74 (v. 113); 98 (v. 112); 36, l. 9 (fin du II^e s. : terre sacrée); 232 (descr. : même date et mêmes biens).

2. Sur les *στέφανοι*, cf. BOUCHÉ-LECLERCQ, III, pp. 335-6 (paiement : en espèces et en nature).

3. WILCKEN, *Ostr.* I, p. 298; STRACK, *Archiv.* I, 3.

4. *Macch.* I, 10, 29; 11, 35; 13, 37-9.

5. ARRIEN, VII, 15, 4 (pour Alexandre le Grand); SUIDAS, *Στέφανικόν* (Rome et les Rhodiens).

6. S'il faut lire, *P. Tebt.* I, 95, l. 8 : *στε(φάνου) δι(οικητοῦ)*, et à supposer que ces mots ne signifient pas : pour le diocète; cf. *P. Fay.* 14, ll. 2-3 (124 a. C.). *P. Tebt.* I, 101, ne concerne pas, comme *P. Fay.* 14, un *στέφανος* donné à un fonctionnaire.

7. *P. Tebt.* I, 95, l. 9.

8. WILCKEN, *Ostr.*, II, 320, 330, 353, 701, 1311, 1360, 1512, 1528, et les références indiquées dans les notes suivantes.

clérouques est collectif, *κατὰ κοινὸν*¹, ou individuel². Dans le premier cas, il est levé à l'occasion de l'avènement du roi ou de ses visites dans un nome; dans le second, il est dû par le soldat qui devient catœque ou est promu de la clérouchie à la catœcie; la « couronne » du *προσλήφθεις* porte alors le nom technique de *προσλήψεως στέφανος* : elle constitue si bien un impôt que les clérouques qui ne peuvent la payer voient leur tenure diminuée d'abord, puis mise sous séquestre par le fisc³; ceux qui remplissent cette obligation financière aux lieu et place des insolubles entrent en possession du *κλήρος* mis sous séquestre⁴. Il n'est pas établi, mais il est possible que le *στέφανος* soit dû par le fils qui hérite de la tenure de son père.

Avec les *στέφανοι* se termine le tableau des charges fiscales incombant aux clérouques. Quel fardeau ces trois catégories d'impôts constituaient-elles en réalité? Il est impossible de le savoir précisément; on ne possède pas les éléments nécessaires à la reconstitution du budget d'un clérouque à une date donnée. Mais il est évident qu'au III^e siècle, à Kerkéosiris par exemple, la situation des clérouques n'était pas toujours enviable : la terre était souvent de mauvaise qualité⁵, l'agriculture en général peu prospère; il était difficile de trouver des fermiers⁶. Aussi plus d'un clérouque ne peut-il payer le *στέφανος* et voit-il mettre sa tenure sous séquestre; aussi rencontre-t-on des cessions de *κλήροι*, dues apparemment à des raisons analogues; ce cas est même fréquent, à en juger par un décret⁷. A certaines époques les charges fiscales ont donc pesé lourdement alors sur les clérouques.

1. *P. Tebt.* I, 99, l. 59.

2. *P. Tebt.* I, 61 (b), ll. 254 et 278; 64 (b), l. 6; 72, l. 246, 93, *passim*; 94, *passim*.

3. Cf. ch. VI, p. 187.

4. Cf. ci-après, p. 228, et ch. VI, p. 189, n. 2.

5. Ch. VI, pp. 168 sqq.

6. Cf. ci-dessus, p. 208.

7. *P. Tebt.* I, 30 et 31; et le décret conservé dans : *ibid.*, 124, l. 30, sur lequel cf. ci-après, p. 238.

III

LA CONDITION JURIDIQUE DES BIENS CLÉROUCHIQUES

Les biens clérouchiques, dont la condition juridique va être maintenant définie, sont le κλῆρος et le σταθμός. En droit et en fait, tenures et logements doivent être réunis dans une même étude. Que l'État assigne au clérouque un κλῆρος ou un σταθμός, il abandonne sous condition une partie de son domaine; le fait est évident pour la tenure et quand le logement attribué au clérouque est un immeuble royal; mais il en va de même quand le σταθμός est pris sur un immeuble privé: dans ce cas, l'État renonce en faveur du clérouque à l'usage d'un droit; mais ce droit faisait partie du Domaine; il n'y a à cet égard aucune différence essentielle entre la tenure et le logement. Aussi n'est-il pas étonnant que leur condition apparaisse en fait presque toujours identique. Sous Philadelphie, le clérouque ne peut posséder qu'un seul σταθμός, de même qu'il ne peut être doté que d'un seul κλῆρος¹, et la confiscation du κλῆρος entraîne celle du σταθμός². Un décret royal des derniers temps de la dynastie lagide contient des dispositions communes aux tenures et aux logements³. S'il a existé des différences entre la condition des logements et celle des tenures, elles n'ont donc eu probablement qu'une importance très relative⁴.

Cette condition n'est pas aisée à définir. Nous ne possédons pas encore tous les documents qui seraient nécessaires. D'autre part, le droit clérouchique d'Athènes, d'où dérive vraisemblablement la législation ptolémaïque et où l'on voudrait trouver un fil directeur, reste encore obscur en bien des points importants⁵. Enfin, le régime des tenures et des logements, qui a

1. *P. Petr.* III, 20, verso, col. 1.

2. *Ibid.*, col. III, ll. 8 sqq. (sauf exception ἐπὶ ὀνόματος).

3. Papyrus inédit de Berlin, cf. ci-après, p. 248.

4. Cf. ci-après, pp. 240-1.

5. Sur les clérouchies athéniennes, cf. FOUCART, dans : *Mém. présentés à l'Acad.*

varié avec les époques, n'a probablement pas été toujours identique dans tous les nomes de l'Égypte à une même date : le décret dont il vient d'être parlé, conservé dans un papyrus inédit de Berlin, et provenant vraisemblablement de l'Héracléopolite, applique aux cavaliers catœques de ce nome des mesures déjà en vigueur pour ceux de l'Arsinoïte¹. Ce qui va être dit du droit clérouchique concernera donc surtout les clérouques de ce dernier nome, d'où proviennent presque toutes nos sources, et ne devra être étendu au reste de l'Égypte qu'avec la plus grande réserve.

Par la dotation dont il bénéficie, le clérouque est substitué à l'État dans la possession des biens détachés du Domaine. Il ne devient pas propriétaire², et il n'est pas possesseur sans condition. Il n'a l'usage des biens clérouchiques tels qu'ils sont et la jouissance de leurs fruits que s'il remplit ses devoirs généraux de sujet et ses obligations particulières de soldat et de colon ; il n'en a la libre disposition que pour le louage des κλῆροι, il ne cède et n'hypothèque que sous le contrôle de l'État, et, si à une époque tardive la faculté d'aliéner et de tester lui est laissée, non sans restriction, elle ne constitue pas véritablement un droit. Telle est, dans l'état actuel de nos connaissances, la définition la plus vraisemblable de la possession clérouchique ; elle se fonde sur les faits et les considérations dont voici l'exposé.

Usage des biens et jouissance des fruits

Les conditions, auxquelles le clérouque possède l'usage des biens clérouchiques et la jouissance de leurs fruits, s'établissent

des Inscr., 1877, pp. 323 sqq. ; BUSOLT, *Gr. Gesch.*, II, 2, pp. 445 sqq. ; III, 1, pp. 411 sqq.

1. Je dois la connaissance de cet intéressant document à l'amitié de M. W. Schubart. On trouvera ci-après, p. 232 et p. 248, le texte des deux plus importants passages relatifs aux clérouques.

2. Sur la propriété et la possession, cf. ch. VI, p. 167, n. 1.

aisément si l'on considère les cas dans lesquels l'État confisquait ou mettait sous séquestre les tenures et les logements.

La confiscation semble avoir seule existé au début et pendant la plus grande partie du III^e siècle; la mise sous séquestre n'est connue qu'à partir de l'an 5 de Philopator; elle n'a d'ailleurs pas supprimé la confiscation. La confiscation ou reprise du κληρος consiste à l'enlever au clérouque pour le faire rentrer dans le Domaine¹, bien qu'au III^e siècle, il conserve, peut-être temporairement, son existence à part et devienne seulement βασιλικός². Le fisc ne perçoit plus à raison de cette dotation, désormais annulée, les taxes clérouchiques; mais dès la confiscation³ les agents du Domaine afferment les terres, s'il y a lieu, en touchant les fruits, ἐκφόρια, et perçoivent peut-être aussi l'impôt foncier domanial⁴; ces κληροὶ βασιλικοὶ sont vraisemblablement placés sous la rubrique « terre royale » dans les comptes, rapports et cadastres⁵. La situation est différente lors de la mise sous séquestre. Quand l'État κατέχει une tenure, celle-ci est classée dans les rapports parmi les κατόχιμοι κληροὶ, qui forment une section spéciale⁶; mais ils ne sont pas compris dans les terres du Domaine; et leurs possesseurs continuent de figurer à leur place habituelle dans les listes des clérouques : seulement les ἐκφόρια sont touchés par le fisc⁷; la mise sous séquestre enlève la jouissance des fruits, mais non l'usage des biens. La confiscation peut toujours suivre la mise sous séquestre. Ce sont au II^e siècle deux formes, l'une partielle et temporaire, l'autre totale et définitive,

1. Le verbe employé est ἀναλαμβάνειν; le substantif correspondant, ἀνάληψις, ne s'est pas encore rencontré dans les textes. Mettre sous séquestre se dit : κατέχειν ἐν τῷ βασιλικῷ; les expressions ἐν κατοχῇ (*P. Tebt.* I, 143, note marginale), κατόχιμος s'emploient au II^e siècle en parlant des κληροὶ.

2. Cf. ci-dessus, p. 203.

3. *P. Lille*, 4 et 14.

4. Cf. ci-dessus, p. 219.

5. On ne possède pas de textes comparables à *P. Tebt.* I, 60 sqq. pour le III^e siècle.

6. *P. Tebt.* I, 61 (b), ll. 253 sqq.; 64 (b), ll. 6 sqq.; 72, ll. 226 sqq.; cf. Grenfell et Hunt, *ad loc.*

7. Cf. un versement partiel, *P. Tebt.* I, 61 (b), ll. 259; et le versement des fruits de l'année : *P. Tebt.* I, 64 (b), ll. 21 sqq. La mise ἐν κατοχῇ pouvait être limitée aux fruits d'une année.

d'un nouvel exercice des droits de l'État sur le *κληρος*. Quand y a-t-on recours?

Lorsque le clérouque manque à ses devoirs généraux de sujet par un crime ou délit de droit commun, sa tenure était au ^{II}^e siècle mise sous séquestre; elle pouvait vraisemblablement être confisquée. Les papyrus de Tebtunis offrent des exemples de mises sous séquestre pour violence sur les personnes, dommages à la propriété et notamment au bétail¹; sur une plainte de la partie lésée, la mise sous séquestre est décidée, probablement après enquête : on voit intervenir en un cas l'hypomnématographe, l'ἐπὶ προσόδων et le diocète. C'est donc une mesure de pénalité criminelle ou correctionnelle. Si l'on veut apprécier exactement la législation ptolémaïque en cette matière, il faut se souvenir qu'il n'y a rien là de très différent du droit commun d'Athènes; la confiscation y était une pénalité ordinaire pour le meurtre, l'incendie, le sacrilège et pour les crimes politiques². Le droit ptolémaïque est à la fois moins sévère que la loi attique, puisqu'il admet au ^{II}^e siècle la mise sous séquestre provisoire avant la confiscation définitive, et plus dur, puisqu'il l'édicte non-seulement pour les crimes, mais pour les violences et les vols. Malgré cette aggravation, il serait excessif de voir dans cette pénalité une caractéristique de la possession clérouchique : nous ignorons ce qu'était dans des cas semblables la législation applicable, sinon aux laboureurs royaux, du moins aux ἰδιοκτήμονες³; et les pouvoirs de l'État étaient si considérables, à la fois dans la législation pharaonique et en droit grec, que la terre ἰδιόκτητος répondait peut-être des délits commis par ses possesseurs ou propriétaires à

1. *P. Tebt.* I, 53, notamment ll. 25 sqq. : violences et vol de πρόβατα ἱερά.

— 61 (b), ll. 285 sqq. : incendie de moissons.

— 64 (b), ll. 14-29 : dommages aux troupeaux.

— 72, ll. 237-45 : même cas.

— *ibid.*, ll. 259 sqq. = 64 (b), ll. 14-29.

Ibid., 61 (b), ll. 261-285, reste obscur, cf. GRENFELL et HUNT, *ad loc.*; c'est dans cette affaire qu'interviennent les hauts fonctionnaires ici nommés.

2. BEAUCHET, *Droit privé de la Rép. athén.*, III, p. 79.

3. Cf. ce qui est dit plus haut, ch. VI, p. 167, n. 1, sur la propriété et ci-dessus, p. 218, sur la condition des ἰδιοκτήμονες.

défaut de peines personnelles. La confiscation et la mise sous séquestre pour atteintes au droit commun peuvent donc ne pas être propres aux biens clérouchiques.

Lorsque le clérouque manque à ses devoirs de sujet en ne payant pas les taxes qui pèsent sur lui et notamment le *στέρωνος*, la mise sous séquestre de sa tenure est prononcée¹; la confiscation la suit ou du moins peut la suivre²; et le jour où un nouveau clérouque paie le *στέρωνος* aux lieu et place de l'ancien possesseur, cette *διόρθωσις* lui assure la possession de la tenure³. Ce sont alors des mesures de pénalité fiscale. Il faut répéter à leur propos la remarque qui vient d'être faite ci-dessus : à Athènes, la confiscation était aussi une mesure de coercition habituelle à l'égard des contribuables qui ne payaient pas le fisc⁴. Il importe peu que les clérouques soient punis pour n'avoir pas payé des impôts qui leur sont spéciaux; en frappant les contribuables qui n'acquittent pas un impôt, quel qu'il soit, le fisc assure l'accomplissement d'un devoir général envers l'État. La mise sous séquestre et la confiscation par mesure de pénalité fiscale ne peuvent donc être tenues pour caractéristiques de la possession clérouchique.

Lorsque le clérouque manque aux obligations particulières que lui impose sa condition spéciale, il y a encore confiscation ou mise sous séquestre du *κληρος*. Ces obligations se résument dans l'obéissance aux lois qui concernent les clérouques; on en a la preuve pour un cas assez spécial, le cumul des logements : un décret de Philadelphie interdit au clérouque qui possède un *σταθμὸς* d'en solliciter un second; autrement, le premier lui sera confisqué⁵; et, pour user d'une formule générale, le clérouque est strictement tenu de se montrer bon colon et bon soldat.

1. *P. Tebt.* I, 64 (a), ll. 140-1, interl. (confiscation pour non paiement d'impôt); *P. Tebt.* I, 60, l. 102 (mises sous séquestres).

2. *P. Tebt.* I, 64 (a), ll. 80, 121, 141.

3. *P. Tebt.* I, 64 (a), interl. 140-1, si cette note se rapporte à Harminsis, sur lequel cf. *ibid.*, (b), l. 23; en tout cas : *P. Tebt.* I, 61 (a), ll. 1-8 et la note.

4. BRAUCHET, *loc. laud.*

5. *P. Petrie* III, 20, *verso*, col. 1.

En négligeant de cultiver sa tenure, le clérouque risquait de perdre ses droits aux fruits qu'elle produisait. C'est ce qu'implique, pour le III^e siècle du moins, un papyrus de Magdola¹ : un clérouque, s'étant rendu pour affaires à Alexandrie, n'a ni cultivé, ni affermé son κλῆρος; son absence dure deux ans; la première année, le fisc loue la moitié de la tenure à un fermier, qui l'ensemence tout entière; la seconde année, le fisc n'intervient pas, aucun bail n'est passé, mais le fermier continue de cultiver tout le κλῆρος et s'approprie la récolte; le clérouque, à son retour, lui réclame pour la seconde année le loyer de toute la terre, mais pour la première la moitié de ce loyer seulement; autrement dit, il ne prétend être payé par le fermier que pour la superficie cultivée sans bail². L'intervention du fisc n'était donc pas officieuse; il a fait figure de propriétaire jusqu'au bout, jusqu'à la perception des loyers du demi-κλῆρος, inclusivement; il a joui des fruits de la tenure à défaut du possesseur. Ce texte montre aussi que l'État n'exerçait ce droit, à la fin du règne d'Evergète, que de façon intermittente; vers la fin du II^e siècle, à Kerkéosiris, le nombre des tenures non semencées et non affermées, est relativement considérable³; on ne relève cependant aucune trace de l'intervention de l'État : les fonctionnaires devaient s'occuper alors avant tout de la culture du Domaine, déjà difficile sous Philométor⁴. Il n'en est pas moins intéressant au point de vue juridique que le fisc ait une fois touché les loyers d'une fraction de tenure louée par ses soins; nous ignorons si dans ce cas il y a eu κατόχη, à proprement parler; mais tout s'est passé comme si une mise sous séquestre partielle avait été prononcée; et, à l'origine, c'était probablement pour le clérouque un devoir strict de cultiver ou d'affermir son κλῆρος; l'État assurait ainsi la colonisation de la χώρα et la rentrée des taxes clérouchiques.

1. *P. Magd.* 1 (an 26 d'Evergète I^{er}). Les éditeurs, P. JOUGUET et G. LEFEBVRE, pensent que l'intervention du fisc était officieuse.

2. Le loyer est calculé non d'après le bail consenti par le βασιλικόν, mais d'après des baux antérieurs : καθ' ὅτι καὶ ἐν τοῖς πρότερον χρόνοις ἐμισθοῦν (l. 11).

3. Cf. ci-dessus, pp. 207-8.

4. Comme le montre *P. Paris*, 63.

Mais il n'y a pas pour le clérouque d'obligation plus importante que le service militaire : ses biens sont-ils confisqués ou mis sous séquestre s'il cesse de servir ? On ne possède aucun exemple d'un refus de répondre à un appel pour une campagne ou une période d'exercices ; et d'ailleurs le cas est assez peu vraisemblable. D'autre part, il semble bien qu'au II^e siècle un clérouque qui quitte le service « cède » son *κλήρος* à un autre ; on reviendra plus bas sur la part que prennent à cet acte l'État et le clérouque ; il suffit de remarquer ici qu'à la fin du service semblent correspondre le retrait de la dotation, peut-être une confiscation ou une mise sous séquestre, et certainement une nouvelle attribution de la tenure¹. En troisième lieu, si le clérouque infirme ou âgé n'est pas privé de son *κλήρος*, on ne peut dire que dans ce cas il y ait véritablement cessation du service militaire, puisque son fils, ou l'un de ses fils, *τῆς ἐπιγονῆς*, le supplée². Enfin, il faut considérer ce qui se passe, lorsque la mort met fin au service du clérouque.

On ne peut le faire qu'en réservant la question de savoir si les clérouques ont ou n'ont pas joui du droit de tester ; elle sera traitée plus bas³ et nous supposerons ici provisoirement que légalement tous les clérouques meurent intestats. On doit alors distinguer trois périodes dans l'histoire de la législation successorale. Pendant une première période qui commence évidemment avec l'institution des clérouchies et ne se termine qu'à une date intermédiaire entre l'an 9 d'Évergète et l'an 5 de Philopator, les biens clérouchiques font retour au Domaine à la mort du clérouque⁴ : la fin du service entraîne la reprise de la dotation ; la possession clérouchique n'est pas héréditaire, bien que dès cette époque le clérouque soit au besoin suppléé et toujours remplacé dans l'armée par son fils ou l'un de ses fils, *τῆς ἐπιγονῆς*. Vient ensuite une deuxième période, pendant laquelle les biens clérouchiques sont mis sous sé-

1. Cf. ci-après, p. 237 et n. 6.

2. Ch. II, pp. 60 sqq.

3. Pp. 239 sqq.

4. *P. Hib.* I, 81 et *P. Lille* 14 et 4 ; cf. ch. II, p. 60.

questre, pour que l'État en perçoive les fruits, jusqu'à ce que les fils du clérouque, s'il en a, se fassent inscrire comme possesseurs dans le délai à eux imparti par décret¹; ces biens appartiennent au clérouque et à ses descendants²; c'est-à-dire que la possession clérouchique est devenue héréditaire, mais en ligne directe, de père en fils seulement³; et il est évident que, faute de descendants, les biens clérouchiques font retour à l'État comme par le passé; la mise sous séquestre, qui a fait revivre pendant quelque temps le droit éminent de propriété du Domaine, se transforme en confiscation, si les biens ne font pas l'objet d'une nouvelle attribution à un clérouque; la transmission héréditaire, limitée aux descendants, garde encore un caractère conditionnel : il faut au clérouque décédé un descendant mâle qui lui succède dans le service⁴. Enfin une seconde réforme a inauguré une dernière période en étendant la succession *ab intestat* à tous les consanguins du clérouque décédé. Connue par le papyrus de Berlin dont il a déjà été question⁵, elle est certainement antérieure pour l'Arsinoïte aux derniers temps de la dynastie lagide; et elle est très probablement postérieure à la fin du II^e siècle. Dans les papyrus de Tebtunis en effet, lorsqu'un κληρος est passé d'un clérouque à son héritier naturel, la formule employée est : τὸν κληρον τοῦ δεῖνος ὃν μετακληφέναι τὸν δεῖνα, et à ce dernier nom, est jointe l'indication du degré de parenté; or, on ne rencontre jamais que les mots τὸν δεῖνα τὸν υἱόν; tous les autres changements de tenancier sont indiqués de la façon suivante : τὸν κληρον τοῦ δεῖνος ὃν πρότερον τοῦ δεῖνος⁶; il faudrait un hasard extraordinaire pour que, des nombreux κληροὶ connus à Kerkéosiris du règne de Philopator à 113-2 avant J.-C., aucun n'ait été héréditairement transmis à un neveu ou à un cousin du clérouque décédé, si telle était alors la loi successorale. De plus, dans les φιλάνθρωποι invoqués à l'ap-

1. P. Lille 4, l. 32.

2. Ibid., ll. 26-27.

3. Ch. II, p. 60.

4. Cf. ci-après, pp. 232, 243 et 245.

5. Ci-dessus, pp. 224 et 225.

6. P. Tebt. I, 60 sqq. : The land-survey.

pui d'une pétition par les clérouques de l'Arsinoïte vers 118 avant J.-C., la possession des tenures n'est garantie qu'aux descendants; l'un de ces décrets donne même un *terminus post quem* pour son extension à tous les consanguins dans l'Arsinoïte : l'an 52 d'Evergète II, 118 avant J.-C.¹. Il est donc permis de conclure qu'à la fin du II^e siècle seuls les descendants sont aptes à hériter *ab intestat*; les autres consanguins ne le deviennent qu'au I^{er} siècle.

Le texte de Berlin est ainsi conçu : 'Εάν δέ τινες ἐξ αὐτῶν τελευτήσωσιν ἀδιάθετοι, ἐρχεσθαι τοὺς κλήρους τούτων εἰς τοὺς ἐγγιστὰ γένους, κάθοσι καὶ ἐπὶ τῶν Ἀρσινουιτῶν ἐστιν. Quel était l'ordre de succession des consanguins? se réglait-il uniquement d'après l'agnation? ou existait-il une relation analogue à l'ἄγχιστεία que le législateur athénien avait donnée aux ἐγγυτάτω γένους²? Ce sont des questions actuellement insolubles. Il est du moins très vraisemblable que l'État n'a admis que des mâles comme héritiers *ab intestat*, quand la succession fut étendue des ἐγγυνοὶ aux ἐγγιστα γένους en général; un neveu du clérouque décédé, apte à porter les armes, a pu hériter des biens clérouchiques à la représentation de sa mère, sœur consanguine du défunt; mais celle-ci n'était pas apte à hériter : autrement, les clérouchies seraient tombées en quenouille³. Il importerait aussi de savoir si la mise sous séquestre intervenait alors comme à la fin du III^e siècle entre la mort du clérouque et l'envoi en possession de son héritier. Les témoignages manquent sur ce point; sans doute il n'y a pas de raison de penser que les choses se soient passées pour les consanguins en ligne indirecte autrement que pour les consanguins en ligne directe, υἱοὶ et ἐγγυνοὶ; on peut se demander toutefois si cette formalité, témoignage des droits de l'État et du caractère primitivement viager de la dotation clérouchique, a subsisté jusqu'aux derniers temps de la dynastie lagide, quand la possession des tenures et des logements était devenue depuis plus d'un siècle héréditaire et quand la déshérence devait être

1. *P. Tebt.* I, 124, ll. 25 et 33; cf. p. 238.

2. BRAUCHET, *Droit privé de la Rép. athén.*, I, pp. 22-28.

3. Cf. ci-après, pp. 243 et 245.

un cas extrêmement rare¹. Quoi qu'il en soit, il reste qu'à l'origine la possession clérouchique était viagère, — au moins toutes les fois que le clérouque mourait intestat, et peut-être dans tous les cas; elle est devenue héréditaire pour les consanguins en ligne directe dans la seconde moitié du III^e siècle, plus tard, au I^{er} siècle, en ligne indirecte.

Les raisons qui ont déterminé les Lagides à édicter ces lois successorales sont diverses. Tout d'abord, il se peut que des ὀρρανοὶ aient été dotés de tenures dès le règne de Sôter à raison des services rendus par leur père². D'autre part, un τῆς ἐπιγονῆς succédait à son père dans l'armée, après l'avoir suppléé au besoin de son vivant, et il était juste qu'il fût récompensé comme lui de ses services; souvent il dut recevoir un κληρὸς qui avait déjà fait retour au Domaine³. Aussi les clérouques, et c'est là une troisième raison, ne faisant guère de différence entre leurs biens propres et ceux qu'ils détenaient conditionnellement, disposaient-ils de ces derniers par testament; ils suppléaient par des legs, illégaux, on le verra, à l'absence de législation successorale; et c'était une pratique qu'il convenait d'enrayer dans la mesure du possible⁴. Evergète, ou Philopator, fut ainsi amené à instituer la transmission des biens chérônchiques en ligne directe; en un sens, cette mesure était avantageuse aux clérouques et rapprochait la possession clérouchique de la possession ordinaire; mais, en un autre, elle servait les intérêts de l'État : les dispositions testamentaires en faveur des descendants devenaient inutiles, et les legs illégaux en faveur de la veuve durent être moins fréquents, les enfants pouvant prendre leur mère à leur charge. Enfin la transmission héréditaire ne présentait plus à cette époque aucun danger pour le recrutement; l'institution de l'ἐπιγονή, destinée à combler pour ainsi dire automatiquement les vides faits par les infirmités ou

1. Ajoutons d'ailleurs que les legs, en principe illégaux, étaient probablement tolérés dans certains cas; cf. ci-après, pp. 248 sqq.

2. Ch. II, p. 36.

3. *Ibid.*, p. 60.

4. Cf. ci-après, pp. 240 sqq.

la mort parmi les clérouques en assurant à l'armée pour recrues des fils de colons militaires, commençait à atteindre son plein effet¹; le métier des armes était devenu héréditaire de père en fils dans les familles de soldats; l'intérêt de l'État et le principe des clérouchies restaient saufs : le service individuel avait été la condition de la possession viagère, le service héréditaire fut celle de la possession héréditaire. Et rien ne fut changé vraisemblablement à cet égard, lorsque les biens devinrent transmissibles en ligne indirecte ; les obligations militaires incombèrent à l'héritier du clérouque, qu'il fût ou non son descendant.

Soumission au droit commun, paiement des impôts, d'une part, — obéissance aux lois clérouchiques, culture de la tenure, service militaire, d'autre part : tels sont les devoirs du clérouque; les premiers sont communs à tous les sujets des Lagides; les autres sont particuliers au colon et au soldat; quand il cesse de les remplir, il voit, selon les cas et les époques, ses biens confisqués ou leurs fruits mis sous séquestre. On est donc fondé à dire que le clérouque n'est substitué à l'État dans l'usage des biens détachés du Domaine et la jouissance de leurs fruits que s'il se conforme au droit commun et au droit clérouchique; mais ses obligations clérouchiques sont évidemment la condition originale et essentielle de la possession du κλήρος et du σταθμός; parmi elles, celle de servir lors de tous les rappels à l'activité occupe une place éminente : c'est le principe de la colonisation militaire et le caractère distinctif de la possession clérouchique, viagère ou héréditaire, entre les divers modes de possession qu'a connus l'Égypte ptolémaïque.

Libre disposition des biens.

Et maintenant, dans quelle mesure le clérouque dispose-t-il des biens clérouchiques? On le verra en étudiant successivement le louage, la cession et l'hypothèque, enfin le legs de biens clérouchiques.

1. Ch. II, p. 63.

Le clérouque possède sans restriction le droit de louer sa tenure dès le milieu du III^e siècle; sans doute, le plus ancien bail de κληρος qui ait été conservé ne remonte probablement qu'à Philopator¹; mais on connaît des fermiers de tenures dès l'an 4 d'Évergète (244-3)². Antérieurement à ce règne, les clérouques ne jouissaient peut-être pas de cette liberté³; il est possible que les clérouques athéniens ne l'aient possédée qu'à titre exceptionnel⁴ et qu'à l'origine les Lagides aient simplement copié le droit attique; d'autre part, un décret de Philadelphie (an 10)⁵ défend de « tirer argent » du σταθμὸς, formule dans laquelle peut rentrer le louage. Ces raisons tirées de l'analogie ne semblent pas cependant très probantes. Les clérouques athéniens étaient des citoyens pauvres, qui devaient être astreints à la résidence; la même nécessité n'existait pas pour les clérouques ptolémaïques; sans doute, les rois souhaitaient attacher à l'Égypte ceux qui étaient étrangers, mais c'était déjà un lien suffisant que d'en faire des possesseurs fonciers. D'autre part, la loi édictée peut-être par Philadelphie pour les σταθμοὶ était semblait-il, inutile ou même fâcheuse pour les κληροί. Si un soldat louait son σταθμὸς, l'État risquait d'être obligé de pourvoir de nouveau à son logement pendant la paix et à celui de sa famille en tout temps; la tendance au cumul des σταθμοί, déjà constatée chez les clérouques⁶, était évidemment nuisible aux intérêts du fisc. Au contraire, il pouvait être nécessaire à la bonne culture du κληρος et à la rentrée des impôts, et par conséquent conforme à ces intérêts, que le clérouque eût la faculté de louer sa terre quand il était en campagne ou s'absentait; l'État tenait la main, au moins au III^e siècle, à ce qu'un fermier remplaçât le

1. *P. Petr.* III, 74 (a), qui date du règne de Philopator, si le ⁶ bailleur Philoky-dès, f. de Kert[.]mos, Amphipolitain, est identique au tactomisthe Philoky[dès?], Amphipolitain, de *P. Petr.* II, 47, l. 27 (an 13 de Philopator). *P. Petr.* II, 38 (a) est de l'an 7 d'Évergète ou de Philopator.

2. *P. Petr.* III, 104, 105, 106.

3. C'est l'opinion de P. M. MEYER, p. 42.

4. FOUCART, p. 347; BUSOLT, II, 2, p. 445.

5. *P. Petrie* III, 20, verso, col. II.

6. Cf. ci-dessus, p. 228.

clérouque empêché¹. Aussi paraît-il probable que, dès l'origine et pour toujours, il a été interdit de louer les logements et permis d'affermir les tenures.

Sur les conditions du bail à ferme des κληροί, on devrait se dire assez mal renseigné, s'il y avait quelque raison *a priori* de les supposer différentes de celles des autres baux². En réalité, tout tend à confirmer que les choses se passaient pour un κληρος comme pour toute autre terre. On a pu croire que le bail était annuel³; mais on possède aujourd'hui des exemples de baux de 3 et 5 ans⁴; le clérouque prête dans certains cas à son fermier des semences remboursables sur sa récolte⁵, comme le βετιλικὸν le fait pour les cultivateurs du Domaine; le loyer est payé au taux d'un certain nombre d'artabes à l'aroure, le fermier étant garanti, au moins dans certains baux, contre le risque de sécheresse ou d'inondation excessive⁶; par suite, la surfaceensemencée devait être mesurée devant arbitres⁷. Les seules particularités à noter, en relation avec la condition du κληρος, sont l'intervention de l'État dans la location d'une tenure, déjà commentée⁸, et la validité des baux des tenures confisquées : lorsqu'un κληρος fait retour au Domaine, le bail conclu entre le clérouque et son fermier reste en vigueur, et c'est au fisc que le fermier verse désormais le loyer, du moins quand les confiscations ont été postérieures aux semailles; les droits de l'État et les intérêts du fermier à la fois se trouvaient ainsi sauvegar-

1. Cf. ci-dessus, p. 229.

2. Sur le bail à ferme en général, cf. WASZYŃSKI, *Die Bodenpacht* : I, die Privatpacht; notamment, pp. 79-82, sur les κληροί κατοικητοί. — Baux de terres clérouchiques (κληροί κατοικητοί) parvenus jusqu'à nous : *P. Tebt.* I, 105, 106; *P. Oxy.* 277; *P. Petr.* III, 74 (a) (règne de Philopator? Cf. ci-dessus, p. 233, n. 4).

3. P. M. MEYER, p. 42; au contraire, SCHUBART, p. 6, n. 1.

4. *P. Tebt.* I, 105 : 5 ans; *ibid.*, 106 : 3 ans; — *P. Magd.* 3 : 2 ans; — *P. Oxy.* 277 : 4 an.

5. *P. Magd.* 12; mais la convention est verbale. Cas inverse, e. g. *P. Tebt.* I, 105, l. 18.

6. Sur la question des risques en général, cf. WASZYŃSKI, pp. 127 sqq.; garanties pour le bailleur : *P. Tebt.* I, 105, l. 18, et 106, ll. 17-18; pour le fermier, contre la sécheresse et l'inondation excessives, *P. Magd.* 3, ll. 4-5.

7. *P. Magd.* 3, notamment l. 6.

8. Cf. ci-dessus, p. 229.

dés¹. Ces deux points mis à part, le louage du κληρος n'est point différent de celui des propriétés privées.

Le clérouque a eu, au II^e siècle du moins, et sous le contrôle du Trésor, la faculté de « céder » sa tenure. Au III^e siècle on ne connaît aucun exemple de cession ni de vente d'un κληρος; et un édit de Philadelphie interdit la vente du σταθμός². Au II^e siècle, on rencontre des παραχωρήσεις de tenures³. Ce terme technique n'implique, ni n'exclut l'idée d'une vente⁴; à l'époque romaine, il est encore employé pour les terres des catœques dans des actes qui sont de véritables actes de vente; mais à cette époque les catœques ont la toute propriété de leurs κληροί : on n'en peut rien conclure pour l'époque ptolémaïque⁵. Voyons dans quelles conditions s'opère la παραχώρησις des tenures. L'un des clérouques qui cèdent leur κληρος, en 117-6 avant J.-C., Patrôn, fils de Théôn, l'aliène parce qu'il quitte le service; ancien éphode, devenu cavalier catœque l'an 36 d'Évergète II, il est dit τῶν ἐκ τοῦ ἱπ(πικοῦ) λογι(σμοῦ) au moment de la cession en l'an 54 du même règne⁶; il n'est d'ailleurs pas le seul à agir ainsi : la difficulté de supporter les charges fiscales paraît être la cause habituelle des cessions⁷. Elles se pratiquent en fait tantôt avec la permission, tantôt sans l'aveu du dioécète ou des grammates⁸; mais en droit

1. *P. Petr.* III, 104, 105 et 106.

2. *P. Petr.* III, 20, verso, col. II.

3. *P. Tebt.* I, 30; 31; 63, l. 122; 64 (a), II, 55, 60, 69; 65, 17, note; 124, l. 30; 239.

4. Peut-être cependant l'exclut-il, si, dans *P. Tebt.* I, 124, II, 30 sqq., il s'oppose à ἀλλάσσειν πρὸς τοὺς συνστρα(τευομένους) pris dans le sens de « trafiquer avec quelqu'un ». Les éditeurs pensent que par ἀλλάσσειν il faut entendre ἀπαλλάσσειν; mais πρὸς τοὺς συνστρα(τευομένους) peut être le complément d'ἡλλαγμαῖνοι εἶσιν et de με(μερίκασσι) à la fois.

5. Cf. ch. IX, II, p. 276.

6. *P. Tebt.* I, 30; 63, l. 122 sqq. : τῶν ἐκ τοῦ ἱπ(πικοῦ) λογι(σμοῦ). Ἐκ peut signifier que ces clérouques font partie ou qu'ils cessent de faire partie des cavaliers catœques; mais la seconde interprétation est la plus probable : n'étant plus catœques, ils ne sont vraisemblablement plus cavaliers. La cession introduit dans la catœcie des soldats dont le nom y était inconnu auparavant.

7. Cf. ci-dessus, p. 223.

8. Les χρηματισμοὶ de ces fonctionnaires (e. g. *P. Tebt.* I, 30, cf. 63, II, 122 sqq.) ne sont que des notifications adressées aux scribes; mais elles supposent l'approbation de la mutation. Les comogrammates enregistraient aussi dans leurs rap-

aucune ne devait évidemment s'opérer sans que l'administration supérieure en fût prévenue et l'eût approuvée. Cette intervention du gouvernement se comprend parfaitement; au point de vue militaire, c'est un nouveau soldat qui est ainsi enrôlé; et au point de vue agraire et fiscal, la cession équivaut à une nouvelle attribution de la tenure par l'État. Avec des garanties, les Lagides pouvaient permettre l'aliénation des tenures; et ils n'avaient pas intérêt à conserver des clérouques fatigués ou insolvable. On ne connaît pas d'exemple de παραχώρησις de σταθμός. Mais en pareil cas, les logements devaient partager le sort des tenures; on ne comprendrait guère que l'État eût laissé un σταθμός à un ancien clérouque quand il en fallait donner un au nouvel attributaire du κλήρος.

Mais la pratique des cessions n'implique pas que le clérouque ait possédé, au sens strict du mot, le droit d'aliéner ses biens. En dépit de son approbation par le diocète, la cession reste un acte en principe illégal. Le fait est établi par un décret rendu en faveur des clérouques de l'Arsinoïte, qui a pour objet de ratifier des παραχώρησεις¹; le texte même du décret, conforme à l'esprit habituel des φιλόανθρωπα, montre que le gouvernement royal reconnaît une situation de fait, l'amnistie, bien qu'elle soit irrégulière, et la ratifie ainsi dans une certaine mesure; des clérouques ayant cédé leurs κλήροι, faute de pouvoir payer leurs impôts, l'intérêt du fisc est encore de tolérer ces cessions: ce décret ne fonde pas un droit; il crée seulement un précédent. On en ignore la date; il était en tout cas le seul à citer en la matière vers 118 avant J.-C.; à cette époque, les παραχώρησεις n'étaient donc encore que tolérées et peut-être n'ont-elles jamais été légales dans l'Égypte ptolémaïque.

A la question de la cession des biens clérouchiques, est liée celle de l'hypothèque. Des κλήροι, sur lesquels on n'est pas autrement renseigné, sont dits διηγγυημένοι dès l'an 255 avant

ports des cessions dont la notification officielle ne leur avait pas été faite: *P. Tebt* I, 64 (a), ll. 55 sqq.

1. *P. Tebt*. I, 124, ll. 30-7: le sens général est clair, bien que le texte soit très mutilé.

J.-C.¹, et un acte du II^e siècle, où une tenure est ainsi hypothéquée par un clérouque qui se porte caution d'un grammate, est parvenu jusqu'à nous². On ne sait si les clérouques athéniens possédaient ce droit³, et il est vraisemblable que les clérouques ptolémaïques n'en jouissaient pas à l'origine; il n'en existe pas de preuve formelle, mais en l'an 10 de son règne (276-5 avant J.-C.) Philadelphie interdit d'hypothéquer les *σταθμοί*⁴, et la raison de cette interdiction est également valable pour les *κλήροι*: l'hypothèque peut entraîner l'aliénation. Si par la suite la faculté d'hypothéquer a été laissée au clérouque, il est inadmissible que l'État n'ait pas conservé comme pour les cessions un droit de surveillance sur ces garanties hypothécaires, qui pouvaient amener la substitution d'un clérouque à un autre; la procédure a dû être analogue alors à celle qu'on suivait pour la *παρὰχώρησις* et un *χρηματισμὸς* du diocète ou des grammates était vraisemblablement nécessaire.

Voyons enfin si le clérouque a joui de la liberté de tester⁵. On admet généralement que sa volonté ne pouvait rien changer aux lois que nous connaissons et qui ont réglé le retour au Domaine et la transmission héréditaire des biens clérouchiques⁶. Cette opinion doit être aujourd'hui abandonnée; elle prête à deux objections: l'une, tirée du legs de certains *σταθμοί* dans des testaments du règne d'Évergète I^{er}, ne semble pas irréfutable; l'autre s'appuie sur le texte inédit de Berlin qui a déjà été cité⁷: il établit qu'à une date donnée, à déterminer plus précisément, la faculté, sinon le droit strict de tester a été laissée aux clérouques.

On voit en effet des clérouques léguer leur logement à leur

1. *P. Hib.* I, 48, l. 3.

2. *Actenst.*, 11.

3. FOUCART, p. 346.

4. *P. Petr.* III, 20, *verso*, col. n.

5. Sur ce droit, cf. P. M. MEYER, p. 43, qui l'admet à dater d'Evergète; SCHUDART, p. 24, qui le nie, en conséquence de sa théorie sur les *τῆς ἐπιγονῆς*, cf. ci-dessus, ch. II, pp. 57-61. REVILLIOUT, *Mélanges*, p. 370, pense que c'était non un droit, mais une coutume.

6. Cf. ci-dessus, pp. 230 sqq.

7. *Ibid.*, p. 232.

femme ou à leur fils dans des testaments des années 10 et suivantes d'Evergète¹. C'est un fait assez difficile à comprendre, étant donné ce qui se passe pour les κληροί, et en lui-même : on ne possède pas d'exemple du legs d'un κληρος, et comment un clérouque pourrait-il léguer le logement dont il dit lui-même : ὃν ἔλαβον ἐκ τοῦ βασιλικοῦ²? Il semble cependant que toute explication n'est pas impossible. Analysons les faits. Tandis que sous Philadelphie la condition de la tenure et du logement sont identiques³, en l'an 9 d'Evergète le κληρος continue d'être confisqué à la mort du tenancier, mais dès l'an 10 des σταθμοί font l'objet de dispositions testamentaires; la condition du σταθμός se modifie donc à l'encontre des intentions de Philadelphie et l'on peut penser que c'est là une transformation de fait, non de droit; autrement dit, ces legs ont dû être illégaux. Cette vue se trouve confirmée par d'autres faits qu'on relève déjà sous Philadelphie. Dès ce règne, les clérouques ont une tendance évidente à ne faire aucune différence entre leurs biens propres et ceux qu'ils détiennent à titre clérouchique : certains ont pu prétendre en toute bonne foi disposer librement des uns et des autres; les plus avertis d'entre eux ont cherché à accroître leurs droits aux dépens du βασιλικόν; on en a la preuve dans la législation de Philadelphie relative aux σταθμοί⁴ : elle suppose que les clérouques ne comprenaient pas ou ne voulaient pas comprendre le caractère conditionnel et viager de la possession clérouchique; et, puisqu'ils cumulaient, vendaient, hypothéquaient, conservaient indûment leurs logements, ils en disposaient certainement aussi par testament. Il n'est donc aucunement prouvé que les legs de σταθμοί des années 10 et suivantes d'Evergète I^{er} soient légaux; et il se peut qu'il n'y ait pas de différence entre la condition juridique des κληροί et celle des σταθμοί. Ajoutons d'ailleurs qu'il n'en existe probablement pas davantage en fait

1. *P. Petr.* III, 6 (a), l. 32; 42, l. 9 (la restitution n'est pas absolument sûre); 14, l. 24; — I, 17, (2), cf. III, 43, l. 10. Voir aussi, *P. Magd.* 2.

2. *Ibid.*, III, 6 (a), l. 32.

3. Cf. ci-dessus, p. 224.

4. *P. Petr.* III, 20.

La tendance naturelle, par laquelle les clérouques se tenaient pour tout-proprétaires des logements, les conduisait aussi à disposer des tenures par testament; et il a dû y avoir des legs illégaux de κληροί comme de σταθμοί : sur un fragment de testament du III^e siècle se lisent les mots τὸν κληρον[...] à l'endroit où commence ordinairement l'énumération des legs¹; et plusieurs clérouques déclarent dans d'autres actes léguer τὰ ὑπάρχοντά μοι πάντα, expression par laquelle ils peuvent parfaitement entendre les biens clérouchiques comme les autres². En réalité, la condition des σταθμοί ne paraît donc différer ni en fait, ni en droit, de celle des κληροί au début du règne d'Evergète; des legs, dont ils font alors l'objet, on ne peut conclure que la loi permettait aux clérouques d'en disposer.

Considérons le texte inédit de Berlin. « Si certains d'entre les clérouques meurent intestats, dit-il, leurs tenures passent aux plus proches consanguins comme pour les clérouques de l'Arsinoïte. » Ce décret implique tout au moins que le legs des biens clérouchiques était toléré par l'État à dater de ce φιλόανθρωπον dans l'Héracléopolite et probablement à une date antérieure dans l'Arsinoïte. Il laisse à rechercher si la liberté de tester a pu être un droit dévolu aux clérouques soit à l'origine des clérouchies, soit dans le cours de leur histoire.

Il est impossible d'établir que les clérouques ont possédé avant ou vers la fin du III^e siècle le droit de disposer par testament de leurs tenures; les legs connus peuvent, on vient de le voir, être illégaux; et l'on a de fortes objections à faire valoir contre l'hypothèse qui attribue aux clérouques la *libera testamentifactio*. Tout d'abord et en fait, les textes semblent témoigner contre elle. Trois documents, deux ordres de confiscation de tenures remontant au règne d'Evergète I^{er}³, un ordre de mise sous séquestre datant de l'an 5 de Philopator⁴, nous montrent ce que deviennent les biens des clérouques qui n'ont

1. *P. Petr.* I, 48, (1), cf. III, 48, *right column*, l. 8.

2. BOUCHÉ-LECLERCQ, IV, p. 414.

3. *P. Hib.* I, 84; *P. Lille* 14.

4. *P. Lille* 4.

pas testé ou dont les dispositions testamentaires n'avaient pas de valeur légale¹. Or, dans aucun des trois, on ne peut relever le moindre indice que l'existence réelle ou possible d'un testament valable ait été envisagée par les fonctionnaires ptolémaïques; bien plus, les deux premiers ne laissent même pas supposer qu'il y ait à proprement parler une succession du clérouque : « Les clérouques... dont les noms suivent sont morts : confisque donc leurs biens »; et le dernier ne prévoit qu'une alternative : le clérouque a des fils ou il n'en a pas, — des héritiers légitimes ou pas d'héritiers légitimes; de légataires, pas un mot. Sans doute, ce ne sont pas là des textes législatifs et leur silence n'est pas absolument probant; il constitue cependant une forte présomption contre l'existence de la *libera testamenti-factio* dans la seconde moitié du III^e siècle.

D'autre part et *a priori*, on ne peut guère se représenter le droit de tester comme une disposition originelle, la transmission héréditaire des biens comme un enrichissement tardif du droit clérouchique; ce serait une évolution inverse de celle qu'on constate ordinairement, et rien ne permet de la supposer. Sans doute les biens clérouchiques ne sont pas des biens patrimoniaux; mais ils sont détachés conditionnellement du Domaine; la règle supérieure qui les régit, c'est, au lieu des intérêts collectifs de la famille, l'intérêt de l'État; les lois qui servent cet intérêt ne sont pas nées de la coutume, mais elles ont été élaborées par une administration habile entre toutes à réserver sinon à accroître les droits de la Couronne. Aussi est-il très improbable que les clérouques aient possédé dès l'origine cette faculté de tester qui représente le maximum des libertés individuelles en matière de possession; ce serait bien plutôt la dernière concession qui leur ait été accordée, au terme d'une évolution qui aurait rapproché progressivement la possession clérouchique de la possession non conditionnelle ou de la propriété.

L'intérêt de l'État dans l'administration des clérouchies a pu sans doute être conçu de façon différente ou servi par les fonc-

1. Cf. ci-dessus, pp. 230 sqq.

tionnaires avec un zèle variable selon les époques; mais le principe des institutions clérouchiques a certainement été observé à l'origine dans toute sa rigueur. Ce principe, c'est que le service militaire réel est la condition nécessaire de la dotation du clérouque; par suite une femme ne peut devenir possesseur de biens clérouchiques; or tel eût été sans aucun doute le résultat le plus fréquent de la liberté de tester : cette conséquence est dans la logique des sentiments et des mœurs, et d'autant moins douteuse que des *στρατοὶ*, nous le savons¹, ont fait l'objet de legs en faveur des veuves de clérouques; par l'exercice du droit de tester, la disponibilité de terres à attribuer à des clérouques nouveaux aurait progressivement diminué, et avec elle les clérouchies, partiellement absorbées dans la *γῆ ιδιόκτητος*; e'eût été l'abandon des règles fondamentales du recrutement. Tout ce qui était compatible avec ces règles, c'était que le fils, *τῆς ἐπιγονῆς*, successeur de son père dans l'armée, devint aussi son héritier dans la possession des biens clérouchiques : le service restait ainsi la condition de la dotation, qui le récompensait. Aussi ne peut-on admettre que l'État ait tenu pour légal le legs des biens clérouchiques, alors que la transmission héréditaire n'existait même pas; si la liberté de tester a été concédée aux clérouques, ce ne fut qu'à une date postérieure à la seconde moitié du III^e siècle.

Il semble même que ce *terminus post quem* doit être reporté plus bas que les dernières années du II^e siècle. On ne doit pas en effet isoler le testament des autres actes par lesquels le clérouque a disposé de ses biens en les transmettant à un tiers, c'est-à-dire des *παρὰχωρήσεις*²; les différents modes de disposer des biens ne peuvent rester sans influence l'un sur l'autre. Or, à en juger d'après les *παρὰχωρήσεις* et leur caractère réel, il est inadmissible que les clérouques aient possédé à la fin du II^e siècle le droit de tester.

Et tout d'abord, à supposer que les clérouques aient pu disposer de leurs biens clérouchiques, leur liberté a été limitée.

1. Cf. ci-dessus, pp. 239-40.

2. Cf. ci-dessus, pp. 237 sqq.

On a vu ce qu'était la pratique des *παρχωρήσεις*. Elles s'opéraient de deux façons, selon que les clérouques prenaient ou négligeaient le soin d'obtenir un *χρηματισμὸς* destiné à les couvrir; souvent, elles n'étaient amnistiées qu'après coup; mais, plus ou moins tôt, le contrôle de l'État s'exerçait en tout cas. Comment la liberté illimitée de tester aurait-elle été laissée aux clérouques à l'époque où les cessions ne se pratiquaient que sous ce contrôle? comment supposer que les tenures aient pu être léguées à quiconque, et souvent à la femme du clérouque, puisque ses enfants héritaient *ab intestat*, quand le contrôle des *παρχωρήσεις* avait évidemment pour but d'assurer à l'État des colons solvables qui fussent des soldats valides? On ne pourrait concéder que les clérouques ont possédé le droit de tester à la fin du II^e siècle, sans supposer qu'un acte analogue aux *χρηματισμοὶ* du diocèse ou des grammates était nécessaire pour rendre les legs exécutoires, et qu'il avait pour but d'empêcher les tenures de passer aux mains des femmes : le clérouque n'aurait donc pu choisir son légataire que parmi d'autres parents que ses descendants ou en dehors de sa famille. On pourrait dire, il est vrai, que le testament servait au clérouque, père de plusieurs enfants, pour désigner celui d'entre eux qui devait lui succéder à la fois dans l'armée et dans la possession de la tenure indivisible; mais il est plus probable que le choix du nouveau clérouque parmi les fils du défunt était fait par l'État, seul juge de ses intérêts militaires et fiscaux¹; dans ce cas encore, d'ailleurs, la liberté de tester aurait été doublement limitée, puisque le contrôle de l'État n'aurait pas manqué d'intervenir comme dans les *παρχωρήσεις*, et qu'elle se serait réduite à un choix parmi les héritiers *ab intestat*; elle ne se serait exercée que dans les limites tracées par la législation relative à la transmission héréditaire. Le droit de tester, s'il a existé à la fin du II^e siècle, a donc été restreint : à tout le moins, les femmes n'ont pu être instituées pour légataires et l'État a conservé la faculté d'accepter ou de refuser comme clérouque le légataire choisi.

1. Ch. II, p. 63.

Les arguments ici présentés impliquent que l'État ptolémaïque est resté fidèle jusqu'à la fin du II^e siècle au principe des institutions clérouchiques. Quels qu'aient été en effet les troubles intérieurs de l'Égypte depuis Philopator, la monarchie lagide n'était pas tombée cependant dans un tel état de décadence que les femmes occupassent la situation paradoxale de clérouques au mépris des lois fondamentales du recrutement. Nous ignorons sans doute si le service militaire était alors effectivement exigé des clérouques avec autant de rigueur qu'au III^e siècle; mais les quelques textes relatifs à l'organisation interne de l'armée au II^e et même au I^{er} siècle témoignent de l'existence d'une armée disponible de clérouques dont les corps étaient à peu près identiques à ceux du III^e siècle¹. Il y a eu sans doute aussi quelque relâchement dans l'administration des clérouchies : ce qui se passe pour les *παρὰχωρήσεις*, et les *φιλόνηρωπα* royaux en sont la preuve; mais elles subsistent, sous le contrôle d'un corps de fonctionnaires qui concilient le mieux possible les intérêts militaires et fiscaux de l'État avec le déclin de l'agriculture, puisque la cause la plus ordinaire des *παρὰχωρήσεις* et la raison très probable de leur approbation, c'est la difficulté qu'éprouvent les clérouques à acquitter leurs impôts². D'une manière générale, on n'est pas fondé à dire qu'au II^e siècle les clérouchies ont été administrées à l'encontre des intérêts de la Couronne et de l'armée; et il est un fait particulier, sur lequel il faut insister. Sur le terroir de Kerkéosiris, il n'y a pas de 419-8 à 413-2 avant J.-C. une seule femme parmi les possesseurs de terre clérouchique³; et qu'on n'objecte pas que des *κληροὶ* légués à des femmes ont passé de la *γῆ κληρουχική* à la *γῆ ἰδιόκτητος* : il n'existe précisément pas de *γῆ ἰδιόκτητος* à Kerkéosiris⁴. Aussi peut-on conclure que, si la liberté de tester était laissée aux clérouques à la fin du II^e siècle, elle était limitée par les lois générales des clérouchies et ne pouvait avoir pour effet de

1. Ch. III, p. 90.

2. Cf. ci-dessus, p. 223.

3. *P. Tebt.* I, 60 sqq. : *The land survey.*

4. *P. Tebt.* I, app. I, pp. 542-3.

faire passer les biens clérouchiques aux mains des femmes

Si cependant on se souvient du caractère réel des cessions, on n'admettra même pas que cette faculté restreinte ait été un droit. Les *παρχωρήσεις* n'étaient pas légales : elles ont été tolérées et amnistiées après coup dans l'Arsinoïte par un *φιλόανθρωπον* de date inconnue, qui était toutefois le seul texte à invoquer en la matière vers 118 avant J.-C. Par analogie, on doit penser que les legs de biens clérouchiques n'étaient pas légaux davantage. Tout ce qu'on peut concéder, sans qu'on en connaisse cependant un seul exemple, c'est que des fonctionnaires ont pu laisser exécuter et que le roi a pu ratifier dans la suite par un *φιλόανθρωπον*¹ certaines dispositions testamentaires en principe illégales. Mais, après cette mesure de faveur, les clérouques ne possédaient pas le droit de tester au sens strict du mot, non plus que celui d'aliéner après le *φιλόανθρωπον* relatif aux *παρχωρήσεις*.

Il faut insister sur les caractères de ces *φιλόανθρώπων* concernant les clérouques. A les considérer, on voit nettement comment s'est élaboré et surtout comment s'est transformé le droit clérouchique. Peut-être a-t-il consisté à l'origine en des lois fondamentales, *νόμοι*, édictées et codifiées par les fondateurs des clérouchies ; le fait n'est cependant pas probable : la législation de Philadelphie relative aux *σταθμοί* est constituée par une série de décrets, promulgués de l'an 10 à l'an 24 du règne et évidemment au fur et à mesure que les actes des clérouques contraires à la conception gouvernementale des clérouchies rendaient nécessaire une définition de plus en plus précise de la possession conditionnelle². Par la suite, le droit clérouchique a évidemment eu sa source principale et sans doute unique dans les décrets royaux, dans les *προστάγματα* ; et ces décrets ont été des *φιλόανθρώπων*, c'est-à-dire qu'ils sont analogues à ceux qui accordent des amnisties, des remises de peine ou d'amendes, et qui suspendent l'action publique ou en arrêtent les suites : les clérouques qui en bénéficient ont enfreint de

1. Cf. ci-après, p. 247.

2. *P. Petr.* III, 20 ; et ci-dessus, p. 240.

quelque façon le droit commun ou le droit clérouchique. Aussi ne représentent-ils jamais une initiative législative du pouvoir royal; ils enregistrent des situations de fait, créées par les actes arbitraires ou contraires aux lois des tenanciers; le décret relatif aux παραχωρήσεις peut se résumer ainsi : « Puisque certains clérouques ont cédé leurs tenures à d'autres, qu'elles restent à ceux-ci et à leurs descendants »¹. Encore faut-il que l'indulgence royale leur soit ou paraisse leur être acquise par des services qui compensent leurs fautes : les clérouques qui pétitionnent vers 118 avant J.-C. en appuyant leur requête sur des φιλόνηρωπαι antérieurs, rappellent leur πρὸς τὰ πράγματα εὐνοίαν²; et le roi reconnaît lui-même la νῶν εἰς τὰ πράγματα εὐνοίαν des cavaliers catœques de l'Héracléopolite³. Enfin ces φιλόνηρωπαι ne sont probablement accordés que pour un nome; ceux que citent les pétitionnaires de 118 avant J.-C., paraissent bien avoir été particuliers aux clérouques de l'Arsinoïte⁴; et les décrets conservés dans le texte inédit de Berlin appliquent aux cavaliers catœques de l'Héracléopolite des dispositions dont bénéficiaient déjà ceux de ce même nome. Un φιλόνηρωπόν n'a jamais accordé à ceux qui en bénéficient un droit contradictoire avec la législation antérieure; il constitue seulement un précédent qui peut être invoqué par la suite en cas de faute ou de délit semblable; en cela seulement, il est l'amorce d'une transformation législative et l'origine de droits nouveaux. Tels sont les caractères de la législation clérouchique; variant selon les époques, les nomes et les clérouques, s'inspirant évidemment des circonstances, enregistrant pour les absoudre les manquements des clérouques aux lois antérieures, elle est essentiellement opportuniste.

On en doit conclure que le droit de tester n'a été accordé aux clérouques ni au III^e siècle, ni à la fin du II^e siècle, ni même au

1. *P. Tebt.* I, 124, ll. 30-37.

2. *Ibid.*, l. 3, cf. l. 16.

3. *Papyrus inédit de Berlin* : τοὺς κατοίκους ἱππεῖς τετετηρηκότας νῶν εἰς τὰ πράγματα εὐνοίαν.

4. *P. Tebt.* I, 124, l. 2, cf. l. 7.

1^{er} par le φιλόνηρων ici commenté. L'un des décrets conservés dans le même texte légitime une situation de fait dans des termes identiques à ceux des décrets antérieurs : μένειν δ' αὐτοῖς οὐς κατέσ[χον κλήρους καὶ τοῖς] ἐπιγόνους σὺν τοῖς σταθμοῖς¹, de même, s'il admet tous les ἔγγιστα γένους à la succession du clérouque décédé intestat, c'est très vraisemblablement parce que l'État a laissé exécuter, puis amnistié des legs illégaux de tenures dans l'Héracléopolite : il est juste dès lors d'accorder une faveur de même ordre aux parents de clérouques intestats et par suite plus fidèles en fait, sinon d'intention, à la législation clérouchique. Il serait osé de dire que ce décret a donné aux clérouques ou implique qu'ils ont déjà reçu le droit de tester; tout ce qu'on en doit conclure, c'est qu'à un moment donné, d'autant plus tardif que cette concession était la plus importante que pût consentir l'État en fait de possession clérouchique, et très probablement au cours du 1^{er} siècle seulement, des dispositions testamentaires illégales, prises par des clérouques, ont été confirmées par des φιλόνηρωπα; le précédent ainsi créé a-t-il jamais été suivi de la reconnaissance formelle de la *libera testamentifactio* par une loi ou dans une codification? on l'ignore; mais le fait est en somme assez peu probable, étant donné le caractère général de la législation clérouchique.

Le legs des biens clérouchiques n'a donc été que toléré, au 1^{er} siècle, dans l'Héracléopolite; dans l'Arsinoïte, terrain par excellence de la colonisation militaire, qui paraît précéder les autres nomes dans l'évolution du droit clérouchique, il était sans doute déjà habituel à la même époque. Mais ne doit-on pas

1. Je ne crois pas la restitution κατέσ[χον] satisfaisante; le sujet de ce verbe ne peut être que le législateur parlant à la première personne, à raison du sens technique de κατέχειν dans la langue clérouchique (cf. ci-dessus, p. 226, n. 1) et la première personne du pluriel est plus probable que celle du singulier; cf. ci-dessus, p. 247, n. 3 : ν ᾧ ν εἰς τὰ πράγματα εὐνοίαν; il faut donc lire : κατέσ[χομεν], ou : κατέσ[χόμεν], si ces restitutions ne dépassent pas la longueur de la lacune. Il s'agit de tenures mises sous séquestre, dont on confirme cependant la possession à leurs détenteurs; cf. *P. Tebt.* I, 124, ll. 25 sqq., une mesure analogue. — Je préférerais aussi la lecture : καὶ τοῖς] ἐγγόνους, qui a pour elle les analogies *P. Tebt.* I, 124, l. 25 et l. 33, *P. Lille*, 4, ll. 26-7; sur le sens spécial d'ἐπίγονοι, cf. ch. II, pp. 52-5.

chercher plus haut encore l'origine de cette coutume? Et n'a-t-elle pas connu des restrictions au 1^{er} siècle même?

La discussion précédente nous permet de résoudre ces questions. Si l'on entend que la faculté de tester n'admettait aucune restriction, elle n'était certainement pas entrée dans les mœurs, elle ne faisait pas partie de la coutume dans l'Arsinoïte à la fin du II^e siècle¹. Si on la suppose limitée dans le choix des légataires, elle a pu être laissée aux clérrouques, à la même époque et dans le même nome, sans que nos sources en aient conservé la preuve : pour réaliser le vœu du testateur, il n'était pas besoin d'un *χρηματισμὸς*, comme le suggérait au premier abord la pratique des cessions; il suffisait que l'État attribuât la tenure, avec les formalités habituelles, au légataire choisi; le testament recevait son effet². Mais il est facile de discerner qu'en fait la faculté de tester s'est alors rarement exercée. A la fin du II^e siècle, le legs des tenures à une femme n'était certainement pas toléré³; le légataire ne pouvait être choisi que parmi des mâles. D'autre part, si le clérrouque avait institué pour légataire un membre de sa famille autre qu'un descendant ou une personne étrangère à sa famille, l'État n'aurait pu laisser exécuter le legs et le ratifier qu'en contradiction formelle avec les *προστάγματα* qui avaient rendu la possession clérrouchique héréditaire en ligne directe; il y aurait eu là une source de procès entre les particuliers et de difficultés pour les fonctionnaires des clérrouchies qui devaient certainement être évités. On peut donc conclure que le legs des biens clérrouchiques n'était toléré que s'il n'était contraire ni aux lois militaires, ni aux lois successorales; et il n'y avait qu'un cas où il ne le fût pas : quand un clérrouque mourait sans descendants, mais en laissant des consanguins de sexe masculin; et ce cas n'était évidemment pas très fréquent. Telle pouvait donc être la coutume en fait de legs de biens clérrouchiques à la fin du II^e siècle. Elle a pris évidemment naissance entre l'institution de la transmission héréditaire en

1. Cf. ci-dessus, pp. 244-5.

2. *Ibid.*, p. 231.

3. *Ibid.*, p. 244-5.

ligne directe et cette époque; mais il ne faut pas oublier que cette institution même est la légalisation partielle d'habitudes antérieures en matière testamentaire¹, qu'elle a pu n'avoir d'autre fondement qu'un *φιλόνηρωπον* ou une série de *φιλόνηρωπα* et être précédée d'une période où les legs en faveur des consanguins, et notamment des descendants, à l'exclusion des legs en faveur des femmes, étaient chaque jour plus facilement tolérés : l'origine de la coutume doit vraisemblablement être placée au III^e siècle.

D'autre part, il se pourrait qu'au I^{er} siècle même, la tolérance montrée par l'État ne se soit pas étendue aux dispositions qui instituaient des femmes pour légataires. On a vu l'interprétation qui a été donnée plus haut du *φιλόνηρωπον* conservé dans le papyrus de Berlin² : quand ce décret admet la transmission héréditaire en ligne indirecte à défaut de testament, il semble rétablir simplement l'égalité entre les successions *ab intestat* et les successions testamentaires, telles qu'elles se pratiquaient alors; en réalité, il n'implique pas une tolérance illimitée de la part de l'État, ni l'existence d'une autre coutume que celle du legs aux consanguins mâles non successibles, seul possible, on vient de le voir, à la fin du II^e siècle. Il n'en faut pas conclure qu'entre cette époque et la date de ce décret, l'État a toléré le legs des biens clérouchiques en faveur des femmes.

Si l'on considère dans l'ensemble les mutations des biens clérouchiques à la mort de leurs possesseurs, le legs illégal de ces biens et la liberté laissée en fait aux clérouques à cet égard peuvent apparaître comme le ressort du développement qu'a pris la législation successorale. Pendant une première période, les legs ne sont pas tolérés en faveur des femmes, ils le sont chaque jour davantage en faveur des descendants; résultat : transmission héréditaire aux descendants; — pendant une deuxième période, les legs en faveur des femmes ne sont pas davantage exécutoires, les legs en faveur des consanguins mâles

1. Cf. ci-dessus, p. 233.

2. Cf. ci-dessus, p. 248.

à défaut des descendants le deviennent progressivement; résultat : transmission héréditaire à tous les consanguins. Du début à la fin de chaque période, l'État tolère de plus en plus des legs en faveur de personnes qui légalement ne sont pas successeurs; mais, inversement, s'il y a d'abord deux catégories de légataires admises à succéder illégalement, les descendants mâles et les consanguins mâles autres que les descendants, il n'en reste qu'une, formée par ces derniers, après l'institution de la transmission héréditaire en ligne directe vers la fin du III^e siècle. Aussi, quand ils deviennent à leur tour héritiers *ab intestat* au I^{er} siècle, les clérrouques ne peuvent-ils plus trouver de légataires qu'en dehors de leur famille ou parmi les femmes; mais s'ils les choisissent là, l'État souffre-t-il cette violation des lois successorales et des lois militaires? Rien ne permet de le supposer. La tolérance de l'État en fait de legs illégaux a donc trouvé ses limites dans la possession héréditaire, qu'elle-même a, semble-t-il, contribué à fonder. Elles n'auraient pas existé ou elles auraient disparu, si cette possession avait comporté soit originellement, soit par la suite, un droit véritable de *testamentifactio*; mais ce droit n'a très probablement jamais été donné aux clérrouques; l'eût-il été, il y aurait encore lieu de douter qu'il n'ait pas été restreint, même au I^{er} siècle, par les lois du recrutement; car du jour où les biens clérrouques passent à des femmes, l'armée disponible des clérrouques tend à disparaître. A défaut de la *libera testamentifactio*, la coutume n'a donné aux clérrouques en fait de legs qu'une liberté restreinte, d'autant plus limitée que la législation successorale se complétait et s'élargissait, qui a fini par être sans objet. Ainsi la possession clérrouque, si elle s'est rapprochée de la possession non conditionnelle ou de la propriété dans la succession *ab intestat*, en est restée éloignée dans le droit testamentaire.

On doit donc conclure que le clérrouque est substitué à l'État dans la disposition des biens clérrouques, mais non de la même façon ni dans la même mesure pour tous les actes par lesquels s'exerce cette faculté. Il a possédé, et probablement

dès l'origine, le droit de donner à bail, non son *σταθμός*, mais son *κλήρος*. Il n'a jamais eu celui de céder, ni probablement d'hypothéquer, ni de léguer les biens qu'il avait reçus de l'État; le régime de ces biens a varié à cet égard selon les époques, mais ses transformations ont été des transformations de fait; les clérouques ont constamment tendu à disposer de leurs biens clérouchiques comme de leurs biens propres; l'État a, en fait, amnistié des cessions illégales et très probablement aussi des legs illégaux par des décrets promulgués en faveur des clérouques de certains nomes à des époques diverses; enfin il semble que la faculté de tester ne se soit jamais exercée que dans les limites tracées par les lois successorales et militaires. S'il en avait été autrement, le fait s'expliquerait par la décadence de la monarchie au 1^{er} siècle : il ne devrait pas faire oublier ce qu'était dans son essence et à l'origine la condition juridique des biens clérouchiques.

On peut la résumer de la façon suivante. La possession clérouchique est d'abord une possession limitée. La coutume a sans doute fini par différer de la législation primitive en fait de disposition des biens clérouchiques : il n'en reste pas moins qu'à l'origine le clérouque ne possédait que le droit d'affirmer sa tenure. La possession clérouchique est en outre une possession conditionnelle. Sa condition essentielle, c'est que le clérouque soit disponible pour tout appel militaire; si elle cesse d'être remplie, même temporairement, la dotation faite au clérouque est en droit et en fait annulée; l'État recouvre tous ses droits. C'est ainsi notamment qu'il fait revivre son droit éminent de propriété lors du décès du clérouque, à l'origine par le retour du *κλήρος* au Domaine, plus tard par la mise sous séquestre de ses fruits. Car lors même que la possession clérouchique est devenue héréditaire, elle s'interrompt à chaque succession; les fils du clérouque, et sans doute aussi plus tard ses héritiers quels qu'ils soient, doivent remplir pour devenir possesseurs du *κλήρος* des formalités qui consistent essentiellement dans une inscription et

pour lesquelles un délai leur est prescrit¹; faute de ces formalités ou en dehors de ce délai, leurs titres deviennent caducs, et la tenure fait évidemment retour au Domaine comme si elle était tombée en déshérence. D'autre part, la reviviscence des droits de l'État n'est pas seulement théorique; en fait, les fils du clérouque continuent sans doute d'user du *κληρος* tel qu'il est, mais les fruits qu'il produit sont la propriété de l'État; ses fonctionnaires en sont comptables². Aucune mise sous séquestre n'était possible pour les biens de mainmorte, qui échappaient aux mutations; rien n'en établit, ni ne permet d'en soupçonner l'existence pour la *γῆ ιδιοκτητος*; même si la propriété privée, au sens strict du mot, n'a pas existé dans l'Égypte ptolémaïque, si l'on n'y rencontre en dehors du Domaine que des formes diverses de la possession, les terres des clérouques occupent parmi les biens fonciers une place particulière, car il n'en est pas sur qui le droit de propriété de l'État soit aussi fortement marqué. La raison en est qu'elles sont prises sur le Domaine par une série de dotations successives, variables avec les années; le droit de la Couronne n'a pas, en ce qui les concerne, ce caractère presque théorique qu'il garde, sauf en cas de confiscations extraordinaires, pour les biens des temples et des *ιδιοκτήμονες*; il est pour ainsi dire sensible aux fonctionnaires qui allotissent les clérouchies et chiffrent en aroures et en artabes les pertes qu'infligent au Domaine les attributions de tenures. De cette origine vient le régime particulier des biens clérouchiques et leur triple caractère de possession restreinte, conditionnelle, et périodiquement suspendue à la mort de chaque possesseur.

Les clérouchies apparaissent donc en dernière analyse comme une sorte de féodalité. Comme le fief du moyen âge, le *κληρος* est à l'origine un bénéfice, accessoire d'un contrat personnel; chez les Lagides, le contrat, c'est l'engagement militaire, qui lie le soldat et ses fils au roi, chef de l'armée. Comme le fief, il est devenu héréditaire, avec des restrictions assez analogues à

1. *P. Lille* 4.

2. *P. Lille* 4 et 14.

celles qu'a connues la féodalité : l'inscription des fils du clérouque comme héritiers dans un délai donné, peut être en une certaine mesure assimilée à l'hommage prêté par le fils du vassal décédé à son suzerain dans le délai de 40 jours dit « souffrance féodale ». De même que le fief ne peut être aliéné à l'origine que par le suzerain, puis avec sa permission ou sa suscription, de même le κληρος ne l'est en principe qu'avec l'aveu du diocète¹. Quant aux devoirs des clérouques, ils peuvent évidemment être rapprochés de l'ost, mais les renseignements qu'on possède sur les appels militaires sont trop rares pour que cette comparaison puisse être poursuivie dans le détail ; par contre, l'aide féodale, contribution irrégulière, correspond aux στέφανοι : toutefois ceux-ci ne lui sont vraiment identiques que dans deux cas, lors du voyage du roi dans le nome ou lors de son avènement. Là s'arrêtent, semble-t-il, les ressemblances entre le système féodal et les clérouchies. Jamais il n'y a eu en Égypte de hiérarchie féodale : tous les clérouques sont liés immédiatement au roi par l'engagement militaire ; tous les κληροὶ sont détachés du domaine royal, le seul Domaine proprement dit qui existe ; et il n'y a pas de terre clérouchique prise sur la κεχωρισμένη πρόσδοος, sur les apanages. D'autre part, si le κληρος est un fief, c'est, pour reprendre l'expression du moyen âge, un fief sans seigneurie, c'est-à-dire sans droits administratifs ni judiciaires ; l'exercice de ces droits, qui est l'essence de la seigneurie, constitue une usurpation des droits régaliens, et les Lagides n'ont jamais abandonné une partie de la souveraineté que dans les terres et les bourgs ἐν ὤρεσι². Si le système clérouchique est une féodalité, c'est une féodalité embryonnaire.

1. Mais jamais cette autorisation ne semble remplacée par un droit analogue à celui de lods et vente.

2. Sur ces terres, cf. BOUCHÉ-LECLERCQ, III, pp. 223 sqq.

CHAPITRE VIII

LA MARINE ET LA POLICE

Il a été question plus d'une fois déjà au cours de cet ouvrage de la marine et de la police ptolémaïques. Dans une étude sur les institutions militaires des Lagides, la marine devrait tenir la première place ; son rôle a été encore plus considérable que celui de l'armée de terre, sous les règnes de Philadelphie et d'Evergète notamment ; la politique de ces princes comme celle de Sôter et, à un moindre degré, celle de leurs successeurs, leur action dans la Méditerranée orientale avec Cypré pour base et dans la mer Égée avec le concours du *κοινὸν* des Nèsiotes et de leurs alliés helléniques, entraînaient l'emploi d'une marine importante, capable de leur assurer la maîtrise de la mer et de transporter les troupes ; cette marine, les trois premiers Ptolémées l'ont possédée ; mais les renseignements sans lesquels on ne peut l'étudier font presque complètement défaut. Il en va de même de la police : bien des points de son organisation restent encore obscurs. L'étude doit pourtant en être jointe à celle de l'armée de terre et de mer : non pas que les institutions policières soient en principe nécessairement liées aux institutions militaires ; mais en fait, l'armée et la police ptolémaïques, toutes les deux dépositaires de la force publique, ont eu une organisation en partie commune. On trouvera réunis, coordonnés et complétés dans ce chapitre les témoignages relatifs à la marine et à la police dont il a déjà fait usage dans les pages qui précèdent.

I

LA MARINE ¹

L'État ptolémaïque possédait à la fois une marine marchande et une marine de guerre. La seconde seule intéresse notre sujet; et il suffit de remarquer, à propos de la première, que les transports, même de petit tonnage, κοντωτὰ (πλοῖα), sont cités par Appien dans le dénombrement des forces militaires des Lagides: ils étaient, selon lui, au nombre de 2.000²; mais on ne sait aucunement par quelle organisation ils coopéraient au ravitaillement de la marine de guerre proprement dite.

Le recrutement de la flotte s'est fait sous les Lagides d'après des principes qui ont été rappelés déjà et dont l'application est d'ailleurs générale dans l'antiquité classique. Dans les marines antiques, les matelots sont toujours choisis dans la classe la plus basse de la population: ce sont les thètes qui ramaient sur les trières athéniennes; ce sont les prolétaires et parfois les esclaves, sous l'Empire les pérégrins, qui servaient dans les flottes romaines. De même en Égypte sous les Lagides, c'est dans la population indigène qu'on a pris les équipages de la flotte³. Mais tous les indigènes n'ont pas servi avec les mêmes fonctions; et il y a lieu de distinguer les rameurs, qui ne sont à vrai dire que les moteurs des navires, et les hommes en armes⁴. Les premiers paraissent avoir été recrutés parmi les cultivateurs indigènes, les esclaves et les forçats. L'inscription de Rosette dispense les cultivateurs et les esclaves au service

1. Sur la marine hellénique en général, cf. H. DROYSSEN, pp. 270 sqq. — Sur la marine des Ptolémées: GAROFALO, *Sulle armate tolemaiche*; BOUCHÉ-LECLERCQ, pp. 62 sqq.; SCHUBART, pp. 57 et 65-6 et les notes.

2. APPIEN, *Proœm.* 10.

3. *P. Petr.* II, 40 (a), cf. SCHUBART, p. 66, n. 1.

4. Cette distinction existait déjà dans la marine athénienne (H. DROYSSEN, pp. 298 sqq.), où, à côté des ναῦται, rameurs, se trouvaient des ἐπιβάται armés.

des temples de la σύλληψις τῶν εἰς τὴν ναυτείαν¹. On a émis l'hypothèse que cette σύλληψις consistait à lever une taxe pour l'entretien de la marine, mais cette explication n'est guère vraisemblable² : en réalité, la σύλληψις était une sorte de « presse » des matelots. Si les cultivateurs et les esclaves des temples en sont exemptés par Épiphane, c'est qu'avant lui toutes les catégories de cultivateurs et d'esclaves contribuaient au recrutement des rameurs³. Quant aux forçats, l'emploi des mots πλήρωμα et τριήραρχος à leur propos semble bien indiquer qu'il y avait un lien entre leur organisation et celle de la marine ; et il est probable qu'ils étaient employés comme galériens⁴. — Les soldats de marine étaient pris parmi les indigènes ; le témoignage de Pausanias sur les troupes de l'amiral Patroclus pendant la guerre de Chrémonide est formel : Égyptiens et matelots, ναῦται, ils ne peuvent se mesurer avec des Macédoniens. Mais le mot ναῦται n'est pas tout à fait exact ; sans doute, ils ne sont pas capables « d'affronter à pied » les Macédoniens, parce qu'ils ne sont entraînés qu'à combattre sur les vaisseaux après l'abordage ; mais on ne peut les confondre cependant avec les rameurs, qui n'étaient pas armés : c'étaient des μάχιμοι, — les seuls indigènes qu'on puisse supposer armés à cette époque⁵, — embarqués sur les flottes, ceux qui prendront sous Philométor le nom de ναυκληρομάχιμοι et serviront dans les stations du Nil⁶. C'est à eux qu'ont été réservées jusqu'à Philopator⁷ les fonctions

1. L. 17. — LETRONNE, *Inscr. Egypte*, II, p. 281 ; WACHSMUTH, dans : *Rhein. Mus.*, N. F., XXX, p. 448, voient en elle une taxe ; MAHAFFY, *Empire*, p. 320, et SCHUBART, p. 66, n. 2, une conscription maritime.

2. D'après le texte démotique ; cf. SCHUBART, p. 66 et n. 2.

3. Les témoignages sur l'emploi des esclaves, cités par GAROFALO, p. 24 (= 158), n. 4, sont relatifs à la marine marchande ou à l'époque byzantine.

4. *P. Petr.* III, 43, l. 3. Cf. d'ailleurs ci-après, p. 259, n. 5. — Le mot πλήρωμα signifie équipage. Il y aurait eu des équipages mercenaires, s'il faut restituer μισθοφόροις πληρωμα[τικοῖς], *P. Grenf.* I, 9, l. 2 ; la restitution n'a rien pour, ni contre soi ; il y aurait même eu de petits navires loués pour un temps, *P. Lond.* I, 106, si le texte doit être lu, comme le dit SCHUBART, p. 57, n. 6, τριημιολίας μισθοφόρου ἐρετίας.

5. Ch. I^{er}, pp. 5 sqq.

6. *P. Par.* 63, l. 22 ; cf. LUMBROSO, *Egitto*, pp. 26 sqq. (2^e éd.).

7. Ch. I^{er}, pp. 5 sqq.

militaires à bord des navires, tandis que les Égyptiens non μάχιμοι, classe non privilégiée, ont été mêlés aux esclaves et aux forçats, et ont assuré avec eux le recrutement des rameurs.

Comment étaient organisés les effectifs dus à ce recrutement ? C'est ce qu'il est très difficile de voir. Un mot de Diodore¹ donne à croire que les marins étaient répartis par escadres : d'après lui, les prisonniers faits par Sôter à la bataille de Gaza, en 312, furent placés dans les ναυαρχίαι : or, l'on connaît un assez grand nombre de navarques, ναυαρχοί, et il est fort possible qu'au grade de ναυαρχός ait correspondu le mot ναυαρχία désignant à la fois le commandement exercé par l'amiral et le groupe de vaisseaux sur lequel il l'exerce. Le groupement des navires en escadres a pu et dû varier selon les règnes et même sous un même règne d'après les circonstances². Ces escadres avaient naturellement leurs ports d'attache, dont les plus importants étaient Alexandrie, Salamis de Chypre, Théra³ et peut-être Cyrène⁴, sans compter ceux, tels que Samos ou Cos, que la guerre ou la diplomatie assura aux Lagides pour un temps limité⁵. Il existait aussi des flottilles sur le Nil : leur rôle, plus policier que militaire, avait fait donner aux vaisseaux qui les composaient le nom de φυλακίδες, qui se transformera sous l'Empire en ποταμοφυλακίδες⁶.

Des navires qui formaient ces escadres, on ne sait presque rien. En dehors de la distinction entre les navires de combat et les transports, on peut citer celle entre les navires pontés, κατάφρακτα, et non pontés, ἀφρακτα⁷.

1. DIODORE, XIX, 85, 4. — WESSELING a corrigé ναυαρχίας en νομαρχίας; mais la correction ne s'impose nullement.

2. Il y en a eu une sur la mer Erythrée : *P. Petr.* II, 40, (a), cf. III, 53 (g) (Philadelphie ou Evergète), bien qu'il n'y faille pas lire, l. 5 : Βερηνίχην, d'après Wilcken, ap. SCHUBART, p. 66, n. 1; cf. le titre de στρατηγὸς τῆς Ἰνδικῆς καὶ ἐρυθρᾶς θαλάσσης, sur lequel cf. ci-dessus, ch. III, p. 72.

3. Ch. III, pp. 72 sqq.

4. STRABON, XVII, 3, 21, mentionne un ἐπίνειον à Cyrène.

5. Ch. IV, pp. 116 sqq. — Il y avait aussi des ports militaires sur la côte de Phénicie : POLYBE, V, 62, 3; DIOD., XIX, 58, 4.

6. Pour l'époque ptolémaïque, le seul texte est *P. Par.* 63; pour l'époque impériale, cf. LUMBROSO, *loc. laud.*, et WILCKEN, *Ostr.* I, p. 283.

7. GAROFALO, pp. 26-7 (= 160-1) renvoie aux textes.

La hiérarchie des officiers de marine est mal connue. A la tête des escadres sont placés les navarques. Ils peuvent cumuler les fonctions navales avec le commandement des troupes de terre et le gouvernement des possessions extérieures; le fait a déjà été noté à propos des stratèges de Chypre. Ce cumul ne se rencontre d'ailleurs qu'au II^e siècle, c'est-à-dire à une époque où la politique extérieure des Ptolémées s'efface de plus en plus devant l'influence croissante de Rome dans la Méditerranée orientale ¹. Les navarques peuvent être suppléés ou aidés dans leurs fonctions par des lieutenants, dont on ignore le grade : une inscription d'Ios nous apprend que le navarque Bacchôn eut ainsi pour auxiliaire un certain Zénon ². Ils ont sous leurs ordres des triérarques, *τριήραρχοι*, qui, d'après l'étymologie, sont des capitaines de vaisseau; il faut cependant remarquer qu'ils commandent parfois non seulement le vaisseau de ligne qu'ils montent, mais aussi les navires légers groupés autour de lui ³. — Peut-être existait-il des hypotriérarques, *υποτριήραρχοι* ⁴.

Enfin, au point de vue clérouchique, les *μάχιμοι* de marine n'ont pu être dotés au III^e siècle que de 5 aroures; ils sont donc placés au dernier degré de l'échelle des catégories clérouchiques; et cette catégorie des *πεντάρουροι* se perpétue jusqu'à la fin du II^e siècle au moins ⁵. Quant au service actif des clérouches de la flotte, la plupart des navires n'étaient sans doute armés qu'en temps de guerre; les *φυλακίδες* du Nil supposent au contraire un service permanent, même pendant la paix ⁶; il est vraisemblablement assuré, comme celui de la

1. Cf. liste des navarques, App. III.

2. *R. E. G.*, 1904, pp. 196-201 (Philadelphie).

3. *Ibid.*

4. Un *υποτριήραρχος* est connu par *P. Petr.* II, 13 (7), cf. III, 64 (b); mais est-ce un officier de marine? cf. ci-dessus, p. 257, n. 4. — Il faut ajouter que le nésiarque des Cyclades, bien qu'il ne fût pas fonctionnaire égyptien, était à la dévotion des navarques ptolémaïques.

5. Chap. VI, pp. 177 sqq. — Dans *P. Paris*, 63, ll. 21-2, les *ναυκληρομάχιμοι* sont réunis aux *ἐπιλεπτοι*, aux *ἐπτάρουροι* et aux *πεντάρουροι*, sans être assimilés à aucune de ces catégories.

6. *P. Paris* 63, ll. 87 sqq., cf. l. 22.

garde, par des appels successifs et un roulement entre les clérrouques.

II

LA POLICE¹

La police des Lagides est en relation étroite avec leur armée. Dès le III^e siècle, des *μάχιμοι* remplissent des fonctions policières ; au II^e, les institutions clérouchiques sont étendues aux corps de police qui ne sont pas formés de *μάχιμοι* ; et cette mesure influe sur le recrutement de l'armée : les clérrouques de la police deviennent assez souvent catœques, c'est-à-dire soldats. Néanmoins l'organisation technique des corps de police est différente de celle de l'armée.

Dans l'état actuel de notre documentation, il y a lieu de distinguer trois classes de policiers : les appariteurs, placés auprès des fonctionnaires ; les *μάχιμοι* qui remplissent aussi les fonctions d'appariteurs ; et la gendarmerie proprement dite. Les appariteurs ou licteurs, sont désignés par un nom technique, tiré de l'arme ou de l'instrument qui est l'insigne de leur autorité : ils sont raddophores², mæstigophores³ ou machairophores⁴, selon qu'ils portent un bâton, un fouet ou une épée.

1. Sur la police en général, cf. BOUCHÉ-LECLERCQ, pp. 56-62 ; GRENFELL et HUNT, dans : *P. Tebt.* I, app. I, pp. 550-1. En dehors de la gendarmerie proprement dite, il y a encore de nombreux φύλακες (γενηματοφύλακες, *P. Tebt.* I, 27 ; δεσμοφύλακες, *P. Lille* 7, etc.).

2. *P. Petr.* III, 20, col. III, ll. 9 et 11.

3. *P. Tebt.* I, 124, l. 58 : — οἰκο(νόμου ?).

4. *B. C. H.*, XX [1896], p. 179 ; STRACK, *Archiv.* III, 6 ; *P. Hib.* I, 73, l. 16 ; *P. Amh.* II, 62 : — ἀκολουθοῦντες ; *P. Tebt.* I, 35, l. 13 ; 39, l. 23 ; 112, l. 85 ; 179 (descr.) : — κω(μάρχου ? , *ibid.*, 251 (descr.) ; — περὶ τὸν στρατηγόν, *ibid.*, 105, ll. 1 et 11. — P. M. MEYER, p. 95, et STRACK, *loc. laud.*, voient en eux des soldats, le premier par analogie avec l'époque romaine (où c'étaient des licteurs [GRENFELL et HUNT, *P. Tebt.* I, 35, n. 13]), le second parce que, s'ils étaient des policiers, le tableau de l'Égypte au I^{er} siècle, tel qu'il se le représente, serait complètement modifié. On ne connaît pas de μαχαιροφόροι au III^e siècle, sauf peut-être *P. Hib.* I, 73, l. 16.

Les plus importants sont les machairophores, les seuls qui soient véritablement armés ; peut-être étaient-ils groupés en λόχοι, peut-être doit-on distinguer parmi eux des corps d'élite : on peut interpréter des deux façons l'expression d'ἐγγλελογισμένοι μαχηροφόροι employée dans l'inscription d'Hermoupolis Magna pour ceux qui appartiennent au même κοινόν que les soldats¹ ; le groupement corporatif a existé aussi parmi eux à en juger par l'inscription des Iduméens de Memphis². Tous, rabdophores, mastigophores, machairophores, ont évidemment pour mission d'assurer le respect dû aux fonctionnaires et de les défendre au besoin. — Les indigènes employés dans la police ne portent pas de titre particulier ; le μάχιμος est appelé ὁ τοῦ (et ici le nom du fonctionnaire) μάχιμος ou ὁ παρὰ τοῦ δεῖνος μάχιμος³. — Les gendarmes proprement dits se subdivisent en deux catégories ; car parmi eux les uns trouvent et les autres ne trouvent pas place dans l'organisation générale de la gendarmerie. Le cadre de cette organisation, comme de tant d'autres services en Égypte, c'est le nome. L'officier de gendarmerie le plus élevé en grade est l'ἐπιστάτης τῶν φυλακιστῶν⁴, qui commande tous les gendarmes du nome ; il a sous ses ordres les archiphylacites des toparchies, qui ont comme circonscription ces subdivisions⁵ ; dans la toparchie, la gendarmerie des bourgs importants est commandée par un archiphylacite ; les villages moins importants n'ont pas d'archiphylacite, et les gendarmes, φυλακῖται⁶, y sont simplement groupés sous les ordres de

1. Le second sens se trouve dans les SEPT., *Cant.*, 5, 10. Sur cette inscription, cf. chap. I^{er}, p. 9, n. 4.

2. Ch. V, p. 143-4, et n. 4 ; et ci-dessus, p. 260, n. 5, sur l'opinion de STRACK.

3. *P. Hib.* I, 41, l. 18 ; *P. Tebt.* I, 112, l. 81 : — τοπογραμματοῦς ; 116, l. 57 : — βασιλικοῦ γραμματέως ; 124, *intr.* et ll. 34, 43 et 83 : — βασιλικοῦ γράμματοῦς et οἰκονόμου ; *P. Lille* 25, ll. 63-4. — Ἀρχιμάχιμοι, dans *P. Tebt.* I, 112, l. 86 ; 120, l. 128.

4. *P. Hib.* I, 34, l. 3 ; 72, l. 4 ; *P. Petr.* III, 28, (e), ll. 13-4 ; *P. Tebt.* I, 5, l. 159 ; 43, ll. 6-9 ; STRACK, 167 (Athribis, date inconnue).

5. *P. Petr.* II, 20 (1), *recto*, cf. III, 36 (b) ; *P. Paris*, 6 ; *P. Hib.* I, 73, l. 10, cf. 34, n. 1, qui modifie *P. Tebt.* I, 5, n. 159 ; *P. Tebt.* I, 5, ll. 142, 159 ; 6, l. 14 ; 27, l. 29 ; 38, l. 17 ; 40, ll. 15-6 ; 41, l. 1 ; 43, ll. 9 sqq. ; 138 ; 156 ; 179 ; 230 (*descr.*).

6. Phylacites : *P. Petr.* II, 32, 2, (a), cf. III, 32, (a) ; 14, (2), cf. III, 46, (2) ; 42, (a), cf. III, 43, (1) ; — III, 28, (e) ; 32, (b) et *verso* ; 44, (b) ; — *P. Tebt.* I, 5, ll. 188-92 ; 22, ll. 9 sqq. ; 60, l. 23 ; 61, (a), ll. 40 et 50 ; 61, (b), ll. 329 et 343 ; 62, ll. 107-114 ; 63,

δεκανοί¹. La gendarmerie ainsi hiérarchisée assure la tranquillité et l'ordre publics, le respect des propriétés, recherche les malfaiteurs et les criminels ; elle prête main-forte aux agents de l'autorité dans l'exercice de leurs fonctions, notamment à ceux des finances² ; elle les supplée même en inspectant les récoltes et en veillant à la rentrée des impôts³. Mais il existe en dehors des φυλακίται un certain nombre d'agents, dont les fonctions, à peine connues par leur grade, restent difficiles à déterminer ; ce sont les éréμophυλακες, les éphodes et les χερσεφίπποι⁴. Leurs dotations cléricales sont respectivement de 10, 25 et 30 aoures⁵. Les éréμophυλακες⁶ sont donc placés sur un pied d'égalité avec les phylacites ; leurs fonctions n'étaient pas par conséquent très relevées, et ils ne les exerçaient probablement que sur le terroir d'un ou peut-être de quelques villages ; d'après leur nom, elles devaient consister à surveiller les lieux dits ἐρημοί, « abandonnés » : l'épithète est donnée dans les textes à des vergers, des vignobles, des colombiers, même à des maisons⁷, peut-être aussi à ce que nous appelons des terrains vagues ; la surveillance avait sans doute pour objet d'empêcher les particuliers d'en faire indûment usage. — Les éphodes⁸, qui sont connus du règne de Philadelphie à l'époque romaine, semblent avoir exercé surtout une surveillance financière sur les fermiers et les collecteurs de taxes ; peut-être aussi

11. 88-95 et 126 ; 64, (a), ll. 42-4, et 125-9 ; 66, ll. 83 sqq. ; 73, l. 27 ; 81, ll. 20 sqq. ; 83, ll. 40-74 ; 84, ll. 124, 129, 134 ; 93, ll. 47 sqq. ; 120, l. 55 ; 214 (descr.).

1. *P. Tebt.* I, 27, l. 31 ; 251 (descr.).

2. *P. Hib.* I, 55 ; 57 ; 59 ; 60 ; 61 ; 62 ; *P. Paris* 15, ll. 24-5 ; *P. Hib.* I, 51-58 ; *P. Tebt.* I, 5, ll. 188-192, qui montre leur malhonnêteté.

3. *P. Tebt.* I, 27, l. 29.

4. GRENFELL et HUNT, *P. Tebt.* I, pp. 550-1.

5. *Ch.* VI, pp. 177 sqq.

6. *P. Petr.* I, 25, l. 5, cf. III, 126 ; — *P. Tebt.* I, 61, (b), l. 6, l. 330 ; 62, ll. 53, 94, 100-5 ; 63, ll. 48-50, 79, 84-8 ; 64, (a), ll. 20-3, 36-42 ; 81, l. 25 ; 85, l. 76 ; 89, l. 72 ; 98, ll. 54-7.

7. *P. Tebt.* I, 60, ll. 5 et 39 ; 61, (a), l. 151-2 ; 62, l. 49 ; 64, (a), l. 2 ; 84, l. 202 ; 86, ll. 15, 26, 36 ; 222 (descr.).

8. *Rev. Laws*, col. 10, l. 10 ; 12, ll. 17-18 ; *P. Petr.* 4, dans : *Rev. Laws*, p. 189 ; *P. Tebt.* I, 32, l. 18 ; 60, ll. 22 et 104 ; 61, (a), ll. 45 sqq. ; (b), l. 343 ; 62, ll. 87, 139 ; 63, ll. 74, 112 et 125 ; 64 (a), l. 68 ; 72, ll. 228 et 233 ; 73, l. 16 ; 84, ll. 97, 106, 113, 116, 119, 151 et 176 ; 85, l. 57 ; 98, l. 41 ; 120 ; 151 ; 179 (descr.).

s'occupaient-ils de l'état des digues¹. Leur nom montre en tout cas que c'étaient des inspecteurs et qu'ils n'étaient pas sédentaires; s'ils avaient à surveiller une circonscription déterminée, c'était au II^e siècle, dans l'Arsinoïte, le district et ailleurs probablement le nome². Peut-être étaient-ils montés³. — Enfin les chersephippoi, qui constituent sans aucun doute une force à cheval, devaient être chargés de garder les endroits χέρσοι et probablement les limites du désert et de la terre cultivée contre les incursions des nomades; peut-être n'étaient-ils pas très différents de nos modernes goumiers⁴.

On ne peut juger de l'origine ethnique des agents de la police que par l'onomastique; ce n'est pas un guide sûr, surtout au II^e siècle. Néanmoins, il semble qu'en général les officiers de gendarmerie, les chersephippoi et les éphodes portaient des noms grecs, même au II^e siècle⁵; à supposer, ce qui est très probable, qu'il se soit glissé dans leurs rangs des indigènes, le fait montre au moins qu'il semblait en quelque mesure contradictoire d'exercer ces fonctions et de ne pas être d'origine hellénique⁶; au III^e siècle, elles étaient vraisemblablement réservées aux seuls Grecs, puis peu à peu les indigènes y ont été admis comme à tant d'autres. Quant aux gendarmes, dès le III^e siècle ils étaient souvent indigènes; et il en allait de même à plus forte raison des appariteurs, qui sont parfois des μάχιμοι⁷.

Une partie des agents de police et assimilés ont donc été dotés de tenures dès l'origine; et c'étaient les moins considérés, puisqu'ils étaient indigènes. Il était illogique que les gendarmes et policiers de grade supérieur et d'origine hellénique, ou répu-

1. *P. Petr.* 4 = *P. Petr.* III, 128. Il y a eu des ἀρχέφοδοι dès l'époque ptolémaïque : *P. Tebt.* I, 90, intr.

2. *P. Tebt.* I, 32, ll. 17-3; il n'y avait pas de μερίδες en dehors de l'Arsinoïte.

3. Ils se placent, avec des dotations de 25 aroures, entre les deux catégories de μάχιμοι ἵππεις.

4. On ne connaît qu'un χερσέφιππος, *P. Tebt.* I, 60, l. 21; 62, l. 34; 63, ll. 36-9; 64, (a), l. 18; 84, ll. 174-5 et 181; 152 (descr.).

5. *P. Tebt.* I, p. 551.

6. Comme pour les χάτοιχοι, cf. ci-dessus, ch. IV, p. 126; ce n'est pas le cas pour les phylacites, cf. *ibid.*, p. 127.

7. *P. Hib.* I, 36, l. 2; 53, ll. 16 et 20; 144 (descr., = 167), ils portent des noms égyptiens; *P. Hib.* I, 37, l. 4; 110, l. 49, des noms grecs.

tée telle, n'eussent pas le bénéfice d'un même traitement ; et l'organisation en clérouchies fut étendue à la police tout entière. Les agents non *μάχιμοι* le plus anciennement dotés le furent sous le règne de Philopator, et peut-être cette pratique ne remonte-t-elle pas au-delà ; il semble qu'elle ait été une compensation et un contre-poids à l'entrée des indigènes dans l'armée¹.

Elle a eu pour conséquence de faciliter le recrutement de l'armée. Au II^e siècle, les corps de police fournissent des recrues à la disponibilité de l'active. Cette incorporation prend la forme d'une promotion d'une catégorie clérouchique à une autre plus élevée ; elle dispense le gouvernement de doter complètement un nouveau catœque ; même souvent la tenure du clérouque devenu catœque ne paraît pas s'accroître². Grâce à ces promotions, le lien se resserre entre l'armée et la police.

1. Ch. II, p. 5, cf. ch. VI, p. 177.

2. Ch. VI, pp. 189-90.

CHAPITRE IX

LES INSTITUTIONS PTOLÉMAIQUES ET LES INSTITUTIONS DE L'EMPIRE ROMAIN ¹

Les institutions militaires de l'Égypte ptolémaïque n'ont pas disparu tout entières avec les Lagides. Rome, qui a tant emprunté à la dynastie qu'elle avait protégée, puis dépouillée, paraît leur devoir beaucoup. Ce n'est pas cependant dans l'organisation de l'armée que l'Égypte a influé sur l'Empire : les institutions clérouchiques, dépouillées de toute signification militaire après la conquête, ont survécu en partie à l'armée pour laquelle elles avaient été créées ; une catégorie de terres et une classe de population particulières, les terres catœciques et les catœques, ont subsisté dans l'Égypte romaine et leur condition spéciale intéresse le recrutement de l'armée d'Égypte et le régime foncier et politique de la province.

I

Τῆς ἐπιτροπῆς ET *EX CASTRIS*

L'influence de l'Égypte ptolémaïque sur les institutions militaires de l'Empire a été restreinte. Lorsque Rome a commencé à connaître l'Égypte, son armée avait depuis longtemps reçu une organisation qui avait fait ses preuves ; la réforme

1. Dans la seconde partie de son ouvrage (p. 101 — fin), qui ne répond pas pleinement au titre (*Das Heerwesen... der Römer in Ägypten*), P. M. MEYER n'a pas fait l'histoire de l'armée romaine d'Égypte, mais exposé, avec méthode et clarté, ce que sont devenues les institutions militaires ptolémaïques après la conquête.

du recrutement par Auguste fut fondée sur la *civitas* des légionnaires, et la notion de la cité n'a joué aucun rôle dans l'armée ptolémaïque ; la répartition des légions et des *auxilia* entre les provinces ne s'imposait que dans un immense empire comme celui de Rome, et jamais les Lagides n'avaient eu à assumer une tâche aussi lourde. La garde royale, dont nous connaissons mal l'organisation, a peut-être servi de modèle à la garde prétorienne ; mais seule l'institution des *τῆς ἐπιγονῆς* paraît avoir été adaptée par Rome aux besoins de son armée et avoir donné naissance à celle des *ex castris*.

La condition des *τῆς ἐπιγονῆς* et celle des *ex castris* sont très semblables. Les *τῆς ἐπιγονῆς*, fils de soldats, vivent parmi les clérouques et doivent le service militaire à la place de leur père mort ou infirme ; aussi sont-ils, en qualité d'*ἐπίγονοι*, exercés dans leur jeunesse au métier des armes ; à partir du règne de Philopator au plus tard, ils héritent en retour de la tenure possédée par leur père ; ils partagent la condition de leur père, citoyens comme lui quand il est citoyen, Hellènes comme lui quand il est Hellène. Les *ex castris*¹, fils de soldats, vivant au camp, servent dans la légion en même temps que leur père, puis après lui ; ils reçoivent en retour la *civitas* qu'ils n'auraient pas, bien que le père soit citoyen, parce que les enfants de soldats ne sont en aucun cas légitimes². Entre les uns et les autres il y a sans doute des différences : le *τῆς ἐπιγονῆς* n'est vraiment soldat que lorsque son père ne peut plus servir, l'*ex castris* et son père sont soldats en même temps ; le droit de cité n'importe en rien dans la condition du *τῆς ἐπιγονῆς*, c'est l'avantage assuré à l'*ex castris*. Mais ces différences sont facilement explicables. La première a pour raison ce fait que l'armée régulière des Lagides est une armée formée par la population des clérouques, une active en disponibilité pendant la paix,

1. Sur les *ex castris*, cf. P. M. MEYER, *Der römische Konkubinat*, p. 34 ; et : *Zeitsch. d. Savignystiftung f. Rechtsgesch.*, Rom. Abt., XVIII, p. 71.

2. Il est défendu aux soldats de se marier, très probablement par un règlement disciplinaire. La bibliographie de cette question est donnée, et la question même résumée par P. M. MEYER, dans : *Archiv*, III, pp. 68-71, commentaire du *Pap. Cattaoui*.

tandis que l'armée romaine de l'Empire est une armée de métier permanente ; les soldats ptolémaïques vivent en temps normal dans les champs, les soldats d'Auguste dans les camps ; l'armée de l'Empire, ayant à remplir une tâche considérable, a besoin d'hommes : le père et le fils servent à la fois dans les légions. La seconde différence est plus apparente que réelle : car les fils des soldats, ptolémaïques ou romains, sont également, et c'est là l'avantage essentiel, considérés comme légitimes et partagent la condition de leur père ; et le service est la raison de ce traitement privilégié. Les différences qui distinguent les τῆς ἐπιγονῆς des *ex castris* ne sont donc qu'accessoires. Ces deux institutions sont en revanche très semblables par leur caractère essentiel et par leur but : elles assurent la légitimité à des fils de soldats, dont les uns ne l'auraient pas toujours, ce sont les τῆς ἐπιγονῆς, et les autres, les *ex castris*, ne l'auraient jamais ; elles ont pour fin de donner des soldats aux armées au moyen du recrutement local ; l'armée ptolémaïque se recrute automatiquement dans la χώρα et la légion dans son propre camp. Ces ressemblances ne suffiraient pas toutefois à établir entre les deux institutions un lien de cause à effet ; il faut ajouter que les *ex castris* se rencontrent dans l'armée romaine d'Égypte plus tôt que dans toute autre : en Afrique, par exemple, l'institution est encore très voisine de ses débuts sous le règne de Trajan, puisqu'à cette époque le nombre des *ex castris* n'y dépasse pas 1/20 environ du nombre total des soldats connus ; en Égypte, il y a 2 *ex castris* sur 44 soldats dès le 1^{er} siècle et probablement dès le règne d'Auguste ; l'antériorité de l'institution dans l'armée d'Égypte paraît donc incontestable¹. On pourrait sans doute l'expliquer en notant que les légions romaines, en contact fréquent avec l'armée ptolémaïque depuis 75 avant J.-C., en avaient pu prendre la discipline relâchée ; et il est probable en effet que les légionnaires menaient au

1. LESQUIER, *Le Recrutement de l'armée romaine d'Égypte aux 1^{er} et II^e siècles*, dans : *Rev. Phil.*, XXVIII, [1904], pp. 8 et 12-15. Les 2 *ex castris* remontent à Auguste, si l'inscription C. I. L., III, 6627, doit être datée de son règne ; cf. MOMMSEN, *ad loc.*

camp une vie conjugale ou presque telle¹ ; le mal serait né dans les légions d'Égypte plus tôt qu'ailleurs ; en tirant parti pour le bien de l'armée d'une situation fâcheuse et difficile à modifier, en légitimant les familles de soldats et en les faisant servir au recrutement par l'institution des *ex castris*, les Romains auraient été des créateurs originaux. Il n'est évidemment pas douteux que les mœurs ont servi l'influence des institutions. Mais les ressemblances entre les *τῆς ἐπιγονῆς* et les *ex castris* rendent très probable l'hypothèse qu'Auguste ou ses successeurs ont adapté à leur armée de métier, au recrutement légionnaire fondé sur la *civitas*, l'institution ptolémaïque ; Rome doit à l'Égypte, avec le relâchement de la discipline, le palliatif qui l'a rendu tolérable ; les *ex castris* ont leur origine dans les *τῆς ἐπιγονῆς* qui tirent eux-mêmes la leur des *ἐπίγονοι* d'Alexandre, reliant ainsi les institutions militaires de l'Empire à celles du grand conquérant.

II

LES INSTITUTIONS CLÉROUCHIQUES

A la différence des institutions proprement militaires, les institutions clérouchiques ont en partie subsisté sous l'Empire. On est frappé à la lecture des documents de cette époque de la persistance du vocabulaire en usage sous les Lagides en matière de clérouchies ; l'emploi s'en poursuit non seulement dans les premières années de la domination romaine, — ce qui n'a rien que de naturel, — mais encore jusqu'à une date bien éloignée de la conquête ; certains termes même ne disparaissent pas de la langue juridique ou politique. Il s'en faut toutefois qu'à la survivance du vocabulaire corresponde celle des institutions clérouchiques tout entières ; et il y a lieu de faire un départ entre elles.

Tout d'abord les *τῆς ἐπιγονῆς* cessent d'exister. Sans doute on

1. P. M. MEYER, dans : *Archiv*, III, p. 70.

rencontre encore des Πέρσαι, τῆς ἐπιγονῆς¹. Mais cette dernière qualification ne répond plus à aucune réalité : les τῆς ἐπιγονῆς, en tant que classe de population soumise à des obligations militaires, disparaissent avec la conquête ; rien n'établit, ni n'autorise à conjecturer que des τῆς ἐπιγονῆς, descendants de soldats ptolémaïques ou fils de catœques de l'époque romaine, aient dû concourir en tant que tels au recrutement des armées impériales, organisé sur des fondements entièrement différents de ceux du recrutement ptolémaïque ; leur disparition se comprend d'autant mieux qu'ils n'étaient que des candidats éventuels à la succession des clérouques, et qu'il n'y a pas eu sous les Lagides de terres « épigoniques », si l'on peut ainsi dire, comme il y avait des terres clérouchiques ; l'existence des τῆς ἐπιγονῆς, quelle que fût leur importance pour le recrutement des clérouques et l'attribution des tenures, n'était pas nécessairement liée à l'organisation foncière de l'Égypte ; et ils ont perdu, l'armée ptolémaïque disparue, toute raison et toute chance à la fois de lui survivre. Il ne reste donc à rendre compte que de la persistance du vocabulaire à l'époque romaine. C'est chose à peine nécessaire pour le mot Πέρσαι ; ethnique au III^e siècle, pseudo-ethnique au II^e, il a passé de père en fils dans des familles descendant directement de soldats ptolémaïques ; il ne signifie rien de plus dans l'Égypte romaine que tel autre ethnique, Μακεδών, par exemple ; pour les Romains, ce sont des pérégrins comme les autres. Quant à la qualification de τῆς ἐπιγονῆς, elle était portée à juste titre par les fils des soldats ptolémaïques, soldats éventuels eux-mêmes au moment où Octavien conquiert l'Égypte ; ils la gardèrent sans doute, de même qu'on voit tel clérouque se dire encore cavalier catœque après la conquête², puis ils la transmirent à leurs fils et les familles issues de clérouques ptolémaïques conservèrent l'habitude d'ajouter à leur nom,

1. Cf. dans P. M. MEYER, p. 86, n. 314, une liste de papyrus, publiés antérieurement à 1900, où l'on rencontre des Perses, τῆς ἐπιγονῆς, de l'Arsinoïte ; le plus récent est B. G. U., 290 (150 après J.-C.).

2. P. Tebt. II, 332, ll. 16 sqq. (30 av.-1 ap. J.-C.) ; cf. même des hipparques en 19 av. J.-C., P. Oxy. II, 277.

comme une sorte de titre honorifique, ce témoignage de leur origine; elles s'éteignirent peu à peu, et avec elles disparut cette appellation purement décorative et surannée¹.

Les noms de κληροῦχοι et de κάτοικοι subsistent également à l'époque romaine; mais à la différence de l'expression τῆς ἐπιγονῆς, ils désignent deux classes de population encore existantes.

Ces deux classes ont pour caractère commun d'être des classes de propriétaires fonciers. Le κλῆρος ptolémaïque², qu'il fût celui d'un κληροῦχος ou d'un catœque, était essentiellement une tenure à titre conditionnel : les terres des catœques et des clérouques de l'Égypte romaine leur appartiennent définitivement et sans condition³; les droits du clérouque ptolémaïque sur sa tenure sont limités par ceux du βασιλικόν : le catœque et le clérouque romains usent, jouissent et disposent du κλῆρος⁴, sans intervention aucune de l'État⁵. L'importance de ce fait est

1. Dans *P. Grenf.* II, 42, l. 3 (86 ap. J.-C.), figure un certain Πτολεμαῖο(ς) Πτολεμαίο(υ) τῆς β τῶν ρΑ π[.]ρ[.].... Les éditeurs ont résolu (ἐκατονταρούρων); et P. M. MEYER, p. 39, n. 136, a proposé de restituer [ιπ]π[α]ρ[χ]ίας, ce que WILCKEN, *Archiv*, III, p. 122, juge à juste titre audacieux; il préfère π[ε]ρ[ι] μὲν, — qui explique le περὶ δὲ suivant; τῆς β τῶν ρΑ ne peut indiquer alors une subdivision des ἐκατοντάρουροι, à moins qu'on ne suppose un oubli du scribe; j'y verrais plutôt une indication relative à la contenance d'une terre; quoi que dise WILCKEN, *loc. laud.*, de la lecture ἄρουραι, II. 3 et 4, il n'en reste pas moins que ce texte notifie une παραχώρησις de terre catœquique; le résumé de l'acte, l. 7, peut être lu παραχώρη(σις) . υ. βίωνος ἀρο(υρῶν) ἡμισυ σ[.]....; le chiffre β, l. 3, ne pourrait-il être interprété : τῆς (ἡμισείας) τῶν (ἐκατὸν) (ἀρουρῶν)? — Dans un autre texte, *C. P. R.* 28, l. 14 : κλήρου κατοικικοῦ σιτοφύ[ρ]ον (sic) [ἀρο]υρῶν πέντε ἢ ὅσων ἐὰν ὦσι ἐν μίαι σφραγίδι ἐν τῷ ὀδοηκονταρου[ρ]..... indique le site du κλῆρος, peut-être ἐν τῷ Ὀδοηκονταρούρων ἐποικίωι; cf. Ibiδὸν τῶν Εἰκοσιπενταρούρων dans les papyrus de Tebtunis, ci-dessus, p. 205.

2. On ne sait rien sur les σταθμοὶ après la conquête.

3. *P. Lond.* II, 192, ll. 82 sqq., (Tibère), distingue parmi les ἰδιωτικὰ ἐδάφη : les κατοικικῶν κλήρων ἐδάφη (l. 83), les Ἀλεξανδρέων ἐδάφη (l. 84), les ἐντοπίων ἐδάφη (l. 94); et les terres en général sont οὐσιακά, ἱερά, βασιλικά (trois catégories de terres publiques) ou ἰδιωτικά; la γῆ κληρουχική a disparu : les κλῆροι κατοικικοὶ forment à eux seuls une catégorie des ἰδιωτικὰ et les terres des anciens κληροῦχοι rentrent parmi les ἐντοπίων ἐδάφη.

4. Aucune mise sous séquestre, aucune confiscation ne sont connues. Exemples de bail : *C. P. R.* 31 (II^e siècle); de contrat de vente, *ibid.*, 1 (83-4 p. C.); d'hypothèque : *P. Lond.* II, 314; transmission héréditaire prévue par contrat de mariage : *C. P. R.* 28, l. 14.

5. Les catœques notifient les ventes (e. g. *C. P. R.*, 1, l. 22) à l'administration des καταλογισμοὶ (cf. ci-après, p. 275) et celle-ci aux agoranomes (*P. Oxy.* I, 45-7);

considérable. La terre clérouchique était par son origine terre domaniale ; en droit, elle n'était détachée du Domaine que temporairement et en retour de services rendus à l'État ; la transformer en propriété privée, c'est diminuer d'autant le Domaine et supprimer, avec un mode particulier de possession, une des catégories de la propriété foncière. La raison de ce transfert de propriété est d'ordre militaire. Sous les Lagides, la possession de la tenure clérouchique était liée à l'accomplissement du service ; mais ni les catœques, ni les κληροῦχοι que les Romains trouvèrent en possession de la terre clérouchique, lorsqu'ils conquièrent l'Égypte, ne pouvaient continuer d'être soumis à ces obligations militaires : d'abord, c'étaient des vaincus ; comme tels, ils étaient, sauf exception¹, indignes de servir ; et surtout, l'armée romaine était une armée de métier, perpétuellement active, vivant dans les garnisons et dans les camps, ce qui excluait toute possibilité d'imposer des devoirs militaires à des populations disponibles : il n'y avait pas place pour le système des clérouchies dans l'organisation militaire de Rome. La situation au lendemain de la conquête peut donc se résumer ainsi : d'une part, les clérouches possèdent le sol à raison des services militaires rendus et à rendre, et d'autre part, l'État romain n'a pas à faire appel à ces services ; les clérouches perdent leur raison d'être ; ils n'ont plus de titre légal à la possession de leur tenure ; en droit, toute la terre clérouchique doit faire retour au Domaine ; Rome peut la confisquer. Elle laissa cependant les clérouches maîtres de leurs tenures, sans conserver sur elles aucun droit, et ils devinrent ainsi propriétaires. C'est qu'en fait le κληρος était déjà presque un bien privé : la transmission héréditaire, dès la fin du III^e siècle², les

dans l'Arsinoïte, les catœques adressent la notification aux βιβλιοφύλακες des archives (C. P. R. 176, l. 10, [225 ap. C.], et 206, l. 16, [Antonin]), qui semblent être en relation avec les agoranomes (C. P. R. 176, *loc. laud.*) et diriger l'administration des κατολοχισμοὶ (*ibid.*, 206, *loc. laud.*, cf. 1, l. 22), le κατοικικὸν λογιστήριον (*ibid.*, 1, l. 11 ; 188, ll. 9-10). Mais cet enregistrement, μετεπιγράφη, qui rend la mutation valable, n'entraîne aucun contrôle de l'État.

1. L'exception fut faite en faveur des catœques, cf. ci-après, pp. 275 et 279-80.

2. Chap. VII, pp. 230 sqq.

παρὰ χωρήσεις que l'on voit à la fin du II^e siècle¹, les legs illégaux, mais tolérés et amnistiés², en un mot les coutumes en vigueur en fait de possession clérouchique ont préparé lentement la transformation de la condition juridique de la tenure. Sa condition réelle s'accordait bien d'ailleurs avec les principes du droit romain en matière de propriété provinciale; les clérouques ptolémaïques n'avaient jamais possédé ce que les Romains appelaient le *dominium*, mais ils s'en trouvaient exclus après la conquête par leur qualité de pérégrins; par contre ils avaient ce que les Romains nommaient la *possessio*, et ce fut aux yeux de leurs vainqueurs une qualification suffisante pour que les terres clérouchiques fussent comprises dans l'*ager privatus ex jure peregrino*³. En transformant les κληροι en propriétés privées, Rome a accepté et légalisé une situation de fait qui n'était pas contraire aux règles de son droit. Sous quelle forme s'est faite cette légalisation? on l'ignore; peut-être ne fut-il pas besoin de mesures législatives spéciales; celles qui furent prises pour assurer la levée de l'impôt foncier et régler la situation particulière des catœques, ont pu suffire à faire disparaître la γῆ κληρουχική et à modifier le régime foncier de l'Égypte.

Les tenures des clérouques ptolémaïques sont donc devenues indistinctement propriété privée sous l'Empire. Mais en quoi le κάτοικος et le κληροῦχος différèrent-ils l'un de l'autre après la conquête? On admet généralement aujourd'hui que le mot κληροῦχος a perdu tout sens technique et que c'est un terme général, employé pour opposer le propriétaire au fermier, autrement dit un synonyme de γεωχός⁴. Cette interprétation s'appuie sur l'ensemble des textes d'époque romaine qui concernent les κληροῦχοι; une preuve notable que κληροῦχος et ses composés

1. Ch. VII, pp. 237-9.

2. *Ibid.*, pp. 239 sqq.

3. Étant donné le régime foncier de l'Égypte et surtout si la γῆ ιδιόκτητος n'était pas propriété au sens strict du mot (cf. ch. VI, p. 167, n. 1), les Romains n'ont pu trouver dans l'Égypte ptolémaïque que la *possessio* et les terres clérouchiques ont dû leur paraître d'autant moins différentes des autres terres privées.

4. WILCKEN, *Ostr.* I, p. 185; GRENFELL et HUNT dans : *P. Fay.*, p. 209, intr. à 81; cf. cependant, *Id.*, dans : *P. Tebt.* II, 343, n. 9, p. 169. En fait, κάτοικος est aussi opposé à γεωργός, *P. Amh.* II, 104 (125 p. C.).

ont perdu toute signification technique, c'est que les terres patrimoniales, royales ou sacrées sont comprises comme les autres dans les divisions numérotées du cadastre, nommées *κληρουχίαι*¹. Quant aux *κάτοικοι*, ils constituent une catégorie particulière de propriétaires fonciers, dotés de privilèges personnels. Entre eux et les *κληροῦχοι* le rapport est celui de la partie au tout.

Sur cette définition des *κάτοικοι* romains, il ne saurait y avoir de discussion, et elle sera développée et précisée plus bas. Mais il n'en va de même ni de celle des *κληροῦχοι*, ni par suite de la relation qu'elle implique entre eux et les *κάτοικοι*. Si l'on attribue au mot *κληροῦχος* le sens de propriétaire en l'opposant à *γεωργός*, il reste difficile de rendre compte des faits suivants. Dans tel cadastre du II^e siècle, des terres sont encore appelées *κληρουχ()*, c'est-à-dire, quelle que soit la restitution, clérouchiques ou anciennement clérouchiques²; et l'on ne voit pas l'intérêt de cette indication si clérouque ne signifie que : propriétaire. D'autre part, on trouve de nombreux paiements de l'impôt foncier dû pour les terres des *κληροῦχοι* et dit *ὑπὲρ κληρούχων*³; ils sont opposés aux versements *ὑπὲρ κατοίκων* et l'on voit aussi payer ce même impôt *ὑπὲρ ιδιοκτητῆ(του, sc. γῆς)* en 143-4 après J.-C.⁴. Il semble donc bien que les terres des *κληροῦχοι* sont restées différentes de la *γῆ ιδιοκτητος*, qu'elles ont même été l'objet d'une fiscalité spéciale; et que le mot *κληροῦχος* s'oppose à *κάτοικος* et signifie plus que propriétaire foncier. Peut-être n'est-il pas impossible de retrouver son sens véritable. Le souvenir des institutions ptolémaïques n'a pu s'effacer tout d'un coup, et aux premiers temps de la domination romaine, le *κληροῦχος* resta évidemment à ses propres yeux et pour ses contemporains, un propriétaire foncier qui avait été clérouque sous les rois; d'une manière

1. *P. Tebt.* II, 343, ll. 70, 76 et 83; *B. G. U.* 708; cf. Otto, *Priester u. Tempel*, II, p. 97, à corriger par Grenfell et Hunt, *loc. laud.*, n. 9, *in fine*.

2. *P. Tebt.* II, 343 (II^e siècle), ll. 9 et *passim*, jusqu'à la l. 59 inclusivement.

3. *E. g. B. G. U.* 61; *P. Lond.* 217; cf. *P. Fay.* 82, 86, 86 (a) : διὰ κληρούχων; *P. Tebt.* II, 288, 339, 366; 471.

4. *P. Fay.* 342 (143-5 ap. J.-C.); *P. Tebt.* II, 526 (II^e siècle).

analogue, sa terre fut sans doute une propriété privée, mais qui avait fait partie de la γῆ κληρουχική. Il en a été probablement toujours ainsi à l'époque romaine, du moins pour les biens; les anciennes terres des clérouques ont seules conservé alors la qualification de clérouchiques; et de même que le mot κάτοικος a pris souvent, comme on le verra, le sens de propriétaire de κλῆρος κατοικιδῆς, le terme de κληροῦχος a dû signifier : propriétaire d'une terre autrefois clérouchique. A cette conclusion, on objectera que les κληρουχίαι ont été des divisions générales du cadastre romain, valables pour toutes les terres sans distinction, et que les paiements ὑπὲρ κληρούχων sont très nombreux, tandis que mention est à peine faite de la γῆ ιδιόκτητος. Mais ces faits sont explicables. Il est possible que dans l'Égypte romaine la propriété privée n'ait guère été formée, en dehors des κλῆροι κατοικιδῆς, que de terres de κληροῦχοι; la γῆ ιδιόκτητος n'a pas existé sous les Lagides sur le terroir de tous les bourgs, notamment dans ce nome Arsinoïte auquel on doit tant de documents¹; et après la conquête, l'étendue des terres de κληροῦχοι relativement aux autres propriétés privées a pu être considérable; dès lors, il n'y aurait pas à s'étonner que les divisions nommées κληρουχίαι aient compris des propriétés privées de tout ordre, clérouchiques et non clérouchiques. Ce qui resterait à expliquer, c'est que les κληρουχίαι aient aussi servi de divisions cadastrales pour les biens patrimoniaux, le domaine royal et la terre sacrée, c'est-à-dire pour des propriétés non privées²; peut-être y a-t-il dans cet usage du mot un souvenir du temps où les clérouchies étaient une partie du Domaine, allotie sans doute, mais en dernière analyse des terres domaniales. On peut du moins conclure qu'à l'époque romaine, les terres des anciens κληροῦχοι, type de la propriété privée, ont conservé leur qualification et leur fiscalité particulières; si elles n'ont pas été comme les κλῆροι κατοικιδῆς l'objet d'un contrôle spécial, c'est qu'elles n'ont pas conféré à leurs propriétaires une con-

1. *P. Tebt.* I, app. I, pp. 542-3.

2. *P. Tebt.* II, 343, ll. 70, 76, 83, 85, 87.

dition personnelle privilégiée : le clérouque romain est simplement le propriétaire d'une terre qui à l'époque ptolémaïque avait été donnée à un κληροῦχος.

Les κῆτοικοι ne forment donc pas une subdivision des κληροῦχοι, ils sont bien comme eux propriétaires fonciers ; mais c'est le seul point qu'ils aient de commun ; ils diffèrent en tout le reste. Bien qu'aucune des terres clérouchiques ne subsiste plus comme telle après la conquête, Rome a cependant distingué parmi elles celles dont avaient été dotés les clérouques de l'armée ptolémaïque, les κῆτοικοι ; et tandis que les terres des κληροῦχοι se perdent dans l'ensemble des propriétés¹ et les κληροῦχοι eux-mêmes parmi les autres indigènes, les κλῆροι κατοικτικοὶ forment une catégorie spéciale de terres et les κῆτοικοι une classe distincte de population. Ils sont inscrits sur des registres particuliers, dont la tenue et la mise à jour occupent des fonctionnaires proprement catœciques dans des bureaux spéciaux, les κατοικτικὰ λογιστήρια². Cette inscription porte le nom de καταλοχισμὸς (τῶν κατοικτικῶν τῆς Αἰγύπτου)³ ; les fonctionnaires qui en sont chargés sont, dans l'ordre hiérarchique : le πρὸς καταλοχισμοῖς τῶν κατοικτικῶν τῆς Αἰγύπτου, appelé aussi ὁ ἀσχολούμενος τοῦς καταλοχισμοῦς τῆς Αἰγύπτου⁴ ; dans les nomes, ses auxiliaires, désignés par les appellations diverses de : ὁ ἐπιτηρητὴς καὶ χειριστὴς καταλοχισμῶν (Ὁξύρυγχείου)⁵, οἱ διασχολούμενοι τοῦς καταλοχισμοῦς⁶ ; enfin, dans les districts de l'Arsinoïte, des συντακτικοὶ⁷. Ils enregistrent les παραχωρήσεις de κλῆροι κατοικτικοὶ⁸ ; dans ces παραχωρήσεις, on re-

1. Cf. ci-dessus, p. 270, n. 3.

2. E. g. C. P. R. 1, l. 11 ; 188, l. 9.

3. P. Oxy. I, 45, 46, 47 ; P. Grenf. II, 42 ; B. G. U. 328 ; C. P. R. 1 et 170. Le sens propre du mot est « répartition » (Grenfell et Hunt, P. Oxy. I, 47, intr.) ; mais son emploi, C. P. R. 1, l. 22, et 170, l. 29, ne permet guère de douter qu'il s'agisse d'une inscription dans un registre foncier. P. M. MEYER, p. 106, pense que ce registre même s'appelait καταλοχισμὸς et aussi κατοικτικὴ τάξις ; mais les exemples invoqués (B. G. U. 379 ; P. Lond. II, 141 notamment) montrent que l'expression ἐν κατοικτικῇ τάξει signifiait « de condition catœcique ».

4. P. Grenf. II, 42, l. 1 ; P. Oxy. I, 47, l. 3.

5. P. Oxy. I, 174, l. 1 (descr.).

6. P. Oxy. I, 45, l. 2 ; 46, l. 2.

7. P. Grenf. II, 42, l. 2.

8. E. g. C. P. R. 1, l. 5 ; 188, l. 9.

trouve les « cessions » de l'époque ptolémaïque¹; mais sous l'Empire, ce sont de véritables ventes²; cet enregistrement, nécessaire pour rendre les mutations valables, porte le nom de μετεπιγραφή, déjà usité vraisemblablement à l'époque ptolémaïque³; il est l'occasion de la perception d'un droit spécial⁴; enfin, il est vraisemblablement nécessaire non seulement pour les ventes, mais pour toutes les mutations des κληροί κατοικικοί. L'inscription et l'enregistrement présentent tout d'abord un intérêt fiscal, les taxes ὑπὲρ κατοίκων n'étant pas identiques aux autres; et surtout les registres fonciers sont des listes de personnes; ce fait est très important, parce que la condition personnelle des κάτοικοι est une condition privilégiée. Il est donc essentiel de voir comment on devient catœque à l'époque romaine. Après la conquête, les anciens κάτοικοι sont probablement restés en possession de leur tenure, avec les droits étendus que leur assurait le nouveau régime. Mais, dès lors et plus encore par la suite, l'usage du droit de vente a évidemment pu faire et fait passer le κληρος entre les mains de propriétaires qui n'étaient pas d'anciens catœques ptolémaïques: il reste cependant κατοικικός. C'est donc l'acquisition du κληρος qui assure au nouveau propriétaire la qualité de κάτοικος; autrement, le καταλογισμὸς κατοίκων, registre foncier des terres catœques, ne serait plus une liste de catœques; dès l'époque ptolémaïque, d'ailleurs des civils devenaient catœques par παραχώρησις de la tenure⁵. Mais il y a encore dans l'Égypte romaine une autre origine de la qualité de catœque: c'est la naissance. Les privilèges personnels du catœque se transmettent en effet à ses fils. Il n'est pas nécessaire que ceux-ci soit héritiers ou propriétaires de κληροί κατοικικοί. S'ils le sont, tel n'est pas le titre que leur père invoque pour qu'ils soient admis à partager sa condition personnelle; un catœque, qui veut en faire

1. Chap. VII, pp. 237-9.

2. *C. P. R.*, *loc. laud.*

3. Chap. VI, p. 189, et n. 2.

4. Le τέλος καταλογισμῶν: *B. G. U.* 340, cf. WILCKEN, *Ostr.* I, p. 346, et n. 1.

5. *P. Tebt.* I, 124, l. 33, οὐ ἐξ ἰδιοκτημόνων est opposé à ἐξ ἄλλων εἰδῶν.

bénéficier son fils, établit qu'il descend d'un ou de plusieurs catœques, en se référant à l'inscription de ses ascendants parmi les catœques ou à des recensements domiciliaires antérieurs¹. Cette formalité se remplit quand l'enfant atteint l'âge de 13 ans²; dès auparavant d'ailleurs, les futurs catœques forment une catégorie à part dans les documents officiels sous le titre d'ἀφῆλικες υἱοὶ κατοίκων; quand ils ont atteint 13 ans et fait la demande nécessaire, ils sont classés parmi les τελεῖοι κάτοικοι³. Si donc la qualité de catœque est héréditaire, la conservation du κληρος κατοικικὸς parmi les biens familiaux ne paraît pas être une condition nécessaire de la transmission héréditaire des privilèges catœciques⁴: il faut et il suffit que quelqu'un ait possédé un κληρος κατοικικὸς pour que ses descendants soient catœques à perpétuité.

La situation du κάτοικος romain est donc très différente de celle du catœque ptolémaïque. Sous les Lagides, on ne concevait pas qu'il existât un κάτοικος sans κληρος, ni que le κληρος fût donné à un homme qui n'était pas soldat⁵; le service militaire avait sa récompense dans la dotation clérouchique. A l'époque romaine, on est catœque sans κληρος, de naissance, ou par acquisition du κληρος et sans autre titre que des titres de propriété; mais, de toute façon, c'est la condition de la terre qui fait celle de l'homme; et loin d'avoir à remplir des obligations militaires envers l'État, le κάτοικος jouit de privilèges fiscaux, militaires et même politiques.

1. *B. G. U.* 562; cf. *P. Lond.* 260, ll. 76-174; et 261, *passim*.

2. Comme toutes les demandes émanant d'autres privilégiés et ayant le même objet : *B. G. U.* 109, 971; *P. Gen.* 18; *P. Fay.* 27; *P. Oxy.* II, 257 et 258; III, 478; *P. Amh.* II, 75; *P. Grenf.* II, 49; WESSELY, *Stud.*, pp. 1 sqq.

3. *P. Lond.* II, 260.

4. Autrement, les parents auraient à faire la preuve qu'ils ne l'ont pas aliéné ou n'en ont pas disposé par testament, lorsqu'ils prétendent assurer à leurs fils les privilèges des κάτοικοι.

5. Exception faite pour la dotation de Menchès, cf. ch. II, p. 52, et les cas semblables qui ont pu se produire; encore Menchès sert-il l'État en qualité du comogrammate.

III

LES PRIVILÈGES DES CATÆQUES ROMAINS

Les privilèges dont jouit le catæque sont au nombre de deux. D'une part, il est exempté, ainsi que ses descendants, de l'impôt de la capitation (λαογραφία) : il fait partie des ἐπιτεκριμένοι ; de là son inscription sur les listes dites d'ἐπίκρισις¹. D'autre part, il paraît être qualifié pour le service militaire. On a émis l'hypothèse que l'ἐπίκρισις financière ou inscription sur la liste des habitants exemptés de la capitation avait pour but une ἐπίκρισις militaire, c'est-à-dire le contrôle des habitants de l'Égypte qualifiés pour le service dans les *auxilia* et les flottes² ; les textes ne permettent pas d'établir une relation aussi étroite entre les deux ἐπίκρισεις ; mais il reste extrêmement vraisemblable que, dans l'Égypte romaine comme dans tous les États antiques, quiconque échappe à l'impôt de la capitation est qualifié pour le service militaire³. Les χάτοικοι ont donc pu être soldats. La raison de leur double privilège apparaît, si l'on examine les autres classes de population qui sont, elles aussi, exemptées de la capitation. Elles sont au nombre de trois : la première est formée par les fils des μητροπολίται δωδεκάδραχμοι, dont on ignore la condition exacte, mais qui portent tous des noms grecs⁴ ; la

1. Historique et bibliographie de la question de l'ἐπίκρισις dans : LESQUIER, *Rev. Phil.*, XXVIII, [1904], pp. 22-3 et 48, n. 4 ; analyse et commentaire des textes, *ibid.*, pp. 25-28.

2. P. M. MEYER, pp. 109 sqq.

3. LESQUIER, *loc. laud.*, pp. 23-31.

4. GRENFELL et HUNT, *P. Oxy.* II, 257 et 258 ; III, 478 ; WILAMOWITZ-MÖLLENDORFF, dans : *G. G. A.*, 1900, pp. 55 sqq. Ce sont des habitants des métropoles taxés à 12 drachmes ; GRENFELL et HUNT pensent qu'il s'agit de la capitation et de même, WILCKEN, *Archiv*, IV, p. 546, à propos de l'ἀπὸ γυμνασίου, *P. Lond.* III, 955, qui ne paraît pas, d'ailleurs, être $\overline{\kappa\delta}$ (δραχμὸς), mais plutôt $\overline{\kappa\delta}$ (ἀμφοδραχμία), comme l'entrevoit KENYON, *ad loc.*, et me le fait remarquer M. Jouguet. Il est difficile d'admettre que la population hellénique tout entière n'ait pas été exonérée de la capitation ou ne l'ait été que partiellement. Car ces μητροπολίται δωδεκάδραχμοι sont des Grecs. On en connaît deux qui portent des noms égyptiens, mais ils sont

deuxième se compose d'οἱ ἀπὸ γυμνασίου, c'est-à-dire des personnes qui ont reçu l'éducation du gymnase, institution essentiellement hellénique¹; la dernière, enfin, ce sont les citoyens des πόλεις grecques, les *cives Alexandrini*². La raison du privilège financier, accordé par Rome à ces classes de population, paraît bien être l'origine hellénique, réelle ou fictive. Les κάτοικοι peuvent-ils être rapprochés d'eux à un titre analogue? Ce n'est pas à coup sûr par leur origine réelle : beaucoup doivent être de race indigène³. Mais les κάτοικοι trouvés en Égypte par les Romains lors de la conquête, et déjà connus d'eux auparavant, étaient les clérouques de l'armée régulière, distingués par leur nom des clérouques de la police, en partie indigènes, et des μάχιμοι; l'armée régulière était en principe nationale : fondement de la puissance des Lagides, elle portait au III^e siècle le nom de Μακεδόνες⁴, à la fin du II^e siècle celui de στρατεύμενοι Ἑλλήγες⁵; jusqu'à la fin du III^e siècle, son recrutement fut en fait assez hellénique⁶; vers la fin du II^e siècle, il semblait encore illogique de conserver un nom indigène, quand on était promu de la police à l'armée⁷; enfin les catœques du I^{er} siècle étaient les descendants ou les succes-

citoyens romains : Αὐρήλιος Πετσεῖρις et Αὐρήλιος Ἀφύγις, en 245 ap. J.-C., *P. Fir.* 4, ll. 1-2; ceux-là étaient certainement ἐπικεκριμένοι.

1. LESQUIER, *loc. laud.*, p. 26, n. 6; GLOTZ, dans : DAREMBERG ET SAGLIO, s. v. γυμνάσιον; WILAMOWITZ-MÖLLENDORFF, *loc. laud.* Je ne serais pas disposé à admettre aujourd'hui avec GRENFELL et HUNT, comme je l'ai fait, pp. 26-7 de l'article cité, que les ἀπὸ γυμνασίου sont les fils ou descendants des gymnasiarques; c'est trop restreindre le sens de l'expression et le recrutement des gymnases. Bien que l'on connaisse un ἀπὸ γυμνασίου de 60 ans, *P. Oxy.* II, p. 208, je pense que l'on prenait ce titre vers 13 ou 14 ans, comme je l'ai dit, *ibid.*, p. 26, n. 6; mais il n'est pas établi, comme on pourrait le conclure de cette note, qu'il n'y avait parmi les ἀπὸ γυμνασίου que des fils ou descendants de certains catœques ou de μητροπολιται δωδεκαδραχμοὶ; même s'il était prouvé que la population hellénique des métropoles est formée exclusivement de catœques et de personnes taxées à 12 drachmes, des enfants étrangers à cette population auraient pu recevoir, à titre exceptionnel, l'éducation du gymnase et se qualifier d'ἀπὸ γυμνασίου leur vie durant; tel serait le cas de l'ἀπὸ γυμνασίου de 60 ans dont il vient d'être parlé.

2. JOSÈPHE, *De Bell. Jud.* II, 16, 4, p. 385; *P. Lond.* II, 260, ll. 60 et 120.

3. Cf. chap. IV, pour le II^e siècle; *a fortiori* au I^{er}.

4. Chap. I^{er}, pp. 2-3.

5. Chap. IV, p. 128.

6. Chap. IV, pp. 119-20.

7. Chap. IV, p. 126.

seurs de ces colons qui au III^e siècle avaient introduit dans la χώρα et notamment dans l'Arsinoïte la civilisation grecque¹. On peut donc admettre qu'au moment de la conquête les Romains ont considéré les κάτοικοι comme appartenant à l'élément hellénique. Ils ont probablement vu en eux, ainsi que dans les μητροπολίται δωδεκάδραχμοι, les ἀπὸ γυμνασίου et les Alexandrins, la population autrefois victorieuse de l'indigène à laquelle l'Égypte devait sa civilisation, comme le reste du monde et comme Rome elle-même; et ils ont fait une situation privilégiée dans la province d'Égypte aux représentants de la race supérieure et de l'*humanitas*².

Par là ils ont accentué la différence qui allait s'atténuant depuis le II^e siècle entre les catœques et les κληροῦχοι ptolémaïques³. Les κληροῦχοι, leurs descendants et leurs successeurs, ont été frappés de la capitation comme le reste de la population égyptienne et déconsidérés par cet impôt infamant. Les catœques, au contraire, exemptés du *tributum capitis*, qualifiés par suite pour le service militaire de même que les autres ἐπικεκριμένοι, ont formé une classe supérieure parmi les pérégrins qui n'avaient pas le droit de cité alexandrine. Ce n'est pas une classe fermée, puisque l'achat d'un κληρος κατοικικὸς suffit à faire un catœque. D'autre part, les catœques, qui servent dans les *auxilia* et les flottes, reçoivent à leur libération la *civitas romana*, qu'ils transmettent à leurs enfants⁴. Leur situation s'améliore encore en 212 par la *constitutio Antoniniana*. L'édit de Caracalla n'est pas appliqué en Égypte aux seules populations déjà dotées d'institutions municipales⁵; le bénéfice en est étendu à d'autres

1. Chap. VI, p. 70 sqq.

2. Il y a d'ailleurs une certaine interpénétration entre ces classes : un Alexandrin, un ἀπὸ γυμνασίου, un μητροπολίτης δωδεκάδραχμος peut être catœque.

3. Chap. VI, pp. 182-83.

4. Sur les vétérans égyptiens, cf. P. M. MEYER, p. 125; LESQUIER, *loc. laud.*, pp. 19-20.

5. MOMMSEN, *Hermes*, XVI, pp. 474 sqq.; *Staatsrecht*, III, 1, pp. 699 sqq. — JUNG, *Roman. Landschaften*, introd., p. xviii, montre, en indiquant les sources, que la qualification de Romains s'est étendue à partir du III^e siècle à ceux même des habitants de l'Empire qui n'appartenaient pas à d'anciennes πόλεις ou *civitates*; l'évolution s'achève à l'époque de Justinien où il n'y a plus en fait de pérégrins

classes et dès 212, parce que les cités sont très peu nombreuses ; dans les trente années qui en suivent la promulgation, on rencontre dans les métropoles ou dans les bourgs des *Aurelii* qui sont catœques, et il ne semble pas que certains aient eu d'autre titre à obtenir la *civitas* que la propriété d'un κληρος κατοικικός¹ ; parmi les habitants de l'Égypte étrangers aux πόλεις, ceux qui étaient exemptés de la capitation étaient d'ailleurs les plus qualifiés pour devenir citoyens.

Avec l'édit de Caracalla nous atteignons le dernier terme du développement des institutions catœciques dans l'Égypte romaine. Elles subsistent après 212, mais elles ne paraissent pas avoir influé sur les institutions postérieures. On ne peut établir que l'organisation des *limitanei* se rattache à elles² : si elle rappelle, non les κάτοικοι du haut Empire, mais les clérouques ptolémaïques, puisque la dotation a pour condition le service héréditaire dans la famille du soldat, rien n'indique qu'elle ait été appliquée à l'Égypte avant toute autre province ; au contraire, la plus ancienne mention qui soit faite d'institutions analogues les rapporte au règne d'Alexandre Sévère, à propos des luttes contre les Maures, les Germains et les Arméniens et il n'y a pas lieu de croire à une imitation des clérouchies ptolémaïques³ ; de plus, les clérouques n'ont jamais été des soldats de confins. D'autre part, le colonat n'a rien de

que quelques peuples barbares des frontières, sujets de l'Empire (MOMMSEN, dans : WATTENBACH's *Archiv*, XIV, pp. 526 sqq. : *Ostgothische Studien*). — Pour l'Orient, MITTEIS, *Reichsrecht u. Volksrecht*, pp. 159 sqq., insiste sur les effets de l'édit de Caracalla en matière de droit privé, sans parler du droit public. — Pour l'Égypte, P. M. MEYER, pp. 136 sqq.

1. Les listes d'*Aurelii* rencontrés dans les textes des 30 premières années postérieures à l'édit de Caracalla, qui ont été données par P. M. MEYER, pp. 137 sqq., comprennent non seulement les κάτοικοι, mais toutes les autres catégories de population intéressées ; il n'y a à retenir pour notre sujet que les indications suivantes : C. P. R. 6 (238 ap. J.-C.), un seul personnage : l'autre, qui d'ailleurs est ἀστὴς en même temps que catœque, achète le κληρος ; C. P. R. 8 (218 ap. J.-C.), un seul personnage : le second a été gymnasiarque ; [C. P. R. 141, la date est inconnue ; C. P. R. 205, même remarque : de plus le personnage est bouleute d'Hérakléopolis ; C. P. R. 156, date inconnue ; C. P. R. 94, même remarque] ; B. G. U. 336 (216 ap. J.-C.).

2. Comme semble l'indiquer P. M. MEYER, p. 103, n. 375.

3. LAMPRIE, *Vita Alex.*, ch. LVIII ; cf. MOMMSEN, dans : *Hermes*, XXIV, pp. 199-200.

commun avec les clérouchies, puisque les clérouques n'ont jamais été attachés à la glèbe. Ces grandes institutions militaires et foncières, nées en divers points de l'Empire de causes extrêmement générales, ne doivent rien à l'imitation des institutions des Lagides. A proprement parler, celles-ci n'ont pas été imitées. Elles ont survécu à la dynastie qui les avait fondées, mais elles ont subi la loi de toute chose et n'ont subsisté qu'à la condition de se transformer. Avec la conquête de l'Égypte par Rome, elles ont perdu leur utilité et leur caractère militaire ; mais elles les ont retrouvés en partie, puisque les catœques purent très vraisemblablement servir dans les *auxilia* et les flottes. Surtout, elles ont donné au régime foncier et aux classes de population de l'Égypte romaine un caractère original. Les terres détachées du Domaine et attribuées à titre précaire disparaissent, non pour retourner au βασιλικόν, mais pour devenir propriété privée ; parmi elles, se distingue une catégorie spéciale, les κληροί κατοικικοί, dont la possession assure des privilèges particuliers. Parallèlement, la classe des soldats colons cesse d'exister ; eux-mêmes, puis les héritiers et les acquéreurs de leurs terres, ne sont plus en majorité que des propriétaires, confondus, ou peu s'en faut, dans la masse des indigènes ; seuls les κάτοικοι, héritiers ou acquéreurs de κληροί κατοικικοί, exemptés de la capitation, qualifiés pour le service militaire ainsi que leurs descendants, concourent à former cette classe de population non-citoyenne, mais hellénique ou censée telle, intermédiaire entre les indigènes et les Alexandrins, dont les privilèges compensent dans l'Égypte romaine l'extrême rareté des cités.

CONCLUSION

Il ne paraît pas impossible, au terme de cet ouvrage, de retracer le développement général des institutions militaires de l'Égypte sous les Lagides.

Si on les considère d'abord vers la fin du règne d'Evergète I^{er}, date à laquelle nous les connaissons le mieux, l'organisation générale de l'armée apparaît comme consistant essentiellement dans la division en forces régulières, forces mercenaires et forces indigènes. Les colons militaires de race hellénique ou assimilée, les clérouques, fournissent les contingents réguliers et forment des corps de cavalerie et d'infanterie, numérotés et à pseudo-ethniques, dont l'ensemble constitue l'armée nationale, l'armée proprement dite, les Μακεδόνες ; recrutés par l'engagement volontaire individuel, groupés autour du noyau primitif des soldats originaires de Macédoine, ils ont été attachés au sol de l'Égypte par la dotation foncière dont ils ont bénéficié ; un de leurs fils est tenu de suppléer ou de remplacer son père dans l'armée quand viennent les infirmités ou la mort ; on est fondé à croire qu'à l'avènement de Philopator le service était en général héréditaire dans les familles de soldats et que les Lagides avaient alors à leur disposition la population stable nécessaire pour former l'armée régulière non permanente et en assurer dans l'avenir le recrutement. Les mercenaires, souvent recrutés au moment des campagnes, parfois aussi engagés pour un long laps de temps, donnent aux Lagides, dans des proportions extrêmement variables, de la cavalerie, de l'infanterie et notamment de l'infanterie légère avec armes spéciales : archers, frondeurs, etc. Enfin, parmi les indigènes, l'ancienne classe militaire pharaonique des μάχιμοι, conservant sa dotation terri-

toriale et ses privilèges, forme des corps auxiliaires, fournit des valets d'armée, des appariteurs aux fonctionnaires et combat sur les flottes. L'armée, qui provient de ce triple recrutement, se subdivise en armée active, servant en temps de paix comme en campagne, et en armée disponible, mobilisable en tout ou en partie pour des périodes d'exercices et en cas de guerre. Pendant la paix, presque toute l'armée est dans la position de disponibilité; la garde royale, quelques troupes mercenaires, quelques *μύχιμοι*, notamment les appariteurs, et sans doute aussi les enfants de troupe, les *ἐπίγονοι*, constituent seuls l'armée active. Mais dès le temps de paix, l'armée de campagne, sur le pied de guerre, est complètement organisée avec ses subdivisions et ses cadres. Dans son organisation technique et son commandement, il ne paraît pas douteux qu'on doive distinguer d'une part les corps et unités, avec leurs subdivisions et la hiérarchie de leurs cadres : commandant, officiers et sous-officiers, et d'autre part les détachements ou groupes de corps ou d'unités, variant en effectif, en composition et par suite de cadre divers selon les circonstances dans lesquelles ils sont formés et le but qui leur est assigné; les corps, qui sont l'hipparchie dans la cavalerie et la chiliarchie dans l'infanterie, nous sont assez bien connus avec leurs subdivisions et leurs cadres; l'organisation des détachements qu'ils contribuent à former, essentiellement variable, nous reste presque complètement inconnue, et avec elle les fonctions proprement militaires, sinon politiques, des officiers généraux et supérieurs.

Tels sont les caractères généraux de l'armée ptolémaïque dans la seconde moitié du III^e siècle. Dans l'organisation du II^e et du I^{er} siècle, aucun changement ne paraît au premier abord être intervenu : les subdivisions et les cadres semblent identiques à ceux du III^e siècle; il convient cependant de garder sur ce point une grande réserve dans l'état actuel de notre documentation; d'autre part, les principes généraux du recrutement sont restés les mêmes; les troupes continuent de se diviser en corps réguliers, corps mercenaires et corps indigènes. En réalité, sous le couvert d'une organisation générale toujours iden-

tique, se sont produites des transformations importantes. Il est naturel que l'effectif et l'origine des mercenaires aient varié selon les époques, et il n'y a pas lieu de s'y arrêter. Il faut insister au contraire sur le recrutement indigène et le recrutement régulier. Au début du règne de Philopator et probablement en 218 avant J.-C., tous les indigènes sont admis à servir, dans des corps spéciaux, il est vrai; il n'en reste pas moins que les *μάχιμοι* perdent leur privilège et que toute la race vaincue se voit qualifiée pour le service. D'autre part, le recrutement des corps réguliers devient doublement local, parce que le service héréditaire dans les familles de soldats, déjà entré dans les mœurs sous Evergète I^{er}, se développe de plus en plus, et parce que l'armée disponible se recrute partiellement dans les rangs de la police. Il est même probable que parmi ces recrues se trouvent des indigènes, qui se glissent ainsi parmi les réguliers de race hellénique ou assimilée et voilent leur origine sous un nom grec et peut-être par leur affiliation à une association pseudo-ethnique. Enfin, on rencontre au I^{er} siècle, des Ἑλληνες *μάχιμοι* à côté des *μάχιμοι* indigènes. Aux transformations proprement militaires correspondent des modifications dans les institutions clérouchiques. Au III^e siècle, il n'existait que quatre catégories de clérouques; trois étaient formées par les réguliers, dotés de 100, 70 ou 30 aroures; la dernière seule comprenait les indigènes et chacun d'eux ne recevait que 5 aroures. Dans le cours du II^e siècle, les catégories de *μάχιμοι* indigènes se multiplient, s'élevant jusqu'aux dotations de 10 aroures; les clérouchies sont étendues à la police, dont le recrutement est à coup sûr partiellement indigène; les gendarmes et policiers reçoivent de 10 à 30 aroures; enfin les tenures des soldats le mieux dotés ne dépassent pas en fait 50 aroures à partir du règne de Philométor. Tous ces faits témoignent des progrès accomplis dans l'armée par l'élément indigène; la distance a diminué entre les corps réguliers ou helléniques et les corps égyptiens, très probablement parce qu'en fait les uns et les autres se recrutent de plus en plus dans une même classe de population, qui n'est ni hellénique, ni indigène, mais gréco-égyptienne. La notion

de race, prédominante dans l'organisation militaire du III^e siècle, ne paraît plus jouer au II^e qu'un rôle restreint et formel.

Les dates extrêmes de cette transformation profonde des institutions militaires ne peuvent être déterminées avec précision; mais elle n'était probablement pas achevée à la fin du II^e siècle, et l'on a des raisons de croire qu'elle n'a pas commencé avant Philopator : le premier fait par lequel elle se manifeste est l'armement des indigènes en 218 par Agathocle et Sosibios. Il serait donc extrêmement important de connaître exactement les causes de cette dernière réforme; aucun témoignage ne les indique; mais il est vraisemblable qu'elles sont d'ordre technique et non pas général. Sans doute l'armement des Égyptiens n'a été possible que si le préjugé de race commençait à s'atténuer chez les gouvernants par l'effet du contact prolongé avec les vaincus et des mariages mixtes. Mais les progrès des indigènes dans l'armée ont été l'instrument et non la conséquence des succès du nationalisme égyptien; ce n'est pas par une campagne pacifique et une pression morale que les indigènes se sont taillé une large part au II^e siècle dans le gouvernement de l'Égypte; c'est par une suite de rébellions qui commencent dès 216 et se poursuivent, dirigées par des dynastes locaux, appuyées peut-être par des monarques éthiopiens, servies assurément dans la suite par les compétitions dynastiques et les séditions des Alexandrins, pendant les règnes de Philopator, d'Épiphanes, de Philométor et d'Evergète II, pour ne pas descendre plus bas. Comment ces *ταρχαί*, ces *ἀμειβίαι* ont été possibles, Polybe nous l'apprend quand, parlant des troubles de 216, il en montre la cause dans la réforme militaire de 218 : c'est l'armement des indigènes pour la lutte contre Antiochus qui a créé ce péril intérieur auquel les Lagides ont dû parer en favorisant les progrès de l'élément égyptien. Ce n'est donc pas dans des causes d'ordre politique qu'il faut chercher la raison des réformes d'Agathocle; faites en vue de la guerre syrienne, elles ont une origine militaire, que révèle un fait analogue, constaté à la même date dans l'armée des Séleucides : Antiochus le Grand emploie à Raphia comme son ennemi, quoique dans une moindre

mesure, des contingents de phalangites indigènes armés à la macédonienne. Il est probable que d'un côté comme de l'autre on manquait d'infanterie de ligne mercenaire; à cette époque, les nations qui fournissent aux armées le plus de mercenaires sont les Thraces et les Galates; et ces Thraces et ces Galates ont un armement spécial, qui n'est pas celui de la grosse infanterie, et ne sont pas organisés en phalange. La réforme d'Agathocle et de Sosibios est donc par sa cause et en soi purement technique; mais, en armant les nationalistes égyptiens, elle a décidé de l'histoire intérieure de l'Égypte ptolémaïque et du développement postérieur de ses institutions militaires.

Dans quelle mesure ces institutions ont-elles été originales? Elles ne semblent pas avoir subi d'influences extérieures dans le cours de leur développement, bien qu'il ne soit pas établi qu'Agathocle et Sosibios, en armant les indigènes, n'ont pas imité l'exemple de quelque État hellénistique. Mais par ses origines l'armée ptolémaïque doit beaucoup au passé. Elle procède à la fois des institutions macédoniennes et des institutions pharaoniques. La Macédoine lui a donné son organisation générale et technique. En prenant dans les classes inférieures de la population les soldats de marine et les matelots, les Lagides se rencontrent avec tous les États de l'antiquité, et il n'y a rien là de proprement macédonien. Mais les principes généraux du recrutement et l'organisation des subdivisions, des détachements et du commandement viennent de Philippe et d'Alexandre. Et ici, il est nécessaire d'établir une distinction : tandis qu'au point de vue technique l'influence d'Alexandre a peut-être été la plus puissante, il est hors de doute que dans l'organisation générale de leur armée, les Lagides se sont surtout inspirés de Philippe. L'armée de Philippe fut en effet exclusivement nationale; les forces d'Alexandre, qui provenaient d'abord du même recrutement que celles de son père, se trouvèrent composées après ses dernières réformes de tous les sujets de son empire, Hellènes et Asiatiques. Or, les Lagides ont repris la conception d'une armée régulière nationale, formée de sujets appartenant à la même race que la dynastie, et s'ils ont fait appel aux contingents indi-

gènes, ils ont du moins rigoureusement séparé les Égyptiens des réguliers; fidèles à l'esprit des institutions de Philippe, ils ont eu deux armées, l'une régulière, l'autre indigène; même après 218, quand tous les Égyptiens sans distinction sont admis à servir, ils en forment une phalange à part; lorsqu'au II^e siècle le recrutement des armées ne correspond plus en fait à ce qu'il était en principe, les décrets royaux distinguent encore les στρατευόμενοι Ἕλληνες; et s'il y a au I^{er} siècle des μάχιοι de toute race, du moins les qualifie-t-on à l'aide de leur ethnique, parce que le souvenir de la séparation primitive entre Hellènes et indigènes n'est pas encore aboli. Théoriquement, l'armée ptolémaïque reste jusqu'à la fin plus hellénique que ne l'était celle d'Alexandre sous sa forme dernière. C'était comme roi des Macédoniens que Philippe avait dominé la Grèce et qu'Alexandre avait conquis l'Orient; lorsqu'à sa mort disparut avec lui l'empire gréco-oriental qu'il était en train de fonder, les Diadoques et les Épigones, plus fidèles que lui-même à leur commune origine, restèrent des Macédoniens en face des races sujettes; maîtres de l'Égypte par droit de conquête, les Lagides, et notamment Sôter, Philadelphie et Evergète, trouvèrent dans leur armée, macédonienne en principe, hellénique en fait, le plus sûr fondement moral et matériel de leur domination; et si le caractère essentiel de la monarchie se modifia à partir de Philopator au profit du nationalisme égyptien, ce fut, semble-t-il, non la suite d'un vaste dessein politique, mais la conséquence inévitable de la réforme militaire d'Agathocle et de Sosibios. L'armée des Lagides doit donc à la Macédoine son organisation proprement militaire. Mais elle offre aussi dans les clérouchies un remarquable exemple de cette fusion des civilisations helléniques et indigènes, qui caractérise l'époque hellénistique. Des influences combinées qui expliquent l'institution des clérouchies avec tous ses caractères, la plus importante est celle des Pharaons; elles sont fondées sur ce principe, que l'obligation du service militaire est la condition *sine qua non* de la dotation foncière, et c'était celui du recrutement des milices pharaoniques, tandis que les clérouchies athéniennes n'ont jamais eu

pour fin le recrutement de l'armée. Les Lagides n'ont été que les continuateurs des Pharaons en conservant pour les *μάχιμοι* le système clérouchique. Leur mérite propre consiste à avoir adapté l'institution indigène à la conception macédonienne de l'armée régulière non-permanente : pour rester fidèles aux principes qui avaient guidé Philippe dans l'organisation du service militaire et ne pas tomber dans les derniers errements d'Alexandre, il leur fallait disposer d'une classe de population non-indigène, soumise à l'obligation de faire campagne en cas de guerre et assez stable pour que l'armée pût y trouver des recrues; elle manquait dans le nouveau royaume; les Lagides l'ont créée à l'aide du système pharaonique des clérouchies; et ils ont montré leur talent d'adaptateurs en établissant une exacte correspondance entre l'échelle des dotations foncières et la hiérarchie morale des corps et des armes. Organisation proprement militaire, empruntée à la Macédoine; institution des clérouchies, due à l'Égypte : tel est dans l'armée ptolémaïque le legs du passé; et il a suffi d'indiquer quel il était précisément pour marquer en même temps en quoi les Lagides ont innové.

Les clérouchies restent donc les plus intéressantes de toutes les institutions militaires ptolémaïques, au triple point de vue militaire, agraire et financier. Ce sont aussi les seules dont le développement se soit prolongé après la conquête romaine, et par où l'armée des Lagides ait influé sur l'Empire. L'organisation militaire de Rome était trop originale et trop développée pour que les institutions ptolémaïques pussent la modifier; seuls les *ex castris* ont leur origine dans les *τῆς ἐπιγονῆς*. Mais l'importance historique des colonies militaires s'accrut encore du jour où les Romains exemptèrent de la capitation et admirent dans les *auxilia* et les flottes les propriétaires des anciennes terres catœciques et leurs descendants. Ainsi subsista dans la province d'Égypte une catégorie de terres particulière, ainsi y fut créée une classe privilégiée dans la population civile non-citoyenne. La raison du privilège des *κάτοικοι*, c'est que les Romains virent en eux les *στρατευόμενοι Ἕλληνες*, les représentants de la race victorieuse et civilisatrice. La notion

de race retrouva au début de l'Empire l'influence qu'elle avait perdue en fait à partir du II^e siècle; et les idées macédoniennes, servies par les institutions empruntées aux Pharaons, exercèrent une dernière fois leur action, au moment où disparaissait de l'Égypte la dynastie qui les y avait apportées.

APPENDICE I

Liste des Clérrouques

I

TROISIÈME SIÈCLE

Hécatontaroures.

INFANTERIE DE LA GARDE

		Av. J.-C.
Ἀριστόδημος, Ἀρχὰς, (ἐκατοντάρου- ρος), [τοῦ ἀ]γῆ[ματος	P. Petr. I, 11 = III, 12, l. 19	236-5
Εὐθε[.....]ι[...], τοῦ ἀγῆματος, (ἐκα- τοντάρουρος) ¹	— — II. 20-21	—

CAVALERIE.

Τῶν Ἰπποκράτους ·

τῆς β ἱππαρχίας ·

τῶν Ἰπποκρά[τους], τῆς δευτέρας ἱπ- παρχίας, ἐκα[τοντάρουρος] ²	P. Petr. I, 20 (1), cf. III, 19 (b), l. 6	226-5
---	---	-------

τῆς γ ἱππαρχίας ·

..]καί[αρχου, Φιλαδέλφειος, τῶν Ἰπ- ποκρά[τες, τῆς] τρίτης ἱππαρχίας, ἐκατοντάρουρος ³	P. Petr. I, 19, cf. III, 19 (a), l. 10	226-5
---	--	-------

1. Age : 40 ans.

2. Conj. WILCKEN. — Le M]ακεδὼν, τῶν Ἰπποκράτου[ς], τῆς δευτέρας [ἱππαρχίας], P. Petr. I, 20 (1), cf. III, 19 (b), l. 14 n'est pas dit hécatontaroure.

3. Πολιάρχου (ou Π[τολιάρχου ?], conj. WILCKEN, dans P. Petr. III, p. XII.

Τῶν Ἀνδρίσκου ·

τῆς εἰς ἱππαρχίας ·

			Av. J.-C.
....Θ]εσσαλός, τῶν Ἀνδρ[ίσκου, τῆς] εἰς	P. Petr. III, 21 (c), l. 6		227-6
ἱπ(παρχίας), (ἐκατοντάρουρος)			
...υ]τος, Θεσσαλός, τῶν Ἀνδρ[ίσκου, τῆς] εἰς ἱπ(παρχίας), (ἐκατοντάρουρος)] ¹	— — 1. 8		—
N[....]ωι, Θραϊκι, τῶν Ἀνδρίσκου, τῆς] εἰς ἱπ(παρχίας), (ἐκατοντάρουρος)	— — 11. 6-7		—
.... τῶν Ἀνδρίσκου τοῦ Ναύτα, τῆς] εἰς ἱπ(παρχίας), (ἐκατοντάρουρος)	— — 1. 9		—

Sans indication d'éponyme :

τῆς βῆς ἱππαρχίας ·

Νικάν[ωρ... . . ., τῆς δευτέρ]ας ἱππαρχίας, ἐκατοντάρουρος	P. Petr. I, 20 (1), cf. III, 19 (b), 11. 3-4	226-5
---	--	-------

τῆς γῆς ἱππαρχίας ·

Ἑρακλ[είδης, Λ]αρισαῖος, τῆς γῆς ἱπ(παρχίας), ἐκατοντάρουρος	P. Magd., 34, l. 1	221-0
...], Θραϊξ, τῆς γῆς ἱπ(παρχίας), (ἐκατοντάρουρος)	P. Petr. III, 112 (a), col. 1, l. 9	220-19 ³
....Θρᾶ]ξ, τῆς γῆς ἱπ(παρχίας), (ἐκατοντάρουρος)	— — 1. 32	—
....ὕ]πηρέτης, τῆς γῆς ἱπ(παρχίας), (ἐκατοντάρουρος)	— — 1. 34	—
(παρὰ) Εὐθείου, τῆς γῆς ἱπ(παρχίας), (ἐκατοντάρουρος)	— — 1. 37	—
Ἑρμᾶς Ἀετοῦ, τῆς γῆς ἱπ(παρχίας), (ἐκατοντάρουρος)]	— — (c), 1. 2	—
... ὑπηρέτ]ης, τῆς γῆς ἱπ[παρχίας] ²	— — (d), 11. 5-6	—

τῆς δῆς ἱππαρχίας ·

(κατὰ) Λ]υσάνδ[ρου], (ἐκατονταρούρος), τῆς γῆς ἱπ(παρχίας)	P. Petr. II, 2 (1), cf. III, 28 (a), l. 4	223-2
--	---	-------

1. S'il n'y avait alors que la 5^e hipparchie sous les ordres d'Andriscos.

2. Ces deux derniers clérouques paient les taxes des ἐκατοντάρουροι.

3. Ce document n'a pu être rédigé avant l'an 3 de Philopator = 220-19.

		Av. J.-C.
Ἰάσω[ν], Ἀχαιοῖς, τῶν ἐκ τοῦ[. . .] ]πρώτων, τῆς τετάρτης ἱππαρχίας, ἐκατοντάρουρος ¹	P. Petr. I, 19, cf. III, 19 (a), ll. 2-3	226-5
...Θρᾶ]ιξ, τῆς δ̄ ἱπ(παρχίας), (ἐκατον- τάρουρος)	P. Petr. III, 112 (a), col. ι, l. 12	220-19
...]του, Μακεδὼ[ν, τῆς δ̄ ἱπ(παρχίας), (ἐκατοντάρουρος)	— — — l. 29	—
Στράτιππος Ἡρακλείδου, Συρακόσι- [ος], τῆς δ̄ ἱπ(παρχίας), (ἐκατοντά- ρουρος)	— — — l. 18	—

τῆς ε̄ ἱππαρχίας ·

(...)Σώσωι, Κώϊωι, [τῆς] ε̄ ἱπ(παρ- χίας), (ἐκατοντάρουρος)	P. Petr. II, 21 (c), cf. III, 24 (c), l. 9	?
(παρὰ) Φιλοξένου τοῦ [....., ..., τ]ῆς ε̄ ἱππαρχίας ²	P. Petr. III, 112 (d), col. ι, ll. 4-2	220-19
(παρὰ) Δωσιθέου, Θραικὸς, [τ]ῆς ε̄ ἱπ(παρχίας), (ἐκατοντάρουρος)	P. Petr. III, 34 (a) + p. x, ll. 3-4	v.244-0?

d'une hipparchie inconnue :

(παρὰ) Δημήτου, Θραικὸς, [τῆς . ἱπ- (παρχίας)], (ἐκατονταρούρου) ³	P. Petr. III, 112 (a), col. ι, ll. 4-5	220-19
.....] Μα(), ὑπηρ[έτ]ης, [τῆς . ἱπ(παρχίας) ⁴	— — — ll. 25-6	—

τῶν οὕπω ὑπὸ ἱπάρχην ·

ὁ δεῖνα Ἡρακ]λείδου, Ἀγριάν, (ἐκα- τοντάρουρος), τ[ὼν ο]ὔπω ὑπὸ ἱπ- πάρχην[ν... ⁵	P. Petr. III, 10, l. 3	236-5
--	------------------------	-------

1. Age : 55 ans.

2. Même remarque que ci-dessus, p. 292, n. 1.

3. Restitution certaine, cf. le titre de la colonne.

4. Μα(κεδών) ou : Μά(γνης) (Σμυλν, *ad loc.*). Il paie les taxes des ἐκατοντάρουροι.

5. Age : 48 ans.

Sans indication d'éponyme, ni d'hipparchie :

		Av. J.-C.
(ὕπδ) Σεύθου ἱππέως, ἑκα[τονταρού]- ρου	P. Magd. 23, ll. 1-2	221-0
Δωρίων, (ἑκατοντάρουρος)	P. Petr. III, 112, (a), col. 1, l. 7	220-19
....]ου, (ἑκατοντάρουρος?)	— — 1. 22	—
....], (ἑκατοντάρουρος) ⁴	— — 1. 15	—

INFANTERIE DE LA GARDE OU CAVALERIE?

Τῶν Ἱπποκράτους ·

...]τῶν Ἱπποκράτους, (ἑκατοντάρου- ρος) ²	P. Petr. III, 16, l. 11	236-5
---	-------------------------	-------

Τῶν Πτολεμαίου ·

...], (ἑκατοντάρουρος), τῶν Πτολε- μαίου	P. Petr. III, 5 (b), l. 11.	238-7
---	-----------------------------	-------

Τῶν Ἀνδρίσκου ·

Ἀριστίδημος, Ἀχαῖος, τῶν Ἀνδρίσ- κου, (ἑκατοντάρουρος) ³	P. Petr. I, 11 = III, 12, l. 13	236-5
Μενέλαος, Χίος, (ἑκατοντάρουρος), τῶν Ἀνδρ[ίσ]κου[.....	— III, 10, l. 17	—
...], τῶν Ἀνδρίσκου, (ἑκατοντάρου- ρος) ⁴	— 13 (b), l. 4	—
Πτολεμαῖος, Κυρηναῖος, (ἑκατοντάρου- ρος), τῶν Ἀνδρ[ίσ]κου...	— 10, l. 19	—
Δημοκράτης, Μακεδὼν, (ἑκατοντάρου- ρος), τ[ὼ]ν [Ἀνδρίσκου] τοῦ Ν]αύτα ⁵	— 10, ll. 13-4	—
Ἀρτεμίδωρος, Θραῖξ, (ἑκατοντάρου- ρος), τῶ[ν Ἀνδρίσκου]] τοῦ Ναύτα ⁶	— 10, ll. 11-12	—
Φιλόθηρος Σωπάτρου, Ἀχαῖος ⁷	— 111, ll. 5-6	?

1. Peut-être devrait-on leur joindre les personnes nommées, *ibid.*, ll. 17, 19, 38.

2. Age : 50 ans.

3. Age : 35 ans.

4. Age : 60 ans.

5. Age : 45 ans.

6. Age : 55 ans.

7. Titre du paragraphe : τῶν Ἀνδρίσκου. Il paie les taxes des ἑκατοντάρουροι, cf. SMYLY, *ad loc.*, p. 279.

Sans aucune indication :

		Av. J.-C.
"Ἰππαρχος Ἰππάρχου, (ἐκατοντάρουρος)	P. Petr. II, 39 (i), cf. III, 117 (c), l. 11	?
Πύθων, (ἐκατοντάρουρος)	— — l. 12	—
Δήζελμις, (ἐκατοντάρουρος)	P. Magd. 35, l. 6	ap. 218-71
Θεογένης [...], (ἐκατοντάρουρος)	P. Petr. I, 16, (2), l. 4 = III, <i>introd.</i> , p. 14, l. 1	231-0
Λέανδρος, Οἰ[τ]αῖ[ος], (ἐκατοντάρου- ρος) ⁴	P. Magd. 30, l. 1	219-8
(τὰ) Ἀντιγόνου, (ἐκατονταρούρου), τοῦ ἐκ Φ.γχιος... (ζεύγη)	P. Petr. III, 31, ll. 8-9	241-0?
...]τος, (ἐκατοντάρουρος) [...	— 5 (b), l. 4	238-7
...]υης, Θραῖξ, (ἐκατοντάρουρος) [...	— — l. 9	—
(παρὰ) Μᾶρα[ίου] τοῦ Πτολεμαίου, (ἐκατονταρούρου)	— II, 46 (c) = III, 57 (b), ll. 2-3	ap. 203-2
(...) Λυσιμάχου [(ἐκατονταρούρου) ⁵	— III, 106 (b), l. 1	?
Πολύνδικος, Μακεδών, τῶν [... ], (ἐκατοντάρουρος) ⁵	— I, 20 (1), cf. III, 19 (b), ll. 11- 12	226-5
Πολέμων, Πέρσης, (ἐκατοντάρουρος) [...	— III, 10, l. 15	236-5
(παρὰ) Σεύθου, (ἐκατονταρούρου)	— 30, l. 2	?
Διζάπης, Θραῖξ, [... (ἐκατοντάρουρος) ⁴	— 112 (b), l. 4	220-19
...] Πολυδεύκους, (ἐκατοντάρουρος) [...	— 112 (b), l. 9	—
Λέων, (ἐκατοντάρουρος)	— 112 (c), l. 13	—
...]ανου, (ἐκατοντάρουρος)	— 112 (c), l. 14	—
...] νος, (ἐκατοντάρουρος)	— 112 (c), l. 15	—
ἐν τῷ Ἀσκληπίου] (ἐκατονταρού- ρου) [κλ(ήρωι)]	— 112 (c), ll. 28-9	—
...Θ]εσσαλός, (ἐκατοντάρουρος)	— 112 (d), col. 1, l. 8	—
ἐν τῷ Θεοδώρου (ἐκατονταρούρου) κλήρωι ⁵	— 112 (d), col. 1, l. 12	—
...]ς Σεύθου, (ἐκατοντάρουρος)	P. Petr. III, 100 (a), l. 14	?
Πτολ[ε]μ[α]ῖος Δωροθέου, (ἐκατοντά- ρουρος)	— 100 (a), l. 16	?

1. La restitution est confirmée par le *verso*.

2. La restitution est confirmée par la l. 5.

3. Age : 60 ans.

4. Les clérouques de ce fragment (b) sont des ἐκατοντάρουροι, mais non certainement des cavaliers.

5. MAHAFFY propose, P. Petr. I, 20 (1), cf. III, 19 (b), ll. 8-9 : Διογένης, Μακεδών, τῷ [... || ... ἐκατ]οντάρουρος, (80 ans); la restitution ne s'impose pas.

Hebdomécontaroures.

Τῆς τῶν Μουσῶν ἱππαρχίας ·		Av. J-C
Πρώταρχος Ἰάσονος, [τῆς] τῶν Μουσῶν ἱπ(παρχίας), (ἑβδομηκοντάρουρος)	P. Petr. III, 412 (e), col. II, ll. 3-4	220-19
Ἡράκλειτος Ἡρα[χλείτου], τῆς τῶν Μουσῶν ἱπ(παρχίας), (ἑβδομηκοντάρουρος)	— — ll. 18-9	—
....., τῆς τῶν Μυ[[ῶν ἱπ(παρχίας), (ἑβδομηκοντάρουρος)] ¹	— col. I, ll. 2-3	—
Τῆς τῶν Θεσσαλῶν ἱππαρχίας ·		
(παρὰ) Ἀρίστωνος [.....], Ἡρακλεώτου, τῆς τῶν Θεσσα[[λῶν ἱπ(παρχίας)]	P. Petr. III, 412 (f), ll. 8-9	220-19
Τῆς τῶν Θραικῶν ἱππαρχίας ·		
Πτολεμαῖος Νικ[...., .]ρευσ, τῆς τῶν Θραικῶν ἱπ(παρχίας), (ἑβδομηκοντάρουρος)	P. Petr. II, page 37 (b) = III, 412 (e), col. II, l. 14	220-19
Χαιρέας Χαιρέου, Περγα[μηνός, τῆς] τῶν Θραικῶν ἱππαρχίας ²	P. Petr. III, 412 (f), ll. 43-4	—
Τῆς τῶν Περσῶν ἱππαρχίας ·		
Πτολεμαῖος Ἑρμογ[ένους], [τῆς τῶν Περσῶν ἱπ(παρχίας), [(ἑβδομηκοντάρουρος)	— 112 (e), col. II, ll. 22-3	220-19
...τῆς τῶν Περσῶν [ἱπ(παρχίας)...] ³	— col. I, ll. 43-4	—

1. Cette restitution et les suivantes sont fondées sur le fait que ces cavaliers appartiennent à des hipparchies à noms ethniques.

2. L'abréviation οἰ est en général placée, dans ce texte, après le nom de l'hipparchie; ici elle n'a pu trouver place qu'après l'ethnique

3. Smolyn propose : [ἱπ(παρχίας) διὰ λο(γευτοῦ) τοῦ δεῖνος τῆς περὶ || Μοῦχι γῆς κτλ. : le sigle οἰ a pu se trouver entre ἱπ(παρχίας) et διὰ.

D'une hipparchie inconnue :

Φιλώτας, Θραῖξ, τ[ῆς τῶν] [...] ἱπ[(παρχίας), (ἐβδομηκοντάρουρος)	P. Petr. III, 112 (e), col. II, ll. 28-9	Av. J.-C. 220-19
Λυ[.... Ἀριστ] τοβούλου, τῆς τῶν [... ' ἱπ(παρχίας), ἐβδομηκοντάρουρος)]	— — ll. 8-9	—
....] Πτολεμαίου, Θραῖξ, τῆς τῶν [... ..]ν ἱππαρχίας ¹	— (f), ll. 3-4	—
(παρὰ) Ἱπποκρ.[.... II]ύθωνος, Μα- κεδόνας ²	— (g), ll. 7-8	—
Σ]ωσίθιος Ξενοφάντου, Ἀχ[αῖος ³	— — l. 11	—
(παρὰ) Ἱπποκρίτου, Ἀρχάδος, τῆς τῶν ἱπ παρχίας ἐβδομηκονταρούρου	P. Magd. 31, ll. 3-4	219-8

Triacontaroures.

Τῆς ζ̄ χιλιαρχίας ·

Πέταλος Μα()⁸ | P. Petr. III, 112 (h), l. 2 | 220-19

Τῶν ὑπὸ Φυλῆα τριακονταρούρων ·

(παρὰ) Σωσίθιου, Μακεδόνας, τῶν ὑπὸ Φυλῆα (τριακονταρούρων), κληρούχου	P. Petr. II, 38 (a), cf. III, 34 (b), ll. 7-8	241-0 ?
---	--	---------

Sans autre indication :

Κα[λλε]κλῆς πεζός ⁴	P. Petr. II, 29 (c) = III, 105, c. I, l. 5	?
Λυσανίας πεζός ⁵	P. Petr. II, 29 (d) = III, 105, c. II, l. 5	?
.....]γένου, (τριακονταρούρου)	P. Petr. III, 106 (a), l. 5	?
(ὑπὸ) Πολέμωνος, Μακεδ[ό]νος, (τρια- κονταρούρου)	P. Magd. 1, l. 2	221-0
Κρατεύας, Μακεδών, τριακοντάρουρος	— 38, l. 1	222-1

1. L'indication de la catégorie clérouchique semble omise.

2. La catégorie clérouchique est connue par le titre du paragraphe : παρὰ (ἐβδομηκονταρούρων) ἱππέων.

3. Suivi du chiffre λδ, indiquant vraisemblablement la contenance réelle du κληρος; en tête du paragraphe, on lit : καὶ παρ[λ] (τριακονταρούρων) πεζών.

4. Il n'est pas dit triacontaroure; mais il est πεζός et sa tenure est de 30 aroures; cf. ch. VI, p. 175.

5. Bien qu'il soit πεζός comme le précédent, son κληρος n'est que de 24 aroures; cf. *ibid.*, p. 175, § n. 1; et ci-dessus, n. 3.

Pentaroures.

Μαχίμων πενταρούρων ¹				Av. J.-C.
Θοτεὺς Φιμήνιος	P. Petr. III, 100 (b), col. II, 13 sqq.			?
Παῖς Τεῶτος	—	—	—	
Ἀσκληπιάδης Δημητρίου	—	—	—	
Πετοσίρις Τεῶτος	—	—	—	
Ὡρος	—	—	—	
.....Πα[.]τος	—	—	—	
Βάτων Δημητ[ρίου] ²	—	—	—	

Κληροῦχοι

OFFICIERS

DE LA GARDE :

Infanterie : Τῶν Πάτρωνος ·

...M]ακεδὼν, — συνταγμα(τάρχης ?)	P. Petr. I, 41 = III, 12, l. 16	236-8
τοῦ ἀγήματος, κληροῦχος ³		

DE CAVALERIE :

Τῶν Ἑτεωνέως ·

Ἀμμώνιος Ἀνδρομάχ[ου, Ἀνδρομ]ά- χειος, — ἐπιλάρχης, κληροῦχος ⁴	P. Petr. III, 41, l. 15	236-5
---	-------------------------	-------

1. Autre liste très difficile à lire et non publiée de μάχιμοι πεντάρουροι dans *P. Petr.* III, 110 (a).

2. Ces noms sont extraits d'une liste de paiements faits à l'État par divers individus, souvent au nom de certains autres et au compte d'autres encore; les quatre premiers de ces contribuables sont certainement des πεντάρουροι; les deux suivants également: on verse à leur compte; le dernier est douteux; les autres noms de la liste ne sont pas nécessairement des πεντάρουροι.

3. Cf. p. 95, n. 2 et *Addendum*.

4. Age: 70 ans. — Pour la restitution du démotique, cf. WILCKEN, *Arch.* III, p. 513; pour la lecture du grade, cf. *Id.*, *P. Petr.* III, p. XII.

Τῶν Πυθαγέλου καὶ Πτολεμαίου

τοῦ υἱοῦ αὐτοῦ *

Πολεμαῖος, Μακεδὼν, — ἐπιάρχης, κληροῦχος *	P. Magd. 1, l. 1	Av. J.-C. 221-0
--	------------------	--------------------

Sans attribution connue :

Ἑρακλείδης Μάρωνος, Θεοξ[ένειος, ...]	P. Petr. III, 15 + 17 (b), cf. Archiv	236-5
γε [...ἐπ?]ιλάρχης, κληροῦχος *	III, p. 513, ll. 16-7	
Κεφάλων, Μακ[εδών, ...] ἐπιάρχης, κληροῦχος *	P. Petr. III, 15 + 17 (b), cf. Archiv	—
	III, p. 513, ll. 18-9	
....] λοχαγός, κληροῦχος *	P. Petr. III, 13 (a), l. 13	—

D'INFANTERIE :

Τῶν Εὐρυμέδοντος *

Καλλίμαχος [...], χιλίαρχος —, κλη- ροῦχος *	P. Petr. I, 15 = III, 2, l. 1-2	238-7
--	---------------------------------	-------

Τῶν Νικάνορος *

Περίτας, Μακεδὼν, χιλίαρχος —, κλη [ροῦχος]	— — — — — ll. 5-6	—
--	-------------------	---

Τῶν Ἰθαίου *

Ἀντίπατρος, Κυρηναῖος, — συνταγ- μα(τάρχης?), κ[ληροῦχος] *	P. Petr. I, 17 (4), = III, 14, ll. 16-7	236-5
--	---	-------

Τῶν Ἐτεωνέως *

Νικασίδουλος, Αἰνιάν, — χιλίαρχος, κληροῦχος	— III, 21, l. 4, cf. ll. 11	227-6
---	-----------------------------	-------

Sans attribution connue :

Νίκα[νδ]ρος Μ[... ...]είου πεντακο- σίαρχος, κληροῦχος *	P. Petr. I, 11 = III, 12, ll. 17-8	236-5
--	------------------------------------	-------

1. Pour la lecture, cf. WILCKEN, Arch. IV, p. 47. — Il possède un κλῆρος de 371 aroures.

2. Pent-être : τῶν Πυθαγ[γ]ί[λου ἐπ]ιλάρχης (LESQUIER). — Age : 35 ans.

3. Age : 70 ans.

4. Age : 35 ans.

5. Cf. p. 95, n. 2, et Addendum. — Age : 72 ans.

6. Age : 30 ans. Sur les pentacosiarques, cf. p. 94. — La restitution M[ακεδών] (ad loc.) ne s'impose pas.

D'ADMINISTRATION :

Τῶν Μαραίου ?

Ἰστιαῖος — τακτομίσθος, κληροῦχος	P. Petr. II, 47, cf. III, 55 (b), ll. 7-8	Av. J.-C. 210-9
------------------------------------	---	-----------------

Τῶν ..εἰτα :

Εὐφ[ρό]νιος, Κυρηναῖος, — τακτομίσ- θος, κληροῦχος *	— III, 43 (a), l. 25, cf. p. ix	236-5
---	---------------------------------	-------

Τῶν Ἀγηςάρχου .

Διονυσόδωρος[...], Ἀνδρομάχειος, — π[...][...τα]κτομίσθος, κληροῦχος *	P. Petr. I, 19, cf. III, 49 (a), ll. 12-3	225-4
---	---	-------

DES MERCENAIRES :

Τῶν Ἐτεωνέως .

Ἐργοδάτης Ἀγριοφάνους, Δο[.]α[...], τῶν Ἐτεωνέως ἐπι(λάρχης)	P. Petr. III, 112 (g), ll. 17-8	220-19
Διο[] τος Νικίου, π() κλ(ηροῦχος)	— — ll. 19-20	—
....]ντουγελις, ἐλ(άρχης)	— — l. 23	—

Sans attribution connue :

Ἀπολλόδωρος Τεῖσαμένου, πεν() *	— — (f), l. 20	—
----------------------------------	----------------	---

SANS ATTRIBUTION NI GRADE CONNUS

Θεοδόσιος [...., κληροῦχος	P. Petr. III, 55 (a), ll. 7-8	235-4
ὁ δεῖνα κληροῦχος	— 4 (1), l. 2	238-7
ὁ δεῖνα κλ]ηροῦχος	— I, 17 (3) = III, 8 (1), l. 2	—
ὁ δεῖνα κ]ληροῦχος	— — l. 4	—

1. Age : 72 ans.

2. Τῶν Ἀγηςάρχου π[ε]ζὼν τα]κτομίσθος? (LISQUIER). — Cf. aussi p. 301, n. 2.

3. L'éditeur de *P. Petr.* III, 112, SMYLY, écrit que peut-être « the abbreviations in (g) 20 are to be expanded ογδοηκονταχρουου κληρουχου : this seems to be the most natural interpretation to put into the passage, though the form of the abbreviation differs considerably from that employed elsewhere in this papyrus for αρουρα ». Je croirais plutôt que ces abréviations indiquent des grades, de même qu'*ibid.* (g), l. 23, à savoir : ἐπι(λάρχης), l. 18 (cf. *P. Lille*, 14, l. 4); π[ε]νταχο-σίαρχος ou π[ε]ντηκόνταρχος, l. 20; — et que dans (f), l. 20, il faut lire πεν() et non γεν(), abréviation d'un de ces deux grades.

Personnes connues comme clérouques.

DANS LA CAVALERIE :

		Av. J.-C.
'Αλέξανδρος ἱππεύς	P. Petr. II, 36 (4), col. 1, l. 9	An 6 de ?
'Αντίλοχος ἱππεύς	— — l. 20	—
'Ο δεῖνα] ἱππεύς	— — l. 23	—
'Αλέξανδρος ὁ Πλαταῖκοῦ ἱππεύς ¹	— — l. 26	—
'Ο δεῖνα..., τῆς... ἱ]ππαρχίας	P. Magd. 4, l. 4, cf. l. 44	222-4

DANS L'ADMINISTRATION (?) :

Φιλοκύνδης Κερτ.μου, 'Αμφιπολίτης, τῶν[.... ²	P. Petr. III, 74 (a), l. 4	209-8(?)
---	----------------------------	----------

PARMI LES CLÉROUQUES DE L'HERMOUPOLITE :

Διονύσιος, 'Ηρακλειώτης, [τῶ]ν [ἐκ τοῦ 'Ε]ρμοπολίτου πρώτ[ων] (?) ³	P. Petr. III, 12, l. 5	236-5
---	------------------------	-------

DANS LES CORPS MERCENAIRES :

Πύρρανδρος Δημοσθένους, μισθοφόρος(ος) ἱπ(πεύς), ἐν τῶι ἰδίῳι κλήρωι) ⁴	P. Petr. II, 29 (a), cf. III, 117 (b), II. 6-7	?
---	---	---

PRISONNIER :

'Αλκέτας, τῶν ἀπὸ τῆς 'Ασίας αἰχμα- λώτων ⁵	P. Petr. II, 29 (b) = III, 104, l. 3	ap. 244-3 ?
---	--------------------------------------	-------------

ORPHELIN :

Πυθαγόρας, 'Αθηναῖος, ὁ κληρ...?) ἰδι(...?) ὀρφανός ⁶	P. Petr. II, 39 (e), (2), cf. III, 119 (a), 2, l. 2	?
---	--	---

1. Ces quatre cavaliers possèdent chacun un κλῆρος.

2. Très probablement le même que Φιλοκύνδ[....., 'Α]μφιπολίτης, τῶν Μαρχίου τακτομίστος, P. Petr. II, 47, cf. III, 55 (b). Il affirme un κλῆρος.

3. Rest. LESQUIER, cf. p. 347. Il lègue un σταθμός.

4. Sur le sens de l'expression, cf. ch. VII, pp. 202-3.

5. Sur ce cas, cf. ch. II, p. 46. — Son κλῆρος est confisqué.

6. Sur ces ὀρφανοί, cf. ch. II, p. 36, et n. 3. — Sur l'abréviation, cf. SMYLY, ad loc., P. Petr. III, p. 276.

SANS AUTRE INDICATION :

		Av. J.-C.
Κάλας, Μακεδών ¹	P. Petr. I, 17 (2), cf. III, 15, l. 6	236-5
Μενεσθεὺς Ἑρακλείδου ²	— III, 112 (g), l. 2	220-19
Νικίας	P. Magd. 3, l. 2	?
Ἀσκληπιάδης ³	— —	?
Νικόμαχος	P. Petr. II, 39 (a), cf. III, 88, l. 2	?
Δύσιππος (?)	— — l. 10	?
Ἀσκληάπων	— — l. 13	?
Σώπατρος ⁴	— — l. 14	?
Θεόδωρος τοῦ Θεοδότου ⁵	P. Petr. II, 29(a), cf. III, 117 (b), ll. 13 et 16	?
Πολέμων (?)	P. Petr. III, 37 (b), col. II, ll. 6 et 7	?
Καλλιφάνης ⁶	— — —	?
Πτολεμαῖος Ἀλεξάνδρου	P. Petr. II, 30 (b), cf. III, 103, col. II	?
Περδίκκας Παρμενί[ωνος]	— — —	?
Μενέλαος Νικάνορος	— — —	?
Φοῖνιξ Διονυσίου	— — —	?
Νικάνωρ Ἀρριδαίου	— — —	?
Παίων Πατρόκλου	— — —	?
Πτολεμαῖος Πτολεμαίου	— — —	?
Τερριδάτης Ἀλεξάνδρου	— — —	?
Ἀμύντας Κορραίου	— — —	?
Πολέμων Πατρα?	— — —	?
Πτολεμαῖος Πολυξένου	— — —	?
Πτολεμαῖος Πτολ[υ]νδ[ί]κου ⁷	— — —	?

1. Age : 70 ans. Il lègue un σταθμὸς dans l'Arsinoïte.

2. C'est même probablement un hécatontaroure.

3. Ils possèdent en commun un κλῆρος de 30 aroures.

4. Ils possèdent des κλῆροι; cf. SMYLY, *ad loc.*, P. Petr. III, p. 224.

5. Il possède un κλῆρος planté en vignes.

6. Possesseurs de κλῆροι.

7. Ce sont très probablement des colons militaires; tous les noms sont macédoniens, sauf un, qui est perse; cf. SMYLY, *ad loc.*, P. Petr. III, p. 249. — L'inattendu...] τῆς ἐπιγονῆς... κληρουχ[... de P. Petr. III, 6 (b), l. 4, n'est pas joint à ces listes : M. SMYLY a bien voulu m'avertir que cette lecture n'était pas exacte.

II

DEUXIÈME ET PREMIER SIÈCLES

Catoëques¹.

Συγγενεῖς κάτοικοι

Ἰππεῖς *

Διόδωτος καὶ Ἀπολλώνιος τῶν β Μι- κίωνος	P. Tebt. I, 62, l. 59; 63, ll. 53 et 55; 64 (a), ll. 25 et 26	Av. J.-C. 149-8 à 116-5
Λυσίμαχος Πύρρου	P. Tebt. I, 63, l. 57; 64 (a), l. 27	149-8 à 116-5
Πύρρος Πτολεμαίου	— 61 (b), ll. 78-9	118-7

Sans autre indication² :

Ἀπολλώνιος Σωσιγένου	P. Tebt. I, 99, ll. 63	v. 148
Πτολεμαῖος Πτολεμαίου ³	— 64	—
Δημήτριος Φίλωνος	— 66	—
Θεόδουλος Κλεοδ[ήμ]ου	— 67	—
...]θος Θεοκ[τή]του	— 68	—
...]ομας..τ[. ()]	— 69	—
Γλαυκίας τῶν ἐν τῷ Ἡρακλεο- πολίτῃ συγγενῶν κατοίκων	P. Lond. I, 23, (a), col. II, ll. 7-8.	158-7

Κάτοικοι

Ἰππεῖς *

τῆς ἐ ἱππαρχίας *

(ὑπὸ) Πέτρ[ω]νος τοῦ Θέωνος, Πέρ- σου ⁴	P. Tebt. I, 30, l. 16; 84, l. 106; 62, l. 146; 63, l. 124; 64 (a), ll. 73-4	149-8 à 116-5
---	--	------------------

1. Expressément dits κάτοικοι dans les textes sauf exception (pp. 306, n. 3, et 308, n. 1); certains documents permettent de classer quelques-uns d'entre eux dans les catégories clérouchiques, cf. ci-après, pp. 308 sqq.; il sera renvoyé à ces listes dans les notes suivantes.

2. Certains peuvent être cavaliers ou fantassins de ἄγχημα; cf. note suivante.

3. Hecatontaroure, cf. p. 308.

4. Sur ce personnage, cf. ch. VII, p. 237. — Hecatontaroure, cf. p. 308.

(παρὰ) Διδυμάρχου τοῦ Ἀπολλωνίου,	P. Tebt. I, 30, ll. 15-6 ; 62, l. 124 ;	116-5
Μακεδόνης ⁴	64 (a), l. 73 ; 65, n. 25 ; 145 (desc.)	
Ἀσκληπιάδης Πτολεμαίου, Μακεδών ⁵	P. Tebt. I, 32, ll. 17-8 ; 62, l. 91 ; 63, l. 77 ; 75, l. 9	—

sans indication d'hipparchie :

(παρὰ) Φιλοναύτου τοῦ Λέοντος, τῶν ἐκ Βε(ρενικίδος) Θε(σμοφόρου) κα- τ(οίκων) ἱπ(πέων)	P. Tebt. I, 13, l. 10	114
(παρὰ) Διονυσίου τοῦ Διονυσίου, Μα- κεδόνης	— 31, l. 10-1 et 15-6	112
Πύρριχος Διονυσίου, τῶν κατοίκων ἱππέων	— 45, l. 14 ; 46, l. 10 ; 47, l. 9	113
Ἀθηνίων Ἀρχίου ³	P. Tebt. I, 61 (a), l. 4 et 36 ; 62, l. 133 ; 63, 104 ; 64 (a), l. 94 ; 73, l. 21	119-8 à 113-11
Λεπτίνης Στρατονίκου	P. Tebt. I, 61 (a), l. 7 et 15 ; 63, l. 109 ; 64 (a), l. 101	118-7 à 116-5
Μάρων Διονυσίου ⁴	P. Tebt. I, 61 (a), ll. 8 et 17 ; 63, l. 127 ; 75, l. 11 ; 106, ll. 6-7	116-5 à 101
Ἰφαιστίων Στρατονίκου	P. Tebt. I, 61 (a), l. 15 ; 63, l. 108 ; 64 (a), l. 104	118-7 à 116-5
Ἡλιόδωρος τοῦ Διονυσίου ⁵	P. Tebt. I, 61 (a), ll. 13-4 et 34 ; 62, l. 130	119-8
Ἡλιόδωρος τοῦ Μηνοδώρου ⁶	P. Tebt. I, 61 (a), ll. 15-6 et 17-8, 36 et 41 ; 62, l. 132	119-8
Βρομερὸς Ζηνοδώρου τοῦ Βρομεροῦ ⁷	P. Tebt. I, 61 (a), ll. 21-22 ; 62, l. 79 ; 63, l. 68 ; cf. 64 (a), l. 82	119-8 a 116-5
Ζηνοδῶρος Βρομεροῦ	P. Tebt. I, 61 (b), l. 240 ; 64 (a), l. 82 ; 72, l. 178	118-7 à 114-3
Ἡρώδης Ἡλιοδώρου	P. Tebt. I, 61 (a), l. 34 ; 62, l. 131 ; 63, l. 106 ; 64 (a), l. 91	119-8 à 116-5

1. Hécatontaroure, cf. p. 308.

2. Sur ce personnage, cf. ch. IV, p. 107, et V, p. 147. — Hécatontaroure, cf. p. 308.

3. Hécatontaroure, cf. p. 308.

4. Sur ce personnage, cf. ch. IV, p. 126. — Hécatontaroure, cf. p. 308.

5. Il cesse d'être catœque en 118-7.

6. Même cas que le précédent ; cf. ch. VI, p. 187. — Hécatontaroure, cf. p. 308.

7. Ogdoëcontaroure, cf. p. 309. — Sa tenure est la même que celle du clérouque suivant, son père.

		Av. J.-C.
Πολέμων τοῦ Ἀμμωνίου ¹	P. Tebt. I, 61 (a), l. 36; 62, l. 128; 63, l. 103; 64 (a), ll. 64-5; 75, l. 8 (?)	119-8 à 116-5 (et à 1121)
Χαιρήμων τοῦ Κρατείνου	P. Tebt. I, 61 (a), ll. 37-8	118-7
Διονύσιος τοῦ Πτολεμαίου	P. Tebt. I, 61 (b), l. 122-3; 66, l. 5	121-0 à 118-7
Φιλόξενος Καλλικράτου	P. Tebt. I, 61 (b), l. et n. 239; 72, l. 177.	Ephraïm
Ἀπολλόδωρος Πτολεμαίου	P. Tebt. I, 61 (b), l. 241; 62, l. 84; 63, l. 72; 72, l. 179	119-8 à 114-3
Διόδοτος Ἀπολλωνίου ²	P. Tebt. I, 62, l. 63; 63, l. 61	119-8 à 116-5
Λέων τοῦ Λεοντίσκου ³	P. Tebt. I, 62, l. 71; 63, l. 63	—
Ἀμμώνιος τοῦ Ἀπολλωνίου	P. Tebt. I, 62, l. 73; 63, l. 65	—
Δῶρος Πετάλου ⁴	P. Tebt. I, 62, l. 76; 63, l. 67	—
Θέων Θέωνος	P. Tebt. I, 62, l. 118; 64 (a), l. 61	—
Βάκχος Μουσαίου ⁵	P. Tebt. I, 62, l. 120; 63, l. 98; 64 (a), l. 48	—
Ἀπολλώνιος Διονυσίου	P. Tebt. I, 62, l. 122; 63, l. 100; 73, l. 17	119-8 à 113-1
Πρώταρχος Διονυσίου	P. Tebt. I, 62, l. 125; 63, l. 111; 64 (a), l. 50; 73, l. 9	—
Ἀκουσίλαος τοῦ Ἀσκληπιάδου	P. Tebt. I, 62, l. 148; 63, l. 97; 64 (a), l. 61; 84, ll. 114 et 120; 64 (a), l. 61	119-8 à 116-5
Μελάνιππος τοῦ Ἀσκληπιάδου	P. Tebt. I, 63, l. 110; 64 (a), l. 53 et 64	116-5
Τήρης Πτολεμαίου, Μακεδών	P. Tebt. I, 105, l. 52	103
Κρόνιος Ἡρακλείδου τοῦ Πολυσπέρ- χοντος	Proc. Soc. Bibl. Arch., VI (1883-4), p. 53	?
Ἀνδρῶν Πτολεμαίου, Λίβυς, τῶν Πατόκου κατοίκων ἱππέων	P. Rein., 13, ll. 2-4	110

1. Ce clérouque et le suivant perdent leur tenure en 118-7. — Polémon était hécatontaroure, cf. p. 308.

2. Ogdoëcontaroure, cf. p. 309.

3. Ogdoëcontaroure, cf. *ibid.*

4. Ogdoëcontaroure, cf. *ibid.*

5. Hécatontaroure, cf. p. 308.

		Av. J.-C.
Διονύσιος [Ἀσκληπιάδου ?], Πέρσης, τῶν Ἀπολλοφάνου καὶ Ἐξάκοντος κατοίκων ἱππέων	P. Rein., 14, ll. 15-6	110
Δι]ονύσιος Ἀσκληπιάδου, Πέρ[σης, τῶν Τρύφωνος ?] καὶ Ἀπολλω-[νί]ου κατοίκων ἱππέων ¹	— 20, ll. 16-7 ; 22, l. 7	108-7
Α[.....], τῶν κατοίκων ἱππέων	— 22, ll. 28-9.	107
Πολυσπέρχων ὁ Ἀμμωνίου	P. Paris 15, l. 4	120-119
Ἀπολλώνιος Πτολεμαίου	P. Tebt. I, 62, l. 88 ; 63, l. 75	119-8 à 116-5
Ἀρτάβα Πανταύχου	— 62, l. 95 ; 63, l. 80	—
Νεκτενίδης Ὠρου ²	— 62, l. 97 ; 63, l. 81	—
Πτολεμαῖος Ἀπολλωνίου	— 63, l. 81	116-5
Δημήτριος Ἡρακλείδου	— 62, l. 141 ; 63, l. 114 ; 64 (a), l. 69	119-8 à 116-5
Ταύρισκος Ἀπολλωνίου	— 63, l. 115 ; 73, l. 15 ; 64 (a), l. 71	116-5 à 113-1
Ἀσκληπιάδης Ἀσκληπιάδου ³	— 62, l. 146 ; 63, l. 117	119-8 à 116-5
Ἡρακλῆς Ἀκουσιλάου, Μακεδῶν, τῶν κατοίκων ἱππέων	P. Tebt. II, 382, ll. 17-8	30 A.C.-1 p. C.

Non attribués à une arme :

Τῶν δι' Ἑρμαφίλου		
Καλλικράτης Φιλοξένου ⁴	P. Tebt. I, 62, l. 40 ; 63, l. 40	119-8 à 116-5
Ἀσκληπιάδης τοῦ Ἡλιοδώρου	— I, 83, l. 74	fin II ^e s.
Νικίας Ἀντιπάτρου	— I, 83, l. 75	—
Πτολεμαῖος τοῦ Ἡρώιδου	— l. 77	—

1. Il ne paraît pas identique au précédent.

2. Il disparaît en 116-5 pour faire place au suivant.

3. Ces sept clérouques ne sont pas dits κάτοικοι ἱππεῖς dans les textes ; mais ils le sont probablement ; les éditeurs des *P. Tebt.* n'en semblent pas douter (App. I, p. 547). Ils sont d'ailleurs réunis dans *P. Tebt.* I, 62 et 63, à Asclépiadès, f. de Ptolémaïos ; Pétrôn, f. de Théon ; Acousilaos, f. d'Asclépiadès ; Didymarchos, f. d'Appollonios ; Mâron, f. de Dionysios, — qui sont des cavaliers catœques. Pour Komano et Eirēnaïos, *P. Tebt.* I, 99, cf. ch. IV, p. 122, n. 1 ; la même remarque s'applique à Ptolémaïos, *ibid.*, l. 53.

4. Ogdoëcontaroure, cf. p. 309, donc cavalier. Même κληρος que son père, cf. p. 305.

		Av. J.-C fin II ^e s.
Ἀσκληπιάδης τοῦ Λιμναίου	P. Tebt. I, 83, l. 78	
Α[...].[-]υ τοῦ Ἀπολλωνίδου	— l. 82	—
Λιμναῖος Ἀσκλη(πιάδου) ἀπὸ τ[ο]ῦ	— l. 84	—
Ἀρτεμιδώρου τ[ο]ῦ Πτο(λεμαίου)		
Ἡρακλείδης	BRUGSCH, <i>L. à M. de Rougé</i> , p. 54	?
Πανίσχος ὁ Ἀμμωνίου	P. Tor. I, 5	117-6 ?
Symmachos, f. de Théodoros ¹	P. Tebt. I, 152 (descr.)	av. 119
Χαιρήμων Θέωνος ²	P. Tebt. I, 73, l. 8	113-11
.....]νος (?) τοῦ Λεοννάτου, Μακεδών	P. Tebt. I, 79, l. 1	v. 148
...]ων τοῦ Νικοφώντος	— 2	—
.....Ἀ]σκληπιάδου, Σιδώνιος	— 7	—
Ἀπολλώνιος Διονυσίου, Πέρσης	— 11	—
Γ[.....]ω [...].τρον	— 21	—
Δ[.....] Διοδ[ώρου], Πέρσης	— 23	—
Δ[.....]: Διο[φά]γτου, ἡγεμόνι	— 25	—
Ἀχιλλεὺς Πτολ[ε]μαίου, Σάμιος	— 27	—
Δημήτριος Ἀγαθοκλείους, Μακεδών	— 29	—
Εὐκτημονίδης Εὐκτημονίδου	— 34	—
Μάρων Ἡ[γ]ημόνος	— 36	—
Νέαρχος Ἀ[πο]λλωνίου	— 38	—
Σεύθης τ[ο]ῦ Δωσ(ι)θέου ³	— 63	—
Διονύσιος τοῦ Ἀπαλλωνίου	— 65	—
Φιλώτας τοῦ Δ[ιο]δώρου	— 67	—

Τῶν εἰς τὴν Θηβαΐδα ἀπὸ τῶν ²Δ.

Θεόδοτος τ[ο]ῦ Δαρείου ³	P. Tebt. I, 79, l. 70	—
Φιλόδημος το[ῦ]....	— 73	—
Ἀπολλώνιος τοῦ Α[....]	— 74	—
Ἀντιπάτρης τοῦ Ἀρ[τε]μιδώρου	— 75	—
Σίμων τοῦ Μνασιστράτου	— 76	—
Ἡρακλείδης τοῦ Πτολεμαίου	— 77	—
Δωσ[ί]θεος τοῦ Πτολεμαίου	— 78	—
Θεόδοτος τοῦ Τι[...]. ⁴	— 80	—

1. Ogdoëcontaroure, cf. ci-après, p. 309, donc cavalier.

2. Il a disparu de la clérouchie de Kerkéosiris avant ou en 120-19. Sa tenure passe alors à Protarchos, f. de Dionysios, cf. p. 305.

3. Leurs tenures passent à leurs fils respectifs, Lycos et Dareios, cf. *ad loc.*, ll. 63-4 et 70-1.

4. Ces clérouques de P. Tebt. I, 79 ne sont pas dits κάτοιχοι dans ce texte; la contenance de leurs κλήροι ne permet pas de douter qu'ils ne le soient.

Καλλικράτης Πτολεμαίου	P. Tebt. I, 62, l. 43 ; 63, l. 43	Av. J.-C. 119-8 à 116-5
Ἐκ τῶν (τριχονταρούρων) Φυλέως *		
Διονύσιος τοῦ Πυρρίχου *	P. Tebt. I, 62, l. 48 ; 63, l. 45	—

Hecatontaroures².

Τῆς δ̄ ἱππαρχίας *		
[Θ]εότιμος Φιλέου, Μυσὸς —, (ἐκατον- τάρουρος) τῶν ἐκ Θεαδελφείας *	P. Fay., 12, ll. 3-4	v. 103
Τῆς ε̄ ἱππαρχίας *		
(παρὰ) Διδυμάρχου τοῦ Ἀπολλωνίου, Μακεδόνος, — τῶν (ἐκατονταρούρων)	P. Tebt. I, 30, ll. 10-1	115
Πέτρων Θέωνος	— l. 16	—
Ἀσκληπιάδης Πτολεμαίου, Μακεδὼν, ... ἐν τῇ πέμπτῃ ἱππαρχίᾳ τῶν (ἐκατονταρούρων) *	— 32, ll. 17 et 20	145?

D'une hipparchie inconnue :

Πτολεμαῖος Πτολεμαίου, (ἐκατοντά- ρουρος)	P. Tebt. I, 99, l. 50	v. 148
κλῆρος (ἐκατοντάρουρος) Πολέμωνος τοῦ Ἀμμωνίου	— 84, l. 121	115
κλῆρος (ἐκατοντάρουρος) * Ἀθηνίων Ἀρχίου	— l. 148	—
κλῆρος (ἐκατοντάρουρος) Βακχίου τοῦ Μουσ[αίου]	— l. 157	—
κλῆρος (ἐκατοντάρουρος) Ἡλιοδώρου τοῦ Μηνοδώρου	— l. 187; 152 (descr.)	av. 119- 115
Μάρ[ρ]ων Διονυσίου, (ἐκατοντάρου- ρος)	— 85, l. 59	113

1. Même κλῆρος que Pyrrichos, son fils, cf. p. 304 ; donc cavalier catœque.

2. Ils figurent déjà dans la liste précédente, quand ils sont dits χάτοιχος dans un texte quelconque. La même remarque s'applique aux catégories clérouchiques suivantes.

3. Sur ces deux personnages, cf. ch. VII, p. 237, IV, p. 107, et V, p. 147.

Ogdoècontaroures.

Τῆς ᾱ ἱππαρχίας ·

<i>L'hipparque seul est nominativement connu</i>	P. Tebt. II, 382, ll. 32-33	Av. J.-C. 30 a. C. -1 p. C.
--	-----------------------------	-----------------------------------

Τῶν οὕτω ὑπὸ ἱπάρχῃν⁴ ·

Θεότιμος Εὐφρονης, Θραῖξ, —, (ὀγδοηκοντάρουρος)	P. Petr. III, 57 (α), l. 7	Ap. 203-2
---	----------------------------	-----------

Sans attribution connue :

(ὀγδοηκοντάρουρος) Καλλικράτης Φιλοξένου	P. Tebt. I, 63, l. 40	116-5
Φιλοξένου Καλλικράτου (ὀγδοηκοντάρουρος) κλ(ῆρος) ⁵	— I, 85, l. 92	113 (?)
Βρομεροῦ τοῦ Ζηνοδώρου (ὀγδοηκοντάρουρος) κλ(ῆρος) ³	— l. 71	—
León, f. de Léontiscos	P. Tebt. I, app. I, p. 547	fin II ^e s.
Dôros, f. de Pétalos	— —	—
Diodotos, f. d'Apollônios ⁴	— —	—
Symmachos, f. de Théodoros ⁵	P. Tebt. I, 152 (descr.)	av. 119

Hebdomécontaroures.

Τῆς β̄ ἱππαρχίας⁶ ·

Δημήτριος, Σινωπεύς	P. Amh. II, 55, l. 1	175 ou 165
---------------------	----------------------	---------------

1. Sur cette catégorie, cf. p. 42, n. 1, et p. 64, n. 2.

2. Cette tenure et la précédente n'en font qu'une; le fils succède au père, qui était un δι' Ἐρμαφίλου, cf. ci-dessus, p. 306, et au grand-père, cf. p. 306, n. 4, et p. 305 : cavalier catœque.

3. Cf. ci-dessus, p. 304 : cavalier catœque.

4. Ces trois clérouques étaient cavaliers catœques, cf. ci-dessus, p. 305.

5. Il a disparu de la clérouchie de Kerkéosiris à une date antérieure à 119 av. J.-C.; cf., p. 307 et n. 1. — En 118 av. J.-C., il y avait encore sur ce même terroir un autre κλ(ῆρος) (ὀγδοηκοντάρουρος) [...], dont on ne connaît pas le possesseur (P. Tebt. I, 84, l. 196).

6. Cf. ch. III, p. 90.

Sans attribution connue :

		Av. J.-C.
Ἀφθόνητος Ἑβδομίωνος ⁴	P. Tebt. I, 62, l. 30 ; 63, l. 34 ; 64	119-8 à
	(a), l. 16	116-5

Triacontaroures.

DANS L'ARMÉE :

Τῆς ζ̄ χιλιαρχίας ·

ὁ δεῖνα], —, τριακοντά[ρουρος	P. Tebt. I, 137 (descr.)	An [.] 5
		d'Ev. II

DANS LA POLICE :

(τριακονταρούρων) χερσεφίππων · Πάν- ταυχος τοῦ Πανταύχου	P. Tebt. I, 64 (a), l. 18 ; 84, ll. 174 et 182 ; 63, l. 36	118 à 116-5
--	---	----------------

DANS L'ARMÉE OU LA POLICE (?) :

Τῶν Φυλέως² ·

Διονύσιος τοῦ Πυρρίχου	P. Tebt. I, 62, ll. 47-8 ; 63, ll. 44-5	119-8 à 116-5
------------------------	---	------------------

DANS LES CORPS INDIGÈNES :

Τῶν μαχίμων ἱππέων ·

τῶν διὰ Χομήνιος ·

Ἀρυάτης Φαεῦτος	P. Tebt. I, 61 (a), ll. 53-4 ; 62, l. 161 ; 63, ll. 134-8 ; 64 (a), l. 131 ; 98, ll. 58-9	119-8 à 112 env.
-----------------	---	---------------------

SANS INDICATION :

...]φ[ο]υτ[ο]ς, (τριακοντάρουρος)	P. Tebt. I, 135 (descr.), l. 3	fin II ^e s.
Δωρίων, (τριακοντάρουρος)	— 61 (b), ll. 78-9	118-7

1. Sa tenure date de Philopator, cf. ch. VI, p. 178.

2. Avant son entrée dans la κατοικία de Kerkéosiris sous Epiphane ; cf. ch. II, p. 51, n. 2, p. 179 et n. 6 et *Addendum*.

Eicosipentaroures¹.

Τῶν ἐφόδων ·

Av. J.-C.

Ἀσκληπιάδης Πτολεμαίου ²	P. Tebt. I, 32; cf. 62, l. 91; 63, l. 76	145
Μένισκος Πτολεμαίου	P. Tebt. I, 62, ll. 151-7; 61 (a), l. 44; (b), l. 256; 63, ll. 129 sqq.; 64 (a), ll. 118 sqq.	119-8 à 116-5
Πτολεμαῖος τοῦ Μένισκου ³	P. Tebt. I, 60, l. 104-5; 75, l. 12; 84, l. 176	118 à 112
Ἀπολλώνιος Πτολεμαίου	P. Tebt. I, 62, l. 155; 61 (a), l. 45; 64 (a), l. 122; 63, l. 131; 72, l. 179; 98, l. 42	119-8 à 114-3
Πτολεμαῖος Νίκωνος	P. Tebt. I, 85, l. 146	113 (?)

Eicosiaroures⁴.

Τῶν διὰ Χομῆνιος ·

ἱππεῖς ·

Πετεῆσις Πάσιτος	} P. Tebt. I, 61 (a), ll. 56-66; 62, ll. 163-177; 63, ll. 138-148; 64 (a), ll. 134-147	et : <i>ibid.</i> , 64 (b), l. 2	119-8 à 116-5
Ἀκρίσιος Ἀκρισίου			119-8 à 116-5
Φμέρσις Ὠρου		et : — 84, l. 90; 98, l. 72	119-8 à 112
Κεφαλαῖς Πετεσοῦχου		et : <i>ibid.</i> , 84, l. 101	119-8 à 116-5
Ἀρμιῦσις Πτολεμαίου		et : — 84, l. 94; 64 (b), l. 20	—
Τεῶς Τεῶτος			—
Ἀρμιῦσις Φατρείου		et : <i>ibid.</i> , 98, l. 74	119-8 à 112

1. Sur cette dénomination, cf. ch. VI, p. 179.

2. Avant sa promotion : cf. *P. Tebt.* I, 32, et ch. V, p. 147.

3. C'est le même κληρος : le fils hérite du père.

4. Cf. ch. VI, p. 178.

Sans indication d'arme :

		Av. J.-C.
Μεσασϋτμις Φαγάτου	P. Tebt. I, 98, ll. 61	112 env.
Λυσίμαχος Χομήνιος	— 63	—
Χομήνιος Ἀκρισίου	— 65	—
Ζώπυρος Διονυσίου	— 67	—
Θότευς Ὀρσειους ¹	— 70 et, <i>ibid.</i> , 70,	112 env.
	l. 66	à 111-0

Sans aucune indication :

Πετερμουθις Καούτις	P. Tebt. I, 53, ll. 11-2	110
---------------------	--------------------------	-----

Décaroures.

DANS LA POLICE :

Anciens érérophylaques promus catæques² :

Ἀρτάβας Πανταύχου	P. Tebt. I, 62, l. 94 ; 63, l. 80 ; 64	119-8 à
	(a), l. 32 ; 85, l. 76	113
Νεκτενῖθις Ὡρου	P. Tebt. I, 62, l. 95 ; 61 (b), l. 6	119-8
Πτολεμαῖος Ἀπολλωνίου	— 61 (b), l. 6 ; 63, l. 81	118 à
		116-5

Érérophylaques :

Δημήτριος τοῦ Σειλανίωνος	P. Tebt. I, 64 (a), ll. 20 23	119-8 à
		112 env.
Σειληνὸς Δημητρίου	— 62, l. 53	—
Ἡρακλείδης τοῦ Σιλανίωνος ³	— 63, l. 49 ; 98, l. 54	—
Σαραπίων τοῦ Διονυσίου	— 64 (a), l. 37	—
Πτολεμαῖος Σαραπίωνος ³	— 62, l. 104 ; 63, l. 85 ; 98, l. 55	—
Διόδωρος τοῦ Εὐχτήμονος	— 64 (a), l. 39	116-5 à
		112
Λαγῶς Διοδώρου ³	— 62, l. 103 ; 63, l. 86 ; 98, l. 56	—

1. Ces six cléroutiques sont joints à deux autres, l. 72 et l. 74, qui sont des ἱππεῖς εἰκοσιάρουροι de Choménis, cf. 64 (a), l. 58 et l. 64 ; Θότευς Ὀρσειους est dit εἰκοσιάρουρος, P. Tebt. I, 70, l. 66 ; tous enfin paient les taxes des eicosiaroures, cf. *ibid.*, 98, introd.

2. Sur la contenance des κλῆροι après la promotion, cf. ch. VI, pp 189-90.

3. Possesseurs successifs d'un seul et même κλῆρος passant du père au fils.

Av. J.-C.

fin II^e s.

[Ὁ δεῖνα] Ἐργέως

P. Tebt. I, 81, l. 23

Ancien phylacite promu catœque¹ :

Μάρων ὁ καὶ Νεκτοάφθις Πετοσίριος | P. Tebt. I, 62, l. 110; 84, ll. 124-5 | 119-8

Phylacites :

Ἀπολλώνιος Ἀχιλλέως	P. Tebt. I, 64 (a), l. 43	116-5
Ἀκουσίλαος τοῦ Ἀπολλωνίου ²	— 62, l. 108; 98, l. 48; 63, l. 89; 84, ll. 129 et 134	119-8 à 116-5
Ἐτφεμοῦνις Ἀμορταίου	— 62, ll. 112; 61 (a), l. 50; 66, l. 86.	119-8 à 118-7
Ἡρακλείδης τοῦ Ἐτφεμούνιος ²	— 98, l. 50; 73, l. 27; 63, l. 91	116-5 à 112-11
Δῖος, φυλακίτης ?	— 120, l. 55	97 ou 64
Φαλοῦς Στοτοήτιος	— 81, l. 20	fin II ^e s.
Πτολεμαῖος τοῦ Μεγακλείους	— 81, l. 21	—
Δίδυμος τοῦ Μενοίτου	— 83, l. 41	—
Πετεσοῦχος Θώνιος	— 83, l. 46	—
Πετέχω[v] Ἐριγέως	— 83, l. 49	—
[Μ]αρρῆς Σοκονώπιος	— 83, l. 51	—
Παῆς Ψενταμούνιος	— 83, l. 53	—
Θέων Πολέμωνος	— 83, l. 55	—
Ὀρσῆς τοῦ Ποκρούριος	— 83, l. 59	—
Ἀμμώνιος Πτολεμαίου	— 83, l. 61	—
Ἀσκληπιάδης τοῦ Πτολεμαίου	— 83, l. 63	—

DANS LES CORPS INDIGÈNES :

Aucun n'est nominativement connu ; l'existence de cette catégorie, dite μάχιμοι δεκάρουροι, est établie par P. Tebt. I, 5, l. 44 (118 av. J.-C.) et 81, introd. (fin du II^e siècle av. J.-C.).

1. Sur Marôn, cf. ch. IV, p. 126; et ci-dessus, pp. 304 et 308. — Sa promotion est accompagnée d'un agrandissement de son κλῆρος : cf. ch. VI, p. 190.

2. Possesseurs successifs d'une seule et même tenure, transmise de père en fils.

Heptaroures.

Τῶν διὰ Χομήνιος *ου* ὑπὸ τὴν Χομήνιος λακρυχίαν *

		Av. J.-C.
Φορεγέβθις Ἀπύγχιος	P. Tebt. I, 61 (a), l. 67; 62, l. 180; 63, l. 149; 98, l. 77; 112, ll. 109-10	119-8 à 112
ᾠρος Θοτορταίου	P. Tebt. I, 61 (a), l. 68; 62, l. 184; 63, l. 151; 98, l. 82; 13, intr.	—
ᾠρος ᾠρου	P. Tebt. I, 61 (a), l. 69; 62, l. 182; 63, l. 150; 98, l. 80	—
Ἀρχύψις Πετοσίριος	P. Tebt. I, 61 (a), l. 70; 62, l. 186; 63, l. 152; 98, l. 84	—
Ἀρθῶνις Ἀρφαήσει[ος]	P. Tebt. I, 61 (a), l. 71; 62, l. 188; 63, l. 153	119-8 à 116-5
Ἀρψῆθ[ις] Κολλούθου	P. Tebt. I, 61 (a), l. 72; 62, l. 190; 63, l. 157; 98, l. 94	119-8 à 112
Κανῶς Πετοσίριος	P. Tebt. I, 61 (a), l. 73; 62, l. 192; 63, l. 154; 98, l. 88	—
Ἀρσῦτμις Πιε[το]σίρει[ος]	P. Tebt. I, 61 (a), l. 74; 62, l. 194; 63, l. 155; 98, l. 90; 13, intr.	—
ᾠρος μι(κρὸς) Κολλούθου	P. Tebt. I, 61 (a), l. 75; 62, l. 196; 63, l. 156	119-8 à 116-5
Πετεσοῦχος Τοθοεῖους	P. Tebt. I, 61 (a), l. 76; 62, l. 198; 63, l. 158; 98, l. 96; 84, l. 109	119-8 à 112
ᾠρος Φαγώμιος	P. Tebt. I, 61 (a), l. 77; 62, l. 200; 63, l. 159; 98, l. 98	—
Φατρῆς ᾠρου	P. Tebt. I, 61 (a), l. 78; 62, l. 202; 63, l. 160; 98, l. 100	—
Μεστασύτμις ᾠρου	P. Tebt. I, 61 (a), l. 79; 62, l. 205; 63, l. 161; 98, l. 102	119-8 à 112
Φαεῦς Σοκέως	P. Tebt. I, 61 (a), l. 80; 62, l. 207; 63, l. 162; 98, l. 104	—
Θοτεῦς Φολήμιος	P. Tebt. I, 61 (a), l. 81; 62, l. 209; 63, l. 163; 98, l. 106	—
ᾠρος Ἀρφαήσιος	P. Tebt. I, 61 (a), l. 82; 62, l. 211; 63, l. 164	119-8 à 116-5
Ἀρμιῦσις Σοκονώπιος	P. Tebt. I, 61 (a), l. 83; 62, l. 213; 63, l. 165; 98, l. 110	119-8 à 112

		Av. J.-C.
Τεῶς Τεῶτος	P. Tebt. I, 61 (a), l. 84 ; 62, l. 215 ; 63, l. 166 ; 98, l. 112	119-8 à 112
Νεκτενίδης "Ωρου	P. Tebt. I, 61 (a), l. 85 ; 62, l. 217 ; 63, l. 168 ; 98, l. 117	—
Κάστωρ Πνεφερώτος	P. Tebt. I, 61 (a), l. 86 ; 62, l. 220	119-8 à 116-5
'Απύγχιος Ποώριος	P. Tebt. I, 61 (a), l. 87 ; 62, l. 222 ; 63, l. 170 ; 13, introd.	119-8 à 114
Κολλούθης "Ωρου	P. Tebt. I, 60, l. 107 ; 61 (a), l. 88 ; (b), l. 285 ; 62, l. 224 ; 63, l. 171 ; 84, l. 205	119-8 à 116-5
"Υλλος Π[ά]ιτος	P. Tebt. I, 61 (a), l. 89 ; 62, l. 225 ; 63, l. 174	—
Πᾶσις μέ(γας) Καλατύτιος	P. Tebt. I, 61 (a), l. 90 ; 62, l. 227 ; 63, l. 172 ; 98, l. 115 ; 84, l. 87	119-8 à 112
Πᾶσις μι(κρὸς) Καλατύτιος	P. Tebt. I, 61 (a), l. 91 ; 62, l. 219 ; 63, l. 167 ; 98, l. 113	—
'Αρφαῆσις "Ωρου	P. Tebt. I, 61 (a), l. 92 ; 62, l. 229 ; 63, l. 173	119-8 à 116-5
Κολλούθης Πετοσίριος	P. Tebt. I, 61 (a), l. 93 ; 62, l. 231 ; 63, l. 175	—
'Οννώφρις Πετερμούθιος	P. Tebt. I, 61 (a), l. 94 ; 62, l. 233 ; 63, l. 176	—
'Αμοῦνις Πικάμιος	P. Tebt. I, 61 (a), l. 95 ; 62, l. 235 ; 63, l. 177	—
'Αμοῦνις Νεφνάχθει	P. Tebt. I, 61 (a), l. 96 ; 62, l. 237 ; 63, l. 178	—
'Αρυώτης 'Αρυώτου	P. Tebt. I, 61 (a), l. 100 ; 62, l. 242	119-8 à 118-7
Χεῦρις Σοχώτου	— — 101 ; 62, l. 244	—
*Ωρος 'Ορσενο[ύ]φις	— — 102 ; 62, l. 246	—
Πᾶσις Σοκονώπιος	P. Tebt. I, 61 (a), l. 103 ; 62, l. 248 ; 64 (b), l. 27 ; 13, intr.	119-8 à 114
'Οννώφρις Μεστασύτιμος	P. Tebt. I, 61 (a), l. 113 ; 62, l. 259 ; 63, l. 195	119-8 à 116-5
*Ωρος Παώπιος	— — 114 ; 62, l. 264 ; 63, l. 198	—
Πτολεμαῖος Σενθέως	— — 115 ; 62, l. 261 ; 63, l. 196	—

			Av. J.-C.
Πεσύθης Παχώτος	P. Tebt. I, 61 (a), l. 117 ; 62, l. 266 ; 63, l. 199	119-8 à 116-5	
Πασῶς Φανήσιος	— — 118 ; 62, l. 268 ; 63, l. 205	—	
Φ[θ]αῦς Πετεήσιος	— — 119 ; 62, l. 270 ; 63, l. 203	—	
Ἀρμιῦσις Πετεσοῦχου	— — 120 ; 62, l. 272 ; 63, l. 204 ; 84, 102	—	
Πασῶς μι(κρὸς) Φανήσιο[ς]	P. Tebt. I, 61 (a), l. 121 ; 62, l. 273 ; 63, l. 200	—	
Σοκ[ο]νῶπις Πάσιτος	— — 122 ; 62, l. 275 ; 63, l. 267	—	
Π[α]σῶς Ὀρσεΐ[ο]υς	— — 123 ; 62, l. 227 ; 63, l. 201	—	
Πετεσοῦχος Πετεσοῦχου	— — 124 ; 62, l. 279 ; 63, l. 206	—	
Ὀρσής Ἀροννήσιος	— — 125 ; 62, l. 281 ; 63, l. 202 ; 64 (b), l. 26 ; 72, l. 238	119-8 à 114-3	
Κόμων Πεχύσιος	P. Tebt. I, 61 (a), l. 133 ; 62, l. 297 ; 63, l. 220 ; 84, l. 57	119-8 à 116-5	
Ἀρψάλις Στεφάνου	P. Tebt. I, 61 (a), l. 134 ; 62, l. 303 ; 63, l. 224	—	
Λαθῶις Φατρείους	P. Tebt. I, 61 (a), l. 135 ; 62, l. 299 ; 63, l. 218 ; 84, l. 20	—	
Ψενήσις Στεφάνου	P. Tebt. I, 61 (a), l. 136 ; 62, l. 305 ; 63 ; l. 226 ; 84, ll. 45 et 222	—	
Παῶπις Πετεσοῦχου	P. Tebt. I, 61 (a), l. 136 ; 62, l. 301 ; 63, l. 222 ; 64 (b), l. 24	—	
Ψενήσις Ψενήσιος ¹	P. Tebt. I, 61 (b), l. 115-6 ; 62, l. 307 ; 84, l. 168	119-8 à 118-7	
Φολήμις Νεκτενίβιος ²	P. Tebt. I, 63, l. 169	116-5	
Πετεσοῦχος Τεῶτος	— 98, l. 86	v. 112	
Ἀρ...εὺς Σιεφμουῦτος	— 98, l. 92	—	
Μαρρής Πακούρριος ³	— 98, l. 108	—	

1. Confisqué, *P. Tebt.* I, 61 (b), l. 115.

2. Il remplace Castôr, f. de Pnéphérôs, des textes antérieurs; cf. ci-dessus.

3. Ces trois derniers clérrouques apparaissent pour la première fois dans ce texte.

		Av. J.-C.
Φαεύς Σοκονά[πιος	P. Tebt. I, 76, ll. 14, cf. 13	112
Πᾶσις Πάσιτος	— — ll. 15, —	—
Παθήβις Τεφραίου	P. Tebt. I, 87, ll. 25-6 et 47	fin II ^e s.
Βῆσις Κολλούθου	— — 49	—
Σοκονῶπις Τοθοείους	— — 85	—
Ἄρμαίος	— — 116, intr. et l. 1	—
Μέλας Πνεφερώτος, τῶν διὰ Χομήνιος ασκ() ?	P. Tebt. I, 102, ll. 1-2	77 (?)

Τῶν διὰ Πτολεμαίου καὶ Ξένωνος :

Μαρρῆς Παάπιος	P. Tebt. I, 61 (a), l. 142; 62, l. 287 ; 63, l. 211	119-8 à 116-5
Ἄρωνῶφρις Ὡρου	— — 143; 62, l. 289 ; 63, l. 212	—
Ἄρμάις Πατορσείου[ς]	— — 144; 62, l. 291 ; 63, l. 213	—

Sans attribution connue :

Πετε σοῦχος	P. Tebt. I, 53, ll. 12-3, cf. 11-2	110
Πετερμούθις Νεχθνούφιος	— ll. 13-4	—
Πᾶσις Ἄρεμφοῦτος	— l. 14	—
Ἄρυώτης Ἀμεννέως	P. Tebt. I, 43, intr.	114
Πετῶς Μαρρείους	— —	—
Ἄρφαῆσις Πετοσί(ριος)	P. Tebt. I, 97, l. 17	118
Πύρριχος Ἀπύγχιος ⁴	— l. 23	—

Pentaroures.

Ἄρποχράτης Ἀρλολοῦτος	P. Tebt. I, 83, l. 1	fin II ^e s.
Πετοσίρις Πεστῶτος	— 3	—
Διονύσιος Διονυσίου	— 5	—
Ὡρος Ὀρσείους	— 7	—
...ψαῖς Παθήβιος	— 10	—

1. Ces quatre derniers clérouques ne sont ἐπτάρουροι que si les taxes dont il s'agit *ad loc.* sont payées par les contribuables en personne; le fait est probable, puisqu'il n'y a dans le texte ni ὑπερ τοῦ δεῖνος, ni εἰς τὸν τοῦ δεῖνος (sc. λόγον).

	P. Tebt. I, 83, l. 12	Av. J.-G. fin n ^{es} .
ᾠρος Μαρρείου	— 14	—
Πολέμων Θέωνος	— 16	—
Θοτεὺς Θοτέως	— 18	—
Ἀρχῦψις Ὀρσείου	— 20	—
Πετεσοῦχος Πετῶτος	— 22	—
Πενεμάσις Ἐργέως	— 24	—
Ψενοσίρις Ὀρσείου	— 26	—
Πενεμάσις Πενεμάτος	— 28	—
Πετεσοῦχος ᾠρου	— 30	—
Ὀρσενοῦφις Ἀκώριος	— 32	—
Ἀπολλώνιος Δημητρίου	— 34	—
Ἑρμῶν Ψενταμούνιος	— 36	—
Πετοσίρις Πεχύσιος	— 38	—
Ὀρσενοῦφις Σοκώπιος	—	—

APPENDICE II

Liste des τῆς ἐπιγονῆς¹.

I

TROISIÈME SIÈCLE

Cités d'Égypte.

ALEXANDRINS :

Du dème Αἰακιδεύς ·

Αἰ...ων Λυσίου, Ἀλε[ξανδρε]ύς, τῆς ἐπιγονῆς, τῶν οὕπω ἐπηγμένων εἰς δ[ῆμον Αἰ]ακιδέα	P. Petr. III, 11, ll. 6-7	Av. J.-G. 236-5
---	---------------------------	--------------------

Du dème Ἀσωπιεύς ·

Δη]μέας Λάμπωνος, Ἀλεξ[ανδρε]ύς, τῆς ἐπιγονῆς, τῶν οὕπω ἐπηγμέ[νων εἰς δ]ῆμον Ἀσωπιέα	P. Petr. III, 21 (b), ll. 3-4 et 10	227-6
---	-------------------------------------	-------

Du dème Ἰσθμεύς ·

..]...τις Δημητρίου, Ἀλεξ[ανδρε]ύς, τῆς ἐπι[γ]ονῆς, τῶν οὕπω ἐπηγμένων εἰς δ]ῆμον Ἰσθμιέα	P. Petr. III, 6 (a), ll. 10-1	238-7
---	-------------------------------	-------

Du dème Καστόρειος ·

...].οκλέους, Ἀλεξανδρε]ύς, τῆς ἐπιγο- νῆς, τῶν οὕπω ἐπηγμένων ε]ἰς δῆμον Καστόρειον	P. Petr. III, 11, ll. 27-8	236-5
---	----------------------------	-------

1. Ils sont classés par nationalité. L'ordre suivi est celui des statistiques ethniques du ch. IV, pp. 110-113 et pp. 122-123. Les τῆς ἐπιγονῆς dont la patrie, réelle ou fictive, reste inconnue sont rejetés à la fin de la liste.

....., 'Αλεξαν]δρεὺς, τῆς ἐπι[γονῆς, τῶν οὐπω ἐπηγμένων εἰς δῆμον Καστ]όρειον	P. Petr. III, 55 (a), ll. 6-7	Av. J.-G. 235-4
--	-------------------------------	--------------------

*Du dème Σουινεύς **

Σ]ατυρίων Χά[ρ]μου, 'Αλεξανδρεὺς, [τῆς ἐπιγονῆς, τῶν οὐπω ἐπηγμένων [εἰς] δῆμον Σουινέα	P. Petr. III, 6 (a), ll. 43-4	238-7
--	-------------------------------	-------

D'un dème inconnu ou en dehors des dèmes :

.....'Αλεξαν]δρεὺς, τῆς ἐπιγ[ονῆς	P. Petr. III, 6 (a), l. 13	—
-----------------------------------	----------------------------	---

D'ALEXANDRIE OU DE PTOLÉMAÏS (?) :

['Ο δεῖνα.....,] τῆς ἐπιγονῆς, τῶν οὐπω [ἐπηγμένων εἰς δῆμον... ']	P. Petr. III, 19 (f), l. 2	225-4
--	----------------------------	-------

Macédoniens.

Θέω[ν κα]] Τρεγτος (?), Μακεδόνες, τῆς ἐπιγονῆς	P. Magd. 14, l. 1 et verso	219-8
'Ο δεῖνα, Μακεδῶν, τῆς ἐπιγ[ονῆς	P. Petr. III, 13 (a), l. 18	236-5
Πτολεμαῖτος οπ[] Διοφάντου, Μακεδῶ[ν, τῆς ἐπιγονῆς], ὡς Λ μ	— 11, ll. 2-3	—
...] του Ζωπ[υ]ρίωνος τοῦ Μοσχίωνος, Μακεδόνος, [τῆς ἐ]πι[γο]νῆς	— 21 (b), ll. 4-5 et 11	227-6
...] νος, Μακεδῶν, τῆς [ε] ἐπιγ[ον]ῆς	— I, 19, cf. III, 19 (a), l. 8	226-5
...]ς Θεοκλέους, Μακ[εδῶ]ν, τῆς ἐπι- γονῆς	— 16 (1), cf. III, 3, l. 2	238-7

Thraces.

...], Θράξι, τῆς ἐπιγονῆς	P. Petr. III, 58 (d), l. 4	236-5
...] οινικι Βιθύους, Θραικί, τῆς ἐπι- γονῆς	— 21 (a), ll. 4 et 10	227-6

1. Les Alexandrins, *P. Petr.* III, 14, ll. 2-3 et ll. 7-8, cf. WILCKEN, *Arch.* III, p. 513, et *ibid.*, 132, ll. 19-21, bien que τῶν οὐπω ἐπηγμένων εἰς δῆμον τὸν δεῖνα, ainsi que le τῶν οὐπω ἐπηγμένων εἰς δῆμον τὸν δεῖνα, *P. Petr.* III, 4 (2), l. 8, ne sont pas nécessairement des τῆς ἐπιγονῆς; cf. ch. V, p. 158, n. 3.

		Av. J.-C.
...]λαος Μένωνος, Θραῖξ, τῆς ἐπιγονῆς	P. Hib. I, 30, l. 22	300-271
Στράτιος Στράτωνος, Θραῖξ, τῆς ἐπιγονῆς	— 37, ll. 3 et 11	235
) Τιμοκλέους τοῦ Σίμου, Θραι- κός, τῆς ἐπιγονῆς	— 92, l. 9	263
Μνάσων Σίμου, Θραῖξ, τῆς ἐπιγονῆς	— — l. 10	—

Kardiens.

.....Καρ]διανός, τ[ῆς] ἐπιγονῆς	P. Petr. III, 6 (a), l. 42	238-7
...]αρζω: Πρωτίωνος, Καρδιανῶι, τῆς ἐπιγονῆς	— 21 (f), ll. 3 et 10	226-5

Thessalien.

Πάρις Θεοφίλου, Θεσσαλός, τῆς ἐπι- γονῆς.	P. Petr. I, 19, cf. III, 19 (a), l. 30	226-5
--	--	-------

Argien.

Μάρων Εὐκτου, Ἀργεῖος, τῆς ἐπιγονῆς	P. Magd. 29, l. 1	219-8
-------------------------------------	-------------------	-------

Athénien.

..... Ἀρ]ιστείδου τοῦ Πρωτέου, Ἀθη- ναίου, τῆς ἐπιγονῆς	P. Petr. III, 21 (g), l. 37	221
--	-----------------------------	-----

Béotien.

...] Διωξάνδρου, Βοιωτίας, τῆς ἐπιγο- νῆς, λειτουργός	P. Hib. I, 96, ll. 15 et 32-2	259
--	-------------------------------	-----

Théréen ?

Σήραμβος Καμμάνδρου, [Θη?]ραῖος, τῆς ἐπιγονῆς	P. Petr. III, 14 + 17 (a), l. 6	236-5
--	---------------------------------	-------

Cos.

Γέτας [...], Κώϊος, τῆς ἐπιγονῆς	P. Petr. I, 19, cf. III, 19 (a), l. 33	226-5
------------------------------------	--	-------

Syracusain.

(...) Πτολεμαίωι Ἑρμογένους, Συρα- κοσ[ίωι, τῆς] ἐ[πιγ]ονῆς	P. Petr. III, 21 (d), ll. 5 et 13-4.	227-6
--	--------------------------------------	-------

Crétois.

(παρὰ) Σωσίου τοῦ Σώσου, Κρητὸς, καὶ Ἑρα κλείτου τοῦ Θοίνου, Ἀπολ- λω νιάτου, τῶν δύο τῆς ἐπιγονῆς Ἑγε[μῶν ...]ιμου, Κρ[ῆ]ς, τῆς ἐπιγο- νῆς	P. Petr. II, 38 (a), cf. III, 34 (b), II. 2-5 P. Hib. I, 92, II. 40-1	Av. J.-C. 244-0? 263
--	---	----------------------------

Carien.

Ἀρχέστρατος Νεάνδρου, Κάρ, τῆς ἐπι- γονῆς	P. Petr. I, 46, cf. III, 3 (1), I. 5	238-7
--	--------------------------------------	-------

Mysiens.

Μένιππος Μενεμάχου, Μυσὸς, τῆς ἐπι- γονῆς	P. Hib. I, 32, I. 49	246
Ἀ[πολλ]ώνιος Σίμου, Μυσὸ[ς], τῆς ἐπιγονῆς	— 429 (descr.)	247

Cyrénéens.

Εὐφρις Εὐφριος, Κ[υρ]ηναῖος, τῆς ἐπι- γονῆς	P. Petr. I, 46 (1), cf. III, 3, I. 43	238-7
Λιμναῖ[ος] Ἀλφαίου, Κυρηναῖ[ος], τῆς ἐπι[γονῆς]	— III, 44, II. 9-10	236-5
Καλλίδρομος Καλλικράτους, Κυρη- ναῖος, τῆς ἐπιγονῆς	P. Hib. I, 34, I. 2	243
Π[...]ις, Κυρηναῖος, τῆς ἐπιγονῆς	— 52, I. 43	v. 245
Δημήτριος Φίλωνος, Κυρηναῖος, τῆς ἐπιγονῆς	— — 44	—
Δημήτριος Π[...], Κυρ[η]ναῖος, τῆς ἐπιγονῆς	— 86, I. 24	248
Εὐκλείων Ἀμμωνίου, Κυρηναῖος, τῆς ἐπιγονῆς	— 90, I. 23-4	222
Ἀρχιππος Φιλοξένου, Κυρηναῖος, τῆς ἐπιγονῆς	— 124 (descr.)	v. 250

Lybiens.

	Av. J.-G.
Μένων Εὐφράνορος, Λίβυς, τῆς ἐπιγονῆς]	P. Petr. III, 1, col. II, l. 2 238-7
Ἀπολλώνιος Μενελάου, Λίβυς, τῆς ἐπιγονῆς	— 61 (h), II. 2-3 227-6?
Νεῖλων Σωταίρου, Λίβυς, τῆς ἐπιγονῆς]	— I, 19, cf. III, 19 (a), l. 35 226-5

Juif.

Δω[σῆ θεος]ιου, Ἰουδαῖος, τῆς ἐπιγονῆς	P. Petr. III, 21 (g), II. 12-3 223-2
---	--------------------------------------

Perses.

....]ενους, Πέρσης, τῆς ἐπιγονῆς	P. Magd. 8, l. 1 219-8
Πτο]λεμαῖος, Πέρσης, τῆς [ἐπιγονῆς	P. Petr. III, 10, l. 21 236-5
Ζώπυρος Συμμάχου, Πέρσης, τῆς ἐπιγονῆς	— 21 (g), l. 35 223-2
Δίοδωρος Στρατώνος, Πέρσης, τῆς ἐπιγονῆς	P. Hib. I, 93, l. 1 v. 250

Apolloniate.

(παρά) Σωσίου τοῦ Σώσου, Κρητὸς, καὶ Ἑρα κλείτου τοῦ Θοίνου, Ἀπολλω νιαίου, τῶν δύο τῆς ἐπιγονῆς	P. Hib. I, 92, II. 10-11 263
---	------------------------------

Héracléotes.

(...) Δη[μήτριον τὸν Δημη]τρίου, Ἑρακλεώτην, τῆς ἐπιγονῆς	P. Petr. III, 12, II. 11-2 236-5
Ἀπολλωνι[, Ἑρακ]λεώτης, τῆς ἐπιγονῆς	— I, 19, cf. III, 19 (a), l. 6 226-5

Patrie inconnue.

		Av. J.-C.
Ατ[..... Κα]λλιφάνους, Ακ..., τῆς ἐπι- γονῆς ¹	P. Petr. III, 11, l. 4	236-5
Τελέσαρχος Ἀλεξιμάχου, [..., τῆς] ἐπιγονῆς	— — 7, ll. 23-4	238-7
Τληπόλεμος Κλεοδήμου, [...., τῆς] ἐπιγον[ῆς]	— — ll. 20-1	—
Δονομάζυς Ταωτίου, Ε[...., τῆς] ἐπι- γονῆς	— II, 47, cf. III, 55 (b), ll. 6-7	210-9
Διογένης Ξένωνος, [..., τῆς ἐ]πιγονῆς	— II, 21 (d), cf. III, 24 (d), l. 2	?
Πτολεμαῖος, [τῆς ἐπιγ]ονῆς	— III, 21 (d), l. 11	227-6
Ἀσκληπιόδωρος Διονυσίου, [.....], τῆς ἐπιγονῆς	— I, 49, cf. III, 49 (a), ll. 4-5	226-5
.....]...τος, τῆς ἐπιγονῆς	— III, 58 (c), l. 4	236-5 ?
Πραξίας Καλλιδρ[όμου, ..., τῆς] ἐπιγονῆς	P. Hib. I, 52, ll. 26-7	v. 245
Εὐκ[ράτει ]ωι, τῆς ἐπιγονῆς	— 90, ll. 6-7	222
Ἀνδρόνικος, τῆς ἐπιγονῆς	— 96, l. 4	259
.....]ωτης, τῆς ἐπιγονῆς, λειτουργός	— — ll. 13-4 et 31	—
τῆς ἐ]πιγονῆς	P. Petr. III, 4 (2), l. 11	238-7
τῆ]ς ἐπιγονῆς	— 6 (a), l. 6	—
τῆς ἐπιγονῆς ²	— 6 (b), l. 4	—
τῆς [ἐπι]γονῆς	— 7, l. 25	—
[τῆς ἐ]πιγονῆς	— 11, l. 35	236-5
τῆς ἐπιγονῆς	— 16, l. 6	—
τῆς ἐπιγονῆς	— — l. 13	—
τῆς ἐπιγ[ονῆς]	— 55 (a), l. 23	210-9
τῆς ἐ]πιγονῆς	P. Hib. I, 52, l. 24	v. 245

1. Ἀκταῖος? (LESQUIER).

2. C'est celui qui est dit : ...] τῆς ἐπιγονῆς... κληροῦχος, mais cf. ci-dessus, p. 302, n. 6.

II

DEUXIÈME ET PREMIER SIÈCLES

Macédoniens.

		Av. J.-C.
Μενέλαος Παριγέτου	P. Amb. II, 43, ll. 6-7 et 43	173
Πτολεμαῖος Γλαυκίου	P. Lond. I, 23, l. 6	158-7
Τήρης Πτολεμαίου,		
Ἑρμῶν η.του,		
.....τχ[.....,		
[Πά]τρων Πτολεμαίου,		
Ἡράκλειος Σαραπίωνος, οἱ πέντε Μα- κεδόνες, τῆς ἐπιγονῆς	P. Tebt. I, 105, ll. 52-4	103
Διονύσιος Πάτρωγος,		
Διονύσιος Ἑρμαῖσκου,		
Θέων Πτολεμαίου,		
Δίδυμος Πτολεμαίου,		
Διονύσιος Διονυσίου,		
Ἡράκλειος Διοκλ[έους], οἱ ἐξ Μακε- δόνες, τῆς ἐπιγονῆς	— I, 104, ll. 34-6	92

Perses¹.

Ἡρακλείδης	P. Grenf. I, 12, ll. 28 9 *	v. 148
Ἀπολλώνιος Ἀπολλοδότου, ὃς καὶ Ψεννήσις Ἀρσιήσιος	— 18, ll. 7-9	132
Σόλων ὃς καὶ Σαη. Ὡρου καὶ Ἀρμᾶις Ὡρου	— 20, ll. 4-5	127

1. Les Πέρσαι dits τῆς ἐπιγονῆς dans les textes figurent seuls dans ces listes; les Πέρσαι, sans plus, sont rejetés dans les notes; cf. p. 152; et n. 1.

2. *Ibid.*, l. 31, Ἡρόδος Ἀρσάκου, Πέρσης.

		Av. J.-C.
Καίης Πατήτος καὶ Ἀρπαῆσις Πόρ- τιτος	P. Grenf. I, 23, ll. 3 et 6	118
Πετεσοῦχος Πασᾶτος	— II, 19, ll. 5-7	118
Ὀνῆς Κατύτιος	— 20, l. 11	114
Ψεγενοῦφις Πόρτιτος	— 21, l. 5	113
Πανοβοχούνης Πόρτιτος	— — l. 7	—
Ψεννήσις ὅς καὶ Κροῦρις Ὡρου	— 23 ^a , col. II, l. 5	107
Πετεαρσεμφθεὺς Πανοβοχούνιος ⁴	— 23 ^a , col. II, ll. 10-11	107
Πετεσοῦχος —	— — —	—
Φαγώνις —	— — —	—
Ψεννήσις —	— — —	—
Ψεμμένχης Νεχούτου	— 24, ll. 6-7	105
Ὡρος Παούτος	— 26, l. 3	103
Φατρῆς Χενσθώτου	P. Lond. II, 218, l. 3	111 (?)
Τοτόης Πελαίου ²	P. Lond. III, 880, l. 10	113
Νεχούτης [.....]	— 676, l. 4	100
Πανοβοχούνης Τοτόηους ³	— 1206, l. 16	99
Πατούς Πελαίου	— 1208, ll. 8-9	97
Νεχούτης Πετεαρσεμφθέως ⁴	— 1209, ll. 11-2	89
Πετεμοῦθις Ὡρου	P. Leid. O, ll. 1 et 9-10	89
Σ[.....] Θοτεύτου	P. Goods. 8, ll. 4-5 = P. Cairo 10.366	111
Διοκλῆς Ἀλεξάνδρου	P. Fay. 12, ll. 2-6	115
Ἀμμώνιος Ἀμμωνίου	— ll. 10-11	—
Πετεσοῦχος	— 151 (descr.)	1 ^{er} s. ⁵
Ὀννώφρις	— —	—

1. Ces quatre frères reparaissent dans de nombreux textes, ensemble ou séparément, dits tantôt Πέρσαι et tantôt Πέρσαι τῆς ἐπιγονῆς : *P. Grenf.* II, 24, ll. 4 sqq., Pétéarsemphtheus; *ibid.*, 25, ll. 4 sqq., tous les quatre; *ibid.*, 26, ll. 4 sqq., 30, ll. 4 sqq., 36, tous les quatre; *P. Lips.* I, 2 et 7, Pétéarsemphtheus (de 107 à 95 av. J.-C.; Πέρσαι sans plus); — *P. Grenf.* I, 29, ll. 4-5, Phagôn; II, 27, ll. 4 sqq., Pétéarsemphtheus et Pétésouchos; *ibid.*, 29, ll. 4 sqq., tous les quatre; *ibid.*, 32, ll. 4 sqq., Pétéarsemphtheus seul; *P. Lond.* III, 1205, Phagôn(ios) et peut-être Pétéarsemphtheus; *P. Lips.* I, 1, Pétéarsemphtheus (de 104 à 99 av. J.-C.; Πέρσαι τῆς ἐπιγονῆς). Cf. sur cette famille, KENYON, *P. Lond.* III, 879, p. 6.

2. Grand-père des quatre frères ci-dessus, n. 1; cf. KENYON, *loc. laud.*

3. Père des quatre frères ci-dessus, n. 1; cf. *ibid.*

4. Il se donne 45 ans en 89 av. J.-C. et ne doit pas être le même que le Néchoutès précédent qui se dit âgé de 54 ans ou environ en 100 av. J.-C. : l'erreur serait trop forte; cf. ci-après, p. 328, n. 3.

5. Mais peut-être 1-2 après J.-C.

Πατσεοῦς Σαλήτορ ⁴	P. Amh. II, 47, l. 4	113
2 Perses τῆς ἐπιγονῆς	P. Oxy. IV, 836 (descr.)	66-5 ou 15-4
Σαλῆς Πατσεοῦτορ	B. G. U. 996, col. II, ll. 9-10	107-6
Πααμήνις Ψεννήσιος	— — l. 12	—
Ψενμένχης Πανεχάτου	— 997, col. II, l. 4; 998, col. I, ll. 3-4	101-0
Εὔνοος ὁ καὶ Νεχούτης Πατσέουρ	B. G. U. 999, l. 4; cf. P. Amh. II, 50, l. 6	106 à 99-8
Πανοδοχούνης Παοῦτορ ⁵	— 1000, col. I, l. 3	99-8
Ψεννήσις Ἀρσιήσιος	P. Lips. I, 2, l. 5	99
Διονύσιος Κεφάλου	P. Rein. 8, l. 4	113-2
Ἀλέξανδρος Πα[....]		
Ἀσκληπιάδης Διονυσίου		
Τιμοκράτης Διονυσίου		
Ἀπολλώνιος Πολυκράτου ⁶	— 9, ll. 29-31	112
Φιλίσκος Ἀπολλωνίου	P. Tebt. I, 104, ll. 4, 10, 37	92
Πτολεμαῖος ὃς καὶ Πετσεοῦχος Ἀπολλωνίου τοῦ καὶ Ἀρυάτου ⁷	— 105, ll. 4, 11, 54; 106, ll. 4, 8	103 101
Διονύσιος ὃς καὶ Πετοσῆρις Θεώνος τοῦ καὶ Θεώνιος	— 109, ll. 2, 11	93
Πετσεοῦχος ὁ καὶ Πετειρίδης Σελεβοῦτορ	— 110, l. 2	92 ou 59
Pitholaus and another person	P. Tebt. I, 156 (descr.)	91

Nationalité inconnue.

Πανίσκος ὃς καὶ Πετρεῖνις, τῆς ἐπιγονῆς ⁴	P. Lond. II, 219 (b), ll. 2-3	11 ^e s.
--	-------------------------------	--------------------

1. Est-il identique à Πατσεοῦς ὁ []τῆτορ, B. G. U. 994, col. II, ll. 11-12? — Pétésis, f. de Patès, P. Amh. II, 51, ll. 22 et 28, est dit simplement Πέρσης.

2. Psénénoupis, f. de Pasas, B. G. U., 997, col. II, l. 9; Harpaësis, f. de Psem-menchès, *ibid.*, 998, col. I, ll. 5-6, et Pétéësis, f. d'Onès, *ibid.*, l. 10, sont dits Πέρσης sans plus.

3. Il est dit simplement Πέρσης dans : P. Rein. 15, l. 31; 22, l. 26; 23, l. 26; 35 l. 3. — Autres Πέρσαι (sans plus) : Apollônios, f. de X., Di[onysios, f. d'A]pollônios, Hèracleidès, f. d'Hèr[ôdès?], [Hermophilos, f. d'Apollônios?], *ibid.*, 14, ll. 31-3; Euménès, f. de Polycratès, *ibid.*, 15, ll. 30; [ὁ δεῖνα τοῦ δεῖνος], *ibid.*, 20, l. 35.

4. Rest. LESQUIER.

Τῶν προσγράφων¹Perses².

		Av. J.-C.
Νεχούτης Πεταρσ[...] ³	P. Lond. II, 218, ll. 2-3	111 (?)
Ἐριε[νοῦπις.....	P. Goods. 8, ll. 2-3 = P. Cairo 10. 366	111
Πατοῦς Φαγώνιος	P. Lond. III, 879, l. 17	123
Πανοθχοῦνις Τοτοέους ⁴	— — ll. 20-1	—
Πμοῖς Θοτορταίου	— 881, l. 18	108

1. Cf. ch. II, p. 62, n. 3.

2. Seule nationalité connue jusqu'à ce jour parmi les τῶν προσγράφων; mais cf. l'inscription Golénischeff, p. 62, n. 3, et *Addendum*.

3. Cf. ci-dessus, p. 326, Νεχούθης Πεταρσεμβέως.

4. Il est τῆς ἐπιγονῆς en 99 av. J.-C.; cf. ci-dessus, p. 326.

APPENDICE III

Officiers et Fonctionnaires militaires¹.

I

OFFICIERS GÉNÉRAUX ET GOUVERNEURS

Stratèges.

Ἀγαθίς, στρατηγὸς καὶ ἱππάρχης	P. Petr. III, 31, l. 1	241-0 av. J.-C.
Ἀνταῖος, συγγενὴς καὶ στρατηγὸς τῆς [μητρο?]πόλεως	P. Tebt. I, 134 (descr.)	fin du II ^e s.
Ἀπολλωνίδης, συγγ. καὶ στρατηγὸς τοῦ Ἑρμωνθείτου καὶ Λατοπολείτου	LEPS. XII, 91, 300, 304	I ^{er} s.
Ἀπολλώνιος, στρατηγὸς τοῦ Ὀμβείτου καὶ τοῦ περὶ Ἑλεφαντίνην καὶ Φίλας καὶ παραλήμπτης τῆς ἐρυθρᾶς θα- λάσσης	C.I.G. 5075	?
Ἀπολλώνιος, συγγενὴς καὶ στρατηγός	P. Tebt. I, 43, ll. 33, 44	118 av. J.-C.
Ἀριστόμαχος	P. Petr. II, 17 (1), cf. III, 22 (a), l. 13	?
Ἀφθόνητος	P. Petr. III, 29 (e), l. 1; (f), l. 1; (g), l. 1; (h), l. 1; (a), l. 10; (b), l. 1; (c), l. 1; (d), l. 1	242-1 av. J.-C.

1. L'ordre suivi dans ces listes est en général l'ordre alphabétique, qui rend les recherches plus faciles. Toutefois, l'ordre chronologique a été préféré dans les listes des gouverneurs, des gouverneurs de Chypre, des épistratèges de la Thébaïde et des navarques : il facilite l'étude de leurs commandements.

Βόηθος Νικοστράτου Χρυσαιορέως, ἀρχισωματοφύλαξ καὶ στρατηγὸς καὶ κτίστης τῶν ἐν τῇ Τριακοντασχοίνῳ πόλεων Φιλομητοριδ[] καὶ Κλεο- πάτρας	STR. 95	Philométor
Βόηθος, στρατηγὸς καὶ ἐπιστράτηγος τῆς Θηβαΐδος	P. Amh. II, 36; STR., <i>Arch.</i> II, 32; P. Goods., 6	135-29 av. J.-C.
Διοφάνης	P. Petr. III, 28 (e), l. 2; 72 (d), l. 11; 28 (a), l. 4; (c) <i>verso</i> (a), l. 3; P. Magd. I, II, 14- 15 et <i>passim</i>	222-18 —
Δωρίων, ὁ συγγενὴς καὶ στρατηγὸς καὶ ἱερεὺς κτλ.	STR., <i>Arch.</i> III, 6	Sôter II
Εἰρηναῖος, συγγενὴς καὶ ἐπιστάτης καὶ γραμματεὺς κατ. ἱππ. καὶ στρατηγός	P. Tebt. inéd. (Mom. 39 a) ¹	
Εἰρηναῖος, συγγενὴς καὶ στρατηγὸς καὶ ἐπὶ προσόδων	P. Tebt. I, 64 (b), l. 18; 72, l. 242	av. 114
Ἐρμοκράτης, ὁ συγγ. καὶ στρατηγὸς καὶ ἐπιστρ. τῆς Θηβαΐδος	STR. 140	Ptol. Ev. II
Ἡρώδης Δημοφώντος, Βερσενικεύς, ὁ ἀρχισωματοφύλαξ καὶ στρατηγός	C.I.G. 4893 = STR. 108	Ptol. Ev. II
Ἰερώνυμος ἀρχισωματοφύλαξ καὶ στρατηγός	inscr. Golénischeff ²	?
Καλλίμαχος, ὁ συγγ. καὶ ἐπιστρ. καὶ στρατηγὸς τῆς Ἰνδικῆς καὶ ἐρυθρᾶς θαλάσσης	C.I.G. 4897 (b) = STR. 152.	73 2 ou 63-2
—, ὁ συγγ. καὶ στρατηγὸς καὶ ἐπιστρ. καὶ θηβάρχης τῆς Θηβαΐδος καὶ ἐπὶ τῆς Ἰνδικῆς κτλ.	C.I.G. 4905 et p. 1222 = C.-R. Ac. Inscr., 1871, p. 285.	51-0
Κάλλων	P. Petr. III, 30, l. 1	Neos Dionysos
Κρίσ[ιππος], ὁ [σ]τ[ρ]ατ[η]γ[ός] ?	P. Hib. I, 92, l. 13	263 av. J.-C.
Λόχος, ὁ συγγ. καὶ στρατηγὸς τῆς Θηβαΐδος	C.I.G. 4896 = STR. 103, A et B	Evergète II
Λυσανίας, ὁ συγγ. καὶ στρατηγός	P. Tebt. I, 41, l. 13	v. 119
Λυσάνιος, ὁ συγγ. καὶ στρατηγὸς καὶ ἐπὶ προσόδων τοῦ Ἀρσινόεως	STRACK, 145	Pt. Alexandre

1. Communiqué par M. SMYLY.

2. Cf. ci-dessus, p. 62, n. 3 et *Addendum*.

[Μαρσύας	Diod. XXXIV + XXXV, 20	Evergète II
Νουμήνιος, ἀρχισωματοφύλαξ καὶ στρατηγός	P. Grenf. I, 38	II ^e ou I ^{er} s.
Νικόμαχος, συγγ. καὶ στρατηγὸς τοῦ Παθουρίτου καὶ Λατοπολίτου	Lhrs. XII, 89, 216, 293	I ^{er} s.
Παῶς, ὁ συγγ. καὶ στρατηγὸς τῆς Θηβαΐδος	Str. 109	Evergète II
Παρθένιος, συγγ. καὶ στρατηγός	P. Tebt. I, 101, l. 2	420 av. J.-C.
Ποσειδώνιος	P. Lond. I, 23 (f), col. viii, ll. 142-3	438-7 —
Ποσειδῶν	P. Petr. III, 32 (g), b, l. 9	?
Πτολεμαῖος, συγγ. καὶ στρατηγός	P. Tebt. I, 13, l. 2; 15, l. 5; 28, l. 1; 42, l. 1	414 av. J.-C.
Πτολεμαῖος	P. Oxy. IV, 803	fin du I ^{er} s.
Πτολεμαῖος, στρατηγὸς πόλεως	Botti, Notice, p. 253	I ^{er} s. [?]
Πτολεμαῖος, ἀρχισωματοφύλαξ καὶ στρατηγός	P. Tebt. inéd. (Momie 14) ¹	
Φανίας, στρατηγὸς καὶ ἐπὶ τῶν προσόδων	P. Tebt. I, 61 (b), ll. 46, 362; 72, l. 359	133-2 av. J.-C.
Φομμοῦς, συγγ. καὶ ἐπιστρατηγὸς καὶ στρατηγὸς τῆς Θηβαΐδος	P. Tor. 5-7; P. Lond. II, 401	entre 416 et 411
Πτολεμαίου καὶ ΠΤΟΛΛ.ΩΝΙ τοῦ Πτολεμαίου τοῦ Νικάνορος συγγενοῦς καὶ στρατηγοῦ	Str., Arch. I, 26	Ptol. XIV ou XV
Ὁ δαίνα, ἀρχισωματοφύλαξ καὶ στρατηγός	P. Grenf. I, 42	II ^e siècle

Gouverneurs.

AVEC LE TITRE : ὁ τεταγμένος ἐπὶ... :

Ἀντίοχος, ὁ ὑπὸ βασιλείᾳ Πτολεμαίου τεταγμένος	A.G.I.B.M. III, 403, l. 153 ²	v. 240 a. C.
Θεόδοτος, ὁ τεταγ. ἐπὶ Κοίλης Συρίας [cf. Νικόλαος ὁ παρὰ Πτολεμαίου στρατηγός]	POLYBE, V, 40, 1 Id., <i>ibid.</i> , 61, 8	Philopator —

1. Communiqué par M. SMYLY.

2. Priène.

Ἀρίστιππος Θεοξένου, Ἀλεξανδρεὺς, τῶν διαδόχων, ὁ τεταγμένος ἐπὶ Θήρας	I.G. XII, 3, nn. 466, 467 = STR. 60, cf. STR., <i>Arch.</i> I, 19 ⁴	Ptol. VI [?]
Λάδαμος Διονυσ[οφάντου, Ἀλεξαν- δρεὺς], τῶν περὶ αὐλὴν δια[δόχων, ὁ τεταγμέ]νος ὑπὸ τῶν βασιλέω[ν ἐπὶ Θήρας]	I.G. XII, 3, Suppl. 1296 = STR., <i>Arch.</i> II, p. 550 = WILCKEN, <i>Archiv.</i> III, p. 145 ²	entre 160-59 et 146-5
(?) νος Κτ.... .τῶν πρώτων φίλων, ὁ ἀρχ[.... κ]αὶ ἐπιστο[λογρά- φος, τεταγμένος] δὲ καὶ ἐπ[ι]....	B.C.H. XIX [1905], p. 219	après 108
Φιλόδηρος Ἀντιφανοῦς, Ἀλιεὺς, ὁ τε- ταγμένος	I.G. XII, 5, n. 533 ³	?

AVEC LE TITRE DE στρατηγὸς τῆς πόλεως :

[Ἑρμάφιλος (?) Φιλοστράτου, Ῥαύ- κιος, ἀποσταλὴς ὑπὸ τοῦ βασιλέως Πτολεμαίου ναύαρχος καὶ στρατα- γὸς τᾶς πόλεως	I.G. XII, 3, Suppl., 1291 = STR., <i>Arch.</i> II, p. 560 ⁴	Philadelphie ?
Πτολεμαῖος, στρατηγὸς πόλεως	BOTTI, <i>Notice</i> , p. 253 ⁵	1 ^{er} s.

AVEC LE TITRE DE φρούραρχος :

Ποσειδίππος, (ὁ) φρούραρχος] καὶ κατὰ Κίτιον	STR. 3 = C.I.G. 2614 ⁶	Sôter
....φρουραρχοῦντος [τοῦ δεῖνα Στ]η- σαγόρου	STR. 47 ⁷	Evergète
Φιλώτας Γενθίου, Ἐπιδάμνιος, τῶν πρώτων φίλων καὶ χιλιάρχος καὶ φρούραρχος	B.C.H. XXIV [1900], p. 238 ⁹	Philométor
Δάμων [...., ὁ] φρούραρχος. Μ[έμφεως] ?	STR., <i>Arch.</i> , II, 29 ⁸	Philométor
Μεγασθένης	B.G.U. III, 992 ¹⁰	162 av. J. C.
[Ὁ δεῖνα]	P. Leid. G, I. 2 ¹¹	147 —
Ἀντιράνης	P. Tor. 3 = P. Paris 14 ¹²	127-6 —

1. Théra.

2. Théra.

3. Carthæa.

4. Théra.

5. Alexandrie.

6. Kition (Larnaka).

7. Arsinoé (Cypre).

8. Itanos,

9. Memphis?

10. Memphis?

11. Pathyris?

12. Thèbes?

Ἡρώιδης Δημοφῶντος, [...]ηνος, τῶν διαδόχων καὶ ἡγεμῶν ἐπ' ἀνδρῶν καὶ φρούραρχος Συήνης [καὶ ὅρ ?] οφύλαξ καὶ ἐπὶ τῶν ἄνω τόπων [...]	STR. 95 ⁴	Philométor
Ἀπολλώνιος Ἑλληνας, [], τῶν διαδόχων καὶ φρούραρχος Φιλ[ῶν καὶ Συήνης]	STR., <i>Arch.</i> , II, 32 ²	Ev. II

AVEC LE TITRE : ὁ ἐπὶ τῆς πόλεως :

[Πτολεμαῖος Λυσιμάχου, ὁ παραλαβὼν τὴν πόλιν παρὰ βασιλέως Πτολεμαίου]	STR. 51 ³	Ptol. III
Ἀγίας Δαμοθέτου, Κρής, ὁ ἀρχισω- ματοφύλαξ καὶ ἐπὶ τῆς πόλεως	C.I.G. 2617 = STR. 97 ⁴	Philométor
[Ὁ δεῖνα], ὁ γενόμενος ἐπὶ τῆς πόλεως	STR. 99 ⁵	—
Μελαγχόμας Φιλοδόμου, Αἰτωλὸς, ὁ γενόμενος ἐπὶ τῆς πόλεως ἡγεμὼν καὶ ἱπάρχης ἐπ' ἀνδρῶν	C.I.G. 2621 = STR. 122 ⁶	Evergète II
... Ἀμυνί[ος] (ou : [ὁ δεῖνα] Ἀμμω- νί[ου]), Σάμιος, τῶν ἀρχισωματοφυ- λάκων, ὁ ἐπὶ τῆς πόλεως	LE BAS, III ² , 2821 = STR. 171 ⁷	?

SANS TITRE CONNU :

...[γ]ι.αιος, τῶν φίλων...	STR. 92 ⁸	Philométor
----------------------------	----------------------	------------

Gouverneurs de Chypre.

[Νικοκρέων	B.C.H. XV, p. 136, et I.G. IV, 583	av. 310]
Ἡραγίδρας Νουμηνίου, στρατηγός	LE BAS 2780	sous les pre- miers Ptolémées

1. Syène. Cf. liste des stratèges.
2. Philae et Syène ?
3. Telmessos.
4. Kition (Chypre).

5. Limnia, pr. de Salamis (Chypre).
6. Kition.
7. Amathonte (Chypre).
8. Méthana.

Βασ[ιλειδης], ὁ στρατηγ[ός....]	STR. 65	Philopator
[Πολυκράτης Μνασιάζ]ου, Ἄργετος, [ὁ στρατηγός καὶ ναύαρχος καὶ ἀρχιε- ρ]εὺς τῆς νήσου	STR. 78; cf. HOLLEAUX, R.E.G., XI, p. 250; cf. J.H.S., IX, p. 251, n. 118	Epiphane
...]ον Ἀριστιπ[...., Δ]αμεία[τὸν συγγ- τοῦ βασιλέως καὶ στρατη]γόν	C.I.G. 2623	Philométor
Π[τολεμαῖος], ὁ ἐπὶ Κύπρου στρατηγός	I.G. II, 5, Suppl. 432 (b)	entre 181 et 175
██████████, Ἀλεξανδρεὺς, ὁ συγγενὴς καὶ στρατηγός καὶ ἀρχιερεὺς τῶν κατὰ τὴν νήσον	STR. 84	entre 181 et 175
Κρόκος, ὁ συγγενὴς κτλ. καὶ ναύαρχος καὶ στρατηγός αὐτοκράτωρ καὶ ΥΠΕΡ [] καὶ ἀρχιερεὺς τῶν κατὰ Κύπρον	STR. 118; cf. J.H.S., IX, p. 217, n. 92	Evergète II
[Ὁ δεῖνα, ὁ συγγενὴς] τοῦ βασιλέως, ὁ στρατηγός καὶ ναύαρχος καὶ ἀρχιε- ρεὺς	STR. 117	Evergète II
[Ὁ δεῖνα, ὁ] συγγενὴς καὶ στρατ[ηγός καὶ ναύαρχος	STR. 112	Evergète II
Σέλευκος Βίβυος, Ῥόδιος, ὁ συγγ- βασιλέως Πτολεμαίου καὶ στρατηγός τῶν κατὰ Κύπρον καὶ ναύαρχος καὶ ἀρχιερεὺς	STR. 125, cf. 123, 124	Evergète II
Θεόδωρος Σελεύκου, ὁ συγγενὴς τοῦ βασιλέως, ὁ στρατηγός καὶ ναύαρ- χος καὶ ἀρχιερεὺς τῆς νήσου	STR. 128, cf. 126, 127, 129	Evergète II
Νέος Philopator		121-19 av. J.-C.
Ptolémée Alexandre I ^{er} , στρατηγός	PAUSAN. I, 9, 2	114-08 —
Sôter II		108-88 —
Πτολεμαῖος, βασιλέως υἱός, ὁ στρατη- γός καὶ ναύαρχος καὶ ἀρχιερεὺς καὶ ἀρχικύβητος ¹	STR. 161	?
Ἐλενος, ὁ συγγενὴς καὶ τροφεὺς τοῦ βασιλέως καὶ στρατηγός καὶ ἀρχιε- ρεὺς τῆς νήσου	J.H.S., IX, p. 232, 20; cf. STR 149	Alexandre I ^{er} ou II?

1. Peut-être est-ce le mystérieux Néos Philopator.

Fonctionnaires ἐπὶ τὴν θήραν.

Σάτυρος	STRAB. XVI, 4, 5; C.I.G. 4836 (b)	Philadelphè
Εὐμήδης	STRAB. XVI, 4, 7	Philadelphè
[‘Ο δεῖνα]	P. Petr. II, 40 (a), cf. III, 53 (g), ll. 15 sqq.	224-23 av. J.-C.
Πυθόλαος	STRAB. XVI, 4, 15	?
Πυθαγγεῖος	STRAB. XVI, 4, 15; cf. liste des éponymes, et P. Petr. III, 114	Evergète
Λίχας Πύρρου, Ἀκαρνάν, στρατηγὸς ἀποσταλὸς ἐπὶ τὴν θήραν τῶν ἐλεφάντων τότε δεύτερον	STR. 56	Everg. et Philop.
Λέων	STRAB. XVI, 4, 15	
Χαρίμορτος, ὁ στρατηγὸς ἐπὶ τὴν θήραν τῶν ἐλεφάντων	STR., Arch., I, 18	Philopator
Ἀλέξανδρος Συναίου, Ὁροαννεύς, ὁ συναποσταλὸς διάδοχος Χαριμόρτωι κτλ.	STR., Arch. I, 18	Philopator
Καλλίμαχος (?)	cf. liste des stratèges	

Hypostratèges.

Ἀμμώνιος, ὁ ὑποστράτηγος	P. Leid. A, II. 33-4	175 (?)
[Προῖτος ?], ὁ ὑποστράτηγος	Actenst. 8, II. 9-10; cf. RE-VILLOUT, <i>Mélanges</i> , p. 339	130 av. J.-C.

Antistratège.

Ποτάμων Αἰγύπτου, ὁ ἀντιστράτηγος τῆς νήσου καὶ ἐπὶ τῶν μετάλλων κτλ.	J.H.S., IX, p. 249, n. 102, cf. n. 105 ⁴	?
---	---	---

Stratèges autocrates.

Ἀριστ[όμα]χος.. ...σ]τρατηγ[ὸς... αὐτοκράτωρ τῆς Θηβαΐδος (?)	J.H.S., IX, p. 244, n. 71 ¹	?
ΑΝΙΗΙΛ ΟΥΡ—ΛΑΙΙ ..ουσ(ης) Περ[ί]δος καὶ Ὑπερείας καὶ ὑπο- μνηματογράφος καὶ στρατηγὸς αὐτο- κράτωρ τῆς Θηβαΐδος	J.H.S., IX, p. 238, n. 43 ¹	?
Θεόδωρος], Σελεύ[χου ὁ συγγ. τοῦ βα- σιλέως, ὁ στρατηγ]ὸς αυτοκρά[τωρ κτλ.	STRACK, 126; cf. liste des gouv. de Cypre ²	Evergète II
Κρόκος, ὁ συγγενὴς βασιλέως Πτολε- μαίου κτλ. καὶ στρατηγὸς αὐτοκρά- τωρ καὶ ΥΠΕΡ ³	STR. 118; cf. <i>ibid.</i> , ³	Evergète II

Épistratèges de la Thébaïde.

Ἰππαλος, τῶν πρώτων φίλων, ὁ ἐπι- στράτηγος καὶ ἱερεὺς Πτολεμαίου Σωτῆρος κτλ.	STR. 94	Philométor
Βόηθος	cf. liste des stratèges	135-29 av. J.-C.
Μάρκος, συγγενὴς βασιλέως Πτολε- μαίου κτλ. καὶ ἐπιστράτηγος	STR. 114	Evergète II
Ἐρμοκράτης	cf. liste des stratèges	Evergète II
Φομμῶς	—	entre 116 et 111
Καλλίμαχος	—	73-2 ou 63-2

Thèbarques.

Διονύσιος, ὁ διαδεχόμενος [τὰ κατὰ] τὴν θηβαρχίαν	Actenst. 4, col. II, ll. 5-6	130 av. J.-C.
ἐπὶ θηβάρχου Στράτωνος	C.I.G. 4837	an 19 de ? ³

1. Thèbaïde; mais les textes sont cypriotes.

2. Cypre.

3. Peut-être de Néos Dionysos : 63 av. J.-C.

II

EPONYMES

τῶν Ἀγισάρχου π.[...] ¹	P. Petr. I, 19, cf. III, 19 (a), ll. 12-13	226-5 av. J.-C.
μετ' Ἀγλαομάχου	Bull. Soc. Arch. Alex., 1908, n° 10, col. I, l. 50	II ^e s.
τῶν Ἀετοῦ	P. Hib. I, 33, ll. 5-6	245 av. J.-C.
τῶν Ἀλεξάνδρου	P. Hib. I, 30, <i>passim</i> , et 97, ll. 5-7	entre 300 et 279-8
τῶν Ἀνδρίσκου	P. Petr. I, 11 = III, 12, l. 13 ;	236-5 av. J.-C.
et : τῶν Ἀνδρίσκου τοῦ Ναύτα	— II, p. 36 = III, 114, ll. 5 6 ;	(?)
	— III, 10, ll. 10, 13, 17, 19 ;	236-5 av. J.-C. :
	— III, 13 (b), l. 4 ;	—
	— III, 21 (c), ll. 6, 7, 8, 9	227-6 av. J.-C. :
τῶν Ἀνδ[ρομάχου] ²	P. Pet. I, 13 = III, 4 (2), l. 27	238-7 —
τῶν Ἀντιόχου	P. Hib. I, 32, l. 5 sqq.	246 —
Ἀτθιανάφαντος καὶ Σθενελάου	Bull. Soc. Arch. Alex. 1908, n° 10, col. I, ll. 19 et 24	II ^e s.
τῶν Βοήθου ³	P. Goods. 6	129 av. J.-C.
τῶν Δάμωνος	P. Hib. I, 84, l. 15-17	239-8 —
	P. Petr. III, 2, l. 13 ; 4 (2), l. 29 ; 13, l. 11	238-7 et 236-5
Διάδου καὶ τῶν υἱῶν	Bull. Soc. Arch. Alex. 1908, n° 10, col. II, l. 64	II ^e s.
Δρύτωνος (Πασίνου καὶ —)	Bull. Soc. Arch. Alex. col. III, l. 19	—
τῶν πρότερον μετὰ Δρύτωνος	Bull. Soc. Arch. Alex. col. I, ll. 35-6	—
τῶν Ἐπιμένους	P. Hib. I, 81, l. 7	239-8 av. J.-C.

1. Cf. p. 300, n. 2.

2. Restitution des éditeurs : Ἀνδ[ρίσκο]υ, s'il n'est pas trop court pour la lacune, me paraît plus probable.

3. Cf. P. *Amh.* II, 36, et liste des stratèges.

τῶν πρώτων Ἑσπε[.].[.].	P. Hib. I, 110, ll. 70 sqq.	v. 255
τῶν Ἑτεωνέως	P. Lille, 14	243-2 av. J.-C.
	P. Petr. III, 11, ll. 15 et 33;	236-5 —
	— 21 (d), l. 4;	227-26 —
	— 112 (g), ll. 2-3;	220-19 *
	17-8; 19-20	
τῶν πρότερον Εὐμήλου	P. Leid. C, ll. 2-3; P. Lond. I,	162 av. J.-C.
	17 (c), l. 37, et 20 (c) et (d)	
τῶν Εὐμένους	P. Petr. I, 13 = III, 4 (2), l. 19	238-7 —
τῶν Εὐρυμέδοντος	P. Petr. I, 15 = III, 2, ll. 1-2	238-7 —
τῶν Ζωίλου	P. Hib. I, 88, l. 6; 89, l. 7 et interl.; 91, ll. 14-5; 94, ll. 13-4 et l. 16; 96, ll. 5 et 12-3; 102, l. 1; 103, ll. 6-7; 105, ll. 3-4; 124 (descr.)	263-2 à 228
τῶν Ἑραχ[²	P. Petr. III, 5 (b), l. 13	238-7 av. J.-C.
τῶν Ἰδαίου	P. Petr. I, 17 (1) = III, 14, ll. 16-7	236-5 —
τῶν Ἰκατιδ[	P. Petr. I, 13 = III, 4 (2), l. 25	238-7 —
τῶν Ἰπποκράτους	P. Petr. III, 16, l. 11	236-5 —
	— I, 20 (1) = III, 19 (b), ll. 6 et 14	226-5 —
	P. Petr. I, 19, cf. III, 19 (a), l. 10	—
	P. Petr. II, 47, cf. III, 55 (b) (a), ll. 32-3	210-9 av. J.-C.
Κομανοῦ καὶ τῶν ἄλλων	Bull. Soc. Arch. Alex. 1908, n° 10, col. 1, ll. 4 et 22	II ^e s.
τῶν Κρατέρου	P. Lille, 27, l. 1	Everg. I ^{er} ou Philop.
τῶν Λάκωνος	P. Hib. I, 81, ll. 8-9	239-8 av. J.-C.
τῶν Λίχ ³	P. Petr. I, 16, cf. III, 3 (1), l. 12	237 —
	P. Hib. I, 81, l. 18	239-8 —
τῶν Μαράιου	P. Petr. II, 47, cf. III, 55 (b), ll. 27-30	210-9 —

1. Cf. ci-dessus, p. 292, n. 3.

2. Mais peut-être : τῶν Ἑρακ[λεοπολιτῶν, cf. *ibid.*, 12, ll. 7 et 15.

3. Cf. liste des fonctionnaires ἐπὶ τὴν θύραν.

τῶν Μενελάου πρώτων	P. Tebt. inédit, cf. P. Hib. I, p. 293, n. 72	III ^e s.]
τῶν Νεοπτολέμου ¹	P. Petr. I, 17 (3) = III, 8 (1), l. 11	238-7 av. J.-C.
τῶν Νικάνορος	P. Petr. I, 15 = III, 2, ll. 5-6	238-7 —
Πασίνου (καὶ Δρύτωνος)	Bull. Soc. Arch. Alex. 1908, n° 10, col. III, l. 19	II ^e s.
τῶν Πάτρωνος	P. Petr. I, 11 = III, 12, l. 16	236-5 av. J.-C.
τῶν Πολυκράτου(ς) ²	P. Tebt. inédit, Momie 12 (3, α, l. 5)	?
τῶν Πτολε[μαίου]	P. Petr. III, 5 (b), l. 11	238-7 av. J.-C.
τῶν Πτολεμαίου τοῦ Ἑττωνέως	P. Petr. III, 77, ll. 4-6	?
τῶν (Πυθαγγέλου καὶ) Πτολεμαίου τοῦ υἱοῦ αὐτοῦ	P. Magd. 1, ll. 1-2	223-2 av. J.-C.
τῶν Πτολεμαίου καὶ τῶν υἱῶν	P. Grenf. II, 15	139 —
τῶν Π]τολεμαίου τοῦ Πτολεμαίου ἱππέων	— I, 12	v. 148
τῶν Πυθαγγέλου	P. Petr. I, 14 = III, 6 (a), l. 22; — 18 (2), cf. III, 5, l. 8; — 28 (1) = III, 21 (f), l. 3.	238-7 — — 226-5 av. J.-C.
τῶν Πυθαγγέλου (καὶ Πτολεμαίου κτλ.)	P. Magd. 1, ll. 1-2	223-2 —
τῶν Πυθαγόρου	Ath. Mitt., 1897, p. 419 sqq.	Philadelphie
τῶν Στράτωνος	Philolog., XV [1867], p. 340	II ^e s ?
τῶν Σωγγινάριος	P. Oxy. IV, 831	111-0 av. J.-C.
τῶν Σωσιπόλεως	P. Hib. I, 84, ll. 9-10	239-8 —
Σθενελάου ('Αθανιάφαντος καὶ—)	Bull. Soc. Arch. Alex., 1908, n° 10, col. I, ll. 19 et 24	II ^e s.
τῶν Φίλωνος ³	P. Hib. I, 90, ll. 6 et 22	222 av. J.-C.
τῶν ὑπὸ Φυλέα ⁴	P. Petr. II, 38 (a), cf. III, 34 (b), ll. 6-8	241-0 —
τῶν Φυλέως	P. Tebt. inéd. (Momie 6; 6, α, l. 6) ⁵	217-6 —
τῶν Α.[.]..[.]	P. Hib. I, 88, ll. 7-8	263-2 —
τῶν Α.[	P. Petr. III, 19 (f), l. 4	226-5 —
τῶν Π[	P. Petr. III, 13 (b), l. 3	236-5 —
τῶν είου (?)	P. Petr. I, 11 = III, 12, ll. 17-8	236-5 —
τῶν [...]εῖτα	P. Petr. III, 13 (a), l. 25	236-5 —

1. Cf. *C.I.G.* 4836 c (256-5 av. J.-C.).

2. Probablement Polycrate l'Argien; cf. liste des gouverneurs de Cypre et ch. III, p. 80 et p. 68. — Communiqué par M. SMVLY.

3. Cf. NEROUTSOS, 12 et 15.

4. Cf. ci-dessus, p. 310, n. 2.

5. Cf. ci-après, p. 348 : tactomisthes. — Communiqué par M. SMVLY.

III

OFFICIERS SUPERIEURS

Hipparques.

Ἀγαθίς, στρατηγὸς καὶ ἱππάρχης ¹	P. Petr., III, 31, l. 1	241-0 av. J.-C.
Ἀντίφιλος, Ἕλληγ, τῶν κατοίκων, ἱππάρχης ἐπ' ἀνδρῶν	B. G. U. III, 1002, col. II, l. 3	55 —
Ἀρτεμιδῶρος Ἀρτεμιδώρου, Μακεδῶν, ἱππάρχης ἐπ' ἀνδρῶν	P. Oxy. II, 277, ll. 2-3	19 av. J.-C.
Δ[... κ]αὶ ἱππάρχης ἐπ' ἀνδρ[ῶν]	P. Paris 6, l. 1	127 av. J.-C.
Διονύσιος Αλεξανδρου, Μακεδῶν, ἱπ- πάρχης ἐπ' ἀνδρῶν	P. Oxy. II, 277, ll. 1-2	19 av. J.-C.
Διονύσιος... ἱππάρχης ἐπ' ἀνδρῶν	P. Paris 16, l. 1	144 ou sqq.
Δρύτων Φαμφίλου, Κρής, Φιλωτήρειος, τῶν τοῦ ἐπιτάγματος ἱππαρχῶν ἐπ' ἀνδρῶν καὶ διαδόχων	P. Greuf. I, 10, 12, 18, 21; P. Amh. II, 36	de 174 à 132
Εἰρηναῖος τοῦ Εἰρηναίου, τῶν αὐτῶν (sc. τῶν φίλων καὶ ἱππάρχης ἐπ' ἀνδρῶν ?)	P. Paris 15, l. 3 = P. Tor. 1	120 av. J.-C.
Ἑρακλείδης	P. Tor. 2, l. 1	Evergète II
Καλλίμαχος, ὁ συγγένης καὶ ἐπιστάτης καὶ ἐπ' ἱ τῶν προσόδων τοῦ περὶ Θήβας [κ]αὶ γυμνασίου καὶ ἱπ- [πάρχης] ²	C.I.G. 4717 = Str. 157 (mais incomplet), cf. Str., A. II, 39	Césarion
Κάστιωρ Ἀπολλωνίου, Ἀμμωνιεύς, ἱπ- πάρχης ἐπ' ἀνδρῶν	P. Tebt. II, 382, l. 32	30 a. C. — 1 p. C.
Λυσίμαχος Ἰτολεμίου, Σωστράτεως, ὁ ἱππάρχης καὶ πρύτανις διὰ βίου	Str. 36, cf. Str., Arch. II, 8	Philadelphie
Λυσικράτης Χαρίνου, ἱππάρχης τοῦ αὐτοῦ (sc. Ἑρμοπολίτου) νομοῦ κα- τοίκων ἱππέων (sic)	P. Rein. 7, l. 5	141 ?
Μελαγχόμας κτλ., cf. liste des ἐπὶ πόλεως	C. I. G. 2621 = Str. 122	Everg. II

1. Cf. liste des stratèges.

2. Cf. liste des stratèges un autre Callémachos.

Μένανδρος Μικροῦ, [ἱππάρχης ἐπ' ἀνδρῶν κτλ.	C.I.G. 4860 = STR. 107	Everg. II, ap. 145
Μικρὸς (Μενάνδρου), [..τῶν ἱ]ππαρχῶν ἐπ' ἀνδρῶν	— —	—
Οπλ[], τῶν πρώτων φίλων καὶ ἱππάρχης ἐπ' ἀνδρῶν κατοίκων ἱππέων	P. Tebt. I, 54, ll. 1-4	86 av. J.-C.
Ποσειδῶν[ιος, τῶν παρὰ τοῖς τοῦ περὶ Θήβας κατοί]κοις ἱππαρχῶν	STR., Arch. II, 34	Sôter II
Πτολεμαῖος, τῶν φίλων καὶ ἱππάρχης ἐπ' ἀνδρῶν καὶ ἐπιστάτης τοῦ περὶ Θήβας	P. Paris 15, l. 1 = P. Tor. 1	120 av. J.-C.
Πτολεμαῖος τοῦ Ἀγαθάρχου, τῶν φίλων καὶ ἱππάρχης ἐπ' ἀνδρῶν	— 1. 2	—
Φιλώτας, ὁ ἱππάρχης τῶν δι' Ἀντάνδρου τοῦ Αἰνησιδήμου	NÉROUTSOS, 14	?
[Ὁ δεῖνα ἱππάρχης] ἐπ' [ἀν]δρῶν καὶ <<ι>> κάτ[ο]ικος ¹	STR., Arch. III, 5	Evergète II

Ἡγεμόνες

OFFICIERS SUPÉRIEURS ἐπ' ἀνδρῶν :

Πραξαγόρας Σωσιάνακτος, Κρής, ἡγεμῶν ἐπ' ἀνδρῶν	C.I.G. 2613 = STR. 8	Sôter
Ἡρώιδης Δημόφωντος, []ηνος, τῶν διαδόχ[ω]ν καὶ ἡγεμῶν ἐπ' ἀνδρῶν καὶ φρούραρχος κτλ. ²	STR. 95	Philométor
ἡγεμῶν ἐπ' ἀνδρῶν καὶ φρούραρχος Τιμοκλῆς Τιμοκλέους	Bull. Soc. Arch. Alex. 1908, n° 10, col. 1, ll. 37-39	11 ^e siècle
Λεόννατος Ἀρίστου, Χίτος, ἡγεμῶν ἐπ' ἀνδρῶν	B.C.H. III, p. 172, n° 23	?

1. Sur les hipparques dont on a peut-être les noms, *P. Tebt.* I, 99, cf. ch. IV, p. 122, n. 1.

2. Cf. liste des stratèges, et ch. III, p. 67, n. 2.

OFFICIERS A LA SUITE¹ :

'Απολλώνιος Σωσιθίου, Θηραῖος, ἡγε- μῶν τῶν ἔξω τάξεων (sc. ἡγεμόνων)	BOTTI, <i>Notice</i> , p. 126	?
ἔξω τάξεων ἡγεμόνες 'Αρίσταρχος	Bull. Soc. Arch. Alex. 1908.	n ^o siècle
Διογνήτου	n ^o 10, col. 1, ll. 39-42	—
— Κρίτων "Αρχα	— —	—

COMMANDANT EN CHEF UNE PLACE OU UNE GARNISON :

Μελαγχόμας	Cf. liste des ἐπὶ πόλεως et des hipparques	Everg. II
Σωσίπατρος	Cf. liste des chiliarques	Alexandre II

INDÉTERMINÉS :

'Αποᾶσις Μιορβόλλου, 'Ετεννεύς	STR., <i>Arch.</i> I, 18	Philopator
'Απολλώνιος, ἡγεμὼν καὶ ἐπιστάτης 'Ανουβιείου	P. Paris, 45, <i>verso</i> , et l. 1. 1. <i>recto</i> .	153 av. J.-C.
τῆς 'Αρτεμιδώρου ἡγεμονίας	P. Rein. 9, l. 13; 25, l. 3; 32, ll. 2-3	112 et 105
τῆς 'Ασκληπιάδου ἡγεμονίας	— 26, ll. 4-5	104 av. J.-C.
'Αφροδίσιος	B.C.H. XX, p. 177	entre 80 et 69
Δ[...] Διοφάντου, ἡγεμὼν	P. Tebt. I, 79, l. 25	v. 148
Εὐφραίνετος .ε[.....], Αἰτωλὸς, κατὰ δὲ μητ[.....], ἡγεμὼν	STR. 80	Epiphane
Κόμανος ²	P. Tor. 1, l. 6	117-6 av. J.-C.
Μενέκλης, Κρής, ἡγεμὼν	NEROUTSOS, 12	?
Πετεσοῦχος	P. Grenf. I, 32, l. 1	102 av. J.-C.
Πόρτεις	P. Amb. II, 39	Fin du II ^e s.

1. Cf. ch. III, p. 87.

2. Cf. P. Tebt. I, 79, note 46.

IV

OFFICIERS SUBALTERNES, SOUS-OFFICIERS ET SOLDATS

Ilarques et épilarques.

Ἀμμώνιος Ἀνδρομάχ[ου, Ἀνδρομ]ά- χειος ¹ , τῶν Ἑτεωνέως ἐπιλάρχης	P. Petr. III, 11, l. 15	236-5 av. J.-C.
Δημοκλῆς [], ἱλάρχης	P. Petr. III, 4 (2), ll. 23-4	238-7 —
Ἐργοδάτης Ἀγριοφάνους, Δο[.]α[τῶν] Ἑτεωνέως ἐπι(λάρχης) ²	P. Petr. III, 112 (g), ll. 17-8	220-19 —
Ἐρκᾶμις (?), ἱλάρχης τῶν Ζωίλου	P. Hib. 7, 105, l. 3	228 av. J.-C.
Ἡρακλείδης Μάρωνος, Θεοξ[ένειος,...]] γε[...], ἱλάρχης (ou : ἐπ[ι]λάρχης)	P. Petr. III, 17 (b) + 15, ll. 16-7 ³	235 —
Θεόδωρος Φανοκλέους, Σηλυμβριανός, τῶν Ἑτεωνέως (ἐπιλάρχης)	P. Lille, 14	243-2 —
Κεφάλων, Μακ[εδῶν] ἐπιλάρχης	P. Petr. III, 17 (b) + 15, ll. 18-9 ⁴	235 —
Μένιππος, Αἰνιάν, τῶν Δίχα ἱλάρχης	P. Petr. I, 16 (1), l. 12, cf. III, 3	238-7 —
Μενεκράτης Ἀρήου, ἱλάρχης	P. Hib. I, 143 (descr.)	232-1 (?) —
Πολεμαῖος, Μακεδῶν, τῶν Πυθαγγέλου καὶ Πτολεμαίου τοῦ υἱοῦ αὐτοῦ ἐπι- λάρχης	P. Magd. 1, l. 1	222 —
...]ντούγελις, ἱ(λ)άρχης τῶν Ἑτεωνέως	P. Petr. III, 112 (g), l. 23	220-19 —

Lochages et épilochages.

τῶν Δάμωνος λοχαγὸς Λέαγρος Διο- νυσοφάνους	P. Hib. I, 81, l. 15	238 —
λο(χαγὸς) Μελάνθιος, Ἡρακλεώτης	P. Petr. II, 35 (a), cf. III, 54 (b) (a), col. II, l. 8	

1. WILCKEN, *Arch.* III, p. 513.

2. Cf. ci-dessus, p. 300, n. 4.

3. *Archiv.* III, p. 513; [τῶν Πυθαγ]||γέ[λου ἐπ]ιλάρχης? (LESQUIER).4. *Archiv.* III, p. 513.

Πολέμων, Λοκρός, τῶν Πυθαγγέλου ἐπιλόχαγος	P. Petr. III, 21 (f), l. 3	226-5	—
τῶν Ἐπιμένους λοχαγὸς Σιτάλκης	P. Hib. I, 81, l. 7	238	—
λο(χαγὸς) Τιμόδημος, Κυρηναῖος	P. Petr. II, 35 (a), cf. III, 54 (b) (a), col. I, l. 8		
τῶν Λάκωνος λοχαγὸς []μαχος	P. Hib. I, 81, l. 15	238	—
Σκα[.... [ἽΟ δεῖνα], Κυρηναῖος, τῶν Δ[άμων]ος λοχαγὸς	P. Petr. III, 4 (2), l. 29	238-7	—
[ἽΟ δεῖνα], λοχαγὸς, κληροῦχος	P. Petr. III, 13 (a), l. 13	236-5	—

Chiliarques.

Καλλίμαχος, χιλίαρχος τῶν Εὐρυμέ- δωντος	P. Petr. III, 2, l. 1	238-7	—
Νικάνωρ, Μακεδῶν, τῶν Ἀλεξάνδρου χιλίαρχος	P. Hib. I, 30, l. 4	300-271	—
Νικασίδουλος, Αἰνιαν, τῶν Ἑτεωνέως χιλίαρχος	P. Petr. III, 21 (d), ll. 4 et 12	227-6 av. J.-C.	
Περίτας, Μακεδῶν, χιλίαρχος τῶν Νι- κάνορος	P. Petr. III, 2, l. 5	238-7	—
Σωσίπατρος, ἡγεμὼν καὶ χιλίαρχος	Str., Arch. II, 37		Alexandre II
Φιλώτας Γενθίου, Ἐπιδάμνιος, τῶν πρώτων φίλων καὶ χιλίαρχος καὶ φρούραρχος	B.C.H. XXIV [1900], p. 238		Philomètor
..... Π]εργαῖος, τῶν Ἀνδ[ρομάχο]υ χιλίαρχος *	P. Petr. III, 4 (2), l. 27	238-7 av. J.-C.	

Pentacosiarques.

Δίων, Ἡρακλεώτης, τῶν Δάμωνος πεν- τακοσίαρχος	P. Petr. III, 2, ll. 13-4	235-4	—
Μελέαγρος, Ἰλλύριος, τῶν Εὐμένους πεντακοσίαρχος	— 4 (2), l. 19	238-7	—
Νίκανδρος, Μ[ακεδῶν ?], [...]εῖου πεν- τακοσίπρχος, κληροῦχος	— 12, ll. 17-8	236-5	—

1. Restitution des éditeurs; τῶν Ἀνδ[ρίσκο]υ paraît plus probable, s'il suffit à remplir la lacune.

Ὁ δεῖνα..., Οἰταῖος, τῶν Λίχ(α) πεν- τακοσίαρχος	— I, 18 (1), <i>left col.</i> , cf. III, 18, <i>left col.</i> , l. 6	235-4	—
Ὁ δεῖνα..., τοῦ ἀγλήματος πεντακο- σί[αρχος]	— III, 11, l. 31	236-5	—
Ὁ δεῖνα..., τῶν Δάμων[ος] πεντακο- σίαρχος	— III, 13, l. 11	236-5	—

Syntagmatarques ¹ (?)

Ἀντίπατρος, Κυρηναῖος, τῶν Ἰδαίου συνταγμα(τάρχης ?), κληροῦχος	P. Petr. III, 14, l. 17	236-5	—
Κλέανδρος, Ἀμφιπολίτης, συντα[γμα- τάρχης ?..]...πι...ου, κληροῦχος	— 2, l. 3	238-7	—
Πτολεμαῖος [... συνταγμ]α(τάρχης ?) τῶν Ἑρμοπολιτῶν	— 12, ll. 14-5	236-5	—
Ὁ δεῖνα, Μ]ακεδῶν, τῶν Πάτρωνος, συνταγμα(τάρχης ?) τοῦ ἀγλήματος, κληροῦχος	— 1. 16	—	—

Hecatontarques.

Ἀπολλώνιος Ἀπολλωνίου, Μακεδῶν	P. Rein. 39 (a), l. 2	?	
Ἀφροδίσιος Σαραπίωνος	B.C.H. XX [1896], p. 177, col. II, l. 25-6	80 à 69	
Δημήτριος Ἀπολλωνίου	Bull. Soc. Arch. Alex., 1908, n° 10, cf. Rev. Philol., 1908, pp. 215 sqq., col. I, ll. 9-10	II ^e siècle	
Ἰππόνικος Πτολεμαίου	P. Rein. 23, l. 11; 25, l. 2	105 av. J.-C.	
(= ...Πτολ]εμαίου, Μακεδῶν ?)	— 24, l. 11	105	—
(=]υ, Μακεδῶν, ἑκατοντάρχης ?)	— 30, l. 2	fin II ^e s.	
Πασίων ὁ καὶ Πᾶσις Πετενεφώτου, Πέρσης, ἑκατοντάρχης τῶν τῆς Ἀσ- κληπιάδου ἡγεμονίας Ἀχοριτῶν	P. Rein. 26, l. 2	104 av. J.-C.	
Πτολεμαῖος Τρύφωνος	Rev. Philol., III, II. 24-5	—	

Ourages.

Ἀπολλόδωρος Ἀριστομάχου	Bull. Soc. Arch. Alex., 1908, n° 10, col. III, l. 18	II ^e siècle ?	
Διονύσιος Ἀπολλωνίου	P. Rein. 16, l. 15	169 av. J.-C.	

1. Cf. *Addendum*.

Περιγένης Ἀλεξιτίμου	Bull. Soc. Arch. Alex., 1908, n° 10, col. II, l. 62	II ^e siècle
Πύρρος Π[ύρρου]	B.C.H. XX [1896], p. 177. col. II, l. 26	80-69 av. J.-C.

Pentécontarques.

Ἀχιλλεὺς Διονυσίου	Bull. Soc. Arch. Alex., 1908, n° 10, col. III, l. 53	II ^e siècle
Δημᾶς Ἑρμίου	B.C.H. XX [1896], p. 177, col. II, l. 29.	80-69 av. J.-C.
Διονύσιος Πτολεμαίου	Bull. Soc. Arch. Alex., 1908, n° 10, col. I, l. 28	II ^e siècle
Διόφαντος Ἀπολλοδότου	B.C.H. XX [1896], p. 177, col. II, l. 28	80-69 av. J.-C.
Ἑρμιππος Λέοντος	Bull. Soc. Arch. Alex., 1908, n° 10, col. II, l. 15	II ^e siècle
Ζωῖλος Ζωΐλου	Bull. Soc. Arch. Alex., 1908, n° 10, col. III, l. 27	—
Λέων Μητροδώρου	Bull. Soc. Arch. Alex., 1908, n° 10, col. III, l. 11	—
Λεωνίδης Ἀπολλωνίου	Bull. Soc. Arch. Alex., 1908, n° 10, col. II, l. 54	II ^e siècle
Νικαῖος Ἀργαίου	B.C.H. XX [1896], p. 177, col. II, l. 31	80-69 av. J.-C.
Πυθίας Νεοπτολέμου	Bull. Soc. Arch. Alex., 1908, n° 10, col. II, l. 21	II ^e siècle

Séméiophores.

Ἀνδρήμων Βαλάχρου	Bull. Soc. Arch. Alex., 1908, n° 10, col. I, l. 26	II ^e siècle
Ἀριστομένης Δαλαΐλου	B.C.H. XX, [1896], l. 177, col. II, l. 27	80-69 av. J.-C.
Θεόδωρος Ἡρακλείτου	Bull. Soc. Arch. Alex., 1908, n° 10, col. I, l. 8	II ^e s.
Μίχκος Πτολεμαίου	Bull. Soc. Arch. Alex., 1908, n° 10, col. III, l. 23	—
Πτομῖς (ου Πτολλίς)	C.I.G. 4957 e, Add. p. 1238	?

Δεκαντικοί

Ἀπολλώνιος	P. Petr. III, 54 (a), (4), l. 5	dern. ann. de Philadelphé
Ἀριστίων (τῶν ...ος)	P. Tebt. inédit (107, V, col. II, l. 1) ¹	?
Διόδωρος	P. Hib. I, 90, l. 6	222 av. J.-C.
Διόδωρος Κεφάλλωνος	— 103, l. 7	231 —
Ἐθρύζεμις Ζωχόρου	— 81, l. 18	238 av. J.-C.
Ἐπικράτης Στρατονίκου	P. Petr. 114, l. 1	Evergète (?)
Θ[] (τῶν Ζωΐλου)	P. Hib. I, 91, l. 15	244-3 ou 219-8.
Φιλωνίδης Ἀρτεμιδώρου	— 81, l. 16	238 av. J.-C.
[Ὁ δεῖνα] (τῶν Ἀλεξάνδρου)	— 30, l. 13	300-271 —
[Ὁ δεῖνα] (τῶν Ζωΐλου)	— 96, l. 5	259 —

Κήρυκες

Μηνόδωρος Μηνοδώρου	Bull. Soc. Arch. Alex., 1908, n° 10, col. 1, l. 6	II ^e s.
Διόφαντος Ἰά[σωνος]	Bull. Soc. Arch. Alex., 1908, n° 10, col. II, l. 64	—
Δράκων Ἠγησίου	Bull. Soc. Arch. Alex., 1908, n° 10, col. III, l. 21	

Ἱεράυλης

Νίκων	B.C.H. XX [1896], p. 177, col. II, l. 86	80-69 av. J.-C.
-------	---	-----------------

Πρωῖτοι

Ἰάσων Ἰάσωνος, τῶν ἐκ τοῦ[....][..] πρώτων, τῆς τετάρτης ἱππαρχίας, (ἐκατοντάρουρος)	P. Petr. I, 19, cf. III, 19 (a), II. 2-3	225 av. J.-C.
Φοῖνιξ Ἡρακλείτου, Μακεδὼν, (ἐκα- τοντάρουρος), Ἡρακλῆοπολίτου, τῶν πρώτων Εἰσοπ[.] [..]	P. Hib. I, 110, l. 72	v. 235
Ὁ δεῖνα[...], τῶν Μενελάου πρώτων ἐκ τοῦ Ἑρμοπολίτου καὶ (ἐκατοντάρουρος)	P. Tebt. inéd., cf. P. Hib. I, 110, note 72	III ^e s.
Διονύσιος[ος], Ἡρακλεώτης, [..... τῶν] ἐκ τοῦ Ἑρμοπολίτου πρώτ[ων]? ²	P. Petr. III, 12, l. 7	236-5 av. J.-C.

1. Communiqué par M. SMYLY.

2. Cf. P. Grenf. I, 12, l. 15, le passage mutilé du second testament de Dryton :
[Δρύτων Παμφίλου], Φιλωτερεια[...], (l. Φιλωτερειό[ς], ...πρ]ωτου ἱππε[.....], μέ[σος] κτλ,

V

OFFICIERS DES μάχιμοι

Ἡγεμῶν		
Βιθελμείνις	P. Hib. I, 44, l. 2	253 av. J.-C.
Ἡγεμόνες καὶ λαάρχαι		
....ωτης "Ωρου	Str., Arch. II, 27, cf. Rev. Philol. 1907, p. 297	Epiphane
Τεαροῶς	— — —	—

VI

ADMINISTRATION

Tactomisthes.

Ἀσκληπιάδης, Πέρσης, τῶν Πτολεμαίου καὶ τῶν υἱῶν (?) τακτομίσθος	P. Lond. II, 219(a), verso, l. 6	133 av. J.-C.
Δημήτριος Σώσου, Κρής, τῶν πρότερον Εὐμήλου τακτομίσθος	P. Lond. I, 17 (c), l. 37 = P. Leid. C, ll. 2-3	Philometor
Διονυσόδωρος [], Ἀνδρομάχειος, τῶν Ἀγησάρχου π[... τα]κτομίσθος, κληροῦχος	P. Petr. I, 19, cf. III, 19 (a), l. 12	226-5 av. J.-C.
Ἑρμίας Ἀσκληπιάδου, Πέρσης, τῶν μισθοφόρων ἱππέων τακτομίσθος	Arch. I, p. 65, ll. 24 sqq.	123 —
Εὐφ[ρό]νιος, Κυρηναῖος, τῶν ..εἰτα τακτομίσθος, κληροῦχος	P. Petr. III, 13, l. 25, et p. ix	236-5 —
Θεόδοτος Ἀλεξάνδρου, Παίων, τῶν Φυλέως τακτομίσθος	P. Tebt. inéd. (Momie 6; 6, a, l. 6)'	217-6 —
Θεόδοτος, Συραχόσιος, ...τακτο[μ]ίσθος, κληροῦχος	P. Petr. III, 6 (a), l. 39	238-7 —

Ἰστιάος, τῶν Μαραίου ? τακτομίσ- θος, κληροῦχος	P. Petr. II, 47 cf. III, 55 (b), ll. 7-8.	210-9 av. J.-C.
Νικόλαο[ς ...], τῶν Μαραίου τακτο- μίσθος	P. Petr. II, 47, cf. III, 55 (b), ll. 27-30	210-09 —
Πτολεμαῖος Ἀσκληπιάδου, Πέρσης, τῶν μισθοφόρων ἱππέων τακτομίσθος	Arch. I, p. 65, ll. 24 sqq.	123 —
Στρατωνίδης Χά[...], τῶν Μαραίου τακτομίσθος	P. Petr. II, 47, cf. III, 55 (b), ll. 27-30.	210-09 —
Φιλοκύδ[ης ...] Ἀ]μφιπολίτης, τῶν Μα- ραίου τακτομίσθος	P. Petr. II, 47, cf. III, 55 (b), ll. 27-30.	—
...]ανος Ἀρείου, Πέρσης, τῶν μισ- θοφόρων ἱππέων τακτομίσθος	Arch. I, p. 65, ll. 24 sqq.	123 —
...]ητος Μενεχλέους, Πέρσης, τῶν πε- ζῶν τακτομίσθος	Arch. I, p. 65, ll. 24-30	123 —
et peut-être :		
Ὁ δεῖνα] Θεαρίστιος, Κυρηναῖος, τῶν περὶ Λυσίμαχον τ[α]κτομίσθος ? ¹	P. Petr. I, 22 (1), cf. III, 145, l. 3	250-49 —

Grammates non clérouchiques

Ἀντιπάτηρ, γρ. τῶν ἐν Διοσπόλει τῇ μεγάλῃ μισθοφόρων ἱππέων	Actenst. 5, l. 1	131-0 av. J.-C.
Ἀπολλώνιος, γρ. τῶν ἐν Διοσπόλει τῇ μεγάλῃ μισθοφόρων ἱππέων	Actenst. 6, ll. 1-2; 7, ll. 1-2	—
Δημήτριος, γρ. τῶν δυνάμεων *	P. Lond. I, 23	158-7 av. J.-C.
Εἰρηναῖος Νικίου, Ἀλεξανδρεὺς, γρ. τῶν κατὰ Κρήτην καὶ Θήραν καὶ Ἀρσινόην τὴν ἐν Πελοποννήσῳ στρα- τιωτῶν καὶ μαχίμων καὶ οἰκονόμος τῶν αὐτῶν τόπων	I.G. XII, 3, n. 466	av. 172
γρ. συντάξεως Εὐδοξος Τιμοκλέους *	Bull. Soc. Arch. Alex., 1908, n° 10, col. I, l. 49	n° s.
Πτολεμαῖος, ὁ γρ. τῶν ἐν τῷ περὶ Ἐλεφαντίνην δυνάμεων	C. I. G. 4836	251, 147 ou 136

1. Mais cf. *Addendum*.

2. Memphis? Cf. ch. III, p. 101 et n. 1.

3. Hermoupolis Magna.

Θεόδω]ρος, τῶν πρώτων φίλων καὶ ἐπὶ Σαλαμῖνος καὶ ἐπὶ τῆς κατὰ τὴν νήσον γραμματείας τῶν πεζικῶν καὶ ἱππικῶν δυνάμεων ¹	LE BAS-WADDINGTON, 2781, cf. 2796	av. 131-0
Λεῦκος, ὁ ἐπιστάτης καὶ γρ. τῶν δυνά- μεων ²	C.I.G. 2625	
‘Ο δεῖνα] ὁ γραμματεύσας (μισθ. ἱππ.) ³	P. Greuf. I, 42, l. 18	n° s.

Archypêrètes et Hypêrètes.

ARCHYPÊRÊTES :

Ἀμμώνιος	P. Lond. I, 23, l. 121	158-7 av. J.-C.
— ξενικοῦ ·		
Σώπατρος Κασσιοδώρου	Bull. Soc. Arch. Alex., 1908, n° 40, col. 1, l. 61	n° s.

HYPERÊTES :

Τῶν Στράτωνος ·		
Διονυσόδωρος	Philologus, XXV [1867], p. 340	n° s.
Τῆς γ̄ ἱππαρχίας ·		
[‘Ο δεῖνα]	P. Petr. III, 112 (a), col. 1, l. 34	220-19 av. J.-C.
[‘Ο δεῖνα]	— (d), col. 1, ll. 5-6	

D'une hipparchie inconnue :

....] Μα[(ethnique) τῆς. ἱππαρχίας]	— 112(a) col. 1, ll. 25-6	—
--------------------------------------	---------------------------	---

Indéterminé :

Διονύσιος Πτολεμαίου	P. Reim. 21, ll. 29-31	107 av. J.-C.
----------------------	------------------------	---------------

1. Arsinoé de Cypre.
2. Salamine de Cypre.
3. Diospolis Parva.

VII

MARINE

Navarques.

Φιλοκλής	B.C.H. IV, 328; XV, 137; XVIII, 400; et Rev. Phil. 1896, p. 110	Sôter et Philadelphie
Πάτροκλος Πάτρωνος	I.G. XII, 3, n° 320	265 av. J.-C.
Δικαῖος Διοκλέους, Κυρηναῖος	C.I.G. 2267	Philadelphie
Φιλότηρος Ἀντιφάνους, Ἀλιεύς	C.I.G. 2356	Philadelphie
Καλλικράτης Βοΐσκου, Σάμιος	STR. 17 et 18, cf. 3; J.H.S. IX, p. 249, n. 99; DITTENBER- GER, <i>Sylloge</i> *, 168, =*, 223	Philadelphie
Βάκχων	R.E.G. 1904, 196-201; cf.	Philadelphie
et son lieutenant Zénôn [ἐπὶ τῶν ἀ]φράκτων	C.I.A. IV, 2, 309 b	
Σώστρατος, Κνίδιος	B.C.H. III [1879], p. 369	
Περικλῆνης Λεοντίσκου	STR. Arch. II, 23; cf. DITTEN- BERGER, O.G.I.S., 780	217 av. J.-C.
Πολυκράτης Μνασιάδου, Ἀργεῖος *	Cf. liste des gouverneurs de Cypre	Epiphane
Κρόκος	— — —	Everg. II
[Ὁ δεῖνα]	— — —	—
[Ὁ δεῖνα]	— — —	—
Σέλευκος Βΐθους, Πόδιος	— — —	—
Θεόδωρος Σελεύκου	— — —	—
Néos Philopator (?)	— — —	121-119
Alexandre I ^{er} (?)	— — —	114-108
Sôter II (?)	— — —	108-88
Πτολεμαῖος, βασιλέως υἱός	— — —	?

1. Si la restitution ναυαρχὸς s'impose.

Vu le 27 octobre 1908,

LE DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS :
A. CROISSET.

Vu et permis d'imprimer,
LE VICE-RECTEUR DE L'ACADÉMIE DE PARIS :
L. LIARD.

ADDENDUM

INTRODUCTION BIBLIOGRAPHIQUE, P. XX.

P. Éléphantine.

J'ai cité dans la bibliographie les *Elephantine papyri* : leur éditeur, RUBENSOHN, voit en effet des soldats dans les Grecs que font connaître ces textes, notamment les nos 1 et 3. Le fait est possible ; mais il n'est aucunement établi, car il pouvait y avoir à Éléphantine une population civile immigrée dès la satrapie de Ptolémée. Aussi n'ai-je pas fait usage de ces textes au cours de cet ouvrage.

CHAPITRE I^{er}, P. 14.

Les κυνηγοί.

Les Lagides ont eu à leur service des chasseurs, κυνηγοί, connus par les textes suivants : *P. Petr.* III, 48, H, 8, f ; *P. Eleph.* 28, et peut-être *C. I. G.* 2614 = STRACK, 3 (la lecture est assez douteuse). Ils ne sont pas sans rapport avec l'armée, puisqu'ils semblent bien avoir été employés à la chasse des éléphants sous les ordres des fonctionnaires que nous connaissons (*P. Eleph.* 28, cf. ROSTOWZEW, *Archiv*, V, p. 181, Πυθόλαος) et avoir reçu une sorte d'organisation militaire ou quasi-militaire ; s'ils ont vraiment opéré à Chypre, autour de Kition (*C. I. G.*, 2614 = STRACK, 3), ils y ont joué peut-être même un rôle plus militaire que cynégétique.

CHAPITRE II, P. 53, N. 1, ET PP. 55 SQQ.;

CF. CHAPITRE V, P. 157-8.

Les τῆς ἐπιγονῆς.

SCHUBART a touché de nouveau à la question des τῆς ἐπιγονῆς, *Archiv*, V, pp. 104 sqq., à propos de la population d'Alexandrie sous Auguste, et conclu dans un sens tout différent de sa précédente étude. Il tient sa première théorie pour « complètement fausse » (*loc. laud.*, p. 108, n. 1); et selon lui, les τῆς ἐπιγονῆς n'ont rien à voir avec les clérouques. Bien qu'il n'ait pas traité la question *ex professo* et n'ait vraiment cherché qu'à définir les Ἀλεξανδρεῖς, τῆς ἐπιγονῆς, je dois exposer les objections que soulèvent à mon sens ses indications.

Toute définition des τῆς ἐπιγονῆς doit rendre compte des trois faits suivants :

- a) il a existé des Ἀλεξανδρεῖς, τῆς ἐπιγονῆς;
- b) il a existé des τῆς ἐπιγονῆς appartenant à presque toutes les races du monde gréco-oriental au III^e siècle av. J.-C.;
- c) il a *peut-être* existé des indigènes égyptiens τῆς ἐπιγονῆς.

Sur le premier de ces faits, point n'est besoin d'insister; la portée exacte en sera déterminée ci-après, quand on discutera la définition des Ἀλεξανδρεῖς, τῆς ἐπιγονῆς. Quant au deuxième, il suffit de renvoyer à l'appendice II de cet ouvrage, pp. 319 sqq., en remarquant que l'expression τῆς ἐπιγονῆς se trouve associée non-seulement à des ethniques, mais aussi à des politiques¹. Reste le troisième fait; c'est SCHUBART lui-même qui nous le signale, p. 108, n. 1; dans le papyrus inédit de Berlin, n° d'inventaire 11.307, on lit : π[α]ρὰ Ἐσ[ο]ρ[ο]ήρ[ι]ος τοῦ Πεισοσε[ί]ριος, τῆς ἐπιγονῆς. S'agit-il réellement d'un τῆς ἐπιγονῆς indigène? on ne sait : si le texte date du II^e siècle ou du I^{er}, les noms n'indiquent pas nécessairement une origine égyptienne, et l'*origo* a pu être négligée ou oubliée²; s'il remonte au III^e siècle, j'in-

1. Il ne faut pas entendre au sens restreint le mot *Ethnikon*, employé par SCHUBART, p. 108, n. 1.

Cf. App. II, p. 327.

clinerai à croire qu'il a existé des τῆς ἐπιγονῆς indigènes; une imitation absolument vaine de l'usage grec, dont SCHUBART émet l'hypothèse, ne paraît guère probable. Quoi qu'il en soit, la définition des τῆς ἐπιγονῆς doit être assez large pour convenir à la fois à des habitants d'une πόλις fondée en Égypte, à des citoyens de cités grecques situées en dehors de l'Égypte, à des représentants de races non dotées d'institutions municipales ou aux descendants de ces trois catégories.

Quelle est donc celle que donne SCHUBART des Ἀλεξανδρεῖς, τῆς ἐπιγονῆς? En tant qu'Ἀλεξανδρεῖς, ils sont, selon lui, citoyens, sans faire partie des δèmes, et cette définition est irréprochable : d'abord parce que, en fait, tous ou presque tous sont dits τῶν οὐπω ἐπηγμένων εἰς δῆμον τὸν δεῖνα; et parce qu'il y avait à Alexandrie des Ἀλεξανδρεῖς distincts à la fois des « nations » étrangères organisées en πολιτεύματα, des simples habitants et des citoyens des δèmes. Quant à savoir si les Ἀλεξανδρεῖς, τῆς ἐπιγονῆς, τῶν οὐπω ἐπηγμένων sont essentiellement distincts des Ἀλεξανδρεῖς et des citoyens des δèmes à la fois, c'est une question que nous aurons l'occasion de discuter plus bas. — En tant que τῆς ἐπιγονῆς, ce sont simplement selon SCHUBART les Ἀλεξανδρεῖς de la « seconde génération » (*loc. laud.*, p. 107); et par là, ajoute-t-il, il faut entendre non la descendance d'une génération primitive de citoyens, mais un afflux de nouveaux immigrés citoyens par opposition à la vieille souche des Alexandrins répartis dans les δèmes à l'origine. De même, les Μακεδόνες τῆς ἐπιγονῆς sont des immigrés de date postérieure au noyau des premiers Macédoniens fixés en Égypte. Au premier abord, cette définition paraît bien répondre à la condition dont nous parlions et convenir à toutes les catégories de τῆς ἐπιγονῆς connus, réserve faite toutefois pour les τῆς ἐπιγονῆς indigènes, s'ils existent. En réalité, c'est une explication insuffisante. Serrons-la en effet d'un peu plus près. Pour SCHUBART, les trois catégories supérieures de la population d'Alexandrie étaient : les citoyens des δèmes; — les citoyens non classés dans les δèmes, mais qui devaient un jour y entrer; — les citoyens non classés dans les δèmes et non désignés pour y entrer. Les premiers portent

un démotique; les seconds sont les Ἀλεξανδρεῖς, τῆς ἐπιγονῆς, τῶν οὖπω ἐπηγμένων εἰς δῆμον τὸν δεῖνα; les derniers, les Ἀλεξανδρεῖς. SCHUBART a bien vu que l'entrée future dans un dème ne caractérisait pas les τῆς ἐπιγονῆς (p. 106), et qu'il fallait traduire séparément cette qualification (p. 107); et il la rend par « la deuxième génération » dans le sens indiqué ci-dessus. Mais c'est : 1^o détourner le mot ἐπιγονή de son sens essentiel; 2^o exagérer la différence qui distingue des citoyens des dèmes les Ἀλεξανδρεῖς, τῆς ἐπιγονῆς, τῶν οὖπω ἐπηγμένων εἰς δῆμον; 3^o donner des τῆς ἐπιγονῆς la même définition que des Ἀλεξανδρεῖς.

J'ai indiqué p. 56, n. 1, quel était le sens essentiel d'ἐπιγονή : l'ἐπιγονή, c'est la descendance, la postérité, de qui précisément? c'est ce que nous nous employons à déterminer, mais enfin une postérité; et s'il y a lieu de faire intervenir dans la définition les citoyens de l'Alexandrie de la fondation, les Ἀλεξανδρεῖς, τῆς ἐπιγονῆς sont les fils, les descendants de ces citoyens de la première heure, non un afflux relativement récent de nouveaux immigrants. — Mais alors, dira-t-on, comment n'ont-ils pas de démotique? comment ne sont-ils pas Ἀνδρομάχαιοι ou Καστέρειοι ou Ἰσθμιοῖς, etc., comme leur père et leurs ascendants? Il n'est pas nécessaire pour l'expliquer, comme le croit SCHUBART, p. 107, de supposer qu'il n'y avait qu'un nombre déterminé de « places de citoyen » à Alexandrie; sans doute la place de ces Ἀλεξανδρεῖς est marquée, à l'avance, dans un dème qu'ils indiquent dans leur titulature, de même qu'un autre, qui n'est pas τῆς ἐπιγονῆς, se dit Καστέρειος, τῶν οὖπω ἐπηγμένων'; mais l'explication la plus simple, c'est que, citoyens dans la plus forte acception du terme, ils ont négligé ou ont été empêchés d'accomplir les formalités de l'inscription dans leur dème; Paul M. MEYER l'a proposée, et je m'y suis rallié ci-dessus, ch. V, p. 157-8, car elle paraît tout à fait conforme à ce que nous savons des mœurs des cités grecques. Il est donc très probable que, sans jouir en effet de tous les droits des citoyens des dèmes, les Ἀλεξανδρεῖς, τῆς ἐπιγονῆς, τῶν οὖπω ἐπηγμένων κτλ., les possédaient virtuellement; ils n'en

étaient pas privés par leur origine; leur naissance les plaçait au contraire sur un pied d'égalité avec les citoyens des dèmes, dont ils n'étaient pas essentiellement distincts : et c'est ce qu'il fallait montrer en second lieu. — Mais supposons que, parmi les Ἀλεξανδρεῖς τῆς ἐπιγονῆς, il n'y ait jamais de fils de citoyens des dèmes; s'ils ne sont qu'un groupe de nouveaux citoyens s'opposant aux familles citoyennes primitives, caractérisées par le démotique, en quoi se distinguent-ils des simples Ἀλεξανδρεῖς? SCHUBART ne le dit pas et j'avoue ne pas le voir.

En résumé, si nous nous plaçons à son point de vue, nous cherchons en vain une différence entre les Ἀλεξανδρεῖς, τῆς ἐπιγονῆς et les Ἀλεξανδρεῖς; et, d'autre part, contrairement à sa manière de voir, il est probable que les Ἀλεξανδρεῖς, τῶν οὐπω ἐπηγμένων n'ont pas constitué en droit une catégorie particulière de la population alexandrine; parmi les Ἀλεξανδρεῖς, τῆς ἐπιγονῆς, il a pu y avoir à la fois des fils de citoyens des dèmes non inscrits (les τῶν οὐπω ἐπηγμένων que nous connaissons) et des fils d'Ἀλεξανδρεῖς (aucun exemple n'en est encore parvenu jusqu'à nous); l'existence des premiers s'oppose à la définition des τῆς ἐπιγονῆς telle que l'a donnée Schubart, de même que le sens essentiel du mot ἐπιγονή.

Si maintenant nous considérons les τῆς ἐπιγονῆς dans leur ensemble, rien ne prouve ni ne suggère qu'ils aient été des immigrants de la « seconde génération », ni même d'une façon générale les descendants des premiers immigrants. Sans revenir sur l'objection tirée du sens d'ἐπιγονή, ni sur l'impossibilité de traduire τῆς ἐπιγονῆς par « fils d'immigrant né en Égypte » (cf. ci-dessus, p. 57), je ferai remarquer que cette qualification indiquait évidemment la condition d'une classe particulière de la population du royaume lagide. Étant donné la variété des ethniques et des politiques qu'elle accompagne, ce n'est évidemment pas dans l'organisation municipale d'Alexandrie ou de Ptolémaïs qu'on doit chercher la définition de cette condition. Si nous nous tournons alors vers la constitution de la monarchie et son droit public, nous constatons l'importance de l'origine ethnique des individus; le principe de la personnalité du

droit fut appliqué par les Lagides, et, tandis que les indigènes étaient soumis aux ἐγγόριοι νόμοι, les Hellènes et assimilés étaient régis par les νόμοι πολιτικοί. Mais ce n'est pas là qu'on peut trouver la définition des τῆς ἐπιγονῆς : rien ne permet de conjecturer que les πολιτικοί νόμοι aient fait une différence entre les immigrants selon l'époque de leur établissement en Égypte, ni entre les immigrés et leurs descendants. Tout ce qu'on pourrait supposer dans cet ordre d'idées, c'est que l'expression τῆς ἐπιγονῆς aurait servi à désigner le fils d'un Hellène ou assimilé et d'une mère indigène admis à bénéficier de la condition de son père et par conséquent des νόμοι πολιτικοί; mais, dans ce cas, la qualification τῆς ἐπιγονῆς aurait été absolument inutile : le politique ou ethnique du père, transmis au fils, aurait suffi à indiquer que l'un et l'autre étaient régis par la même loi hellénique.

Toute tentative pour expliquer les τῆς ἐπιγονῆς à l'aide des institutions civiles semble donc vaine. Est-ce à dire qu'il faut conclure par un *non liquet*? Je ne l'ai pas pensé et je ne le crois pas davantage aujourd'hui : les raisons que j'ai exposées, p. 57 et pp. 62 et 65, me paraissent garder leur valeur et montrer que l'ἐπιγονή est la descendance des clérrouques. SCHUBART objecte que, si les Ἀλεξανδρεῖς, τῆς ἐπιγονῆς, τῶν οὕπω ἐπηγγέμενων εἰς δῆμον τὸν δεῖνα sont colons militaires dans l'Arsinoïte, le fait n'a aucun rapport avec leur situation dans la cité d'Alexandrie. C'est une opinion que je ne puis partager entièrement, puisque selon moi c'est leur situation de colons qui les a empêchés en fait d'entrer dans leur dème (cf. ch. V, p. 158); mais, si l'on entend par là que la situation de τῆς ἐπιγονῆς n'a rien à voir avec la constitution municipale d'Alexandrie, j'y souscris d'autant plus volontiers qu'à mon sens certains τῶν οὕπω ἐπηγγέμενων peuvent ne pas être τῆς ἐπιγονῆς (cf. ch. V, p. 158, n. 3; et App. II, p. 320, n. 1); et je n'ai pas besoin de rappeler ce que j'ai dit au début et au cours de cette note sur la condition à laquelle doit satisfaire toute définition de l'ἐπιγονή. — SCHUBART objecte encore que l'expression τῆς ἐπιγονῆς ne peut se trouver insérée entre deux qualifications relatives au *status civitatis*, si elle indique la situation militaire de l'Ἀλεξανδρεὺς, τῶν οὕπω ἐπηγγέμενων κτλ.

Cette raison ne me paraît pas décisive. Tout d'abord, l'expression τῆς ἐπιγονῆς indique sans doute des devoirs militaires éventuels; mais elle ne peut être mise sur le même plan qu'un grade ou le nom d'une subdivision : ἑπάρχης, ou : τῆς ᾧ ἑπάρχίας, τῶν Ἱπποκράτους, par exemple. L'ordre des mots adopté dans l'expression a pour première raison l'analogie avec les titulatures habituelles : Μαιεδῶν, τῆς ἐπιγονῆς; Ἀθηναῖος, τῆς ἐπιγονῆς. D'autre part, les mots τῆς ἐπιγονῆς font connaître non-seulement la situation militaire, mais aussi l'origine : un homme se dit-il Ἀθηναῖος, on peut le croire nouvel immigré ou fils de civil; ajoute-t-il τῆς ἐπιγονῆς, on le sait aussitôt fils de clérouque. De même pour Ἀλεξανδρεὺς suivi de τῆς ἐπιγονῆς; mais ici on pourrait encore se demander si le τῆς ἐπιγονῆς est un simple Ἀλεξανδρεὺς, ou le fils d'un citoyen des dèmes : alors, en troisième lieu, et pour préciser le *status civitatis*, l'on ajoute τῶν οὖπω κτλ. En réalité, l'objection de SCHUBART ne porterait que si les Ἀλεξανδρεῖς, τῶν οὖπω ἐπηγμένων formaient une classe véritable de population, intermédiaire entre les Ἀλεξανδρεῖς et les citoyens des dèmes; je ne le crois pas, pour les raisons indiquées plus haut (p. 356-7) : on est τῶν οὖπω ἐπηγμένων accidentellement, faute d'avoir rempli certaines formalités; c'est une situation, ce n'est pas une condition. Τῆς ἐπιγονῆς peut donc être intercalé entre Ἀλεξανδρεὺς et τῶν οὖπω ἐπηγμένων tout en signifiant : fils de clérouque. Pour conclure, la définition que j'ai proposée du τῆς ἐπιγονῆς ne me paraît pas devoir être abandonnée. Les objections de SCHUBART ne valent pas contre elle. La nouvelle explication qu'il propose ne suffit pas à la remplacer. J'ajoute en terminant que, si l'existence de τῆς ἐπιγονῆς indigènes était un jour établie, il n'y aurait pas à la modifier : ces fils des clérouques indigènes, ces τῆς ἐπιγονῆς des μάχιμοι, prendraient naturellement leur place dans une « descendance » élargie.

CHAPITRE II, p. 62, n. 3.

L'inscription Golénischeff.

Cette intéressante inscription mérite un commentaire que je n'ai pu lui donner au cours d'une note. Pour plus de commodité, j'en reproduis ici le texte :

[Ἵπὲρ βασιλέως Πτολεμαίου καὶ]
 βασιλέως Πτολεμαίου τοῦ
 ἀδελφοῦ καὶ βασιλίσσης
 Κλεοπάτρας τῆς ἀδελφῆς,
 5 θεῶν Φιλοπατόρων, οἱ δι'
 Ἱερωνύμου τοῦ ἀρχισωμά-
 τοφύλακος καὶ στρατηγοῦ
 προσγε[γράφ]οι τρίτης
 σημέας

C'est la première fois que trois souverains frères et sœur se rencontrent associés avec un seul et même nom divin dans un texte grec; un cas analogue ne s'est encore présenté que dans un bas-relief de Thèbes, publié par LEPSIUS, *Abhandl. der Berliner Akad.*, 1852, p. 476, sur lequel nous aurons à revenir plus bas. Ces deux Ptolémées et cette Cléopâtre ne peuvent être antérieurs au règne commun de Philométor et d'Evergète II. Mais, à vrai dire, cette remarque circonscrit à peine notre recherche; car à partir de cette date, les titulatures protocolaires s'embrouillent extrêmement¹. Toutefois, la dédicace est évidemment inspirée par un stratège en fonctions; s'il y a réuni deux rois frères et la reine épouse et sœur, ce n'est pas à l'encontre de la politique dont il était l'agent, et l'inscription ne peut appartenir qu'à une période où les compétitions dynastiques étaient suspendues ou terminées, au moins officiellement². En second lieu, la reine est l'épouse d'un des rois, ce

1. BOUCHÉ-LECLERCQ, II, p. 405, n. 2, cf. IV, pp. 322-3.

2. On possède un exemple de ces fictions officielles dans les protocoles de Phi-

qui écarte toute période où prédomine l'influence des reines-mères. Enfin, il ne faut pas oublier que les rois doivent être frères.

Dans ces conditions, toute une série d'associations se trouvent immédiatement éliminées. Ce sont celles de :

Évergète II, Néos Philopator, roi de Chypre, et Cléopâtre III : Néos Philopator était ou un fils ou un neveu d'Évergète II et n'a pu figurer dans une inscription avec le titre τοῦ ἀδελφοῦ et avant la reine-épouse ;

Sôter II, Alexandre I^{er}, roi de Chypre, et Cléopâtre IV : la vice-royauté d'Alexandre à Chypre ne commence qu'en 114 et Cléopâtre IV a été répudiée dès 115 ; d'ailleurs, l'influence de la reine-mère est alors prédominante ;

Sôter II, Alexandre I^{er}, roi de Chypre, et Cléopâtre-Sélène : cette association serait possible de 114 à 108, date à laquelle Alexandre devient roi en Égypte et Sôter II est séparé de sa femme ; mais les relations entre les deux frères sont telles pendant cette période qu'aucun stratège, au service de l'un ou de l'autre, n'a pu les réunir dans une dédicace ; l'existence d'une fiction officielle n'est établie par aucun témoignage ;

Néos Dionysos (Aulète), Ptolémée, roi de Chypre, et Cléopâtre [VI] Tryphaina : l'existence de cette seconde Tryphaina n'est vraiment pas assez probable¹, pour qu'on doive discuter cette association ;

Ptolémée XV et Ptolémée XIV, Cléopâtre VI [VII, pour qui admet l'existence de la seconde Tryphaina] : car par son testament, Néos Dionysos instituait pour héritiers son fils aîné Ptolémée XIV et sa fille aînée Cléopâtre (*Bell. Civ.* III, 108) ; aucun témoignage ne permet de croire que les deux frères aient été associés sur le trône ; et, au contraire, la façon dont CÉSAR, *Bell. Alex.* 33, raconte l'avènement de Ptolémée XV, donne à croire qu'il n'avait jamais régné avant 47 av. J.-C.

Les associations qui restent possibles sont donc les suivantes :

lométor et d'Évergète ; à en juger d'après eux, l'entente entre les deux frères aurait duré jusqu'à 145.

1. BOUCHÉ-LECLERCQ, II, p. 145, n. 1, et IV, p. 327.

- 1^o Philométor, Evergète II et Cléopâtre II;
- 2^o Alexandre I^{er}, Sôter II, roi de Cypre, et Cléopâtre-Bérénikè;
- 3^o Néos Dionysos, Ptolémée, roi de Cypre, et Cléopâtre V Tryphaina.

Considérons d'abord celle de Philométor, d'Evergète II et de Cléopâtre II. C'est un fait établi que les deux rois ont régné conjointement de l'hiver de 169-8¹ à l'hiver de 164-3²; la reine leur est associée dans un document officiel, une circulaire du diocète³; on arrive à la même conclusion, si l'on combine le témoignage de TITE LIVE, XLV, 13, et celui de POLYBE, XXIX, 8, et XXX, 11⁴; une inscription grecque de Ptolémaïs donne à chacun des deux frères le titre de βασιλεὺς et à celui qu'elle honore le nom divin que portent ailleurs le roi et la reine associés⁵; enfin le texte thébain indiqué plus haut réunit sous ce nom divin les trois souverains. Ce sont autant de raisons de tenir pour possible la date 169-8 — 164-3 pour notre inscription. — L'association d'Alexandre I^{er}, Sôter II, roi de Cypre, et Cléopâtre-Bérénikè doit être discutée un peu plus longuement. Elle ne serait possible qu'après 101, à cause des relations antérieures des deux frères et de l'influence de la reine-mère⁶. Peut-être serait-on tenté d'invoquer en sa faveur cette raison qu'après 102-1 le roi Alexandre I^{er} et la reine Bérénikè sont appelés conjointement du même nom divin, tandis que de leur côté la vieille Cléopâtre III et Sôter II portent un titre cultuel commun, identique à celui du couple royal⁷; mais, si le fait est probable pour le roi et la reine⁸, les textes où Cléopâtre III et Sôter II sont réunis sous le même nom divin sont nécessairement antérieurs à 102-1 et ne peuvent guère dater que de la période 116-108⁹.

1. BOUCHÉ-LECLERCQ, II, p. 21, et n. 3.

2. Le texte le plus bas en date est *P. Paris* 63 (164-3).

3. Cf. n. précédente.

4. BOUCHÉ-LECLERCQ, II, p. 26, n. 4.

5. *C. I. G.* 5185 = STRACK, 86; cf. ci-après, p. 364.

6. BOUCHÉ-LECLERCQ, II, pp. 96-106, notamment p. 104.

7. *Id.*, *ibid.*, p. 105 et n. 2.

8. STRACK, *Dynastie der Ptolemäer*, p. 145, n. 34, commentant *P. Leid. O.*

9. Cf. STRACK, 131-141. — Remarquer que dans la grande inscription d'Assouan, STRACK, 140, la reine épouse est nommée, l. 23, alors que partout ailleurs il n'est

Il n'existe pas davantage, comme on l'a cru¹, de date réunissant les années de règne d'Alexandre I^{er} et de Sôter II. Mais, si ces raisons ne paraissent pas valables, on ne peut écarter l'hypothèse d'une association des deux frères et de Bérénikè dans une dédicace postérieure à 102-1. — Enfin, celle de Néos Dionysos, de son frère, ce Ptolémée sans surnom qui fut roi de Chypre, et de Cléopâtre V Tryphaina, est possible entre 78 av. J.-C., date du mariage des souverains², et 58, époque où furent exécutées les *leges Clodiae*; peut-être devrait-on cependant lui donner comme terme l'année 69, si c'est celle de la mort de Tryphaina³. Dans ces limites, on ne voit aucune impossibilité à reconnaître ces souverains dans ceux de l'inscription Golénischeff; d'autant moins que le roi et la reine sont plusieurs fois associés dans d'autres textes⁴.

Nous restons donc en présence de trois couples royaux, complétés chacun par un frère du roi, et de trois périodes où placer la dédicace de notre inscription : 169-8 à 164-3⁵, 102-1 à 88, 78 à 69 ou à 58, entre lesquels on trouvera peut-être des raisons de choisir en considérant le nom divin donné aux souverains dans les divers documents. Celui qu'ils portent dans notre inscription, c'est θεοὶ Φιλοπάτορες. Or, Philométor et Cléopâtre II associés sont les dieux Philométors, ainsi qu'il est connu par de nombreuses inscriptions⁶; si ce sont eux, avec Evergète II, les souverains de notre inscription, il faudrait

question que de la reine-mère et du roi, e. g. II. 15, 26, etc.; la date de ce texte est l'an 2 de leur règne commun (116-5 av. J.-C.) et la reine épouse dont il s'agit est Cléopâtre IV ou Sélène; elle ne porte pas de titre divin.

1. BOUCHÉ-LECLERCQ, IV, p. 326, corrigeant II, p. 103, n. 2, dit que le papyrus Anastasy, dans le protocole duquel figurent Cléopâtre III et Alexandre I^{er} est daté à l'aide du double comput de Sôter II et d'Alexandre, et renvoie à *P. Tebt.* I, 105. Mais le comput de Sôter II et celui de Cléopâtre III régente étant le même, il s'agit bien plutôt à cette date (106-5) d'années de la reine-mère, comptées depuis 117-6, et d'Alexandre, comptées depuis 114-3 (vice-royauté de Chypre).

2. Le mariage est antérieur à mai 78 (*Rev. Egyptol.*, II, p. 91, 2 : papyrus démotique de Leyde 374).

3. BOUCHÉ-LECLERCQ, II, p. 143, n. 1, et IV, p. 327.

4. STRACK, *Dynastie*, p. 207, n. 41.

5. Ou même 143, cf. ci-dessus, p. 360, n. 2.

6. STRACK, 81; 82 a; 87; 88; 91; 92; 93; 95; 96; 97; 98; 99.

expliquer pourquoi, Φιλομήτορες quand ils sont deux, ils deviennent Φιλοπάτορες quand Evergète II, qui seul n'est jamais dit Φιλοπάτωρ, s'adjoint à eux. Il y a lieu, d'autre part, de s'arrêter sur l'inscription grecque de Ptolémaïs¹ :

[B]α[σ]ιλέα [Π]τ[ολ]ε[μ]αῖον, [τ]ὸ [ν] βα[σ]ιλ[έ]ως
Πτολεμαίου καὶ βα[σ]ιλ[έ]ως [κ]λε[ο]πά-
[τ]ρος ἀδελ[φ]ῶν, θεὸν [Φ]ιλομήτορα, ἡ πόλις.

Si elle est gravée en l'honneur de Philométor, elle appartient à la période où Philométor était prisonnier d'Antiochus, Evergète II proclamé roi par les Alexandrins, et où STRACK² place par conjecture un mariage de Cléopâtre II et d'Evergète, c'est-à-dire en 170-168. Mais il faut se rappeler que cette inscription vient de Ptolémaïs de Cyrénaïque (Barkè de la Pentapole), et que de 163 à 145 Evergète II a été roi de Cyrénaïque. Il est donc très probable que c'est lui le θεὸς Φιλομήτωρ ici honoré; et qu'il porta, même seul, le même nom divin que le roi, son frère, et la reine. Enfin le bas-relief de Thèbes, publié par LEPSIUS, appelle les souverains « les trois Philométors ». — Cette objection tirée du nom divin doit être répétée à propos de l'attribution de l'inscription Golénischeff à Alexandre I^{er}, Sôter II et Bérénikè. On ne connaît aucun titre divin qui soit commun aux trois souverains; mais celui du couple royal, c'est θεοὶ Φιλομήτορες, et Sôter II n'en prend pas d'autre, on l'a vu, en commun avec sa mère. — Reste donc l'association : Néos Dionysos, Ptolémée de Chypre et Cléopâtre V Tryphaina, et la date 78-69 (58). Elle a pour elle que le titre divin du roi et de la reine comprend le nom de θεοὶ Φιλοπάτορες et contre elle qu'il y ajoute celui de Φιλάδελφοι.

La question ne peut donc être entièrement résolue. Si l'attribution de l'inscription Golénischeff aux années 78-69 (58) paraît assez probable, l'absence du titre de Φιλάδελφοι après θεοὶ Φιλοπάτορες constitue cependant une difficulté. D'autre part, l'association de Philométor, d'Evergète II et de Cléopâtre II peut seule jusqu'ici être tenue pour établie. Il y a donc lieu de se demander

1. C. I. G. 5185 = STRACK, 86.

2. STRACK, *Dynastie*, p. 183.

si θεοὶ Φιλοπάτορες, à la l. 5 de l'inscription, n'est pas une erreur du lapicide; et il importerait de savoir si l'inscription est soigneusement gravée, et si les caractères de son écriture la rapprochent de telle inscription du II^e ou du I^{er} siècle, de celle d'Hermoupolis Magna, par exemple, *B. C. H.*, XX, p. 177, qui appartient au règne de Néos Dionysos.

CHAPITRE III, PP. 74-5.

Fonctionnaires ἐπὶ τὴν θήραν.

A la bibliographie ajouter : ROSTOWZEW, dans : *Archiv*, IV, p. 302, et V, p. 181.

IBID., p. 78.

Éponymes.

Aux expressions : τῶν δεῖνος, τῶν ὑπὸ τὸν δεῖνα, il faudrait peut-être ajouter οἱ περὶ Λυσίμαχον, *P. Petr.* I, 22, (1), cf. III, 145 (250-49 av. J.-C.). WILCKEN, *G. G. A.*, 1895, p. 136, a lu et restitué, l. 3 : τῶν περὶ Λυσίμαχον τ[α]κ[τομίσθων?] Mais la restitution est bien conjecturale et rien ne prouve par ailleurs qu'on soit ici en présence d'un soldat.

IBID., PP. 83-7, ET APP. III, PP. 332 ET 340.

Hipparques.

Ajouter aux hipparques (et aussi aux listes des phrourarques et aux indications relatives à l'ἐπίταγμα) :

Ὁ δεῖνα] Λιμναίου, Κυρηναῖος, τῶν διαδόχων καὶ (?)
ἐπιάρχης ἐπ'] ἀνδρῶν τῆς γ' ἐπι[αρχίας...

(RUBENSOHN : *Neue Inschriften aus Ägypten*, n° 6, ll. 2-3, dans : *Archiv*, V, p. 161. — Date : II^e, peut-être même I^{er} siècle, d'après l'éditeur); et :

Μνᾶσις Διονυσίου, Ἀργεῖος,
τῶν διαδόχων καὶ ἱππάρχης
ἐπ' ἀνδρῶν καὶ τῶν τοῦ ἐπιτάγματος
καὶ φρούραρχος Φιλῶν.

(ID., *ibid.*, p. 160, n° 5, ll. 6 sqq. — Pour la date, cf. RUBENSOHN, *ad loc.*; STRACK, *Dynastie*, pp. 38 sqq. et 198 sqq.; Bouché-Leclercq, II, p. 64, n. 2, et IV, p. 321; le règne est en tout cas celui d'Evergète II.)

IBID., PP. 94-6.

Syntagma et Syntagmatarques.

Il ne semble pas que les textes cités, *P. Petr.* III, 14, l. 17; 2, l. 3; 12, ll. 15 et 16, établissent directement l'existence du σύνταγμα dans l'armée ptolémaïque. En aucun d'eux le texte ne peut être accepté sans correction : σύνταγμα, soit au nominatif, soit à l'accusatif, est impossible; il est le début d'une abréviation, dont cependant il ne subsiste aucun indice, du moins sur les autotypes. On pense aussitôt à un cas indirect de σύνταγμα et à quelque chose comme e. g. : τοῦ τῶν Πάτρωνος συντάγμα(τος); mais dans cette hypothèse, on doit non seulement résoudre l'abréviation, mais aussi restituer l'article dans les trois textes. Par ailleurs, il faut remarquer que ces soldats de συντάγματα sont dits, trois fois sur quatre, κληροῦχος, sans plus (le quatrième, *P. Petr.* III, 12, ll. 14-15, n'est peut-être pas clérouque); ils ne sont donc jamais classés dans les catégories clérouchiques comme les autres simples soldats dans les testaments des *P. Petr.*, et leur situation clérouchique est indiquée comme celle des officiers. Je crois que συνταγμα() est l'abréviation d'un grade, à savoir celui de συνταγμα(τάρχης), connu par ARRIEN, *Tact.*, 10, 3; les raisons données par Rüstow et Köchly en faveur de l'existence du σύνταγμα sont valables pour le συνταγματάρχης. Il en suit que :

1° l'existence du *σύνταγμα* n'est établie qu'indirectement, mais ce qui en est dit, pp. 95-6, reste exact;

2° le chef de cette unité tactique s'est nommé *συνταγματάρχης*, au contraire de ce qui est soutenu, p. 84 et p. 96, sur le sens possible d'ἡγεμόν : M. KENYON avait bien voulu me faire savoir qu'à son sens ce mot lui semblait bien vague pour désigner le grade du chef du *σύνταγμα*;

3° Patrôn et Idaios ne sont pas des éponymes de *συντάγματα* (p. 81); ils ont commandé des corps ou détachements plus importants; et Patrôn, notamment, a dû être le chef d'un fort détachement, qui comprenait entre autres corps l'*ἄγλημα* (*P. Petr.* III, 12, l. 16).

IBID., PP. 92 ET 97.

Διμοιρίτης.

Aux grades inférieurs il faut ajouter celui de *διμοιρίτης*, aujourd'hui connu par *P. Lille*, 27 (Evergète I^{er} ou Philopator) : *Λεπτί-νης, Πισίδης, τῶν Κρατέρου διμοιρίτης*. Sur le sens du mot, cf. *ad loc.* (et *Archiv*, IV, p. 538), où est donnée la traduction : double solde.

Πισίδης doit être ajouté à la liste des nationalités au III^e siècle (p. 112).

IBID., p. 102.

FOURNITURES EN NATURE.

Tel est, d'après WILCKEN, *Archiv*, V, p. 224, compte-rendu de *P. Lille*, 4, le sens du mot *ἀγορά*. Il est établi par les textes suivants : *P. Petr.* II, 15 (2); *P. Tebt.* I, 48, l. 14; cf. *Archiv*, II, p. 119.

CHAPITRE IV, P. 112, ET APP. II, P. 323.

Τῆς ἐπιγονῆς.

Ajouter à la statistique des τῆς ἐπιγονῆς : Πάπισκος τοῦ Ποτάμῳνος, Πέρισης, τῆς ἐπιγονῆς, *P. Eleph.*, 23, ll. 3 et 7-8 (232-2 av. J.-C.).

IBID., P. 130; ET CHAP. V, P. 160, N. 1.

Démotiques.

Parmi les démotiques d'Alexandrie ou de Ptolémaïs, je n'ai pas rangé Χρυσασορέως, connu par STRACK, 95, ll. 6-7 : ὑπὲρ Βοήθου τοῦ Νικοστράτου || Χρυσασορέως (cf. liste des stratèges). Je ne crois pas, à l'encontre de BRECCIA, *Tribù e demi in Alessandria* (*Bull. Soc. arch. Alex.*, 1908, n° 10, pp. 180 sqq.), que ce soit un démotique; SCHUBART, *Archiv*, V, p. 85, n. 5, le tient pour « au moins douteux ».

— Φιλομητόρειος a été certainement l'un des démotiques d'Alexandrie (SCHUBART, *Archiv*, V, p. 83, et p. 84, n. 3). KENYON (*Archiv*, II, p. 77) avait cru pouvoir conclure de *P. Amh.* II, 45, que c'était aussi l'un de ceux de Ptolémaïs; SCHUBART, qui tient pour impossible l'existence de démotiques communs aux deux cités, remarque que dans ce texte Φιλ[ομητο]ρείου est restitué et que la restitution Φιλ[ωτε]ρείου est plus probable; il doute au surplus qu'il y ait là un démotique, parce que les prêtres éponymes n'indiquent jamais le leur.

CHAPITRE V, P. 159.

Associations dynastiques.

Aux sources relatives à ces associations, ajouter :

RUBENSOHN, *Neue Inschriften aus Ägypten*, dans : *Archiv*, V,

p. 158, n° 2, qui fait connaître les σ[υ]νδρασι[[λισταὶ καὶ Διοσκουριασ-
ται d'un nome inconnu, probablement dès Evergète I^{er}.

CHAPITRE VI, P. 179, N. 6.

Les λκ Φυλέως.

Si, comme il est infiniment vraisemblable, Pyrrichos, f. de Dionysios, *P. Tebt.* I, 45, l. 14; 46, l. 10; 47, l. 9 (113 av. J.-C.), est le fils et héritier de Dionysios, f. de Pyrrichos, *P. Tebt.* I, 62, l. 48; 63, l. 45 (119-8, pour 119-20, et 116-5. pour 117-6 av. J.-C.), le κληρος de ce dernier était une tenure de cavalier catœque; or, Dionysios est dit (*ibid.*) τῶν μεταβεβηκότων εἰς τὴν κατοικίαν ἐκ τῶν λκ Φυλέως; on peut donc tenir pour probable que la promotion des λκ Φυλέως, κληροῦχοι au III^e siècle (*P. Petr.* II, 38, (a), l. 7), et, sauf plus ample informé, πεζοὶ comme les autres triacontaroures, a consisté à passer de l'infanterie dans la cavalerie. Il n'en faut pas conclure que le mot κατοικία ne doit s'entendre que de l'ensemble des tenures de cavaliers; peut-être n'existait-il à Kerkéosiris que des ἵππικοὶ κληροί, bien qu'on puisse conserver des doutes à ce sujet (cf. App. I, pp. 306-8); mais l'expression κάτοικοι ἵππεῖς ne se comprendrait pas sans le titre correspondant de κάτοικοι πεζοὶ; et l'existence de cette dernière catégorie au II^e siècle est établie par *P. Fay.*, 11, l. 4. Je crois que l'emploi de l'expression τῶν μεταβεβηκότων εἰς τὴν κατοικίαν à propos des triacontaroures de Phyleus s'explique par la confusion de deux changements peut-être contemporains, mais du moins essentiellement distincts :

1^o une promotion proprement militaire, celle de l'infanterie à la cavalerie, des πεζοὶ aux ἵππεῖς;

2^o une modification de titre clérouchique, beaucoup plus générale, celle de κληροῦχοι en κάτοικοι pour tous les clérouques de l'armée au II^e siècle. Cette confusion se comprend aisément s'il n'y a eu à Kerkéosiris que des κάτοικοι ἵππεῖς et si dans l'expres-

sion ici commentée il faut entendre *κατακία* au sens restreint et local.

CHAPITRE VII, PP. 210 SQQ.

Les σταθμοί.

Aux textes qui concernent les σταθμοί, il faut joindre aujourd'hui le papyrus inédit de Berlin, n° d'inventaire 11.307, signalé dans une note de SCHUBART, *Archiv*, V, p. 108.

Décembre 1909.

INDEX GREC

Cet index, où l'on ne trouvera que des termes et expressions techniques,
renvoie aux mots correspondants de l'index général.

Ἀγῆμα, s. v. INFANTERIE.

Ἀλική, s. v. IMPÔTS.

Ἀμιξίαι, s. v. TROUBLES.

Ἀρταβεία, s. v. IMPÔTS.

Ἀρχαῖοι (πεζοί, μισθοφόροι, ξένοι),
s. v. MERCENAIRES.

Βασιλικὸς κληῖρος, s. v. TENURES.

Βασιλισταί, s. v. ASSOCIATIONS MI-
LITAIRES.

Γένους (οἱ ἔγγιστα —), s. v.
PROCHES.

Γραμματικὸν, s. v. IMPÔTS.

Δεκανικοί, s. v. DÉCURIONS.

Δεκανοί, s. v. PHYLACITES.

Δῆμον (τῶν οὐπὼ ἐπηγγεμένων εἰς —),
s. v. CITOYENS.

Διάδοχοι, s. v. SUCCESEURS.

Ἐγγιστα γένους (οἱ), s. v. PROCHES.

Ἐγγονοί, s. v. DESCENDANTS.

Εἰσφοραί, s. v. IMPÔTS.

Ἐννόμιον, s. v. IMPÔTS.

Ἐπιγονῆς (τῆς), s. v. FILS DES CLÉ-
ROUQUES.

Ἐπίγονοι, s. v. ENFANTS DETROUPE.

Ἐπιγραφαί, s. v. IMPÔTS.

Ἐπίκρισις, s. v. CATOEQUES.

Ἐπίλεκτοι, s. v. GARDE.

Ἐπισκεφθησόμενοι (κληῖροι), s. v.
TENURES.

Ἐπίσταθμος, s. v. LOGEMENTS.

Ἐπίταγμα, s. v. RÉSERVE.

Ἡγεμονία, s. v. INFANTERIE.

Ἡγεμόνες (ἔξω τάξεων —), s. v.
HORS RANG.

Ἡγεμόνων υἱοί, s. v. FILS D'OFFI-
CIERS.

Θηβαΐδα (οἱ ἀπὸ τῶν Ἄ εἰς τὴν —),
s. v. CATÉGORIES CLÉROUCHIQUES.

Ἰατρικὸν, s. v. IMPÔTS.

Ἰδιοκτημόνες, s. v. PROPRIÉTÉ.

Ἰδιῶται, s. v. SOLDATS.

Ἱεραύλης, s. v. CLAIRON.

Ἰππάρχην (οἱ οὐπὼ ὑπὸ —), s. v.
HORS RANG.

Ἰππιατρικὸν, s. v. IMPÔTS.

Ἰππων (φόρος —), s. v. IMPÔTS.

Κάτοικοι (συγγενεῖς —), s. v. CATÆQUES.

Κληροὶ βασιλικοί, — ἐπισκεφθησόμενοι, — ἐν συγκρίσει, s. v. TENURES.

Κοινὰ, s. v. ASSOCIATIONS MILITAIRES.

Κοινωνικά, s. v. IMPÔTS.

Κυνηγοί, s. v. CHASSEURS.

Λαοί, s. v. INDIGÈNES.

Λειτουργία, s. v. SERVICE.

Λειτουργικόν, s. v. IMPÔTS.

Λειτουργὸς, s. v. SERVICE.

Μακεδόνες, s. v. MACÉDONIENS, 1^ο

Μάχημοι, s. v. INDIGÈNES.

Νεανισκοί, s. v. RECRUES.

Νομάς (εἰς τὰς —), s. v. IMPÔTS.

Ξενολόγοι, s. v. RECRUTEURS.

Ὅρφανοί, s. v. ORPHELINS.

Παράγγελμα, s. v. APPELS.

Πόλεως (οἱ ἐπὶ —), s. v. GOUVERNEURS.

Πολιτεύματα, s. v. ASSOCIATIONS MILITAIRES.

Πομπή, s. v. PHILADELPHIE.

Προσγράφοι, s. v. SURNUMÉRAIRES.

Προχειρισμῶι (οἱ ἐν τῷ —), s. v. APPELS.

Πρώτοι, s. v. SOLDATS.

Σημέα ou σημείον, s. v. DÉTACHEMENT.

Σταθμοί, s. v. LOGEMENTS.

Σταθμοῦχοι, s. v. LOGEMENTS.

Στέφανοι, s. v. IMPÔTS.

Στρατεύεσθαι, s. v. SERVICE.

Στρατιωτικῶι (οἱ ἐν τῷ — φερόμενοι), s. v. INDIGÈNES.

Συγγενεῖς κάτοικοι, s. v. CATÆQUES.

Συγκρίσει (κληροὶ ἐν —), s. v. TENURES.

Συνδασλιστᾶι, s. v. ASSOCIATIONS MILITAIRES.

Σύνδοδος, s. v. ASSOCIATIONS MILITAIRES.

Σύνταγμα, s. v. BATAILLON.

Συντάξει (οἱ πρὸς τῇ —) ou συντάξεως (οἱ ἐπὶ —), s. v. FONCTIONNAIRES.

Τάγμα, s. v. INFANTERIE.

Τάξις, s. v. INFANTERIE.

Τάξεων (οἱ ἔξω — ἡγεμόνες), s. v. HORS RANG.

Τεταγμένοι (οἱ — ἐπὶ...), s. v. GOUVERNEURS.

Υἱοί (ἡγεμόνων —), s. v. FILS D'OFFICIERS.

Ὑπόλογον, s. v. TERRE CLÉROUCHIQUE.

Φιλοδασλιστᾶι, s. v. ASSOCIATIONS MILITAIRES.

Φόρος ἵππων, s. v. IMPÔTS.

Φυλακτικὰ et φυλακτικόν, s. v. IMPÔTS.

Χωματικόν, s. v. IMPÔTS.

INDEX GÉNÉRAL

- ABOÛKSA, 172.
- ACCROISSEMENT de la terre clérouchique, 184-5.
- ACHÉENNE (ligue), 27; 118.
- ACHÉENS, 118, 124 et statistiques ethniques.
- ACHILLAS, 69.
- ACORIS, 171.
- ADMINISTRATION militaire, 99 sqq.; — des clérouchies, 192 sqq.; — et les scribes du nome, 197; — et le diocète, 200-1; — et l'ἐπὶ προσόδων, 200-1; officiers d'—, liste, 348 sqq.
- AFRICAINS, 114 et statistiques ethniques.
- AGATHOCLE et Sosibios, leur réforme, 7, 29; — 8, 23, 47, 69.
- AINIANES, 114.
- ALEXANDRE le Grand, son armée, 1; ses troupes d'Égypte, 1; ses mercenaires, 26-7; ses troupes indigènes, 27; colonisation sous —, 44; — 15, 23, n. 3; 26, 27, 34-5, 44, 53, 62, 70, 78, 87, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 98, 137, 140, 153, 157, 268.
- ALEXANDRE (PTOLÉMÉE —), 73, 76.
- ALEXANDRE SÉVÈRE, 281.
- ALEXANDRIE, 3, 12, 15, 37, 42, 99, 108, 109, 119, 138, 157, 158, 229, 258, 356, 357, 358; cf. ALEXANDRINS.
- ALEXANDRINS, 214, 279, 280, 354-6; cf. statistiques ethniques et ALEXANDRIE.
- AMMŌNIOS, 7.
- AMYNAS, 89.
- ANDROMACHOS d'Aspendos, 8, 17, n. 2; 133.
- ANDRONICOS (l'eunuque —), 69, 133.
- ANDROS, 117.
- ANIKĒTOS, 193.
- ANTIGONE Gonatas, 12.
- ANTIOCHUS II, 117.
- ANTIOCHUS le Grand, 2, 7, 17, 29, 68, 98, 116, 117.
- ANTIPATER, 1.
- ANTISTRATÈGE, 76, 335.
- APOLLODŌROS, 146, 193.
- APOLLŌNIATES, 114.
- APOLLŌNIOS, 43, 54, 58, n. 3; 59.
- APOLLŌNOPOLIS MAGNA, 71, n. 2.
- APPARITEURS, 260.
- APPELS, 41-2; — τῶν ἐν τῷ προχειρισμῷ (?), 42, n. 2; τῶν ἐπανηκόντων ἐκ τοῦ παραγγέλματος (?), 42, n. 2.
- ARATOS, 118.
- ARCADIE, 114.
- ARCADIENS, 116 et statistiques ethniques.
- ARCHERS, 19.
- ARCHIPHYLACITES, 261.
- ARCHYPÉRÈTES, 101, 350.
- ARÉOS, 118.
- ARÈS (LE BOURG-D' —), 205.
- ARGIENS, statistiques ethniques et 366.
- ARGYRASPIDES, 14-5.
- ARISTIPPOS, 196.
- ARMEMENT des argyraspides, 15; — thrace, 15; — galate, 15; — des mercenaires, 16-7, 98; — des indigènes, 7-8.
- ARMES, importance relative, 11, 19. Cf. CAVALERIE, INFANTERIE.
- ARSENAUX de l'armée, 103; — de la flotte, 258.
- ARSINOÏTE (NOME) et les clérouchies, 171-2; — 48, 56, 145, 153, 168, 170, 194, 211, 225, 232, 238, 241, 246, 248, 263, 274, 280, 358.
- ASCLÉPIADÈS, 107, 121, 128, 143, 147, 148, 149, 150.
- ASIATIQUES, 137, 140; cf. JUIFS, PERSES.
- ASIE, 118.
- ASIE-MINEURE et l'Égypte, 116-8; — 72, 114, 125.

ASPENDOS, 116.

ASSOCIATION des éponymes dans le commandement, 81-2.

ASSOCIATIONS MILITAIRES : 1^o ethniques ou pseudo-ethniques, 142 sqq.; κοινά, 74, 124-5; κοινά et πολιτεύματα, 143-5; πολιτεύματα, 142 sqq., — et corps militaires, 147-8; — leur objet, 150-1; — πολιτευμα des Crétois, 145 sqq.; — des Iduméens, 143, n. 4; — des Perses (?), 154. — 2^o Sans caractère ethnique réel ou fictif, 159 sqq.; σύνδοξ, 160; Βασιλισται, 160; Φιλοβασιλισται, 160; Συνβασιλισται, 368-9.

ATHÈNES, son influence sur les clérouchies, 44-5; — 39, 117, 138, 224, 227, 228.

ATHÉNIENS, 118 et statistiques ethniques.

ATHÉNION, 187, 189, n. 2; 190, n. 4.

AUGUSTE, 139, 266, 267, 268, 269.

Aurelii, 281.

BACTRIENS, 89.

BALACROS, 1, 70.

BARKÈ, 7.

BATAILLON (= σύνταγμα), 80; son état-major, 95; — 366-7.

BAUX des tenures, 236.

BÉRÉNICE II, 116, 118.

BÉRÉNIKÈ TROGLODYTIKÈ, 72.

BIENS CLÉROUCHIQUES, leur condition juridique, 224 sqq; usage des —, 225 sqq.; libre disposition des —, 234 sqq.; cf. TENURES.

BIENS DES TEMPLES, 220, 221, 222.

BIRKET-EL-KOUROÛN, 172.

BITHYNIE, 114.

BOËTHOS, 67, n. 2; 79.

CAMPANIEN, 114 et statistiques ethniques.

CAMPS, 71, n. 2.

CARACALLA, 280, 281.

CARIE, 17, 114, 116.

CATÉGORIES CLÉROUCHIQUES, 172 sqq.; leurs noms au III^e siècle, 175, au II^e siècle, 177; — et situation militaire, au III^e siècle, 175, au II^e siècle, 178-9; leur multiplication, 177; leur caractère réel

au II^e siècle, 182; leur évolution, 182-3; leur rapport aux mutations, 184 sqq.; — des gradés, 176; des ἱππεῖς περὶ τὴν αὐλήν, 176; — des mercenaires, 176; grammates des —, 194-5; origine et titre des clérouques entrant dans les — au II^e siècle, 180-1 et les notes; τῶν ἀπὸ τῶν Ἄ εἰς τὴν Θηβαΐδα, 181 et n. 2.

CATOEQUES (κάτοικοι), en général, 48 sqq.; listes, 303 sqq.; συγγενεῖς κάτοικοι, 181; liste, 303; et cf. CLÉROUQUES, CLÉROUCHIES, TENURES, pour l'époque ptolémaïque. Époque romaine : 270 sqq.; distincts des clérouques, 270-6; origine, 276-7; ἐπίκρισις des —, 278 et n. 4; — et armée, 278-9; privilèges des —, 278 sqq.; contrôle, 275-6; fonctionnaires des —, 275-6; — et *Constitutio Antoniniana*, 280-1.

CAVALERIE, effectif, 11; régulière, 12-3; mercenaire, 9; indigène, 25; grosse —, 12-3; — légère, 13; — de la garde, 25; subdivisions de la —, 87 sqq.; catégories clérouchiques de la —, 175-6, de la cavalerie de la garde, 176; listes, 291 sqq.

CESSION (παραχώρησις) des tenures, 238.

CHAIREMÔN, 187.

CHALCIDIENS, 113, 114.

CHASSE, stations pour la —, 75.

CHASSEURS (= κυνηγοί), 353.

CHERSEPHIPPES, 263.

CHILIARCHIES, 14, 93-4.

CHILIARQUES, 93-4; liste, 344.

CHIOS, 111, 117.

CHOIX des clérouques, 39-41.

CHOMËNIS, 188, 195.

CHRÉMONIDE, 6, 118, 257.

CILICIE, 72, 116.

CILICIENS, 124.

CITÉ, 138-9; collation du droit de —, 142-3.

CITOYENS non inscrits dans les dèmes (= τῶν οὐκ ἐπηγμένων εἰς δῆμον τὸν δεῖνα), 157.

CLAIRON (= ἐραύλης), 97, 347.

CLÉOMÈNE, 118.

CLÉOMÈNE de Naucratis, 70.

CLÉROUCHIES, origine et développement, 43-52; influence d'Athènes, 44-5; date

- des premières —, 46; leur extension, 50-1; développement continu, 163 sqq.; à l'époque romaine, 268 sqq.; — et colonat, 281; — des mercenaires, 46-7; — des indigènes, 47; — de la police et des indigènes au II^e siècle, 177-8; leur rapport avec la situation militaire, 162 sqq., avec les mutations, 184 sqq.; entrée dans les —, 188-9; sortie des —, 190-1; administration, 192 sqq.; hiérarchie des fonctionnaires des —, 192-3; leur répartition dans les nomes, 170-1; — et l'Arsinoïte, 171-2; — et féodalité, 253-4; cf. BIENS CLÉROUCHIQUES, TENURES, CLÉROUQUES, CATOËQUES.
- CLÉROUQUES, bibliographie de la question des —, 31, nn. 2-5; discussion —, 31 sqq.; disponibilité, 34-7; choix, 39-41; effectif, 39-40; service, 41-3; — et catoëques, 48-70, à l'époque romaine, 270-5; sens du mot sous l'Empire, 272 sqq.; — mercenaires, 12; — de la marine, 259-60; — de la police, 263-4; résidence, 209-10; promotions, 189-90; mutations, 198; mort, 230 sqq.; obligations, 227-30; déductions? 163 sqq.; épistates des —, 192-3; prostates des —, 193-4; grammates des —, 194; édits relatifs aux —, 246-7; listes, 291 sqq., 298 sqq.; cf. CATOËQUES, CLÉROUCHIES, BIENS CLÉROUCHIQUES, TENURES.
- COËLÉ-SYRIE, 72, 119; gouverneurs, 72.
- COLONISATION, d'Alexandre, 44; — et clérouchies, 38, 170-2.
- COLONAT et clérouchies, 281.
- COMMANDEMENT EN CHEF, 67-9.
- COMPOSITION de l'armée, 1-11; — de la tenure, 204.
- CONDITION politique des soldats, 136 sqq.; — ethnique des réguliers, 140-1; — des fils de soldats, 156-7; — juridique des biens clérouchiques, 224 sqq.
- CONFISCATION des tenures, 199, 226 sqq. *Constitutio Antoniniana*, 280-1.
- CONTENANCE des tenures individuelles, 173; — réelle des tenures au II^e siècle, 180 sqq.
- CONTRÔLE des clérouchies, 197 sqq.
- COPTOS, 75.
- CORINTHE, 117.
- COS, 111, 117, 258.
- CRATÈRE, 62.
- CRÈTE, 114, 125.
- CRÉTOIS, 15, 16, 17, 18, 19, 22, n. 3; 98, 107, 121, 124, 128, 144, 145, 148, 153, cf. statistiques ethniques; leur πολιτεῦμα, 145 sqq.
- CRITON, 188, 193, 196.
- CROMNITES, 114.
- CULTURE des tenures, 202 sqq.
- CYPRE, 73, 76, 77, 116, 125, 144, 145, 160, 255, 259, 353; gouverneurs de —, 73-4 et 333-4.
- CYRÈNE, 7, 115-6, 258.
- CYRÉNÉENS, statistiques ethniques et 365.
- DARIUS, 116.
- DÉCAROURES (ι Χ), 178 sqq.; liste, 312-3.
- DÉCURIONS (= δεκανῆχοι), 91-2; liste, 347.
- DÉDUCTIONS des clérouques? 163 sqq.
- DÉLOS, 117.
- DÉMÉTRIOS, grammate, 101, n. 1.
- DÉMÉTRIOS, hipparque d'Alexandre, 88.
- DÉMÉTRIUS I^{er}, 222.
- DÉMÉTRIUS Poliorcète, 118.
- DÉMÉTRIUS de Phalère, 44 et n. 2; 164.
- DESCENDANTS, successibilité des —, 231.
- DÉTACHEMENT (= σημέα ou σημεῖον), 103, n. 9.
- DÉVELOPPEMENT des clérouchies, 43-52; 163 sqq.
- DEXILAOS, 54, 103, n. 9.
- DIADOQUES (LES), 26, 27, 28.
- DIMINUTION de la terre clérouchique, 185-6.
- DIOCÈTE et clérouchies, 200-1.
- DIONYSIOS, 196.
- DIOSPOLIS MAGNA, 100.
- DIOSPOLIS MICRA, 86.
- DIX-MILLE, 3, 133-4.
- DISPONIBILITÉ des clérouques, 34-7.
- DISPOSITION (libre — des biens clérouchiques), 234 sqq.
- DISSOLUTION des tenures, 187.
- DISTRIBUTION des terres, 167 sqq., 198.
- DISTRIBUTIONS en nature, 102.
- DOLOAPSIS, 70.
- DRANGIANA, 89.
- DRYTON, 85, 129, n. 1; 142, n. 1; 151, n. 1.
- DURÉE du service, 38-9.

- ÉDITS relatifs aux clérouques, 246-7;
— aux logements, 211-2.
- EFFECTIFS de l'armée, 4-5; — de la cavalerie, 11; — de l'infanterie, 11; — des mercenaires, 17-8.
- ÉGYPTE et Archipel, 116-8; — et Asie-Mineure, 116-8; — et Cyrène, 115-6; — et la Grèce, 116-8; — et les Juifs, 118-9; — et les Perses, 118-9; — et Thessalie, 114-5; — et Thrace, 114-5; — 133.
- ÉGYPTIENS, cf. INDIGÈNES.
- EICOSIAROURES (χι), 178 sqq.; liste, 311-2.
- EICOSIPENTAROURES (κεχι), 178 sqq.; liste, 311.
- ELIDE, 114.
- ENFANTS DE TROUPE (= ἐπίγονοι), 39, 41; bibliographie de la question des —, 53, nn. 2 et 3; — de l'armée d'Alexandre, 53, 57, 156; différents des τῆς ἐπιγονῆς, 52 sqq.; détachements d' — 103, n. 9.
- ENTRÉE dans les clérouchies, 185-9.
- EPHÈSE, 117.
- EPHODES, 262-3.
- EPIGONES (LES), 26, 27, 28.
- EPILARQUES, 91 et 343.
- EPILOCHAGES, 91 et 343-4.
- EPIPHANE, 9, 73, 117, 118, 177, 178, 179, 180, 220, 257.
- EPIRE, 114.
- EPISTATES des clérouques, 192-3; — des phylacites, 261.
- EPISTRATÈGES, 76, 336.
- EPONYMES, 77-83; 337-9; 365.
- ERÉMOPHYLAQUES, 262.
- ERYTHRÉE (MER), 72, 74-5, 77.
- ESCADRES, 258.
- ÉTAT-MAJOR du σύνταγμα, 95.
- ETOLIE, 114.
- ETOLIENS, 18.
- EUBÉE, 114.
- EUMÈDES, 75.
- EUMÉLOS, 194, n. 2.
- EURYLOCHOS, 14, 113.
- EVERGÈTE I^{er} (PTOLÉMÉE), 18, 40, 46, 60, 68, 117, 118, 140, 163, 164, 174, 180, 211, 229, 230, 233, 235, 240, 241, 255.
- EVERGÈTE II (PTOLÉMÉE), 7, 9, 74, 77, 116, 126, 142, 160, 163, 165, 166, 168, 177, 181, 188, 193, 196, 212, 232.
- EVOLUTION des catégories clérouchiques, 182-3.
- Ex castris*, 265 sqq.
- EXTENSION des clérouchies, 50-1.
- FANTASSINS, s. v. INFANTERIE.
- FÉODALITÉ et clérouchies, 253-4.
- FERMIERS des tenures, 208-9; cf. BAUX.
- FILS DES CLÉROUQUES (= τῆς ἐπιγονῆς); sens du mot ἐπιγονή, 55 et 56, n. 1; bibliographie de la question des —, 53, n. 1; théorie — et discussion, 57 sqq., 354 sqq.; différents des ἐπίγονοι, 53-5; situation et rôle militaires, 60-69; Πέρσαι, τῆς ἐπιγονῆς, 52, n. 3, cf. PERSES; condition juridique des —, 156-7; succession des —, 231; — à l'époque romaine, 269; — et *ex castris*, 265 sqq.; listes, statistiques ethniques et 319 sqq.
- FILS DES OFFICIERS (ἡγεμόνων υἱοὶ), 82.
- FISCALITÉ et terres des clérouques, 168 sqq.; charges fiscales, 212 sqq.
- FLOTTE, 256 sqq.; recrutement, 25, 256-8; organisation, 258.
- FONCTIONNAIRES militaires, liste, 329 sqq.; — des clérouchies, 192 sqq., et scribes du nome, 192-3, — πρὸς τῇ συντάξει, 196, ἐπὶ συντάξεως, 196; — des catœcies sous l'Empire, 275-6.
- FORMATION des tenures, 187.
- FRUITS, jouissance des — des tenures, 225 sqq.
- GALAISTÈS, 68.
- GALATES, 15, 17, 18, 29, 53, 98, 122; armement galate, 15.
- GARDE, son nom, 21-3; origine et composition, 23-4; cavalerie de la —, 25; catégorie clérouchique, 176; infanterie de la —, 13, 24, 25, 291; — mercenaire, 25 et n. 1; — indigène (= ἐπιλεκτοί), 9, 21, 22 et n. 3; 25, 33, 42.
- GAZA, 2, 5, 17, 119, 258.
- GENDARMERIE, 261 sqq.
- GHARAK, 205.
- GOLÉNISCHEFF (INSCRIPTION), 62, n. 3; et 360 sqq.
- GOUVERNEURS, 72 sqq.; listes (τεταγμένοι

ἐπὶ..., ἐπὶ τῆς πόλεως... et autres), 331 sqq.

GRECS, 15, 17, et statistiques ethniques.

GRÈCE, rapports avec l'Égypte, 116-8.

GRADÉS, leurs catégories clérouchiques, 176.

GRAMMATES, 100-1, 349-50; — des clérouques, 194-5.

HARAS, 103.

HEBDOMÉCONTAROURES, (οκ), 41, n. 3; 175 sqq.; 296-7; 309-10.

HÉCATONTARCHIES, 96-7.

HÉCATONTAROURES (ρκ), 12, 13, 41, n. 3; 175 sqq.; 290 sqq.; 308.

HÉCATONTARQUES, 96-7, 345.

HÉLIODÓROS, f. de Ménodóros, 187, 189, n. 2; 190.

HÉLIODÓROS, grammate, 194, n. 3.

HÉGÉMÓNES (ἡγεμόνες), sens du mot, 83; — et ἡγεμόνες ἐπ' ἀνδρῶν, bibliographie de la question, 84, n. 4; discussion, 84-7; listes, 341 sqq.; cf. HORS RANG, FILS D'OFFICIERS.

HELLESPONT, 72, 115.

HEPTAROURES (ζκ), 177 sqq.; 314 sqq.

HÉRACLÉIDÉS (district d'—), 185.

HÉRACLÉOPOLITE (nome), 171, 225, 247, 248.

HÉRACLÉOTES, 114.

HÉRAUTS, 97, 347.

HERMAPHILOS, 196.

HERMIAS, 86.

HERMONTIS, 160.

HERMOUPOLIS MAGNA, 9 et n. 4; 74, n. 2; 82, 87, 92, 95, 96, 261.

HERMOUPOLITE (nome), 171.

HÉRÔDÈS, 67, n. 2; 82, n. 5; 129, 142.

HEROSTRATOS, 196.

HESTIAIOS, 196.

HIBEH, 171.

HIPPARCHIES, d'Alexandre, 87; — des Lagides, 88 sqq.; — numérotées, 12-3, 25, 88; au II^e siècle, 90; — à ethniques, 13, 25, 88-90.

HIPPARQUES, et — ἐπ' ἀνδρῶν, 83, 84, n. 4; 84-7; 340-1; 365-6.

HÔROS, 195.

HORS RANG, 1^o (= τῶν οὐκ ὄντων ἐπὶ πᾶσι), 42, n. 1; 64, n. 2. — 2^o Officiers

— (= ἕξω τάξεων ἡγεμόνες), 87, 342.

HYPASPISTES, 15.

HYPÉRETES militaires, 101, 350.

HYPOSTRATÈGE, 76, 335.

HYPOTHÈQUE des tenures, 238-9.

HYPOTRIÈRARQUE, 259.

HYRCANIE, 89.

IBIÔN-DES-CLÉROUQUES-A-25-AROURES, 185, 205.

IDUMÉENS, 143 et n. 4; 261.

ILARQUES, 90-1; 343.

ILE, royale, 21; dans l'armée ptolémaïque, 90.

ILES de l'Archipel, leurs rapports avec l'Égypte, 116-8.

IMPÔTS, bibliographie, 212, n. 7, et 213, n. 1; non-clérouchiques, 213-4; ἀλική, 213; — impôts personnels, 214; κοινωνικά, 214; ἱατρικόν, 214; ἱππιατρικόν, 215; λειτουργικόν, 214; — taxes agricoles, 215 sqq.; γραμματικόν, 216; ἐννόμιον, εἰς τὰς νομάς, 215-6; φόρος ἱππῶν, 215; φυλακτικόν et φυλακτικά, 216-7; χωματικόν, 217; les taxes agricoles sont-elles uniquement clérouchiques? 218; — impôt foncier, 219 sqq.; ἀρταβεία, 219, n. 1; ses surtaxes, 221-2; ἐπιγραφαί, 221; εἰσφοραί, 221-2; — στέφανοι, 222-3.

INDEMNITÉS représentatives, 102.

INDIGÈNES : 1^o en général ou λαοί, 9, 12, 213. — 2^o Μάχιμοι (soldats colons), pharaoniques, 6, 10, 43; — ptolémaïques, 5-8, 9, 22, 25, 33, 34, 39, 42, 47, 48, 51, 137, 208, 209; leur armement, 7-8; leur organisation, 98-9; garde indigène, 25; cavalerie —, 25; infanterie —, 25; officiers —, 98-9, 348; clérouchies des —, 175 sqq.; — dans la flotte, 9, 25, 33, 256-7; — dans la police, 25, 177-8, 261; (μάχιμοι non indigènes, 10, 105). — 3^o Indigènes soldats, mais non μάχιμοι, 136-7, 138; οἱ ἐν τῷ στρατιωτικῷ φερόμενοι, 19-21.

INFANTERIE (πεζοί), 13, 14, 25; effectif de l'—, 11; — régulière, 13-14; — de ligne, 14; — régulière légère, 14-6; — mercenaire, 9, 25; — indigène, 25; — de la garde (ἀγρημα), 3, 13, 21, 23, nn. 1

- et 3; 24, 25, 291; subdivisions de l' —, 92 sqq.; ἡγεμονία, 80, sens, 93; τάγμα, sens, 92-3; τάξις, sens, 92.
- IONIE, 117.
- IONIENS, 124, 145.
- IPSOS, 11.
- IRANIENS, 152 et n. 7.
- ISOCHATÈS, 194, n. 1.
- JOUISSANCE des fruits des tenures, 225 sqq.
- JUIFS, 118-9; 144; 222.
- KERKÉOSIRIS, 126, 127, 164, 166, 168, 169, 180, 181, 185, 193, 200, 204, 205, 208, 209, 223, 229, 231, 245, 369.
- KITION, 353.
- KLEITOS, 88.
- LAARCHIES, 10, 19, 98-99.
- LAARQUES, 9, 22, 98-99.
- LAMISCOS, 196.
- LATOPOLITE, 170.
- LÉGÈRES (troupes), cavalerie, 13, 90; infanterie, 14, 17.
- LEGS des biens clérouchiques, 239 sqq.
- LEMNOS, 117.
- LEPTINÈS, 187, 189, n. 2.
- LIBYARCHÈS, 72.
- LIBYE, 72.
- LIBYENS, 7, 12, 98, 156, et statistiques ethniques.
- LICHAS, 75, 79.
- Limilanei*, 281.
- LOCATION des tenures, 235-6.
- LOCHAGÈS, 91, 343-4.
- LOCHES, 91.
- LOGEMENTS MILITAIRES (= σταθμοί), 210 sqq.; édits relatifs aux —, 211-2; ἐπίσταθμος et σταθμοῦχος, 211-2; — et tenures, 224-5; legs des —, 235 sqq.
- LOTISSEMENT des terres, 172 sqq.; — et les scribes, 199-200.
- LYCIDAS l'Aitolien, 2.
- LYCIE, 116.
- LYCIENS, 124.
- LYDIE, 114.
- LYSIMAQUE, 76, n. 4.
- MACÉDOINE, — et l'Égypte, 114-5; — 12, 14, 27, 39, 120, 133, 134, 137, 138, 140; cf. MACÉDONIENS.
- MACÉDONIENS : 1° au sens militaire (= Μακεδόνες), 2-3, et 3, n. 5; 35, 36. — 2° au sens ethnique, 62, 107, 108, 113, 121, 128, 138, 148, 257, et statistiques ethniques; cf. MACÉDOINE.
- MAGAS, 115, 118.
- MAGDOLA, 127.
- MARIAGE des soldats, 155 sqq.
- MARINE, bibliographie, 256, n. 1; 255 sqq.; — marchande, 256; — militaire, 256 sqq.; officiers de —, 259; clérouches de la marine, 259-60; cf. FLOTTE, INDIGÈNES, ARSENAUX.
- MARON, 126-7, 128, 150, 187, 189, n. 2; 190.
- MARONÉE, 115.
- MÉDINET-EL-FAYOÛM, 172.
- MÉGARE, 117.
- MEMPHIS, 101, n. 1; 145; 160.
- MERCENAIRES, dans l'armée de Philippe, d'Alexandre, des Diadoques, 26-7; — dans l'armée ptolémaïque, 25; leur nom, 16-7; leur effectif, 17-8; — recrutement, 17-8, 133; — permanents (ἀρχαῖοι), 18; organisation technique et armement, 16-7, 98; armes, 19, cavalerie, 9, infanterie, 9, garde, 23, 25, et n. 1; — clérouches, 12, 46-7; 176.
- MINISTRES et commandement en chef, 67-9.
- MOUVEMENTS des terres clérouchiques, 187 sqq.
- MULTIPLICATION des catégories clérouchiques, 177.
- MUTATIONS militaires et catégories clérouchiques, 184 sqq.; leur enregistrement, 198.
- MYRMIDON l'Athénien, 17.
- MYSIE, 114.
- MYSIENS, 88, 89, 107, 121, 128, 150, 153 et statistiques ethniques.
- NAVARQUES, 259, 351.
- NICOURGIA, 117.
- NÉO-CRÉTOIS, 18.
- NÉSIOTES, 117, 222, 255.
- NOMES et clérouchies, 170-1.

- OBLIGATIONS du clérouque, 227 sqq.
- OFFICIERS, ch. III; recrutement, 128-9; patries, 130-133; listes, 298, 329, 340, 343, 348; — de marine, 259; cf. FILS D'OFFICIERS, HORS RANG et aux différents grades.
- OGDOËCONTAROURES (πᾶ), 41, n. 3; 177 sqq.; 309.
- OMBITÈS (nome), 170.
- OMBOS, 86.
- OPHELLAS, 115.
- OPIS, 140.
- ORGANISATION technique, de l'armée en général, 11 sqq. et ch. III; — des mercenaires, 98; — des indigènes, 98-9; — de la flotte, 258.
- ORIENT, 118.
- ORIENTAUX, 18, 114; cf. JUIFS, PERSES.
- ORIGINES de l'armée, 1-2; — des clérouchies, 43.
- ORPHELINS (ὀρφανοί), 36 et n. 3; 233.
- OURAGES, 95, 97, 345-6.
- OXYRYNCHITE (nome), 171.
- OXYRYNCHUS, 171.
- PAIONIENS, 89, 113 et statistiques ethniques.
- PAMPHYLIE, 116.
- PANCRATÈS, 146, 196.
- PARCELLES des tenures, 204-6.
- PATHYKIS, 99, 153, n. 3; 154, n. 2.
- PATHYRITE (nome), 170.
- PATRIES des soldats, au III^e siècle, 109 sqq.; — au II^e siècle, 122-3; groupes ethniques, 113-4; — des officiers, 130-3.
- PATROCLOS, 6, 257.
- PATRÔN, 237.
- PÉLOPONNÉSIENS, 17.
- PÉLOPONNÈSE, 116.
- PELTASTES, 14-15, 22, n. 3.
- PENTACOSIARQUES, 94, 344-5.
- PENTAROURES (εῖς), 175 sqq.; 298, 317-8.
- PENTÉCONTARQUES, 97, 346.
- PERDICCAS, 1.
- PERGAME, 117.
- PÉRI-THÉBAS, 76, 194.
- PERSES en général, 88, 107, 118, 121, 122, 128, 140, 148; rapports avec l'Égypte, 118-9; — dans l'armée, bibliographie de la question, 151, n. 2; — 151 sqq.; — τῆς ἐπιγονῆς, 52, n. 3; 152; πολίτευμα (?), 154; — époque romaine, 269; statistiques ethniques et 368; femmes —, (Περσίναί), 153, n. 5.
- PÉSOURIS, 193.
- PÉTISIS, 70.
- PEUKESTAS, 1, 70.
- PHALANGE, 13, 17.
- PHILADELPHÉ (PTOLÉMÉE), 4, 17, 40, 46, 103, 115, 117, 118, 140, 163, 168, 211, 212, 222, 224, 228, 235, 237, 239, 240, 246, 255, 262; — πομπή de —, 222.
- PHILIPPE, père d'Alexandre le Grand, 15, 23, n. 3; 26-7; 34-5; 90, 91, 92, 98, 137.
- PHILIPPE V, 115, 117.
- PHILOMÉTOR (PTOLÉMÉE), 19, 68, 76, 126, 142, 160, 165, 175, 177, 180, 196, 229, 257.
- PHILOPATOR (Ptolémée), 4, 5, 12, 17, 28, 40, 50, 51, 60, 68, 69, 75, 103, 107, 117, 118, 136, 137, 138, 163, 177, 178, 180, 186, 191, 196, 226, 230, 231, 233, 241, 257, 264.
- PHOXIDAS, 17, n. 2.
- PHROURARQUES, 72, 332-3.
- PHRYGIENS, 144.
- PHYLACITES, 261-2; δεῦκνοι des —, 261-2.
- PIED de paix et pied de guerre, 66.
- PISIDIEN, 367.
- PLACES FORTES, 71, n. 2.
- POLEMÉE, 174.
- POLEMÔN (district de —), 205.
- POLEMÔN, f. d'Ammônios, 187.
- POLEMÔN, f. de Thérémène, 1.
- POLICE, bibliographie, 260, n. 1; — 260 sqq.; recrutement, 263; indigènes dans la —, 25, 261; clérouques de la —, 175, 177 sqq., 263-4.
- POLYCRATE l'Argien, 8, 22, n. 3; 68, 69, 133.
- PORTS militaires, 258.
- POSSESSION clérouchique, 252 sqq.
- POSSESSIONS extérieures, gouverneurs et officiers, 71 sqq.
- POSTES, 71, n. 2.
- PROCHES (ἐγγιστα γένους), successibilité, 231-2.
- PROMOTION des clérouques, 189-90.
- PROPRIÉTÉ privée (ἰδιοκτήμονες), 167, n. 1, 218-9.

- PROSTATES des clérouques, 193-4.
 PSEUDO-ETHNIQUES, 121-2.
 PTOLÉMAÏS (Haute-Égypte), 3, 12, 37, 71, n. 2; 85, 108, 109, 138, 142, 143, 157, 158, 214, 357, 368.
 PTOLÉMAÏS EPITHÉRAS (mer Erythrée), 75.
 PTOLÉMAÏOS, général de Philopator, 17, n. 2; 133.
 PTOLÉMAÏOS ET SES FILS, éponymes, 23.
 PTOLÉMAÏOS ET HESTIAÏOS, 196.
 PTOLÉMAÏOS ET XÉNÔN, 194.
 PTOLÉMÉE, s. v. SÔTER, PHILADELPHIE, EVERGÈTE, PHILOPATOR, EPIPHANE, PHILOMÉTOR, EVERGÈTE II, SÔTER II, ALEXANDRE, sauf
 PTOLÉMÉE sans surnom, 73.
 PTOLÉMÉE, f. de Glaucias, le reclus, 54, 58-9.

 QUALIFICATION, ethnique pour le service, 138-9; — des tenures, 202.

 RAPHA, 2, 4, 5, 18, 22, n. 3; 28, 68, 69, 98, 163.
 RECRUES (= νεανίσκοι ?), 103, n. 9.
 RECRUTEMENT, principes généraux, 2-11; 105 sqq.; au II^e siècle, 120 sqq.; — des mercenaires, 133; — de la flotte, 256-8; — de la police, 263; — des officiers, 128-9.
 RECRUTEURS (ξενολόγοι), 133.
 RÉGULIERS, leur nom, 11-2; cavaliers, 12-3; infanterie, 13; infanterie légère, 14-16; condition ethnique des —, 140.
 RÉPARTITION géographique des clérouchies, 167 sqq.; — et fiscalité, 168 sqq.; — des tenures, 186 sqq.
 RÉSERVE (= ἐπίταγμα), 34, n. 5; 85.
 RÉSIDENCE des clérouques, 209-10.
 REVENUS du Domaine, leur calcul, 168, n. 2.
 RHODIENS, 16.
 ROI, commandant en chef, 67-9.
 ROSETTE, 9.

 SAÏTE (nome), 194.
 SALAMIS de Chypre, 258.
 SAMOS, 117, 258.

 SATIROS, 75.
 SCRIBES du nome et administration clérouchique, 197; — et fonctionnaires clérouchiques, 192-3; — et lotissement des terres, 199-200.
 SCHÉDIA, 83.
 SCOPAS, 23, 68, 69, 133.
 SCYTHES, 89.
 SÉLEUCIDES, 14, 18, 26-7, 27-8, 119, 137.
 SÉLEUCUS II, 117.
 SELLASIE, 11, 27.
 SÉMÉIOPHORES, 95; 346.
 SENHOÛR, 172.
 SÉNOÛRÈS, 172.
 SÉQUESTRE (mise sous — des tenures), 199, 226, 227 sqq.
 SERVICE, sa durée, 38-9; son caractère, 41-3; — λειτουργίαι, 20, 33, 54-5; — sens du mot στρατεύεσθαι, 41, n. 3; — λειτουργὸς, 55, 65, n. 1.
 SÉTIS, 160.
 SICYONE, 117.
 SIDONIENS, 222.
 SITUATION MILITAIRE des clérouques, 30-43; — des τῆς ἐπιγονῆς, 55 sqq.; — et catégories clérouchiques, 175, 178-9, 182.
 SOCRATÈS le Béotien, 14.
 SOGDIANES, 89.
 SOKNOPAIΟΥ ΝΗΣΟΣ, 71, n. 2.
 SOLDATS, condition politique et ethnique, 136 sqq.; mariage, 155 sqq.; patries, 109 sqq., 122-3; simples —, (ἰδιῶται), 97; premiers — (πρωτοί), 97, 347.
 SOLDE, 104-2.
 SORTIE de la clérouchie, 190-1.
 SOSIBIOS, 8, 69, 118.
 SÔTER (PTOLÉMÉE), 1, 4, 12, 17, 28, 35, 46, 68, 73, 115, 116, 119, 140, 163, 164, 233, 235, 257.
 SÔTER II (PTOLÉMÉE), 68, 73, 76, 168, 196.
 SPARTE, 39, 118, 138.
 STATISTIQUES ETHNIQUES, 106 sqq.
 STRATÈGES, sens du mot dans les textes, 69-70; — en Égypte sous Alexandre, 70; — origine des fonctions, 70-71; — des possessions extérieures, 71 sqq.; listes, 329 sqq.
 SUBDIVISIONS de la cavalerie, 87 sqq.; — de l'infanterie, 92 sqq.
 SUCCESSIONS (= διαδοχαι), 75, 82, n. 5.

- SUCCESSION des clérouques, 230 sqq. ;
 fils et descendants, 231 ; proches,
 231-2 ; évolution de la législation,
 233-4 ; — et liberté de tester, 250-4.
- SURNUMÉRAIRES (= προσγράφοι), 62, n. 3 ;
 103, n. 9.
- SURVIVANCE des charges, 82.
- SUSE, 89.
- SYÈNE, 142, 160.
- SYNTAGMATARQUES (?), 345, 366-7.
- SYBACUSE, 114.
- SYRIENS, 118.
- TACTOMISTHES, 99-100, 348-9.
- TEBUNIS, 204.
- TENURE (κληρος), noms, 202 ; κληρος βασι-
 λικός, 203-4 ; contenance, 173 sqq. ;
 répartition, 186 sqq. ; formation, 187 ;
 dissolution, 187 ; κληροί ἐπισκεφθησόμε-
 νοι, 198, n. 5 ; — ἐν συγκρίσει, 198,
 n. 5 ; culture, 202 sqq. ; fermiers,
 208-9 ; composition, 204, parcelles,
 204-6 ; terres, 206-7 ; — et loge-
 ments, 224-5 ; condition juridique de
 la —, 225 sqq. ; transmission, 230 sqq. ;
 location, 235-6 ; cession, 237 ; hypo-
 thèque, 238-9 ; disposition testamen-
 taire, 239 sqq. ; condition sous l'Em-
 pire, 271-2 ; cf. BIENS CLÉROUCHIQUES,
 TERRE CLÉROUCHIQUE.
- TERRE CLÉROUCHIQUE, lotissement, 172
 sqq. ; accroissement, 184-5 ; diminu-
 tion, 185-6 ; distribution, 198 ; cul-
 ture, 206-8 ; prise sur τ'ὕπóλογον,
 168-70.
- TESTAMENTS des clérouques, 239-41 ; li-
 berté de tester, 239 sqq.
- THÉBAÏDE, 74, 76, 77, 99, 143, 153, 163,
 170.
- THÉBARQUE, 76, 336.
- THÈBES, 76, 160.
- THÉOGONIS, 205.
- THÉON, diécète, 19.
- THÉON, f. de Philippos, 59.
- THÉOTIMOS, 107, 121, 143, 150.
- THÈRA, 72, 117, 258.
- THESSALIE, 114-5.
- THESSALIENS, 88, 89, 113, 122, 148 et sta-
 tistiques ethniques.
- THRACE, 72, 114-5, 122, 125.
- THRACES, 15, 16, 17, 18, 29, 53, 88, 89, 98,
 113, 114, 115, 124, 148.
- TRAJAN, 267.
- TRIACONTARQUES (λ Χ), 175 sqq. ; 297,
 310 ; λ Ψ Φυλῶς, 51, n. 2 ; 179, n. 6 ;
 186 ; 369.
- TRIÉRARQUES, 259.
- TROUBLES (ἀμειζία), 51.
- USAGE des biens clérouchiques, 225 sqq.
- VÉTÉRANS (?), 32-4.
- VICE-STRATÈGE, 76, 335.
- VOCABULAIRE clérouchique à l'époque
 romaine, 268-70.
- XÉNÔN, 194.
- ZARIASPA, 89.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
PRÉFACE	I
INTRODUCTION BIBLIOGRAPHIQUE	IX
Chapitre I ^{er} . — La composition générale de l'armée	1
Chapitre II. — Les clérouques et les τῆς ἐπιγονῆς	30
Chapitre III. — L'organisation interne de l'armée	67
Chapitre IV. — Le recrutement	105
Chapitre V. — La condition juridique des soldats	136
Chapitre VI. — Les clérouchies	162
Chapitre VII. — Les biens clérouchiques	202
Chapitre VIII. — La marine et la police	255
Chapitre IX. — Les institutions ptolémaïques et les institutions de l'Empire romain.	265
CONCLUSION	283
Appendice I. — Liste des clérouques	291
Appendice II. — Liste des τῆς ἐπιγονῆς	319
Appendice III. — Officiers et fonctionnaires militaires	329
<i>Addendum</i>	353
Index grec	371
Index général	373

ERRATUM

- P. 3, l. 26, *lire* : ne pouvaient.
— n. 3, — l'aroure égale 2756 mq.
P. 6, n. 7, — cf. ch. VIII, I : *La marine*.
P. 22, n. 1, — *studio Matthaei Devarii*
P. 34, l. 20, — *pour reconnaître*.
P. 38, l. 3, — *qu'ils fussent*.
P. 40, l. 14, — *comme tous ceux...*
P. 44, l. 1, — *κληρος*.
P. 46, l. 9, — *peut-être les prisonniers furent-ils répartis*.
P. 50, n. 1, — *P. Magd.*, 25.
P. 76, n. 4, — *Lysimaque, frère du roi*.
P. 110, n. 1, l. 6, *lire* : p. 158.
P. 209, l. 20, *lire* : *μάχιμοι*.
P. 232, l. 10, — *ἔρχεσθαι*, — *ἔγγιστα*
P. 234, l. 31, — *de ces biens*.
P. 247, l. 13, — *φιλόανθρωπα*.
P. 339, l. 22, — *Philolog.*, XXV [1867], p. 340.

